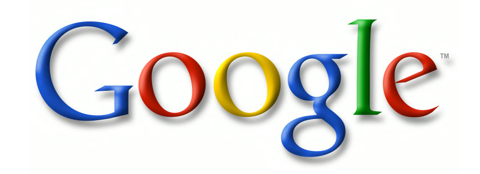
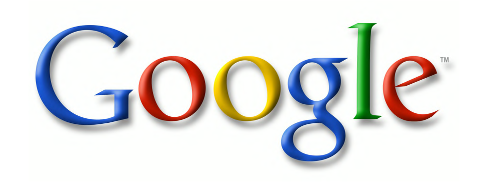



Google


CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDINAE IN NOV ANG

REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — Ire LIVRAISON

15 Mai 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME
51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS
6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

REVUE

INTERNATIONALE

TOME VINGT-SIXIÈME.

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 15 DE CHAQUE MOIS

MÉDAILLE D'OR DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS

DE 1889

SEPTIÈME ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME

ROME

51 - CORSO VITTORIO EMANUELE - 51

1890

Rome - Forzani et C., imprimeurs du Sénat.

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

D'HEDWIGE-CHARLOTTE REINE DE SUÈDE

En parcourant des papiers de famille, douze lettres de la reine Hedwige-Charlotte, alors duchesse de Sudermanie, adressées à mon père le baron Otto Wilhelm de Klinckowström, me tombèrent sous la main.

Leur tour original, ainsi que les détails intéressants qu'elles contiennent et qui caractérisent bien l'époque à laquelle elles furent écrites, m'engagent à les publier.

De tout temps la France et la Suède ont sympathisé. Il y a évidemment une affinité morale entre ces deux peuples; même vivacité d'esprit, même énergie, même enthousiasme, — peut-être même défauts aussi! Trop de légèreté et une mobilité excessive.

La reine Hedwige-Charlotte, aimait la France et les Français; quant au baron de Klinckowström, son éducation avait été toute française, ayant grandi dans la maison de son oncle le comte Axel de Fersen, dont le nom se rattache à l'histoire de France par un noble et chevaleresque souvenir.[1] C'est en français que la reine de Suède et mon père correspondaient.

Je publie telles quelles ces lettres que j'ai eu le bonheur de retrouver, en y joignant une esquisse sur la vie de celle qui les écrivit et de celui à qui elles furent adressées, ainsi qu'un apercu du règne de Charles XIII.

[1] Voir *Le comte de Fersen et la cour de France,* ouvrage publié par son petit-neveu le baron R. M. de Klinckowström; Paris, Firmin-Didot, 1877.

I.

Hedwige-Élisabeth-Charlotte, fille du duc Auguste de Holstein-Oldembourg, naquit le 22 mars 1759. Elle vint fort jeune en Suède ayant épousé en 1774 Charles duc de Sudermanie, second frère de Gustave III. Digne compagne d'un prince dont la sagesse fit le bonheur de son pays, elle partagea vaillamment à ses côtés les phases accidentées d'une longue vie aussi intéressante qu'utile.

Sous le brillant règne de Gustave III, le duc de Sudermanie se distingua par ses exploits maritimes dans les batailles de Hogland et de Swenskund. Le roi son frère avait en lui une grande confiance jointe à une profonde affection qui se manifesta dans toute son intensité dans les moments qui suivirent le tragique événement de la nuit du 16 mars 1792.

Gustave III, avec l'audace du génie avait su reconquérir les droits de la couronne, perdus par l'incurie et la faiblesse de ses prédécesseurs. Adoré du peuple, il s'était aliéné la noblesse, qui frustrée de ses privilèges et en butte à maintes humiliations, le poursuivait de sa haine. Les rôles étaient changés. La royauté opprimée d'une façon outrageante, sous les règnes précédents, par une puissante et orgueilleuse aristocratie, prenait sa revanche et opprimait à son tour avec acharnement.

La situation était tendue au point qu'une catastrophe devenait imminente. Un complot s'organisa. La mort du roi et un changement de constitution furent proclamés. A la tête des conjurés se trouvaient plusieurs grands seigneurs tels que le comte de Horn, les barons de Ribbing et Thure Bjelke, le lieutenant-colonel Liljehorn et le capitaine Ankarström. Ce dernier devint l'assassin de Gustave III.

Plusieurs tentatives d'assassinat eurent lieu, mais sans résultat; enfin il fut décidé que l'attentat à la vie du roi aurait lieu au grand bal masqué de l'opéra. Gustave III avait résolu de s'y rendre: peu d'instants avant de quitter le palais, le roi reçut une lettre anonyme l'avertissant du danger qu'il allait courir. Il ne se laissa point intimider et parut masqué à l'opéra.

Il était minuit. En passant devant un groupe de masques, quelqu'un lui frappa sur l'épaule en disant:

— Bonsoir, beau masque.

Au même moment retentit un coup de pistolet, — le roi s'affaissa en s'écriant:

— Je suis blessé!

Il y eut un grand mouvement dans la salle. Aux cris de: « Feu, feu! » plusieurs masques se précipitèrent vers la porte. Mais celle-ci fut immédiatement fermée par ordre suprême, ainsi que toutes les autres issues de l'opéra. C'est grâce à cette précaution que l'on découvrit les conjurés et l'assassin. [1]

Le duc de Sudermanie réveillé par la fatale nouvelle était accouru et voyant la cruelle situation du roi se livrait à une si profonde douleur que Gustave, oubliant les atroces souffrances que lui occasionnaient les morceaux de mitraille que l'on n'avait pu retirer de ses chairs, s'adressa ému à ceux qui l'entouraient s'écriant:

— Secourez donc mon frère! [2]

Le lendemain, en prévision d'une longue maladie, il mettait son frère à la tête d'un conseil de régence. Mais bientôt tout espoir étant perdu, en présence des chefs de famille sénatoriales, Oxenstierna, Fersen, Wachtmeister, Piper, Klinckowström et des généraux de Taube et Armfelt, Gustave III mourant confia définitivement la régence au duc de Sudermanie.

La position du régent était difficile. A l'intérieur, la Suède était en proie à une fermentation extraordinaire; des idées républicaines circulaient dans les masses et rendaient chancelant le trône du jeune Gustave IV, à peine âgé de quatorze ans. Au dehors, les grandes puissances se coalisaient contre la république française, cherchant à entraîner la Suède avec elles.

Le régent déploya dans ces difficiles circonstances sa haute capacité gouvernementale. Par sa sage modération il sut calmer les esprits dans le pays, et choisit comme politique extérieure la neutralité, [3] déployant ainsi, pendant toute la minorité de son neveu,

---

[1] Les premiers furent exilés et Ankarström condamné à mort. Voir pour les détails l'ouvrage de M. Geoffroy, *Gustave III et la cour de France.*

[2] M. de Bouillé, *Mémoires.* Posselt, Beaumont de Vassy.

[3] Beaumont de Vassy, *Les Suédois depuis Charles XII.*

la plus grande sagesse, ce qui lui mérita la reconnaissance de la nation.

En 1796, Gustave IV étant devenu majeur, le duc de Sudermanie se démit de toutes ses fonctions et rentra dans la vie privée, plein de confiance dans les tendances raisonnables de son neveu et avec l'espoir d'assister à un règne paisible et heureux. Mais Gustave IV ne répondit aucunement à l'attente de son oncle et indisposa bientôt la nation par son caractère à la fois impérieux et faible et par ses idées exaltées. Sa politique indécise et ses aberrations mentales furent fatales à la Suède. La perte de la Poméranie, de l'île de Rugen, et finalement la désastreuse campagne contre la Russie qui conquit la Finlande, amenèrent la révolution de 1809 et le renversement du trône de Gustave IV.

Le duc de Sudermanie, qui avait essayé par ses bons conseils de prévenir la catastrophe qui menaçait son neveu, froissé par l'inflexibilité du roi, sourd à tout avis sensé, s'était retiré des affaires pour ne pas avoir l'air de donner son approbation à la conduite insensée de Gustave IV. Fuyant Stockholm et la cour, le duc Charles se fixa entièrement dans son château de Rosersberg, où il menait une vie de famille, dont sa charmante et aimable compagne était le centre.

Comme plusieurs lettres de la duchesse de Sudermanie au baron de Klinckowström sont datées de Rosersberg, quelques détails sur ce château, l'un des plus beaux de la Suède, ne seront pas sans intérêt.

Situé au bord d'une baie du lac Mälar, Rosersberg se trouve dans la province de Norsa dont il porta longtemps le nom. Par la suite il devint fidéicommis de la famille *Tre Roser* (Trois Roses), qui lui transmit son nom actuel: *Montagne des Roses*. Le roi Frédéric Ier ajouta au domaine de la couronne le château de Rosersberg qui devint successivement le séjour de plusieurs membres de la famille royale. Le duc et la duchesse de Sudermanie en firent leur demeure préférée. Bâti en 1690 par Gabriel Oxenstierna, restauré par le fils du célèbre Tessin, Rosersberg fut transformé par le frère de Gustave III en un palais splendide.

La façade, en forme de demi-cercle, d'une architecture très ancienne, semble soutenue par quatre colonnes grecques d'un style primitif. Les appartements de ce château, vraiment imposant, sont décorés de riches tentures et de beaux meubles. On y voit surtout une profusion d'objets d'art et de tableaux de maîtres.

C'est dans ce milieu élégant, d'un goût exquis, que nous aimons à nous représenter, plutôt qu'à la cour de Stockholm, la jeune duchesse de Sudermanie, plus tard femme du régent, et enfin reine de Suède. Type entièrement féminin, elle était faite pour assurer le bonheur d'un intérieur, et l'on comprend aisément l'attrait que, grâce au charme de son foyer, le duc Charles ressentait pour la vie de famille.

Spirituelle et enjouée, Hedwige-Charlotte avait l'âme élevée, un cœur d'ange et distribuait à pleines mains les dons aimables dont la nature l'avait si richement dotée. Habituellement gaie, elle savait cependant être sérieuse et surtout sensée. Sans se mêler jamais des affaires d'État, elle suivait les événements avec le plus vif intérêt et une rare entente, s'en remettant pourtant en toutes choses avec une confiance illimitée au jugement du duc. Sa déférence pour celui-ci était sans bornes, elle estimait et respectait son mari et l'aimait d'un attachement profond. Sa cadette de plus de dix ans, Hedwige-Charlotte s'identifia tout à fait avec celui qu'elle se plaisait à appeler « son seigneur et maître. »

Jamais union ne fut mieux assortie; elle resta cependant stérile; le désir si naturel d'avoir un héritier ne s'accomplit point pour ce couple modèle. Au demeurant, cette circonstance ne troubla pas leur parfaite entente. Le duc Charles s'intéressa d'abord ardemment à son neveu Gustave IV; après la déposition de celui-ci, devenu roi lui-même, il n'eut pas le temps de regretter un fils que la Providence lui avait refusé, et accepta à cœur ouvert le fils adoptif que la nation lui offrait. Quant à la duchesse, elle possédait tant de ressources en elle-même, qu'elle ne paraît pas avoir beaucoup senti l'absence d'un enfant dans son intérieur. Elle avait son mari, ses amis, qu'elle comblait d'affection et de soins; en outre, l'étude, sa correspondance jointe aux œuvres de bienfaisance occupaient ses instants. Toujours compatissante, elle soulageait, protégeait les plus humbles; là où il y avait troubles et dissensions elle tâchait de réconcilier, de répandre la paix et le bonheur. Bref, cette aimable princesse n'était heureuse qu'à condition de rendre heureux.

A ce propos on cite une jolie anecdote qui caractérise bien la :hesse alors fort jeune et pleine de verve et d'entrain. C'était en 78. Il y avait onze ans que Gustave III était marié à Sophie-Maeine, princesse de Danemark. La reine, du reste charmante, était ne timidité qui dépassait toute idée. Contrainte et toujours gê-

née, sa froideur apparente avait éloigné d'elle le roi qui ne croyait pas en être aimé et déplorait son indifférence. Toutefois, lorsque Gustave était en voyage, Sophie-Madeleine ne négligeait point de lui écrire. Mais ses lettres paraissent si conventionelles que le roi en était froissé. A son retour de Finlande, Gustave se fit précéder par un courrier porteur de dépêches pour la famille royale. La reine voulant montrer de l'empressement à son époux, se mit à écrire et, selon son habitude, passa ensuite sa lettre à sa femme de chambre danoise chargée de la mettre au net. La copie se faisait attendre et le courrier était pressé. Tout à coup la jeune duchesse de Sudermanie se précipite dans la chambre, s'empare de la lettre de la reine et la remet au courrier telle quelle, assurant sa belle-sœur que Gustave aurait le plus grand plaisir à lire son écriture.

Le roi fut étonné des expressions tendres et affectueuses de cette lettre en tout l'opposé des autres. A son retour il s'empressa d'en demander la cause à sa femme, qui avoua qu'elle avait l'habitude de faire copier ses lettres par sa femme de chambre, qui, à ce qu'il paraît, dénaturait les correspondances de Sophie-Madeleine par ordre de la reine mère, dont l'antipathie pour sa belle-fille était connue.

C'est donc à l'intervention de leur aimable belle-sœur que le roi et la reine durent un rapprochement souvent désiré.[1]

II.

C'est en 1800 que le baron Otto Wilhelm Klinckowström commença à faire partie de la maison du duc et de la duchesse de Sudermanie en qualité de chevalier et gentilhomme pour accompagner S. A. R. la duchesse Hedwige-Charlotte. Elle fut pour lui la souveraine la plus gracieuse, la plus bienveillante et, comme en font preuve ses lettres, l'amie la plus dévouée.

Cette correspondance embrasse quatre années, de 1804 jusqu'à la fin environ de 1808.

Le baron Otto Wilhelm Klinckowström était le second fils du ba-

---

[1] Voir Posselt, *Caractères et anecdotes;* et Beaumont de Vassy.

ron Thure Léonard, grand maréchal de la cour, président du haut tribunal de Wismar en Poméranie. Il se maria deux fois. D'abord avec la baronne Caroline-Sophie de Lantinghausen, et en secondes noces avec la cousine de sa première femme la comtesse Hedwige-Éléonore de Fersen.[1] Celle-ci était la sœur du brillant et chevaleresque comte Jean Axel Fersen, l'ami dévoué de Marie-Antoinette, reine de France, qu'il aurait eu la gloire de sauver ainsi que toute la famille royale sans l'imprudence de Louis XVI à Varennes.

Dans une note qui évidemment devait servir à rédiger des mémoires qu'il avait commencés à écrire peu de temps avant sa mort, mon père s'exprime ainsi en parlant des premières années de son existence:

« Je suis né à Stockholm le 10 décembre 1778, six semaines après la naissance du prince royal de Courlande, depuis Gustave IV, qui fut détrôné le 13 mars 1809.

« Mon père se fit remarquer par son esprit et sa capacité. Il était très caustique. Ma mère elle aussi avait infiniment d'esprit, beaucoup de vivacité, mais pas autant de bon sens.

« Elle était loin d'être belle, mais elle avait du charme et de forts beaux yeux. Très délicate de santé, ma mère mourut encore jeune à Pise en Italie, le 8 janvier 1792. J'avais alors quatorze ans.

« Depuis ma sixième année, j'avais vécu à Wismar en Mecklembourg où mon père était alors président du tribunal.

« Je fus, à ce que l'on dit, un des plus beaux enfants qui eussent jamais existé, aussi étais-je le fils chéri de maman, celui qu'elle montrait avec le plus de satisfaction.

« Maladif dans mon enfance, je me fortifiai pourtant en grandissant et fus amené de bonne heure à la cour, apparemment à cause de ma jolie figure.

« Ma mère remplissait alors les fonctions de dame du palais; je devins le compagnon du petit prince, avec lequel j'avais souvent l'habitude de me battre.

« Mon éducation ainsi que celle de mes frères Axel et Sébastien, fut confiée à un précepteur. Mon enfance n'a rien de remarquable sinon que j'étais grand parleur et le beau diseur de la famille, ce que l'on permettait parce que cela amusait et mon père, et mes ·es, et les domestiques.

Geschichte derer von Klinckowström; Cassel, 1889. Hof und Waisen-s-Buchdruckerei.

« On aurait mieux fait de me punir pour mon jargon spirituel, cela m'eût épargné bien des sottises et bien des chagrins dans la vie. Hélas! les parents ne savent pas le mal qu'ils font à leurs enfants en les admirant.

« J'ai oublié de mentionner que nous avions une sœur nommée Hedwige qui resta avec ma mère en Suède, quand mon père mena ses fils à Wismar. »

Le baron de Klinckowström entra fort jeune dans l'armée. En 1803 il était écuyer dans les dragons, et c'est avec ce grade qu'il fit la campagne d'Allemagne de 1805–1806 et prit part à la guerre de Russie en 1808, dont la fatale issue fut la perte de la Finlande. Il quitta l'armée à l'avènement au trône de Charles XIII.

Après la mort tragique de son oncle bien-aimé, le comte Jean Axel Fersen, brutalement assassiné dans les rues de Stockholm le 20 juin 1810, mon père quitta la Suède.

Il ne pouvait jamais parler de cet événement sans en avoir les larmes aux yeux. Par une étrange destinée, l'ami dévoué de la reine de France, celui qui avait généreusement pris part à la guerre d'Amérique et servi loyalement en toute occasion son pays, périt, comme Marie-Antoinette, victime innocente d'une populace en fureur.

Mon père venait d'épouser, après une suite d'aventures romanesque la belle anglo-indienne de Madras, Sarah Cuthbert, veuve Brooke, avec laquelle il alla s'établir en Finlande, où il avait acheté un beau domaine et où par la suite il prit du service. [1]

En 1818 son nom fut inscrit dans le livre de la noblesse de Finlande et il devint sujet russe. L'empereur le nomma gouverneur de la ville de Wiborg et sénateur au sénat impérial du grand-duché de Finlande.

M. de Klinckowström joignait à beaucoup d'esprit beaucoup de

---

[1] Il y a évidemment ici une lacune dans la vie du baron de Klinckowström. On s'est souvent demandé ce qui a pu le déterminer non seulement à quitter son pays natal, mais à entrer au service de la Russie. Bien vu à la cour de Suède, dont le trône venait d'être occupé par Charles XIII et par Hedwige-Charlotte, l'aimable princesse qui lui avait témoigné en toute occasion tant d'intérêt et une si vive sympathie, la carrière de M. de Klinckowström se présentait sous les auspices les plus favorables. Il est probable que ce départ soudain de la Suède doit être attribué à son mariage avec une étrangère, mariage qui amena beaucoup de difficultés et n'eut certainement pas l'approbation de sa famille ni de la cour.

bon sens, et se faisait remarquer par ses sentiments de justice et par la droiture de son caractère. Un peu fier et orgueilleux avec les personnes de sa caste, il était plein d'égards pour ses inférieurs et respectait avant tout le travail.

Rétrograde dans ses idées politiques et sociales, le baron ne se laissait cependant jamais guider par des préjugés mesquins. Son salon hospitalier de Wiborg et plus tard de Helsingfors s'ouvrait aux personnalités les plus différentes comme rang, opinions, profession. Artistes, hommes de science et de lettres, grands seigneurs, hauts fonctionnaires, tous accouraient avec empressement, sûrs d'être fêtés par leur hôte, toujours aimable, enjoué, plein de verve et de bon cœur comme savaient l'être nos pères.

L'empereur Nicolas et le czarevitch aimaient le franc parler, la repartie vive de ce gentilhomme de vieille roche. Sa Majesté répétait souvent en parlant de mon père:

— Voilà un vrai type du siècle passé; ces types-là se perdent et on ne les retrouvera plus.

Désirant lui offrir une distinction supplémentaire, l'empereur se disposait à faire de M. de Klinckowström un comte russe. Mon père se récria en disant:

— Je suis très sensible à cette nouvelle marque de faveur de Votre Majesté, mais, sire, ne vous en déplaise, je préfère infiniment rester un vieux baron que de devenir un nouveau comte!

. . . .

La santé du baron s'était sensiblement altérée; de graves chagrins intérieurs lui rendaient l'existence pénible. Il n'était pas heureux avec sa femme; la vie en commun devenant de plus en plus difficile les époux finirent par se séparer. Mme de Klinckowström se retira dans une de ses terres près d'Abo, où elle mourut en 1838.

Le baron continua à vivre à Helsingfors où ses nombreuses charges et fonctions le retenaient. C'est là qu'il fit la connaissance de Mlle Élisabeth de Krause, attachée à la maison de S. A. I. la grande-duchesse Hélène Paulowna. Attiré par le caractère angélique de celle qui devint ma mère, il la demanda en mariage. Malgré la grande différence d'âge, cette union fut des plus heureuses. Après de longues années d'isolement, il avait enfin trouvé le bon-r qui l'accompagna jusqu'à la mort.

nfant du dix-huitième siècle, nourri de la philosophie de Vol-, et des principes des encyclopédistes, après avoir vécu aux s plus ou moins démoralisées de Suède et de Russie, en rap-

port avec les hommes d'opinions les plus variées, il termina sa longue et intéressante vie avec une sérénité parfaite, des pensées religieuses et la confiance la plus illimitée en Dieu.

III.

Maintenant que nous avons fait connaître celui auquel elles étaient adressées, arrivons aux lettres de la reine Hedwige-Charlotte.[1]

Première lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Rosersberg, ce 31 juillet 1804.

Enfin, on reçoit de monsieur le baron une lettre; j'ai cru vraiment que vous étiez perdu dans les sables mouvants de l'Afrique. Je suis enchantée que vous ayez été content des lettres de recommandation que je vous avais données, et la princesse Louise à juste titre devait pouvoir vous procurer une soirée agréable. Je suis charmée que Mme de Tiscuil, qui jadis était Mme de Perceval, se soit souvenue de moi. C'est une charmante femme; nous avons été sur le point d'avoir son frère le baron de Bergh et son oncle M. de Neal; ils ont été prendre les bains do mer et avaient même des lettres de recommandation pour moi, mais les vents contraires ayant arrêté leur course de Lubeck à Copenhague, ils n'ont pas eu le temps de poursuivre leur route jusqu'à Stockholm, n'ayant que six semaines de permission et devant être de retour à une époque fixée, ce que j'ai regretté vivement connaissant l'un et l'autre. Pour la comtesse Golofwin, je ne crois pas l'avoir vue, ni Mme de Kleist, mais vous en avez sans doute vu d'autres de ma connaissance, dont même je ne me souviens guère et qui, peut-être, auront eu le même sort à votre égard.

J'ignorais le massacre qui se fait à Reinsberg; c'est sans doute pour payer les dettes du prince Louis-Ferdinand; c'est fort louable, mais il me paraît que l'héritage était si considérable que l'on au-

[1] Pour laisser à ces lettres leur saveur originale, nous respecterons les négligences et les incorrections de style dont elles abondent.

rait pu les acquitter sans ce massacre: je ne connais point Reinsberg, mais il me paraît d'après ce que j'en ai entendu....[1] que je souffre de voir ainsi détruit ce qui a fait le plaisir et l'agrément d'un prince qui mérite à cause de sa valeur d'être chéri par ses parents, ses amis et la postérité. Ce n'est pas à moi à critiquer ce héros, mais peut-être son caractère personnel laisse-t-il quelque chose à désirer, tandis que sa gloire le fait admirer.

Je ne conçois point comment la grande-duchesse Constantin peut être mise en ligne avec la reine de Prusse; celle-ci est belle femme, aimable également, et l'autre n'est que jolie; je suis charmée qu'elle se soit fait adorer, car à Carlsbad elle n'avait pas été aimée; sans doute elle aura changé sa tournure; je me suis toujours intéressée à elle et, par conséquent, cette nouvelle m'a fait grand plaisir. En général, la reine de Prusse est généralement crue la plus belle, et pour moi je me range du côté de ce suffrage; mais chacun a son goût, et il me paraît que *celle figure angélique* aurait bien pu déranger la tête du *philosophe Wilhelm, premier étourdi de la cour de Suède!* Je ne sais si ce monsieur vous est connu? C'est un grand dragon qui court le monde actuellement, et qui sans doute ne vous quitte guère!

J'ignorais que la duchesse d'Estignac me ressemble! Sa sœur que j'ai beaucoup connue est charmante, et je suis fâchée que vous ne l'ayez point vue, mais peut-être vous la trouverez à Vienne: mais je crois que vous faites une épigramme en disant que la duchesse d'Estignac est plus allante que moi! C'est donc le *perpetuum mobile*, car j'en ai moi-même déjà une bonne dose. Vous êtes galant d'ailleurs, vis-à-vis de moi, et voilà ce que c'est: *Colin voyage.* Des nouvelles d'ici il est inutile de vous en mander, sans doute votre sœur et votre tante vous en donnent, aussi je me tais.

Nous avons des recrues au spectacle français, une Mlle Conielle, excellente pour la comédie, une Mme Céleste, beauté un peu grossière, mais belle figure, une Mme de Pois, bonne actrice, jolie voix; elle remplace la Jolivet, mais seulement pour les emplois et nullement pour la voix, qui ne peut être comparée, — mais la recrue est bonne au fait, quoique la Jolivet soit regrettée pour la voix, ais je préfère la tournure de celle-ci et son jeu; cependant dans s rôles gais Mme de Poix sera, je crois, moins bonne que celle ue nous avons perdue.

---

[1] Phrase non achevée dans le texte.

Il est arrivé une Mme Alberganti, c'est une seconde Mme Amati, elle est un trouble-fête pour le corps diplomatique, chacun lui fait la cour et M. Internari est le berné de la compagnie. Mme Alberganti a un talent supérieur sur le violon et donnera un concert pour les pauvres catholiques, je crois, car elle est trop grande dame et veut trop paraître riche pour le donner pour elle-même.

Adieu, il faut finir, on m'attend, et vous savez que je ne dois pas donner le mauvais exemple; amusez-vous, je vous fais mes doléances de ce que vous ne pouvez pas aller en France ni en Italie; mais arpentez l'Allemagne. *Men kom ej mera tysk än först tillbacka.* [1]

H.-C.

Deuxième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Rosersberg, ce 4 octobre 1804.

J'ai reçu, monsieur le baron, votre lettre du 13 du mois dernier de Vienne dont je vous fais mille remercîments. Enfin finirez-vous vos compliments? Comme vous êtes galant! On voit bien que Colin a voyagé; vraiment vous êtes un preux chevalier et devez être la coqueluche des dames je pense, et si je m'y connais bien, les Viennoises seront fêtées par vous, et la kyrielle des beaux compliments ne tarira pas! Vous faites bien vis-à-vis d'elles, mais envers moi qui vous ai toujours chanté pouilles, c'est pure amabilité et vous vous emparez de moi si bien que sans ingratitude je ne pourrai plus avoir une dispute avec vous! Mais trêve actuellement; je voudrais pouvoir encore me disputer, mais je ne le puis, car je vous dirai en secret que ma petite vanité a été flattée de voir qu'on se souvenait de moi à Vienne et que l'on m'y regrettait; j'espère surtout que ces regrets sont sincères et que ce ne sont pas un de ces compliments banals (sic) qu'on fait souvent aux personnes de mon état tout en désirant le plus souvent qu'ils soient à cent lieues de là.

Ce sera avec grand plaisir que je recevrai la description des sociétés de Vienne, qui doivent depuis que j'y ai séjourné avoir

---

[1] Ne revenez pas trop allemand.

bien changé; vous me l'avez promis et je vous en remercie d'avance. Je vous félicite que le roi vous ait permis d'aller à Rome et à Naples. Des trois maisons où vous avez été présenté à Vienne deux me sont connues; ce sont celles de Colowrat et de Rosamofsky; cette dernière, voyant tous les jours du monde, est d'autant plus agréable, car la première n'en voit que les jours d'assemblée. Pour celle du comte Cobenzel, je ne l'ai jamais vue, parce qu'il était en Russie, mais on m'a beaucoup parlé de Mme de Rombeau sa sœur, qui doit être infiniment aimable.

J'ai ici une assez nombreuse société, Mmes de Piper et Charles Gyllenstolpe y ont été presque tout l'été. La comtesse Wright aussi, ainsi que Hedda Modée, mais elles ne sont arrivées que depuis quelque temps. Pour le jour du duc[1] il y aura bal comme de coutume et j'attends la princesse. Les comtesses Meyerfeld et Hamilton ont aussi passé quelques jours ici cet été, mais Mme de Fersmeden n'y est venue qu'à un dîner; je pense bien qu'elles viendront le jour du duc. Voilà à peu près toutes les nouvelles que je peux vous mander. Nous attendons le roi, mais personne n'en sait encore le moment; la maison du roi, quoique celui-ci soit arrivé déjà à Stralsund, n'est pas encore partie, mais en attendant on fait des préparatifs pour son arrivée. Stockholm sera illuminée: d'ailleurs on ignore s'il y aura d'autres réjouissances, peut-être un grand soupé chez la reine mère dont les nouveaux appartements seront prêts, à ce qu'on suppose à ce moment, s'ils ne le sont pas déjà.

Ebba et votre petite cousine me prient de vous faire leurs compliments; vous savez peut-être déjà que cette dernière a été malade tout l'été; elle a beaucoup changé et les médecins disent que c'est un commencement de *lefversjukan.*[2] Dieu veuille qu'elle puisse se rétablir, mais cela m'inquiète horriblement je l'avoue, et je le crois plus dangereux que la mère, qui est persuadée que cela n'est pas dangereux du tout. En attendant, on la drogue furieusement et comme elle a été très négligente j'ai pris sur moi de lui donner tous les remèdes qu'elle doit prendre.

Adieu, monsieur le baron, donnez-moi de temps à autre de vos nouvelles: amusez-vous bien, et n'oubliez point ceux qui s'intéressent à vous.

H.-C.

---

[1] 7 octobre, jour de naissance du duc Charles de Sudermanie.
[2] Maladie de foie.

Troisième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Stockholm, ce 16 mai 1805.

En vérité, monsieur le baron, je vous admire, vous vous plaignez de ne pas recevoir de mes nouvelles, tandis que vous-même vous ne me donnez pas signe de vie!

Sans doute que Naples et ses environs, comme vous le dites dans votre lettre, sont: « l'enfer en feu, » et ont brûlé vos souvenirs; vous me paraissez.... pardonnez-moi, comme le Gascon qui disait: *Sandise, jè nè m'en souvient guère!* Mais enfin, quoi qu'il en soit, Naples ou l'enfer en feu, ou l'élysée en fleurs, ont sans doute détruit la lettre ou du moins la fièvre jaune l'a emportée. car je vous assure que depuis Vienne je n'ai pas eu un mot de votre part jusqu'à présent, — qu'enfin est arrivée celle du 13 d'avril à laquelle je réponds actuellement. J'ai fait réponse à votre lettre de Vienne et suis fâchée qu'elle ne vous soit pas parvenue, car, sans me vanter, elle était digne de M. Wilhelm et de sa tournure comique!

Quelque plaisir que j'aurais à vous revoir, non seulement pour vous entendre, comme on dit en bon suédois: *slamra*, [1] mais aussi pour avoir l'occasion de mettre ma bile en mouvement par nos disputes scientifiques; je suis assez de vos amies pour oublier mon agrément, et vous souhaiter de rester absent pour vous amuser! Car vraiment ici nous sommes à cet égard dans la disette. Pour comble de peine, nous avions un spectacle français assez bon, et l'on dit que nous le perdrons; enfin il faut s'en consoler. Cependant, comme vous restez absent pour l'automne, je vous prie de bien faire provision de mémoire pour me parler de l'Italie, de la Suisse, et de vos autres courses, en connaissance de cause, mais de grâce ne soyez pas trop dans le sens de ces MM. romains qui faisaient jadis votre admiration et vos délices! La chevalerie, la chevalerie, nous ne jurons que par là!...

Je vous plains d'avoir été à Rome sans voir le pape, et de ne

[1] Babiller, causer.

pouvoir voir la cité, charmante par excellence, ce Paris délices de tout le monde! Mais vous aurez moins de regrets à votre retour, et si les circonstances le permettent, ce sera toujours un moyen pour faire une nouvelle course; du moins ne prenez pas la rage des voyages parce que voyager cela n'est bon à rien, *ty resor gagnar ingenting*, et l'on s'ennuie trop au retour.

Je vous écris pendant que je suis convalescente d'une fièvre froide qui m'a tourmentée près de trois semaines; en général je n'ai jamais vu un printemps où tout le monde a été si malade que celui-ci, car personne n'a échappé; tous mes gens ont été malades, dans la société presque chaque trois ou quatre personnes avaient des figures froides, des maux d'yeux, enfin les maladies ont été fréquentes et durent encore. Il faut espérer cependant que le beau temps qui commence à se rétablir apportera un changement. Notre été est tardif, car nous n'avons pas une seule feuille qui paraisse sur les arbres, et presque pas d'herbe; cependant depuis une huitaine il a commencé à faire chaud, et le temps j'espère changera.

La maladie du duc dont vous avez été inquiet n'était nullement aussi dangereuse que les gazettes l'ont fait croire; c'étaient ses anciens maux qui avaient repris plus de force; un peu de régime et des remèdes pris à temps l'ont rétabli, et il se prépare pour aller à son régiment au commencement de juin, tandis que j'irai m'établir à Rosersberg.

C'est avec regret que j'ai perdu Sophie votre cousine; mais que faire, l'amour lui a fait choisir le mariage plutôt que de rester à ma cour, et comme je me flatte qu'elle sera heureuse, que du moins toutes les apparences y sont car son mari est réellement un bon garçon, je suis contente de son sort. D'ailleurs de quelque façon elle restera attachée à mon service par son mari qui va être nommé *cavalier* (sic) chez moi. Duben va à Pétersbourg comme *cavalier* d'ambassade, bien qu'il reste je crois à ma cour, cependant il était nécessaire d'avoir un quatrième, et en conséquence le duc l'a demandé, et j'ai prié la petite de passer l'été avec moi à la campagne; voilà quel a été l'arrangement qui vient d'être fait. Le duc me charge de vous remercier de votre souvenir; voici ce qu'il m'a dit, je transcris ses propres paroles: [1] *Hälsa den token*

[1] Saluez cet étourdi (fou) de Wilhelm et dites-lui qu'il est toujours le même à Rome comme à Stockholm.

Wilhelm, och säg att uti Rom eller Stockholm han är sig lik, och afvenså tokig som alltid.

Je me conforme à faire chorus avec mon très honoré époux et maître, et je vous prie d'être persuadé de l'intérêt que je vous porte, monsieur le baron.

H.-C.

Pour que la lettre vous parvienne sûrement et comme j'ignore votre adresse, je la remets à votre tante pour la faire partir.

Quatrième lettre.

A MONSIEUR LE BARON WILHELM KLINCKOWSTRÖM
MON GRAND FLANDRIN DE CAVALIER.

Stockholm, ce 22 novembre 1805.

J'ai reçu, monsieur le baron, votre lettre du 9 de ce mois, et comme j'ignore si vous aurez bientôt l'occasion de risquer bras et jambes, lorsque vous rencontrerez l'ennemi, je m'empresse de vous écrire au plus tôt pour vous envoyer mes saintes bénédictions. Mais, raillerie à part, je vous souhaite bonheur et lauriers surtout; je serais bien injuste de ne point faire de souhaits en votre faveur depuis que vous voulez bien me vouer les prémisses de votre gloire, que j'accepte avec bien du plaisir. Vous connaissez assez ma manière de penser, et c'est tout dire. Je suis charmée que vous vous ressembliez toujours. Gai, comique pendant la paix, cette gaîté heureuse ne vous abandonne pas dans les instants guerriers; j'espère donc aussi que vous ne vous démentirez point dans le moment décisif, aussi je vous promets, si vous battez bien les ennemis que vous aurez à combattre, de ne jamais me disputer avec vous; ce sera votre récompense, car j'aurai alors un respect profond pour votre gloire.

Le duc, auquel j'ai montré votre lettre, me prie de vous faire ses compliments. Le comte Fersen avait déjà avant son départ demandé pour vous la permission de vous prendre à sa suite; le duc vous souhaite du bonheur, mais vous prie de ne pas trop vous franciser; j'ajouterai que si vous tâchez d'acquérir leur amabilité j'en serai bien contente, et je crois que cela vous sera peut-être aisé, mais le cher M. Wilhelm pourrait bien prendre encore plus



d'amour-propre; il faut donc me taire, car je pourrais sans cela donner occasion à dispute, et comme je ne veux ni ai envie de quereller, je me tais.

Je vous remercie de la promesse que vous me faites de me donner des détails sur les événements qui auront lieu; j'accepte votre offre, mais comme souvent il se pourrait que vous n'eussiez pas le loisir de m'écrire, je vous prie seulement, si vous ne pouvez me les mander vous-même, d'en faire part à votre tante; comme elle m'écrit tous les jours de courrier, je saurais alors les détails, sans pour cela abuser de votre complaisance; pourtant je suis bien contente que vous soyez avec elle, ce sera un soulagement pour ses ennuis, dont elle a bien besoin, puisqu'elle est tout à fait seule et éloignée de toutes ses connaissances. Il est presque inutile que je vous recommande de prendre soin d'elle autant que vous le pourrez, car je connais votre sollicitude, mais vous pouvez, par vos attentions pour elle, mieux me témoigner votre attachement, car je ne vous cacherai point que je suis extrêmement inquiète pour elle.

Adieu, monsieur le baron, ne doutez jamais, je vous prie, de l'estime que je vous ai vouée.

H.-C.

Cinquième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Stockholm, ce 16 décembre 1805.

Déjà depuis longtemps, monsieur le baron, j'aurais dû répondre à votre lettre; mais je n'en ai trouvé l'occasion que par celle-ci, qui part par un courrier.

Je vous fais mille remercîments de votre lettre et surtout des nouvelles qu'elle contient; il paraît que les progrès de l'armée française continuent de même. Ils avancent à pas de géant et font plus en deux mois que des armées n'ont fait en deux ou trois campagnes. Je ne puis nier que le sort de Vienne me touche sensiblement, ayant passé dans cette ville un hiver très agréable et y ayant fait des connaissances. Je suis très inquiète pour eux. Selon ce que je puis comprendre, je suppose que la monarchie autrichienne est près de sa perte; je désire de tout mon cœur que cette famille ne

subisse pas un sort égal à celle des Bourbons et de Sardaigne, mais les événements en prennent la même tournure. Il est inconcevable qu'on ait abandonné ainsi à l'ennemi les villes, les armes, magasins, bagages, tout en un mot; les généraux autrichiens jadis avaient la réputation d'être habiles, mais ils ont prouvé bien le contraire, et partant les Français ont très habilement su profiter des sottises que les autres ont faites; je désirerais que les succès par terre eussent été un peu égalisés par ceux des Anglais sur mer, mais il paraît que les Français sont invincibles par terre et ne peuvent avoir de revers que lorsqu'ils sont embarqués.

Je vous crois actuellement en chemin pour Lauenbourg; je désire que votre tante soutienne les fatigues auxquelles elle sera exposée, mais mes craintes sont, je l'avoue, journalières. Puisse aussi le comte Axel conserver sa santé, c'est le vœu que forme mon cœur pour le bonheur commun de l'un et de l'autre.

Nous avons ici un hiver extrêmement monotone, des spectacles qui vont cahin-caha, des ballets qui ont perdu de leurs agréments par le départ de la Taglioni, et enfin des sociétés peu gaies et peu animées; mais les inquiétudes pour les événements, les craintes pour les amis et connaissances empêchent la gaîté. J'avais l'intention de vous envoyer par le courrier un almanach, vu que vous m'en avez toujours demandé les précédentes années, mais ils ne sont pas encore imprimés et ne paraîtront que vers la nouvelle année. Si j'en trouve l'occasion une autre fois, je n'oublierai pas mon ancienne promesse, afin de vous persuader que les absents n'ont pas tort avec moi.

Recevez, monsieur le baron, je vous prie, les assurances de l'estime que je vous ai vouée.

H.-C.

Sixième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Stockholm, ce 7 janvier 1806.

En vérité je vous admire, baron, et vous remercie de ce que vous m'imitez dans votre lettre; je devrais me fâcher, mais je suis généreuse, et d'ailleurs j'imite le roi Frédéric II qui lorsqu'on écrivait des libelles contre lui, les faisait descendre lorsqu'ils étaient



affichés pour les lire plus à l'aise; je fais de même, car j'ai raconté votre incartade; vous avez tort cependant, car il n'y avait pas *hvad fan är det*[1] la soirée de Noël nous avons tout bonnement ouvert les paquets; le duc n'a pas fait la petite bouche, ni semblé indifférent à chaque paquet qui venait de lui. J'ai pensé, je l'avoue, à mes amis absents, et n'ai pas cru que vous étiez en place, mais peut-être en chemin. En général je n'étais pas gaie cette soirée, car je ne puis être tranquille pour votre tante; elle me fait de la peine, elle m'inquiète, et je l'aime trop pour être tranquille. Je ne conçois point pourquoi mes lettres lui parviennent si lentement, elles vont toutes par le moyen de M. de Erenhielm et je sais que les siennes ne peuvent manquer d'être envoyées; pour le moment surtout c'est un crève-cœur pour moi que cette lenteur, car j'espérais que mon paquet *julclap*[2] de peu de valeur, serait parvenu à Sophie; j'en ai envoyé deux, l'autre était par un courrier nommé Martin, officier du génie, auquel j'ai parlé moi-même, et la lettre était adressée à votre oncle, mais je suppose qu'actuellement il sera déjà arrivé à sa destination.

Je suis charmée enfin, mon cher baron, que vous ayez trouvé que les louanges prodiguées au Corse couronné, vous font mal au cœur; il y a longtemps que je pense ainsi, mais je connais quelqu'un qui quelquefois se disputait un peu avec moi à ce sujet; ne connaissez-vous pas aussi cette personne, M. le baron? Qu'en dit votre petite conscience? N'explique-t-elle pas ma phrase? Mais voilà ce que c'est quand on ne voit les choses que de loin, on croit tout admirable, et le revers de la médaille est souvent peu favorable; que vous dirais-je à ce sujet, sinon que je gémis, que je fais des vœux pour notre roi et pour nos bons Suédois, que je désire la paix, seul moyen pour ne pas tout perdre? Ah! comment ne gémirait-on pas! Le pauvre Duben est entré dans la carrière bien mal à propos, pour ne pas rester tranquille, il aimait tant les voyages, vraiment il peut en être dégoûté, mon Dieu, cette pauvre famille je crains que ce ne soit le second tome des Bourbons.

Il n'y a guère de nouvelles à vous mander d'ici, tout se ressemble, je reste beaucoup chez moi, car j'aime mieux me trouver seule avec mes livres et ma plume, car les jours de poste ont té jusqu'ici des jours de terreur pour nous et je les ai redoutés

---

[1] Que diable est-ce? (Allusion probablement à quelque plaisanterie).
[2] *Julclap*, cadeau de Noël.

chaque fois que l'on est venu m'apporter mon paquet de gazettes. On joue présentement ici une pièce qui rappelle beaucoup les événements présents; elle se nomme *Edouard of Scotland eller Pretendenten;*[1] aussi je fais un extra pour y aller; on dit la pièce intéressante. C'est l'histoire du dernier Stuart, qui est mort à Rome ou à Florence, je ne sais dans laquelle. Quoique je n'aime pas les Français actuellement, je regrette cependant, je l'avoue, leur spectacle; pour la gaîté, l'amabilité il n'y a qu'eux; quoiqu'en politique ce ne soit pas ce que j'aime le plus, mais comme je suis femme cela ne me regarde pas, quoique les événements qui arrivent en Europe doivent naturellement m'intéresser, mais ce n'est que pour l'historique, car la finesse et les dessous des cartes, je ne m'en soucie pas.

Le duc vous remercie de votre souvenir, et me prie de vous dire que vous lui ferez plaisir de lui apporter à votre retour un morceau d'un uniforme français, pour qu'au moins il puisse dire que vous y avez été; pour moi je vous prie de leur couper tant que vous pourrez les oreilles, au cas que vous en rencontriez, et surtout que vous vous empariez du Corse même, si cela se peut, mais hélas! hélas!

Il ne faut donc plus vous nommer le grand flandrin à ce que vous dites, eh bien! monsieur le baron modeste et posé, je vous prie cependant que vous ne poussiez pas la modestie assez loin, pour ne plus croire à l'intérêt que je vous porte, au contraire, soyez persuadé que ce sera toujours avec plaisir que j'aurai de vos nouvelles, et ne doutez pas de l'estime que je vous ai vouée.

H.-C.

COMTESSE TOMASSUCCI, NÉE KLINCKOWSTRÖM
(EDVIGE FERSI).

(La fin à la prochaine livraison).

---

[1] Édouard d'Écosse ou le Prétendant.

TROP TARD

Marthe s'éveilla brusquement au milieu de la nuit. Le petit lit d'auberge trop court et dur meurtrissait ses membres de citadine; les draps grossiers de toile écrue grattaient la peau fine du cou et des bras. Elle ouvrit les yeux dans la nuit noire et se mit à songer. Elle écoutait dans le silence absolu de la campagne. Pas un souffle, pas un son, si ce n'est le houhou plaintif de quelque insecte nocturne caché dans l'angle de la fenêtre ouverte et le tic-tac de la montre pendue à un clou au-dessus de sa tête sur le mur blanc.

Elle s'assit sur son séant et attendit, les bras croisés, appuyée au montant de sapin verni. Ce bois dur, coupé à angle aigu, blessait la chair délicate. Elle s'agitait sans trouver une place où elle fût à l'aise pour penser et attendre. Le sommeil avait tout à fait disparu. Elle ne pensait plus à dormir. Quand trois heures sonnèrent à l'horloge de bois dressée derrière sa porte dans le corridor, un engourdissement de fatigue paralysait ses membres mais le sang battait à ses tempes sans relâche.

— Mon Dieu! murmura-t-elle; qu'est-ce que cela peut bien me faire?

Au même instant, de la chambre voisine, à travers la mince cloison plâtrée un bruit comme un sifflement rauque et prolongé arriva jusqu'à elle et tout à coup, dans le silence profond, une
plosion de toux bruyante, déchirante, haletante éclata victorieuse.
mal reprenait brusquement ses droits dans cette lutte qui gon-
it les veines bleues du front et cachait sous une rougeur de mau-
s aloi la maigreur transparente des joues. En sentant venir cette

secousse terrible dont il connaissait si bien les péripéties, le jeune homme, à moitié étendu sur le lit, s'était redressé tout à fait sur les coussins entassés derrière lui. Il tenait son mouchoir sur sa bouche pour étouffer le bruit sifflant de cette toux opiniâtre, qui trahissait aux autres un secret qu'il cherchait à se cacher à lui-même. Les yeux ouverts, malgré la nuit noire, il voyait au coin de la chambre un spectre effrayant qui lui faisait des signes. Cela dura cinq longues minutes; puis peu à peu le calme revint. D'une main diaphane, devenue tremblante, le jeune homme essuya la sueur qui inondait son visage et resta immobile, le corps plié en avant, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Quand il fut bien sûr que c'était décidément fini, il frotta une allumette sur le mur plâtré et regarda sa montre. Elle marquait trois heures et demie. Il jeta un regard craintif sur son mouchoir de poche posé sur l'oreiller du côté du mur. Aucune trace rouge n'en tachait la blancheur et il soupira profondément comme pour se débarrasser du fardeau insupportable qui lui écrasait le cœur. L'allumette, consumée jusqu'au bout, lui brûlait les doigts. Il la souffla et la jeta par terre puis se pencha pour voir s'évanouir tout à fait le point rouge que le bois, encore incandescent, laissait sur le plancher. Quand toute trace de feu eut disparu il regarda dans la nuit si le terrible spectre était toujours là à lui faire son signe d'appel. Mais il ne vit plus rien. Alors il ramena les couvertures jusqu'à son cou, car malgré la chaleur étouffante de cette petite chambre basse, la transpiration dont il était couvert se glaçait sur la peau. Il essaya de se tourner du côté gauche pour voir s'il pourrait y tenir, mais une oppression terrible l'obligea à se retourner tout de suite du côté droit. Quand il y fut il se sentit très bien.

— Pourvu que je puisse dormir, murmura-t-il, qu'importe de quel côté?

Mais il attendit en vain, le sommeil ne revint pas et le grand jour le trouva toujours étendu, immobile, du même côté, les yeux agrandis et profonds. Par la fente du volet une lame de lumière blanche entrait coupant en biais l'ombre grise de la chambre. Les yeux du malade s'attachèrent à l'ondulation de cette lumière et il se mit à compter sur ses doigts le nombre d'heures qu'il avait dormi.

— De onze heures et demie à trois heures et demie, j'ai dormi quatre heures. Ensuite je me suis reposé, je suis bien ainsi. Si cela peut durer jusqu'à sept heures, j'aurai gagné une heure. Si seulement....

Il s'arrêta brusquement, se raidissant tout à coup, luttant de toute l'énergie de sa volonté contre la menace qu'il sentait gronder dans ses poumons, jusqu'à ce que l'explosion, rendue plus violente, plus désordonnée par cet essai de résistance, brisa toute entrave.

Alors il se redressa comme tout à l'heure et s'épongea le front, un front de cire, saillant et anguleux. Une angoisse vint lui étreindre les entrailles et il murmura:

— Mon Dieu, mon Dieu! le regard toujours fixé sur le rayon lumineux, qui ondulait sous ses yeux comme ses espérances dans son cœur.

Cependant, à mesure que le calme revenait, l'inquiétude poignante qui l'avait saisi se dissipait peu à peu. Lorsqu'une demi-heure plus tard il entendit remuer dans la chambre voisine, il sortit aussitôt de son lit deux jambes osseuses aux articulations proéminentes et procéda au début de sa toilette, assis sur le bord du matelas. Avant de prendre ses gros bas de laine, posés sur le dossier de la chaise, il mesura entre le pouce et l'index la minceur de la cheville décharnée. Il l'entourait tous les jours plus facilement car ses doigts semblaient s'allonger à mesure que la chair fondait. Elle fondait partout, dégarnissant les poignets dont les tendons dénudés faisaient corde, sillonnant la maigreur du bras de lignes dures et droites. Mais cet amaigrissement l'inquiétait à peine. Les chairs reviendraient comme elles s'en étaient allées. Ce qu'il fallait, c'était tuer la plante empoisonnée, profondément enracinée dans sa poitrine, l'extraire à tout prix, s'en débarrasser une bonne fois.

Il ouvrit la fenêtre toute grande et aspira l'air vif et sain. Un soleil radieux, un soleil de juillet, chaud à travers la fraîcheur matinale, pénétra en flots de lumière dans la chambre basse. Sous sa fenêtre, les femmes du village lavaient le linge à la fontaine couverte où l'eau coulait, abondante, dans le grand bassin de pierre. Le mugissement lointain des vaches dans les pâturages, les chèvres noires rassemblées au son du cor autour du chévrier rustique, ces formes diverses du labeur honnête où la vie trouve son but loin des complications factices où mauvaises, ce grand soleil, jetant sa nappe éclatante sur les hommes et les choses, cette exu-
ance de vie puissante et pénétrante prit d'assaut cette âme de
ade inquiète et vacillante. Il joignit ses mains osseuses dans
étreinte passionnée.

— Oh! vivre, s'écria-t-il, vivre comme les autres, voir le soleil, entendre le vent, marcher, courir.... vivre!

Le chévrier s'était arrêté à la porte de la petite auberge. Il attendait que le jeune homme lui fît signe, selon son habitude, qu'il allait descendre. Mais le voyant rester immobile à cette fenêtre ouverte, tandis que ses bêtes se débandaient à droite et à gauche, il perdit patience et cria en levant son grand chapeau de feutre mou:

— M. Jean ne veut-il pas de lait aujourd'hui?

— Si fait, Pierrot, dit Jean, qui prit à la hâte son gros manteau d'hiver pendu derrière la porte et descendit l'escalier étroit et tournant.

Quand il eut bu le lait tiède il s'assit au grand soleil, tout grelottant sous l'épaisseur du drap qui le couvrait; réchauffé peu à peu à l'ardeur de ce brûlant soleil de juillet.

En le voyant arriver, les enfants du village avaient arrêté leurs jeux. Ils le regardaient de loin en petits groupes silencieux. Cette inspection le gênait toujours. Il mit une main sur ses yeux pour ne pas les voir en murmurant:

— C'est ma mine qui leur fait peur.

Mais une petite fille plus hardie que les autres étant venue à passer tout près de lui, il l'arrêta et pinçant entre ses deux doigts d'ivoire la joue brunie et saine il lui dit:

— Oh! la bonne chair dure que voilà!

L'enfant tout de suite apprivoisée s'attardait en fixant sur lui ses yeux brillants. Alors il la repoussa doucement:

— Va, va jouer, va.

Et il resta seul vis-à-vis de son idée unique, refaisant avec elle toujours et toujours le même dialogue, jusqu'à ce que son esprit fatigué ne pensât plus à rien.

Cependant, quand la nuit avait été bonne et que ses nerfs rafraîchis et détendus le laissaient respirer, la sauvage taciturnité où il s'enfermait d'ordinaire avait des moments de trêve. Il retrouvait des éclairs de gaîté, où la fièvre toujours latente dans cette organisation déséquilibrée mettait quelque chose d'excessif et de douloureux.

Alors les gens simples qui l'entouraient le regardaient avec une commisération si profonde qu'il se sentait blessé jusqu'au cœur sans oser le montrer. Il montait dans sa chambre et, de là, il épiait les groupes de paysans stationnant sous sa fenêtre, sûr d'être le héros de ces bavardages d'ignorants, tâchant de surprendre ce qu'ils

se disaient tout bas, jusqu'à qu'un mot parvenu à son oreille lui révélât le véritable sujet de ces conversations banales et vides. Alors l'indifférence de ce monde égoïste lui faisait mal. Son cœur se gonflait à éclater au milieu de cet abandon complet de toutes choses. Il se repliait sur lui-même et disait dans une amertume désolée:

— C'est à eux qu'ils pensent. Ils ne pensent qu'à eux.

Et les heures s'écoulaient longues, longues sans jamais finir.

Ce jour-là Marthe descendit plus tôt que d'habitude. Elle se glissa dehors sans avertir tante Ada, qui dormait encore profondément dans sa petite chambre basse et chaude. En voyant le jeune homme assis au grand soleil, les yeux cachés sous sa main, elle hésita un moment, puis passa derrière lui sans l'aborder.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire? répétait-elle, en marchant dans les prés mouillés, tandis qu'une lourde tristesse lui pesait sur l'âme.

Autour d'elle la nature semblait frémir. Une ivresse de vie se dégageait des vapeurs chaudes montant de la terre humide. L'oiseau libre chantait dans l'air, l'insecte bourdonnait au grand soleil ou rampait dans l'antre de verdure où s'abritaient ses amours.

Les campanules bleues agitaient au vent leurs clochettes silencieuses. Et partout s'étendait le grand soleil blanc, taché d'ombres noires allongées et mouvantes. Marthe s'était arrêtée. Devant elle une large mare d'eau limpide amassée par les pluies du printemps et alimentée par les filets d'eau descendant des montagnes, miroitait au soleil. Elle se pencha sur l'eau et se regarda. Ses yeux cerclés de noir par la fatigue de nuits toujours incomplètes, lui semblèrent flétris et éteints, son cœur se serra et elle murmura:

— Vieillir! oppressée tout à coup d'une angoisse jusqu'alors inconnue.

Jusque-là elle n'avait jamais pensé à son âge. Une à une trente années d'existence étaient tombées dans le néant des choses finies sans qu'elle se préoccupât de la perte de ce bien dont elle n'avait pas joui. Et voilà que ces années, amassées sur sa tête lentement sans qu'elle y prît garde, lui pesaient tout à coup lourdement comme une masse énorme jetée sur ses épaules, d'un seul coup. Toutes ces ...es inconnues, qui lui manqueraient bientôt, et devant lesquelles ... avait passé jusque-là indifférente, presque dédaigneuse, lui ap...issaient désirables, attirantes et nécessaires. Les forces endor... de sa nature s'éveillaient toutes à la fois pour la pousser du

même côté, vers un point précis autour duquel il n'y avait que le désert et la mort.

Marthe, toute petite, avait été recueillie par tante Ada, qui l'avait élevée pour animer son logis triste de fille célibataire. Elles avaient vécu à l'ombre silencieuse d'une aisance modeste, sans ambition ni curiosité, ne désirant rien au delà de l'immutabilité d'une vie toujours la même.

A peine lorsque, le dimanche, assise avec tante Ada sur un banc ombragé de la promenade à la mode, Marthe voyait passer des couples riants et se parlant bas, se demandait-elle avec un soupir aussitôt réprimé:

— Qu'est-ce qu'ils se disent?

Cette pensée effleurait son esprit sans rien lui révéler des puissants secrets de la nature. Son cœur n'était pas même troublé d'un regret.

Mais depuis quelque temps un doute lui était venu, s'accentuant davantage à mesure qu'un sentiment nouveau entrait insensiblement dans cette âme, entièrement vierge, de fille mûre. Sa jeunesse lui semblait avoir été perdue en un inutile gaspillage d'heures, au service d'intérêts mesquins et absorbants. Plus elle regardait en arrière, plus ce même regret poignant montait à ses lèvres:

— Vieillir!

Il y avait six semaines qu'elles étaient arrivées, tante Ada et elle, dans cette petite auberge de montagne où elles n'avaient trouvé personne que ce pauvre malade dans son abandon sauvage. Au commencement c'était presque triste, cette solitude vis-à-vis de ce mourant qui toussait toujours, le jour, la nuit, partout. Oui, partout on retrouvait sa figure blême de spectre se traînant à pas lents et lourds. Par pitié, d'abord, par désœuvrement, Marthe avait essayé de le distraire. Quelquefois il l'avait reçue avec un sourire; d'autres fois il la brusquait presque. Mais elle comprenait bien que ces brusqueries-là étaient un effet de la maladie; elle n'y prenait pas garde. Alors peu à peu cet intérêt de pitié avait changé de nature. Il avait pris une vie indépendante, intervertissant les rôles et commandant en maître où il n'avait fait jusque-là qu'obéir passivement et Marthe s'était réveillée un jour en face de cette réalité brutale:

— Vieillir!

Chose étrange, cet obstacle, qu'elle trouvait dans son propre cœur, lui apparaissait plus insurmontable que tout le reste. Ce jeune

homme qu'elle-même avait condamné à mourir sans possibilité de salut, lui semblait aujourd'hui, de par sa jeunesse, maître d'une longue destinée. A peine, dans les jours tout à fait mauvais, le malaise permanent de son esprit était-il traversé par un éclair d'inquiétude véritable qui lui montrait les faits sous leur forme réelle et impitoyable. Mais cela ne durait pas et un sourire du malade, dont les traits altérés ne la frappaient plus, dissipait cette passagère angoisse.

Quand elle se retrouva près de la petite auberge, elle vit Jean toujours assis à la même place. Au bruit de ses pas derrière lui, le jeune homme se retourna brusquement. Il la salua d'un léger sourire, tout de suite effacé, car la vue du teint animé de la jeune fille ramena aussitôt ses pensées à la pâleur livide de ses propres mains, croisées sur ses genoux. Il leva la gauche en l'air, écartant les doigts au soleil, et contempla longtemps, oublieux de tout le reste, cette main osseuse et transparente, qui était déjà la main d'un mort.

Puis il la laissa retomber sur ses genoux avec une lassitude découragée :

— Ma mie, murmura-t-il, oh! si seulement ma mie était ici!

Et l'image de la petite vieille, alerte, active et gaie se posa clairement devant lui. Il la voyait distinctement avec son bonnet de soie noire à dentelles, là-bas dans sa solitude. Elle n'était plus gaie maintenant. Il y avait longtemps que cette gaîté était toute factice, il le sentait bien et cette contrainte augmentait sa tristesse à lui. Alors il avait voulu partir seul ; il s'en était venu là-haut pour se reprendre à la vie tout seul, sans avoir sur l'esprit la fatigue de cette constante comédie ; libre de cette ardente sollicitude qu'il fallait tromper. Mais pourquoi la tromper? Il ne savait pas au juste. Seulement l'idée de poser à sa mère cette question si simple : « Est-ce que je vais mourir? » ne lui était jamais venue. Cela lui semblait une impossibilité, quelque chose de monstrueux et de navrant. S'il s'en allait, elle resterait seule dans la petite maison avec ce souvenir ineffaçable planté dans le cœur comme un dard impossible à extraire. Elle avait tant fait pour lui ; aujourd'hui il se ren-[illegible] compte de ses sacrifices, il comprenait ce dévouement aveugle, [illegible]ucieux, absolu. Et voilà qu'il tombait frappé d'incapacité, sans [illegible]e pensée que cette possibilité effrayante, tous les jours plus [illegible]gible, vers laquelle il glissait sans pouvoir s'accrocher nulle [illegible]. Oui, cette épouvante le ressaisissait toujours, partout et il au-

rait voulu n'être plus seul à avoir peur, à présent, avoir là, la petite vieille pour subir avec lui ce va-et-vient d'espérance et de désespoir, fatigant balancier qui ne s'arrêtait jamais.

En levant les yeux, il vit Marthe qui s'éloignait et il la rappela vivement:

— Mlle Marthe! Mlle Marthe!

Elle revint sur ses pas et s'arrêta devant lui. Il la regarda fixement inquiété par l'inconnu de cette pensée, cherchant à deviner ce qui pouvait se cacher d'effrayant derrière ce front uni. Il ne trouvait rien à lui dire, non, rien, si ce n'est cette éternelle question qu'il se posait à lui-même, jour et nuit, avec une persistance infatigable:

— Est-ce que je vais mourir?

— Oh! non, dit Marthe d'une voix sourde. Pourquoi penser à ces choses? Cela vous fait du mal.

Il ne répondit pas. Cependant au bout d'un instant il reprit, comme si son esprit ne voulait pas se laisser distraire de cette préoccupation unique:

— Je suis bien malade.

— Vous guérirez, M. Jean, dit Marthe en se penchant vers le jeune homme et mettant dans ces paroles une ardeur de conviction communicative, vous guérirez.

Il leva les yeux vers elle et respira longuement. Cette conviction venant du dehors l'inondait d'une grande lumière. Aussitôt la joie d'espérer le reprit tout entier et il s'y abandonna sans réserve. Il voyait fuir, dans toutes les directions, les lugubres chimères acharnées à le poursuivre. Elles fuyaient comme des fantômes honteux d'être démasqués. Tout de suite il éprouva un mieux qui le ranima. Cependant, presque effrayé de sentir ce sang plus vif couler dans ses veines, il chercha entre les tendons dégarnis du poignet les pulsations de son pouls. Cet examen le rassura. Il n'avait pas la fièvre. A peine si le pouls était un peu plus agité qu'il n'eût fallu, parce qu'il n'avait encore rien mangé depuis le matin. Il regarda sa montre; elle marquait huit heures. Il se leva.

— Huit heures, dit-il, je crois bien que j'ai faim.

En se levant il vit Marthe immobile à la même place.

— Ah! dit-il, je vous avais oubliée.

Elle ne répondit rien et ils marchèrent en silence jusqu'à la salle à manger nue et basse où tante Ada, un journal sur les genoux, les attendait depuis longtemps.

Bien que le journal fût déployé devant elle, elle ne lisait pas, tante Ada. C'était un femme petite, replète et courte. Deux grosses boucles de cheveux gris, lisses et fournies, encadraient une figure ronde, où les soucis semblaient n'avoir imprimé aucun pli. Elle jeta sur sa nièce un regard rapide et, après avoir salué les deux jeunes gens, elle s'assit à sa place. Elle se mit à manger sans rien dire, les yeux baissés. Depuis la veille une crainte lui était venue qui la gênait dans sa placidité égoïste. C'était absurde, cette crainte et cependant elle lui étreignait le cœur avec une ténacité fatigante. Elle leva les yeux sur Jean, qui mangeait avec une avidité gloutonne, le fixa de son regard clair, et se dit:

— Cet homme-là va mourir.

Jean se sentait un appétit dévorant. Il mangeait vite, très pressé de satisfaire ce tiraillement intérieur, impérieux et avide. Il amasserait ainsi un nouveau trésor de force pour lutter contre le mal. Cependant avant qu'il eût fini un premier morceau de pain, cet appétit rongeant disparut. Il sentait même un dégoût lui venir pour ce reste de repas étalé sous ses yeux, et il aurait voulu s'en aller ailleurs. Mais il n'osa pas se lever ainsi tout de suite et il se mit à émietter son pain avec impatience en disant tout bas:

— Comme ces femmes mangent!

Cela l'indignait, l'injustice de cette différence entre son sort, à lui, et celui des autres, en pleine possession des biens de la vie.

— Pourquoi elle et non pas moi? continua-t-il, et repoussant loin de lui sa tasse à moitié pleine, il se leva et sortit.

Quand il fut loin et que tante Ada se trouva seule avec Marthe, elle lui dit à brûle-pourpoint en scrutant la jeune fille de son regard bleu et fixe:

— Ce pauvre jeune homme, il est perdu.

Marthe se leva sans répondre. Cet œil interrogateur la blessait comme un scalpel d'acier. Elle alla à la fenêtre ouverte et regarda au dehors, le cœur serré.

Tante Ada la suivit. Elle posa ses deux mains sur les épaules de sa nièce et la forçant à tourner la tête elle lui dit:

— Qu'as-tu?

— Je n'ai rien, dit Marthe avec effort, que voulez-vous que e, tante Ada?

- Nous partirons demain, veux-tu?

- Partir! s'écria Marthe suffoquée, pourquoi?

:t elle vit clairement passer sous ses yeux le petit salon rouge

de là-bas; avec ses rideaux blancs, le mobilier d'acajou, la cheminée de marbre noir, la pendule dorée sous son globe de verre. Elle frissonna et reprit:

— Oh! non. Pourquoi partir?

Et comme si elle eût lu clairement dans le regard irrité de tante Ada tout ce qui se remuait dans son âme, elle lui dit, trouvant tout à coup un refuge dans cette pensée pénible qui ne la quittait plus:

— J'ai trente ans, tante Ada.

A ces paroles, qui semblaient glisser à côté de la question sans y toucher, tante Ada comprit que son autorité lui échappait. Elle le comprit tout de suite, le cœur serré, elle se tut. Tout le passé sembla s'écrouler autour d'elle et tout bas elle se mit à énumérer le bien fait à cette petite dès ses premières années, alors qu'elle se traînait à quattre pattes sur le tapis du salon rouge, toute menue, pâle comme un roseau chétif plié par le vent. A force de soins et de tendresse, elle l'avait solidement rattachée à la vie, ce roseau plié, et elle avait cru qu'il était à elle, bien à elle, sa part de butin après la bataille.

— Tante Ada, dit Marthe, n'avez-vous jamais été jeune?

— A trente ans je ne l'étais plus, dit la vieille fille avec une cruauté voulue.

— Mais auparavant, dit Marthe, sans se fâcher, avant d'avoir trente ans.

Ne recevant point de réponse, elle reprit:

— Avez-vous toujours vécu dans l'absolue solitude où nous vivons, tante Ada?

— Est-ce un reproche que tu me fais, Marthe? dit tante Ada, la voix tremblante.

— C'est une question.

Après un nouveau silence elle continua, hésitante:

— Aujourd'hui le bonheur d'autrefois ne me suffit plus.

— Ah! répéta tante Ada, il ne te suffit plus?

Et elle vit les joies multiples de son existence emportées pêle-mêle dans un seul coup de vent au milieu d'un désarroi inouï de chutes et de débris. Elle se taisait devant cette catastrophe au milieu de laquelle l'égoïsme inconscient de sa vie se dressait tout à coup nu et triste. Quoi qu'il advînt, une ombre s'étendrait toujours sur les sereines images du passé et la plénitude d'entente intime qui avait existé entre Marthe et elle était détruite à jamais.

Alors une colère lui monta aux lèvres.

— Ingrate, pensa-t-elle, crois-tu que je t'aie élevée pour toi seule ?

Mais la crainte de creuser plus profond cet abîme qui venait de s'ouvrir devant elle, la fit refouler bien vite cette amertume débordante, et elle ajouta :

— Qu'est-ce qu'elle veut que je devienne sans elle ?

Malheureusement ni le chagrin de tante Ada, ni la reconnaissance qu'elle lui devait, ni quoi que ce soit au monde ne pouvait rien sur le sentiment de Marthe. Ce sentiment tout neuf, venu on ne sait d'où, s'était implanté dans sa fraîcheur jeune au milieu des vieilleries poudreuses de là-bas et il tirait à lui toute la sève amassée silencieusement pendant ces longues années de réclusion. Et entre ces deux existences unies jusque-là dans une communauté absolue, une barrière insaisissable se glissa, résistante malgré sa forme invisible. Elles la sentirent toutes deux s'établir sans bruit comme une frontière impossible à franchir et elles se séparèrent sans rien ajouter, une blessure au cœur.

A partir de ce jour-là, tous les matins tante Ada en ouvrant la fenêtre de sa petite chambre regardait le ciel toujours bleu et disait :

— S'il pouvait pleuvoir, nous partirions.

Il plut enfin ; des torrents d'eau tombèrent en masses abondantes, lourdes et froides, sillonnant les prairies et les routes de ruisseaux jaunes et fangeux. Ce jour-là, en ouvrant sa fenêtre, tante Ada se dit :

— Enfin !

Mais le jour tout entier se passa lentement sans qu'il fût question de départ. Alors le soir quand elle fut chez elle, toute seule, en face de cette lâcheté plus forte que sa volonté, tante Ada prit entre ses deux mains sa tête ronde, un peu pâlie et amincie, et dit :

— Si elle allait me haïr, pourtant !

Et tard dans la nuit elle s'endormit de fatigue, avec quelque chose de lourd sur la poitrine qui la gênait même dans le sommeil.

II.

Jean avait passé toute sa journée dehors à se chauffer au grand soleil. Il avait toujours froid, même au soleil. Cependant, à force de rester là en pleine lumière dans cette éclatante ardeur, une tiédeur finit par pénétrer ses membres glacés. Il s'engourdit peu à peu dans une lassitude molle, s'abritant derrière cette insensibilité pour ne penser à rien et fuir ainsi les suggestions de son cerveau, devenues de plus en plus fantasques. En même temps une impression de biens perdus, retrouvés tout à coup, l'emplissait d'une joie profonde. Il regarda autour de lui et appela Marthe, qui était toujours à rôder autour de ce fauteuil de malade. Cette sollicitude ne l'étonnait pas, lui. Cela lui semblait chose si naturelle qu'on s'inquiétât de lui, toujours cloué à la même place, sans voir autre chose que toujours le même coin de pays, au nord ou au midi, selon la marche du soleil, auquel il tournait toujours le dos.

Elle vint s'asseoir sur le même banc sans rien dire, mais elle vit tout de suite l'expression détendue de ses traits.

— Mlle Marthe, dit-il d'une voix basse, je guérirai.

Elle regarda cette figure amaigrie sur laquelle une rougeur passagère mettait un semblant de vie et dit :

— Vous êtes beaucoup mieux, M. Jean.

Il la regardait très finement tâchant de lire tout au fond de cette pensée étrangère.

— J'ai cru que j'allais mourir, Mlle Marthe.

— Oh ! M. Jean, cette idée !

Ils souriaient tous deux à présent de cette pensée funèbre, comme on sourit d'une épouvante passée quand on y a découvert une cause chimérique, presque ridicule. Elle fuyait devant eux, reste de brouillard chassé par le soleil.

Ils trouvèrent tout à coup beaucoup de choses à se dire. Jamais Jean ne s'était montré comme ce jour-là communicatif et doux. Il parlait des choses d'autrefois sans y mêler l'amertume d'aucune comparaison. D'ordinaire il n'aimait pas à penser au passé. Il lui semblait que cette portion de sa vie avait appartenu à un autre. Il ne s'y retrouvait pas et s'en détournait vite pour revenir à l'éter-

nelle contemplation de ce fait cruel qui l'avait transformé en un être nouveau auquel l'autre, l'ancien, ne ressemblait en rien. Il parla de la bonne petite vieille de là-bas, de la joie qu'elle aurait à le revoir guéri. Il se la figurait si bien, assise en face de lui, à le regarder, à le regarder toujours sans se lasser, les deux petites mains actives jointes sur ses genoux dans un accès de paresse inusitée, pendant que lui racontait ses découragements, ses craintes, sa résistance énergique pour ne pas se laisser prendre.

Marthe écoutait attentive, mais elle se sentait loin de ce bonheur, très loin, sans pouvoir rien pour s'en rapprocher, pour y participer d'une façon plus directe et plus vivante. Sans savoir au juste quoi, elle aurait voulu autre chose qui ne venait pas.

Alors Jean voyant qu'elle se taisait attacha sur elle ses grands yeux clairs de fiévreux et comme s'il eût compris qu'il y avait quelque part une lacune à combler, il dit:

— Je lui parlerai de vous, à la bonne petite vieille; elle vous aimera bien.

Marthe sentit une grande commotion. Cela lui fit l'effet d'un choc en pleine poitrine, cette joie inattendue et elle se trouva debout sans savoir comment.

— M. Jean, dit-elle, il faut rentrer. L'air est trop frais pour vous.

Jean se leva tout de suite et la suivit sans s'apercevoir de ce trouble subit; mais en se levant il sentit, au-dessous de l'omoplate gauche, un point douloureux qui l'empêchait de respirer à fond. Cette journée d'espérance l'avait rendu incrédule et il s'arrêta pour le laisser passer, ce point, qu'il connaissait bien pourtant.

— C'est une crampe, se dit-il, je suis resté trop longtemps assis.

Mais il eut beau s'arrêter, la douleur resta fixe à la même place. Qu'il marchât ou qu'il s'arrêtât, c'était la même chose. Elle bougeait et s'arrêtait avec lui. Alors il se fit un grand vide dans son cœur et quelque chose d'étranger à son mal le serra à la gorge et le suffoqua; en même temps une grande fatigue l'accabla et l'air frais du soir le glaça tout à coup jusqu'à la moelle. Il hâta le pas pour être plus vite seul, afin de considérer à son aise cette dé-
sse terrible qui le reprenait tout entier. Et comme Marthe le
ignait surprise, il lui dit, sans la regarder, d'une voix rauque
brusque:

— Bonsoir.

t, sans se retourner, il rentra dans la maison.

Bien que personne ne vînt jamais le déranger dans sa chambre, Jean tourna la clef de sa porte, puis il alla s'asseoir sur le bord du lit. Il était seul enfin, il pouvait réfléchir, voir ce qu'il y avait à faire!... Mais avant tout il s'étendit sur le lit tout habillé, du côté droit, pour voir si la douleur persisterait. Quelquefois elle s'en était allée ainsi peu à peu. Cette fois elle resta et il se releva péniblement, la sueur au front, malgré le froid qui glissait de nouveau dans ses veines. Il essaya de lui faire changer au moins de place, à cette douleur persistante, en prenant toutes les positions possibles, mais elle restait fixe sans vouloir être délogée.

Alors l'ironie de cette journée de joie le mordit au cœur; une amère pitié de son propre sort l'envahit et il s'écria:

— Pourquoi moi, moi seul?

Des figures bien connues passaient en foule devant ses yeux avec le sourire heureux des gens bien portants, égoïstes et indifférents. Il essaya de se les figurer revêtues de l'éternelle immobilité avec la pâleur du cadavre déjà froid.

— Eux aussi, murmura-t-il; à leur tour!... Tout le monde.

Cette uniformité de destinée, vieille comme le monde, le tranquillisa un moment.

Mais quand les traits de la bonne petite vieille lui apparurent à leur tour, blêmes et décolorés, il découvrit sur ce visage de morte la trace d'une douleur que la paix du grand sommeil n'avait pas pu effacer. Aussitôt il se vit lui-même rigide et glacé, étendu dans la bière étroite. Cette image lui apparut si présente, si claire, si impitoyable qu'il ne vit plus qu'elle.

Il se renversa sur l'oreiller en poussant un cri sourd et ce sanglot étouffé alla se perdre dans un accès de toux prolongé, rauque et déchirant.

III.

A partir de ce jour, Jean ne se leva plus. Il restait couché toute la journée, le buste relevé par des oreillers et des coussins empruntés aux chambres restées vacantes. Il se sentait mieux dans son lit, il ne souffrait presque plus. L'espérance rentrait dans son cœur par mille fissures imperceptibles et tous les jours il semblait



devenir plus doux et résigné. Il s'excusait de donner tant de peine. Et quand l'hôtesse et la cuisinière venaient faire son lit en ayant soin de le déranger le moins possible, il disait, avec un sourire qui découvrait, au-dessus des dents allongées, les gencives exsangues presque violettes:

— Merci! Merci!

Cependant quand les deux femmes se trouvaient seules dans la petite cuisine sombre, donnant sur le potager négligé où les poules grattaient en piaillant jusqu'au soir, elles se regardaient d'un air significatif.

— Il faudra laver à fond les couvertures.

— Et changer la couverture des matelas. Ces transpirations percent tout.

— Peut-être même faudrait-il changer le crin.

— Pauvre jeune homme!

— Oui, c'est triste. Si jeune!

Mais en dépit de leur bonne volonté à s'apitoyer pour tout de bon, la pensée de la grande lessive inévitable venait les préoccuper à travers tout le reste. C'était la chose importante et décisive. Les autres pensées se groupaient à l'arrière-plan en bon ordre.

A mesure que la vie s'en allait imperceptiblement, s'enfonçant sans secousse dans la brume des jours perdus, le cœur du malade s'allégeait. Les fils si ténus qui l'attachaient à l'existence prenaient, à ses yeux, des proportions invraisemblables de grosseur et de solidité et il marchait en avant, aveuglé par la joie de cette illusion.

Mais Marthe, elle, ne s'y trompait pas. Assise tout le jour à ce chevet de malade, en dépit des timides remontrances de tante Ada, elle regardait mourir le jeune homme avec une grande déchirure au cœur, qui allait s'élargissant tous les jours davantage. Et là, dans la pâleur bleue du jour crépusculaire de cette chambre de malade, un désir insensé lui venait de se sentir aimée un moment, oui, un seul! Elle oubliait dans l'âpreté de ce désir fou qu'il était mourant, lui, et que toutes les choses de ce monde qu'il croyait encore toucher passaient bien loin, fantasmagorie brillante, dans laquelle il ne jouait plus aucun rôle.

Elle s'était faite presque servile pour lui arracher un mot d'af-tion plus grande que la reconnaissance banale avec laquelle il ueillait tout le monde. Mais il n'avait pas compris. Il avait tout epté avec la même tranquillité sereine.

Quelquefois même, gêné par le regard qu'il sentait attaché sur

lui, il se retournait du côté du mur. Mais il respirait mal ainsi et il reprenait vite sa première position avec une sensation assourdie des terribles combats d'autrefois, lorsque ce point persistant dans le dos l'effrayait encore. Alors pour ne rien voir, il fermait ses paupières alourdies. Parfois même, il s'endormait. Les yeux à demi clos, les lèvres sèches entr'ouvertes pour respirer plus à l'aise, les narines dilatées par l'effort constant fait pour rattraper ce bout de souffle toujours plus court qui lui échappait, il restait parfaitement immobile.

Un jour, effrayée de cette tranquillité absolue, Marthe se pencha vers lui. A l'approche de ce visage étranger, il s'éveilla brusquement.

Il fixa sur Marthe son œil agrandi et comme épouvanté.

— Ah! c'est vous.... Je me croyais là-bas. Est-ce que j'ai dormi?

— Pendant une heure environ.

Il resta pensif. Puis comme si son esprit oscillait encore entre le rêve et la réalité, il murmura:

— Pauvre ma mie!

Ses idées flottaient autour de lui dans un vague inaccoutumé. Il fit effort pour fixer quelque chose de net, aux formes arrêtées, et il ajouta:

— Si seulement elle était ici!

Puis l'image de Marthe penchée sur lui à le regarder dormir passa rapidement devant ses yeux. Un soupçon entra comme une lame aiguë dans son esprit et il lui dit:

— Pourquoi me regardiez-vous dormir?

Elle se troubla devant ce regard interrogateur presque dur.

— M. Jean....

— Est-ce que.... reprit-il avec ce même regard dur, est-ce que....

Mais un violent accès de toux l'empêcha d'achever. Quand la crise fut passée comme les autres et qu'il eut essuyé cette transpiration d'angoisse qui l'inondait partout, il reprit, de cette même voix sèche et dure:

— Est-ce que vous avez cru que j'étais mort?

— Oh! M. Jean, cette idée.... Je voulais voir si vous dormiez. Oh! M. Jean!... Mais vous vous êtes éveillé dès que j'ai remué.

Elle se sentait rassurée quand même de n'avoir pas été soupçonnée d'autre chose et que ce regard dur n'eût pas été pour elle.

Mais il resta silencieux le reste du jour sans qu'elle pût savoir à quoi il pensait, les yeux fixés dans le vide, droit devant lui

comme s'il eût vu là quelque chose que personne que lui ne pouvait voir.

Le lendemain, quand Marthe vint s'installer au chevet du malade et remplacer le chévrier auquel on avait fait un lit provisoire sur la chaise longue de Jean, il la regarda longtemps sans avoir l'air de la reconnaître. On eût dit que ses souvenirs d'hier s'étaient envolés bien loin et qu'il fallait les faire revenir, un à un, par un effort de mémoire et de volonté. Enfin pourtant il lui dit:

— M[lle] Marthe! et un sourire effacé tendit la peau aux pommettes, la plissant autour des yeux et de la bouche.

Mais quand tante Ada vint dans la journée, comme elle en avait l'habitude, s'informer de l'état du malade, il la regarda d'un œil vague sans lui répondre, indifférent à sa présence, indifférent à toutes choses, même à la pensée de Mamie qui, là-bas, se consumait dans une angoisse de mort.

A tour de rôle, l'hôtesse et la cuisinière venaient sur la pointe des pieds jeter un regard furtif par la porte entre-bâillée. Parfois elles entraient et se tenaient un moment silencieuses au pied du lit, le cœur pris, cette fois, d'une pitié vraie, oublieuses de tout le reste en face de l'épouvante de cette chose, pourtant si simple et si banale.

Marthe restée seule, debout, chassait les mouches qui s'acharnaient sur ce pauvre corps immobile. Elles venaient se poser aux mêmes places avec une persistance moqueuse, jouant autour de cette chair tiède, attirées par l'humidité âcre de ce front de cire. Il haletait lui, le buste droit sur les oreillers entassés. Les cheveux mouillés de transpiration se collaient par masses épaisses aux tempes et sur le front. La tête était un peu penchée en avant, les deux mains diaphanes étendues hors du lit, le long du corps. Sous la couverture la forme immobile, déjà rigide saillait droite et allongée comme un cadavre au cercueil.

Marthe continuait à l'éventer d'un geste machinal et las.

C'était bien fini maintenant. Il s'en irait sans l'avoir regardée une seule fois avec une pensée d'amour. Le monde lui semblait entièrement vide, comme un désert immense où le regard ne se sait sur rien. Elle aurait voulu être à la place de ce moribond s ce lit, goûter, elle aussi, la joie de cette insensibilité progrese....

Tout à coup Jean entr'ouvrit les yeux et la regarda. Sans le loir elle avait effleuré son front du bout du mouchoir et il la

regardait. Les yeux noyés d'ombre, laiteux, au regard indécis, fixe et mort restaient sur elle, comme figés au fond de l'orbite profonde.

Une grande frayeur la saisit. Elle se pencha sur lui et murmura :

— Jean !

Aussitôt il se redressa, respira plus profondément, ses yeux s'agrandirent dans une sorte d'effarement douloureux. Il fit un grand effort pour parler. Mais il ne put venir à bout de prononcer ce long *mademoiselle* et de ses lèvres bleues ne sortit qu'un mot :

— Marthe !

Un bruit étrange de cailloux heurtés montait de ses entrailles à ses lèvres ; il respira encore une fois avec effort et puis le souffle s'arrêta.

Alors Marthe prit entre ses deux mains cette tête inerte et la baisa partout follement. Ce dernier mot était comme l'aveu si longtemps attendu et elle lui criait :

— Je t'aime, je t'aime! avec une violence passionnée qui la brisait.

Mais tout à coup l'inertie de cette tête qu'elle maniait sans résistance lui fit peur, le regard terne et vitreux de ses yeux, restés grands ouverts, l'épouvanta. Elle remit doucement la tête sur l'oreiller et s'enfuit.

IV.

Il avait fallu pour faire une bière convenable, descendre à la ville et cela avait pris du temps. Deux grands jours s'écoulèrent avant qu'on pût y mettre le corps qui se décomposait rapidement sous cette chaleur tropicale d'été.

Alors pour pouvoir laver ce qui ne devait plus servir au mort, on l'avait couché sur un brancard de planches recouvert d'un drap blanc.

On attendait du monde pour le lendemain. Il fallait au plus vite faire disparaître tout vestige de cette longue agonie et ce mort étendu là sur le dos était tout de suite devenu comme un

meuble incommode dont on a hâte de se débarrasser. Cet obstacle inerte obstruait le passage de la vie et la pitié humaine s'y était brisée, malgré ses mains jointes de mort qui priaient leur éternelle prière.

Le soir du second jour Marthe secoua la lourde inertie qui pesait sur elle et sortit dans la campagne.

Quand elle rentra, les mains chargées d'une moisson de fleurs, la nuit venait; elle se dirigea vers la chambre de Jean avec une hâte fébrile.

La porte était entre-bâillée. Elle s'avança et regarda par l'ouverture. Les deux femmes étaient là se consultant à voix basse. Elles avaient ouvert la porte d'un petit cabinet obscur donnant sur la chambre de Jean.

Elles échangèrent un dernier signe affirmatif, puis la cuisinière pressée d'en finir et de s'en aller à son ouvrage là-bas, qui attendait, saisit le brancard du côté des pieds avant que l'autre fût prête, et le corps, brusquement secoué, glissa jusqu'à l'extrémité opposée laissant dépasser la tête dans le vide.

Au même instant un cri aigu, un cri de détresse, un cri de bête blessée partit de la chambre voisine. Épouvantées, les deux femmes lâchèrent le brancard et s'enfuirent piétinant les fleurs fraîches qui jonchaient pêle-mêle le seuil de cette chambre mortuaire.

— Tante Ada, dit Marthe, en entrant brusquement chez la vieille fille, allons-nous-en. Allons-nous-en d'ici, tante Ada.

Mais le lendemain quand elles furent en route et qu'il n'y eut plus rien d'autre en perspective que l'arrivée là-bas dans le milieu terne et incolore, sans souvenir ni espérance, son cœur se brisa tout à fait.

— Je n'oublierai jamais, se dit-elle en sentant glisser sous son voile des ruisseaux de larmes brûlantes.

Cependant tante Ada, dont le courage renaissait à mesure qu'elle approchait des lieux où s'était passée sa paisible existence, se disait avec une confiance instinctive dans les cruautés impitoyables de la nature humaine:

— Elle oubliera.

Et là-haut le mort attendait toujours, relégué dans l'angle scur d'un cabinet solitaire, que la terre voulût bien le recevoir ns un coin où il ne gênerait personne.

EUGÉNIE PRADEZ.

M. CRISPI

SA VIE - SON CARACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(Suite).

Les adversaires de Crispi ne désarmèrent pas envers lui; seulement l'insuccès de la tentative maladroite de La Farina eut pour effet de leur faire changer de tactique. N'ayant pu le réduire à l'impuissance par l'usage de la force, — en s'emparant de sa personne et en le chassant de la Sicile, — ils eurent recours à l'adresse, résolus à l'exclure, à tout prix, de la vie politique.

Le premier parlement italien allait s'ouvrir. Le jour des élections approchait. Crispi posa hardiment sa candidature à Palerme. La grande ville sicilienne l'avait vu au danger et à l'œuvre, sur les barricades et à l'assemblée législative, en 1848 et 1849; devant le feu des troupes bourboniennes et dans les conseils de Garibaldi, en 1860. Le peuple palermitain et Crispi se connaissaient donc de longue date. Une campagne audacieuse contre lui n'en fut pas moins entreprise à Palerme. Tous les moyens semblèrent bons pour faire échouer son élection. Le plus habile et le plus honnête consista à lui opposer un compétiteur redoutable dans la personne du marquis de Torrearsa, qui devait être plus tard président du sénat et chevalier de l'ordre, — personnage considérable par lui-même, par ses adhérences de famille, par toutes les ressources qu'un passé

[1] Voir les livraisons du 25 octobre 1889 au 15 avril 1890.

respectable, un nom historique, une grande fortune, une position sociale éminente assurent, en tous pays, à un candidat politique.

La population de Palerme qui, en tant d'occasions, avait donné à Crispi des preuves marquantes de sympathie et d'estime, qui naguère encore menaçait de s'insurger à la seule nouvelle que la liberté de Crispi fût en danger, cette même population, habilement travaillée, lui donna, le jour du vote, moins de voix qu'à son compétiteur. Le marquis de Torrearsa fut proclamé député de Palerme.

Cet échec affligea Crispi sans l'irriter ni abattre son courage. Comme tous les prédestinés, ou, pour mieux dire, comme tous les forts, il savait que son jour viendrait, et cette confiance inébranlable en soi-même et en ses destinées, lui fit supporter sans faillir, dans sa vie accidentée, les plus douloureuses épreuves.

Il avait déjà pris son parti de son insuccès lorsque, le lendemain du vote, rencontrant un de ses amis siciliens, le baron Vincenzo Favara, celui-ci accourt à lui, lui prend les mains, les lui serre avec effusion et l'appelant « monsieur le député, » le félicite chaleureusement de son élection.

Une plaisanterie de ce genre, si c'en eût été une, aurait paru du plus mauvais goût. Le baron Favara, honnête homme, bien élevé, excellent ami, en était incapable. Sans comprendre, Crispi l'interroge d'un regard de surprise.

— Comment! reprend Favara. Vous ne savez pas!... Je serai donc le premier à vous l'apprendre. Si Palerme, cette fois, n'a pas rempli son devoir envers vous, Castelvetrano a reconnu ce que la Sicile vous doit, en vous élisant député.

Jamais Crispi n'avait songé à poser sa candidature dans cette petite ville du sud-ouest de la Sicile. Mais voici ce qui s'était passé. Indigné des intrigues qui se nouaient dans Palerme, prévoyant pour son ami un insuccès, Vincenzo Favara l'avait, à son insu, proposé comme candidat dans le collège de Castelvetrano, où son père, don Simone Favara, possédait de grandes propriétés et sa famille jouissait d'une juste influence. Cette influence avait été mise à profit pour faire réussir la candidature de Crispi. Cela aidant, il avait été élu au premier scrutin.

.:

Le parlement italien était convoqué pour le 18 février 1861. Mais ce n'était pas tout que d'y avoir été envoyé par les électeurs, il fallait posséder les moyens de s'y rendre et de vivre. Or Crispi était désormais à bout de ressources.

Depuis son entrée dans la vie politique, en 1848, ses conditions économiques avaient été plus d'une fois assez précaires. Pendant l'exil, son père lui envoyait bien quelques subsides, mais insuffisants pour vivre dans de grandes villes. Il avait donc dû travailler, et souvent travailler d'arrache-pied.

La plus lucrative des professions qu'il eût pu exercer, celle du barreau, lui étant difficilement accessible à l'étranger, il avait, tour à tour ou simultanément, fait du commerce et du journalisme, de la banque et de l'enseignement. Il existait encore naguère quelques cartes de visite faites à Londres en 1856, où son nom était suivi de cette qualification: *teacher of italian, french, latin and greek languages*. A Paris, au moment de son expulsion, en 1858, il s'était établi pour son propre compte et faisait la commission. Ses bureaux se trouvaient rue du faubourg Montmartre. Il gagnait de la sorte quelques cinq ou six cents francs par mois, ce qui, ajouté aux subsides de sa famille, lui constituait une certaine aisance. A la mort de son père, en 1857, il s'était même trouvé à la tête d'une petite fortune. Tommaso Crispi avait laissé toute la partie disponible de son héritage à ses deux fils, Francesco et Niccola. Mais en homme juste, jusqu'au scrupule, voulant faire les parts égales entre ses deux fils, il avait regardé comme prélevées sur celle de Francesco toutes les sommes qu'il lui avait fournies pendant les années d'exil. C'est pourquoi, tandis que la part de Niccola Crispi se composa de quatre bonnes terres de rapport, Francesco n'en eut que deux, bonnes aussi, mais de moindre importance, dont l'administration resta confiée à son frère.

Les envois d'argent n'étaient pas toujours réguliers, puisqu'ils dépendaient de la vente des récoltes, et ses terres de Sicile faisaient vivre maigrement l'exilé que son expulsion de France avait jeté de nouveau sur le pavé de Londres. En 1859, à l'approche des événements, il prit la résolution de vendre ses propriétés et d'en réaliser la valeur. Il donna procuration à l'aînée de ses

sœurs pour vendre ses terres et en retira la somme nette de deux mille livres sterling, qu'il fit venir en Angleterre. En quittant cette ville pour se rendre en Sicile, il plaça la moitié des cinquante mille francs qu'il avait retirés chez Luigi Scalia, banquier sicilien établi à Londres. Il emporta l'autre moitié avec lui. Ces vingt-cinq mille francs lui permirent de vivre, de voyager, de conspirer environ une année. En 1860, se trouvant à Naples, il fit venir de Londres ce qui lui était resté et paya quelques dettes contractées dans l'exercice du pouvoir, qui pour lui a toujours été ruineux. Au moment où les électeurs de Castelvetrano l'envoyaient à la Chambre, ses ressources achevaient de s'épuiser. Il allait, faute de moyens d'existence, renoncer au mandat législatif qui lui avait été confié. On s'émut de sa situation. Une souscription publique fut ouverte en sa faveur et produisit une certaine somme, grâce à laquelle il put se rendre à Turin et procéder à une première installation. Il ouvrit aussitôt une étude d'avocat, qui ne tarda pas à lui assurer de quoi vivre et qui lui aurait donné la richesse, si les largesses de son inépuisable générosité, les charges de la vie publique telle qu'il l'entend et les exigences actuelles de la haute position qu'il occupe n'avaient fait de larges brèches dans sa fortune et absorbé le plus clair du produit de son travail.

∴

Arrivé à Turin pour l'ouverture du premier parlement italien, Crispi alla siéger à l'extrême gauche, dernier secteur, au troisième banc en montant de l'hémicycle, fauteuil n. 58. A Turin, à Florence, à Rome, il n'a jamais changé de place, sauf pour venir s'asseoir au banc des ministres. Son voisin était Nicola Fabrizi, celui qui avait été, qui demeura, jusqu'à la fin de ses jours, son plus fidèle ami.

Dans ce milieu nouveau pour lui, le député de Castelvetrano se distingua aussitôt parmi ses collègues. Les luttes qu'il avait dû soutenir, les antipathies qu'il avait soulevées, les rancunes qui l'entouraient, les persécutions endurées, contribuaiant, pour autant que grand rôle qu'il avait déjà joué, à deux reprises, sur la scène olitique, à accroître sa fierté naturelle et son orgueil. Tout en lui ait fait pour attirer les regards. On pouvait l'aimer ou le haïr: il rçait l'attention et il fallait tenir compte de cette personnalité

hautaine et dédaigneuse, de ce travailleur austère, de ce lutteur indompté, de ce patriote ardent, de cet orateur fougueux et tranchant dont l'éloquence a été comparée à une nuée menaçante d'où sortaient la foudre et les éclairs.

Un pamphlétaire italien, mort récemment à Paris, l'a connu vers cette époque, et a tracé de lui un portrait assez méchant, mais en quelques points ressemblant. « Crispi, dit-il, est de tous les députés de la Chambre celui dont l'attitude est la plus agressive quand il s'indigne, s'irrite et rompt la monotonie des séances. Lorsqu'il se lève pour prendre la parole, on dirait qu'il va sortir de sa poche une paire de revolvers. J'ai entendu Minghetti lui dire sérieusement:

« — Vous me faites peur!... »

Le même écrivain classait Crispi parmi les républicains de la Chambre italienne, avec Brofferio et Macchi. Mais il s'en excusait, disant: « Je le mets là, ne sachant où le mettre. » C'était en 1861 et 1862. Crispi avait cependant déjà dépouillé le vieil homme. « Depuis Marsala, a-t-il dit souvent, mes sentiments politiques n'ont plus varié. » Mais la défiance qui s'était attachée à lui ne l'abandonnait pas encore.

Petruccelli raconte encore ce trait.

« Un jour je demandais à Crispi:

« — Êtes-vous mazzinien?

« — Non, me répondit-il.

« — Êtes-vous garibaldien?

« — Non plus, répliqua-t-il encore.

« — Qu'êtes-vous donc?

« — Je suis Crispi.

« Or, continue Petruccelli della Gattina, je connaissais un Crispi qui, pendant douze ans, avait pris part à tout ce qu'avait fait Mazzini; un Crispi qui était allé audacieusement préparer en Sicile l'expédition de Garibaldi et qui avait été, ensuite, un des premiers à mettre le pied sur le sol sicilien à Marsala; je connaissais un Crispi ministre de Garibaldi en Sicile, ministre pendant quelques jours à Naples, doué de plus d'énergie que de tact, de plus de volonté que d'idées, de plus de courage que de capacités, de plus de fermeté que d'autorité morale, homme probe, persévérant, hautement ambitieux, incapable de lâcheté.... oui, je connaissais ce Crispi, mais je ne connaissais pas Crispi tout court, le Crispi inédit, qui brille de sa propre clarté, qui ne reflète ni Mazzini, ni Garibaldi. Crispi se révélera peut-être bientôt sous une nouvelle lumière, une lu-

mière lui appartenant en propre. Mais comme il y aurait peu de bonne grâce de ma part à le classer autrement que selon sa déclaration; — comme il n'est pas encore ministériel et qu'il ne sera jamais le chef de la gauche, ainsi qu'il le laisserait croire volontiers, je le colloque, sauf erreur, parmi les républicains à l'état latent. Quoi qu'il en soit, M. Crispi n'est pas du tout un homme qui puisse passer inaperçu, où qu'il se trouve, ni qui demeure un seul instant dans les derniers rangs.... Il parle avec lenteur, sans chercher ses effets oratoires; il vise au positif et reste dans le fait; sa voix est cadencée et son débit monotone. Il est serré dans ses argumentations et ne s'éloigne jamais de la question qui l'occupe. Il est travailleur et débrouillard au milieu des empêchements administratifs. Il a du courage; mais il est trop plein de sa personnalité, de ses haines et de ses amours siciliennes.... Il sera ministre un jour, certainement, et peut-être avant qu'il soit longtemps, et il ne sera pas des pires ministres qui aient affligé l'Italie. »

Ce portrait, — nous le répétons, — est sorti de la plume d'un pamphlétaire: il y avait dans Petruccelli della Gattina quelque chose d'un d'Eugène de Mirecourt italien. Mais on sent que le personnage dont, à sa manière, il nous donne les traits, s'impose, malgré qu'il en ait, à son respect. Déjà, — et c'est Petruccelli qui l'affirme encore, — Crispi accentuait sa personne, sa position, ses tendances, son caractère; Crispi « inédit » commençait à poindre.

* * *

Les premières fois que Crispi prit la parole à la Chambre, ce fut à propos de la Sicile. Le thème était bien choisi; quelles que fussent les défiances de la majorité à son endroit, elle devait, bon gré mal gré, écouter un Sicilien parlant de la Sicile; on commande toujours l'attention en parlant sur des sujets que l'on possède à fond. Par contre, il lui en vint, à lui unitaire de la veille et même de l'avant-veille, un renom de régionalisme. L'écrivain que je citais tout à l'heure le dit sans ambages: « A la Chambre, toutes les fois que Crispi prend la parole, c'est pour parler de la Si-
ou de lui-même. Il est régionaliste, c'est-à-dire qu'il flatte l'au-
omie de son île. Et cela se comprend !... » Rien de plus faux. Crispi
oujours regardé la Sicile comme une région de l'Italie égale, non supérieure, aux autres. Il voulait seulement que la Sicile

rejoignît, sur la voie du progrès, les autres parties de l'Italie moins négligées par leurs précédents maîtres. C'est là une des raisons pour lesquelles il avait retardé l'annexion et voulu prolonger la dictature. Avec les pleins pouvoirs que la dictature confère à celui qui l'exerce, on pouvait brûler rapidement le chemin que l'administration piémontaise, routinière et circonspecte, n'aurait fait parcourir aux Siciliens qu'avec lenteur. Mais jamais la pensée de l'autonomie sicilienne n'a hanté l'esprit de Crispi. Il a demandé pour son île ce qu'il a cru lui être dû, en toute justice et équité, et rien de plus. En 1862, il réclama et obtint pour Palerme des subsides en argent, ainsi que la garantie d'un emprunt de dix millions contracté par la municipalité de cette ville. De 1861 à 1864, il obtint que les dettes des communes de Sicile fussent reconnues et que, dans la mesure du possible, l'État donnât réparation, par le payement de justes indemnités, aux dommages que la révolution avait causés dans l'île.

A vrai dire, il y eut un temps où Crispi partagea l'avis de Mazzini, qui professait que les îles avaient droit à des règles spéciales de gouvernement. Que l'on se reporte, pour s'expliquer ce principe, à l'époque lointaine où les communications des îles avec le continent étaient moins sûres, moins rapides, moins régulières, moins fréquentes que de nos jours. « Il y a, disait Crispi en 1878 à ses concitoyens dans un banquet politique qui lui était offert à Palerme, il y a pour les habitants d'une île des nécessités sociales et politiques qui ne peuvent attendre l'arrivée d'un bateau.... »

A cette même époque il déclarait la Sicile malade et faisait remonter à 1860 les origines de sa maladie. Là encore, parlant à ses électeurs, il disait ne demander pour son île natale, pour le peuple sicilien qu'il prise si haut, qu'une égalité absolue avec les Italiens du continent. Il indiquait dans ces termes les remèdes au mal qu'il signalait: « Pour guérir, disait-il, la Sicile du mal dont elle souffre, il faut lui donner deux choses: la sûreté publique et la justice, — non pas seulement la justice que rendent les tribunaux et les cours d'assises, — mais aussi celle qui fonde des institutions destinées à satisfaire les besoins légitimes des populations et prévient la criminalité, — des institutions qui élèvent les populations à la connaissance de leurs droits et au sentiment de leurs devoirs.... »

Dans la même occasion Crispi disait aux Siciliens: « Vos campagnes manquent de routes, votre littoral manque de ports. Votre sol cultivable est en grande partie stérile faute de crédit, tandis que

dans les villes on abuse du crédit même. On a beaucoup fait pour l'île depuis 1860, les Bourbons nous ayant laissés dépouillés de tout. On n'a pas fait encore assez, on ne vous aura rendu justice que lorsque les provinces de la Sicile marcheront de pair avec les provinces du continent. »

∴

Mais Crispi ne se consacra pas seulement, même dans les premiers temps, aux intérêts de la Sicile. Avec sa merveilleuse activité, nous le voyons, dès les premiers moments de sa vie parlementaire, faire partie d'un grand nombre de commissions importantes, présenter des projets de loi sur les arguments les plus graves. Dès lors, dans presque toutes les séances, dans presque toutes les discussions, il prend la parole, toujours écouté, combattant successivement les différents ministères qui se succèdent dans cette session législative agitée.

Seul le ministère Rattazzi, dans les premiers temps, eut en Crispi je ne dirai pas un ami bienveillant, mais un juge indulgent.

C'était l'époque où Rattazzi, désireux de trouver une solution à la question de Venise et à celle de Rome, craignant en même temps d'encourir le mécontentement de Napoléon III et de froisser la France, se débattait entre des exigences opposées.

Le mouvement unitaire ne s'était pas arrêté après les événements de 1859 et 1860. Venise et Rome attendaient leur libération. Des associations patriotiques entretenaient dans le pays une agitation patriotique. Crispi faisait partie du conseil directif d'une des plus importantes, l'*Emancipatrice*, dont le nom résumait le programme. Il avait pour collègues Aurelio Saffi, Alberto Mario, Filippo de Boni, sans parler d'autres moins illustres. Il parut nécessaire de confédérer les forces éparses de la démocratie et du libéralisme italiens et de réorganiser, en même temps, sous la confédération ainsi formée, les « comités de pourvoyance » qui, après avoir si utilement coopéré au succès des expéditions garibaldiennes, étaient restés, après la grande épopée des Deux-Siciles, désagrégés et sans action. Les représentants des sociétés patriotiques se réunirent ne première fois à Gênes, le 15 décembre, et jetèrent les bases la nouvelle fédération qui devait s'appeler l' « Union des associations libérales démocratiques italiennes » et se réunir le nars 1862. Toute association libérale admettant l'unité italienne

sous la formule du plébiscite du 21 octobre 1860, le principe de Rome capitale, l'égalité politique de toutes les classes, la nation armée d'après l'idée de Garibaldi, pouvait faire partie de l'Union. Celle-ci avait dans son programme: surveiller les relations politiques intérieures et extérieures de l'Italie; préparer la défense nationale; garantir les libertés de la presse.

Une députation des « comités de pourvoyance » composée de Crispi, Mordini, Musolino, Miceli et Dolfi, se rendit à Caprera pour informer le général Garibaldi de ce qui se passait et de ce qui se préparait. Le général promit qu'il viendrait en personne assister aux séances de la nouvelle assemblée. Il y intervint le premier jour et désigna Crispi pour présider les séances successives. Dans cette occasion, Crispi révéla pour la première fois les qualités qu'il devait montrer plus tard, à un degré si éminent, comme président de la Chambre des députés: tact, impartialité, énergie, sentiment de la discipline parlementaire. Tout argument s'éloignant du programme de l'assemblée était immédiatement écarté. La proposition d'une « assemblée constituante, » faite par Grillenzoni, fut déclarée par lui inconstitutionnelle et rejetée sans mise en discussion. L'assemblée finit par se prononcer à l'unanimité sur les points suivants: continuer l'agitation en faveur des armements de la nation; multiplier dans toute l'Italie les associations ayant pour but l'émancipation de Rome et de Venise; réclamer le suffrage universel.

*
* *

On put croire un moment que toutes les forces libérales de la nation s'accordaient et formaient faisceau. Le programme de l'union était fondé sur des bases légales; les travaux de l'assemblée de Gênes s'étaient poursuivis et achevés dans la légalité. Les ministres — d'abord Ricasoli, puis, à sa chute, Rattazzi — paraissaient reconnaître l'opportunité de ce mouvement national, dont les promoteurs étaient d'ailleurs en rapports plus ou moins notoires avec les hommes au pouvoir. Garibaldi put dire dans sa lettre du 3 juin au président de la Chambre, qu'il avait été appelé de Caprera par le baron Ricasoli, — et Garibaldi ne mentait pas; il put ajouter que le nouveau ministre lui avait confirmé le mandat d'instituer les tirs à la cible, premier acheminement à la réalisation de la « nation armée. »

Mais l'année 1862, commencée sous d'aussi bons auspices, devait finir tristement.

Jusqu'à quel point y eut-il accord entre le cabinet Rattazzi et l'union démocratique-libérale? Jusqu'à quel point le roi Victor-Emmanuel eut-il connaissance des pourparlers? C'est là ce qu'on ignore, et les documents qui auraient pu illustrer ce moment historique ont été pour la plupart détruits. Ce qui est certain, c'est que le ministère Rattazzi consentit à l'organisation des carabiniers génois, qui devaient, sous le commandement de Menotti Garibaldi, concourir à la répression du brigandage dans les provinces méridionales de l'Italie; qu'il y eut, de la part de Rattazzi, la promesse d'un million de francs de subsides, sans compter les promesses d'armes; que le voyage de Garibaldi sur le continent fut payé par l'État; que Garibaldi se mit à l'œuvre, convaincu de bonne foi qu'il avait pour lui le consentement du roi et de son gouvernement. Plein de cette idée, il se rendit sur la frontière du Trentin, où les Comités avaient réuni, en grandes quantités, des armes et des munitions, — où arrivaient des vêtements, le matériel des ambulances, — où affluaient des volontaires, — où se réunirent autour de lui les principaux de ses anciens officiers. Le gouvernement voyait et laissait faire. Tout à coup il intervient, mais pour réprimer. Des arrestations ont lieu le 15 mai et les jours suivants, à Palazzolo, Trescorre, Sarnico, ailleurs. Le sang coule à Brescia. Des prisonniers sont dirigés sur Alexandrie. Tout le pays est en fermentation. Le gouvernement semble en désarroi.

Le 3 juin, aux applaudissements des tribunes et de la gauche, Crispi malade, sans voix, dénonçait à la Chambre l'affaire du Tyrol comme un coup monté par le gouvernement, et faisait des révélations importantes, demandant que la Chambre se constituât en comité secret devant lequel il préciserait les faits et révélerait noms et dates à l'appui de son dire. Il réclama plus tard une enquête, mais la Chambre lui donna tort par un vote, en date du 6 juin, sur un ordre du jour Minghetti. L'équivoque continuait.

*
* *

partir de ce moment l'opposition de Crispi au cabinet Rat-ı, — que Sirtori appela une « calamité nationale, » — fut vive ·ntinuelle.

ırès un court séjour à Villa Spinola, près de Quarto, d'où était

partie l'expédition des Mille, Garibaldi s'embarqua. On le crut à Caprera. On apprit tout à coup qu'il était à Palerme, où la population l'avait accueilli avec enthousiasme. De là, il agitait les questions de Rome et de Venise. Le 24 août, il lance une proclamation aux Italiens. Il passe le détroit; attaqué à Aspromonte, il est vaincu et blessé. Un grand nombre de ceux qui l'ont suivi est arrêté, plus d'un est fusillé; l'état de siège est proclamé dans les provinces méridionales; les députés Mordini, Fabrizi et Calvino, venant du camp de Garibaldi, sont arrêtés à Naples et enfermés au Castel dell'Ovo. A la rentrée des Chambres les attaques dirigées contre Rattazzi furent vives. Il se défendit habilement, ainsi que Depretis, alors ministre des travaux publics, accusé avec lui. Crispi eut, dans la discussion, un rôle important. Après dix jours de discussion, le ministère, n'osant affronter un vote, se retirait (1er décembre 1862).

L'extrême gauche voulut protester solennellement, en proposant de mettre en état d'accusation le cabinet Rattazzi-Depretis pour avoir violé la constitution lors des faits d'Aspromonte. L'ordre du jour de protestation porte, entre autres, les signatures de Crispi, Nicotera, La Porta, Lazzaro, Lovito, Miceli.

A Rattazzi succéda Farini, qui dut se retirer bientôt après pour des raisons de santé. La présidence du conseil revint à Minghetti. Il était impossible à Crispi d'être favorable au nouveau cabinet. Il le combattit dans toutes les occasions qui se présentèrent. Il demanda une diminution des dépenses, l'unification et la simplification des administrations publiques, l'impôt sur la rente. Il combattit le traité de navigation avec la France, qui n'accordait pas à l'Italie les réciprocités d'usage. A l'occasion de l'interpellation du député d'Ondes-Reggio sur les conditions de la Sicile, il parla longuement, soutenant l'illégalité de nombre d'actes commis dans l'île. Il en résulta un incident très vif qui augmenta l'excitation produite déjà par cette discussion.

Dans la même circonstance Crispi montra la nécessité pour la Couronne de dissoudre une Chambre qui ne représentait plus le pays. La discussion finit par une victoire remportée par le ministère, grâce à un ordre du jour présenté par le député Bon-Compagni. Mais un grand nombre de députés de la gauche décidèrent de se démettre, croyant que leur liberté de parole n'avait pas été suffisamment sauvegardée. Une réunion s'assembla; les avis furent partagés. Plusieurs députés donnèrent leur démission; presque

tous furent réélus. Crispi et Mordini, plus obéissants aux vouloirs de la majorité de la gauche, restèrent à leur place.[1]

* * *

Dans la séance du 17 novembre 1864, Crispi développa un ordre du jour qu'il avait signé avec vingt-et-un autres députés de son parti au nombre desquels Fabrizi, Avezzana, etc. Il s'agissait de la fameuse convention du 15 septembre 1864 entre la France et l'Italie. Crispi la combattit vivement, la déclarant stipulée sous la pression étrangère, en violation du pacte constitutionnel national basé sur les plébiscites du 21 octobre 1860, et lésive des droits de la nation parce qu'elle impliquait le renoncement à Rome capitale.

La gauche ne fut pas unanime à le suivre. Trente-six députés de ce parti, guidés par Mordini, approuvèrent la convention.

Mordini ayant dit, dans la séance du 18 novembre, qu'il ne croyait pas que la convention de septembre fût une violation des plébiscites et que s'il l'avait cru telle, il serait sorti du parlement pour déployer ailleurs un autre drapeau, Crispi demanda la parole.

« Je ne puis rester, dit-il, sous le coup d'une déclaration qui me touche et, touche mes amis, et qui me mettrait, si elle était admissible, en contradiction avec mes principes. Je suis convaincu, messieurs, que le pacte national, basé sur les plébiscites du 21 octobre 1860, est lésé par la convention du 15 septembre. Je n'en tire pas, cependant, comme conséquence, que je doive laisser le terrain légal sur lequel m'ont placé mes électeurs, et où je compte rester aussi longtemps qu'ils me conserveront leur confiance.

« Ce n'est pas la première fois que j'ai cru la loi violée par le Parlement; ce n'est pas la première fois que d'autres, partageant cette croyance, m'ont invité à laisser ce siège. Mais un soldat ne déserte pas le poste qui lui a été assigné par la loi, où le devoir l'appelle et le retient, où il doit, s'il le faut, mourir sous les coups de la violation même de la loi.

« Je n'ai aucun autre drapeau à élever. Mon drapeau est celui que j'ai déployé, en débarquant avec Garibaldi à Marsala: *Italia una con Vittorio Emanuele.* »

Des marques générales d'approbation accueillirent ces paroles, prononcées d'un ton vibrant. Le général La Marmora, président du

---

[1] V. Riccio, *Francesco Crispi, profili ed appunti,* 1888.

Conseil, ne put contenir un *bravo!* que le compte-rendu de la séance a relaté. Crispi continua:

« Ceux qui admettent un autre drapeau ne veulent pas l'unité de l'Italie. Je l'ai dit plusieurs fois, je l'ai répété dernièrement aux communes que j'ai visitées dans mon récent voyage en Sicile: la monarchie nous unit, la république nous diviserait. Nous, unitaires, nous sommes avant tout monarchiques, et nous soutiendrons la monarchie mieux que les monarchiques d'ancienne date. »

Des applaudissements unanimes suivirent ces mots. La sensation produite fut telle que la séance dut être interrompue. Répandu dans le pays, le discours de Crispi eut partout le plus grand retentissement.

Ce n'était pas la première fois que Crispi indiquait clairement sa pensée. Dans la séance du 4 juin 1862, prenant pour lui et ses amis une phrase du député Chiaves affirmant l'existence d'un parti qui aurait préféré l'union de dix millions d'Italiens sous le régime républicain à celle de vingt-cinq millions sous une monarchie, Crispi avait interrompu l'orateur par des protestations indignées:

— C'est une calomnie! Nous sommes plus constitutionnels que lui.... Nous sommes unitaires.... Il ne l'est pas.

Dans la même séance, Crispi exprima ses regrets d'avoir prononcé ce dernier trait, qu'il expliqua d'ailleurs en disant que son parti avait toujours fait une différence entre les unificateurs et les unitaires.

L'honorable Chiaves avait, croyait-il, appartenu à la « Société nationale » qui avait pour devise: *unification et liberté.* Il était donc pour Crispi un annexioniste et un unificateur, non pas un unitaire. Crispi rappela que la formule des unitaires adoptée pour le plébiscite des Deux-Siciles, avait été une proclamation de l'Italie une et indivisible *avec* Victor-Emmanuel roi constitutionnel; tandis que la formule du plébiscite de la Toscane et de l'Émilie, — formule des unificateurs, — comportait l'annexion de ces provinces au royaume constitutionnel de Victor-Emmanuel. S'expliquant ensuite sur le soupçon de républicanisme qui continuait à planer sur lui, il avait dit: « Nous sommes d'anciens républicains, mais nous pouvons dire que du jour où il fut visible pour nous que nos idées auraient empêché l'unification de l'Italie, nous avons sacrifié nos anciens principes sur l'autel de la patrie et nous avons accepté la monarchie de Victor-Emmanuel avec la même loyauté et la même sincérité avec lesquelles nous combattions autrefois pour le triom-

phe du régime populaire. Nous ne manquerons pas au serment que nous avons prêté en entrant ici. Comme nous nous sommes battus pour notre ancien principe, nous nous battrons pour l'actuel, pourvu que l'Italie, à ce prix, soit une et indivisible et que ses provinces esclaves soient libérées. Sinon, non. »

Mais jamais aussi nettement que dans la séance du 17 novembre 1864, Crispi n'avait marqué sa séparation des républicains et des mazziniens.

Mazzini fut profondément irrité de cette nouvelle et solennelle déclaration de principes monarchiques. Dans une lettre à *Francesco Crispi*, en date du 5 janvier, publiée par le *Dovere* le 28 du même mois, il accusa violemment son ancien ami et disciple d'injustice et d'ingratitude. Il protestait en son nom et au nom de ceux qui lui étaient fidèles; il avait, disait-il, voulu depuis trente-deux ans l'unité de l'Italie. « Je ne m'étonne pas, disait-il à Crispi, de votre puissance de volonté; je vous plains de ce que vous avez cru en faire usage pour une cause en laquelle, si vous descendez dans votre cœur, vous n'avez pas foi. Je connais trop votre passé, je vous sais d'un esprit trop clairvoyant pour admettre un seul instant que vous soyez aujourd'hui monarchique de conviction, monarchique théoriquement, monarchique comme l'étaient, il y a soixante-dix ans, les hommes de la Vendée. Si je vous savais tel, tout en vous combattant par devoir, je regretterais d'être forcé à le faire. Toute foi mérite respect.... Mais vous n'avez pas la foi: vous êtes un opportuniste.... Unitaire sincère, mais élevé à des tendances politiques que je pourrais appeler « guicciardinesques, » vous rendez hommage à la force. Vous trouvez que la monarchie, en le voulant, pourrait faire l'Italie; vous l'acceptez comme un moyen.... » Le grand agitateur continuait ainsi, avec la dialectique serrée, mais artificieuse et subtile, dont il était coutumier, essayant de confuter le principe énoncé d'une manière si heureuse par Crispi: « la monarchie nous unit, la république nous diviserait »; — prophétisant que la monarchie ne voudrait pas faire l'unité, accumulant des hypothèses pour démontrer l'erreur commise, selon lui, par son ancien ami, le redressant, le plaignant, lui indiquant la route qu'il aurait dû suivre, ..n lui Mazzini, tâchant de le ramener par les reproches, par flatteries, etc. Cette lettre, adressée à Crispi, en visait d'autres c lui, Mordini et Ricciardi, par exemple. D'un ton véhément .cre, avec un mélange di logique positive et de mysticisme in-.if, Mazzini insistait surtout sur cette accusation d'opportunisme

que l'absurde immobilité jettera toujours à l'intelligente adaptation des moyens aux fins politiques, sans s'apercevoir que ce mot, alors nouveau, déjà usé aujourd'hui, n'est qu'une désignation, assez heureuse d'ailleurs, d'un art aussi ancien que la politique elle-même. Il accusait la monarchie di représenter l'équivoque et le mensonge, attribuant au système ce qui pouvait être la faute de certains hommes, généralisant les faits et dévoilant une fois de plus cette vérité que si l'isolement peut quelquefois élever la pensée abstraite, il porte aussi souvent à méconnaître la valeur réelle des choses et des faits.

Crispi ressentit vivement le détachement de son ancien ami et maître. Dans son discours du 17 novembre, un des plus beaux, des plus nourris de faits et d'idées qu'il ait prononcés, il avait rappelé la séparation de Burke et de Fox, divisés, après trente ans d'une amitié sans nuages, par une divergence de principes au sujet de la révolution française. Il éprouva toute l'amertume d'une semblable séparation. Il s'irrita même un instant des reproches qui lui étaient adressés. Une lettre publiée le 6 juin 1865 dans le journal le *Diritto* contient à l'endroit de Mazzini un trait acéré. Faisant allusion aux négociations, aujourd'hui dévoilées par les publications de l'ingénieur Diamilla-Muller entre celui qui l'accusait et le roi Victor-Emmanuel, Crispi dit: « Mazzini, qui seul a l'art de rester républicain en offrant ses services aux princes.... » Mais c'est là le seul moment où il ait montré de la colère; ce qui, depuis lors, domina en lui ce fut la tristesse des relations brisées, de l'amitié éteinte à jamais, mais à laquelle survécurent une admiration sans bornes, une affection émue qui ne cessent, encore maintenant, de se manifester chaque fois que l'occasion le comporte.

La véritable réponse de Crispi à Mazzini se trouve dans l'opuscule: *Monarchia o repubblica — lettre à Giuseppe Mazzini*. Splendide par la hauteur des pensées et par l'élégance de la forme, cet écrit dépasse de beaucoup l'importance d'un opuscule d'occasion. Crispi y développe et explique, par des arguments tirés de l'histoire et de la logique, l'idée que la république serait pour l'Italie une source de maux.

« Depuis les événements de 1860, la méthode et les conditions du mouvement italien ont changé. Aujourd'hui que le nouveau royaume est constitué, les sectes et les insurrections, dans l'étendue des frontières italiennes, sont devenues un anachronisme. Pour nous qui avons acclamé l'unité avec la monarchie, les sectes et les insur-

rections seraient un vrai délit. Comment pourrions-nous, sans manquer de suite et de loyauté, conspirer contre un régime que nous avons accepté et que nous avons poussé les populations à accepter elles-mêmes? Serait-il logique, après avoir décrété le plébiscite du 21 octobre, de concourir à le déchirer? Serait-il loyal, après avoir convoqué le peuple à voter pour Victor-Emmanuel, de poursuivre l'avènement de la république? Loin de moi l'idée de renier mon passé. Je m'honore, au contraire, de mes anciennes convictions. Après les défenses héroïques de Rome et de Venise, la république a été mon idéal. J'étais convaincu que la république seule aurait pu constituer la nation italienne. Soit par effet de l'éducation du peuple, soit par suite de l'habileté d'adversaires qui surent prendre les devants et se montrer plus compacts que nous, soit encore grâce à l'influence du nom de Garibaldi qui proclama l'unité par la monarchie et avec la monarchie, et divisa par là la démocratie militante, nos prévisions échouèrent et nous, les premiers, nous dûmes accepter le programme national: « Italia e Vittorio Emanuele. » Vaincu par les faits, j'entrai au parlement résolu à être fidèle aux nouveaux engagements contractés. Tel je suis resté.... »

Plus loin, s'adressant à Mazzini:

« Qu'auriez-vous donc voulu? Que, entrant au palais Carignan,[1] défiant et soupçonneux, j'eusse voilé ou replié mon ancien drapeau, quitte à le déployer de nouveau à la première occasion?...

« Non: il répugne à ma conscience que sous les vêtements du législateur puisse se cacher un conjuré.

« Le serment est pour moi un acte sérieux. J'ai admiré Alberto Mario qui, ne sachant se résoudre à le prêter, refusa le mandat parlementaire. Si les républicains d'Italie avaient voulu rester purs dans leur foi, ils auraient dû se maintenir étrangers aux mouvements militaires et politiques qui se sont produits depuis 1859, et attendre, pour entrer en action, que la monarchie eût échoué dans ses tentatives.

« Mais il est indigne d'un homme honnête d'entrer au Parlement, de prêter serment à la monarchie, et d'attendre le moment opportun pour en sortir, la conscience tachée d'un parjure.

« Si je ne pouvais servir ma patrie qu'à de telles conditions, je m'y récuserais, préférant me renfermer, citoyen obscur, dans les

[1] Où siégeait, à Turin, la Chambre des députés.

parois de la vie privée. J'ai donné à l'Italie mon être tout entier; j'ai sacrifié pour elle les principes politiques qui avaient souri à mon esprit dès mes jeunes années. Je ne veux pas, je ne dois pas immoler sur son autel la pureté de ma conscience. C'est là le seul bien qui me reste, aujourd'hui que l'exil et les révolutions ont dissipé le mince héritage que je tenais de mes pères. »

∴

Dans ce même écrit, Crispi déclarait le statut imparfait, professant toutefois que, tel qu'il était, il constituait la base d'un système politique à améliorer.

Il le disait perfectible:

« Mais les changements à y introduire ne doivent pas être cherchés sur les barricades et par les guerres civiles. Ils doivent dériver du fait que les consciences sont de jour en jour plus illuminées et les élections d'une fois à l'autre plus favorables au triomphe de nos principes.

« Vous le niez et vous prêchez l'insurrection; je l'affirme et je prêche la liberté de discussion à la tribune, par la presse, dans les réunions publiques. »

Le même opuscule contenait le programme du parti monarchique démocratique qui devait peu à peu se former autour de Crispi. Ce programme fut mieux expliqué, l'année suivante, dans une adresse de Crispi *à ses amis de Sicile,* écrite à l'occasion des élections générales de 1865.

Dès ce moment Bertani voyait en Crispi l'homme capable de réaliser, comme ministre, le programme de la gauche. Dans un opuscule-programme publié vers la fin de 1865, qui déplut d'une part au pouvoir et fut séquestré, et d'autre part aux mazziniens du *Dovere,* qui en firent un objet de moqueries, Bertani écrivait: « que chez l'homme capable d'effectuer ce programme marchent de pair avec la noble ambition du pouvoir, avec la très haute intuition de la victoire, une conscience convaincue, la fermeté des décisions, une âme forte, inaccessible à la vanité et aux impatiences du jour.... Crispi, connaisseur des choses et des hommes tel qu'il est, dans l'adresse à ses amis de Sicile, exprima son *desideratum,* étant donné les conditions présentes. Je voudrais que le programme de Crispi fût bientôt rempli; et je voudrais avoir des forces pour le soutenir.... Je serai avec Crispi aujourd'hui, demain, jusqu'à ce que cette âme de

feu, cette intelligence pénétrante, ce patriotisme efficace soient épuisés, si toutefois ces qualités en lui sont épuisables!... »

La lettre de Crispi *à ses amis de Sicile*, porte la date du 14 octobre 1865. C'est le premier programme qu'il ait adressé à ses électeurs. En 1861 il n'avait pas cru nécessaire d'exposer ses principes. Il en a dit la raison : « Sortis des luttes titaniques de la révolution et des gouvernements provisoires de 1860, le peuple avait gardé le souvenir vivant de nos actions et par conséquent était à même de juger si nous étions dignes, oui ou non, de siéger dans le premier parlement italien. » Le programme qu'il exposait en 1865 et qui devint celui de la gauche parlementaire italienne était le suivant :

Dans l'administration intérieure réduire d'un tiers la bureaucratie ;

choisir les employés parmi les hommes honnêtes et capables ; leur assurer une certaine aisance par de bons appointements ; mettre leur avenir à l'abri des destitutions arbitraires; les soustraire aux influences politiques;

soumettre les conseillers de la couronne au contrôle de la magistrature, le jugement des parlements étant parfois éphémère et inspiré par la passion plutôt que par la justice ;

rendre les communes autonomes. La domination française en Italie avait fait perdre le souvenir de l'ancien municipe romain ; la commune en Italie était devenue la pupille et l'instrument du pouvoir exécutif. Or selon Crispi, tout habitant de la commune jouissant de ses droits civils et non frappé d'indignité devait participer à l'administration communale, directement ou par le moyen d'un mandataire élu. De même, le chef de la province, le préfet, aurait dû, d'après Crispi, être nommé par les citoyens eux-mêmes, qui connaissent mieux leurs intérêts et savent mieux les administrer qu'un fonctionnaire venu du dehors et généralement plus soucieux de faire de la politique que de l'administration ;

supprimer les arrondissements et les sous-préfectures, rouages inutiles et souvent nuisibles ;

fixer par une loi la responsabilité personnelle des administrateurs. Il n'y a aucune raison pour que les mêmes garanties que l'on exige des ministres dans le maniement des fonds publics, ne ent pas requises des membres du conseil de la commune ou de la vince. Ceux-ci doivent être soumis à un magistrat indépendant examine leur gestion, les juge, les punisse s'ils se sont mon- ; dissipateurs de la richesse publique;

substituer, dans les élections parlementaires, le scrutin de liste à l'élection uninominale;

étendre le suffrage. Lorsque les Italiens ont été appelés à voter plébiscitairement, a-t-on distingué parmi eux les capables et les incapables? Non. Eh bien, ceux qui se sont donné un roi et une patrie doivent pouvoir se donner un représentant. C'est pourquoi Crispi voulait la plus grande extension du suffrage; l'appel aux urnes de tous les citoyens honnêtes et aptes à exprimer leur vote sans besoin d'intermédiaire. Celui qui, ne sachant pas écrire, dépose un bulletin préparé par d'autres, aliène, en quelque sorte, l'exercice de sa part de souveraineté et devient facilement l'instrument des intérêts et des passions d'autrui;

indemniser les députés, pour ne pas que les hommes intelligents, mais pauvres, subissent un ostracisme injuste.

Considérant le Parlement comme la base de l'édifice politique et la garantie de toutes les libertés, Crispi demandait que la séparation du pouvoir exécutif du pouvoir législatif fût absolue et par conséquent que les employés fussent exclus des Chambres; qu'il fût défendu aux membres du Parlement d'accepter des emplois publics; que tous ceux qui auraient accepté des entreprises ou concouru dans des enchères où l'État est intéressé fussent inéligibles; que le Sénat fût électif comme en Belgique; que l'éligibilité à la Chambre commençât à l'âge de vingt-cinq ans, l'éligibilité au Sénat à l'âge de trente ans.

En droit tributaire, Crispi demandait que l'on mît un impôt sur la rente de tous ceux qui, résidant dans le royaume, jouissent des bienfaits qu'il assure à ses habitants; impôt proportionnel à la rente, mais sur le superflu seulement. Celui qui ne retire de son travail manuel où intellectuel que le strict nécessaire n'est pas imposable.

Les impôts représentant, selon Crispi, le prix des services publics, il demandait qu'ils n'excédassent pas en valeur ce que le gouvernement donne en travaux publics, en éducation, en instruction, en sûreté et en justice. L'État est alimenté par l'argent des contribuables pour être, en quelque sorte, la providence de la nation.

Il voulait l'institution, l'organisation, l'armement de la garde mobile qui doit, avec le temps, se substituer à l'armée permanente.

Il se déclarait pour les universités autonomes. Il demandait que l'État confiât aux provinces et aux communes l'enseignement inférieur, en le rendant gratuit et obligatoire.

Il fallait encore, selon lui:

rendre le crédit accessible aux petites propriétés et aux petites industries;

augmenter la circulation en augmentant les moyens et les voies de communication, les télégraphes et les postes;

dans l'ordre judiciaire, émanciper le ministère public du pouvoir exécutif;

redonner à la magistrature l'autorité qu'elle doit avoir et qui est diminuée par les déplacements et par les honneurs.

En droit pénal, enfin, il réclamait la suppression de la peine de mort, complément de toutes les réformes et préparation logique de ce qu'il regardait dès lors comme l'idéal de l'humanité : « la fin des guerres et des insurrections dans le monde. »

UN ITALIEN.

(La suite à la prochaine livraison).

AU VATICAN

Léon XIII ira prochainement passer quelques semaines au casino de Pie IV dans les jardins du Vatican. Voilà une année que l'on parle de ce petit événement sans qu'il se vérifie. Le casino devait être complètement aménagé pour le printemps de 1889, mais les travaux se sont prolongés au delà de toute prévision. Il fallait abattre une assez grande zone du parc trop rapproché de la nouvelle demeure papale pour qu'elle fût vraiment hygiénique ; il était nécessaire de régler quelques cours d'eau, de niveler des pentes trop rapides, de construire un pont, de restaurer tout le bâtiment. Quand ces travaux plus ou moins importants furent complétés on en était à la moitié du mois de juin et le docteur Ceccarelli déclara carrément que la bonne saison était déjà passée, que pour l'été la maison ne pouvait pas être habitée à cause des fièvres, qu'en automne elle serait excessivement humide et en hiver trop froide.

Léon XIII fut très contrarié de ce contretemps et de ces « scrupules posthumes » et se laissa aller à une espèce de révolte, à un essai de.... mobilisation, en contradiction ouverte avec les conseils de la science. Ce ne furent, toutefois, que des tentatives éphémères ; après tout, c'était une rude responsabilité que de se révolter contre son médecin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans ! Et le casino de Pie IV, après quelques journées de remue-ménage, retomba dans son paisible silence.

Maintenant une année d'abstention forcée n'a fait que redoubler chez le pape les séductions de ce petit repos champêtre. Abandonner pour un mois cette grande bibliothèque sévère et monotone

ces immenses salles rouges du grand appartement, pour se remuer dans de petites chambres meublées sans luxe, presque rustiquement; remplacer la grandiose mais froide et immuable perspective de la place de Saint-Pierre par la vue gaie des grands arbres touffus, toujours frais et mobiles, des gazons verts et fleuris; se coucher dans un nouveau lit, après avoir passé environ 4,500 nuits de suite, — le calcul est du pape lui-même, — sans une seule interruption, dans la même chambre, derrière le même rideau jaune dissimulant dans ses plis l'alcôve pontificale; se dérober à toute la masse encombrante des courtisans, aux parades, aux salamalecs, pour entrer dans le silence d'un jardin isolé, d'un bois ombragé, au travers duquel Sa Sainteté peut se promener toute seule, presque inaperçue, pour aller s'asseoir dans un des nombreux fauteuils rustiques, mais confortables, qui se trouvent placés par-ci, par-là, sous une statue grecque, à côté d'un débris de colonne, sur un petit pont qui traverse le ruisseau, dans les endroits les plus pittoresques et écartés, et y lire un journal, le bréviaire ou la bible... !

Ce sera un véritable bonheur pour ce vieillard vif et nerveux, et sa santé y gagnera, quoique, à vrai dire, vu ses quatre-vingts ans, elle ne laisse guère à désirer. Jugez-en.

Lorsque le saint-père célébra la messe à Saint-Pierre, le 21 avril dernier, et reçut pendant huit heures, sans relâche, les pèlerins italiens, il venait de passer une nuit blanche, toute blanche ! La veille, dans la salle des béatifications, sur le portique de Saint-Pierre, le pape avait prononcé, en présence des mêmes pèlerins, un long et énergique discours rempli de protestations et de revendications, ce qui met toujours ses nerfs dans un état d'excitation extraordinaire. Lorsque, vers minuit, il se coucha, le sommeil ne vint point fermer ses yeux et, pendant longtemps, il ne fit que se tourner et retourner inutilement dans son lit en quête de repos. A trois heures du matin il alluma une chandelle, s'assit sur le lit, jeta sur ses épaules une couverture et, un livre dans les mains, se mit à attendre patiemment le lever du soleil.

Quand le docteur Ceccarelli arriva faire sa visite habituelle et fut informé de cette insomnie extraordinaire, il analysa avec la plus [illegible] attention son auguste client; ses traits étaient calmes, sa mine [illegible] plus mauvaise que d'habitude.... bref il autorisa l'itinéraire de [illegible]ournée, qui n'a pas été suivie de la moindre fatigue.

[illegible] quatre-vingts ans, ce n'est pas mal du tout, n'est-il pas vrai ? [illegible]ais c'est égal ; le séjour du casino de Pie IV sera tout de même

très propice, ne fût-ce qu'aux nerfs de Léon XIII. Quelle détente déjà, à peine il arrive au jardin pour sa promenade quotidienne! Une fois sur le gazon, il laisse de côté l'empereur d'Allemagne, Windthorst, le pouvoir temporel, l'Angleterre, la franc-maçonnerie et les sectes, il laisse de côté tous et tout pour parler de Buffalo Bill, des fêtes de mai, des régates, pour entreprendre une discussion approfondie avec le *capoccia* des terrassiers de sa vigne, sur les vers qui rongent les racines, et la terre qui n'est pas assez accessible à l'action du soleil et de l'eau; et il s'amuse beaucoup de cette conversation caractéristique dans laquelle le bon paysan le tutoie et lui dit carrément, avec un air naïf et le sourire aux lèvres, que pour comprendre ces choses il n'y a que les vignerons.

Malgré son incompétence dans le métier, c'est toujours le pape qui finit par avoir raison, aux frais quelquefois des vignes et des arbres fruitiers, qui ne sont pas aussi productifs qu'ils le seraient sous une direction plus technique.

A côté des passe-temps agricoles, Léon XIII se crée au jardin des distractions de chasse. Oui, Sa Sainteté a des velléités de chasseur: les beaux temps du *roccolo* du jardin, autrefois admirablement placé pour le malheur des petits visiteurs plumés des jardins du Vatican, sont passés. Toute la « vallée de l'enfer » est maintenant recouverte de vilaines constructions industrielles à six étages, et les oiseaux, l'évitant avec dédain, ne passent plus sur l'attrayant massif d'arbres, qui les appelait si irrésistiblement jadis. Avant ces changements déplorables, Léon XIII passait presque tous les jours quelques minutes au *roccolo,* pour voir le butin de la journée, et si une bonne prise était faite pendant sa promenade, le tintement d'une sonnette l'en avertissait, et il se dirigeait immédiatement sur place pour assister au décrochement des pauvres captifs tombés dans les filets.

Un jour, les résultats avaient été très peu satisfaisants: c'était l'époque où les nouvelles bâtisses commençaient à paraître. Le pape se promenait assez loin du *roccolo* suivant attentivement une coupe d'oliviers, lorsque la sonnette conventionnelle retentit soudainement. C'était simplement un jeune garde noble, un original de première ligne qui, pour faire une farce au chasseur du *roccolo*, avait donné le signal, convaincu, toutefois, que Sa Sainteté était trop loin pour entendre.

Figurez-vous l'émotion du garde et du chasseur lorsqu'ils virent

le « fantôme blanc » qui se dirigeait de leur côté au pas accéléré, dupe auguste de la stupide plaisanterie de cet étourdi!

Comment faire pour remédier? Le chasseur eut une idée lumineuse. Il prit, la main tremblante d'émotion, le plus joli, le plus savant de ces pauvres petits êtres qui sont condamnés par l'égoïsme humain au triste rôle d'attirer leurs camarades dans le guet-apens, et dès que le pape fut arrivé, le lui montra comme la seule proie d'une nombreuse volée qui s'était sauvée au meilleur moment.

— Qu'il est joli! exclama Léon XIII prenant le petit animal dans ses mains. Qu'il est joli!

Et puis tout à coup:

— Il faut lui rendre sa liberté! Et lui-même ança dans l'air l'heureux prisonnier, qui disparut en criant de bonheur.

Inutile de vous peindre la tête du chasseur et la gaîté du garde noble, lorsque le pape se fut éloigné!

Maintenant le *roccolo* abrite dans son ombrage des paons, des cerfs, des animaux rares, et Léon XIII se rattrape quelquefois de son *roccolo*, perdu par les émotions de la chasse au fusil! A l'époque de son jubilé sacerdotal, une magnifique carabine Winchester de chasse lui fut envoyée par je ne sais quel fabricant américain; un prodige de finesse et de précision. Parmi ses gardes nobles, qui sont presque tous des chasseurs plus ou moins expérimentés, le saint-père a choisi le plus habile et, pendant sa promenade, il s'amuse des bons coups de son courtisan; si l'animal est tombé au milieu des branches du parc, lui aussi cherche la victime avec sa canne parmi les feuilles et se plaît à déguster à son souper la chasse de la journée.

Après ces passe-temps auxquels il consacre une ou deux heures lorsqu'il fait beau, Léon XIII se plonge nouvellement dans ses occupations sérieuses, parmi lesquelles, celles qui regardent les beaux-arts et la science l'intéressent vivement. Elles l'occuperaient même davantage, si elles n'étaient pas trop coûteuses. Lorsque le père Denza, ainsi que d'autres astronomes fameux proposèrent au pape l'institution d'un observatoire astronomique modèle au Vatican, il accueillit l'idée avec enthousiasme. Elle répondait à une de ses plus ındes ambitions, celle de poser le Vatican comme un grand cen-scientifique et de conserver au clergé catholique la renommée l va perdant. Mais c'est une ambition qui coûte fort cher, et ıque Léon XIII, qui depuis quelque temps se préoccupe énormé-ıt des économies, a connu la somme que lui a coûté ce fameux



observatoire, le père Denza, l'astronomie, les photographies du ciel et tout ce monde scientifique est tombé quelque peu en disgrâce. Et à l'heure qu'il est, depuis plus de deux mois que l'institution fonctionne régulièrement et deux ans qu'on y travaille, Sa Sainteté, qui suit toujours avec un immense intérêt les plus petites innovations du Vatican, n'a pas encore daigné visiter la *torretta* où les précieuses machines sont installées! Elle lui inspire une aversion invincible.

Après les travaux de l'appartement Borgia, dont j'ai parlé dernièrement, c'est maintenant le tour de la chapelle Pauline. Une chapelle possédant des fresques très précieuses de Michel-Ange, représentant les principaux épisodes de la vie de saint Paul. J'ai dit précieuses à cause du nom de leur auteur; mais au fond elles ne sont aucunement comparables au magnifique *Jugement dernier* que tout le monde admire dans la chapelle Sixtine. Michel-Ange, dit-on, a composé ces tableaux lorsqu'il était âgé de quatre-vingts ans; un artiste très moderne me disait même un jour qu'à cette époque il devait être aveugle....; mais enfin ce sont toujours des œuvres de Michel-Ange, des trésors comme prix d'affection sinon comme prix de valeur.

Or ces trésors, très bien conservés, se trouvaient à côté d'une horrible machine en carton peint, qui servait autrefois de décor postiche pour l'exposition du saint sacrement: de vilaines colonnes théâtrales, horriblement imitées, vernies, sans dessin ni perspective, avec des couleurs invraisemblables.... comme dans les églises de montagne à trois mille mètres sur le niveau de la mer!

Et le plancher de la chapelle!... de vieilles briques poudreuses, brisées, comme on n'en trouve plus, pas même dans les dortoirs publics de Rome.

Maintenant toute la machine de carton sera jetée au feu, les stucs admirables et les belles lignes de l'ancienne architecture reparaîtront dans toute leur splendeur, les peintures de Michel-Ange seront lavées, rafraîchies, et un magnifique pavé en marbre complétera l'œuvre restauratrice. Afin d'éviter des surprises plus ou moins amères, Léon XIII s'est fait présenter toutes les notes, tous les plans, toutes les prévisions et il a déclaré qu'il ne dépasserait pas d'un centime le devis accepté.

Y réussira-t-il? J'en doute fort. Monseigneur le majordome et les architectes ont fait les plus amples promesses. Mais s'il arrive qu'un jour où le pape ira visiter les travaux, l'idée d'une modifica-



tion quelconque lui vienne, adieu chiffres, adieu prévisions. Sa Sainteté sera largement secondée et les notes s'en ressentiront aussi largement.

Du reste les préoccupations et les petites querelles de finance n'absorbent Léon XIII que jusqu'à un certain point. Le saint-père, comme tous les hommes de son étoffe, ne connaît pas profondément la valeur de l'argent. Il a protesté énergiquement lorsqu'il y a peu de jours on lui a présenté un chapeau neuf, parce que d'après lui l'ancien pouvait encore servir; mais il a des moments très fréquents de munificence et alors les millions marchent leur train. Et puis il n'a ni la force, ni la compétence nécessaires pour dominer le courant financier des palais apostoliques.

Dernièrement, lorsque Mgr. Ruffo Scilla prit la succession de Mgr. Macchi dans le majordomat, des réformes économiques très radicales furent arrêtées, des abus invétérés furent supprimés, une ère nouvelle de prospérité financière semblait devoir poindre à l'horizon. Après vingt mois, on s'est aperçu que les dépenses sont presque les mêmes, tandis que les services de la cour sont de beaucoup inférieurs. Mgr. Ruffo Scilla, lui-même, est accusé d'avoir trop dépensé pour son appartement, et des bruits courent sur des altercations très vives entre prélats et cardinaux à cause de ces dépenses. Naturellement, la vérité est beaucoup moins mouvementée que ne voudraient le faire croire les bavardages des voisins; mais pour trancher, le majordome, riche à millions, a déclaré que les perfectionnements, tout à fait modernes et confortables, introduits dans son installation lui étaient absolument personnels et qu'il n'avait jamais songé à les faire payer par l'administration du Vatican.

C'est ainsi, — on le voit bien, — que la curie romaine se trouve elle aussi, quoiqu'en de moindres proportions, subir le malaise financier qui afflige l'Europe entière. Si ce n'est pas en raison d'un déficit actuel, c'est au moins le reflet des préoccupations universelles, du pessimisme provoqué par les crises qui l'entourent et la crainte de subir d'un moment à l'autre les suites d'une spéculation mal réussie, ou d'un pas irréfléchi.

C'est justement cet état des esprits qui a fait avorter l'idée ne banque mondiale catholique, au sujet de laquelle on a tant lé et négocié. Plusieurs colosses de la finance européenne et éricaine ont pendant longtemps tenté tous les moyens pour perder à Léon XIII et à ses conseillers qu'une pareille institution

serait capable de produire des millions, sans le moindre risque, vu les forces dont elle disposerait.

Rien n'a pu triompher de la méfiance du haut clergé romain. Le spectre d'une spéculation organisée sans bonne foi, et avec des buts intéressés en dehors des intérêts de l'Église, a été plus puissant que toutes les influences mises en mouvement, et le projet est tombé dans le vide. « Le denier de saint Pierre: voilà une force bien autrement productive que la banque universelle! » Ça a été le dernier mot de la question.

∴

L'argent jouit d'une très haute considération au Vatican, comme partout ailleurs, mais il n'est pas le monopolisateur de toutes les préoccupations. Maintenant, plus que jamais, le saint-siège déploie une activité toute spéciale pour suivre le grand mouvement, pour s'y maintenir et pour convaincre tous les États de l'utilité, de la nécessité de sa coopération, visant plutôt les éventualités d'un avenir plus ou moins éloigné que le positivisme de l'actualité.

Il n'y a pas de question brûlante, de problème particulier ou universel, sur lesquels Léon XIII ne se prononce, ne lance son programme d'intervention. Son activité est quelquefois stérile, mais l'insuccès loin de le décourager ne fait qu'augmenter l'élan. La conférence anti-esclavagiste de Bruxelles signe évidemment une page sombre dans l'histoire de cette activité, mais la conférence ouvrière de Berlin a réparé quelque peu ces déceptions. L'empereur Guillaume est décidément l'homme des petits ménagements heureux. Lorsqu'il vint à Rome, il sut trouver le moyen de satisfaire pendant quelques heures les ambitions du Vatican. La voiture impériale venue exprès de Berlin, les gros chasseurs panachés, toute cette petite représentation théâtrale à base de fictions diplomatiques et internationales émut tellement les prélats de la cour, que pendant quelques heures ils se demandèrent sérieusement si le pape n'avait pas été gâté par l'empereur plus que le roi Humbert. Ce ne furent que les incidents de l'audience chez le pape et les petites indiscrétions familières du prince Henri qui résolurent sans délai le naïf problème.

Aujourd'hui la présence de Mgr. Kopp à la conférence de Berlin a été un peu la voiture impériale dans les rues de Rome. Mais

je me hâte de dire que pour le Vatican ce dernier ménagement a été d'un goût beaucoup meilleur.

Plusieurs journaux ont annoncé que l'empereur Guillaume avait invité le saint-siège à envoyer un représentant officiel à Berlin pour la conférence, et que, après de longs pourparlers, le pape aurait décliné l'invitation pour des raisons d'étiquette, de preséances diplomatiques, pour des questions de forme.... Allons donc! On n'est plus aussi formaliste que ça au Vatican! Je peux déclarer que si une pareille invitation était arrivée, Sa Sainteté l'aurait acceptée sans la moindre hésitation, et je peux ajouter que le choix de représentant éventuel était déjà presque arrêté en la personne non d'un prélat, mais d'un laïque très compétent dans la matière, un laïque non italien. L'invitation n'arriva pas. L'empereur Guillaume, personnellement, n'aurait eu aucune difficulté à faire cette politesse au souverain spirituel du centre catholique du Reichstag, mais plus d'une puissance européenne, entre un archevêque catholique représentant l'Allemagne et un noble laïque.... autrichien, représentant le saint-siège a préféré le premier. Et Mgr. Kopp est allé à Berlin.

Au sein de la conférence, l'archevêque de Breslau a été traité avec beaucoup d'égards; il a été nommé président de la sous-commission pour le repos du dimanche et sur ses propositions, tous les délégués ont accepté le dimanche comme journée de repos préférable à toutes les autres journées de la semaine. Ce résultat n'était peut-être pas fort difficile à atteindre, vu et considéré que, par la force de l'habitude, dans tous les pays civilisés, c'est le dimanche que tous les ouvriers, religieux ou matérialistes qu'ils soient, consacrent au repos. C'est plutôt dans les exceptions à la règle générale, que les dispositions de l'Église catholique ont été adoptées de préférence aux autres confessions chrétiennes plus rigoureuses, ou plus tolérantes sur cette matière.

Les résultats pratiques des décisions de la conférence de Berlin sont certainement très discutables; même au Vatican plusieurs ne donnent à cet acte que l'importance d'une innocente et inutile manifestation de dilettantisme théorique; mais le pape, son entourage, les catholiques allemands se sont déclarés satisfaits; et ils ntinuent encore à adresser les plus chaleureux éloges à l'emeur Guillaume, à témoigner leur approbation à Mgr. Kopp qui a bientôt investi de la pourpre cardinalice et qui est bien plus ulaire maintenant en Europe de ce chef, qu'à cause de la place

importante de combat qu'il occupe dans son diocèse austro-allemand. Tout doit donc faire penser au jeune monarque d'Allemagne que son expédient — car on dit qu'il en revendique énergiquement la paternité — a été des plus heureux.

Tout le monde se trouvait au Vatican dans ces satisfaisantes dispositions vis-à-vis de l'Allemagne, lorsque la démission du prince de Bismarck est arrivée comme un coup de tonnerre. Les diplomates de la curie romaine, comme tous les diplomates européens, se sont empressés d'observer toutes les hauteurs pour voir si quelque dégât était à craindre. Rien n'ayant paru, on a fini par se persuader qu'il ne s'agissait que d'une simple explosion électrique aérienne, sans foudre, comme il en arrive très souvent dans les orages d'été. Cette opinion n'a fait que se raffermir quand on a réussi à connaître la personne du remplaçant du prince de Bismarck. Au premier abord on a tâtonné un peu dans l'obscurité. Caprivi! un nom extraparlementaire! un bon amiral dans une marine peu historique!... Mais petit à petit la lumière s'est faite, la presse allemande a rassemblé beaucoup de faits, d'anecdotes, et les recherches dans le répertoire historique très contemporain, que possède le secrétaire d'État au Vatican, ont permis de se faire une appréciation relativement exacte du nouveau chancelier: un brave homme, une intelligence supérieure, très cultivée, mais une personnalité incapable, pour le moment, attendu la position exceptionnelle de son prédecesseur, de changer substantiellement la politique allemande. Cette politique est devenue même plus claire, parce que désormais, et pour longtemps peut-être, les deux grands moteurs de la machine allemande, l'empereur et le chancelier, sont réduits à l'unité: l'empereur.

La procédure diplomatique a gagné naturellement en simplicité et toutes les cajoleries du Vatican sont maintenant pour le jeune monarque, ce qui a donné lieu à bon nombre de racontars fantaisistes. La légation prussienne près le Vatican, d'après quelques journaux, allait être transformée en ambassade impériale. Or, ce changement est simplement invraisemblable. Il serait assez coûteux, très compliqué, l'assentiment des États confédérés étant nécessaire; et tout cela pour une modification de simple forme.... Il n'en a jamais été question; mais au Vatican on n'a pas songé à démentir ces faux bruits, très utiles pour confirmer dans l'opinion publique les bonnes dispositions réciproques des deux pouvoirs.

L'accord se prolongera-t-il longtemps? Il faut le demander,

selon moi, plutôt à M. Windthorst qu'à l'empereur Guillaume, à Léon XIII ou au comte de Caprivi. La loi sur la dotation du clergé catholique prussien pourrait amener quelque complication, le centre catholique ne l'acceptant pas telle qu'elle est proposée par le gouvernement. Les conservateurs allemands sont souvent plus exigeants que la curie romaine; cette dernière période historique l'a démontré souvent. Mais puisque le pape et le clergé de Prusse ont fini, comme c'était à prévoir, par se contenter, du moins pour le moment, de la grande amélioration que cette loi apporte aux conditions des prêtres pauvres de ce pays, — ce qui est solennellement confirmé par le discours de Léon XIII aux pèlerins allemands, prononcé le 8 mai, — le parti de M. Windthorst devra s'exécuter; d'autant plus que depuis quelques semaines Léon XIII insiste beaucoup pour que les intérêts de son Église ne soient pas défendus par le laïcat catholique en contradiction avec les ordres donnés par la curie romaine et par les évêques, ses représentants. Si la papauté a pu s'imposer au centre allemand dans une question aussi laïque que celle du septennat militaire, elle saura se faire valoir dans une question aussi religieuse que celle de la dotation de son clergé.

⁂

Le général Simmons a abandonné Rome plus tôt qu'on ne le prévoyait; sa mission spéciale relative à l'île de Malte s'est accomplie largement, puisque, à ce qu'on dit, la juridiction catholique dans les possessions anglaises de l'Afrique septentrionale a été aussi réglée dans ces négociations. Mais les conclusions des pourparlers, comme tous les épisodes de la mission sont encore un secret pour tout le monde, exception faite de quelques correspondants romains de la presse étrangère qui se sont montrés fort bien renseignés comme d'habitude. A ce propos, je sais que quelques hauts prélats influents ont été *interviewed* très habilement; leur silence et leurs hésitations ont donné lieu à des nouvelles à sensation. Mais ces bons prêtres, malgré leur autorité et leur influence, ne savaient rien, rien du tout des négociations avec l'Angleterre. Le général Simmons devait en savoir quelque chose, lui! Mais quelle attitude inaccessible!

Ce que j'ai pu savoir moi de quelqu'un qui n'est pas tout à fait un monseigneur, c'est que la question d'une représentation fixe,

plus ou moins officielle, de l'Angleterre près le saint-siège, a été souvent abordée par les négociateurs du Vatican, mais que l'Angleterre a tenu ferme dans son refus. Un refus mal dissimulé sous cette naïve proposition: « L'Angleterre ne demanderait pas mieux que d'être accréditée diplomatiquement près la curie, mais puisqu'un traitement réciproque serait impossible de la part du Vatican, qui n'envoie des nonces ou internonces que chez les souverains ou les gouvernements catholiques, la position du plénipotentiaire anglais serait peu convenable pour les justes exigences du Royaume-Uni. Ne serait-il pas plus juste, dans ces conditions, d'accréditer officieusement l'archevêque de Westminster tandis qu'à Rome il y aurait l'ambassadeur *pro tempore* près la cour d'Italie? » On a pris au Vatican cette proposition pour une plaisanterie de mauvais genre, et la question a été mise de côté pour être présentée sous un autre point de vue à un nouvel agent diplomatique de l'Angleterre qui viendra prochainement à Rome pour d'autres arrangements plus importants que ceux relatifs à l'île de Malte. La brusque rupture de ces pourparlers a quelque peu contrarié une grande dame anglaise, qui partageait complètement les vues de son gouvernement. Lady Dufferin aurait été heureuse de ce service cumulatif. Protestante, mais toujours irlandaise, elle raffole des cérémonies somptueuses du Vatican, qu'elle suit assidûment et auxquelles elle se contenterait d'assister comme la plus modeste des touristes de passage à Rome, si un charmant camérier secret du pape, gentilhomme élégant et mondain, ne s'empressait toujours de faire luire près d'elle les rayons brillants de sa grande chaîne d'or de service et de ses décorations, pour la placer dans de petits coins commodes et réservés.

Cette simple politesse, qui avait passé toujours inaperçue pendant que le général Simmons était ici, a été très remarquée après son départ, à l'occasion de la dernière réception du pèlerinage italien dans la basilique de Saint-Pierre. Et le gentil camérier secret a été invité à se montrer moins aimable dans l'avenir avec les dames du corps diplomatique accrédité près le « Quirinal. »

***

Le rapprochement inattendu, qui semble s'accentuer depuis quelque temps entre la France et l'Italie, rend plus difficile pour le saint-siège la solution d'un problème assez grave, relatif aux

religieux et missionnaires italiens résidant en Chine. Vers le commencement du mois d'avril, ces missionnaires et religieux reçurent par l'entremise du consulat d'Italie une petite note où il était dit que s'ils tenaient aux subventions du gouvernement italien, ils devaient se mettre sous sa protection et renoncer à celle du gouvernement français, adoptée jusqu'à présent contre toutes les règles du droit international.

Au premier abord la congrégation de *Propaganda Fide* fut tentée de répondre par un refus catégorique. Le gouvernement français, selon les suppositions de la dite congrégation, aurait facilement sacrifié la somme peu considérable de ces dotations, vu l'importance très sérieuse qu'il attache à sa prépondérance politico-religieuse dans ces régions.

Mais l'affaire n'est pas aussi simple qu'elle semblait l'être au premier moment. Un courant très hostile à ce genre de dépenses se manifeste toujours dans le sein du parlement français lors de la discussion des budgets. Dans le cas spécial l'opposition aurait été renforcée de l'idée que cet argent n'est pas même destiné à des sujets français proprement dits, et que l'Italie aurait le droit de se formaliser d'une conduite inconsidérée de la part de la France sur une question aussi délicate. Ajoutez à cela le désir toujours croissant, qui anime les deux nations d'éviter toutes les questions irritantes et de vivre en bonne amitié et la supposition des cardinaux préposés à l'institution de *Propaganda Fide* vous semblera peu fondée.

Pour parer à l'éventualité d'un refus de la part de la France, deux autres projets ont été présentés. Le premier serait de rappeler tous les missionnaires italiens de ces régions — au fond ils ne sont pas nombreux — pour les remplacer par des missionnaires français. En dernier lieu on finirait par avoir recours non à la France gouvernementale mais aux cléricaux français, pour ressembler les quelques dizaines de milliers de francs que les religieux italiens coûtent maintenant au gouvernement italien.

Une dernière éventualité, la meilleure peut-être, et aussi, à ce qu'on me dit, non tout à fait improbable, c'est qu'un *modus vivendi* à base de transaction soit adopté entre l'Italie et le saint-siège par l'intermédiaire de la France. Mais des difficultés pourraient surgir aussi et empêcher cette solution, si la loi des œuvres pies, par les incidents qu'elle a provoqués au Sénat et par les discussions qu'elle suscitera à la Chambre des députés, produit une nouvelle agitation irritante parmi les partis politiques italiens.

Le Vatican s'était déjà presque résigné à l'idée de voir la nouvelle loi sur les œuvres pies appliquée avec les tempéraments introduits par la Commission centrale du Sénat. Ces tempéraments, consolidés par l'œuvre d'un comité clérical technique qui est en train de se constituer pour défendre, dans tous les cas isolés d'application, les droits acquis des institutions de bienfaisance et les réserves d'un caractère juridique sanctionnées ou vivement recommandées par les sénateurs, faisaient espérer au haut clergé que l'amoindrissement de son influence menacée par la loi, finirait dans l'application par perdre beaucoup de son importance. Les complications survenues à la suite du vote du 5 mai au Sénat, ont déjà accentué les prétentions du Vatican. Et ce n'est pas avec ces disposition que les ménagements salutaires et les transactions paisibles sont d'une application facile.

Comte N***.

ENTRE DEUX BALS

I.

. . . .

— F'rmez.... t'nerre!... — Joue!... — Ne bougeons plus.... Et attention, maintenant.... Les *ceusses* qui ont du biceps.... Le coude à la hauteur de l'épaule, là-bas!

Et tous, le pied droit à vingt-cinq centimètres en arrière et à trente centimètres à droite, l'arme au défaut de l'épaule, la deuxième phalange du second doigt sur la gâchette, visaient consciencieusement quelque brique du mur d'en face. Comme le commandement de « feu! » ne venait pas, les bras se raidissaient, les corps chancelaient, les armes s'abaissaient d'un mouvement insensible pour se relever par une secousse crispée, et l'alignement des bouts de canon oscillait, s'agitait, se hérissait, avec des miroitements d'acier bruni.

Un petit bruit sec retentit: c'était un impatient, un nerveux, dont le doigt raidi s'était refermé malgré lui.

— Tonnerre de Dieu! cria le sous-officier. Ah! ça vous fatigue.... Eh bien! nous allons rire.... Tant que j'en vois un remuer, je vous laisse là.

Le terrible instructeur s'était placé sur le flanc du peloton, fixant l'alignement qui ondulait toujours, et il allait faire comme il disait, quand un homme de garde s'approcha, lui tendant un télégramme.

— Rouvray! votre bonne amie qui vous écrit....

Un rire étouffé courut dans les rangs: la colère du maréchal des logis tomba devant le succès de sa plaisanterie.

— Feu! P'rtez.... armes! R'pôôôs!

Rouvray lut sa dépêche. Elle n'était pas de sa bonne amie, elle était de son père qui lui disait:

« Je dîne ce soir chez le général de Fombry. Viens m'y prendre vers neuf heures. »

Jacques Rouvray était engagé conditionnel au 21me régiment de chasseurs en garnison à Lille. M. Rouvray était premier président à la cour de Douai, et le général de Fombry commandait le premier corps d'armée.

II.

Dans la grande rue droite, silencieuse, aristocratique qui va de la Madeleine à l'Esplanade, et qu'anime toutes les dix minutes le roulement doux d'un petit tramway traîné par un seul cheval, sans timon ni brancards, l'hôtel du quartier général, hautes grilles béantes, flambait par toutes ses fenêtres couvertes de buée. Devant leur guérite, les deux factionnaires, l'œil très ouvert, s'efforçant de dévisager de loin quiconque entrait, sortait, passait, à cause des honneurs à rendre. A côté, dans le corps de garde, les plantons, les hommes de service, émoustillés, chuchotant: en province les soldats ne sont pas blasés sur la splendeur des fêtes officielles.

Jacques allait tout droit.

— Hé là-bas! chasseur, cria un sergent.

Il dit qu'« il avait une commission pour quelqu'un qui dînait. »

— Ici, à votre droite, la cuisine.... Vous demanderez.

Elle était superbe, la cuisine, et luisante, chaude, affairée, — solennelle comme une machine de navire pendant l'appareillage: des ordres brefs, un jurement, des bruits précipités de cuivre et de fonte, le pétillement du charbon de terre dans le grand fourneau, d'où sortait par moments une lueur ardente, quand on levait une casserole.

Une voix forte, impérieuse, bougonne, une voix de commandant à l'heure du combat, s'entendait.

— Julie, la mayonnaise.... plus vite donc! Vous dormez, ma

fille.... Et mes oranges pour la sauce des cannetons. Leguibard, allons, allons, sapré fantassin....

Et Julie, et Leguibard, et les autres, Marie, Rose, Antoine se hâtaient, obéissants et silencieux, *pivotant* comme conscrits à l'exercice. Car malheur à qui eût osé discuter un ordre de Mlle Thérèse. Mlle Thérèse, la robuste femelle à la taille de cuirassier, aux appas de statue de la république, au menton hirsute, Mlle Thérèse, la cuisinière du général de Fombry, le premier cordon bleu de l'armée française. Malheur!... ces mains qui préparaient des sauces savantes, étaient des mains puissantes et agiles. On le savait.

De même, ces yeux, si habiles à saisir l'à-point d'un rôti, voyaient encore bien d'autres choses. On les croyait occupés à une casserole, ils les surveillaient toutes; et en même temps ils ne perdaient pas un des sourires épanouis sur la large bouche du fantassin Leguibard essuyant les assiettes que lui tendait cette rougeaude de Julie. Et quand un chasseur, une carte de visite à la main, s'était arrêté sur le seuil, comme s'il n'osait entrer, ils avaient tout de suite compris son trouble.

— Eh bien! le garçon, arrivez donc.... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? Antoine, porte le mot d'écrit à l'office. Et versez-lui un coup à boire.... et à moi aussi, tiens.... A ta santé, mon fieux....

Jacques ne broncha pas; depuis six semaines qu'il servait la patrie, il avait eu bien d'autres étonnements. Il trinqua et il but. Le vin était très mauvais, non pire que celui de la cantine. Et si Mlle Thérèse qui l'offrait ici valait bien la cantinière qui le vendait là-bas, ici, il y avait en plus Mlle Rose qui le servait....

C'était en arrivant ce qu'il avait vu dès la première minute, ce petit minois futé, avec un nez très drôle, des lèvres rouges, un joli bonnet crânement planté sur de beaux cheveux noirs, une taille légère sur des hanches dont le contour était aimable. Et, pendant qu'elle lui versait, il avait continué de voir. Jamais plus amusante créature ne lui était apparue derrière un tablier blanc. Il pensa que c'était l'effet du pantalon rouge; cela le rendit entreprenant.

— Que la demoiselle, elle ne trinque pas avec nous? insinua-t-il d'un air « péremptoirement » séducteur.

— Toujours galants, les cavaliers.... Ma fille, méfie-toi de la cavalerie, c'est moi qui te le dis. Et bois un coup là-dessus, pour t'en rappeler.

« Bois un coup, » dans la pensée de Mlle Thérèse, cela signifiait: buvons-en un autre.

Elle s'en acquitta, le coude léger et le gosier large ouvert. Rien ne donne soif comme les fourneaux.

Mlle Rose avait des allures plus aristocratiques: elle trempait le bout des lèvres, et levait le petit doigt en tenant son verre comme elle avait vu faire à sa maîtresse, Mlle de Fombry.

La cuisinière était retournée à son laboratoire; alors ils avaient commencé la conversation. Mlle Rose disait que c'était un bel uniforme que celui des chasseurs: Jacques lui demandait si elle était « contente de sa place », « que ce devait être une bonne maison ici » et si « sa demoiselle était exigeante pour le service. » Et comme, en parlant, il s'appliquait à mélanger aux formules oratoires du classique Dumanet les intonations les plus « provençales » dont son gosier de parisien était capable, elle lui avoua, « bien sûr qu'il allait la trouver curieuse » qu'elle voudrait savoir....

— Le pays que je suis, mademoiselle? D'*Aissse*, proche Marseille.

— Et moi de *Tonneinsse,* qui touche Bordeaux....

Ils étaient « pays » enfin.

Mlle Thérèse interrompit ces épanchements. Les petits chasseurs étaient de gentils gars, mais il ne fallait pas « empêcher les autres de leur ouvrage ». Et qu'il y en avait ce soir, de l'ouvrage, pour huit qu'ils étaient.

Puis tout à coup, en riant, elle reprit:

— Comme on dit, quand il y en a pour huit, il y en a pour neuf.... Sais-tu, mon fieux, puisque tu as retrouvé ta payse, faut rester « à-quant-à elle, » et nous donner un coup de main.... Nous boirons le champagne. Et pour le Quartier, pas de crainte; le père Loivert et moi, nous sommes amis tous deux.... Ça me connaît, vois-tu, les adjudants....

Ce n'était pas cette dernière considération qui pouvait arrêter Rouvray: son maréchal-des-logis-chef, qui appréciait les bons cigares, devait le « porter présent » à tous les appels et contre-appels jusqu'au lendemain matin dimanche, un dimanche sans revue, et pour lequel il avait une permission en règle. En venant ici au rendez-vous que lui avait donné son père, il comptait prendre le train avec lui, et aller coucher à Douai.

Mais il ne s'attendait pas à essuyer les verres et à préparer les sandwichs au bal du quartier général.

Il regarda Mlle Rose, qui le regardait: il essaya de se rappeler, si parmi les hommes de son escadron, ne se trouvait pas quelque ordonnance du général de Fombry. Il n'en vit aucun.

A ce moment, un serveur en habit entra dans la cuisine et d'une voix solennelle d'huissier de ministère, demanda « le soldat qui avait apporté une carte pour M. le premier président. »

— Est-ce loin, votre commission? fit timidement Mlle Rose.

— C'est tout près. Et s'adressant à Mlle Thérèse: Eh bien, que c'est entendu, la mère, préparez « un tabellier, » je reviens, et à la charge, encore!

Dans la rue, il déplia la carte que son père lui renvoyait. « Le dîner est suivi d'un bal, écrivait M. Rouvray. Je resterai tard, ne m'attends pas. A demain. »

III.

— Mais vous ne mangez pas, M. Jacquet. Mangez donc....

— Je mange, Mlle Rose, je mange.... C'est vous qui ne buvez pas.... buvez donc. Tenez....

— Du champagne? ah! oui, par exemple.

— N'est-ce pas que c'est bon, le champagne?

— Oh! je vous crois....

— Et puis vous savez.... et il se penchait mystérieusement jusqu'à frôler les cheveux qui lui frisottaient vers la nuque.... vous savez, « à ce qu'il me paraît » que c'est un vin qui rend amoureux....

Ses lèvres eurent un mouvement de babines de chatte devant du lait: elle rougit, ses yeux, après un clignement gaiement effaré, regardaient au fond de son verre. Tout à coup elle poussa un cri, si aigu que chacun se retourna.

— Ce n'est rien, une épingle.

Mais pendant qu'elle faisait semblant de la chercher, Mlle Thé-rèse fixait le chasseur Jacquet, et d'une façon qui voulait dire: ·on garçon, quand on a des éperons à ses bottes, on tient ses pieds repos.... Que je t'y reprenne. »

Elle ne l'y reprit pas. D'ailleurs le dîner finissait, neuf heures ·maient. L'orchestre venait d'arriver, annonçait précipitamment

le maître d'hôtel. Le glacier aussi était là, avec ses sabotières; il fallait se mettre à préparer le buffet. Le fantassin Leguibard, qui s'y entendait, fit sauter un dernier bouchon, — il avait bien été, le champagne du général, — on trinqua un vrai coup, puis Mlle Thérèse leva la séance, et chacun courut à son poste de combat.

Jacques, qui n'en avait pas, continuait de dire des choses tendres à sa voisine. Mais la vieille avait l'œil à tout.

— Assez causé, mon petit! Gagne ton dîner, maintenant que tu l'as dans le bec.

Un cavalier, ça devait connaître l'astiquage, elle l'envoya à la souillarde, à cause qu'il n'y avait plus de place à l'office, pour « faire les couteaux » et l'argenterie. Rose restait à la cuisine pour arranger les assiettes de petits fours.

« Gagner son dîner, c'est juste, » pensait Jacques: tout de même il avait bien envie de s'en aller. Par malheur, avant de se mettre à table il avait quitté son dolman, ses armes.

Mlle Rose en lui donnant le tablier blanc, les avait prises. « Sans avoir l'air de rien, » il lui demanda où elles étaient.

— Vous partez ?

— Pas tout de suite! Pour savoir seulement....

Elle lui indiqua l'endroit, mais sa petite frimousse ne souriait plus comme tout à l'heure: évidemment elle était froissée.

Il eut une physionomie mélancolique:

— Je vous remercie, Mlle Rose, je vous remercie.

Alors il emporta son tas d'argenterie. En poussant la porte il se retourna: la petite bonne le regardait. Elle fit un mouvement brusque pour cacher sa confusion d'être surprise....

Jacques ne songeait plus à s'échapper: il s'attela de bon cœur à ses couteaux.

Toutefois, comme cela sentait mauvais dans la souillarde, et que Julie, tout en vous débarbouillant une douzaine d'assiettes «comme pas une,» était laide et pas amusante, il déclara bientôt à Mlle Thérèse que l'humidité de l'eau chaude ternissait ses couverts à mesure qu'il les astiquait, et il s'établit sur la grande table de la cuisine, à côté des piles de sandwichs de Mlle Rose.

IV.

Le bal était dans tout son éclat. Quand les portes s'ouvraient, des bouffées de valse entraient, apportées par un air chaud qui charriait des effluves d'épaules nues et des aromes de fleurs. Les personnages, les gens sérieux étaient partis. Il ne restait plus que les jeunes, les infatigables, les jarrets d'acier, ceux que l'aube trouverait encore là, la figure blafarde et luisante de sueur, le regard brillant et les yeux cernés, titubant de fatigue, marchant de peur de s'endormir sur les canapés, mais frémissant encore, au premier coup d'archet de l'orchestre, et jusqu'à la dernière heure avides de s'enivrer à son rythme qui grise, comme des chevaux de guerre au bruit de la trompette et à l'odeur de la poudre.

Les mères, les tantes, ces martyres incomprises des bals, bavardaient. Et quelle parlotte il leur fallait, à ces pauvres femmes, pour suffire à huit heures de séance.

Plus heureux, les pères, les maris, dans le salon voisin, s'occupaient à manier des pièces d'or et des morceaux de carton. Quelques-uns, les sceptiques, les résignés, s'étaient installés dans des fauteuils, et paraissaient absorbés dans leurs pensées.

M. Rouvray n'était plus là : Jacques l'avait vu sortir. Mais de l'antichambre, à travers la porte entre-bâillée, il apercevait, parmi les danseurs, plusieurs officiers de son régiment, et son colonel était attablé à un whist. Il suffisait du regard de l'un d'eux pour le couvrir de ridicule; il rentra vite à la cuisine, tout étonné de sentir monter en lui ce tressaillement d'envie qu'on éprouve au spectacle d'une fête dont on n'est pas.

Et il se trouvait ingrat envers la fortune ; car les cuivres étincelants des casseroles brillaient autant que l'or des boiseries, et le gasconnement de Mlle Rose avait une autre saveur que les « quelle charmante soirée, n'est-ce pas, monsieur ? » des petites jeunes filles avec i il eût tourné là-bas.

Le moment du souper approchait, l'office était en rumeur; tous multipliaient, y compris le chasseur Jacquet, qui paraissait fort ɀourdi pour mettre le couvert: tellement que le maître d'hôtel lui ·essa des compliments, et lui demanda si « c'était à Paris qu'il avait

été en maison. » Il parut très flatté, et répondit qu'il aurait bien aidé à servir, seulement que «rapport à son pantalon de cheval.... » — Sans doute, reprit le maître d'hôtel, mais une autre fois il lui prêterait un habit, et il lui procurerait des dîners en ville.... au coup de dix heures, il pourrait rentrer à la caserne avec sa pièce de cent sous. Jacques lui donna son nom, et le numéro de son escadron, pour qu'il le prévienne, « dans le cas. »

M[lle] Rose, dans ses allées et venues, semblait ne vouloir rien perdre de cette conversation : elle trottinait d'un buffet à l'autre, tournait autour de la table, alignait un couvert, déplaçait un verre, mais ne s'éloignait pas.

Et Jacques se plaisait à penser qu'il y avait peut-être là quelque chose de plus que l'indiscrétion professionnelle de la femme de chambre : on s'intéressait à ses talents. Il en conçut un certain orgueil, quelque bon espoir et le désir impatient d'une nouvelle occasion de briller.

Ceci toutefois n'était point très facile. On brille en paroles ou en actions. Or en paroles, il était timide ; tremblant, s'il s'abandonnait à sa verve, de sortir de son rôle et d'oublier de parler « soldat, » comme il s'y était obligé par son jargon du début. En actions, il se croyait plus brave. Il se trompait : il était embarrassé et il avait peur : ce terrain nouveau le déconcertait. La griserie de l'escapade lui ôtait son sang-froid, elle ne l'excitait pas assez pour qu'il fût tout à fait audacieux.

De vrai, il se trouvait piteux.

V.

La fête cependant arrivait à sa fin. Après le souper, le cotillon, un beau cotillon dont on se souviendra longtemps à Lille : plus de trente couples, disposés en un grand cercle tellement serré qu'on avait dû, au commencement, placer plusieurs rangs de chaises. Jusqu'à cinq heures, nul n'avait failli ; alors deux papas demandèrent grâce : à eux deux ils disposaient de cinq filles ou nièces : cela fit d'un seul coup dix danseurs de moins. Ce vide énorme et subit détermina la débâcle, une de ces déroutes inexplicables et sans remède qui prennent parfois les foules, — armées,

troupeaux ou invités. Et rien n'avait pu l'arrêter, ni les aimables doléances de la générale, ni les pressantes supplications de Mlle de Fombry, ni le sang-froid de son danseur, le capitaine de Piersac de Tréfontaine, cet inappréciable conducteur de cotillon, qui d'un regard réveillait tout à coup l'orchestre a moitié endormi, et ralliant ce qui lui restait de fidèles, exécutait cette charmante figure bien connue depuis: « la triple rosace, » dont il est l'auteur, mais tout à fait inédite alors, et sur laquelle il avait compté, comme un chef d'armée sur sa réserve de troupes fraîches, pour les heures critiques.

On avait applaudi à la « triple rosace » puis on était parti.

— Bah! continuons, s'était écriée Mlle de Fombry.

Et dans le cercle de chaises vides, la valse avait continué, plus gaie, plus familière, plus enlevée, à cause du petit nombre, et par cette sorte d'intimité instinctive faite de la commune fièvre de plaisir.

A l'exception de ce salon, les autres salles, où l'on s'écrasait tout á l'heure, étaient vides. Des bougies s'éteignaient une à une, et on ne les remplaçait pas; la lueur grise de l'aube crévait les persiennes. Parmi les gens de l'office, beaucoup, ceux qui avaient pu, étaient allés prendre quelques heures de repos. D'autres, debout près de la porte entr'ouverte, regardaient le cotillon, pour tromper leur impatience de le voir finir. Mlle Rose, qui devait demeurer jusqu'au bout pour le vestiaire des dames, était là.

Jacques, malgré sa peur d'être reconnu, l'avait suivie.

Pourquoi! il n'osait le chercher, car il commençait à se trouver ridicule. On n'est pas à six heures du matin ce qu'on était à huit heures du soir. Maintenant, le quiproquo lui semblait moins drôle, et fatigant; il ne se sentait plus l'entrain nécessaire pour le soutenir. En revanche il subissait l'effet de surexcitation particulière aux longues nuits de veille, l'énervement causé par cet ensemble sensuel, bien que banal, de lumières, de musique, d'odeurs de mets et de vins, de poitrines sans voiles et que le bal rend moites.

Et mécontent, boudant contre lui-même, il n'était pas parti. Il demeurait là, tournant comme un chien inquiet, autour du petit ' blier blanc, très flatté, lui, de cette assiduité, mais étonné de cette ysionomie soucieuse, presque farouche.

Un moment, ils furent seuls. Jacques poussa la porte du salon. -se se retourna. Il souriait d'un air entreprenant et s'avançait , bras tendus. Elle crut qu'il allait l'embrasser.

— Oh ! voyons, M. Jacquet !

— Vous ne voulez pas valser ?

— Ah ! çà, j'aimerais bien; mais je ne sais pas.

— Venez toujours.

Elle se laissa faire, très émue, très contente. Elle s'appliquait, se raidissant d'abord, n'osant pas s'appuyer sur lui.

— Ne vous occupez de rien, disait-il, je vous emmène.

Insensiblement alors, il la sentit se fondre contre sa poitrine, sa taille fléchissant sur son bras droit, qui la soulevait presque. Elle était légère et souple, vraiment femme, c'est-à-dire harmonieuse et rythmée comme la valse même.

Ils valsèrent longtemps. Lui en donnerait-elle jamais assez pour payer les verres de vin de Mlle Thérèse, et l'astiquage des couteaux, et le couvert du souper, et les compliments du maître d'hôtel, et ce tablier blanc porté pendant dix heures, qui l'affublait encore, mais qu'il ne sentait plus, maintenant....

Quand il s'aperçut qu'elle allait défaillir, car elle n'avait plus assez de souffle pour demander grâce, il s'arrêta, la déposa dans un fauteuil, puis se mit à l'embrasser sur les yeux, sur le cou, sur le bout de son gentil petit museau en trompette, à tout petits coups, pour la chatouiller: cela dura quelques instants, comme si elle y prenait plaisir. Mais en vérité elle ne s'en apercevait pas, car elle était anéantie.

La Fortune aide-t-elle toujours les audacieux, selon l'antique adage ? Réserve-t-elle au contraire ses dernières faveurs à ceux qui savent l'attendre, puis la caresser doucement, patiemment, sans tenter jamais cette lutte à main plate figurée par le crayon de Paul Baudry sur les billets de la Banque de France ? C'est le secret qui tourmente les joueurs: c'est un des secrets de la vie.

Un personnage contemporain répondait, avec un optimisme d'homme heureux, à des jeunes gens qui admiraient sa brillante carrière: « Mes amis, je vous dirai mon secret; il n'est pas malin: je n'ai jamais rien demandé, je n'ai jamais rien refusé. »

On n'avait rien offert à Jacques, il ne demanda rien, et quand Mlle Rose recouvra ses esprits, elle était seule depuis plusieurs instants: les invités étaient partis, et les lustres éteints ; Mlle de Fombry, qui l'attendait pour se déshabiller, la gronda de s'être endormie sur une banquette; et comme, en décoiffant sa maîtresse, elle lui tirait les cheveux, celle-ci la traita de maladroite et l'envoya coucher.

VI.

La salle d'étude avait son aspect accoutumé. A la chaleur lourde du petit poêle dont le tuyau rougi et ronflant faisait une forte ombre noire sur les murs blanchis à la chaux, à l'atmosphère opaque des pipes bourrées de ce tabac belge de contrebande que les camelots colportent dans les casernes et les cabarets de Lille, la plupart des volontaires dormaient, franchement, le front contre les bras croisés sur la table, dans cette douce posture de fainéantise fidèle consolatrice des heures tristes du collège, des heures dures du régiment, et qu'on ne retrouvera plus ensuite! D'autres, les hypocrites, les prudents ou les faibles, chez qui la fatigue avait vaincu le bon vouloir, sommeillaient sur leur coude, en face d'un livre ouvert. Le maréchal des logis, par exemple, un rude gars pourtant, du pays de Franche Comté, et sous qui les chevaux criaient quand il leur pressait les côtes, balançait mollement la tête sur un roman de Paul de Kock.

La dernière pensée de celui-ci avait été pour l'articulation scapulo-humérale ou toute autre, comme le témoignait une planche de l'ostéologie du cheval, étendue devant lui. Celui-là devait rêver de la « conversion à pivot mouvant », ou des « devoirs du brigadier de garde », ou des « instructions relatives au service des places »....

Mais non, aucun ne rêvait. Sous ces bourgerons de toile bise, encore raides de leur neuf, sentant le crottin et les odeurs multiples de la chambrée, il n'y avait que des corps éreintés, moulus par le lever avant le jour, par la corvée et le pansage du matin, par les heures de manœuvre à pied dans la cour boueuse, par celles plus lassantes encore quoique moins fastidieuses du travail de manège, sans étriers et en armes, — et n'aspirant qu'à cette bien chère sonnerie de l'appel du soir, après laquelle il ne reste plus qu'à s'enfiler dans l'étroite et dure couchette, dans « son pieu » pour y goûter la grande jouissance des malheureux, des ennuyés, des prisonniers: e sommeil.

Sur trente qu'ils étaient, une dizaine à peine avaient eu la pa-ence d'attendre. Et ces dix, ces solides, ne se composaient pas, mme il eût paru naturel, des « trappus », des ruraux, de ces fils

de paysans flamands qui eussent plus facilement puisé vingt mille francs dans la bourse de *chtè brave homme ad' père* qu'exécuté une page de dictée sans fautes d'orthographe.... A l'exception d'un seul, depuis légendaire au 21me chasseurs, cet infortuné Leverbaecke qui mit cinq mois à exécuter le « demi-tour-à-droite » sans regarder ses pieds, et une année à ne pas avoir compris le « changez de pas », et qui, les doigts dans les oreilles, comme pour boucher les soupapes d'échappement de son pauvre cerveau, marmottait obstinément à mi-voix pendant des heures un alinéa de théorie, les vaillants étaient des citadins, des fils de famille, étudiants, artistes, ingénieurs, que les rigueurs du *métier* atteignaient certes davantage, mais qui savaient y faire meilleure figure.

Dans ce coin de l'étude où l'on voyait écrire, dessiner, lire, où l'on ne *pionçait* pas, Jacques Rouvray n'était pas le moins éveillé. Les sourcils plissés comme dans une violente contention d'esprit, mordillant furieusement ses ongles et le bout de son porte-plume, il se débattait dans un tête-à-tête orageux avec une feuille chargée de ratures, qu'il criblait encore de traits de plume, de renvois, de soufflets jusqu'à la rendre indéchiffrable.

Une dernière fois, cependant, il la lut d'un bout à l'autre, sans y ajouter une retouche: puis, sa figure s'éclairant subitement, il partit tout seul d'un éclat de rire, qui réveilla le maréchal des logis, car un fort coup de poing sur la table s'entendit, accentuant un grognement qui fit trembler la salle.

— Nom de Dieu! du silence....

A ce moment, Jacques, avec mille précautions joyeuses, prenait dans un cahier une feuille de papier à lettre, illustrée de bouquets de fleurs qui erraient dans une marge de découpages ingénieux, comme on en trouve dans les boîtes de dragées. Puis cherchant à terre les vieilles plumes qui traînaient, il en essaya plusieurs, jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qu'il voulait, capable d'écrire encore, mais susceptible de fantaisie dans la liaison des pleins et des déliés, et de petits crachements dans la confection des majuscules.

Alors, avec une application infinie, qui correspondait bien à cette calligraphie particulière, il recopia son brouillon:

« Mademoiselle Rose,

« Je vous écris la présente à la seule fin de vous dire que depuis le moment que je vous ai vue, votre jolie figure me revient dans l'idée le jour comme la nuit.

« Et à cause de cela je suis très malheureux, malgré que j'étais si heureux pendant que je vous voyais à côté de moi pour de bon. Et c'est bien la preuve, à ce qui me semble, que j'ai de l'amour pour vous, vrai comme je vous le dis.

« Vous vous étonnerez peut-être que je soye devenu amoureux de vous comme ça, du premier coup, en une fois. Mais croyez, mademoiselle Rose, que cela n'a même pas mis si longtemps à me venir, car tout de suite que je vous ai vue entrer, dans la cuisine, quand je buvais le verre de vin que Mlle Thérèse avait été assez civile de m'offrir, j'ai senti là quelque chose. Et même que c'est uniquement à ce motif que je suis resté. Je n'ai pas eu tort, puisque vous avez été bien aimable pour moi pendant toute la soirée et que vous avez bien voulu tourner un petit coup de valse avec moi.

« Mais j'ai peut-être eu tort aussi, parce que maintenant si je me trompais et que vous ne partagiez pas mon amour éternel, je serais bien plus chagrin.

« C'est pourquoi j'espère, Mlle Rose, que puisque au jour d'aujourd'hui vous savez tout, vous ne voudrez pas me rendre malheureux, que j'en mourrais, pour sûr.

« J'aurais encore bien des choses à vous inscrire, mais je n'ai pas le temps aujourd'hui rapport à ce qu'il y a théorie tout à l'heure et qu'il y avait beaucoup de crotte au terrain de manœuvre, ce qui fait que mes effets sont sales et qu'il faut que je les astique.

« Et je ne veux pas être consigné pour dimanche, où nous pourrions nous donner rendez-vous. Si ça ne vous faisait rien, vous seriez comme par hasard en vous promenant, vers les trois heures, sur les allées près du Champ-de-Mars, du côté du magasin à fourrages. Nous irions après sur les bords du canal.

« Si vous êtes assez gentille pour me répondre, comme je brûle que vous le fassiez, répondez-moi: « A M. Jacquet, poste restante » à cause qu'au quartier, le fourrier, qui est un petit finaud qui ne me plaît pas, s'il voyait une écriture de femme à mon adresse, cela ferait des histoires à n'en plus finir avec les autres.

« Mlle Rose, j'ai bien l'honneur de vous saluer, et je suis pour la vie

« Votre fidèle

« JEAN JACQUET. »

Sur l'enveloppe, il écrivit:

A mademoiselle

Mademoiselle Rose

femme de chambre chez le général de Fombry

général en chef à Lille.

Il avait la permission de dix heures; l'étude finie, il passa son dolman et son sabre, et porta sa lettre à la poste.

VII.

Si les sentiments d'une femme de chambre peuvent se lire ou se deviner aux mêmes signes que chez toutes les femmes, Jacques ne doutait point d'avoir conquis l'autre soir une place avantageuse dans le cœur et l'imagination de la camériste de Mlle de Fombry. Il ne doutait point qu'elle lui répondît.

Toutefois, comme une femme ne répond pas à une lettre d'amour ainsi qu'un fournisseur à une lettre de commande, courrier par courrier, et qu'on pouvait penser, — espérer, même, justes Dieux! — que Mlle Rose n'avait pas le billet très facile, il lui accorda la fin de la semaine pour réfléchir et rédiger.

Le samedi, après la soupe du matin, il irait à la poste....

Mais, hélas! — que celui qui n'a jamais attendu une lettre de femme lui jette la première pierre, — il y alla dès le mercredi, il y retourna le jeudi et le vendredi, et chaque fois s'en revint plus soucieux, plus vexé, plus malheureux, car le samedi vint et il n'y avait rien encore!

— Plus malheureux! oui, eh! parbleu, il ne croyait pas dire si vrai dans sa lettre.

Mais comme c'était un esprit plein de philosophie, il se consola en notant sur ses tablettes cette remarque, qu'en amour ou en amour-propre, car dans tout désir il y a de l'un et de l'autre, les petites fantaisies amènent parfois de gros désappointements, qu'il ne faut jurer de rien.... Et cette pensée, qui n'était pas de lui, en rappela une autre, illustrée par le même auteur et qu'il compléta en soupirant: qu'on ne badine pas avec l'amour, — même d'une femme de chambre.

Le dimanche, pourtant, en allant à la gare prendre le train de Douai, il entra encore à la poste. On ne sait jamais, quelquefois....

Il en sortit très ému, une lettre à la main et y rentra aussitôt, pour envoyer à M. le Premier, son père, un télégramme fort dramatique:

« Impossible partir: quatre jours de consigne, ce matin, parce

que chevaux échappés cette nuit pendant garde d'écurie: je dormais, eux manqué m'écraser sous un bat-flancs. Manqué seulement, soyez pas inquiet. »

S'il avait été moins surexcité, il eût pu, en ce moment, ajouter sur ses tablettes, à la suite, une observation non moins judicieuse que les précédentes, à savoir que la philosophie, cette science, cette passion de la sagesse, est toujours totalement absente de la mémoire quand l'occasion se présente de faire œuvre de sagesse. Mais pour le malheur de ses tablettes, de la philosophie et le sien propre, il était tout à sa lettre, une petite lettre bien proprette, d'ailleurs, sans pâtés ni ratures, sur un papier qui paraissait plutôt sortir du chiffonnier de Mlle de Fambry que d'un tiroir de l'office; et à défaut d'orthographie, le cœur y était.

« Monsieur Jacquet,

« Je suis bien flatais de ce que vous me dite, bien que jeune croix pas que vous seyiez si tant amoureux que vous me le dite mais comme je croix que vous aite un homme d'honneur je serai à la place que vous me dite.

« Et en attendant je vous salue bien

« Rose Leremigue. »

VIII.

Elle y fut en effet: un peu en retard seulement. « Mais aussi mademoiselle n'en finissait pas à sa toilette! » Elle avait marché vite pour venir.... « Même qu'elle n'avait pas pris le temps de s'habille, ni d'ôter son tablier: parce que, ajoutait-elle, du moment qu'on a dit oui, il ne faut pas faire attendre les gens. »

Jacques, tout réjoui de ce babillage essoufflé, de ce petit museau rose animé par la course, de ces yeux noirs encore brillants de colère, s'amusait à la laisser aller. Elle prit ce silence pour de l'humeur.

— Mais puisque je vous dis, voyons, M. Jacquet.

Ce fut à son tour alors, à s'écrimer pour lui persuader qu'il y pensait même plus. Lui reprocher son tablier blanc?... — Quand était précisément ce tablier blanc.... Mais il ne pouvait pas lui :pliquer cela.

Enfin c'était maintenant chose faite; et les camarades en seraient pour leurs plaisanteries. Il était bien et dûment le bon ami, l'amoureux, sinon d'une bonne d'enfant, du moins d'une femme de chambre, différence tout individuelle et non générique, qui n'altérait en rien le rite éternellement consacré des amours du militaire. Ce rêve, intimément caressé par lui depuis longtemps, image plaisante qu'il aimait à évoquer pour adoucir les perspectives sévères de la dette attendue par la patrie, s'accomplissait. Et Mlle Rose, quelque haute idée qu'elle eût de la faveur qu'elle accordait, ne se doutait pas, ne pouvait se douter de la joie parfaite qui dilatait présentement le cœur et l'âme du chasseur qui la promenait à son bras.

Ils allaient, très gais tous les deux, marchant d'un bon pas, en amoureux gaillards que la passion n'emporte pas vers le concept immatériel des communions psychiques. Rose Leremigue n'était pas timide: elle parlait vite et longtemps.

Jacques fut au courant des accès de goutte de Mlle Thérèse « vu qu'elle n'arrêtait pas de boire. »

— Des excès de goutte, alors, vous voulez dire, hasarda-t-il.

Mais sans succès. D'ailleurs une fois lancée sur ce chapitre, la douce camériste ne s'arrêtait pas pour si peu. Il connut donc par le menu les aventures de cette « traînée » de Julie avec ce malpeigné de Leguibard.

Sur madame, elle en savait aussi, des choses.... sur madame, avec un certain capitaine d'état-major, le même qui avait été le bon ami de cette petite maigre du Grand-Théâtre, cette petite maigre à qui monsieur maintenant faisait des cadeaux. Quant à mademoiselle...., une mijaurée, et ni plus ni moins qu'une autre, malgré toutes ses manières. Comme si elle ne l'avait pas vue, plus d'une fois, quand elle entrait dans sa chambre, cachant des lettres qu'elle écrivait. Elle se doutait bien à qui elle écrivait, mademoiselle! Un sous-lieutenant de cuirassiers, un petit neveu de madame, qui avait passé l'autre année huit jours chez eux, à la campagne; il ne la quittait pas plus que son ombre; ils allaient à cheval ensemble, *ec-cœtera*.... Cet automne il y avait eu des mariages en train; mais ça ne marchait pas, bien sûr à cause de l'autre. Enfin tout ça n'était pas clair.

Tout ça divertissait Jacques énormément, et ne l'instruisait pas moins; il est doux d'entendre médire d'un chef; il n'était pas sans intérêt, et c'était une occasion rare d'entendre incognito les médisances de l'implacable médiseur, de l'ennemi quotidien.... qui est

précisément le contraire de notre maître, malgré le « bon françois » du fabuliste.

Par bonheur, le chasseur Jacquet n'était pas en disposition de s'appesantir sur des considérations tristes. S'il songea qu'en ce moment peut-être quelque valetaille à Douai ou ailleurs l'étrillait de la sorte, cette pensée n'eut rien d'amer, elle le fit même sourire, de ce sourire à grandes dents et à pourlèchement de babines qu'ont certains animaux devant que de commencer un bon mauvais coup. Un vrai régal qu'une pareille vengeance contre la gent domestique.

Et d'abord, puisque Mlle Rose paraissait friande d'histoires galantes, il eût été malséant de l'en priver. La forme anecdotique et impersonnelle donne facilement un tour piquant à l'entretien; elle permet au narrateur des libertés qu'il n'oserait pas autrement. Aux propos d'office, Jacques répondit donc par des récits de caserne; et, dame!... les récits de caserne! Il les choisit comme il le fallait, les graduant, les enrichissant ou les atténuant selon une progression délicate qu'il réglait aux sourires effarouchés ou aux petits rires nerveux qui les accueillaient. Il avait commencé par des périphrases, continué par les mots propres; maintenant, arrivé aux mots non propres il les traduisait par des silences, ces lacunes du discours que la typographie remplit avec des lignes de points. Pour être plus clair que la typographie, il ponctuait avec des clignements d'yeux, des pressements de coude, en ralentissant par instant la marche. Et elle riait, la petite! Ce n'était pas la peine de ponctuer.

Il racontait en ce moment l'histoire fameuse du comte de Blocquart, brigadier au 4me escadron, qui étant chef de poste à la Poudrière avait donné la permission de la nuit à deux de ses hommes pour les remplacer par deux femmes: elles avaient pris les manteaux et les shakos des autres, et l'officier de ronde n'y avait rien connu. Seulement cela n'avait pas bien fini; ils burent tous un coup de trop, Blocquart voulut garder pour lui ses deux femmes.

— Et alors?... s'écria Rose.

— Alors.... Mais ces choses-là, je n'oserais pas.... tout haut....

Il souriait, en se mordant les lèvres; elle aussi, avec des regards à la dérobée. Il se rapprocha d'elle et lui chuchota à l'oreille.

— Oh! oh! s'il est possible!... faisait-elle.

Et comme elle ne s'éloignait pas, il continuait.

l continua longtemps.

ⁿeut-être cependant, ne s'agissait-il plus maintenant des aven-ｓ du brigadier Blocquart, ni de quelqu'autre. On l'eût pu sup-

poser sans écouter. Jacques n'était pas un ténor, ni Mlle Rose une ingénue, mais il est une conversation que nul homme ne saurait aborder sans échapper à certaines formules, à certains gestes inévitables et involontaires et que nulle femme n'entendra jamais sans que ses yeux, son visage, toute sa personne n'en reflètent l'impression à travers une mimique bien reconnaissable.

Pour lui parler plus commodément, il lui avait pris la taille. Ils marchaient lentement. La nuit tombait vite d'un ciel gris, épais d'humidité et de fumées. Les sommets de cheminées d'usines s'allumaient de flammes rouges, haletantes, intermittentes comme des crachements de monstres. La Deule immobile, noire, luisante d'impuretés grasses flottant à sa surface, dormait entre ses hauts talus d'herbe; de l'autre côté du chemin, la nudité triste des remparts, profilant leurs hautes arêtes en briques rose-clair sur le fond vert-sale des terre-pleins....

— Ah! mais non! pas du tout.... ah!... par exemple!

Elle s'était vivement dégagée de ses bras, mais comme elle riait de bon cœur, Jacques ne vit là qu'une coquetterie: c'était un charme de plus.

— Petite gamine, va, faisait-il en cherchant à la reprendre. Attends, attends!

Elle s'amusait à ce jeu tout autant que lui et s'y prêtait sans malice. Toutefois, à rire, à courir, elle s'essoufflait vite, tandis que Jacques, peut-être malgré lui, avait des mouvements plus brusques. Mais c'était une fille de tête que Rose.

— Allons, assez! dit-elle. Vous êtes trop farceur.

Il insistait encore.

— Attention, M. Jacquet! Vrai! Ou je tape!

Et très résolument, avec une mine sérieuse, cette fois, elle le fixait dans le blanc des yeux. Rouvray, quoique fort décontenancé et commençant à émettre intérieurement des doutes sur la légende du tablier blanc et du pantalon garance, comprit qu'il allait être ridicule. Pour peu accoutumé qu'il fût à guerroyer dans ces régions, l'escapade n'était amusante, n'était pardonnable qu'à condition d'être menée à bien en une seule traite, sans étapes.

Cependant, devant le geste énergique de Rose, il avait reculé, affectant la surprise.

— Comment?... Mais « que c'était pour de rire. » Té! en voilà une bêtise!

Elle hésita d'abord. Elle aimait bien plaisanter, seulement « ces

manières-là, n'en fallait pas. » Lui prit un air chagrin, s'excusa de ce qu'au régiment on devenait brutal. Enfin la paix fut conclue. Et, bras dessus bras dessous, ils revinrent vers la ville.

Chemin faisant, elle lui expliqua que ses idées à elle, c'était qu' « on pouvait s'amuser, surtout avec un pays, mais jusqu'à un point. »

Elles étaient bien bêtes, celles qui « s'amenaient des histoires. » Car, enfin! et puis après!

Pour elle, tant qu'on ne lui aurait pas promis le mariage, et par écrit, bien entendu....

Oh! alors, avec le mariage, par exemple, c'était différent.

Ce soir-là, en rentrant au quartier, Jacques Rouvray ne put se défendre d'admirer les secrets desseins de la Providence qui adressait aux engagés conditionnels engagés dans de scabreuses aventures, d'aussi édifiants préceptes, par la bouche de la femme de chambre de leur général en chef.

IX.

Au nombre des camelots de toute sorte, tels que marchands de tripoli, chiffonniers, ramasseurs de vieux boutons, qui traînent à travers les casernes, le moins singulier n'est pas l'artiste en photographie militaire.

Une fois par semaine environ, le samedi, de préférence, parce qu'il a l'espoir de draîner sur son passage l'argent que le soldat a réservé pour le dimanche, on le voit arriver dans les chambrées, pliant sous le poids de ses albums et de ses boîtes de cadres. Il s'installe au pied d'un lit, déboucle ses lanières et déplie tout l'attirail qu'elles contenaient, étalant et distribuant les portraits, les médaillons, les groupes. Il y a là une collection de troupiers de toutes armes, de tous grades, dans toutes les tenues. Il en fait les honneurs, il cite des noms, il insiste sur la modicité de ses prix, s facilités de payement et la rapidité de la pose. Il est très éloıent, le photographe militaire. Il excelle, par exemple, à raviver ·ez le soldat les images du pays, la vieille mère, les petites sœurs, fiancée: à aucuns, ceux qui lui paraissent un peu farauds, il ·inue que lorsqu'on a « une connaissance, » on ne peut faire

moins que de lui envoyer un « petit souvenir.... » Bref, il inscrit le nom et tend la main pour les arrhes, « car on sait que c'est l'usage. »

La famille et la bonne amie ont contribué à la séduction: mais ce qui l'a achevée, c'est cette épreuve merveilleuse qui circule de main en main, autour de laquelle on s'empresse, et qui fait bien des envieux. On y voit un chasseur, le sabre haut, impassible et rayonnant, campé sur un cheval étonnamment dodu qui se cabre au milieu de la fumée, de la mitraille et des affûts brisés.

— Vous serez comme cela, s'écrie l'artiste.

— Mais le cheval?

— N'ayez peur, j'ai ce qu'il faut. — Et pour trois francs cinquante....

Jacques pensa à Rose. Il s'inscrivit, donna les arrhes, et prit l'adresse du bonhomme. Un des matins suivants, il alla faire l'ascension de la misérable cage de verre où le pauvre diable portraiturait ses victimes.

Il s'attendait à poser sur un cheval empaillé, sur quelque mannequin: on le fit simplement asseoir sur un tabouret, et comme il commençait à demander des explications, le plus solennel des « Ne bougeons plus » lui ferma la bouche. L'opération terminée, il voulut voir la plaque, il rappela que les conventions avaient stipulé une photographie équestre, on le mit à la porte, avec les égards dus à un chasseur de deuxième classe qui a payé d'avance.

Huit jours après, il recevait ses photographies. Elles représentaient un cavalier et un cheval absolument conformes, il faut le reconnaître, à la carte-prospectus, car c'étaient six épreuves du même cliché. La figure du cavalier seule différait, c'était la sienne, ou à peu près, découpée, puis collée entre le shako et le col du soldat au cheval fougueux, destiné à encadrer ainsi successivement la tête des plusieurs générations de chasseurs. L'uniforme et les armes brillamment enluminés, ajoutaient encore au charme de l'objet. Enfin c'était superbe.

Mlle Rose du moins le jugea ainsi. Elle le dit et répéta dans la lettre qu'elle écrivit, et pour le mieux prouver, répondit à l'envoi par un échange. Sa photographie, tout en n'ayant pas les prétentions d'apothéose de celle de son amoureux, n'était pas meilleure: c'était vraiment pitié de voir la caricature lamentable qu'un gâcheur de collodion avait pu tirer de la glace, devant laquelle

un si gentil modèle avait posé. Mais n'est-on pas toujours sévère pour le portrait de la femme aimée?

En tout cela, d'ailleurs, Jacques voyait surtout cette chose, qu'il continuait à ne pas occuper une place désavantageuse dans les pensées de Mlle Rose, que le souvenir des sentiments violents qu'il avait manifestés sur les bords du canal, se traduisaient en elle d'une façon différente de celle dont elle avait, à ce moment, accueilli leur expression même, et il en concluait encore, — c'était un esprit naturellement observateur et déductif — que les femmes de chambre, à l'instar de beaucoup d'autres, n'étaient jamais tout à fait insensibles à cette forme de l'éloquence que l'on nomme le mouvement oratoire.

Une nouvelle occasion ne tarda pas à se présenter de poursuivre cette douce épreuve de persuasion. Les fêtes de Noël ramènent chaque année à Roubaix une réunion de baraques foraines. Dans l'opinion du paysan et de l'ouvrier flamands, une saison en vaut une autre pour les rendez-vous où l'on s'attable de compagnie autour des litres de genièvre et des pompes à bière.

Jacques était libre ce jour-là: Mlle Rose parla à sa maîtresse d'une cousine qui l'invitait à la kermesse. Ils partirent ensemble par le train de midi. Il avait gelé un peu le matin: l'air, encore vif, était réchauffé, illuminé, égayé par un soleil bien franc, un vrai soleil, qui faisait du traditionnel Noël d'argent, un Noël d'or, comme une matinée de Pâques. Une belle journée, vraiment! — et toute une journée! pensait Jacques. Et le sage qui pèche sept fois par jour....

Ici, d'ailleurs, ni officiers, ni camarades dont la rencontre fût à craindre. Les rues, les promenades, la foire, les cabarets et restaurants, tout cela était à eux, à condition toutefois que Mlle Rose ne se sentît pas gênée d'être vue au bras d'un « pays.... »

Mais ça ne la gênait pas du tout. Puisqu'on avait envie de s'amuser tous deux, qu'on était bons amis, et qu'il avait reçu de l'argent de sa famille, pourquoi donc ne pas s'amuser ensemble?

— Il n'est pas de plus grand plaisir, a dit un penseur aimable, que le spectacle de celui qu'on procure à autrui.

A ce compte, Jacques eut beaucoup de plaisir. Il vit Mlle Rose, nimée de ces frémissements que le jeu donne aux femmes, faire rincer quarante-sept fois les tourniquets chargés de vaisselle et de ,ains d'épices, pivotant avec leur bruit de crécelle. Il reçut de ses nains et porta dans ses bras: deux sucres de pomme, gros comme

des bûches, une paire de vases ornés de fleurs, et une boule de verre étamé, de la dimension d'un cantaloup. Il la contempla, obstinée pendant prés d'une heure à renverser une quille avec une bille suspendue à un fil, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le nombre de points suffisant pour gagner un lapin blanc avec des yeux rouges, le gros lot, qu'il fallut tenir avec les sucres de pomme, les vases et la boule. Il entendit ses cris de joie quand ils tournèrent ensemble, trois fois de suite, à califourchon sur des lions verts, dans le manège des chevaux de bois ; ses cris d'effroi, et même, à un instant, de violente angoisse, quand ils voulurent dans la grande roue aérienne éprouver leur estomac aux émotions du tangage; ses cris d'admiration quand elle tâta les mollets de la femme colosse; ses cris de victoire quand elle eut abattu, au « Massacre des Innocents » vingt polichinelles avec soixante-quinze balles. — Une belle journée, je vous l'ai dit.

L'heure d'avoir faim approchant, ils quittèrent la fête. Jacques, en arrivant, avait commandé le dîner dans une bonne auberge, pour être dans une salle « où il n'y aurait pas trop de monde. » L'hôtelier, avec un clignement d'œil très malin, avait fait signe qu'il comprenait.

Tout à coup, à un tournant de rue, Mlle Rose se jeta dans les bras d'une petite bonne.

— Hé ! que te voilà, ma chère !

— Vrai ! c'est toi, ma pauvrette !

Jacques, sa verroterie et son lapin blanc dans les bras, attendait la fin de ces amitiés.

— Tu n'as pas dîné, « au moinsse » dit Rose.

Jacques lui poussa le coude.

— Parce que je suis « d'avec un pays, » que nous ne serions pas trop de trois....

Jacques poussa plus fort.

Mlle Athénaïde n'avait pas dîné. Bien plus, ses maîtres étaient absents, elle était libre jusqu'au soir.

Ce fut ainsi que le jour de Noël de l'année 1881, Jacques Rouvray dîna en cabinet particulier avec deux bonnes.

Mlle Athénaïde, pour leur faire honneur, les conduisit jusqu'à la gare, et ne les quitta qu'au wagon. Jacques, alors, déborda, et du ton que l'on peut avoir à la neuvième heure d'une « belle journée, » demanda à Mlle Rose qui lui avait permis d'inviter une amie à leur dîner ?... Enfin, on invite chez soi et non chez les autres.... Il ajouta même des choses brutales, étant très animé.

Mlle Rose l'était aussi : les vins généreux commandés, il avait fallu les boire. Elle fut stupéfaite d'abord : puis elle s'écria que c'était une drôle de manière, de reprocher ainsi aux gens ce qu'on leur avait offert ; puisqu'on allait pour s'amuser, autant s'amuser à trois qu'à deux.... et qu'elle ne l'aurait jamais cru aussi regardant pour la dépense.... Elle le lui rembourserait bien, le dîner de son amie.... Oui, elle le rembourserait sur ses économies....

Et là-dessus, des larmes, un déluge.

Si elle comprenait, c'était inutile d'insister : si elle ne voulait pas comprendre, ce n'était pas le moment d'essayer qu'elle comprît. Jacques se tut.

Ils arrivaient au quartier général : il l'aida à tenir sa verroterie sous le bras gauche ; elle tendit le bras droit : il y posa le lapin.

Mais l'ironie singulière de la locution à laquelle ce rapprochement de mots le fit songer ne le consola pas.

X.

Cependant, tout n'était pas rompu. A quinze jours de là, un ministre vint à Lille pour l'inauguration d'une statue. Jacques fut commandé d'escorte ; quand le cortège passa au trot sous les fenêtres du quartier général, il leva les yeux : fût-ce le prestige du plumet de son shako, les éclairs de son sabre nu, les courbettes de son cheval — il montait ce jour là « Absinthe » du 9me peloton, une jument de Tarbes gris-rouanné très brillante — ou bien l'ensemble pimpant de tout cet appareil militaire.... il crut apercevoir un sourire qui partait de là-haut à son adresse.

Dans la semaine, il reçut une lettre, une longue lettre. « .... Il y avait eu de la bisbille, mais il ne fallait pas se fâcher pour cela. On restait bons amis néanmoins, et s'il avait toujours les mêmes idées qu'avant, cela n'empêcherait rien, car elle n'avait pas changé. Et elle terminait ainsi: Le lapin que j'ai gagné à la fête est une lapine. Elle est pleine. Cela portera bonheur à notre ménage. J'ai demandé à madame la permission de les élever. Elle a dit oui, et Leguibard me fait une cabane dans un coin du jardin. Mademoiselle m'en achètera deux s'ils sont blancs, et le général a dit que

je pourrais me faire trois mille livres de rentes avec. Trois mille, c'est peut-être beaucoup, mais rien qu'avec la moitié, je serais bien contente. Enfin soyez dimanche à trois heures, comme la première fois, nous causerons de tout cela. »

Le rendez-vous qu'on vous demande n'a jamais la saveur de celui qu'on vous accorde. Et puis, Jacques, plus vieux de six semaines, était moins riche d'illusions. Il en avait laissé quelques-unes sur les bords de la Deule, et beaucoup d'autres, parties avec lui à Roubaix, n'en étaient pas revenues. Par un reste de caprice toutefois, ou peut-être cédant au mouvement de bonne humeur provoqué par les projets d'élevage, il répondit à son amie comme elle le désirait, et il était sincère.

Le samedi, après le rapport, son maréchal-des-logis-chef, celui qui ne dédaignait pas les bons cigares, l'aborda mystérieusement : « Pas de revue demain, j'ai votre permission signée, vous pouvez filer après le pansage. »

Le pansage finissait à quatre heures et demie; à six heures, Jacques prenait l'express de Paris, et à minuit une glace au café Napolitain.

L'après-midi du samedi est si remplie, à la caserne, qu'il n'avait pas trouvé le temps d'écrire à Mlle Rose. Il avait trouvé mieux.

« Aux vertus qu'on exige d'un brosseur d'engagé conditionnel, combien d'engagés conditionnels seraient dignes d'être brosseurs » a dit quelqu'un. C'est en effet une fortune rare, pour un jeune gentleman qui sert son pays, que de rencontrer, même à des gages de valet de chambre, un cavalier assez actif pour faire la besogne de deux, un camarade de chambre d'assez bonne composition pour être toujours prêt à s'agenouiller, brosses en main, devant les basanes crottées d'un soldat comme lui, son égal devant Dieu et le brigadier de semaine. Cette fortune, pourtant, Jacques l'avait eue. Son trompette, un des beaux hommes de l'escadron, était un garçon débrouillard, laborieux, soigneux, de mœurs tranquilles et d'humeur discrète, une vraie pâte à domestique de confiance. Nul, par conséquent, n'était plus apte à s'acquitter de l'ambassade délicate dont Rouvray l'avait chargé. « Se trouver dimanche, à trois heures, sur l'esplanade, près du magasin à fourrages; voir une petite femme de chambre, une brune, à l'air éveillé, jolie, qui paraîtrait certainement s'impatienter; lui dire que l'ami — inutile de nommer personne — qu'elle attend, a été appelé à Paris par sa tante malade, et qu'il lui souhaite le bon jour. »

— Vous avez bien fait ma commission? demanda-t-il à son retour, le lundi matin.

— Je l'ai bien faite.

— Qu'est-ce qu'on a dit?

— On a dit.... on n'a dit rien, reprit l'autre sans quitter sa besogne.

— C'est bon, je vous remercie.

Et comme ce genre de service n'avait pas été prévu dans leurs conventions, il voulut lui en témoigner son contentement d'une façon particulière. Il l'emmena à la cantine et le fit déjeuner d'un beefsteack et d'une chope.

XI.

« Monsieur le Premier Président près la Cour d'Appel de Douai et madame Rouvray prient M. *** de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, le mercredi 17 février 1882.

« On dansera. »

Tel était le texte d'un petit carton qui depuis deux semaines mettait en jeu bien des petites cervelles et en rumeur tous les ateliers de couturières, de par la ville de Douai, la moitié de la Flandre et de l'Artois. Le bal de M. le Premier comptait parmi les belles réceptions de la saison.

Le matin, Jacques avait été appelé au rapport.

— Mon cher, lui avait dit le colonel, un cavalier se doit à son escadron, mais un fils se doit — encore comme cavalier — au bal de son père. Les préparatifs du cotillon vous réclament. Allez.... et à ce soir.

La fête était superbe. Dès dix heures, les danseurs piétinaient sur place, on s'écrasait aux portes. Tout le monde cependant n'était pas là. Il manquait encore les invités de Lille, qui arriveraient par le train de dix heures et demie.

A ce moment, un domestique s'approcha de Mme Rouvray.

— Monsieur Jacques demande si madame pourrait venir un tant dans le boudoir du petit salon.

— Ces malheureux accessoires je suis sûre.... pensa-t-elle, et elle dirigea vers le boudoir.

— Oui, maman, c'est pour mes mirlitons....je ne trouve pas mes mirlitons.

— Mais, mon enfant, je t'ai dit sur la troisième planche, au fond, à droite....

— J'ai cherché.... aidez-moi.

— Je n'ai pas le temps, maintenant.... Tiens, justement, voilà les de Fombry....

Dans le premier salon, on entendait, dominant le bruit des conversations, la voix timbrée du valet de chambre qui annonçait:

— Monsieur le général commandant le 1er corps d'armée! Madame et mademoiselle de Fombry!

— Tes mirlitons.... Tu t'en passeras, de tes mirlitons, voilà tout....

Elle allait sortir, quand en face d'elle, la porte du couloir s'ouvrit, une petite porte perdue dans la tenture, et à travers la petite porte, une petite tête apparut, le nez en trompette, l'œil curieux, au dessus d'une botte de châles, de pelisses et de sorties de bal.

— Pardon, madame. je cherchais....je suis la femme de chambre de Mlle de Fombry.... ce sont les affaires de ces dames.

Tout à coup elle poussa un cri. Elle venait d'apercevoir et de reconnaître malgré son frac, Jacques plongeant, pour se dissimuler, au plus profond de son armoire.

— Ah! vous!

Il se retourna, s'efforça de sourire; mais il n'était pas fier. Elle le regarda, immobile, puis se renversa sur un canapé, en se cachant la figure dans les mains, avec des rires, des pleurs, des contorsions: une attaque de nerfs selon la formule.

Jacques s'approchait pour la secourir. Mme Rouvray le repoussa.

— Laisse-nous, c'est scandaleux!

— Mais maman, je vous assure....

— Allons donc!... va-t'en!

— Non.... si vous saviez....

Et Rose se débattait toujours. Cela dura plusieurs minutes. Subitement, elle se redressa.

— Ah! mais, madame, fit-elle d'un air digne, ce n'est pas ce que vous croyez.... Non, non, non!... Et je ne crains pas de regarder tout le monde en face!

— Quand je vous disais, maman!

— C'est égal, madame, n'est-ce pas, hein! que c'est.... que c'est bête! là.... de se moquer d'une pauvre fille comme moi! Et se tournant vers lui: Un monsieur comme vous!... « Si je voudrais.... »

Jacques, rassuré, poussait doucement sa mère vers le salon.

— Vous voyez, une plaisanterie.... un pari entre camarades....

— Une plaisanterie? s'écria Rose vivement. Hé, vous ne le disiez pas tantôt. Heureusement, ajouta-t-elle, avec une mine pincée, qu'il y en a qui ne vous ressemblent pas.... Et c'est pour de bon qu'il m'a promis le mariage!

— Déjà! et qui celui-là?

— Té, et vous savez bien, Mironeau, donc, votre ami.

— Mir.... Mironeau?

— Sans doute!

— Ah! maman, maman.... s'écria Jacques.... maman, je défaille.... Dieu est grand!

— Eh bien, quoi.... ce Mironeau?

— Maman, — c'est mon brosseur.

XAVIER LESNAUX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE

SOMMAIRE: Sciences morales et politiques. 1° Histoire: Ernest Lavisse: *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe* – *Correspondance de Vaudreuil avec le comte d'Artois* – Émile Olivier: *1789-1889* — 2° Philosophie: Ernest Renan: *L'avenir de la science* – Adolphe Franck: *Nouveaux essais de critique philosophique* — 3° Critique: Ernest Tissot: *Les évolutions de la critique française* – Boris de Tannenberg: *La poésie castillane contemporaine.*

« L'histoire est la pente du siècle ! » s'écriait Augustin Thierry vers le début de la restauration, et ces paroles fort contestables au moment où il les prononçait, ont été amplement justifiées depuis, grâce aux travaux des hommes éminents qui ont, après lui, paru dans la carrière. Aux Guizot, aux Michelet, aux Mignet ont succédé MM. Taine et Renan, deux vigoureux athlètes encore impatients de repos, un génie divinateur dans la personne de Fustel de Coulanges, puis trois écrivains plus jeunes et d'un mérite tout à fait supérieur MM. Sorel, Thureau-Dangin et Lavisse.

Ce dernier dont j'ai à m'occuper aujourd'hui est celui qui m'intéresse le plus, car je ne vois pas seulement en lui un professeur habile, mais l'organisateur même des travaux historiques sur tous les points du territoire. Il y a, en effet, dans chacune de nos Facultés de province de rudes travailleurs qui, le regard tourné vers la Sorbonne, sollicitent avidement une direction qui ne leur est jamais refusée, et nous sommes bien positivement en droit de compter sur une véritable renaissance littéraire, d'ici à peu d'années. M. Lavisse aura été un des principaux artisans de cette refonte de l'âme nationale et le mérite suprême de ce merveilleux éducateur sera de s'être réformé lui-même avant de songer à ré-

former les autres. Vers 1870, en effet, le caractère du jeune pro fesseur se faisait remarquer par une énergie presque sauvage; mais cette âpre nature s'est graduellement détendue et le personnage austère devenu indulgent, au contact des vicissitudes humaines, s'est bientôt transformé en charmeur. Ses premiers ouvrages pleins de solides aperçus et de traits incisifs étaient encore dépourvus de cette grâce familière qui fait l'attrait indéfinissable des derniers, et dans son beau livre sur les premiers rois de Prusse, on ne trouverait peut-être pas un seul passage pareil à celui-ci où le caractère de la nouvelle civilisation française est si bien exprimé :

« Le petit propriétaire campagnard a jeté bas son toit de chaume et ses murs de boue pour bâtir en belles briques et ardoises luisantes; il a mis dans l'écurie, à côté de l'âne réservé aux petites corvées, un gros cheval percheron, et dans la remise, derrière le tombereau, une charrette suspendue ou un cabriolet; mais est-ce à dire qu'il mène une vie désœuvrée ? Ne se lève-t-il pas dès l'aube ? Sa main est-elle moins large et moins calleuse ? Sa maison de brique, entourée d'un jardin coquet, où les arbres fruitiers sont taillés selon les règles de l'art, témoigne de la richesse du vieux sol de France, mais ne dit pas que ceux qu'il porte ont dégénéré. »

On ne saurait mieux dire, mais, à cette France qui progresse à vue d'œil dans l'ordre matériel, M. Lavisse va répétant sans cesse un chaleureux *sursum corda*. Il sonne le réveil des âmes et si notre politique officielle laisse un peu à désirer, à la Sorbonne, en revanche, on en fait d'excellente. Aussi ne saurais-je trop recommander à ceux de nos législateurs qui voudraient refaire leur éducation en quelques heures, la lecture du substantiel volume que nous offre aujourd'hui l'illustre écrivain. Cette *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe* est la quintessence même de l'esprit historique; les faits particuliers n'y tiennent aucune place; il n'y a pas trace de récit; mais on sent à chaque ligne que celui qui a su l'écrire connaît profondément tout le détail des événements passés et s'est longtemps promené dans le labyrinthe avant de s'élever au-dessus pour l'embrasser d'un coup d'œil aussi net et aussi sûr. Les sceptiques eux-mêmes seront forcés d'avouer que pour la véracité l'histoire synthétique est de beaucoup préférable à l'histoire analytique, car les [illegible]rizons les plus vastes sont aussi les plus distincts, et si, comme [illegible] l'auteur, il y a des obscurités dans le récit de la bataille de [illegible]terloo, il n'y a pas d'incertitude sur le fait que Napoléon a [illegible]lu la bataille et qu'il en est résulté de très graves conséquences.

On ne peut pas lire une longue histoire sans que mille questions se présentent à l'esprit sous la forme d'affirmations à vérifier, d'appréciations à contrôler ; il n'en est plus de même s'il s'agit de savoir comment se sont formées les nations modernes, de quel chaos elles sont sorties, de quelle manière elles se sont développées, quels éléments moraux ont présidé à ce développement et à quel moment elles ont pris conscience d'elles-mêmes.

C'est ce que M. Lavisse nous montre à merveille tout en constatant avec douleur que cette marche logique de la civilisation est fréquemment coupée par de fâcheux intermèdes tels que cette guerre de deux siècles qui aboutissant à la paix de Westphalie ne raffermissait nullement l'équilibre ébranlé de l'Europe. Les bienfaits de la Révolution française ont eux-mêmes été payés fort cher et d'ailleurs la solution des formidables questions qu'elle soulève appartient encore à l'avenir. Cet avenir inquiète à bon droit le prévoyant historien; par delà les guerres intestines qui désoleront peut-être bientôt notre étroit continent il entrevoit des drames plus terribles et, comme il le dit : « Toute force s'épuise ; la faculté de conduire l'histoire n'est pas une propriété perpétuelle, et l'Europe qui l'a héritée de l'Asie il y a trois mille ans ne la gardera peut-être pas toujours. » Cette conclusion est triste mais c'est malheureusement la bonne et en terminant ce court volume M. Lavisse a pu se flatter d'avoir écrit le plus suggestif et le plus profond de ses admirables ouvrages.

L'histoire condensée est la meilleure de toutes par le temps qui court, mais elle a l'inconvénient de tendre à l'excès les ressorts de notre intelligence et arrivé au terme de cette longue course à vol d'oiseau je me reposerai volontiers dans l'histoire anecdotique en disant un mot de l'intéressante correspondance du comte de Vaudreuil avec le comte d'Artois,[1] le frère étourdi du pauvre Louis XVI. Grâce aux précieuses publications de M. le chevalier d'Arneth, nous connaissions tous le brillant courtisan, l'amant de Mme de Polignac, le favori de la reine Marie-Antoinette, et nous savions qu'en cette double qualité il touchait une pension de trente mille francs sur le trésor royal en dépit de la détresse des finances. Mais après l'avoir vu parader à la cour il nous a paru infiniment curieux de le suivre dans ce long exil qui commença pour lui dès les derniers mois de l'année 1789 et ne se termina qu'en 1814.

[1] Deux volumes; chez Plon.

Au mois d'octobre nous le trouvons à Rome en compagnie des Polignac, du prince d'Hénin, etc., et ce premier essaim d'émigrés se groupait, au risque de le compromettre, autour du cardinal de Bernis toujours chargé de représenter la France auprès du pape. C'est à ce moment que débute la *correspondance* et, bien conseillé par l'ambassadeur, Vaudreuil fait preuve, dans ses lettres romaines, d'une sagesse qui ne persistera pas longtemps. « Des troupes étrangères, disait-il, effrayeraient le royaume au lieu de le rallier à la bonne cause, et tous les bons Français auraient une répugnance fondée à se rallier à des étrangers. Il faut qu'un manifeste bien fait rassure tous les bons citoyens, consolide toutes les promesses et les *cessions* que le roi a faites volontairement et tous les articles de sa déclaration.... C'est plutôt à la sagesse et à la persuasion qu'à la force et à la rigueur qu'il faut avoir recours pour ramener un peuple égaré par de mauvais livres et quelques factieux.... »

La deuxième lettre n'est pas moins édifiante, mais si Vaudreuil est relativement indulgent pour les révolutionnaires d'en bas, il est impitoyable pour la noblesse qui « pense, » et il faut voir comme il s'escrime contre « les petits abbés tous admirateurs de Voltaire » et contre les Ségur, les Noailles, les Custine, les Narbonne, les Périgord, les Castellane, les Lauzun.... « vrais scélérats et zélés partisans de la révolution. » A Rome, néanmoins, ces accès de fureur étaient rares, mais lorsqu'il aura quitté la ville éternelle, lorsqu'au lieu de Bernis il a Calonne pour guide et pour inspirateur, Vaudreuil s'abandonne à toutes les illusions et à toutes les rages des émigrés. Il est bien revenu de sa répulsion contre l'intervention étrangère et il s'indigne de l'insupportable lenteur de Kannitz et de Spielmann « qui, dit-il, nous administreront des remèdes quand nous serons morts.... »

Ce violent ennemi de la révolution était d'ailleurs un sujet peu commode, fort insoumis et fort inconséquent. Appartenant corps et âme à la coterie du comte d'Artois, il jugeait de haut la politique de son souverain Louis XVI, et lorsqu'il apprend la mort héroïque de Marie-Antoinette il ne peut s'empêcher de récriminer contre les torts « qu'on pourrait reprocher à cette trop malheureuse femme. » Ces torts, hélas! n'étaient que trop réels, mais notez bien que Vaudreuil ne la condamne pas pour avoir chassé Turgot l'intègre ministre, protégé tous les jeunes roués de la cour, et pensionné les amants de ses favorites; c'était là pour l'impénitent émi-

gré tout autant d'œuvres pies, mais le crime inexpiable de la reine c'était d'avoir vu clair dans le jeu de ses beaux-frères et d'avoir blâmé ces gentilshommes qui, faisant le vide autour de Louis XVI, allaient gaîment s'enrôler au service de l'étranger et prendre le mot d'ordre d'un régent *in partibus*.

Politique léger, âme essentiellement mobile, Vaudreuil se consolait de tout, même de la mort d'une maîtresse charmante et adorée telle qu'était Mme de Polignac: « Elle me tenait lieu de tout, disait-il; la perte de mon existence, de ma fortune n'avait jamais troublé mon cœur parce que je trouvais tout en elle.... Je ne suis plus le *premier objet* pour personne au monde!... » Le retour égoïste de ces derniers mots est curieux à noter et peu de gens probablement furent surpris lorsque, dix-huit mois après la mort de la duchesse, on vit le comte épouser sa cousine Joséphine de Vaudreuil qui avait trente ans de moins que lui. Il est vraiment amusant lorsqu'à un si court intervalle il recommence ses effusions en sens inverse: « Comme cette Joséphine m'a transformé, ranimé, s'écriait-il; avant cette époque je languissais, je mourais, je *n'avais point d'objet*, j'étais isolé sur la terre, le vide de mon cœur ressemblait à l'inexistence. A présent j'ai un *objet* dont je m'occupe à tous les instants.... »

Le dernier *objet*, — peut-être devrais-je dire le dernier hochet, — de ce grand enfant fut, paraît-il, plus résistant que les autres, et, absorbé par cet amour sénile, le comte attendit paisiblement la restauration de 1814. Nous le voyons alors fréquenter assidûment le pavillon Marsan où il conspirait encore avec le comte d'Artois, et lorsqu'il mourut avant la fin du règne de Louis XVIII, il eut la consolation de léguer au futur Charles X son aimable disciple Polignac qui devait enterrer la vieille monarchie.

Dans cette correspondance il n'est guère question, on le voit, que de personnages frivoles qui n'en ont pas moins influé dans une mesure considérable sur de mémorables événements, et les notes excellentes aussi bien que l'introduction de M. Pingaud, le parfait éditeur, ajoutent encore à la valeur de ces deux volumes qui ont toute l'importance d'un véritable document historique.

Vaudreuil a été un grand égoïste et un grand étourdi, mais l'opinion est indulgente pour les gens de cette espèce, tandis qu'elle se montre implacable pour les hommes sérieux, s'il leur est arrivé seulement une fois en leur vie de prononcer une parole équivoque. C'est ainsi que M. Émile Olivier continue de rester écrasé sous le

poids de « son cœur léger » et peu de gens savent reconnaître et admirer en lui l'éloquent orateur, le théologien profond, l'historien éminent auquel il n'a jamais manqué que l'esprit d'à-propos. Quant à moi qui fais profession d'impartialité, je ne puis honnêtement me dispenser d'accorder un mot d'éloge à son dernier ouvrage *1789-1889*, dont le tort principal est d'arriver après la *Révolution* de M. Taine. M. Émile Olivier a composé pourtant un livre original d'où se détachent avec un relief étonnant les faits et les personnages les plus en vue d'une immortelle époque. Il n'a pas seulement l'éloquence et la verve, il est concis au besoin, et son portrait du « Jacobin » semble découpé à l'emporte-pièce:

« Convaincre n'est pas ce qu'il recherche; dominer lui suffit....

« Il ne discute pas; il condamne....

« Penser autrement que lui n'est pas une erreur de jugement où l'intégrité n'est pas engagée; c'est une scélératesse digne de châtiment....

« Quelles déclamations contre ceux qui parlent de deux morales! lui n'en pratique pas même une....

« Il a un droit pour lui et un droit pour les autres; un langage pour la défaite et un pour la victoire. S'agit-il de lui, il n'a jamais assez de liberté; s'agit-il des autres, il en a toujours trop. Est-il le plus faible, il crie à la persécution; est-il le plus fort, il opprime.... »

M. Émile Olivier ne s'en tient pas, du reste, à nous promener dans une longue galerie peuplée de héros et de monstres; il étudie en détail l'œuvre prodigieuse de la Révolution, il suit pas à pas à travers le siècle les progrès et les courtes éclipses de la liberté, il énumère nos conquêtes sociales et il traite dans un chapitre spécial avec autant d'érudition que de profondeur des rapports nécessaires, — bien qu'infiniment compliqués, — de l'Église et de l'État.

Tout le monde voudra lire ce beau livre dont je ne puis qu'indiquer brièvement les mérites, car mon programme est aujourd'hui fort chargé et, sans quitter l'histoire, je passe à la philosophie en m'occupant de M. Renan et de l'*Avenir de la science*. La destinée de ce livre a été des plus singulières, et, dans sa spirituelle pré-
ce, l'auteur nous donne la genèse de ce malheureux enfant qui,
rès avoir si longtemps langui dans les ténèbres, apparaît enfin
jour âgé de quarante bonnes années:

« La révolution de 1848 fit sur moi une impression extrême-

ment vive. Je n'avais jamais réfléchi aux systèmes socialistes. Ces problèmes sortant en quelque sorte de terre, s'emparèrent de mon esprit et devinrent une partie intégrante de ma philosophie. Jusqu'au mois de mai, j'eus à peine le loisir d'écouter les bruits du dehors. Un mémoire sur l'étude du grec au moyen-âge, que j'avais commencé pour répondre à une question de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, absorbait toutes mes pensées. Puis je passai mon concours d'agrégation de philosophie en septembre. Vers la fin d'octobre, je me trouvai en face de moi-même. J'éprouvai le besoin de résumer la foi nouvelle qui avait remplacé chez moi le catholicisme ruiné. Cela me prit les deux derniers mois de l'année 1848 et les quatre ou cinq premiers mois de 1849. Ma naïve chimère de débutant était de publier ce gros volume sur-le-champ. Le 15 juillet 1849, j'en donnai un extrait à la *Liberté de penser*, avec l'annonce que le volume paraîtrait « dans quelques semaines. »

Le jeune penseur avait compté sans les événements, et il se vit chargé inopinément d'une mission en Italie, d'où il devait rapporter d'importants documents pour son *Histoire de l'averroïsme*. Ce voyage qui dura huit mois eut une influence décisive sur sa noble carrière, car ses illusions de 1848 se dissipèrent à la réflexion. Il reconnut les fatales nécessités de la société humaine et il se résigna à un état de la création où, comme il le dit, « beaucoup de mal sert de condition à un peu de bien, où une imperceptible quantité d'arome s'extrait d'un énorme *caput mortuum* de matière gâchée. » Il se réconcilia à quelques égards avec la réalité et en reprenant à son retour le livre écrit un an auparavant, il le trouva « âpre, dogmatique, sectaire et dur. »

Il consulta ses amis, entre autres Augustin Thierry, qui n'hésita pas à lui prédire un échec complet, et lui conseilla de donner à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats* des articles sur des sujets variés, où il écoulerait en détail un stock d'idées qui, présenté en masse compacte, ne manquerait pas d'effrayer les lecteurs. M. Renan suivit ce conseil et s'en trouva bien. Le coup d'état qui vint peu après acheva, d'ailleurs, de le dégoûter du peuple qu'il avait vu le deux décembre accueillir d'un air narquois les signes de deuil des bons citoyens. Puis, il s'absorba durant vingt-cinq années dans ses *Origines du christianisme*, et le manuscrit délaissé était toujours là; pareil à un fils dédaigné, mais aspirant toujours à la réhabilitation. Un père finit d'ordinaire par se laisser attendrir et les admirateurs de l'auteur, c'est-à-dire tous les êtres

pensants, ne pourront que le féliciter d'avoir triomphé de ses derniers scrupules. L'ouvrage est un peu défloré sans doute par les nombreux emprunts qui lui ont été faits par d'autres publications, mais ce qu'on y découvre de plus intéressant, c'est un « état d'âme » et comme il s'agit de l'âme de M. Renan, ces nouvelles confidences sont d'avance assurées de l'accueil le plus sympathique. *L'Avenir de la science* n'est pas seulement, en effet, un livre philosophique et humanitaire, c'est aussi la continuation des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, et nous y revoyons « sans aucun dégrossissement » le petit Breton consciencieux qui, un jour, s'enfuit épouvanté de Saint-Sulpice, parce qu'il crut s'apercevoir qu'une partie de ce que ses maîtres lui avaient dit n'était peut-être pas tout à fait vrai.... un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité.... »

M. Renan prend volontiers des attitudes de patriarche lorsqu'il lui arrive de nous parler de ses débuts littéraires, et il croit être vieux bien qu'il n'ait que soixante-six ans. Mais les sages vivent plus longtemps que cela, et ceux d'entre nous qui subsisteront encore à cette époque monteront d'un pas chancelant l'escalier du collège de France pour y causer avec un philosophe alerte et empressé comme son collègue Adolphe Franck qui est toujours sur la brèche à quatre-vingt-cinq ans. Ce vénérable octogénaire, qui publiait en 1885 ses *Nouveaux essais de critique philosophique*, nous offre aujourd'hui un livre du même genre qui ne sera pas moins bien accueilli par les gens compétents.

Les morceaux dont se compose le présent volume, étroitement reliés entre eux par un même esprit, une même méthode, un même respect de la vérité historique, un même amour de la vérité dogmatique se rapportent tous, directement ou indirectement, à un petit nombre de sujets qui, malgré les dénégations du positivisme n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais de préoccuper et de passionner l'humanité: la métaphysique, le droit, l'origine et le rôle de la religion. Le *nouveau spiritualisme* de M. Vacherot donne lieu à la discussion des plus graves et des plus délicats problèmes, non seulement de la métaphysique, mais de la philosophie de la nature et de la philosophie de la religion. C'est encore une métaıysique et tout à la fois une philosophie des religions que nous frent le singulier et paradoxal ouvrage de M. Guyau sur l'*Irréjion de l'avenir* et le beau livre de M. Ludovic Carrau sur la *ilosophie religieuse en Angleterre*.

M. Frank parle de ces écrivains avec une verve mêlée de profondeur et on lira aussi avec intérêt les pages consacrées à M. Amélineau et à M. Beaussire, ce moraliste trop conciliant qui a fait de regrettables concessions à la doctrine en vogue de l'évolutionisme. Mais parmi ces essais celui qui sera apprécié davantage, c'est la critique des récents historiens de M. Cousin, MM. Janet et Jules Simon. Plein de reconnaissance envers son ancien maître, l'auteur trouve que les deux illustres biographes ont trop oublié que « Victor Cousin a été en France le restaurateur de la métaphysique, le réformateur de la philosophie tout entière, le défenseur du spiritualisme répudié par le dix-huitième siècle, le directeur, on peut dire le dictateur, de l'enseignement philosophique dans les établissements de l'État, le chef d'une nombreuse et vaillante école qui n'est pas morte avec lui, qu'enfin il a découvert une méthode devenue célèbre entre toutes, et qu'avec une rare éloquence il a su faire l'application de ses doctrines aux arts, aux lettres, à la politique, à l'histoire, à la religion. »

On voit par les noms et par les œuvres qui viennent de passer sous nos yeux que même aujourd'hui, par ce temps d'idolâtrie pour les faits visibles et palpables, ou ce qu'on appelle, d'une façon trop exclusive, « la science expérimentale », les défenseurs ne manquent pas à l'autorité légitime des idées, des principes, des éternelles et indispensables convictions; en un mot à la cause du spiritualisme. Cette cause est la même que celle de la justice, de la liberté, de la tolérance, de la fraternité, de la noblesse originelle et de la dignité indestructible de l'espèce humaine. Cette cause, M. Franck l'a servie depuis qu'il a commencé à penser, elle s'est emparée de son âme et de son esprit au sortir de son adolescence, et maintenant qu'il aurait droit à un repos si chèrement acheté il paye à l'objet de son culte un nouveau tribut qui, nous l'espérons bien, ne sera pas le dernier.

La vie tout entière de M. Franck, cet âpotre convaincu du droit, de la justice et de la paix, est un grand exemple offert aux jeunes générations qui s'élèvent sous nos yeux, et nous constatons avec plaisir que l'héritage de la pensée française semble devoir passer longtemps encore à des mains dignes de le recueillir. Le mouvement littéraire, qui est si vif chez nous, s'étend même aux pays voisins qui ont gardé l'usage de notre langue, et il est vraiment surprenant que nous puissions signaler dans un tout petit coin de Suisse romande l'existence de trois écrivains tels que Philippe

Godet, Édouard Rod et Ernest Tissot. Ce dernier, que je n'ai pas besoin de louer puisqu'il figure au rang de nos collaborateurs les plus appréciés, a inséré, ici même, quelques excellentes études que nos lecteurs n'ont certainement pas oubliées et qui font partie d'un intéressant volume sur les *Évolutions de la critique française.*

Ce titre me semble, à vrai dire, un peu trop compréhensif, car pour remplir un aussi vaste cadre l'auteur eût dû remonter jusqu'à Sacy, Cuvillier-Fleury, Sainte-Beuve et Gustave Planche; nous parler longuement de M. Émile Montégut et surtout de MM. Taine et Renan qui sont toujours nos principaux critiques. Mais je fais là une pure chicane à propos d'une simple rubrique, tandis que j'ai hâte d'arriver au volume lui-même qui n'en vaut pas moins pour cela et qui est divisé en trois sections: critique littéraire, critique moraliste, critique analytique.

La première est représentée par M. Brunetière et M. Lemaître, et si l'auteur a été trop sévère pour le piquant critique des *Débats,* il a merveilleusement saisi le point du pesant rédacteur de la *Revue des Deux Mondes,* il prend sa mesure avec un tact infini, s'égaye de son outrecuidance et indique avec une rare précision les limites étroites dans lesquelles se meut sa prétendue infaillibilité. Il n'est indulgent que pour son style où il voit du Pascal et du Bossuet, alors que M. Brunetière avec ses *qui,* ses *que,* ses *tout de même* et ses inversions hétéroclites est tout simplement un copiste maladroit du duc de Saint-Simon qui au dire de Chateaubriand « écrivait à *la diable* pour l'immortalité. » Aussi ai-je été un peu surpris du parallèle entre Boileau et le critique rocailleux de la rue de l'Université, et je trouve qu'en général M. Tissot n'est pas assez respectueux pour les classiques même démodés, tels que J.-B. Rousseau, par exemple, qu'il excuse à tort de « faire des vers de mirliton. » Sainte-Beuve a prononcé le dernier mot sur cet écrivain, et je citerais au besoin pour sa défense un passage de Victor Hugo, juge peu suspect en pareille matière.

Dans la deuxième section figurent à titre de « critiques moralistes » MM. Barbey d'Aurevilly et Scherer; mais le premier de ces écrivains était un bizarre personnage dont la place est marquée ans une galerie d'excentriques, et si M. Tissot tenait absolument à opposer un catholique à un protestant, que ne donnait-il la préférence à Louis Veuillot, journaliste d'une bien autre envergure? uoi qu'il en soit, l'auteur a tiré fort bon parti de son vilain fan-he tout en le surfaisant quelque peu, mais il s'est en revanche

montré extrêmement sévère pour son demi-compatriote Scherer qu'il a transformé en calviniste intolérant. J'ai beaucoup connu cet éminent penseur et j'ai pu apprécier en lui un homme sympathique et un juge fort habituellement impartial qui a parlé en fort bons termes de personnages aussi orthodoxes que M. Caro et le Père Lacordaire. M. Renan, avec qui j'en ai causé souvent, m'a paru peu frappé des petits défauts qu'on pourrait signaler dans l'œuvre immense de Scherer, tandis qu'il y admirait une merveilleuse clarté d'exposition soutenue par un savoir toujours présent. Qu'on découvre en dépit de cela quelques passages de mauvais goût ou même ridicules perdus et enfouis dans des milliers de pages excellentes, je l'admets sans difficulté, mais je trouve que M. Tissot insiste un peu trop là-dessus.

La troisième section est consacrée à M. Bourget et au pauvre Émile Hennequin, et l'auteur nous en a donné deux portraits achevés. Il poursuit sans relâche dans sa course oblique l'homme « ondoyant et divers, » le romancier de *Crime d'amour* et d'*André Cornèlis*, le critique subtil, le poète pénétrant, mais je recommande surtout à mes lecteurs le dernier chapitre qui sera pour la plupart d'entre eux une révélation, car le nom d'Émile Hennequin est encore presque inconnu chez nous, et l'article si ingénieux et si solide de M. Tissot servira efficacement cette renommée destinée à grandir.

Je me suis attardé, non sans motif, sur le volume du jeune Genevois qui, du coup, va prendre place parmi nos critiques les plus distingués et j'en suis réduit maintenant à parler en deux mots de l'instructif ouvrage de M. Boris de Tannenberg sur la poésie castillane. L'apparition de ce livre de vulgarisation est un signe des temps, et je suis heureux d'avoir à noter que, depuis l'Exposition universelle nos liens avec les autres peuples latins tendent à se resserrer chaque jour. Nous avons à Paris une imprimerie qui travaille activement pour l'Amérique du Sud, et j'espère que sous ce rapport, nous arriverons bientôt à faire aux éditeurs internationaux de Leipzig une concurrence loyale mais des plus redoutables. M. de Tannenberg aura été un des plus vaillants pionniers de la future conquête, mais il a voulu évidemment courir au plus pressé, et son travail fort incomplet me paraît susceptible d'utiles et nombreux remaniements. Pourquoi, par exemple, nous parle-t-il de Quintaux poète solennel et vieillot pour passer brusquement à Espronceda le brillant copiste de Byron? Pourquoi à côté de

ces deux noms ne pas citer Trueba, Hartzenbusch, et dix à douze autres poètes qui ont illustré l'Espagne de 1800 à 1850 ? Mais nous avions déjà d'autres histoires de la littérature espagnole et l'auteur eût fait sagement en se bornant à étudier les poésies d'auteurs vivants en commençant par Zorrilla auquel il consacre un chapitre des plus intéressants. Nous y signalerons pourtant une lacune, car si l'auteur de *Granada* et de *Don Juan Tenorio* est un poète éminent, souvent original, il a aussi beaucoup imité et nous retrouverions facilement la trace des emprunts faits à Victor Hugo.

Nous n'aurons qu'à louer au contraire si nous parcourons les chapitres sur Campoamor, Nuñez de Arce et Menendez Pelayo, ainsi que le curieux mais trop court appendice sur les poètes américains. Je ne vois là en effet qu'une dizaine de noms tandis qu'on eût pu fort aisément en énumérer plus de soixante. Aussi tout en félicitant chaleureusement M. Boris de Tannenberg au sujet de sa brillante esquisse nous ne saurions trop l'engager à compléter au plus vite un travail par trop élémentaire. Il nous faut deux volumes sur les poètes, et deux volumes sur les prosateurs, et ce n'est qu'après leur publication qu'il nous sera permis de répéter en toute sécurité le grand mot de Louis XIV : « Il n'y a plus de Pyrénées ! »

AMÉDÉE ROUX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ITALIE

SOMMAIRE : Les ouvrages de critique au détail — *Etudes de littérature contemporaine*, par Vittorio Pica — Le romantisme, le réalisme, le naturalisme — Une classification des écrivains et des ouvrages — Les divers aspects de l'esprit — Un enseignement de Victor Hugo — Romantique ou artiste? — Champfleury — Réaliste ou artiste? — Flaubert — Naturaliste ou artiste? — Les documents humains — Une contradiction — Une hallucination — Le *Demetrio Pianelli* d'Emilio De Marchi — Un esprit élevé — L'idéalisation — Les types — Les variétés d'un même type — Les écrivains sobres — Un modèle de bon sens et un modèle de bon goût — La classification des livres d'après Montaigne — *Le Roman de la mort*, par Bruno Sperani — L'importance du titre — Incongruités — Le respect dû à la *féminilité* — *Au pensionnat* (*In collegio*), par Anna Vertua-Gentile — Les récits utiles — *Récits de Noël*, par la marquise Colombi — Une nombreuse famille de livres excellents — Un nouvel ouvrage de *Neera* — Une réflexion.

La critique constitue sans nul doute l'un des caractères marquants et distinctifs de notre époque. A vouloir établir la statistique exacte de ce qui s'écrit dans les pays les plus cultivés, on trouverait que les travaux de critique équivalent pour le moins au décuple des œuvres d'art, car il n'est pas de roman, de nouvelle ou de poème de quelque valeur auquel on ne croie devoir consacrer une dizaine d'articles, au bas mot, ou comptes-rendus ou revues. Je parle de la petite critique au jour le jour, de celle qui a élu domicile dans les colonnes des journaux quotidiens et des publications littéraires de second ordre. Or, lorsqu'on considère cette critique dans l'ensemble de son travail réellement colossal, on ne saurait lui refuser sa bonne part d'importance. Elle constitue un

véritable compte-rendu sommaire, fait jour par jour, des productions de l'esprit, et les artistes, romanciers, nouvellistes et poètes, y trouvent toujours leur compte, quand bien même ils s'y verraient maltraités, attendu qu'il n'existe pas d'organe mieux fait que les journaux quotidiens pour porter leurs noms avec célérité aux oreilles du grand public. Toutefois, prise en détail, c'est-à-dire article par article, cette critique est, il faut le reconnaître, une assez piètre chose, et cela en raison de deux causes capitales, l'une morale, l'autre matérielle. La cause morale de cette incapacité vient de l'obligation imposée à ceux qui exercent la profession de critiques de lire à la hâte afin de pouvoir se tenir au courant de la production littéraire, sinon dans son ensemble, prodigieux de nos jours, du moins dans ses manifestations principales : non seulement les jugements qu'ils portent, mais jusqu'à la forme donnée aux articles où ils les exposent, doit se ressentir de la hâte avec laquelle ils travaillent. La cause matérielle de leur insuffisance gît dans l'espace relativement restreint dont peuvent disposer, soit les journaux quotidiens, soit les publications littéraires de deuxième ordre, qui ne sauraient permettre aux critiques de se lancer dans des considérations de longue haleine dont ils auraient besoin pour approfondir et asseoir leur jugement.

Ce système de critique est une importation étrangère en Italie. Il nous est venu de la France, où l'on a vu se répandre depuis un certain temps déjà l'usage assez étrange de réunir en volume jusqu'à de simples comptes-rendus qui, de la sorte, rentrent en circulation sous forme de livre, ornés de quelque titre prétentieux ou alléchant d'*Essais littéraires* ou d'*Études critiques*. J'ai eu entre les mains certains volumes de trois cents pages à peine contenant au bas mot une cinquantaine au moins de ces *Études* ou de ces *Essais* qui comptaient chacun de quatre à cinq pages en moyenne, abstraction faite des feuillets blancs !

Or, si l'on considère que la critique réellement digne de ce nom constitue une occupation pour le moins aussi sérieuse que l'art lui-même, qu'elle exige une attention patiente et une application de longue haleine, qu'elle est tenue par conséquent à travailler lenment, à se défier des premières impressions, à revenir à plusieurs rises sur l'examen de l'œuvre ou de l'écrivain qu'elle prétend er, on comprendra aisément qu'à quelques rares exceptions près, critique de détail, réduite à un espace limité, ne saurait être ne de revivre en un livre auquel feraient défaut nécessairement

deux des conditions essentielles à un ouvrage de critique, — la profondeur et la sérénité des jugements d'une part, et de l'autre une intonation homogène reliant entre elles les diverses parties. Le critique, pas plus que le philosophe, ne peut se passer d'un système, c'est-à-dire de principes fixes en matière d'esthétique. Quels que soient les ouvrages qu'il examine, il importe que l'ensemble des jugements qu'il porte constitue un tout harmonique, éclairé des rayons uniformes de ce soleil intérieur qui est précisément le *critère*, autrement dit la faculté d'éprouver les œuvres d'art tour à tour, en appliquant à chacune des principes analogues et les faisant passer aux creusets d'un même système. Mais pour rendre applicable ce mode de procéder, il faut que le critique dispose de beaucoup d'espace. Or on aura beau décorer une cinquantaine d'écrits amassés en un volume de trois cents pages du titre emphatique d'*Essais* ou d'*Études critiques*, il est évident qu'ils ne sauraient posséder aucun des caractères distinctifs d'une critique large, rationnelle, scientifique et ne sauraient avoir par conséquent ni importance ni durée.

Toutefois on peut rencontrer de loin en loin des exceptions à la règle; il peut se faire que quelqu'un de ces volumes de critique au détail offre de l'intérêt, sinon en raison de la valeur des articles pris un à un, — car, je viens de le dire, ils n'en sauraient avoir beaucoup vu leur exiguïté, — au moins parce que l'auteur aura eu le bon sens de réunir ceux de ses travaux de circonstance qui présentent des caractères d'affinité l'un avec l'autre, ainsi que vient de le faire Vittorio Pica dans un volume récent: *Études sur la littérature contemporaine,* qui traitent presque toutes des conditions du roman contemporain en France. Il faut le reconnaître, chacune de ces études prise séparément présente une valeur relativement minime; bien plus que de véritables études critiques, ce sont de simples notes prises au courant de la plume, des impressions, des souvenirs, résultats de lectures rapides; mais elles n'en forment pas moins dans leur ensemble un contingent d'informations, qui n'est pas à dédaigner, sur les romanciers français contemporains, grands et petits, et sur leurs ouvrages, et constituent en quelque sorte un manuel à consulter au besoin avec profit. A côté de ces qualités, le livre a un défaut cependant, un défaut grave selon moi: c'est que l'auteur, partisan décidé de l'école naturaliste, se laisse souvent dominer par l'enthousiasme, — la plus belle des passions assurément pour qui vise à faire accepter ses jugements sans con-

trôle par le grand public, peu coutumier de regarder les choses de trop près, — mais passion dangereuse en revanche, et peut-être la pire de toutes lorsqu'il s'agit de faire de bonne critique.

Pour ce qui est des dogmes de l'école naturaliste, M. Pica a jugé bon de s'en occuper dans la troisième partie d'un article sur le *Romantisme*, le *Réalisme* et le *Naturalisme*, « dans lequel il a cherché, dit-il, à déterminer le plus clairement qu'il lui a été possible les formules littéraires qui soulèvent actuellement des discussions fréquentes, les étudiant dans la littérature française, attendu qu'elles s'y montrent plus qu'ailleurs accentuées et distinctes. » Comme je n'ai point l'habitude de dire les choses à moitié, je tiens à déclarer que l'ouvrage de M. Pica est entre tous celui qui porte les traces les plus évidentes de la gêne imposée à l'écrivain par la nécessité de se resserrer dans un étroit espace. Sur une question autour de laquelle on a dépensé déjà des montagnes de papier et des tonnes d'encre, il a prétendu se tirer d'affaire en quelques pages. Mais a-t-il atteint le but qu'il se proposait ? Non, mille fois non ! Il raisonne superficiellement, empiriquement sur ces trois formules littéraires et sur leurs raisons intrinsèques, en d'autres termes, sur les causes complexes d'ordre philosophique, moral, religieux, civil et politique qui leur ont donné naissance et, ce qui est plus grave, il commet maintes fois des erreurs de jugement assez grossières à l'égard de certains écrivains qu'il range sans motif suffisant dans l'une ou l'autre école, et cela parce que, même en jugeant leurs ouvrages, il s'est arrêté aux caractères extérieurs bien plus qu'à l'essence des écrits. Elle est ardue entre toutes, l'entreprise de classer les écrivains lorsqu'on adopte exclusivement pour guide l'époque où ils ont vécu. En suivant ces données, il faudrait ranger parmi les romantiques les écrivains ayant vécu de telle à telle année ; viendraient ensuite les réalistes durant la phase subséquente, après quoi l'époque actuelle appartiendrait exclusivement aux naturalistes. Cette division faite au couteau serait la plus arbitraire du monde. Un écrivain n'est point une figure géométrique, figée dans une forme inaltérable et par conséquent aisée à classer parmi d'autres figures semblables ou congénères, sans crainte de faire erreur ; l'esprit qui anime un artiste et une œuvre d'art est susceptible de prendre des aspects divers selon le point de vue sous lequel nous le considérons ; de fait, il est tels écrivains et tels ouvrages qui pourront paraître à la fois le produit de deux écoles opposées et qu'en conséquence chacune des deux prétendra s'ap-

proprier. Pour ne citer à l'appui qu'un seul exemple déjà cité à satiété, la chose est arrivée à Dante et à son immortel poème; croyants et libres penseurs y ont trouvé leur compte, soit les Guelfes soit les Gibelins y ont vu le triomphe de leur parti. Elle est ardue, je le répète, l'entreprise de classer les écrivains et leurs œuvres, si l'on ne regarde qu'à ce qu'ils ont d'accidentel, sans pénétrer jusqu'à leur essence intime. Voilà pourquoi M. Pica, après une infinité d'autres juges, s'est laissé entraîner à proclamer Victor Hugo le chef de l'école romantique, tandis que Victor Hugo a dit en propres termes dans la magnifique préface de son *Cromwell* que « le poète ne doit prendre conseil que de la nature, de la vérité et de l'inspiration, qui est aussi une vérité et une nature. » Cet enseignement ne relève à proprement parler ni du romantisme ni d'aucune école; il a été le mot d'ordre des grands artistes *de tous les temps et de tous les pays*, d'Homère, de Virgile, de Dante par exemple, qui ont écrit à une époque où ces distinctions d'écoles, éphémères et inutiles, étaient encore à venir; d'un Shakspere, qui fut simplement un ignorant de génie; de Manzoni comme de Victor Hugo lui-même, dont les œuvres ne mourront point, malgré toutes les clameurs des coryphées intransigeants du naturalisme. Quand Victor Hugo parle au nom du *romantisme*, ce mot a dans sa bouche une signification bien différente de celle qu'on prétend lui donner aujourd'hui: pour lui, il est synonyme de l'art humain qui repousse toutes les formules d'école pour appartenir à tous les temps et à tous les lieux, ce dont les chefs-d'œuvre de l'art se chargent d'ailleurs de fournir la démonstration solennelle. Victor Hugo n'a donc eu de romantique que le nom, et cette qualification accidentelle, on vient de le voir, n'a rien à démêler avec les caractères essentiels de son œuvre immense, lequel ne procède d'aucune école spéciale, mais immédiatement de la nature, de la vérité et de l'inspiration. Une coterie littéraire, il est vrai, s'est formée autour de ce géant, se baptisant du nom de romantisme, coterie dont les adeptes ont eu soin de s'entourer de prétentions, de tout genre de prérogatives, de formules et de dogmes, comme avaient fait jadis les classiques en faveur de leur école, et comme le font les naturalistes d'aujourd'hui en faveur de la leur. Mais ces romantiques sont tombés dans l'oubli l'un après l'autre; Victor Hugo demeure et ne mourra jamais.

M. Pica considère Champfleury comme le porte-drapeau du mouvement réaliste, tandis que cet écrivain, au contraire, a de

tout temps fait profession de mépriser les écoles et leurs dogmes, attendu *qu'il lui eût été impossible*, — qu'on remarque bien ce fait, — *impossible de s'enfermer dans l'étroit sanctuaire du réalisme* quand bien même il eût dû y être adoré comme un Dieu, et se proclame le champion de la sincérité dans l'art. Ce qui a de quoi surprendre, c'est que M. Pica lui-même rappelle dans son livre cette profession de foi littéraire de Champfleury et va jusqu'à ajouter « qu'il exhortait la jeunesse, attirée et séduite par les apparences d'une doctrine, à ne point dogmatiser, à écrire sans se préoccuper si ce qui sortait de sa plume appartenait à telle classification ou à telle autre. » Comment appeler après cela Champfleury le chef d'école du réalisme, lorsque chacun sait au contraire qu'il entendait l'art non point comme une imitation servile de la nature, mais comme une interprétation ? Qu'ont donc fait tous les grands artistes de tous les temps, sinon interpréter la nature ? Et mises en regard de l'interprétation de la nature, que deviennent les formules autocratiques et mesquines des écoles littéraires, à quelque temps, a quelque pays qu'elles se rattachent ?

De même, M. Pica place Flaubert en plein dans l'école naturaliste. Fort bien. Avant lui, bon nombre de critiques en ont fait autant ; cependant jusqu'à ce jour personne, que je sache, n'avait dit ceci de Flaubert : que, *bien qu'il soit demeuré toute sa vie un romantique, il a contribué néanmoins plus que personne à doter la formule naturaliste d'un organisme vigoureux et complet.* Nous avons cité textuellement : or, existe-t-il des termes plus diamétralement contradictoires entre eux ? *Un romantico-naturaliste !* La vérité, c'est que Flaubert n'a été ni l'un ni l'autre, mais tout simplement un grand artiste ; ainsi *Madame Bovary*, est-elle une interprétation fidèle, magistrale de la nature humaine, et rien de plus ; ce livre se range dans la catégorie de ceux que le génie seul produit.

Cette étude de M. Pica sur les trois écoles littéraires est destinée à produire des surprises assez curieuses. Dans la dernière partie consacrée au *naturalisme*, il dit entre autres choses que « les romanciers naturalistes ne se décident à écrire que lorsqu'ils ont ··n étudié le terrain sur lequel ils vont s'avancer, lorsqu'ils le ınaissent à fond et qu'ils ont rassemblé les documents multis dont ils ont besoin. Et, ajoute-t-il, ces écrivains basent leurs ıvres invariablement sur une multitude de notes prises avec la ıs patiente minutie sur ces *documents humains* qu'il est de

mode de conspuer aujourd'hui, sans bien savoir toutefois en quoi ils consistent ni quelle importance ils peuvent avoir. » Ces observations, reproduites à satiété sous toutes les formes, n'offrent rien de neuf et n'ont qu'une importance purement illusoire. De bonne foi, M. Pica pourrait-il croire sérieusement que les romanciers naturalistes, grands et petits, se soumettent à la fatigue aussi ingrate qu'inutile de recueillir des notes? Pour ma part, j'avoue n'y croire ni peu ni prou, et moins que jamais lorsqu'il s'agit d'un roman de grande envergure, qui sera toujours nécessairement le produit d'une pensée ayant pénétré la vie jusque dans ses profondeurs, et *non point une copie servile de la vie*, résultat, celle-là, de l'avortement de facultés moyennes ou mesquines. Selon moi, cette prétention de recueillir le *document humain* sent fort le charlatanisme. Les romanciers qui croient devoir nous avertir à l'avance des peines qu'il leur a fallu prendre pour écrire leurs romans, qu'ils qualifient orgueilleusement de *procès-verbaux;* à qui il a fallu, par exemple, étudier un millier d'ivrognes afin de représenter au naturel un buveur dans la décharge de ses nobles fonctions; qui ont dû se mêler jour après jour à des êtres dégradés et observer leurs vices dégoûtants afin de pouvoir reproduire sur le vif les héros de leurs récits, — ces romanciers-là, à mes yeux, côtoient de fort près le métier, la charlatanerie. Le véritable romancier, ne nous dirait rien de tout cela; ce qui se passe entre lui et son œuvre est affaire à sa conscience; il nous présente un ouvrage qui nous subjugue, qui nous émeut, qui nous exalte, et cela doit nous suffire, à nous et à lui. Peu nous importe en vérité qu'un romancier vienne nous dire: Entendez, citoyens, le détail de l'ouvrage qu'il m'a fallu faire, des peines que j'ai dû prendre pour recueillir les documents humains dont est fait mon roman naturaliste. Inclinez-vous et admirez! » Nous lui vouerions plus de reconnaissance s'il pouvait nous dire tout simplement qu'il a écrit un grand, un beau roman.

Mais pour ce qui est de ces documents humains tant prônés, nous avons quelque peine à réprimer un mouvement de stupeur en entendant M. Pica affirmer que l'art des naturalistes n'est point de l'imagination, mais de l'*intuition*. Qu'est-ce à dire? De l'intuition, à propos de documents humains?! Ne vous semble-t-il pas qu'il y a ici encore contradiction flagrante entre les termes? car l'intuition, qu'est-elle autre chose que cette inspiration dont parle Victor Hugo, et cette pénétration dont parle Champfleury? Péné-

trer la nature, la sentir par l'intuition et *non point la copier servilement,* c'est, je le répète, ce qu'ont fait tous les grands artistes, depuis Homère jusqu'à Manzoni. Cela étant, pourquoi tant de bruit soulevé autour des soi-disant documents humains? Mais il y a plus. M. Pica est le premier à reconnaître avec la perspicacité qui lui est propre, qu'en toute œuvre d'art, « il faut tenir compte de l'impression personnelle de l'écrivain. » Cette vérité, une fois admise, tranche nécessairement toutes les discussions qui peuvent s'élever sur le choix d'une méthode en fait d'art. Dans le fait, à quoi sert de se mettre à la poursuite des documents humains, du moment où, en passant dans le domaine de l'art, ces documents sont condamnés à subir une transformation inévitable, en raison du tempérament de l'artiste? Supposons, par exemple, deux romanciers, l'un pessimiste et l'autre optimiste, mis en présence des mêmes documents humains: n'est-il pas évident qu'ils en feront un usage diamétralement opposé? Et M. Pica n'est-il pas aussi le premier à admettre que « l'expression personnelle étant au nombre des éléments essentiels et indispensables de toute œuvre d'art digne de ce nom, et entraînant des inexactitudes, des déviations inévitables, non admissibles dans le domaine sévèrement circonscrit de la méthode expérimentale, cette méthode ne saurait être appliquée au roman? » Voilà une vérité que je ne me serais pas attendu à rencontrer dans l'étude de M. Pica, qui est, en fait d'art, un naturaliste intransigeant: mais, j'ai peine à m'expliquer pourquoi, au lieu de développer cette vérité et de la mettre en évidence en en faisant l'application à tous les grands romans, *sans distinction de temps ni d'école,* il a préféré s'égarer au milieu de la multitude des raisons avancées par l'école naturaliste, à laquelle il prédit avec Zola « sinon un triomphe stable et définitif, tout au moins une longue et vigoureuse existence. » Toutefois ses prévisions, qu'il me permette de le dire, pourraient bien tenir quelque peu de l'hallucination, comme la plupart des écoles en ont eu tour à tour. Les classiques d'abord, les romantiques ensuite, n'ont-ils pas pronostiqué à leur école une durée illimitée?

.˙.

Après avoir lu *Daniele Cortis* de Fogazzaro, ce roman où l'éminent écrivan de Vicence a marqué l'empreinte de son âme fortement trempée, je n'avais pas encore rencontré un roman tel que

Demetrio Pianelli d'Emilio De Marchi, que vient de publier tout dernièrement la maison Chiesa e Strada de Milan. Je ne suis point de ceux qui demandent à l'auteur d'un bon livre quel critérium l'a guidé, à quel procédé il a eu recours pour concevoir et pour incarner sa pensée. Il me suffit de considérer l'ouvrage au point de vue humain; il me suffit de savoir simplement s'il est fait, oui ou non, d'une substance que l'esprit puisse s'assimiler et transformer en aliment. En d'autres termes, j'apprécie un ouvrage ou je le repousse suivant qu'il reflète ou non quelqu'un des caractères essentiels et éternels de l'humaine nature, suivant qu'il répond ou non à un besoin de l'âme. Si la réponse est affirmative, j'ai affaire à un livre qui n'appartient pas exclusivement au jour où nous sommes, mais qui appartiendra aussi au lendemain; quelles que puissent être les transformations éventuelles réservées aux écoles littéraires et à leurs formules particulières et qui survivra à toutes les écoles et à toutes les formules.

Comme *Daniele Cortis, Demetrio Pianelli* est d'une facture *sui generis*. L'auteur s'y montre dégagé de tout lien envers les écoles, quelles qu'elles soient. La conception de ce travail est digne d'un esprit élevé, qui, répugnant à nous offrir des lieux communs d'une trivialité écœurante ou le tableau de laideurs repoussantes, s'est fait un devoir de placer devant nos yeux le noble exemple d'un sacrifice ignoré, de ceux que l'histoire n'enregistre point dans ses fastes et qu'aucun *reporter* ne daignerait mentionner dans la chronique des faits divers. Un homme obscur se débattant au milieu des difficultés de la lutte pour l'existence, et s'attachant néanmoins à l'accomplissement de son devoir avec une ténacité inébranlable, comme si de sa fermeté dépendait non seulement la tranquillité de conscience, mais la paix, mais le salut du genre humain; un héros qui, pour toute récompense à ses sacrifices, y compris celui de son amour, n'ambitionne d'autre bien que de pouvoir chaque soir poser sa noble tête sur un modeste oreiller et s'y endormir avec la paix du cœur, — tel est *Demetrio Pianelli,* l'un des types les plus vrais et les plus nobles dont l'humanité s'honore. Dans l'art, on le sait, chaque nouveau type créé est une idéalisation, et selon moi, sans idéalisation, il n'est pas d'œuvre d'art réellement excellente, — que ce principe plaise ou déplaise aux coryphées du réalisme à outrance. Si l'œuvre d'art est un roman, elle n'échappera à la vulgarité qu'en élevant ses personnages au rang de types; à ce prix, et à ce prix seul, le roman,

de simple livre de récréation, pourra s'élever à la dignité d'ouvrage éminemment utile, d'ouvrage d'éducation, à ce prix seul, on verra s'opérer le miracle qui transforme les divers personnages du roman en un miroir où viennent se refléter et se reproduire les individus des différentes classes de la société humaine, divisés non seulement d'après les professions qu'ils exercent ou les conditions économiques où ils sont placés, mais tout d'abord selon leurs vertus et leurs vices. Un type est un être collectif, et par conséquent inépuisable; d'où tout artiste peut en faire usage à son tour sans être tenu pour cela à suivre les traces de ses prédécesseurs. *Demetrio Pianelli* en est la preuve palpable, ce type de l'une des variétés du *galant homme*. Le galant homme peut se rencontrer à tous les degrés de l'échelle sociale, il peut se rencontrer dans toutes les professions, dans tous les métiers; il peut se rencontrer sur le trône avec Victor-Emmanuel, comme dans les emplois infimes d'une administration de province avec Demetrio Pianelli, un scribe sans valeur, à le considérer superficiellement, une personnalité hors ligne, à le considérer au point de vue du caractère. Le galant homme pourra être doué d'un grand savoir, comme Benjamin Franklin, mais il pourra être aussi un simple ignorant, tel que Pianelli précisément, dont l'habileté technique se bornait tout uniment à mettre au net les brouillons de son supérieur. Le galant homme pourra avoir pleine conscience de son devoir et se complaire dans sa vertu, tout comme il se peut faire aussi qu'il possède simplement l'instinct du bien comme l'avait Pianelli, qui se maintient bon jusqu'à la fin, en dépit des revers de fortune, en dépit de l'injustice humaine, et cela parce qu'il lui est littéralement impossible de devenir méchant. Le galant homme, enfin, pourra être en même temps un bel homme, ou bien n'avoir point d'apparence ou une apparence mesquine, à l'instar de Demetrio Pianelli, qui prend en patience ses imperfections physiques et ne s'en irrite ni n'en rougit, car il trouve en la perfection de son âme une noble récompense.

Demetrio Pianelli est donc une variété du type du galant homme, que M. De Marchi a dépeinte de main de maître. Cette louange pourra paraître exagérée à certains critiques, mais elle a, quoi qu'il en soit, le mérite d'être sincère. Pour asseoir mon jugement sur ce point, j'ai dû consulter mes impressions, cela va sans dire; or, en fermant le livre, ces impressions étaient de tous points identiques à celles que m'aurait laissées le contact d'un galant homme dont

l'amitié aurait du prix à mes yeux et sur le compte duquel je dirais partout et toujours tout le bien du monde.

J'essayerais de résumer ce beau roman, si je n'étais pas persuadé qu'un résumé, fort utile lorsqu'il s'agit d'ouvrages scientifiques, est tout à fait inutile, nuisible même, appliqué aux œuvres d'art. Un roman n'est pas simplement une histoire, c'est une représentation vivante dont l'intérêt, loin de se concentrer dans le fait positif, gît dans le contraste des caractères, dans le choc des passions. Laissant donc de côté le résumé, je me bornerai à noter qu'auprès de cet excellent Demetrio Pianelli, le lecteur trouvera d'autres personnages pétris de main de maître, qui ne manqueront pas de gagner son estime. Et je noterai, pour finir, un autre titre de M. De Marchi à la considération, non pas peut-être de tous les lecteurs en général, mais d'une certaine catégorie de lecteurs auxquels il ne plaît pas que rien soit négligé dans les manifestations de l'art littéraire, pas plus la conception que l'exécution, pas plus le caractère des personnages que celui des localités, pas plus la langue et le style que l'exactitude du mot, celle de la ponctuation y comprise. M. Emilio De Marchi appartient à la famille peu nombreuse des écrivains sobres, que l'art n'enivre pas. Aussi, à ce point de vue encore d'une juste mesure appliquée partout avec discernement, je n'hésite pas à ranger son *Demetrio Pianelli* à côté des grandes manifestations artistiques et des modèles irréprochables de bon sens et de bon goût tels que *Daniele Cortis.*

∴

Et maintenant passons à autre chose. Pour mon usage particulier je divise d'habitude les livres, de quelque nature et de quelque espèce qu'ils soient, en deux catégories, en bons et en mauvais livres, m'appuyant pour cela sur l'autorité de Michel de Montaigne, qui en agissait de la sorte non pas en fait de livres seulement, mais en fait de tout.

Ce qui ne veut point dire, — toujours d'après Montaigne — qu'un mauvais livre ne puisse pas avoir, comme toute autre chose mauvaise, un fort grand succès, — succès momentané, cela va sans dire. Il en est de certains livres comme de certaines individualités, qui s'élèvent en raison directe de leur légèreté et de leur vacuité. Aucune époque n'a été plus que la nôtre propice à ces sortes de triomphes et d'apothéoses d'un jour ou d'une heure, dus aux efforts spasmodi-

ques d'une réclame intéressée. Montaigne, s'il était encore au nombre des vivants, eût sans nul doute reconnu ce fait et l'eût pris pour sujet d'un de ses essais immortels. Que de romans qui ont fait beaucoup de bruit au moment de leur publication, nous paraissent déjà vieux de plusieurs siècles bien qu'ils ne soient nés que d'hier ! Cela vient de ce que la plupart des romans ne sont pas des livres mais des curiosités, ne sont point des œuvres d'art mais de pures et simples passe-temps, et une fois lus, perdent leurs titres à la bienveillance du public. Un ouvrage de ce genre a paru récemment en Italie et semble destiné à un certain succès temporaire, j'ai nommé le *Roman de la mort*. On dirait le titre choisi tout exprès en vue d'éveiller la curiosité; de fait, les âmes tristes, mélancoliques, mécontentes de la vie — il y en a tant de nos jours ! — résisteront difficilement à la tentation d'acheter ce volume et de le parcourir. Ce titre est à lui seul toute une promesse de révélations, de mystères dévoilés, et la figure dessinée au frontispice — une jeune et belle enfant écrasée sous la douleur — ajoute encore à l'effet du titre et aiguillonne toujours davantage la curiosité de l'acheteur. Il ouvre le volume dans l'espoir de parcourir une lamentable histoire, qui menace de lui déchirer le cœur, il est vrai, et de lui arracher des torrents de larmes, mais qui devra en revanche lui mettre sous les yeux quelque noble exemple de sacrifice et de vertu, bien fait pour le dédommager au centuple des pleurs qu'il aura versés. Et cet espoir de l'amateur confiant se transformerait en certitude s'il pouvait se douter que le *Roman de la mort* est l'œuvre d'une femme, qui se dérobe sous le pseudonyme masculin de Bruno Sperani.

Mais, ô déception ! où est le récit touchant, où sont les déchirements douloureux, les fleuves de larmes, où sont surtout les nobles leçons de sacrifice et de dévouement? Nous n'en trouvons pas l'ombre dans ce roman. Une jeune fille déflorée pendant son sommeil par un mécréant, apprend le malheur irréparable qui l'a frappée en sentant son enfant s'agiter dans son sein. Elle a aimé, elle aime encore, un jeune homme riche, un jeune homme dans une position égale à la sienne et qui, à son tour, est fou d'amour pour elle. Mais peut-elle être à lui désormais? Sa résolution est prise; imposer silence à son amour et rompre avec son fiancé. Entre les mains d'un romancier de grande envergure, il y avait là une situation superbe: il y avait à relever dans le sacrifice de la malheureuse jeune fille un noble exemple de vertu, vertu torturée, crucifiée, il est vrai, mais forte et grande. Mais Bruno Sperani n'en a pas com-

pris toute la portée et a fait son possible pour l'atténuer; voici comment. Dans une scène de passion où le fiancé conjure la malheureuse enfant de donner la raison de son refus, elle lui dévoile le monstrueux secret, elle lui apprend qu'elle porte dans son sein le fruit du péché, mais en continuant à lui taire tous les détails de cette triste histoire; et vous doutez-vous pourquoi elle lui en fait un mystère? Parce que la chose est si étrange qu'il aurait peine à ajouter foi à son récit. C'est à partir de là que commence à proprement parler le *Roman de la mort*, car, en dépit de l'horrible révélation qu'elle vient de lui faire, le jeune homme sent son amour toujours plus vivant en son cœur; mais, persuadé qu'il ne peut honnêtement prendre pour femme celle qu'il aime, le respect du monde le lui défendant, et ne peut pas non plus en faire sa maîtresse à cause du respect qu'il lui porte à elle-même, il lui propose de mourir ensemble de la même mort. Là, semble-t-il, le roman touche à son terme, attendu qu'il ne doit pas être difficile pour ces jeunes gens d'arriver d'une façon ou de l'autre au dénouement fatal. Il n'en est rien, toutefois, et le roman ne fait que commencer, au contraire. Les pages succèdent aux pages, enregistrant les projets les plus étranges et les plus divers relativement au genre de mort dont il pourrait convenir aux héros de faire choix. Le temps passe au milieu de ces indécisions, et le grand fait de la mort, qu'on croirait, n'est-il pas vrai? devoir être inévitable dans un roman qui porte ce titre lugubre, finit par se résoudre en un bel et bon mariage, dû à ce tiers importun dont personne ne songeait à s'occuper, — à l'enfant qui au terme fatal des neuf mois s'en vint frapper sans y être invité aux portes de la vie. Les vagissements d'un enfant qui n'était pas à lui suggèrent au bon jeune homme l'idée de se déclarer le séducteur de cette excellente jeune personne, et de s'offrir à lui rendre l'honneur en l'épousant.

De la sorte, personne ne meurt dans ce *Roman de la mort*, et tout se termine gaiement, sur le modèle des comédies du temps jadis.

Et maintenant récapitulons un peu, si vous le voulez bien. Le héros, qui a toujours ardemment aimé celle qu'il épouse à la fin, aurait pu lui épargner la honte de passer pour une jeune fille légère, incapable de résister à la séduction, puisqu'il n'eût fallu pour cela que l'épouser au lendemain du jour où elle lui avait tout avoué. C'eût été là une noble action, que lui eussent conseillée à la fois non seulement l'amour et l'estime pour la jeune fille, mais encore

la logique; tandis que cette même action perd au contraire quatre-vingt-dix-neuf pour cent de sa valeur, ne se produisant qu'après que le déshonneur est devenu un fait acquis et que les deux amants ont perdu tant de temps à la recherche de la mort qu'ils rêvaient. De fait, on pourrait se demander pourquoi le héros a tant tardé à se décider à un acte qu'il aurait pu exécuter dès l'abord, du moment qu'aucun obstacle ne s'y opposait? J'en lèverais la main, si le *jeune homme de bien* de ce roman pouvait parler, il nous dirait : Eh quoi! vous voudriez me rendre responsable d'un fait dans lequel ma volonté n'est entrée pour rien? Informez-vous bien plutôt auprès de l'écrivain, qui a voulu que les choses se passassent de cette façon et non pas autrement, désireuse qu'elle était de donner à son roman une certaine étendue. Sur quoi, si j'adresse ma question à l'auteur, il se peut fort bien qu'elle ne daigne point me répondre, ou me réponde simplement « qu'elle a fait ce qui lui a semblé bon. » Dans ce dernier cas, je me permettrais de lui faire observer que la *liberté dans le faire* a ses limites, et qu'il n'est permis à personne d'enfreindre les lois de la logique et du bon sens, moins que partout ailleurs dans un art qui élève aujourd'hui des prétentions au vérisme et au naturalisme. Outre cette observation d'ordre général, je me permettrais encore de lui en présenter quelques autres plus spéciales; je lui dirais entre autres que lorsque c'est une femme qui tient la plume, elle doit respecter outre les obligations littéraires et esthétiques communes aux artists des deux sexes, certaines obligations particulières, parmi lesquelles vient se placer au premier rang le respect dû à la *fémininité*. Nous commençons, il est vrai, à voir se produire en Italie certaines plumes féminines qui, traitant de préjugés vieillis les égards que la femme-écrivain doit à son sexe, se sont plus à décrire maintes scènes d'un décolletage si cru que bon nombre de nos romanciers masculins n'auraient pas eu le courage de les placer sous les yeux du public; mais ces exemples ne sauraient servir d'excuse, vu que le péché d'autrui n'atténue pas celui que nous nous laissons aller à commettre. Selon moi, dans ce dernier roman aussi bien que dans ceux qui l'ont précédé, Bruno Sperani s'étudie à faire du *vérisme* à outrance, elle recherche omme à plaisir les situations et les scènes qui appellent la roueur sur le visage. L'art est grand comme la vie, et la vie, que art s'étudie à représenter et à dépeindre, a pour le moins autant e côtés nobles et beaux qu'elle en a d'ignobles et de bas. Or, selon oi, c'est sur les premiers exclusivement qu'une femme devrait

diriger son attention, ainsi que le font en général toutes nos plumes féminines, dont la renommée, pour s'être formée plus lentement, ne s'annonce pas moins durable que celle que peut attendre Bruno Sperani du *Roman de la mort.*

Ceci m'amène tout naturellement à mentionner un beau livre de Mme Vertua-Gentile, destiné aux jeunes filles, *In collegio* (Au pensionnat). Voilà en vérité une belle et noble mission pour la femme-auteur que celle de composer pour la jeunesse des livres qui sont à la fois des œuvres d'art et l'enseignement le plus génial et le plus efficace. *Au pensionnat* contient trente-sept récits et dans tous cet écrivain distingué s'est proposé quelque but utile: tantôt elle vise à corriger un défaut, tantôt à inculquer une vérité morale ou à démontrer une vérité scientifique; ici c'est l'amour du beau sous quelqu'une de ses formes multiples, plus loin l'amour de la patrie, la poésie du sacrifice, le devoir du courage ou celui de la résignation, autant de sujets qui, présentés sous une forme exquise de récits ou d'ébauches, constituent une série de petits chefs-d'œuvre.

Signalons encore comme également dignes d'être recommandés à l'attention du public les *Récits de Noël* de la marquise Colombi, l'auteur d'une série d'ouvrages d'éducation et d'instruction remarquables à tous égards, au nombre desquels on compte de vrais joyaux, tels que *Les enfants d'autrefois et les enfants d'aujourd'hui, Dans la rizière,* et ce code de courtoisie sociale arrivé aujourd'hui à sa seizième édition, sous le titre de *Les gens comme il faut.* Les *Récits de Noël* ne sont pas, il est vrai, une nouveauté de la première fraîcheur; ils circulent déjà depuis un certain temps parmi les familles qui tiennent à mettre entre les mains de leurs enfants des lectures agréables, instructives et saines. La presse qui se respecte a fêté, lors de leur apparition, chaque nouvel ouvrage de cet auteur sympathique, qui considère l'art d'écrire comme un sacerdoce et non pas comme un moyen de s'assurer sans grand effort de la renommée et de l'argent.

Une troisième femme-auteur d'un mérite réel, *Neera,* vient d'achever un ouvrage de dimensions plutôt restreintes si l'on regarde au nombre des pages, mais d'une importance incontestable si l'on juge d'après leur contenu. Ce livre paraîtra bientôt sous le titre d'*Adolphe, un livre pour mes fils,* par les soins de MM. Chiesa et Strada, éditeurs, à Milan. J'en parlerai en son temps.

En attendant, le titre de l'ouvrage me suggère une réflexion.

On entend répéter sur tous les tons qu'il faut que l'art soit *vériste* et naturaliste. C'est possible. Mais au nombre des faits indubitables et naturels d'ordre moral et social, je ne crois pas me tromper en affirmant que la première place revient de droit à la famille, — bien entendu à la famille considérée comme une institution d'amour et de dévouement réciproque entre les membres qui la constituent, et comme une garantie d'ordre et de prospérité pour l'État. Néanmoins, la grande majorité des romans qui ont fait gémir nos presses jusqu'à ce jour, tendent en général à la dissolution de la famille, narrant, décrivant minutieusement des amours illicites et pis encore, sous le prétexte pour le moins étrange que ces amours sont des faits réels, incontestables, les présentant sous une forme séduisante, faite pour pervertir les âmes tendres et inexpérimentées, en leur inoculant les germes d'une corruption, hélas! irrémédiable. Ces jeunes existences ne sont autres que celles de nos enfants que nous surprenons souvent dégoûtés de tout travail sérieux, rebelles au devoir, récalcitrants au sacrifice, épicuriens à vingt ans, las de la vie à vingt-cinq, ineptes à conquérir et à goûter une joie pure et durable qui leur fasse bénir l'existence. Ah! ce crime monstrueux, cet attentat permanent au bonheur de plusieurs générations successives, des centaines de plumes le commettent chaque jour impunément, sans que leur conscience proteste, sous la protection que leur accordent des lois imprudentes, s'abritant derrière le prétexte spécieux de la liberté de la presse. Hélas! à moins de devenir une armée, la petite phalange des écrivains honnêtes sera bien impuissante à contenir le flot destructeur qui menace de nous submerger. Hier c'était Vincent Pantaleo, aujourd'hui c'est *Neera* qui, tremblant pour l'avenir de leurs fils, ont pris la plume pour faire des livres qui puissent leur servir d'arche de salut le jour où ils se verront lancés au milieu des eaux putrides de la décadence morale actuelle, où souffle l'ouragan déchaîné des passions abjectes. Qu'ils soient bénis, ces nobles champions du bien, et puisse l'exemple qu'ils ont donné trouver des imitateurs par milliers!

A. Lo Forte-Randi.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE

SOMMAIRE. *L'empereur Guillaume Ier, la princesse Élise Radziwill et l'impératrice Augusta* (Deutsche Rundschau, février 1890). — *Der Kronprinz und die deutsche Kaiserkrone*. Erinnerungsblaetter, von Gustav Freytag. Hirzel, Leipzig, 1889. — *J. J. Rousseau's Krankheitgeschichte*, von P. J. Möbius. Leipzig, Vogel, 1889. — *Robert Leichtfuss, Hans Hopfen*. Engelhorns Allgemeine Roman-Bibliotek. Stuttgart, 1888, 2 Bande. — *Josua*, Georg Ebers. Deutsche Verlagsanstalt. Stuttgart, Leipzig, Berlin.

C'est une délicate succession à prendre que celle de ces revues de la littérature allemande faites jusqu'ici par M. Ernest Tissot, ce guide à la phrase élégante et facile. Je m'efforcerai de le continuer sans prétendre le remplacer, chaque critique ayant son tempérament propre et par là une manière à lui de juger héros et événements. La qualité d'une intelligence, le milieu dans lequel elle se développe, les influences qui la travaillent varient d'un homme à l'autre et lui tracent son orbe. Bien que souvent accepté comme juge suprême, le critique ne peut remplir ce rôle. Être nerveux, impressionnable, il ne sera que le guide choisi; il n'atteint point à l'impartialité rigide. Aussi on ne le lui demande pas, et les chefs de la critique qui nous plaisent le mieux sont ceux justement chez lesquels le tempérament transparaît le plus.

Pour juger les œuvres allemandes, un critique français doit savoir dépouiller son moi et se placer quelque peu au point de vue d'outre Rhin, sans quoi il risque d'être souverainement injuste. J'aime l'Allemagne des peintres, des poètes, de Gœthe, l'Allemagne des philosophes et des naïves légendes, de la pensée puissante et de la

bonne vie simple qu'étouffe le militarisme. C'est sous son égide que je me placerai évitant toute question brûlante.

∴

Il était une fois deux enfants royaux
Qui s'aimaient bien fort;
Ils ne pouvaient se réunir,
Les eaux étaient trop profondes,

dit la ballade allemande; et c'est l'histoire du prince Guillaume qui fut Guillaume Ier, empereur d'Allemagne et de la princesse Élise Radziwill. [1]

Ils s'aimaient bien fort. Lui était de haute taille, un parfait cavalier; elle toute féminine, svelte, le front élevé, les cheveux blond cendré, le nez aquilin, de grands yeux bleus, rêveurs et purs. A plusieurs reprises, la famille Radziwill s'était alliée à celle des Hohenzollern. La mère d'Élise était Louise de Prusse, fille du prince Ferdinand et de la margrave Louise de Brandebourg. Ces liens de famille permirent aux jeunes gens de se voir beaucoup et de s'aimer. Le confident du prince et de la princesse fut Oldwig de Natzmer, un habitué aussi du palais Radziwill.

Le prince Anton de Radziwill, après le dernier partage de la Pologne, s'était fixé à Berlin et marié. Il avait été nommé gouverneur de la province de Posen où il passait l'été. Il était ami des arts, spirituel, aimable et beau. Gœthe l'avait nommé le premier vrai troubadour par lui rencontré. Dans sa maison se voyaient des artistes mêlés au monde de la cour, — chose rare à cette époque, — Mendelssohn, Spontini; on y jouait la comédie. La princesse Élise et le prince Guillaume y figurèrent parfois.

On s'aperçut bien vite de l'inclination des jeunes gens l'un pour l'autre; on assurait que le prince songeait à épouser la jeune fille. Dès qu'il l'apprit, il en fut troublé, sentant tout ce qui les séparait. Il se fit plus rare dans le palais Radziwill, mais les fêtes amenaient forcément des rencontres d'autant plus agréables que la conscience du prince était à l'aise: il pouvait se dire obligé de revoir celle 'il aimait.

En 1821, le séjour à Berlin du grand-duc Nicolas et de sa femme

---

[1] *L'empereur Guillaume Ier, la princesse Élise Radziwill et l'impératrice Augusta.* Deutsche Rundschau, février 1890.

la princesse Charlotte donna lieu à de grandes réjouissances. On représenta à la cour *Lalla Rook* de Thomas Moore. La princesse Élise remplissait le rôle de la Péri; elle y apparut merveilleusement belle. Le peintre Hensel l'a peinte dans ce rôle. On l'appelait partout « la rose blanche ». Le prince Guillaume figurait comme l'un des fils du souverain de Delhi, Arungget, de prestance superbe. Mais il était secrètement angoissé et l'écrivait à son ami Natzmer:

« Berlin, 30, 1,21. — Ce que l'on raconte dans les journaux du tableau de la Péri et de celui du Guèbre est très vrai. Le premier a été représenté par la princesse Élise (Péri) et la comtesse Mathilde Voss (ange de lumière), le second par Bojanowsky qui des créneaux de la tour se jette dans le feu et la comtesse Bruhl qui se précipite dans la mer, tandis que le prince Radziwill père et plusieurs autres furieux assiègent la tour.

« Du reste Berlin est cette année très brillant. Notre roi ira, dit-on, en mars au congrès (de Vérone), parce que la marche en avant de l'armée autrichienne aura lieu à ce moment. Combien volontiers je le suivrais et bien loin!

« Que je ne sois pas heureux ici, vous le comprendrez; si ce n'était pas de Charlotte (sa sœur, femme du grand-duc Nicolas) je ne sais pas ce que je donnerais pour m'en aller. En vérité vous êtes heureux. »

Mais Frédéric-Guillaume III se montrait très bienveillant envers la princesse Élise. Dans son entourage on en conclut qu'il désirait le mariage et le prince Guillaume se rapprocha de nouveau des Radziwill. Il était plein d'espérances que sa correspondance avec Natzmer laisse entrevoir. L'été de cette année 1821, il le passa en partie à Aix-la-Chapelle, avec l'attente de l'hiver qui le ramènerait auprès de la jeune princesse.

Le roi se préoccupa de ce revoir.

« Vous savez que je résolus *de me retirer de mon propre mouvement,* sans ordre supérieur, raconte le prince à Natzmer dans la très longue et intéressante lettre du 9 mars 1822: « J'exécutai ce plan de conduite, mais je remarquai bientôt que ce n'était qu'une comédie que je jouais devant le monde, car de jour en jour mon cœur battait plus violemment! et cela n'est-il pas compréhensible? Je pris congé cet été-là avec des sentiments plus forts que jamais.

« La tristesse qui s'empara alors de moi ne put point passer inaperçue durant les six mois suivants. Lorsque les Radziwill furent attendus, venant de Posen, le roi manda vers moi afin de sa-

voir où j'en étais. Je dus avouer franchement que mon inclination n'avait fait qu'augmenter et que malgré ma résolution et mes combats je n'avais pas la force de renoncer volontairement alors que je sentais si profondément et que j'étais compris.

« Là-dessus le roi promit de faire ce que faire se pouvait pour voir s'il était possible de conclure une union qu'il désirait à cause de la bonté de la princesse Élise. Cette promesse tomba dans les jours de l'arrivée des Radziwill. Vous pouvez imaginer avec quelles espérances je regardais désormais vers l'avenir, et je vécus quelques très heureuses semaines, jusqu'à ce que vinssent les pénibles journées. »

Les recherches des ministres du roi établirent que, d'après toutes les stipulations, l'union serait une mésalliance. Depuis Frédéric le Grand, un Hohenzollern ne pouvait épouser qu'une fille de maison régnante. Le prince Guillaume ne s'était pas du tout attendu à cette conclusion: il avait cru que l'on alléguerait le peu d'éclat de l'alliance.

Le roi exigea alors un entier renoncement au projet de mariage.

« Personne ne peut se représenter, continue le prince, quelle lutte j'eus à soutenir pendant quelques jours avant que d'arriver à une décision. J'avais souvent envisagé cette catastrophe, mais qu'elle pût m'accabler à ce point, je le prévoyais à peine. Tous ceux à qui je demandais conseil ne pouvaient désormais m'en donner d'autre que celui de me soumettre au désir du roi; tous le répétaient: la princesse Guillaume (sa belle-sœur), Brause (son ancien gouverneur), le grand-duc de Strelitz (son oncle maternel), que j'ai appris à estimer fort. Je me décidai donc à aller chez le roi; il me parla avec bonté et émotion, mais dut cependant maintenir ses exigences — *c'était le 26 février.* »

C'était le 26 février! Il y a dans cette courte phrase toute l'ardente douleur du jeune homme. Fils obéissant il le fut alors, de même que plus tard souverain dévoué à la grandeur de son peuple.

Le prince s'expliqua par lettre avec la princesse Louise, puis il lui rendit visite. Il termine par ces mots la lettre que nous venons de citer:

« 6 heures $1/_2$ du soir. Je me hâte vers la fin, car *je dois aller chez la princesse Louise.* Je ne suis plus en état d'écrire un mot. Donc adieu.

« Votre ami GUILLAUME. »

Après quoi le prince se rendit en Hollande. Les voyages ne le guérirent point de son amour, comme le témoignent ses lettres à Natzmer. Il eût désiré une vie très active, et des bruits d'une nouvelle guerre entre la Russie et la Turquie ayant un instant circulé, il demanda au roi la permission d'y prendre part. Frédéric-Guillaume III l'emmena avec lui au congrès de Vérone, puis dans la visite qu'il fit au pape.

Durant le voyage la tristesse du prince ne put échapper à son père. A leur retour à Berlin le roi convoqua son Conseil afin de voir si les empêchements au mariage ne pourraient pas être écartés.

La majorité du Conseil conclut de nouveau à l'inégalité du rang.

Le mariage du prince royal restait stérile. On dut envisager la possibilité qu'il le demeurât: l'importance de celui du prince Guillaume s'en accrut. Le roi continuait à hésiter et l'amoureux à flotter entre l'espérance et la crainte.

On songea alors à écarter la question d'inégalité de rang: la princesse eût été adoptée par le frère de sa mère le prince Auguste. Les lettres de 1825 prouvent que le roi hésitait toujours. Enfin en 1826 tout espoir s'évanouit pour le prince. La cause en fut, dit-on, le mariage du prince Charles (frère cadet de Guillaume) avec la princesse Marie de Saxe-Weimar. [1] Le grand-père de cette dernière, le grand-duc Charles-Auguste, [2] aurait déclaré que, si la mésalliance se faisait, il réclamait pour les enfants de sa fille le droit de succession au trône de Prusse, d'autant plus que la princesse Élise était catholique. L'adoption ne compensait pas la naissance. Dans une lettre pleine de tendresse le roi démontra à son fils que les tentatives pour rendre l'union possible n'ayant pas abouti il devait renoncer à l'idée d'épouser la princesse.

Le prince écrivit son malheur à Natzmer; il le jugeait le résultat d'intrigues.

« Toeplitz, 29 juillet 1826.

« Vous aurez déjà appris par Brause, excellent Natzmer, quel dur destin m'a enfin frappé. Une rare énergie est nécessaire pour sacrifier ses plus chers, ses plus nobles désirs! Mais à quelle hauteur cette énergie ne doit-elle pas s'élever chez moi pour renon-

---

[1] Le mariage eut lieu le 26 mai 1827.

[2] L'ami de Gœthe, mort en 1828.

cer à une union qui était désirée par les plus proches intéressés — union que dénouent seules des circonstances extérieures — et dans laquelle, depuis tant et tant d'années, je rêvais tout mon bonheur. Depuis ces quatre dernières années j'ai été entretenu dans un état de tension continuelle et je me voyais presque arrivé au but ardemment désiré. Je puis bien le dire: durant ce temps j'ai été méchamment joué par des intrigues d'hommes; cependant il n'entre en mon cœur aucune colère contre eux. Ici-bas Dieu se sert des hommes comme d'instruments au moyen desquels il nous conduit selon sa volonté.

« Le rétablissement du calme intérieur nécessaire pour poursuivre l'activité habituelle et se voir indemnisé ou plus satisfait dans sa vocation et dans l'accomplissement du devoir, demande du temps.

« Dans les premiers jours j'étais comme écrasé. A présent, bien que je lutte, une autre douleur me ronge, celle du vide en moi qui est horrible. Le contraste est trop rude entre les sentiments qui m'enflammaient à l'ordinaire en pensant à l'objet désormais perdu et ceux qui maintenant me glacent à son souvenir, puisque tout est sans espoir.

« Dans cette pénible décision le roi a été infiniment indulgent et affectueux pour moi, et je tiens pour le plus grand des bonheurs que vis-à-vis de lui ma position soit telle.

« Je n'ai jamais été aveugle dans toute cette affaire; je ne me suis jamais caché combien l'union désirée était insolite et qu'il n'y eût beaucoup à dire là-dessus. Mais comme je ne la tenais pas pour impossible, — et en cela je ne puis pas changer de manière de voir, bien que cela ne m'entraînera jamais plus à nourrir une espérance, — je ne pouvais pas non plus y renoncer de plein gré en songeant à celle qui était le prix du combat.

« J'ai toujours demandé une décision, et toujours l'on venait me questionner sur ma façon de penser qui était sans cesse diamétralement opposée à celles des autres. Il arrive maintenant ce que j'ai désiré, — une décision sans consultation; néanmoins, elle doit d'autant plus me surprendre et m'ébranler que je ne la prévoyais pas du tout, et même à l'ouverture des papiers je croyais voir poursuivre l'ancienne marche. Je restai pétrifié en lisant la décision définitive. »

Le prince Guillaume obéit à son père et se sacrifia à l'État.— Dit-il adieu à la princesse Élise? On l'ignore. On voudrait des détails sur une suprême entrevue.

Les Radziwill se retirèrent de la cour, lorsqu'il n'y eut plus d'espoir d'alliance, passant l'hiver à Posen, l'été dans leurs terres, à Ruhberg entre autres, dans la vallée de Hirschberg.

En juin 1827 le prince fit un séjour chez le prince Guillaume, à Fischbach, dans le voisinage de Ruhberg et il écrivit sur une carte :

« Salut à ceux qui peuvent habiter cette paisible vallée! — Ceux qui par la force des circonstances doivent y rester étrangers savent seuls en sentir la privation ».

En 1830, déjà marié et revenu dans la vallée il écrivit encore :

« Après trois années ici de nouveau. — Tout ce qui s'est passé depuis lors!

« Malgré l'accueil de cœurs fidèles ici, hélas! maintenant étranger à demi.

« L'éternellement reconnaissant

« GUILLAUME. »

Le 11 juin 1829 il épousa la princesse Augusta de Saxe-Weimar, âgée de dix-sept ans, il en avait trente-deux.

Il avait été décidé entre le prince et celle qu'il aimait qu'ils ne se chercheraient ni ne s'éviteraient. La princesse Élise ne se maria point; brisée de cœur elle s'efforça de cacher au monde son irréparable douleur. Mais sa santé était atteinte. Elle fut prise d'une hémorragie chez le prince Guillaume, après un dîner, en janvier 1833. Son père mourait quelques semaines plus tard. En juin, une nouvelle hémorragie alarma les siens; elle-même attendait la mort. Dans son journal on lit:

« 30 juin. — Si ce n'était pas de maman! O mon cher Sauveur, enlève-moi à moi et donne-moi à toi. Quoi que ce soit que tu décides pour moi, je veux me soumettre. Que je vive tout à fait pour maman si c'est ta sainte volonté! »

Elle mourut le 24 septembre 1834, à l'âge de trente et un ans, secrètement heureuse de quitter la vie, trouvant qu'après avoir aimé si haut, le ciel seul pouvait la consoler du bonheur perdu.

M. de Natzmer qui a publié dans la *Deutsche Rundschau* les intéressants détails qui précèdent et de nombreuses lettres, entremêle le tout de louanges pompeuses à l'adresse du père, du fils, de l'impératrice Augusta et de leurs descendants, qui nous gâtent un peu le récit très attachant en lui-même. Dans toute sa simplicité cet ardent amour du futur empereur d'Allemagne pour la ravissante

Élise Radziwill et son sacrifice à la volonté de son roi, à la raison d'état, ont une noblesse touchante qui peut se passer de commentaires.

∴

Encore un livre sur Frédéric III, dû à la plume autorisée de M. Gustave Freytag. La noble figure de celui qui fut pendant tant d'années le kronprinz hantera longtemps l'imagination. Cruelle, la destinée lui a pourtant ciselé une enviable couronne: celle d'espérances qui ne seront jamais trompées. Lui, le guerrier, restera dans le souvenir des hommes tel qu'un messager de paix. La raison nous dit cependant qu'il était empereur d'Allemagne, héritier d'une puissance qu'il avait ardemment souhaitée pour sa maison et qu'il n'aurait certes pas consenti à diminuer; mais le charme de cette douloureuse figure est plus fort que tous les raisonnements. On ne peut pas croire qu'il n'eût pas été juste et bon.

N'est-il pas étrange que ce soit la France qui ait presque de l'affection pour le vainqueur de Woerth, tandis qu'en Allemagne on tient sa mémoire en médiocre estime lorsqu'on ne lui est pas hostile? Cette médiocre estime est visible dans les *Souvenirs* de M. Freytag. Sans doute l'auteur des *Ancêtres* doit se défendre d'une telle accusation, il enveloppe ses jugements d'éloges pompeux sur la bonté du prince royal, ce qui lui permet de refuser à son impérial protecteur des capacités politiques et militaires.

La première partie du volume et la plus considérable est formée par des notes recueillies au quartier général de la troisième armée que M. Freytag rejoignit le 1er août 1870 et qui venait de Spire à Reims, pour reprendre le 8 septembre la route de l'Allemagne. *Après la guerre*, le second fragment complète ces notes en ce qui regarde Frédéric III. Puis viennent une relation officielle du voyage du kronprinz en Orient, une dissertation sur le cérémonial impérial et un dialogue patriotique en vers.

Nous n'apprenons là rien de bien nouveau et que déjà l'on ne sût. Mais il est intéressant de connaître les jugements d'un homme tel que M. Freytag sur un prince qui fut son ami à en juger par les conversations rapportées. Sans doute ces souvenirs n'eussent jamais vu le jour si le prince royal eût vécu toute sa vie.— « Seigneur, garde-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis! » est une

prière que les puissants, comme les simples mortels et plus qu'eux encore, devraient répéter soir et matin.

Le célèbre écrivain est arrivé à Spire: « Je trouvai, dit-il, notre maître très aimable et bienveillant; il est pour moi un homme touchant: pureté et franchise du cœur, profondeur d'impressions avec de la lenteur dans le vouloir, partout où il n'est pas poussé par un sentiment vif. »

Dès les premières lignes on voit le procédé, et le mot *unbehilflichkeit,* que nous avons traduit par lenteur, frise le sens d'incapacité.

M. Freytag continue: « Dès que nous fûmes seuls il me parla de la princesse royale. Mais dans sa compréhension des circonstances de l'Allemagne il était comme un ange ailé *(geflugelter engel)* qui plane haut au-dessus de la terre. »

A travers le Palatinat des vivats enthousiastes saluèrent le kronprinz. « Il rendait joyeux le cœur des hommes par une union particulière d'aristocratique politesse et de manières affables. Et en cela il exerce une action conquérante. Mais une telle action est comme un souffle de poésie étrangère; elle s'efface vite dans la sobre réalité. »

On dit que l'impératrice Frédéric, après avoir feuilleté le livre dont nous parlons, irritée, ne voulut point l'achever: son mari y était représenté sous un faux jour, il n'avait pas été compris par celui qui se permettait de parler de lui. Elle aurait conclu en disant: « Qu'importe mes protestations? On ne pourra jamais empêcher les gens de bavarder. »

Voici un paragraphe qui n'a pas dû lui plaire. Le 23 août, à Ligny, le prince était indisposé.

« Le soir je restai seul avec le kronprinz. Il était couché sur l'étroit lit de camp, qu'il se fait dresser dans chaque quartier. Devant lui, sur le petit secrétaire, se trouvaient, de façon à ce que ses yeux pussent s'y reposer, la photographie de la princesse royale et de ses enfants. Il parla aussitôt des siens, du caractère de ses enfants, de leur développement, de sa douleur pour ceux qu'il avait perdus. Son œil devint humide et sa figure transfigurée par l'amour et le chagrin.... Il parla ensuite de sa femme, avec une tendresse dévouée. Il loua ses riches connaissances et son esprit auquel il recourait toujours; il se plaignit de ce que l'on ne reconnût point partout la valeur d'une telle femme et l'on sentait quel bien il éprouvait à s'entretenir de celle à laquelle il pensait sans cesse. »

La conversation porta ensuite sur les ouvrages de Freytag; ce dernier exposa au prince le plan des *Ancêtres*. Son protecteur l'écouta avec intérêt, puis se souleva sur sa couche avec l'expression de quelqu'un chez qui surgit une bonne idée.

— N'est-ce pas étrange, dit-il, qu'il soit dédié à la princesse royale si peu de livres qui en vaillent la peine? Et si quelqu'un mérite un hommage public, c'est bien elle. » L'écrivain pria alors le prince de bien vouloir dire un mot en sa faveur, afin d'être autorisé à dédier son livre à la princesse royale, lorsqu'il serait achevé.

« Le prince me regarda avec approbation et se recoucha content. Tout hommage, même le plus faible, rendu à la femme adorée, était pour lui une affaire d'importance. Car son dévouement et sa soumission envers elle était complet. Cet amour était la préoccupation la plus haute et la plus sainte de sa vie; elle le remplissait tout entier. La princesse était l'amante de sa jeunesse, la confidente de toutes ses pensées, sa conseillère partout où elle voulait bien donner un conseil. Disposition des jardins, ameublement de la maison, éducation des enfants, jugement sur les hommes et les événements, il conformait tout à sa personnalité. Lorsque, parfois, il ne pouvait tout à fait la suivre, lorsque sa propre nature s'opposait à ses exigences, il était profondément malheureux et mécontent de lui.... Fille favorite de son père, elle était venue à lui avec de riches dispositions, un esprit aiguisé, un développement intellectuel beaucoup plus vaste que le sien. A travers des années heureuses, elle avait travaillé avec zéle et parfois avec patience à développer largement dans l'âme de son mari les intérêts qui lui tenaient à cœur et sa noble et simple nature comprenait que ce qui en lui était devenu vivant était son ouvrage. Il lui semblait que par elle seulement il eût appris à sentir, à reconnaître le vrai, à jouir du beau. Il était facile de deviner qu'une telle puissance exercée par une femme sur un homme, sur le chef futur de la monarchie prussienne, préparerait des difficultés et des combats plus grands peut-être pour la femme elle-même qui dirigeait là où il est nécessaire que la femme soit dirigée. »

Il résulte de ce passage que les princes ne devraient jamais s'oublier devant des confidents, en des heures d'émotion et de tendresse; ils se diminuent. La figure de Frédéric III se détache des *Souvenirs* de M. Freytag, indécise, molle, avec un presque perpétuel sourire de bonté placide. On en conclut qu'il était bon, et l'on ajoute plus bas: « Mais pas fort. »

M. Freytag croit que si Frédéric avait montré un énergique désir d'action, après la guerre, malgré les empêchements, il aurait pu prendre part au gouvernement sur tous les terrains qui n'intéressaient pas directement son père. On peut en douter et se demander quels étaient ces terrains ? M. de Bismarck vient de prouver qu'il préfère renoncer au pouvoir plutôt que de rendre compte de ses actes à qui que ce soit, même à l'empereur.

L'auteur des *Ancêtres* reconnaît au prince royal l'application, le sentiment du devoir des Hohenzollern, mais aucun désir d'entreprendre, nulle joie de créer, ni dans les plus importantes questions, l'habileté de commander comment une chose devait être faite.

Le dernier reproche est grave. Quant aux premiers, ne fallait-il pas justement à l'empire un prince qui s'occupât moins d'entreprendre que de conserver, qui fît aimer l'Allemagne là où elle s'était fait haïr ? Et M. Freytag n'est pas loin de conclure que pour Frédéric III une vie de grand propriétaire eût été préférable à toute autre. Plus d'une fois il avait lui-même songé à renoncer à la succession au trône en faveur de son fils. Ces longues années d'attente obscure, alors que toute son éducation de jeune homme et d'homme mûr avait été faite en vue d'un règne futur, le fatiguait. Il était dans la position d'un fils de propriétaire qui vivrait sur les terres de son père, devant rendre compte de chaque thaler qu'il dépense, dont les enfants mêmes sont entretenus par leur grand-père, et qui a pour toute occupation à surveiller le parc. Cela tend les relations du père et du fils, et un homme qui a pris des années doit en souffrir douloureusement. Le prince s'abandonnait volontiers à de tristes pensées. Les efforts mêmes de la princesse royale ne parvenaient pas à chasser pour longtemps cette mélancolie. Il se préoccupait aussi à sa manière des affaires de l'État, voyait les membres du parti libéral et exprimait alors son mécontentement sur certaines mesures.

« Son abattement croissait, ajoute plus loin M. Freytag, et devenait pour ceux qui l'avaient connu jeune, péniblement visible. Il commença à vieillir d'esprit et de corps, et longtemps avant la terrible maladie il fallait reconnaître que son courage à vivre n'était plus celui de l'homme qui devait porter un jour la couronne impériale. »

L'éminent écrivain a raison, mais ne prend-il pas, avec toute la nation allemande, l'effet pour la cause ? Les indécisions, l'abattement, l'abandon à d'autres volontés ne résultent-ils pas de ce que



depuis longtemps le prince royal était atteint aux sources mêmes de la vie ? Avant que le mal hideux se ramassât en un seul point pour étouffer sa victime, ne rampait-il pas dans ce corps autrefois si robuste, l'affaiblissant lentement ? Lorsque l'on met en avant, pour juger ce qu'aurait été en des conditions plus heureuses le règne de Frédéric III, les perturbations apportées dans l'administration de l'empire par les semaines qui marquent son court passage au pouvoir, on commet, à notre avis, une lourde injustice. Ces semaines ont dû être pour ce fantôme d'empereur aussi cruelles moralement qu'elles l'étaient physiquement. Il savait que l'on méconnaissait ses bonnes intentions, son amour pour son peuple, que l'on espérait sa mort. L'homme qui au fond du cœur la souhaitait peut-être le plus ardemment doit la regretter à l'heure qu'il est ; car Frédéric III ne se fût sans doute pas séparé de M. de Bismarck, quelle que fût sa secrète antipathie. Ils avaient voulu tous deux la grandeur de la Prusse, ensemble ils y avaient travaillé, chacun à sa façon. A peine entré en France, en 1870, le kronprinz comprend tout ce que de cette campagne heureuse pourra ressortir d'avantages pour sa maison: il faut que le roi de Prusse saisisse la couronne impériale. Cela ressort à nouveau de la conversation qu'il eut avec M. Freytag le 11 août, sur une hauteur des Vosges, près de Petersbach. C'est une page au décor crayonné de main de maître et on nous saura gré d'en citer un fragment:

« Le prince me convia pour l'après-midi à une conversation en plein air devant son étroite tente. Il s'avança sur un grand pâturage qui descendait en pente douce. Après un jour de pluie les herbes et les feuilles étincelaient sous le soleil. Des vaches paissaient, derrière nous des colonnes suivaient la route de la montagne ; devant nous des hauteurs vaporeuses s'allongeaient vers le sud de la Lorraine, et de là s'élevait de temps en temps de blancs nuages de fumée auxquels succédaient le bruit sourd de la canonnade. C'était Phalsbourg qui là-bas échangeait des boulets avec l'artillerie du sixième corps. Le long du bois qui bordait le bas du pâturage, le capitaine de cavalerie de Schleinitz arpentait le terrain et quittait le taillis suivant la coutume de guerre, montant la garde et point de mire d'un traître coup parti du fourré. »

La conversation s'engage sur ce que sera la position du roi de Prusse après la guerre. M. Freytag propose une nouvelle confédération qui embrasserait tous les États allemands, le roi en deviendrait le chef avec, peut-être, le titre ressuscité de duc d'Allemagne.

« Mais alors le kronprinz m'interrompit brusquement et son œil brilla:

« — Non, il faut qu'il soit empereur.

« Confondu, je regardai le prince; il avait drapé son manteau de général de façon à ce qu'il enveloppât sa haute taille comme un manteau de roi. A son cou était passée la chaîne d'or des Hohenzollern qu'il n'avait pourtant pas l'habitude de porter dans le repos des haltes et fièrement il s'en alla le long du pâturage. »

M. Freytag était à ce moment-là très opposé à toute reconstitution de l'empire allemand qui n'avait laissé que des souvenirs de honteuse impuissance. Mais le prince Frédéric tenait à son idée. Il avait été profondément blessé lorsque, durant l'exposition de 1867, à l'annonce de l'arrivée du tsar, le roi son père, alors à Paris avec lui, avait fait répondre à Napoléon qui voulait connaître ses désirs dans les questions de préséance: « A l'empereur appartient toujours le premier rang. » « Aucun Hohenzollern ne doit dire cela et cela ne doit être valable pour aucun Hohenzollern, » ajouta le prince avec emportement.

La mort du fils qui a suivi de si près celle du père a amené dans l'ordre de succession une solution de continuité. Est-ce bon pour la nation allemande? se demande M. Freytag. On le croit généralement en Allemagne et ailleurs. Mais on ne peut, nous le répétons, juger ce qu'eût été Frédéric III si Dieu lui eût prêté santé et vie. Il voyait ce qu'il y avait à faire; il était libéral et comptait aborder avec des vues larges le problème social. A son fils il est donné de réaliser ses intentions. Ce n'était point, croyons-nous, un prince aussi incapable qu'on a bien voulu le représenter. Il était en opposition avec son père et le chancelier sur les questions qui ont amené la rupture entre le jeune empereur et le ministre si puissant pendant tant d'années. Son peuple lui a fait un crime d'être malade — et à cause de cela faible physiquement et moralement — et condamné à mort, de ne pas mourir assez vite. C'était une infériorité que cet état de valétudinaire et l'orgueil allemand en souffrait.

Pour les étrangers qui se placent à un autre point de vue, ils admireront toujours cette noble figure de martyr impérial. « Dès qu'un sentiment élevé pénétrait dans son âme, ses yeux brillaient, un captivant enjouement se répandait sur toute sa figure et dans de telles minutes il était en vérité d'une ensorcelante beauté. » Tel

il vivra dans la mémoire des hommes: un guerrier pitoyable aux souffrances, bon et virilement beau.

En suivant M. Freytag à travers ses souvenirs, on arrive avec lui à Sedan. Il décrit admirablement ce brouillard automnal qui flottait sur la campagne au matin de la bataille décisive et on lui sait gré de ce cri d'admiration:

« La cavalerie française exécuta glorieusement alors son dernier travail de héros; lorsque l'infanterie plia, ses régiments s'élancèrent contre l'infanterie et l'artillerie prussienne pour s'ouvrir un chemin vers l'ouest. En vain. En rangs serrés tombaient les braves, et toujours ils revenaient; à travers la lunette on voyait l'espace libre devant la forêt couvert des corps des hommes et des chevaux. »

Quant à l'état des esprits en Alsace au moment de la guerre, nous ne voulons pas chicaner M. Freytag sur ses jugements: la suite leur a donné et leur donne un trop éclatant démenti.

*
* *

Le docteur Möbius, auteur estimé de nombreux travaux sur les maladies nerveuses, séjournait sur les bords du lac de Genève, comme il le raconte lui-même dans la préface du livre qu'il vient de publier sur la maladie de Rousseau, lorsqu'il lut pour la première fois les *Confessions*. Il ne connaissait rien des écrits de Jean-Jacques. « Ce livre remarquable me saisit puissamment. Ainsi que d'innombrables êtres avant moi, le charme de la langue, la grâce des descriptions, la finesse dans la peinture de l'âme m'enthousiasmèrent. » Entraîné il passa aux autres œuvres de Rousseau, puis il parcourut une bonne partie des travaux publiés pour ou contre l'auteur de l'*Émile*. Et le médecin arriva à la conclusion que Rousseau, dès ses premières années, portait en lui un germe de folie qui s'est développé plus tard sous la forme de folie des persécutions. D'autres avant lui ont traité de fou le philosophe genevois, mais c'était une injure sans appui de preuves; ou bien ses bizarreries étaient attribuées à un mal organique qui le fit souffrir toute sa vie. « Ses amis, dit le docteur Möbius, l'ont presque aussi faussement jugé que ses ennemis. » « Cela est naturel, ajoute-t-il; les écrivains qui ont parlé de lui, à peu d'exceptions près, n'étaient pas des médecins. » Il est donc le premier qui ait écrit une histoire vraie de la maladie de Rousseau, et cette histoire jette un jour tout nouveau sur la vie

inquiète du pauvre grand homme; elle explique ses ingratitudes, ses frasques surnoises — ou les excuse; elle forcera à réformer bien des jugements sévères portés sur lui jusqu'en ces derniers temps.

Le docteur Möbius reconstitue pierre à pierre la vie de son malade, notant les étrangetés de caractère dans la famille Rousseau, le développement de la sensibilité et de la sensualité chez l'enfant, les maladies qui affaiblirent l'homme fait. Peu à peu, sous l'influence des déceptions qui ébranlent profondément sa nature ardente, aimante, apparaissent chez l'auteur de la *Nouvelle-Héloïse* les soupçons à l'égard de ses amis, qui tortureront le reste de son existence.

« On a voulu voir dans la maladie de Rousseau, remarque M. Möbius, une vraie maladie d'esprit. Je ne suis pas de cet avis. L'état d'excitation de l'homme malade de corps, solitaire et irritable est bien quelque chose de maladif en lui-même, toutefois point de la folie au sens le plus précis du mot. La raison en est que Rousseau avait en réalité des motifs de s'inquiéter. Il paraît que l'on s'est vraiment mal servi de sa signature, et qu'il a été trompé de différents côtés de la façon la plus grossière. »

C'était à l'apparition de l'*Émile*. Les poursuites dont l'auteur fut alors l'objet le troublèrent irrémédiablement. Il ne verra plus dès lors que persécuteurs, qu'ennemis; aucune retraite ne lui paraîtra assez sûre. Sa querelle avec Hume l'achèvera.

Tout autre ébranlement eût déterminé chez Rousseau la folie des persécutions, pense le docteur Möbius, bien qu'ici ce soient des persécutions qui l'aient provoquée. Les persécutions réelles et les imaginaires s'enchevêtrent si étrangement qu'il est difficile de porter un jugement. « Bien que nous puissions assez ordinairement par des raisons extérieures ou intérieures reconnaître le caractère maladif des explications de Rousseau, il existe cependant plusieurs cas où ses dires ne répondent pas entièrement à la réalité et où le manque de connaissances plus complète empêche de conclure. »

Le médecin allemand ne met pas en doute la parfaite véracité de Rousseau; toutefois quelques-uns de ses commentateurs l'ont surpris en flagrant délit de mensonge, alors qu'il devait connaître la fausseté de ce qu'il avançait. C'est avec admiration qu'à nouveau l'on observe, sous le scalpel du savant docteur, ce cas étrange d'un génie qui reste intact, tandis que le corps malade, pris d'une agitation intolérable, court de retraite en retraite. Et on a lieu de s'étonner avec M. Möbius de ce que Rousseau, incapable de juger justement les événements de sa propre vie, puisse garder sur les

événements extérieurs son coup d'œil clair et sûr. « Mais cela vient, dit-il, de ce genre de folie qui n'altère le jugement qu'en ce qui regarde les circonstances personnelles. L'auteur de l'*Émile* était à Trye dans les plus sombres dispositions lorsqu'il écrivit le sixième livre de ses *Confessions* où se trouvent ces pages ravissantes, inimitables qui racontent la vie aux Charmettes. Aucune trace de misanthropie: on sent l'écrivain doucement heureux de faire lever du passé ces journées de jeunesse, de soleil et de liberté.

Le plus haut degré de folie chez Jean-Jacques, M. Möbius le retrouve dans les *Discours;* l'agitation, la colère y atteignent toute leur intensité. Après cette crise la maladie entre dans sa dernière phase, suivant la courbe toujours parcourue dans ce genre d'affections. C'est la période de la résignation. Le patient se soumet et parfois renaît à quelque gaieté. « Ce calme est en réalité l'expression de l'épuisement. La force d'opposition et de combat est consumée et l'âme épuisée se trompe elle-même en attribuant son renoncement à la réflexion. »

Ce fut ce qui arriva à Rousseau; tel Bernardin de Saint-Pierre nous le dépeint: aimable, d'une simplicité enfantine, juste, d'une inébranlable droiture. Il ne disait jamais de mal de personne, parlait avec estime de ses ennemis mêmes. Néanmoins des distractions profondes, parfois une horreur soudaine de tout visage humain et d'étranges discours témoignaient de la maladie latente. Dans cette période de la résignation il écrivait ses *Rêveries d'un promeneur solitaire* — de l'automne 1776 au dimanche des Rameaux 1778.

Lorsqu'il arrive aux derniers moments si discutés de Rousseau, le docteur Möbius rejette l'idée du suicide. D'après lui, à l'abandon du corps et de l'esprit, à cet affaissement général la mort devait suivre inévitablement. La maladie de Jean-Jacques, dit-il en finissant, diffère cependant des cas ordinaires en ce que tout d'abord la folie a commencé tard, relativement, et qu'ensuite elle ne dépasse pas certaines limites; « ce n'est qu'isolément que surgissent de réelles absurdités. » Il conclut donc que les dispositions de Rousseau à la folie n'étaient par très fortes. Il est très probable que s'il lui eût été accordé de vivre une vie tranquille, elle ne se serait pas développée; il n'eût été qu'un homme particulièrement nerveux et original.

⁂

Hans Hopfen rentre dans la catégorie des conteurs agréables et il rappelle souvent Paul Heyse. Son roman *Robert Letchtfuss* est long et incohérent, mais il se lit. Tout d'abord l'auteur nous prévient qu'il a eu l'intention de mettre comme sous-titre: *Histoire sans morale;* puis il a trouvé préférable celui de: *Conte moderne.* Enfin ne sachant à quoi se résoudre il a décidé de ne rien mettre du tout! Tel le roman commence, tel il se continue, haché, interrompu par d'interminables dissertations sur ce que les héros pensent ou ne pensent pas, sur ce qui aurait pu arriver s'ils avaient pensé ou pas pensé, agi ou pas agi de telle manière au lieu de telle autre. De la sorte tout ce que le roman peut avoir d'attachant est gâté.

En ce qui regarde l'étude des caractères, celui de Robert Leichtfuss est très bien dessiné. Robert est une âme d'artiste, une vraie, un de ces êtres à part qui ne voient ni ne sentent comme les autres, qui ne peuvent pas être jugés comme nous jugeons le vulgaire. Cœur extraordinairement généreux, ne pouvant se résoudre à croire au mal, bien qu'il sache que le mal existe, notre héros, qui est entré dans la vie avec un vigoureux optimisme, est torturé par les événements sans rien perdre de sa confiance et de sa bonne foi. Une insouciance magnifique l'accompagne au milieu des plus noires intrigues, et des contre-temps les plus décourageants.

Robert Leichfuss est peintre, jeune, allemand, cela va sans dire; il vit à Paris, ardent adorateur de l'art pour l'art. Par pure bravade il s'est engagé à faire un tableau dans la manière d'un maître très à la mode, Tiburtin. Il le vend un bon prix et le marchand voudrait lui en commander d'autres semblables. Trop honnête pour de pareilles besognes il refuse. Sa bourse est bientôt à sec; il ne sait où trouver de l'argent et pour oublier sa détresse il va au bal de l'Opéra. Dans une loge il rencontre un joli domino, allemand, qui lui avoue attendre son père. Le peintre et le domino partent à travers la salle à la recherche de ce père, mauvais gardien d'une fille à marier, et l'aperçoivent enfin au bras d'un grande cocotte. O vertus germaniques, voilez-vous la face! La jeune fille est indignée: son preux chevalier lui aide à sortir de l'Opéra et

à trouver un fiacre; elle y monte et se démasque pour un sourire d'adieu.

Robert a reçu le coup de foudre; mais il ne se morfond point longtemps; le domino égaré est entreprenant: tel père, telle fille. Et le peintre la voit bientôt entrer dans son atelier, accompagnée de son volage gardien. Les fiançailles suivent et la société repart pour Berlin. Peu après le mariage a lieu. M[lle] Emma Meyer devient M[me] Leichtfuss. Vous croyez peut-être que dès que père et jeunes gens ont remis le pied en Prusse tout va se passer convenablement et que ce coquin de Paris était seul cause de ces débuts incorrects? Voyez là suite. Emma a une sœur qui s'est fiancée au baron Jobst von Wolkenfels von... etc. etc. Or, si ces beaux noms font déjà de l'effet à l'étranger, il suffit d'avoir traversé l'Allemagne pour savoir quelle importance matrimoniale peut acquérir un jeune baron von quelque chose. L'envie vient à Emma de désunir le ménage; elle délaisse l'excellent Robert qui n'y comprend rien ou s'efforce de n'y rien comprendre. Il est relégué dans son atelier et apprend un jour par hasard que sa femme est occupée à mettre un enfant au monde!!

Après la noce de sa sœur Brigitte, Emma fait la connaissance d'un cousin du nouveau marié, Horst von Wolkenfels et reporte sur lui l'excédent de ses sentiments. Il le fallait bien: il eût paru trop immoral, sans doute, au public allemand qu'elle aimât un homme marié! L'excellent Robert songe à quitter le toit conjugal, sa fille Erna — celle dont il a appris la naissance par hasard — l'y retient seule. Enfin Emma abandonne son mari pendant un séjour qu'ils font à Venise, le divorce est demandé de part et d'autre. Le jour du mariage d'Emma et de Horst von Wolkenfels, Robert enlève sa fille et s'enfuit avec elle à Paris. Il finit par devenir aveugle et par épouser l'institutrice d'Erna. Nous épargnons aux lecteurs le récit de catastrophes, d'angoisses sans nombre, car le roman est très mouvementé.

Que Robert Leichtfuss soit mieux étudié que les autres personnages, cela est naturel; néanmoins les personnages secondaires sont par trop négligés. Dans le caractère d'Emma il y a bien des obscurités, bien des inconséquences qui ne sont évidemment pas voulues par l'auteur; de même pour Sophie, la gouvernante. Le beau-père est un type de parvenu que M. Hopfen a cherché à rendre comique et qui n'est que grotesque. Seule l'enfant est finement esquissée avec ses grands yeux doux, toutes ses jolies saillies et

son bon cœur. C'est elle qui laisse la plus agréable impression,— unique rayon de soleil que l'implacable destin ait jeté dans l'existence tourmentée du pauvre Robert. Nous n'insisterons pas sur l'accumulation fatigante des événements qui rappelle beaucoup le roman populaire, non plus que sur plusieurs impossibilités dans les faits. A remarquer toutefois que le style est relativement clair pour un roman aussi abstrait, car cet ouvrage offre un curieux mélange d'abstraction et d'action très vivante.

*
* *

Que M. Ebers[1] connaisse parfaitement l'Égypte, personne ne le lui conteste, mais on est unanime aussi à trouver qu'il a abusé de ses connaissances et les critiques allemands ne l'ont pas ménagé. L'un d'eux est même allé jusqu'à le traiter de romancier bon pour les femmes; ce qui doit être une grosse injure dans le pays d'outre-Rhin. En France on le lit peu bien que plusieurs de ses romans aient été traduits; c'est la Suisse française qui les achète.

A seize ans, à Munich, j'ai lu avec enthousiasme *Une fille des Pharaons*. Smerdis m'était devenu le modèle de toutes les vertus chevaleresques et sa fin tragique m'avait profondément ému. Il faut avouer cependant que tout aussitôt j'avais reporté mon admiration sur Cambyse, type accompli du mari tendre et délicat, dans le roman s'entend. Avec lui j'étais amoureux de la fille des Pharaons. Elle s'appelait.... j'ai oublié comment elle s'appelait; mais c'était un nom charmant. Et je copiais de ma plus belle écriture allemande — ce qui me donnait encore un peu de peine — de réflexion sentie sur les divers états d'âme des héros. Plus tard j'ai essayé de retrouver mon jeune enthousiasme et cela m'a été impossible. Ce galimatias de sentiments modernes archéologiquement drapés m'a paru insupportable.

En Allemagne, comme à l'étranger, les femmes forment le gros des lecteurs d'Ebers; elles goûtent sans arrière-pensée la délicatesse des héros, leurs phrases sentimentales, leur fidélité à l'objet

[1] Bien que dans notre dernier numéro nous nous soyons occupés spécialement du dernier roman d'Ebers, nous laissons subsister dans la revue des publications allemandes, contenue dans cette livraison, les pages qui se rapportent à *Josua*. Nos lecteurs auront ainsi sur cet ouvrage deux opinions au lieu d'une.

aimé. Encouragé par ce succès, l'auteur en a usé et abusé; cela est devenu pour lui une bonne affaire. Mais rendons-lui justice, il n'a spéculé que sur l'honnêteté, la noblesse d'âme. Toutefois il faut bien vouloir faire flèche de tout bois pour écrire un roman sur la sortie d'Égypte. Le sujet conviendrait à un poème, à un oratorio ; il ne convient point à un roman et dont au surplus le héros est Josué.

M. Ebers nous avoue dans sa préface qu'il a longtemps hésité à achever ce livre ; il eût bien fait d'hésiter toujours. Il a cherché, dit-il, à se placer au point de vue des Égyptiens en ce qui regarde l'Exode. Après l'avoir désiré, surtout à cause de l'accroissement excessif des Hébreux, ils cherchèrent à l'empêcher, ne voulant plus laisser échapper d'excellents ouvriers. On le savait, et l'auteur ne nous apprend rien de nouveau. Il reste à la surface du sujet, sans ressusciter d'une façon bien vivante cette époque de l'histoire d'Égypte. Il nous a déjà tant parlé du culte d'Isis, d'Osiris, etc., décrit les rites, les temples, les ustensiles, les moindres particularités de la vie civile et religieuse dans la vallée du Nil qu'il ne lui reste plus rien à dire. Il se bat les flancs, comme dit l'autre, pour nous amuser et y réussit moins que jamais. On sent une veine épuisée. Quelques malins diront que depuis longtemps c'est affaire faite et que j'aurais pu m'en apercevoir plus tôt.

Dès les premières lignes du roman nous pénétrons dans le temple d'Amon-Ra, à Tanis, au nord du pays de Gessen. Il est nuit. Le grand prêtre observe le ciel ; il y voit apparaître des signes terribles. Au loin, à l'horizon un nuage énorme, semblable à un serpent noir, déroule ses anneaux : c'est le peuple d'Israël en marche. Sur tout le pays plane la terreur, dans les palais et les chaumières ; les premiers-nés d'Égypte meurent par milliers ; le fils du roi a été frappé. Dès l'aube suivante les Égyptiens pleurent cette mort ; la colère s'empare d'eux, ils assiègent le quartier des Hébreux et massacrent tous ceux qui sont restés en arrière : vieillards incapables d'entreprendre une longue marche, usuriers, marchands retenus en Égypte par l'amour du gain. Baï, le second des prophètes d'Amon, se fait conduire sur le lieu du massacre afin de jouir du mal fait aux gens d'Israël ; il rêve l'extermination de la nation entière. Avec lui se trouve Hornecht, chef des archers. Dans la maison en ruines de Nun, père de Josué, ils découvrent un homme évanoui. C'est Éphraïm, porteur d'un message de Nun à son fils, capitaine au service du Pharaon et absent de Tanis au moment où le départ a

été décidé. Hornecht fait transporter Éphraïm chez lui; il y est rappelé à la vie par un baiser de Kasana, fille de l'archer, veuve jeune et sémillante. Elle ne lui a donné ce baiser que parce qu'elle le trouve beau; mais elle aime Josué qui aime Miriam qui épouse Hur. Voilà pour l'intrigue. Ajoutez-y l'amour d'Éphraïm pour Kasana — qui ne dure guère — et les flirtations très compromettantes de cette même Kasana avec le prince Siptah. C'est pauvre!

Miriam, sœur de Moïse est représentée comme une femme impérieuse, trop sûre d'elle-même, une virulente prophétesse. Elle est éprise de Josué. Ce dernier, envoyé par le Pharaon pour engager le peuple d'Israël à rentrer en Égypte, se croit lié par ses serments et lorsque sa mission a échoué il retourne à Tanis. C'est alors que Miriam, irritée de n'avoir pu le fléchir, épouse Hur. Le caractère de Josué ne manque pas de grandeur. Dans le passage de la mer Rouge, M. Ebers a paraphrasé le récit biblique en périodes pompeuses et il ne réussit qu'à faire sourire. Je préfère à ces essais de rhétorique ces deux versets:

« Or Moïse avait étendu sa main sur la mer; et l'Éternel fit reculer la mer toute la nuit par un vent d'Orient fort véhément, et mit la mer à sec, et les eaux se fendirent;

« Et les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer à sec et les eaux leur servaient de mur à droite et à gauche. »

Après la déroute des Égyptiens on voit les Hébreux se précipiter jusque dans l'eau à laquelle ils viennent d'échapper pour s'emparer des chars de trésors que la mer rejette. Le trait est juste et bien dans le caractère du peuple juif.

Au soir du premier combat contre les Amalécites le conducteur d'Israël et son successeur futur se rencontrent. Moïse se plaint de l'indiscipline du peuple. « La loi, il leur faut la loi, » s'écrie-t-il en montrant le Sinaï. Resté seul, Josué glisse à des pensées plus miséricordieuses, et il entend à travers l'obscurité ces trois mots: Amour, grâce, rédemption.

Nous nous sommes arrêté à cette reconstitution si mal réussie d'une des pages les plus intéressantes de l'Ancien Testament, parce que cet essai n'est point un fait isolé. M. Lewis Wallace, général de l'armée des États-Unis et ambassadeur à Constantinople, a récemment publié un récit des temps du Christ, *Ben-Hur*. Il faut un certain courage pour tenter un travail de ce genre. Nous l'avouerons, nous n'aimons point les romans historiques et encore moins les romans bibliques.

En France on va plus loin ; on cherche à ressusciter les mystères du moyen-âge. M. Haraucourt nous a donné son drame de la *Passion*. La tentative ne semble pas devoir réussir. C'était aussi un peu naïf de penser qu'elle réussirait. On se pique d'être revenu de toute croyance, positiviste et blasé, et muni de ces qualités négatives on suppose possible une incarnation de son être en l'un de ces mystiques auteurs des mystères. L'ambition est trop grande ; le ciel est plus avare de ses dons. M. Haraucourt a cru que parce que les foules étaient accourues à son drame de Jeanne d'Arc elles accueilleraient avec le même enthousiasme celui de Jésus-Christ. Pour lui, Jeanne d'Arc et le Christ sont tout un : même humble origine, même carrière douloureuse, même mort tragique, l'une martyre de la Patrie, l'autre martyr de l' Idée. Mais beaucoup remplacent le mot Idée par celui d'Humanité et pour ceux-là Jésus-Christ est un Dieu ; il faut pour les toucher incarner leurs croyances, et du même coup vous plairez aux non-croyants par votre sincérité. Cela est si vrai qu'aux représentations de l'Oberhammergau les âmes pieuses étaient satisfaites alors que les sceptiques l'étaient aussi, parce que les acteurs, simples paysans ou artisans, jouaient [1] avec naïveté et ferveur. Ils croyaient aux paroles qu'ils prononçaient et cette foi leur servait : surtout ils n'ajoutaient rien au texte, point de galimatias archéologique ou philosophique.

Pourquoi, puisque l'on cherche à ressusciter les drames bibliques ne reproduisait-on par tout simplement un des mystères, pas à Paris, mais dans quelque vallée verte, sur un théâtre en plein air ? L'entreprise réussirait ou nous nous trompons fort. On n'inventerait rien ou peu de chose. Haendel, Brahms, Beethoven feraient les frais de la musique. Point de fioriture à la moderne, de beaux discours sur l'Idée, l'*Irèel*. Et les scènes se dérouleraient accompagnées de chœurs, et si j'étais le chef de cette vaste représentation, je choisirais pour acteurs des paysans, des paysannes de la Bretagne.

JEAN MENOS.

---

[1] Le théâtre de l'Oberhammergau va être exploité et perdra son cactère primitif.

LA VIE EN ITALIE

Au lieu de *Vie italienne*, c'est le titre de *Vie romaine* que devraient porter les feuilles de carnet, sans suite et sans liaison que je vais offrir aux lecteurs. Il est entendu que j'emploie ce masculin dans le sens philosophique, c'est-à-dire en y comprenant, et en premier lieu, les lectrices, qui, si je dois en croire les lettres que j'ai reçues depuis que j'ai commencé cette rubrique, sont celles qui s'occupent le plus, et sont le plus curieuses de savoir ce qui se passe dans cette ville qui s'appelle éternelle par plusieurs raisons, entre autres parce que tout s'y éternise, en commençant par la question municipale, ou en finissant par ces fêtes de mai, qui pour peu qu'elles se prolongent encore, finiront par devenir des fêtes de juin.

C'est à Rome que bat le cœur de l'Italie en toute saison de l'année; mais dans ce mois, que l'Église a consacré à Marie, le *high-life* aux courses et un comité de gens de bonne volonté aux fêtes populaires, le cœur de l'Italie a battu à Rome d'une façon toute spéciale. De toutes les provinces de la péninsule sont venus de braves jeunes gens, un fusil sur l'épaule, pour donner la preuve à la patrie qu'au jour du danger elle pourra compter sur des milliers de soldats bien exercés et doués d'un bras ferme et d'un œil juste.

⁂

Le tir national qui a tenu cette année pour la première fois ses assises solennelles a rassemblé à Rome plus de 20,000 tireurs

italiens, et plusieurs étrangers. A noter parmi ces derniers les français, qui sont arrivés au nombre de 100, et ont apporté une magnifique coupe de Sèvres, cadeau de M. Constant, ministre de l'intérieur de la république française, destiné au meilleur tireur italien. C'est un acte de courtoisie internationale qui a été très apprécié, et qui, avec l'envoi de la flotte italienne à Toulon à l'occasion du voyage du président de la république, est destiné à clore une fâcheuse ère de malentendus, qui n'auraient jamais dû surgir, et qu'en tous cas, nous sommes heureux de voir se dissiper.

∴

L'inauguration du tir national faite par le roi et par la reine dans le champ de la *Farnesina* a été une de ces fêtes qui font vibrer la corde patriotique. La décrire par ordre, serait plutôt le fait du chroniqueur que de l'observateur, et je renvoie les lecteurs curieux de savoir comment elle s'est passée aux comptes-rendus des journaux quotidiens qui en ont été remplis. Qu'il suffise de savoir que le plus pur soleil printanier l'a illuminée et a donné un éclat, inusité depuis plusieurs jours, durant lesquels la pluie nous avait noyés, à des toilettes délicieusement fraîches se moulant sur des corps qui ressemblaient à s'y tromper à ceux des statues grecques dont les musées de Rome sont remplis. Imaginez d'un côté ces femmes souriant de plaisir sous leurs parasols bariolés, qui rehaussaient les couleurs de leur teint ; de l'autre environ 7,000 jeunes gens habillés partie en velours noir, partie en serge marron, tous portant le chapeau à la calabraise, la plume de faisan au côté gauche, et le fusil en bandoulière ; au milieu, le roi suivi d'un brillant état-major en uniforme de campagne, où toutes les armées européennes étaient représentées ; et la reine suivie de ses dames d'honneur et des dames du corps diplomatique. Donnez à ce tableau pour fond Monte Mario, et pour premier plan le blond Tibre, et dites-moi s'il y a un poëte au monde qui puisse décrire pareille fête, fût-il doué de la brillante imagination de l'Arioste ou de l'œil d'aigle du Tasse.

∴

Le tir national a été la raison de ces fêtes de mai, qui ont atré à Rome plus de cent mille voyageurs, mais il a été loin d'en

former la seule *attraction*. Il y a eu des courses aux Capannelle, des courses à Tor di Quinto, des courses militaires, un grand prix de cent mille francs qui a été gagné par un cheval qui était coté $^1/_{18}$ et dont je consigne le nom à l'histoire: il s'appelle *Méléagre*.

A part cet acte de chroniqueur consciencieux, n'attendez pas d'autres nouvelles, et encore moins une description de ces nombreuses fêtes hippiques. J'ai le carnet pleins de notes sur tous les incidents sportiques auxquels elles ont donné lieu, et je me promettais de les raconter tous en détail. Malheureusement, en les relisant, j'ai dû me convaincre que rien ne ressemble à une course de chevaux comme une autre course de chevaux, et mes six descriptions auraient fait sextuple emploi. J'ai donc décidé d'en faire grâce aux lecteurs et de les condenser toutes en quelques mots. Les chevaux ont été tous les six jours très beaux et également fringants. Les *professionals beauties* étaient toutes à leurs places accoutumées dans les tribunes. Les équipages étaient nombreux, seulement les *four in hands* manquaient, car le deuil récent qui a frappé l'aristocratie romaine dans la personne du prince Doria a empêché à plusieurs familles, et certainement aux principales, d'étaler leur luxe d'écurie.

*
* *

Outre les courses, il y a eu d'autres réjouissances publiques. J'ai rendu justice au commencement de ces lignes à la bonne volonté du comité des fêtes qui est, peut-être, la seule chose qui lui a mérité des louanges unanimes. Je me suis toujours demandé pourquoi toutes les fois qu'il se présente l'occasion de réunir à Rome quelques centaines de personnes, on se croit obligé de former un comité de fêtes. J'ai assisté à des fêtes vraiment splendides à Paris, à Vienne, à Florence, à Madrid, en Égypte, en Amérique et autre part, et je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût un comité pour les arranger. On a calculé partout que dix ou douze messieurs, qui eussent obligé le public à aller s'amuser telle part, à telle heure du jour ou de la nuit, n'auraient fait autre chose que jeter du froid sur le *brio* universel. Dans ces occasions-là, il faut se ranger aux principes de l'école physiocrate et laisser à l'initiative privée la plus grande part; tout ce qu'il y a d'officiel, d'arrangé préalablement, d'obligatoire est non seulement inutile, mais complètement nuisible. Il n'est pas besoin de chercher bien loin la preuve de cette

vérité. Le carnaval de Rome a été de tout temps excessivement gai, très typique et d'une originalité qui faisait accourir des milliers d'étrangers. On a voulu l'améliorer en lui donnant pour tuteur un comité et on l'a tué. Il a suffi de trois ou quatre ans de régime du comité pour assassiner cette institution qui comptait plusieurs siècles de vie prospère et qui faisait gagner de l'argent à tant de monde.

Ce comité du carnaval, rempli de bonne volonté comme tous les autres congénères, faisait des programmes de fêtes qui duraient neuf jours et qui étaient toujours les mêmes; tel soir on devait aller au bal au Costanzi, tel autre au Politeama et ainsi de suite. Il arrivait que tandis qu'au Costanzi on ne pouvait pas marcher, si grande était la foule, le Politeama ou l'Alhambra étaient complètement déserts. On a fini par n'aller plus nulle part; ni aux endroits où le comité intervenait, parce qu'on était sûr d'y suffoquer, ni aux autres, parce qu'on était sûr de n'y voir personne, et c'est ainsi que cette institution de *momesque* mémoire a rendu son dernier soupir dans les bras du comité officiel.

⁂

Il faut dire pourtant que le comité des fêtes actuelles n'a pas voulu cette fois trop s'imposer à l'opinion publique. Les fêtes étaient données à l'occasion du tir national et dans la saison des courses; le programme n'a eu que deux plats de résistance, savoir : les courses et le tir national, qui du reste dépendaient, les unes des sociétés hippiques, l'autre du gouvernement. Le reste du programme a été formé par une *fiaccolata* ou retraite aux flambeaux humoristique où l'esprit n'a pas abondé, par un bal à la villa Borghese, dont on verra plus loin le succès, et par une exposition artistique et industrielle qui dépendait d'un comité à part, ou d'un sous-comité, ou d'une commission qui, du reste, malgré son sous-titre, s'est fait le plus grand honneur et a déployé un activité bien supérieure à celle du grand comité.

⁂

C'est ce qui nous fait conclure à l'abolition des comités des tes. Ces graves messieurs, la plupart banquiers, princes, mar-is ou artistes, sont beaucoup plus à leur place dans leur bureau,

leurs salons, ou leurs ateliers, que quand ils se réunissent solennellement pour trouver la manière d'amuser un public, qui ne demande pas mieux que de s'amuser comme bon lui semble. Évidemment ces messieurs se sont quelque peu crus réunis pour un syndicat destiné à lancer une affaire industrielle; la preuve en est qu'ils ont commencé par émettre des actions de *dix* francs chacune, avec un programme alléchant dans lequel il était démontré par A plus B, qu'on avait pour *treize* francs d'amusements divers, en les achetant. On a eu peut-être le vague espoir de les émettre avec une prime; malheureusement, la crise qui sévit sur les valeurs de Bourse a empêché à cette émission d'avoir le brillant résultat auquel le syndicat.... pardon le comité, s'attendait. Au lieu du 30 % de prime qu'elles auraient dû faire, ces actions ont été offertes au-dessous de la valeur nominale, et personne n'en a voulu.

*
* *

Le bal à la Villa Borghese aurait été une des fêtes les plus réussies si on l'avait arrangée différemment. On aurait dû, à mon avis, rendre obligatoire pour les dames et encore plus pour les hommes le costume. Un bal costumé dans cet appartement, au milieu de tous les chefs-d'œuvre qui font de la villa un musée digne d'un grand État aurait été une fête dont on aurait gardé longtemps le souvenir. J'ai assisté au bal donné au Palazzo Vecchio à Florence, lors des fêtes de mai 1887. Non seulement le costume y était obligatoire, mais on avait limité le choix aux siècles XII, XIII, XIV. Le salon des Cinq Cents et l'appartement de Léon X, avec leurs meubles anciens et authentiques pour la plupart, peuplés d'environ 2,000 costumes, florentins en majorité, donnaient l'illusion la plus complète de se trouver à un bal donné par Laurent le Magnifique, ou à une réception à la cour de Bianca Cappello.

Au contraire les habits noirs et les robes modernes à la villa Borghese me faisaient l'effet d'une cohue, arrivée là pour une vente aux enchères de toutes ces magnifiques statues. Le carnet des bals prenait l'apparence du catalogue du commissaire priseur et les directeurs me paraissaient avoir entre les doigts un marteau d'ivoire habilement dissimulé, et prêt à donner les trois coups. La comparaison entre les statues dignement drapées et les dames qui se plaignaient de ce que les admirateurs de ces trésors leur avaient dans leur enthousiasme artistique marché sur la robe pour

admirer ces rivales donnait toute sorte d'idées. Si certaines pruderies ne s'y opposaient pas, quelques-unes d'entre elles auraient volontiers improvisé à la hâte, dans le cabinet de toilette annexé, un costume analogue à celui des déesses, pour montrer qu'elles n'avaient rien à redouter de cette comparaison, à condition pourtant qu'elle eût été loyale, c'est-à-dire en costume analogue.

Mais ce qui était vraiment curieux, c'était de voir les hommes. Imaginez un beau monsieur, avec un habit d'employé des pompes funèbres, un gibus à la main dans les plis duquel est adroitement insinué un gant gris-perle et un lorgnon à l'œil droit, faire un *cavalier seul* en face d'un empereur romain, cinglé dans la cuirasse à bas-relief, le heaume sur la tête et la main sur la dague. Décidément on ne peut accuser les promoteurs de cette fête d'avoir voulu faire valoir leurs avantages personnels. C'est probablement cette condition d'infériorité imposée aux invités qui empêchait au commencement tout le monde de danser, et c'est seulement après, par volonté expresse des dames, qui savaient bien qu'elles avaient à perdre beaucoup moins que les hommes, qu'on s'est décidé à quelque quadrille et à quelques tours de valse. Ce spectacle m'a rappelé quelques vers du plus sympathique des poètes populaires italiens qui « avait envie de s'arracher ces habits modernes si ridicules qui montrent trop ouvertement la faiblesse de l'ossature et la bêtise admirablement bien pansée du cœur. »[1]

*
* *

Le prince Odescalchi qui est un artiste et un écrivain distingué de choses d'art, n'a pas commis cette grave erreur. Il a donné ces jours derniers un bal, où l'habit noir était sévèrement proscrit. Il y a eu des habits rouges en majorité, et beaucoup d'autres couleurs, et la fête a été d'un réussi à effrayer quiconque aurait voulu en donner une autre. C'est peut-être à cause de cela que personne dans le patriciat romain n'a songé à imiter cette fantaisie de grand seigneur. On remarque en effet que l'aristocratie

---

[1] E gli vien voglia di strapparsi addosso
Questi panni ridicoli che fuore
Mostrano aperto il canchero dell'osso
E la strigliata asinità del cuore.

GIUSTI, *Gingillino.*

romaine devient d'année en année moins accueillante. Elle a manqué ces dernières années de magnifiques occasions de montrer ses palais qui sont des monuments et ses collections de tableaux et d'*arazzi* anciens qui sont uniques au monde, aux étrangers de très haute distinction qui sont venus à Rome à plusieurs reprises. Le roi seul donne deux bals par an, et malheureusement le deuil de la famille les a fait suspendre cette année; le corps diplomatique en donne aussi assez souvent, et ce sont les seules occasions dans lesquelles on peut voir les dames de la haute société romaine en toilette de bal.

⁂

Et puisque nous sommes sur le chapitre des bals restons-y encore un moment, pour dire quelque chose de celui de la Croix Rouge donné au théâtre dramatique. Tout ce qu'on pouvait désirer de mieux en fait de richesse et d'élégance y était réuni, en commençant par la reine. Comme bal il a, au contraire, laissé tout à désirer. On peut dire que ceux qui s'y trouvaient ont passé leur temps durant la première partie de la soirée à attendre la reine, et durant la seconde, à attendre qu'elle s'en allât pour commencer à danser. On a regretté que parmi les dames de la cour, du corps diplomatique et de la société il s'en soit faufilé quelques autres qui sont loin d'appartenir à ces catégories; malheureusement dans un bal de bienfaisance, où l'on paye son entrée, ces choses arrivent assez souvent et il n'y a pas moyen de les éviter. On dit que c'est par cette raison que la reine a refusé d'assister au bal de la Villa Borghese qui était aussi un bal de bienfaisance. S'il en est ainsi je crois qu'elle a eu raison, car dans ces foules les occasions de se coudoyer sont trop nombreuses. On pourrait à la rigueur éviter ces inconvénients en faisant signer les billets d'entrée par les dames patronnesses qui les vendent, et par ceux qui les achètent, mais à force d'y mettre des entraves on risquerait de diminuer tellement la vente de ces billets, qu'on en serait pour ses frais.

⁂

Une des choses qui ont le plus réussi dans ces fêtes de mai a été certainement la promenade de Cervara. C'est une fête que les artistes se donnent, et où le public est admis. Ils partent au point

du jour de Rome pour les grottes de Cervara à 15 kilomètres de la Porta Maggiore; y trouvent un déjeuner préparé plus ou moins lucullien comme menu, mais personne ne songe à s'en plaindre, car l'appétit ne manque jamais. Les vins sont abondants, sinon choisis, et la quantité supplée la qualité. L'ordre du jour est d'être d'une gaîté folle, et on n'y a jamais manqué. Les artistes arrivent par escouades, habillés en costumes qui sont des charges spirituellement faites; il y a le corps des carabiniers, celui des artilleurs, des guerriers anciens avec des armures faites avec des batteries de cuisine, des chevaliers errants qui n'ont d'authentique que le casque de Mambrinus, emprunté à un barbier des faubourgs, des déesses qui ne sont les autres jours que de jeunes rapins, etc. etc. Après le déjeuner on fait un tournoi qui ne réussit jamais parce que les ânes, seule monture admise, refusent toujours d'aller l'un contre l'autre, donnant ainsi une leçon d'amour du prochain aux hommes qui n'en profitent que rarement. Tout cet ensemble, qui finit toujours par une bagarre des plus gaies où rien n'est jamais arrivé de fâcheux est une des fêtes les plus originales qu'on puisse imaginer, et il n'y a que des artistes capables de l'exécuter avec esprit, en s'amusant et en amusant les autres pendant une journée entière.

⁂

Je dois compte aux lecteurs, et surtout aux lectrices, du concours de beauté que j'ai annoncé dans la revue précédente. C'était la première fois de ma vie que j'assistais à une pareille fête, et je déclare, au risque de ne pas être cru, que je l'ai envisagée à un point de vue exclusivement psychologique. Je voulais me rendre compte du sentiment qui pouvait bien animer les dames ou demoiselles qui prenaient part au concours. Je les ai *interviewées* presque toutes, sans en venir à bout et j'en suis encore aux hypothèses antérieurement faites, car dans la conversation je n'ai pas pu vérifier leur exactitude. En voici quelques-unes: Les concurrentes ne pouvaient avoir comme but de se procurer un certificat rouvant leur beauté. D'abord la beauté ne se prouve pas par des ocuments, et ensuite, le fait de se présenter au concours, est de ui-même la plus grande preuve de la haute opinion que ces danes ont de leurs dons esthétiques. Quand cette opinion est enrainée dans une personne, tout certificat est inutile. L'obtenir n'a-

joute rien à leur prétention à la beauté; se le voir refuser, ne la diminue pas, et l'on en est quitte pour se rabattre sur la bêtise du jury n'a pas su apprécier tant de charmes. La preuve de cette vérité a été donnée d'une manière éclatante par une des concurrentes qui avait été refusée. Cette brave prêtresse du temple de Vénus, ou si l'on préfère, cette courageuse vétérane de la vieille garde de l'Amour, avait envoyé au jury une photographie d'il y a dix ans et avait été admise au concours sur la foi de ce document, quitte à vérifier si le portrait était ressemblant. Quand elle s'est présentée on a dû lui démontrer le plus poliment possible qu'en fait de beauté, les grades ne peuvent pas précisément être conquis par l'ancienneté, et que les promotions au choix sont les seules admises. Elle a été furieuse de ce refus et a voulu en appeler au public, en prenant pour son compte une loge au théâtre dramatique où le concours avait lieu. Elle est restée là toute la soirée en butte aux quolibets d'une assemblée qui n'était pas venue certainement pour admirer des beautés, dont les pères et même les grands-pères bien conservés des personnes présentes auraient pu donner des nouvelles.

∴

J'aurais voulu écarter la supposition que ces dames concouraient en vue du prix. Supposer des vues d'intérêt matériel à un être aussi idéal que la femme, destinée à témoigner de la puissance esthétique de la nature humaine, me répugnait complètement. J'ai dû, hélas, revenir de cette opinion née des sentiments respectueux que je professe pour le sexe faible en général et pour ses plus beaux champions en particulier. Les prix qui avaient une valeur vénale assez élevée, étaient reçus avec enthousiasme, mais les manifestations de plaisir étaient incomparablement plus froides, quand il s'agissait de recevoir des bannières, des oriflammes ou des écharpes à porter en sautoir.

Et pourtant les brodeuses romaines, qui ont une renommée mondiale (elles font partie de la corporation des artistes) avaient fait de vrais miracles. Ces objets paraissaient sortir des mains des fées. Malgré cela, on leur préférait des diamants qu'on peut trouver dans toutes les devantures des orfèvres, et sur lesquels on ne pouvait pas marquer la date de la victoire remportée, ce qui au moins leur aurait ôté une partie de leur banalité.

Les concurrentes auraient dû être au nombre de vingt-six, mais onze seulement ont été acceptées définitivement, après vérification de la ressemblance avec les photographies envoyées. Toutes sont d'assez jolies personnes, aucune n'est belle dans le sens artistique. Le premier et le troisième prix ont été entièrement ratifiés par le jugement du public; sur les autres on a fait quelques observations. On a trouvé le jury plutôt trop sévère que trop indulgent. La chose est assez rare pour mériter qu'on la mentionne honorablement.

Dans l'ensemble le public a jugé que ce n'était pas la peine de faire venir ces beautés de si loin, et qu'en se promenant le dimanche entre midi et une heure sur le Corso, ou en se mettant sur la porte de la Madonna dei Monti ou de Santa Maria in Trastevere à la sortie de la grande messe, on voit des cinquantaines de femmes, pour ne pas dire davantage, qui sont bien plus belles que celles du concours. D'autres ont soutenu que ce qu'on voyait de ces dames était insuffisant pour les juger, les jupes et les corsages montants pouvant cacher trop de défauts.

En effet, du moment que dans les théâtres et dans les cirques on s'exhibe dans des costumes confectionnés avec un nombre restreint de centimètres d'étoffe, l'accroc à la morale et à la décence, — déjà si sacrifiées par le fait même d'un concours de ce genre, — n'aurait pas été énorme si on avait prié les concurrentes de se montrer au public de la même façon.

Reste à savoir si elles auraient accepté cette condition. Certes quelques-unes se seraient retirées du concours. Quant à la grande majorité, j'ai dans l'idée que la toilette plus légère que le public désirait n'aurait pas été un obstacle absolument insurmontable. C'est une idée personnelle que je ne prétends aucunement imposer.

⁂

Il faudrait parler de l'exposition romaine pour en finir avec ces fêtes, mais deux raisons m'en empêchent. La première est que je me suis trop attardé sur autre chose et qu'il ne me reste plus assez d'espace pour en parler longuement, car elle en vaut la peine. La seconde est que les courses, les bals, les beautés, les artistes, les tireurs m'ont trop occupé ces derniers jours pour que j'aie pu la visiter avec le calme nécessaire et en prenant des notes. D'autre part elle ne va pas fermer de sitôt, et je promets d'en rendre

compte dans la prochaine revue. Je dirai seulement qu'en passant j'ai beaucoup admiré des céramiques d'art, des meubles de luxe, des statuettes et des bronzes charmants. Dans la peinture il y a un tableau du célèbre Ussi de Florence, et dans la sculpture un groupe de Monteverde. Un *Saint Laurent* de Guglielmi et un buste du général Bixio de Tassara m'ont beaucoup frappé, le premier par le contraste d'une belle tête de vieillard et avec la jeunesse de l'ange qui forment le groupe, le second parce qu'il a un regard qui frappe quiconque a connu le célèbre *condottiero* qui avait l'habitude de commander plus avec ses yeux qu'avec sa voix. Les voitures et les instruments de musique présentent des échantillons très notables, et une fabrique de gants en action de M. H. Chénal réunit toujours une grande quantité de visiteurs.

Pour le reste, le lecteur aura la bonté d'attendre, car il me faut renvoyer la suite au prochain numéro.

GREVIUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les deux quinzaines qui viennent de s'écouler n'ont pas vu se produire de grands événements politiques; mais elles n'ont pas été dépourvues d'intérêt à ce point de vue. La manifestation ouvrière du 1er mai, le discours de l'empereur Guillaume à l'ouverture du Reichstag allemand et d'autres faits moins éclatants sont bien de nature à intéresser l'opinion publique et à donner matière aux commentaires.

Le premier événement, la manifestation ouvrière du 1er mai, n'a eu d'importance que par les alarmes qui l'ont précédée. Dès que le moment fixé à l'avance fut venu, on se rendit compte que ces alarmes n'étaient pas dépourvues de fondement, des troubles violents ayant éclaté çà et là, mais que l'énergie des gouvernements, ainsi que nous l'avions prévu, était suffisante pour les enrayer. La manifestation ouvrière, nous tenons à le constater, contrairement à l'opinion que nous avons entendue exprimer quelque part, a complètement échoué. Telle qu'elle avait été projetée dans le congrès international de Paris, elle ne devait être qu'une revue pacifique des forces de la grande armée des ouvriers du monde entier; mais elle avait été ensuite dénaturée par les anarchistes, qui ne voulaient pas laisser échapper l'occasion de se mêler aux ouvriers. Sous sa première forme, la manifestation aurait pu être, et, croyons-[...]as, aurait dû être permise par les gouvernements; mais dès [...]'elle menaçait, ainsi qu'il était tout à fait naturel, de se convertir [...] désordres graves, la répression s'imposait. De la sorte la mani[...]tation pacifique n'a pu avoir lieu, la grande majorité des ouvriers [...]ant mieux aimé ne pas quitter le travail, et les troubles ont été

empêchés. Là où ils ont éclaté, la force armée en a eu promptement raison.

Toutefois nous devons reconnaître qu'une brillante exception à été faite par les ouvriers de Londres et de Vienne, où, au moyen de meetings, imposants par le nombre des participants et tout à fait pacifiques, ils ont montré savoir discipliner leurs forces énormes et non plus inconnues comme auparavant, de façon à donner à reflechir aux gouvernements et à la société actuelle. C'est bien là du reste, la morale qui découle de cette tentative de manifestation: le quatrième état, cette grande puissance qui menace l'ordre de choses actuel, connaît désormais ses forces et tend de tous ses efforts à les discipliner. Qu'arrivera-t-il lorsque ce travail sera accompli? Il n'y avait pas besoin du reste de la manifestation du premier mai pour ouvrir les yeux sur cette question et pour y donner une réponse qui a, malheureusement, toutes les probabilités de se vérifier.

Mais, en attendant, suivant les desseins arrêtés sans doute depuis longtemps, l'empereur Guillaume tend avec toute l'énergie de sa jeunesse et de son caractère à proposer les mesures qui sont dans les limites du possible pour donner satisfaction aux besoins des ouvriers et tenter par là de conjurer la tempête qui plane sur notre tête. Le discours par lequel il vient d'inaugurer le Reichstag a été tout un programme dans ce sens, et il n'y a pas de doute que les faits suivront bientôt les paroles. Mais quels en seront les fruits? A quoi aboutiront-ils ces efforts? Quoi qu'il en soit, nous l'avons déjà dit autrefois, il faudra toujours tenir compte au jeune souverain d'avoir essayé de sauver le monde du plus grave danger qui le menace.

Mais le discours auquel nous venons de faire allusion renferme encore d'autres passages qui méritent toute notre attention. Lorsque le prince de Bismarck quitta le pouvoir, on put croire que les dissentiments qui avaient éclaté entre lui et l'empereur ne se bornaient pas à la ligne de conduite à tenir dans la politique intérieure, mais qu'ils avaient trait aussi à la politique étrangère. Des bruits qui circulaient avec une insistance assez significative, donnaient de la vraisemblance à cette hypothèse. On attribuait, en effet, à l'empereur Guillaume le dessein soit d'une entente plus intime avec la Russie, soit d'un rapprochement avec la France, ce qui n'aurait pas été sans porter une rude atteinte à l'équilibre actuel de la politique européenne.

Mais bien que ces racontars eussent en eux-mêmes peu de vraisemblance, la parole de l'empereur n'a pas moins servi à couper court à toute incertitude au sujet de l'orientation de la politique allemande.

L'empereur a été très explicite: rien n'est changé dans cette orientation: sa politique a pour but suprême la paix et se base sur la triple alliance. Les nouvelles demandes de crédits militaires et les paroles dont ces demandes ont été suivies ne laissent pas de doute que la paix armée est toujours à l'ordre du jour. La paix armée! Triste héritage de la politique inaugurée par la nécessité et peut-être la fatalité des choses, par le prince de Bismarck, et sur laquelle l'histoire portera le jugement que les contemporains ne peuvent que pressentir.

Rien donc n'est changé dans la politique européenne. C'est la situation déjà bien connue qui reste, situation déterminée par tous les intérêts contraires qui sont en jeu dans cette vieille Europe, par toutes les rivalités qui troublent si profondément les relations des nations entre elles. La détente qui se manifeste en ce moment n'est donc pas la conséquence d'une amélioration réelle de la situation générale; elle n'est peut-être que chose momentanée et peut du jour au lendemain faire place, à la suite de n'importe quel incident, à une nouvelle phase de craintes aiguës et de dangers imminents. Il ne faut pas broder trop en noir, mais il faut considérer la situation telle qu'elle est vraiment et non pas telle qu'elle paraît à un moment donné.

Par contre, nous croyons et espérons qu'une modification réelle vient de se manifester dans la situation politique en ce qui a trait aux rapports franco-italiens. Les courtoisies échangées à Toulon entre le président de la république française et le commandant de l'escadre italienne, lors de l'allée du premier en Corse, la réception de M. Billot, le nouvel ambassadeur français à Rome, sont les symptômes officiels de cette modification; mais c'est surtout dans les faits de moindre importance, faits touchant aux dispositions réciproques des deux peuples, qu'on en a la preuve la plus saillante. Et c'est justement parce que les sympathies des deux nations longtemps comprimées ont de nouveau éclaté spontanément, que nous croyons la détente actuelle chose tout à fait naturelle et susceptible de s'accentuer de plus en plus, car rien ne revient jamais forcer la voix du sang de se taire!

Ce vœu sera d'autant plus facile à réaliser que la France, mise

par ces forces puissantes et par l'Exposition universelle de 1889 dans une voie de grande prospérité et de bien-être, est en train de retrouver la tranquillité politique à l'intérieur, à la suite de l'enterrement définitif de la faction boulangiste. Telle en effet est la conséquence du résultat des dernières élections municipales. Ce fait accroît encore l'autorité de la France à l'étranger vis-à-vis de toutes les puissances, le phénomène du boulangisme ayant été jusqu'ici une cause de faiblesse, une *diminutio capitis* dirions-nous, soit au dedans, soit au dehors. Or c'est à la sagacité et à l'énergie de M. Constans que l'on doit cet heureux résultat, et les Français doivent lui en savoir fort gré.

Une mesure qui devrait être de nature à faire disparaître, ou du moins à atténuer les discussions intérieures dans un autre État vient d'être adoptée par la Chambre des communes anglaise. Nous voulons parler du *land purchase bill*, relatif au rachat des terres en Irlande, dont nous avons fait mention la dernière fois. Suivant les déclarations faites par le secrétaire d'État pour l'Irlande, M. Balfour, cette loi n'est pas une solution complète de tous les maux qui sévissent en Irlande, mais un pas vers cette solution, et elle n'a pas un but politique, mais social. Ainsi qu'on pouvait le prévoir, les libéraux et les parnellistes, M. Gladstone et M. Parnell à la tête, ont fait une vive opposition aux propositions du gouvernement, et le dernier a présenté un contre-projet, toute mesure tendant à calmer les esprits en Irlande et à leur donner satisfaction étant de nature à réduire l'autorité du parti libéral vis-à-vis des Irlandais. Mais la loi a triomphé quand même ayant été approuvée par 348 votes contre 268.

En Italie, l'opposition contre le cabinet tend à s'aigrir; mais cette opposition n'a pas de chance de réussite, manquant de chefs autorisés et n'ayant pas un programme assez différent de celui du ministre actuel pour grouper autour de lui des forces puissantes. En effet, le banquet de Naples, malgré l'autorité hors de question dont jouit M. Magliani, n'a pu réunir qu'un nombre très limité d'hommes politiques; et les autres manifestations qui ont eu lieu par-ci, par là dans le même sens d'opposition contre le gouvernement n'ont pas eu de résultats divers.

Cette opposition, du reste, a d'autant moins raison de se manifester dans le moment actuel que les ministres des finances et du Trésor essayent de toutes leurs forces d'obtenir l'équilibre du budget, qui est la principale raison de préoccupation pour les hommes

d'État italiens, et que dans le champ politique on est en train d'arriver à un rapprochement cordial avec la France, rapprochement qui pourrait ouvrir la voie à une entente dans le terrain commercial, avec une utilité économique incontestable pour les deux nations. Mais l'on sait parfaitement que toute opposition n'a pas sa raison d'être dans le terrain des faits, ni dans la tutelle des véritables intérêts nationaux.

La menace de crise qui a suivi le vote du sénat repoussant un article du projet de loi sur les instituts de bienfaisance (*opere pie*), s'est vite dissipée et n'a pas eu de suite. Le ministère pousse maintenant la discussion des budgets et la préparation des projets de loi destinés, soit à retablir l'équilibre du budget, soit à porter un remède efficace à l'économie du pays, et entre autres celui pour la constitution d'un grand institut de crédit foncier. Ce projet, espérons-nous, pourra être converti en loi à bref délai; et le terrain se trouvera alors tout prêt pour la formation du capital et le fonctionnement de l'institut, des pourparlers sérieux étant d'ores et déjà engagés pour aboutir au résultat désiré.

X.

BULLETIN DES LIVRES

Pierre Petroz: *Esquisse d'une histoire de la peinture au musée du Louvre.* (Félix Alcan, Paris, 1890). — Dans une courte préface M. P. Petroz déclare avec beaucoup de modestie qu'il n'a pas eu « la prétention d'écrire une histoire de la peinture, mais simplement de montrer les changements qui se sont produits dans l'invention artistique depuis les premiers temps de la renaissance jusqu'à nos jours. »

En effet, les dimensions de ce livre (in-8° de 290 pages) ne peuvent guère permettre de larges développements sur un sujet aussi vaste que la peinture, quand elle embrasse un cycle aussi fécond que celui des quatre siècles et demi qui se sont écoulés de 1300 à 1855; mais elles suffisent cependant à donner un aperçu aussi clair que savant des productions de l'art de la peinture et de son historique. Mais pourquoi l'auteur se borne-t-il à l'esquisser sur les seuls modèles du musée du Louvre ? Ce musée, un des plus riches du monde, a cependant, comme beaucoup de galeries, mais non comme toutes, le défaut de renfermer des médiocrités de peintres célèbres à côté de chefs-d'œuvre d'autres artistes et, chose pire encore, de n'avoir rien que des médiocrités des uns et rien que des beautés des autres. Il faudrait, pour bien comprendre le but que s'est proposé M. Petroz, qu'il eût intitulé son livre Histoire des tableaux du musée du Louvre ou qu'il eût étendu son histoire aux chefs-d'œuvre que le génie artistique a créés depuis 1300 jusqu'à 1855 et qui se trouvent épars un peu partout. C'est une « esquisse » qui sera d'une grande utilité aux jeunes gens qui étudient l'histoire de l'art et on ne saurait trop appeler l'attention de messieurs les professeurs d'esthétique sur cet ouvrage.

Georges Pradel: *Montalègre.* (P. Ollendorff, Paris, 1889). — La lecture de ce roman vous empoigne dès le début, car les situations les plus variées, les sentiments les plus disparates y sont décrits de main de maître. L'auteur a le talent, rare talent, de se faire oublier, de n'être que le régisseur invisible de la pièce si palpitante à laquelle il nous invite à assister. Les personnages qu'il met en scène sont tellement vivants, chacun d'eux est si fidèlement décrit, l'action est si habilement menée, que ce n'est qu'à la fin du spectacle qu'on se demande qui en est l'auteur. Cet ouvrage est une

peinture assez exacte des mœurs parisiennes dans un certain milieu, le parasitisme, cette nouvelle pieuvre insatiable, y est surtout étudié d'une manière vraiment remarquable, saisi dans le vif et flagellé de la belle façon. On n'a pas de peine à reconnaître que le canevas de ce roman est tiré de certains événements contemporains dont l'opinion publique s'est emparée, ce qui donne à cet ouvrage un cachet d'actualité, une des premières conditions du succès.

Cesare Lombroso : *L'anthropologie criminelle et ses récents progrès.* (Félix Alcan, Paris, 1890). — Le célèbre auteur de l'*Homme criminel,* le chef de la nouvelle école qui a mis en lumière le *criminel-né,* répond dans ce nouvel ouvrage aux nombreuses objections auxquelles son avant-dernier volume avait donné lieu ; il le fait en produisant les dernières découvertes et les plus récents progrès réalisés dans une étude intéressante et toujours plus actuelle de l'anthropologie criminelle. C'est à l'illustre professeur que cette dernière doit en grande partie l'honneur d'être classée parmi les sciences sociales et son immense importance ne saurait désormais échapper à personne. Anomalies extérieures, insensibilité physique et morale, généalogie et antécédents héréditaires des criminels, parenté de la criminalité avec l'épilepsie, influence des climats et des races, examen des régimes pénitentiaires et de leurs effets sur la production des crimes, etc., sont étudiés tour à tour avec cette concision, cette expérience, cette autorité qui distinguent le célèbre anthropologiste.

Albert Delpit : *Comme dans la vie.* (Paul Ollendorff, Paris, 1890). — Ce roman qui en est à sa quinzième édition fait suite à *Passionnément* dont nous nous sommes déjà occupés dans ce Bulletin. Ce n'est plus le problème du cœur que l'auteur s'est efforcé d'étudier, c'est celui de la conscience mise en présence des luttes orageuses de la vie et des doctrines naturalistes qui prétendent l'anéantir. Nous n'hésitons pas à ranger cette nouvelle œuvre du brillant écrivain parmi celles — et elles sont rares — qui non seulement ne font pas de mal mais exercent une salutaire influence. Nous y voyons l'homme honnête et bon aux prises avec les affres de la misère, de l'abandon, du désespoir et dont la conscience qui parlait si haut s'émousse peu à peu, et n'a plus qu'un cri capable de remuer cette âme fourvoyée et endormie, celui du remords. Roland — c'est le nom du triste héros de ce roman — en est arrivé là, grâce à l'illogisme d'une prétendue logique, au travail subtil de sa pensée et à des raisonnements péniblement échafaudés. Cette nouvelle étude psychologique a pour but, on le sent, de dénoncer les néfastes et profondes erreurs des philosophes ou physiologues naturalistes qui prétendent que si le plus fort supprime le plus faible dans cette lutte acharnée pour la vie, c'est parce que cela doit être, c'est parce que c'est dans l'ordre. La vie est un combat, disent-ils, tant pis pour ceux qui succombent ! — Mais Dieu ? leur direz-vous — C'est une invention ! La Providence ? — Une ironie ! L'âme ? — Une chimère ! La conscience ? — Un zéro ! — Et c'est ainsi que celui qui était si noble, si chevaleresque, si loyal, après s'être servi de pareilles maximes pour *chloroformiser* sa conscience, en vient à la noyer dans une boue

de sang et de honte! Le remords est le compagnon de sa vie, le suicide celui de sa mort. Un autre personnage non moins vivant, non moins saisissant est celui d'Alice, la sœur de l'infortuné protagoniste, qui malgré l'adversité et malgré la prospérité n'a jamais cessé de détourner les yeux du spectre de la fatalité que certains doctrinaires à froid proclament le suprême régisseur de nos destinées; elle est restée au milieu de tant de péripéties ce qu'elle était, savoir, contente, franche, droite, honnête et pure, grâce à sa foi inébranlable dans la Providence et à sa conscience qui a conservé toute sa puissance. Ce contraste est dépeint de main de maître; les louanges que nous voudrions adresser à l'auteur risqueraient d'être au-dessous de son mérite, et nous sommes assurés que les nombreux lecteurs de *Comme dans la vie* seront de notre avis.

Guy de Maupassant: *La vie errante.* (Paul Ollendorff, Paris, 1890). — C'est une publication qui fait honneur à la fois à l'auteur et à l'éditeur. Ce dernier, en effet, n'a rien négligé pour en rendre l'impression claire, nette, élégante et soignée; ajoutons à cela que ce volume a une jolie couverture illustrée par Riou. L'auteur, de son côté, nous intéresse vivement par ses récits de voyage qui se distinguent par la fidélité, la richesse et l'originalité des descriptions autant que par les réflexions pleines de bon sens et d'une philosophie profondément personnelle et humaine. Le jeune et brillant écrivain est un peintre qui sait faire revivre devant les yeux de ses lecteurs les localités qu'il a visitées avec ce qui les caractérise. Sa plume est un pinceau et son imagination une palette avec lesquelles il sait dessiner les croquis les plus charmants, les maquettes les plus saisissantes, les tableaux les plus frappants. Nous n'en voulons pour preuve que le récit de la visite que l'auteur a faite au couvent des Capucins près de Palerme, en Sicile: cette sinistre collection de trépassés qui est renfermée nous attire et nous épouvante à la fois, ces morts nous parlent, car l'auteur a fait plus que de les exhumer de leur poussière, il leur donne la parole, il les rend effroyablement vivants. Il ne se contente pas d'admirer en touriste, d'observer en connaisseur, de juger en philosophe, il donne à tout cela un je ne sais quoi qui vous tient sous le charme et vous fait regretter d'avoir si vite et si peu voyagé avec lui. Ce n'est pas un Parisien entiché de la tour Eiffel — loin de là — ce n'est pas même un Français dont l'horizon ne dépasserait pas celui de son pays, qui vous emmène avec lui en Italie, en Sicile et jusqu'à Kairouan, c'est un artiste dans le vrai sens du mot, quel que soit le degré de latitude et le ciel où il se trouve. Pour lui l'art n'a pas de patrie ou plutôt il en a une, c'est l'humanité. Ses remarques, ses appréciations sont marquées au coin d'une telle largeur d'idées, d'une franchise si bienveillante, d'un à-propos si frappant, d'une finesse de jugement si française, c'est-à-dire, si spirituelle et si brillante, que le volume que nous avons sous les yeux non seulement se *laisse* mais se *fait* lire. Qu'on ajoute à cela que les descriptions que l'auteur a faites de ses voyages sont émaillées d'anecdotes intéressantes qui les illustrent et leur donnent un nouvel attrait, et en voilà

plus qu'il n'en faut, ce nous semble, pour fixer sur ce nouvel ouvrage l'attention et l'intérêt du public et lui assurer un succès des plus mérités.

Elio Modigliani: *Un viaggio a Nias.* (Fratelli Treves, Milan, 1890). — A un degré de longitude environ de la côte occidentale de Sumatra, dans l'Océan Indien, s'étend une île d'une étendue assez vaste eu égard aux îlots qui fourmillent dans ce même océan, c'est l'île de Nias ou *Jano Niha* (terre des hommes), comme ses habitants l'appellent. M. Elio Modigliani nous en donne, dans ce très élégant volume in-4°, de plus de sept cents pages, une description minutieuse qui est sans contredit la monographie la plus complète qui ait paru sur ce sujet. Il y fait preuve de connaissances scientifiques peu communes, d'un remarquable talent d'observation, et son style dénote en lui un écrivain attrayant, clair et précis. Le séjour que l'auteur a fait dans cette île a été celui d'un touriste éclairé, érudit et consciencieux, auquel rien n'échappe et qui sait mettre à profit toutes ses journées, toutes ses heures dans l'intérêt de la science. S'il n'a pu parcourir l'île de Nias dans toutes ses directions, car elle a encore des régions inexplorées comme on le voit par la carte géographique que l'auteur en a tracée, l'étude qu'il en a faite n'en est pas moins plus que suffisante pour que le lecteur puisse se faire une idée exacte de cette île et de ses habi-ts. M. Modigliani, en effet, ne t pas contenté de nous raconter voyage, il a voulu préalable-nt remonter aussi haut qu'il était sible dans l'histoire géographi- et sociologique de Nias et il l'a fait en examinant quelques manuscrits arabes, les mémoires conservés dans le archives royales de la Hollande maîtresse de cette île, et en grande partie inédits, en puisant les données nécessaires dans les articles de journaux, revues, livres, etc. La bibliographie du sujet compulsée par l'auteur et dont le catalogue se trouve à la fin du volume, nous montre avec quelle persévérance, avec quel serieux, avec quelle richesse de matériaux cet ouvrage a été écrit. Aussi rien n'y manque: caractères physiques, intellectuels et moraux des habitants, situation de la femme dans la famille et dans la société, constitution sociale, art et industrie, agriculture et commerce, croyances religieuses et superstitions, langue du pays, etc., sont passés en revue et étudiés de main de maître. De nombreuses gravures, deux cents environ, intercalées dans le texte, vingt-six tables tirées à part dont les unes sont coloriées, les autres phototypiques, quatre cartes géographiques, viennent illustrer et compléter une narration qui ne parle plus seulement à l'esprit ou à l'imagination, mais aux yeux mêmes du lecteur qui trouvera, en outre, dans un index analytique très détaillé un guide sûr dans les recherches qui pourraient plus spécialement l'intéresser. Ajoutons à tout cela que l'exécution typographique est digne en tous points du soin vraiment remarquable avec lequel l'auteur a écrit son ouvrage, et est digne aussi, est-il nécessaire de le dire? de la maison éditrice de Milan, Fratelli Treves, dont la réputation n'est plus à faire. Enfin, la couverture elle-même du volume qui est vraiment superbe et qui représente un Nias dans son costume pittoresque est bien faite pour cap-

tiver dès l'abord l'attention et l'intérêt du public désireux de connaître ce monde insulaire qui s'agite au milieu de l'immensité de l'Océan Indien et dont l'île de Nias est un spécimen des plus caractéristiques et des plus instructifs.

Francesco Sabatini : *Il volgo di Roma,* raccolta di tradizioni e costumanze popolari. Un vol. (Roma, Ermanno Lœscher et Cie, 1890). — A quelques rares exceptions près, les érudits étrangers, comme Gœthe, Fernow, Grimm, Story, Kopish, et autres étaient les seuls à étudier les traditions si intéressantes qui se rapportent au peuple de Rome et qui éveillaient un vif intérêt partout ailleurs que dans le pays, la ville même où elles se sont développées. M. Sabatini, qui a déjà publié un recueil de chants romains fort apprécié, a entrepris la publication d'un recueil complet des traditions populaires romaines, en remontant à leurs sources, soit qu'elles se rapportent à une chanson narrative, soit à une nouvelle, soit à un chant lyrique. L'auteur s'est proposé encore de s'occuper de ce qui concerne le dialecte, la musique, les mœurs et coutumes et les arts du peuple, de tout ce qui, en somme, peut donner une idée du bas peuple romain. Le premier volume qui vient de paraître nous parle de *Gaetanaccio* ou histoire des marionnettes, du lyrisme dans les chants populaires romains, des mélodies populaires romaines et des chansons populaires romaines. Cette publication est d'autant plus opportune et intéressante que par suite de la démolition de certains quartiers et de l'envahissement de la civilisation, le bas peuple proprement dit est en train de disparaître. La nouvelle génération pourra avoir un souvenir vivant d'un peuple qui bientôt ne sera plus.

Journal des économistes. Rédacteur en chef: M. G. DE MOLINARI (Librairie Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris, 48e année).

Sommaire du numéro d'avril 1890:

Documents pour servir à l'histoire de M. de Bismarck, comme économiste, par M. Arthur Raffalovich - La crise charbonnière en Belgique, par M. Louis Strauss - Notions fondamentales (suite), par M. G. de Molinari - Revue des principales publications économiques de l'étranger, par M. Maurice Block, membre de l'Institut - La réforme monétaire en Autriche-Hongrie, par M. C. P. - Correspondance, Criminalité des étrangers en France - Bulletin - Société d'économie politique, réunion du 5 avril 1890. Compte rendu par M. Charles Letort - Comptes rendus - Chronique économique, par. M. G. de Molinari, membre correspondant de l'Institut - Chronique financière, par M. R. d'A.

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 622 (15 avril 1890):

TEXTE. — L'École hollandaise, par Pierre Petroz - Salon de 1890: Introduction, par Paul Leroi - Exposition universelle de 1889: La ferronnerie d'art, par Marius Vachon - Le musée Frédéric Spitzer et son catalogue, par Marc Bessières.

GRAVURES HORS TEXTE. — Troupeau en marche. Gravure de P. Lafond, d'après le tableau de Ch. Jac-

que - La pâture d'automne; bords du Loing, dessin de L. Watelin, d'après son tableau (Salon de 1890).

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Les amusements de l'hiver - Le dormeur - La famille à table - Portrait de Jan Fabus - Femme assise (croquis de Gérard Ter Borch). - Gentilhomme, croquis de Gesina Ter Borch - La dégustation - Portrait de Gérard Ter Borch - La lettre, d'après les tableaux de Gérard Ter Borch - La dormeuse - L'aiguière, d'après les tableaux de Van der Meer de Delft - Lustres, par MM. Moreau frères - Fontaine et fer forgé et repoussé, par Ferdinand Marrou - Balustrade de la rampe d'escalier du château de Chantilly - Marteau de porte - Lustre, par MM. Moreau frères.

Le Semeur, revue artistique et littéraire, paraissant tous les quinze jours. - Bureaux du journal: Paris, 117, rue Notre-Dame-des-Champs. Lausanne, Le Cytise, Montbenon.

Sommaire du n. 10, 3me année:

Lettre ouverte, par M. Ch. Fuster- Poésies, par MM. André Lemoyne, Louis Gapillèry, Félix Lescure, Francis Melvil - L'exil d'une Parisienne, par M. André Godard - Le génie et la folie *(suite)*, par M. le Dr R. Rubattel - Enfantines: Le sonnet, Les oranges, par Mlle Berthe Vadier - J. de Maistre dans l'intimité (*suite*), par M. Théodore de la Rive - Un millionnaire de Rough et Ready (*suite*), par M. Bret Hart, traduit par Mlle A. Stouber - Les débuts du poète Racan (*suite et fin*), par M. Antonin Goulard - Un génie très connu et très ignoré: Bernard Palissy, par M. J.-Alfred Porret - Les petits chefs-d'œuvre: A une vieille fille, par M. Marc-Monnier - L'œuvre du jour: Le critique idéal (*suite et fin*), par M. Georges Renard - Chronique littéraire et artistique de la Suisse française - Ce qui se passe - Journaux et revues - Erratum.

L'Economista (Florence, via Cavour, 1, palazzo Riccardi - Prix de l'abonnement: pour l'Italie: un an 20 fr., six mois 10 fr., trois mois 5 fr.; pour l'étranger: un an 25 fr., six mois 13 fr.).

Sommaire du n. 836, 11 maggio 1890:

Lo Stato e la società - La legge di bollo pei contratti di borsa - La relazione sull'esercizio del 1889 della Società generale immobiliare - Lettere parlamentari (Il Governo e la opposizione - Il ministro delle finanze e la questione dei tabacchi - Le minaccie di scioglimento della Camera - Le elezioni e la finanza) - La conferenza industriale di Madrid - Rivista economica (Il risparmio postale in Italia - Questioni economiche in Francia - La navigazione italiana nel Canale di Suez) - Il debito pubblico in Italia - Cassa di risparmio in Imola - Il movimento delle Società di assicurazione in Italia - Cronaca delle Camere di commercio - Mercato monetario e banche di emissione - Rivista delle borse - Notizie commerciali - Avvisi.

Livres reçus:

De la maison C. Chiesa et P. Guindani de Milan (successeurs Galli):

ANNA VERTUA-GENTILE, *In collegio*, letture per giovanette (1 vol. 1890).

MARCO PRAGA, *Le Vergini*, Comédie en 4 actes (1 vol. 1890).

EMILIO DE MARCHI, *Demetrio Pianelli* (1 vol. 1890).

Ottone di Banzole, (Alfredo Oriani), *Fino a Dogali* (1 vol. 1889).

Matilde Serao, *Piccole anime*, (1 vol. 1890).

Neera, *Addio* (1 vol. 1890).

Bruno Sperani, *Il romanzo della morte* (1 vol. 1890).

Memini, (auteur de la *Marchesa d'Arcello, Un tramonto*, etc.) *Mia* (1 vol. 1890).

La Marchesa Colombi, *Troppo tardi* (1 vol. 1890).

Idem, *Racconti di Natale* (1 vol. 1890).

Idem, *La gente per bene* (1 vol. 1889).

A. R. Levi, *Grammatica inglese*, ad uso degli Istituti superiori e tecnici e dei Licei del regno (1 vol. 1890).

De la maison Giuseppe Marina, Plaisance:

Giuseppe Ricchieri, *Costumi inglesi* (1 vol. 1890).

De la maison Calmann-Lévy, Paris:

Édouard Delpit, *Chaîne brisée* (1 vol. 1890).

De la maison Hetzel et de la maison Quantin, Paris:

Victor Hugo, *Les travailleurs de la mer* (2 vol. 1890).

De la maison H. Mommens, Bruxelles:

Ed. Kerfyser, *Henry M. Stanley*, Précis historique (1 vol. 1890).

Errata-corrige (Livraison du 15 avril):

Le libéralisme en Allemagne, par Th. de Bunsen.

Page 565, l. 13 – électeurs, au lieu d'élections.
567, l. 13 – injustice a. l. d. eu justice.
570, l. 13 d'en bas – comme leurs alliés a. l. d. à titre d'alliés.
571, l. 11 d'en bas – que je n'en persisterais pas moins dans l'impression entièrement contraire.
576, l. 5 d'en bas – Nous croyons qu'il ne convient qu'aux hommes de petite taille d'endosser etc.
578, l. 7 d'en bas – Miquel, pas Miguel.
581, l. 7 d'en bas – sa redingote, sa chemise; il s'en est fallu de peu qu'elle-même à son tour etc.

Le journal d'une ambassadrice:

Une erreur s'est glissée dans notre numéro du 15. La traduction du livre de lady Dufferin n'a pas été faite par Mme de Bury, qui en a écrit la préface. La traduction est l'œuvre de Mme Savary, connue (sous le nom de « Robert de Cérizy, ») pour une des traductrices les plus distinguées de notre temps en France.

Les Directeurs:
A. Fantoni.
D. Melegari.

Le Gérant:
Alessandro Scamuzzi.

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,

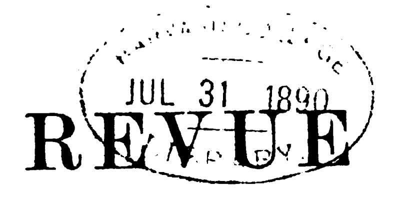
Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE*.

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, **libraire à Milan.**
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.



REVUE INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — IIme LIVRAISON

15 Juin 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME — 51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS — 6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

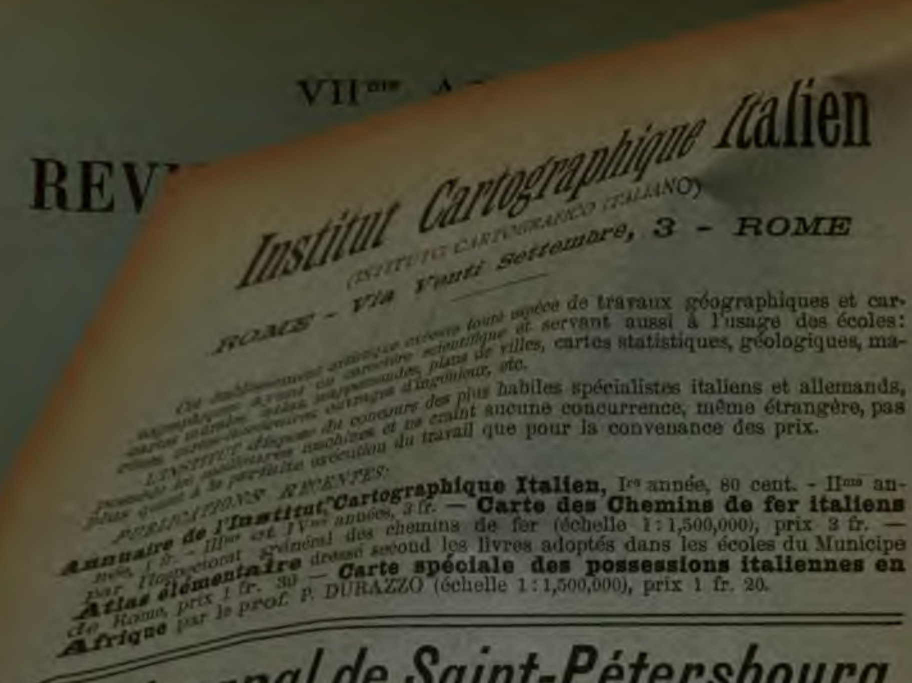
		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

VIIme A

REV



Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

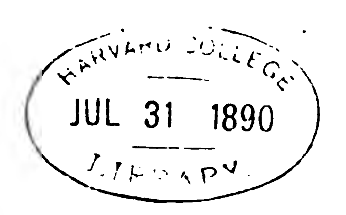


LE BEAU JIM

Personne ne savait pourquoi on appelait M. Beresford « le beau Jim, » et cependant personne n'eût songé à lui donner un autre nom. Il n'était pourtant rien moins que beau. Ses camarades en lui donnant ce surnom, s'étaient peut-être dit que tout mensonge répété devient une vérité. Pour mon compte, je n'en crois rien, vu que même le meilleur ami de Jim n'eût pas hésité à le déclarer laid, ce qui s'appelle laid! Mais sa physionomie ouverte, ses yeux bleus, doux et enjoués, ses dents étincelantes, son sourire plein de grâce, sa taille élégante, faisaient oublier que ses yeux étaient petits et qu'il avait la bouche trop grande pour justifier l'épithète dont on l'avait gratifié; toujours est-il que beau Jim il était et beau Jim il restait, à partir du jour où il avait endossé l'uniforme militaire jusqu'au moment où il le quitterait. Par son affabilité irrésistible il éveillait la sympathie de tout le monde et pour ma part je n'ai connu qu'un seul individu qui n'en éprouvât pas pour Jim. Comme il doit en être souvent question au cours de ce récit, je me dispense pour l'instant d'en parler plus longuement.

Jim avait cet air de bonne humeur et d'insouciance, ce ton de franchise communicative, inhérent au caractère irlandais; il passait par-dessus le marché pour le causeur le plus spirituel du régiment et sa façon de raconter justifiait sa réputation. Il arrivait de Londres, où il était allé en permission de quatre jours, lorsqu'il rencontra l'un de ses amis, le capitaine Owen, excellent homme, mais peu communicatif.

— Eh bien! quoi de nouveau? lui demanda le beau Jim en lui tendant la main.



LE BEAU JIM

Personne ne savait pourquoi on appelait M. Beresford « le beau Jim, » et cependant personne n'eût songé à lui donner un autre nom. Il n'était pourtant rien moins que beau. Ses camarades en lui donnant ce surnom, s'étaient peut-être dit que tout mensonge répété devient une vérité. Pour mon compte, je n'en crois rien, vu que même le meilleur ami de Jim n'eût pas hésité à le déclarer laid, ce qui s'appelle laid! Mais sa physionomie ouverte, ses yeux bleus, doux et enjoués, ses dents étincelantes, son sourire plein de grâce, sa taille élégante, faisaient oublier que ses yeux étaient petits et qu'il avait la bouche trop grande pour justifier l'épithète dont on l'avait gratifié; toujours est-il que beau Jim il était et beau Jim il restait, à partir du jour où il avait endossé l'uniforme militaire jusqu'au moment où il le quitterait. Par son affabilité irrésistible il éveillait la sympathie de tout le monde et pour ma part je n'ai connu qu'un seul individu qui n'en éprouvât pas pour Jim. Comme il doit en être souvent question au cours de ce récit, je me dispense pour l'instant d'en parler plus longuement.

Jim avait cet air de bonne humeur et d'insouciance, ce ton de franchise communicative, inhérent au caractère irlandais; il passait par-dessus le marché pour le causeur le plus spirituel du régiment et sa façon de raconter justifiait sa réputation. Il arrivait de Londres, où il était allé en permission de quatre jours, lorsqu'il rencontra l'un de ses amis, le capitaine Owen, excellent homme, mais peu communicatif.

— Eh bien! quoi de nouveau? lui demanda le beau Jim en lui tendant la main.

— Une glace, si vous voulez bien, répondit la jeune fille d'une voix douce et harmonieuse.

Installé devant une table, le beau Jim regardait Mlle Earle démolir prestement le petit monument vert et rose placé devant elle; un verre de champagne à la main, il entama la conversation comme il suit :

— Vous êtes depuis peu à Blankhompton, mademoiselle?

— Je suis arrivée au doyenné il y a deux jours ; mon amie, Mlle Hélène Adlair, prise d'une violente migraine n'a pu, malheureusement, nous accompagner ce soir.

— Blankhompton n'est pas, j'en conviens, une résidence des plus gaies, mais enfin on y peut vivre malgré tout, repartit le beau Jim.

— Sans doute, seulement, en comparaison de Londres, cette résidence est singulièrement calme, répondit la jeune fille.

— Assurément, alors vous demeurez à Londres?

— Oui, habituellement; c'est un climat qui convient mieux à mon père que celui de l'Écosse.

— Quel quartier de Londres habitez-vous? reprit son interlocuteur au risque de paraître indiscret.

— Hans-place.

— Tiens! des cousins à moi demeurent aussi près de là; je ne m'étonne pas, en vérité, qu'à vos yeux Blankhompton manque d'animation. Heureusement que pour rompre la monotonie de l'existence, le vingt-cinquième doit, un de ces jours donner un pique-nique suivi d'un bal.

— Le vingt-cinquième, reprit Mlle Earle, est, je crois, un régiment de cavalerie?

— Parfaitement. Ah! dame, messieurs les officiers de cavalerie sont de beaucoup plus grands personnages que nous. Autant comparer des salades à des palmiers.

— Pour mon compte, reprit la jeune fille, je prends le plus vif intérêt à votre régiment, car mon frère en fait désormais partie; il doit rejoindre son poste en septembre.

— Comment ne me l'avez-vous pas dit tout de suite? riposta le beau Jim avec un intérêt marqué.

— Ah! que vous êtes bon, répondit la jeune fille en rougissant et en levant vers son interlocuteur ses prunelles brillantes et émues, en sorte que les grands yeux noirs de Mlle Earle paraissaient encore plus beaux au pauvre Jim.

— Ce cher Stuart! s'écria-t-elle, c'est un charmant garçon et en passe d'avoir une brillante carrière; malheureusement, il est un peu gâté. Depuis Henri VII, la race d'héritiers mâles se perpétue sans interruption dans notre famille et aujourd'hui mon père et Stuart en sont les derniers représentants.

— Vous vous oubliez vous-même! interrompit le beau Jim qui se souciait moins des Earle passés, présents et futurs, que de sa charmante interlocutrice.

— Mais je ne suis qu'une femme! balbutia Nancy Earle, et, comme vous savez, les femmes ne comptent pas!

— Dieu merci! nombre de gens ne partagent pas ce préjugé et à leurs yeux les femmes comptent beaucoup plus que les hommes.

— Cela se peut, mais s'il s'agit d'un arbre généalogique, c'est tout différent, répondit Nancy Earle en rougissant du compliment.

— Et quel âge a votre frère, mademoiselle? demanda Jim.

— Dix-neuf ans; il est grand, fort et bien de sa personne.

— Cela ne me surprend pas, reprit Jim en regardant un peu longuement la jeune fille.

— Stuart, je vous assure, est heureux comme un roi d'appartenir au régiment de Blankshire; c'était une idée fixe chez lui depuis sa petite enfance.

— Notre père eût préféré qu'il entrât dans la cavalerie comme la plupart de nos ancêtres, mais Stuart n'a pas voulu en entendre parler.

— Il faut espérer qu'il continuera à se féliciter de son choix.

— C'est mon vœu le plus cher, riposta Nancy, car mes amis Adlair à qui j'ai parlé de votre régiment, m'en ont fait le plus grand éloge. A propos, ne pourriez-vous me dire, M. Paunceforth, si l'officier qu'on appelle le beau Jim est ici ce soir?

A ces mots il ouvrit démesurément ses grands yeux bleus.

A coup sûr, Mlle Earle n'avait pas entendu clairement le nom prononcé par Mme Seton lors de la présentation. Avant d'être en état de rétablir son identité, il s'aperçut que la jeune fille avait repris la parole.

— Hélène Adlair, poursuivit-elle, prétend qu'il est réellement charmant et que ce surnom de beau Jim lui convient en perfection, en dépit de sa laideur.

— En effet, il est fort laid, riposta Beresford, prêt à pouffer de rire, mais bien résolu à se faire violence pour épargner à Mlle Earle la confusion d'avoir commis un pareil impair.

— Pensez-vous qu'il vienne ici ce soir? demanda-t-elle avec un intérêt croissant.

— Probablement, répondit Jim d'une façon évasive.

Dans l'espoir sans doute de faire provision d'informations intéressantes et utiles pour son frère, elle ajouta:

— Ce surnom, en tout cas, est la meilleure preuve de la popularité dont jouit cet officier.

— C'est parfaitement juste, il n'a que des amis.

— Et vous, monsieur, ne seriez-vous pas l'exception qui confirme la règle?

— Certes, non; permettez-moi de vous dire pour votre gouverne que, au régiment, les surnoms déguisent toujours la vérité. Si on vous appelle beau, c'est que vous êtes laid et vice versa. Par exemple, si M. Stuart vous ressemble, on lui donnera un sobriquet grotesque.

— Je comprends. Ah! j'aperçois lady Margaret qui me fait des signes d'intelligence, dit son interlocutrice, je vais de ce pas l'aller rejoindre.

Bien qu'à regret, mais avec une politesse exquise, le beau Jim offrit le bras à Mlle Nancy Earle; chemin faisant, il reprit:

— Mon intention, mademoiselle, est d'aller samedi au lawn-tennis du doyenné, si toutefois d'ici là je ne reçois pas un mot de vous.

— Un mot de moi? fit-elle en levant sur lui ses grands yeux étonnés.

— Oui, car à moins d'avis contraire de votre part, j'irai juger des coups; allons, c'est chose convenue.

— Comment, vous viendriez pour juger les coups seulement, ne jouez-vous pas vous-même?

— Si, parfois; mais il est certains cas où il est préférable de regarder.

Comme il reconduisait, avec sa courtoisie habituelle, lady Margaret et sa jeune amie à leur voiture, la femme du dean lui recommanda de ne pas leur faire faux bond le samedi suivant et après un dernier adieu échangé de part et d'autre, la voiture se mit à rouler bon train dans la direction du doyenné.

Le beau Jim, nu-tête sur le perron, en plein soleil, tint longtemps son regard attaché sur la route.

Au bout de quelques instants de silence, lady Margaret dit à Nancy Earle:

— Quel jeune homme accompli, empressé, aimable! Il est charmant, en vérité, en dépit de sa laideur.

— Comment! vous le trouvez si laid? riposta Nancy d'un ton de reproche amical.

— Oui, je le trouve laid, reprit lady Margaret en riant, mais son esprit fait oublier son physique. Au demeurant, c'est idiot de lui avoir donné ce surnom.

— Quel surnom? demanda vivement Nancy.

— Mettez-moi mon châle sur les épaules, mon enfant, dit lady Margaret en frissonnant. L'air se refroidit sensiblement. Puis, reprenant la conversation, elle ajouta: Vous me demandiez le surnom de ce jeune homme! On l'appelle le beau Jim.

II.

Nancy Earle, rencognée dans la voiture crut être foudroyée comme l'Évangéliste par la lumière. Il lui sembla que tout tournait autour d'elle; elle ne distinguait ni valet de pied, ni cocher, ni ciel, ni terre, ni lady Margaret. Si longs que ces quelques instants lui eussent paru, néanmoins ils avaient dû être très courts, car lorsqu'elle recouvra ses esprits, sa compagne de route continuait à faire un éloge superlatif du beau Jim!

— On ne saurait, en effet, être plus sympathique, répondit Nancy en s'efforçant de maîtriser son trouble. Ah! combien je me félicite que Stuart soit dans son régiment! Puis elle ajouta d'un ton convaincu: Pour mon compte, je ne le trouve pas laid du tout, du tout.

En quelques tours de roues on arriva au doyenné. Nancy se félicita de la rapidité avec laquelle le trajet s'était effectué, tant il lui tardait, pour sa part, d'être seule, afin de mesurer l'étendue de la sottise qu'elle avait commise et surtout de chercher un moyen de la réparer!

Aprés s'être assurée qu'Hélène Adlair était profondément endor-ie, elle sortit de la chambre de son amie sur la pointe du pied et a s'enfermer dans la sienne. Là, elle prit un siège près de la ıêtre ouverte et s'abandonna à ses tristes réflexions. Le soleil uchant teintait de reflets d'or et de feu les arbres du jardin; les

corbeaux croassaient; les enfants du voisinage s'ébattaient en poussant des cris joyeux; les chiens grognaient en se disputant un os.

D'ordinaire, Nancy trouvait plaisir à regarder les enfants, les chiens, les corbeaux, mais, comme il arrive quand on est en proie à une obsession, pour le moment elle ne prenait intérêt à rien. Il est inutile, pensait-elle, de chercher à me faire illusion sur l'énormité de la bévue que j'ai commise tantôt. Elle s'imaginait voir gravée en lettres de feu cette phrase fatale: « Hélène Adlair dit qu'il est charmant et que ce surnom lui convient à merveille, *en dépit de sa laideur!* » Non seulement il fallait être archi-sotte pour répéter une chose pareille, mais manquer totalement de tact pour le dire d'un officier à un autre officier du régiment; au cas, où ce mauvais compliment eût visé un ami, n'avait-il pas lieu d'en être plus offensé encore? Bref, elle était au désespoir d'avoir parlé si mal à propos. Puis, l'idée qu'Hélène Adlair devenait par le fait l'éditeur responsable de cette malencontreuse phrase rendait Nancy très malheureuse. Plus elle considérait la chose, moins elle découvrait le remède. Tout en cherchant une solution au problème qui la tourmentait si fort, elle ne laissait pas de rêver au beau Jim. Ah! comme il avait laissé passer sans la relever, pensait-elle, cette expression choquante! Ah! quelle bonne et généreuse nature! Avec quelle délicatesse, il lui avait suggéré l'idée de lui écrire dans le cas où elle eût préféré ne pas le rencontrer le samedi suivant. Ah! ciel! qu'elle était mortifiée d'avoir eu la langue trop longue.

A huit heures, la cloche annonca le dîner, mais la pauvre enfant n'avait pris encore aucune résolution. Le repas achevé, elle s'empressa de remonter dans sa chambre et de nouveau ses pensées se concentrèrent sur un seul et unique souvenir. Bref, pour sortir du dilemme qui l'enserrait et pour mettre un terme à sa persécution elle imagina d'écrire à l'offensé. Cette décision l'enchanta et prenant une plume et un buvard, d'une main fébrile, elle traça les mots suivants:

« Blankhompton, 5 juillet.

« Monsieur.... (Jusque-là, rien de mieux; mais que dire ensuite? Il lui semblait que sa pensée se paralysait et que ses doigts se crispaient; enfin, elle parvint à surmonter sa fausse honte et elle écrivit tranquillement). Permettez-moi de vous dire que je déplore amèrement le quiproquo que j'ai eu la maladresse de faire tantôt en causant avec vous; je vous en demande humblement pardon; si je

n'avais aussi maladroitement mêlé le nom de mon amie, Mlle Hélène Adlair, à cette affaire, je repartirais demain par le rapide.

« Je vous prie en grâce, monsieur, de ne pas me garder rancune de cette impertinence involontaire et de l'oublier si possible. Cela me serait de grande consolation.

« Je vous réitère de nouveau toutes mes excuses et mes regrets.

« NANCY EARLE.

« *P.-S.* Au reste, n'y peut-on voir la preuve que votre surnom ne me semble pas si mal appliqué ? »

Calmée par la rédaction de cette lettre et particulièrement par le post-scriptum, Nancy alla bientôt se coucher et elle dormit d'un sommeil de plomb jusqu'au moment où les rayons du soleil filtrant obliquement à travers les persiennes éclairèrent sa chambre.

A son réveil, elle relut sa missive, puis la ferma sans y rien changer. Ensuite, elle alla elle-même la porter à la poste. En la jetant dans la boîte, elle tremblait si fort qu'on eût pu croire qu'elle cherchait à soustraire une lettre chargée. Heureusement, personne ne la vit et avant qu'aucun de ses hôtes ne fût descendu, son chapeau rond était déjà accroché dans le vestibule, à sa place habituelle. Ce pli fut remis par le vaguemestre au destinataire. La surprise que le beau Jim éprouva en prenant connaissance de la lettre parut suspecte à ses camarades, qui tous s'écrièrent d'un ton gouailleur:

— Oh ! oh ! il y a quelque anguille sous roche; voyons, beau Jim, s'agit-il d'une héritière qui vous jette ses millions à la tête ? Racontez-nous cela !

— Puisque vous tenez tant à le savoir, c'est tout simplement une lettre de ma mère, répliqua Beresford en glissant l'enveloppe dans sa poche.

Or, une fois chez lui, il lut et relut la missive; le post-scriptum surtout lui parut d'une sincérité charmante: « Au reste, n'y peut-on voir la preuve que votre surnom ne me semble pas si mal appliqué ? » Après avoir longtemps considéré cette lettre, il la serra écieusement dans un tiroir à secret, se disant: « Ah ! quel brave ›tit cœur ! Certainement, j'irai samedi au doyenné. »

III.

Le lawn-tennis battait son plein au doyenné lorsque le beau Jim y fit son entrée. Assise sur la pelouse à l'ombre d'un arbre séculaire, lady Margaret avait près d'elle Mme Trafford qui passait à bon droit pour la langue la mieux déliée de Blankhompton. Après les salutations d'usage, le jeune officier mit à profit l'arrivée de plusieurs autres invités, pour se rapprocher de Nancy Earle; d'une voix timide, il hasarda:

— N'allez-vous pas, mademoiselle, vous joindre aux joueurs?

— Non, pas aujourd'hui.

Le beau Jim reprit:

— Eh bien! en ce cas nous pourrions aller sur la terrasse, si le cœur vous en dit; de là, il nous serait facile de surveiller les coups.

La jeune fille se sentait pâlir, mais elle fit pourtant un signe de tête affirmatif, bien résolue à braver une épreuve qu'elle savait inévitable. Elle se disait que M. Beresford, en ménageant cet aparté avait dû avoir un double but: la taquiner sur sa méprise et la remercier de sa lettre; mais les premières phrases qu'il lui adressa renversèrent de fond en comble cette hypothèse. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, il raconta avec entrain une anecdote de sa jeunesse; le visage de son interlocutrice s'illuminait en écoutant ce récit, à la fois rempli d'intérêt et d'originalité; malheureusement, l'arrivée d'Hélène Adlair l'interrompit au plus bel endroit; elle venait prier son amie d'aller la remplacer au lawn-tennis. Beresford, pestant mentalement contre les satanés joueurs, se leva, prit son képi et s'en alla, le cœur plein de Mlle Earle.

Bien qu'à ce moment de l'année les officiers fussent absorbés par l'instruction des recrues, il trouva moyen de venir plusieurs fois au doyenné, pendant le temps que Mlle Earle y séjourna. Comme elle était déjà restée une semaine dans la famille Adlair, elle se décida à prolonger sa visite afin de concourir à une fête de charité, organisée sous les auspices du dean lui-même. Disons incidemment, que plus Nancy avait l'occasion de voir le beau Jim, plus elle éprouvait de sympathie pour le jeune officier. D'autre

part, il en était si follement épris lui-même, qu'il aimait cette charmante personne comme on n'a jamais aimé sur terre!

Ce serait abuser de la patience du lecteur que de lui raconter par le menu les préparatifs de la foire suisse de Blankhompton, où les habitants du district s'étaient donné rendez-vous. Disons tout simplement que les menuisiers, les peintres et les tapissiers avaient pris d'assaut le jardin du doyenné; de son côté, l'élément féminin escomptait d'avance le prix de ses travaux à l'aiguille, de ses coups de pinceaux et aussi de ses sourires.

Le jour fixé pour ce grand événement local, arriva enfin; les visiteurs se pressaient en foule compacte à la fête; la plus importante des boutiques était tenue par la femme du doyen, sa fille et Nancy Earle; la seconde, par la femme d'un membre du parlement et la troisième, par celle du maire. De fait, le comptoir de lady Leslie, secondée par ses cinq charmantes filles, était celui où l'on avait le plus de chance d'avoir de grosses recettes; ces jeunes beautés prenaient plaisir à venir jaser un instant avec Hélène et Nancy, pendant que celles-ci donnaient les dernières retouches à leur étalage. On eût dit un essaim de fauvettes, envoyant leurs notes gaies, fraîches et vibrantes au milieu d'un bocage.

Soudain la physionomie de Nancy devint plus expressive encore; la jeune Sarah Leslie en fut frappée et se hasarda à demander à son amie si elle attendait quelqu'un.

— Oui, répondit Nancy Earle en souriant, lady Margaret ayant eu la bonté d'inviter mon frère Stuart qui fait maintenant partie du régiment de Blankshire, je lui ai donné rendez-vous ici; pour lui, c'est une excellente occasion d'être présenté à ses nouveaux chefs et à ses camarades. Il est si jeune que je ne puis me faire à l'idée de lui voir porter l'habit militaire.

— Mes sœurs et moi, nous ne dédaignons pas de prendre les babies sous notre protection; envoyez-nous votre frère, nous tâcherons de l'émoustiller.

— Il a, en effet, l'air d'un bambin, reprit Nancy. Ah! comme je voudrais déjà savoir s'il se plaira au régiment!

— Dame! au début il y sera traité durement comme les autres; .t dans l'esprit de la règle; s'il s'agit de la cavalerie, c'est bien tre chose! Ne connaissez-vous personne à qui le recommander?

— Si fait, M. Beresford m'a promis de s'en occuper.

— Oh! alors.... si le beau Jim le prend sous sa protection, tout "chera comme sur des roulettes, répondit Sarah.

Le ton sérieux avec lequel elle fit cette remarque prouvait qu'elle tenait cet officier en haute estime; elle ajouta:

— Ah! voilà Mme Antrobus et sa fille qui arrivent à la fête. C'est la belle Paule; lord Chatterton en a été amoureux fou au su et au vu de tout le monde; il a même demandé sa main, puis, un beau jour, il l'a plantée là, pour en épouser une autre. A présent, on prétend qu'elle est fiancée à M. Moïse Mandarin, associé dans une maison de banque à Shanghaï; il est, dit-on, ridiculement riche et encore plus laid, paraît-il: gros, court de jambes, c'est un magot fait homme!

— Mlle Paule est une très belle personne, reprit Nancy, elle a une taille de nymphe.

Puis avec l'habitude qu'elle avait de saisir le côté ridicule et de dépenser son esprit en critiques amusantes, ce dont Jim se divertissait si fort, elle ajouta:

— Sa mère a, par contre, la tête enfoncée dans les épaules comme entre deux montagnes des Alpes. Puis, d'un air radieux elle reprit: Ah! voilà mon frère!

— Comment! s'écria Sarah Leslie stupéfaite, le célèbre Tommy!

— Vrai, vous connaissez Stuart?

— Ah! si je connais Tommy! A Brighton, nous ne l'appelions jamais autrement. Il faut vous dire qu'il avait débuté par me faire une cour insensée. Puis, un jour ma sœur Violet étant survenue avec ses seize printemps, sa fraîcheur et ses grâces, il a tourné de ce côté ses œillades et ses compliments.

Le nouvel arrivant ayant entendu ces derniers mots, s'écria:

— La vérité, c'est que vous n'aviez d'yeux et d'oreilles que pour un officier des *Horse guards*, et je me disais à part moi, que le jour où vous seriez sa femme, vous me traiteriez sans nul doute avec plus de bienveillance.

— Ta.... ta.... ta! riposta Sarah en entraînant le jeune Stuart du côté de ses sœurs qui l'accueillirent comme une ancienne connaissance et avec un empressement cordial.

Nancy considérait avec orgueil cette petite scène et le dernier des Earle (du moins le seul qui comptât) choyé et fêté par le beau sexe. C'était un beau jeune homme, bien découplé; sans avoir la physionomie ni aussi aimable, ni aussi ouverte que Nancy, il existait pourtant entre le frère et la sœur un air de famille, comme on dit.

Après avoir présenté ses hommages à lady Margaret, Stuart

alla papillonner autour de Mlle Leslie, oubliant ainsi de donner à sa sœur des nouvelles de leur père. Bref, sur ces entrefaites arriva le beau Jim qui se dirigea droit à la boutique de Nancy Earle; elle s'empressa de prononcer le nom de son frère, qui pour l'instant était occupé à rajuster, sur la demande de Violet Leslie, une de ses nattes avec une épingle; une fois cette délicate opération terminée, Nancy fit signe à Stuart de venir lui parler.

— Écoute, écoute, lui dit-elle vivement, je veux te présenter à l'un des officiers les plus estimés de ton régiment.

Sans attendre davantage, il releva sa moustache effilée et dit avec crânerie mais d'un ton familier:

— Charmé de vous voir.... Comment ça va? bien j'espère.

Tout cela à la bonne franquette, comme l'auraient fait deux officiers du même grade en s'abordant.

D'entrée de jeu, le jeune Stuart déplut souverainement au beau Jim; loin de chercher à le retenir, il le congédia en fronçant le sourcil, frappé d'une mauvaise impression.

Tommy Earle s'étonna qu'un officier sérieux, homme du monde et des plus intelligents, ne sentît pas à quel point il était ennuyeux d'être dévisagé comme une bête curieuse, en dehors du mess et des affaires de service.

Peu après, Nancy ne résista pas au désir de savoir si M. Beresford pensait que le jeune Earle lui eût paru avoir l'étoffe d'un bon officier.

— Il me serait difficile de me prononcer, répondit le beau Jim en souriant; dans un an, je pourrai vous éclairer en connaissance de cause.

— Oh! mais douze mois, y pensez-vous, c'est bien long! A vous dire la vérité, j'ai une peur horrible que le pauvre garçon n'ait à souffrir de brimades insensées et révoltantes, riposta Nancy.

— Les premiers mois sont durs et difficiles, j'en conviens, répondit Jim.

— Miséricorde! mais enfin que peut-on faire à un camarade?

— On lui fait le caractère, réprit son interlocuteur.

— Mon pauvre cher frère a la tête si près du bonnet!

— Sandhurst doit déjà avoir corrigé cette disposition fâcheuse.

— Ah monsieur! quel soulagement ce serait pour moi de pou-ir me dire que quelqu'un lui porte intérêt.... je l'aime si ten-ement!

— Je consens volontiers à avoir l'œil sur lui pour vous être

agréable, mademoiselle, mais si vous avez de l'ambition pour votre frère, au point de vue de son avenir, il serait préférable que les choses suivissent leur cours ordinaire; à la guerre comme à la guerre!

La pauvre Nancy se préoccupait beaucoup plus, il faut le dire, du bien-être de son frère, que de son instruction morale; elle ne sut pas apprécier, malheureusement, à sa juste valeur, le conseil qui lui était donné. Pour Nancy, le meilleur officier était celui qui court le plus vite au feu et meurt le sourire aux lèvres; pour Jim, c'était celui qui sait obéir avant de commander; qui sait suivre, aussi bien que diriger. En un mot, celui qui par l'éducation de la volonté a appris à avoir un jugement juste et le cœur droit.

Nancy Earle ne se doutait de rien de tout cela et le beau Jim n'eut pas le courage de le lui dire. Bref, il promit à sa sœur de devenir le Mentor de son frère et d'aplanir pour lui les difficultés du chemin. En réalité, il ne savait pas à quoi il s'engageait.

IV.

Le beau Jim comprit qu'il était de son devoir d'inciter Stuart Earle à venir dîner au mess avec ses futurs camarades. Par le fait la chère y était plus abondante que recherchée, et épicée en diable d'où elle excitait la soif. Tous les convives sans exception furent frappés du ton tranchant et du langage caustique de ce blanc-bec.

Beresford pour sa part fut consterné de constater que son protégé marchait sans cesse sur sa longe. Diantre! quand on est le dernier descendant des Earle, n'a-t-on pas le droit de trancher de l'important! Mais il était aussi le dernier des officiers du régiment de Blankshire et chacun se promettait de le lui rappeler à l'occasion. Un autre motif acheva de le couler bas, ce fut le ton badin sur lequel il se mit à blaguer (pardonnez l'expression) le colonel du régiment qui passait à bon droit pour l'un des hommes les plus spirituels de l'armée. Celui-ci pour couper court à l'impertinence de son subordonné, félicita, le verre à la main, le régiment de Blankshire de l'acquisition qu'il venait de faire.

Seul Tommy ne comprit pas l'allusion de son chef. Vers onze

heures, allumé comme un phare, ce jeune protégé de Beresford, songea enfin à se replier sur la caserne, il héla un fiacre et cria par inadvertance au cocher: «Au doyenné.» Comme il montait péniblement l'escalier marche à marche, ses jambes tremblotant sous lui, la bougie qu'il tenait à la main inonda le tapis de taches de suif. En passant devant une glace, il fut frappé de l'altération de ses traits, ses yeux étaient injectés de sang; ne pouvant surmonter sa torpeur il se laissa choir sur un fauteil dans sa chambre et s'y endormit.

Le lendemain, au moment de son réveil, la bougie était éteinte et la montre arrêtée. En descendant l'escalier, il rencontra le jeune groom qui lui avait ouvert la veille. Persuadé que la clef d'or ouvre toutes les portes et qu'elle ferme aussi toutes les bouches, Tommy lui graissa la patte d'importance, entra dans la salle à manger et s'accouda à la fenêtre; mais il était bien plus absorbé par la crainte d'avoir fait la veille du tapage nocturne, qu'en état d'admirer les effets du soleil sur la pelouse. Il se dit que, les circonstances étant données, M. Beresford devait lui garder un chien de sa chienne. Comme il était très désagréable d'arriver mal noté au régiment, il se décida à aller plaider sa cause en personne.

— Ah! c'est vous, jeune écervelé, venez un peu que je vous lave la tête à grande eau, s'écria le beau Jim en l'apercevant.

— Je soupçonne, mon lieutenant, que vous n'êtes pas content de moi?

— En effet, votre début a été un four complet.

— En réalité, comme à ce dîner je n'ai ni mis les pieds sur la table, ni cassé les verres.... ni apostrophé personne, je me demande ce qu'on a à me reprocher? dit Stuart avec assurance.

— Je vais vous le dire: on vous reproche une fatuité phénoménale.... un désir constant d'appeler l'attention sur le dernier des Earle.

— Moi? on peut dire ce qu'on voudra, mais je m'en moque comme de l'an quarante!

— Tant mieux, car vos prétentions vous ont déjà fait grand tort. Mettez vous donc bien dans la tête que vous êtes d'ici longtemps destiné à occuper le bout de la table au régiment et que vous devez ›us obéissance et respect. Votre façon de persifler le colonel Urrt qui était notre hôte hier, comme vous l'étiez vous-même, disposé tout le monde contre vous, en général, et moi tout le nier.

A en juger par l'expression de Tommy, cette mercuriale ne lui

était rien moins qu'agréable; sa mâchoire inférieure en s'allongeant, avait pris les proportions d'un violon.

— Décidément, je me suis conduit comme un sot, s'écria-t-il.

— Ma foi, oui, reprit avec conviction le beau Jim.

— Alors il ne me reste plus qu'à donner ma démission.

— Quelle folie! vous ne parlez pas sérieusement? Ma parole d'honneur, si l'on donnait sa démission pour chaque sottise commise dans l'armée, je vous demande où en serait l'effectif!

— Vous êtes donc d'avis que je dois revenir tout bonnement prendre ma place au régiment, quand le moment sera venu?

— Parfaitement.

Au même instant, on frappa à la porte et le colonel entra chez Beresford. Il parut surpris d'y trouver le jeune fanfaron qui, la veille, avait produit une si mauvaise impression sur tout le monde. Stuart Earle lui jeta à la face un rapide « bonjour, monsieur, » auquel le colonel répondit par un « bonjour » significatif; puis, pour lui faire comprendre qu'il pouvait se retirer, il ajouta:

— Beresford, j'ai besoin de causer un peu avec vous.

On devine que le colonel ne mâcha pas les mots en parlant à son subordonné de leur nouvelle recrue et malgré tout le désir que le beau Jim éprouvait d'être agréable à Mlle Nancy Earle, il ne put prendre la défense de son frère Stuart.

Ce jour-là, Beresford ayant terminé son service se rendit à la vente de charité inaugurée la veille; la foule y était d'autant plus compacte, que c'était jour de marché; presque tous les campagnards des environs s'étaient donné rendez-vous à la foire suisse au doyenné.

Nancy Earle ne savait à qui entendre; ses charmes personnels attiraient les chalands et les décidaient à délier d'un mouvement généreux les cordons de leur bourse. La popularité dont jouissait la vendeuse ne laissait pas de déplaire au beau Jim et de le faire cruellement souffrir; c'est à peine si profitant d'une éclaircie il pouvait adresser un mot à Mlle Nancy Earle. Or, il savait que le frère et la sœur devaient repartir pour Londres le surlendemain et qu'il lui serait impossible d'obtenir une permission de quarante-huit heures avant la fin de septembre.

En dépit de l'entrain de cette fête dont Jim d'ailleurs était l'un des plus beaux ornements et du privilège de contempler sa divinité, il se trouvait le moins favorisé des hommes. Enfin, lady Margaret ayant eu la bonté d'accorder dix minutes de répit à Nancy, le bril-

lant officier lui offrit le bras pour voir l'effet général de cette réunion de charité.

— Il me sera impossible d'avoir le bonheur de vous revoir demain, mademoiselle, au *garden party* de Mme Trafford. Je prends la semaine et malgré tous mes efforts pour me faire remplacer, je n'ai pu trouver un camarade de bonne volonté.

— Pourtant, dit le jeune Nancy en poussant un soupir, je ne vous dirai pas adieu aujourd'hui.... je déteste de dire adieu. Éprouvez-vous la même impression?

— Cela dépend de la personne que je quitte, reprit le beau Jim. Par exemple, quand il s'agit de vous....

Au même moment, l'arrivée de mesdemoiselles Leslie, traînant Tommy Earle à leur char, coupa la parole à Beresford qui envoya in petto cette jeune bande à tous les diables. Donc, avant qu'il eût eu le temps de déclarer ses sentiments à l'aimable vendeuse, on avait déjà réclamé la présence de celle-ci à son comptoir; il y resta lui-même de pied ferme, afin de pouvoir à l'occasion épargner une fatigue ou un ennui à celle qu'il aimait si passionnément.

Tout occupée que fût Nancy à faire l'article, à ficeler des paquets et à rendre la monnaie, elle ne négligeait pourtant pas d'adresser de temps à autre au beau Jim quelques mots aimables. Comment dépeindre la satisfaction qu'il éprouva lorsque la jeune vendeuse lui dit que son père, très désireux de faire sa connaissance, l'avait chargée de l'inviter à aller le voir à Londres à la fin de septembre. Beresford ne regrettait qu'une chose, c'est que le mois de septembre fût si loin!

A la fin de la journée on organisa une loterie, cette spéculation finale et inévitable de toute fête de charité. Le hasard du sort fit gagner à Nancy un coussin fané, dont la possession ne faisait envie à personne. Le beau Jim ayant déclaré que s'il avait eu cette même malechance, il n'eût rien eu de plus pressé que de le jeter au feu, Nancy Earle le lui offrit par manière de plaisanterie, sur quoi il déclara sur-le-champ qu'il le conserverait précieusement toute sa vie.

— S'il doit en être ainsi, répondit la jeune fille avec un empressement aimable, je tiens à vous offrir un ouvrage fait par moi et "ose dire qu'il sera mieux réussi. Voyez-vous, c'est que je crains qu'à la longue mon souvenir ne souffre d'être associé à cet objet e rebut.

— Permettez, mademoiselle, du moment qu'il me vient de vous, mes yeux il n'est rien d'aussi beau.

L'accent de Jim en prononçant ces derniers mots interdit à Nancy d'insister davantage.

Lady Margaret et Hélène Adlair se décidèrent à regagner leurs pénates, laissant à Nancy le fardeau d'un comptoir à écouler. Prendre tous les billets afin de se ménager un tête-à-tête avec la jeune vendeuse, tel fut le stratagème employé par le beau Jim. La fête touchant à sa fin, ils allèrent s'asseoir sur un banc de pierres à l'âpre parfum des mousses, placé à l'ombre d'un frêne à parasol aux branchages discrets et tremblants; malheureusement, presque aussitôt leur mauvais génie, Stuart, vint envahir avec Violet Leslie le paradis terrestre des deux premiers occupants. Du coup, le galant officier eut la rage au cœur, c'en était trop! Ah! quelques semaines encore et ce jeune morveux saurait ce qu'il en coûte pour marcher sur les brisées d'un ancien. Ah! il me le payera, pensait-t-il, les dents serrées, l'œil en feu.

Puis toute la bande des Leslie arriva à la queue leu-leu et c'est ainsi que le beau Jim vit s'évanouir son doux rêve d'une déclaration à sa bien-aimée.

Une fois dans sa chambre, Nancy se mit à la fenêtre, regarda en plein œil et se rappela avec émotion tous les incidents de cette journée. Pourquoi M. Beresford avait-il fait enlever avec tant de soin par Leader son ordonnance le coussin fané? Pourquoi s'était-il montré si aimable, si empressé pendant le dîner? Pourquoi au moment du départ avait-il gardé si longtemps sa main dans la sienne? Pourquoi surtout avait-il attaché sur elle un regard si implorant? A cette pensée, une vive rougeur colora ses joues. Au souvenir de toutes ces choses et pour la première fois de sa vie, la charmante Nancy en voulut à son frère d'avoir si impitoyablement coupé les ailes à l'insaisissable bonheur qu'elle avait entrevu un instant.

V.

Le lendemain dès sept heures du matin, Leader ouvrit avec fracas la porte du lieutenant Beresford et s'approcha de l'officier qui dormait encore profondément. L'ordonnance, blanc comme un linge, la figure bouleversée, s'écria d'une voix étranglée:

— Mon lieutenant, au nom du ciel, réveillez-vous.... c'est affreux!

— Que le diable t'emporte! répondit Beresford, encore à moitié endormi. Le capitaine Manners a pris la semaine, hein?

— Ah! il ne s'agit pas de service, mais d'un meurtre.... répondit Leader, dont les dents claquaient en parlant.

A ces mots, Beresford tressaillit, fit un geste d'effroi, et, s'asseyant sur son séant, il s'écria d'un ton interrogateur en fixant sur son ordonnance des yeux effarés:

— Un meurtre!

— Le capitaine Owen vient d'être trouvé mort!

— Quoi! que dis-tu?... Ciel, ça n'est pas possible!

— C'est tellement possible, mon lieutenant, que lorsque Jean est entré dans la chambre du capitaine pour l'éveiller, il y a dix minutes de cela, il l'a trouvé déjà glacé, raide mort!

— Leader, tu es fou, ou bien est-ce moi qui rêve encore?

— C'est malheureusement la vérité, mon lieutenant.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, Beresford passa ses vêtements, s'élança dans la chambre de son ami et se trouva en face de l'horrible réalité!

Owen, étendu sur son lit, le sang s'échappant d'une large blessure à la tête, avait un bras hors du lit et tenait son drap dans sa main crispée.

— Mon Dieu! Ce n'est que trop vrai! s'écria Jim, après être resté un instant courbé sur le lit d'Owen.

A ce moment entra le docteur; s'efforçant de maîtriser l'impression d'effroi qu'il ressentait, il dit en s'adressant à l'ordonnance:

— Aidez-moi à le soulever afin que je voie s'il n'y a pas quelque chose à faire.

Après avoir pris la main et tâté le pouls du malheureux Owen, le docteur secoua la tête en disant:

— Il n'a plus besoin de nos soins! Il est mort depuis plusieurs heures déjà!

A la vue du visage exsangue de la victime, la personne même la moin expérimentée n'eût pas hésité à prononcer le terrible verdict.

— Owen, ce pauvre Owen, mon meilleur et mon plus cher ami, s'écria Jim avec émotion. Son chagrin était si profond qu'il ne s'aperçut pas que Stuart Earle venait d'entrer dans la pièce; ce dernier, les yeux grands ouverts, considérait celui qui peu d'instants auparavant était encore plein de vie, de bravoure et d'honneur. Stuart demanda d'une voie mal assurée, quel était le meurtrier.

S'efforçant de maîtriser les sanglots qui l'étouffaient, l'ordonnance répondit:

— On ignore son nom; la seule chose qui ne laisse aucun doute, c'est que le capitaine a été frappé par derrière. C'est le fait d'un lâche.

Puis, machinalement, l'ordonnance se mit en demeure de ranger différentes choses; mais le docteur lui fit observer qu'on ne devait toucher à rien avant l'arrivée de la justice. Il invita ensuite le lieutenant Beresford à faire évacuer la pièce et à mettre une sentinelle à la porte.

— Notre présence ici n'a plus aucune utilité, dit-il.

Se rappelant alors que le moment de prendre le commandement du détachement était arrivé, Beresford donna des ordres en conséquence et alla revêtir son uniforme en attendant l'arrivée des personnes appelées en toute hâte à venir dresser procès-verbal. Bien que le détachement tout entier parût comme pétrifié à la nouvelle de l'horrible drame commis dans l'intérieur même de la caserne, Beresford ne savait où donner de la tête. Il lui fallut assister aux formalités prescrites par la loi, à l'examen du cadavre et des lieux où le crime avait été perpétré. En outre, les juges avaient convoqué le major du régiment et un médecin civil, afin d'apprécier les circonstances et la nature du meurtre. Tout à coup, quelqu'un s'écria en montrant un haltère:

— Tenez, voilà l'instrument du crime.

Aussitôt tout le monde, y compris Beresford, avança la tète pour voir le fatal objet.

— Ceci m'appartient, dit Jim vivement.

Le magistrat chargé de l'enquête, le regarda attentivement.

— Mieux vaudrait ne rien dire; vos paroles vont être consignées dans le procès-verbal et elles peuvent fournir matière contre vous.

— Contre moi, dites-vous ? riposta le lieutenant en considérant l'officier de police comme on considère un homme fou ou en état d'ébriété. Vous n'entendez pas dire, poursuivit-il avec emportement, que vous me soupçonnez d'avoir mis à mort mon meilleur ami?

— Calmez-vous, répondit le docteur; bien entendu que sans formuler une accusation directe contre vous, on soupçonne tout le monde en général, jusqu'au jour où l'on pourra livrer le coupable à la justice. Puis s'adressant au magistrat il poursuivit: Puis-je

sans inconvénient demander au lieutenant Beresford comment ces haltères sont ici?

— Je voudrais que ma conscience fût aussi tranquille à l'égard de toutes choses ici-bas, qu'au sujet du meurtre du capitaine Owen, riposta Beresford. Ces haltères sont ici tout simplement parce que je ne m'en puis plus servir depuis que je me suis démis l'épaule. Ceux de Owen pesant cinq kilos, il les trouvait trop lourds et se servait des miens depuis notre départ de Blankhompton.

— C'est vrai, s'écria Jean qui assistait, lui aussi, à l'enquête. Mon capitaine avait fait déposer les siens près de sa baignoire.

L'instrument que tenait alors l'agent de police était à n'en pas douter celui dont l'assassin s'était servi pous perpétrer le crime, on y voyait encore collées des taches de sang et des cheveux noirs courts.

L'enquête achevée, on apposa les scellés sur la porte et une sentinelle monta la garde dans le corridor. Beresford ne savait positivement à qui entendre: envoyer des télégrammes à ses officiers supérieurs et aux membres de la famille de la malheureuse victime; répondre non seulement aux reporters mais encore à tous ceux qui demandaient des détails sur cette catastrophe; commander le détachement qui devait assister aux funérailles et enfin régler les détails de la cérémonie, douloureux devoir dont un rare concours de circonstances l'avait préservé jusque-là.

Dans cette petite localité, tout le monde ressentait le contrecoup de cet horrible événement; les hommes ne parlaient pas d'autre chose en se promenant par petits groupes devant la caserne; les femmes, de leur côté, échangeaient entre elles les idées les plus étranges et se livraient à de grandes excentricités d'imagination. Pour l'instant, trois officiers discutaient dans le vestibule, avec les convives qu'ils avaient eu la veille à leur table, les conséquences de ce douloureux événement. Personne ne connaissant d'ennemi à Owen, on se perdait en conjectures. Jim consterné répondait à ceux qui le questionnaient à ce sujet: « Il est évident qu'il a été frappé par derrière, circonstance des plus aggravantes, suivant moi. Espérons que le coupable ne restera pas impuni.

— La vengeance de Dieu est aussi implacable que sa miséricorde st infinie, reprit le pasteur et sa justice atteint infailliblement les upables sinon en ce monde, à coup sûr dans l'autre.

A cet instant, Beresford ôtant son képi, prononça d'une voix lennelle le mot *amen* et ses camarades en firent autant. Lorsque

Earle se découvrit, sa main tremblait comme s'il eût eu un accès de fièvre et ce fut d'une voix mal assurée qu'il murmura lui aussi: *Amen!*

Le silence était si grand dans la prière che chacun pouvait entendre battre le cœur de son voisin. Le docteur ayant été frappé sans doute de la mine patibulaire de Stuart Earle, lui dit:

— Vous êtes d'une pâleur effrayante, jeune homme; qu'avez-vous donc ce matin?

— Il m'a été impossible d'avaler quoi que ce soit, répondit-il en devenant encore plus pâle.

— A votre âge, il faut réagir, l'inanition peut amener des faiblesses, des crises nerveuses.

Après quoi il ordonna à un des serviteurs d'apporter de l'eau-de-vie et un potage. Malgré les protestations de Tommy, il dut ingurgiter l'un et l'autre. Le docteur reprit:

— Ma parole d'honneur! je préférerais vous voir ivre plutôt que dans le piteux état où vous êtes.

VI.

L'ordonnance du lieutenant Beresford était dans la cuisine; sa tête baissée, son œil fixe, sa mine piteuse, ses bras inertes décélaient un homme profondément malheureux. Bien qu'il eût reçu une éducation fort sommaire, elle lui permettait pourtant d'écrire à sa manière des lettres à sa payse, voire même les adresses de celles de son chef. Toutefois, il ne lisait pas assez couramment pour fureter avec profit dans la correspondance de l'officier. Malheureusement Leader avait un travers très fâcheux, celui de se laisser aller à faire des potins, comme on dit très vulgairement. Les leçons amères de l'expérience ne devaient pas tarder à lui enseigner que si la parole est d'argent, le silence est d'or!

Nous dirons donc que le jour marqué par le drame que nous venons de raconter, Leader, encore sous le coup de l'émotion violente qui l'oppressait, s'était permis de dire aux camarades que le lieutenant Beresford et la victime s'étaient querellés ensemble dans la soirée qui avait précédé le crime; ce devait être sérieux,

ajouta-t-il, car d'habitude le capitaine Owen ne disait jamais un mot plus haut que l'autre.

— Ah! s'écria-t-il, est-ce affreux de penser qu'il est mort!

— Tu dis donc qu'ils ont eu une prise de bec dans la soirée? repliqua un camarade.

— Dame! je n'y étais pas, tu sais! mais j'ai entendu le capitaine Owen entrer dans la chambre de mon lieutenant, ouvrir et fermer précipitamment la porte, puis parler très haut.

— C'est bien possible, mais, tout de même, tu ne crois pas que le lieutenant Beresford soit l'auteur du crime?

— Mordieu! non, reprit Leader; seulement je trouve extraordinaire, ajouta-t-il avec obstination, cette discussion qu'ils ont eue ensemble ce soir-là.

Là-dessus, des commentaires à perte de vue, d'où il résulta que tous les soupçons pesaient sur le beau Jim!

Le premier soin du détective dès son arrivée de Londres, fut de demander compte à l'ordonnance des propos qu'il avait tenus. Or, en passant de bouche en bouche, ses paroles avaient été tellement amplifiées qu'il finit par les nier en s'écriant avec force:

— Mon lieutenant! lui être l'auteur du crime! Non, non, monsieur, je n'ai jamais dit cela.

— Pour l'instant, je vous demande seulement quel était le sujet de la querelle? reprit l'homme de la police.

— Je n'ai pas dit qu'ils s'étaient querellés, riposta Leader, avec une sorte d'emportement.

— Enfin, si vous ne me l'avez pas dit à moi, vous l'avez dit à d'autres. Racontez-moi tout ce que vous savez; les circonstances l'exigent.

— J'aimerais mieux me couper la langue que de vous répondre, dit l'ordonnance d'un ton ferme.

Le silence obstiné de cet homme eut pour conséquence immédiate de faire faire à Beresford la connaissance d'une geôle.

Il prit, du reste, la chose avec plus de philosophie que son ordonnance. Ayant la conscience tranquille, le lieutenant se disait que le détective serait le premier à découvrir que ses soupçons s'égaraient. Sans doute, il est fort désagréable pour un galant homme d'être soumis à l'emprisonnement, mais à cela près, Beresford faisait contre fortune bon cœur.

Son colonel tint naturellement à venir lui apporter en personne le reconfort de sa sympathie; il était littéralement altéré et de

l'horrible drame qui venait de se passer dans son régiment et de l'arrestation du malheureux Beresford.

— C'est avec vous qu'il a causé le dernier? demanda-t-il à celui-ci.

— Oui, mon colonel; il avait l'habitude d'entrer un moment dans ma chambre avant d'aller se coucher.

— Que signifie alors cette histoire d'une querelle survenue entre vous et lui le soir du crime?

— Une querelle avec Owen? reprit le lieutenant d'un air stupéfait.

— On parle d'une discussion très vive que vous auriez eue ensemble.

— Jamais de la vie! riposta le beau Jim d'un ton affirmatif.

— Sachant l'étroite amitié qui vous unissait tous les deux depuis votre entrée au régiment, dit le colonel, je n'en ai pas cru le premier mot; c'est, du moins, ce que j'ai entendu dire pendant que j'étais à la caserne et aussitôt que j'eus appris votre....

— Emprisonnement! répliqua vivement l'officier.

— En réalité, tels sont les propos de l'ordonnance. Leader aura fait courir ce bruit-là. A l'en croire, il aurait vu le capitaine Owen quelques instants avant le dîner ouvrir et fermer précipitamment la porte de votre chambre où l'on parlait, prétend-il, avec une animation extraordinaire.

— Leader n'est qu'un imbécile, répondit Jim, mais m'accuser d'un pareil crime est une action indigne.

— Ah! le pauvre garçon est navré de la conclusion qu'on a tirée de ses paroles. Enfin, voyons, comment expliquez-vous tout cela?

— L'explication en est toute simple, mon colonel. Ce soir-là, en effet, Owen était entré dans ma chambre en état de fureur, non pas contre moi, mais contre quelqu'un qui ne se doutait pas qu'Owen eût été mis au courant de certains bruits scandaleux; il s'ensuivit que nous parlions très haut, mais, bon Dieu! nous ne nous sommes pas chamaillés pour cela; seulement, Owen était tellement indigné des choses qu'il avait apprises qu'il éprouvait le besoin de s'en ouvrir avec moi. Voilà tout. D'ailleurs, nos camarades et nos invités pourront certifier que nous paraissions être en très bons termes ce soir-là. J'ai la conviction que la police finira par découvrir la vérité; peut-être même parviendrai-je à l'aider dans sa tâche.

— Avant tout, il faut songer à vous disculper, mon ami, reprit le colonel. Mieux vaudrait que la victime ne fût jamais vengée que de voir un innocent payer pour le coupable. J'ai la conviction que tel eût été le sentiment du malheureux Owen, surtout, morbleu! s'il avait su que les soupçons de la police se portaient sur vous.

— Je vous donne ma parole d'honneur, mon colonel, que je préfère souffrir injustement plutôt que de savoir qu'une telle mort ne sera pas vengée.

— Sur ce point, nous différons de manière de voir, Beresford; le fait divin de la vie et de la mort vient d'une justice suprême, douée d'un pouvoir plus puissant que le nôtre : aucune faute n'échappe au jugement de Dieu.

A ces paroles, le visage du capitaine se détendit.

— C'est juste, mon colonel, reprit Jim; toutefois, j'ai pour l'instant le système nerveux tellement surexcité que c'est à peine si je sais ce que je dis. Permettez-moi de remettre mes intérêts entre vos mains, mon colonel, et d'ajouter qu'ils ne sauraient avoir de plus éloquent défenseur.

JOHN STRANGE WINTER.
(Imité de l'anglais par HEPHELL).

(*La suite à la prochaine livraison*).

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

D'HEDWIGE-CHARLOTTE REINE DE SUÈDE

(Suite et fin). [1]

Septième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Stockholm, ce 17 janvier 1806.

C'est avec la plus vive reconnaissance, monsieur le baron, que j'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, au renouvellement de l'année; soyez, je vous prie, persuadé que l'attachement que vous m'avez toujours témoigné, vous a acquis l'intérêt le plus vrai et le plus sincère de ma part, qui ne pourra jamais se démentir, et ce sera avec grand plaisir que je me verrai à même de vous en en assurer de vive voix.

Depuis que tout le monde paraît désirer que la guerre finisse, je me flatte que nous aurons également la paix; il serait cruel de vous appeler à votre retour un grand inutile, car votre inactivité n'est pas votre faute, et je suis très persuadée que vous auriez désiré ne pas y être obligé, aussi je ne me rendrai pas coupable d'employer cette phrase, mais quelquefois vous me permettrez bien de rire à ce sujet quand vous nous raconterez vos hauts faits et vos prouesses; je conçois aisément que vous ne pouvez pas être content de revenir sans avoir été au coup de canon, cela est de votre âge et naturel à un officier qui désire faire son chemin; mais comme je ne suis pas du sexe qui aime plaies et bosses, mais bien de celui qui

---

[1] Voir la livraison du 15 mai.

désire mener une vie agréable et qui peut-être même, quoique déjà un peu sur le retour, aime encore à coqueter quelquefois, je m'ennuie de la disette où nous sommes en fait d'hommes, et je désire la paix; aussi le jour où on viendra m'annoncer qu'elle est faite, je crois que je ferai des folies pour témoigner ma joie. Puisse ce moment approcher bientôt et faire renaître une tranquillité qui n'a été interrompue que pour détruire un mal peut-être incurable et a plutôt contribué à l'augmenter; on ne peut que jouir sur tout ce qui a eu lieu, et je n'ose y penser sans en être au désespoir.

Recevez, monsieur le baron, les assurances de l'estime parfaite que je vous porte.

H.-E. CHARLOTTE.

Huitième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Stockholm, ce 31 janvier 1806.

Je vous fais, monsieur le baron, mes remerciements pour votre lettre du 18 de ce mois à laquelle vous avez ajouté un bulletin. Soyez surtout persuadé que je ne suis pas *onådig*[1] comme vous dites, mais que j'ai voulu rire et que j'ai bien ri de vos folies. Les réflexions de votre bulletin sont très justes. Le roi de Prusse a reçu déjà bien des chiquenaudes, et je crains bien que par la suite il sera celui qui souffrira; c'est toujours ainsi quand on veut plaire et favoriser tout le monde.

Pour Bonaparte, c'est bien assurément l'être le plus extraordinaire qui ait existé, mais c'est pour le malheur de l'Europe et non pour son bonheur; voilà du moins la persuasion que j'ai. La terrible vengeance que sa grandeur destine à ce pauvre pays napolitain va devenir le signal de ce qu'il réserve à tous ceux qui ne lui sont pas dévoués; il faut par conséquent être son très humble serviteur pour rester tranquille; non, un homme pareil ne peut ...re souffert, ni ne devrait l'être de personne. Mais chut, dit la ...médie, ne parlons pas des gens en place.

Je vous remercie de l'avis que vous me donnez parce que votre

---

[1] *Onådig*, inclémente.

tante n'a reçu qu'un *julclap* [1] de ma part, j'en ai effectivement envoyé deux. Le dernier était une grande bagatelle, je l'ai également envoyée au comte Fersen par un courrier nommé Martin qui partit d'ici le 23 ou 24 décembre et je sais qu'il est arrivé, car le comte Fersen m'a répondu. L'autre paquet qu'il avait, doit s'être égaré; j'avais mis une lettre pour le comte Fersen, une pour votre tante et un liège qui était l'enveloppe d'une petite épingle de perles avec mes cheveux; c'était une bagatelle que je pourrai aisément remplacer, mais je serais fâchée si elle avait été égarée, surtout la lettre pour votre tante; c'était le nº 14, et comme elle était envoyée par courrier, mon style peut-être a été moins prudent; faites donc des perquisitions, je vous prie; il me semble que votre tante m'a indiqué ce numéro et je le lui demande même aujourd'hui. Pour le liège qui était l'enveloppe de la petite épingle, elle se sera peut-être égarée dans les papiers du comte Fersen, et le mal n'est pas grand; faites-moi seulement savoir si elle ne se retrouve pas, car alors je tâcherai de la remplacer.

Adieu, monsieur le baron, portez-vous bien et soyez persuadé, je vous prie, de l'intérêt que je vous ai voué.

H.-E. Charlotte.

Neuvième lettre.

A monsieur le baron Otto Wilhelm Klinckowström.

Stockkolm, ce 7 mars 1806.

J'aurais déjà depuis longtemps dû répondre, monsieur le baron, à votre lettre du 28 janvier, mais j'ai été dans les horreurs du déménagement. Les deux appartements qui jadis servaient pour le rassemblement de la société, sont devenus mon intérieur, le salon bleu ma bibliothèque, et le cabinet à côté est mon cabinet serre-papiers, d'où même je vous adresse celle-ci. L'appartement rouge est actuellement une chambre de passage, mais deviendra l'année prochaine ma chambre à coucher, et mon petit réduit qui est ma chambre à coucher et ma toilette actuelle se métamorphoseront en grand cabinet divan; arrangement qui se fera pendant le courant de l'été,

---

[1] *Julclap*, cadeau de Noël.

mais présentement le placement de mes livres et mon ameublement en général ont pris beaucoup de temps, de manière que j'étais embarrassée de pouvoir répondre à une lettre aussi ancienne, lorsqu'enfin une nouvelle lettre de votre part m'a tirée de peine, et je m'empresse, avec grande hâte, de vous en faire d'abord réponse.

Votre lettre ne m'explique guère s'il y aura guerre ou paix, vous n'en savez rien sans doute ? et moi non plus, mais j'avoue que ma pauvre curiosité est mise en mouvement et que je souffre de tous les retards qui empêchent la décision. Vous n'osez pas dire que vous désirez la paix, comme guerrier, vous devez désirer d'acquérir des lauriers; mais moi, qui ne suis que femme et ne me pique pas de devenir héroïne, je désire la fin de tout ceci. Le bonheur du pays, de mon roi et de l'humanité aiguillonne ce souhait, mais je ne nierai pas que l'égoïsme y a aussi quelque part, vu que le retour de votre tante alors est possible, et que son éloignement non seulement me fait souffrir, mais est cause aussi qu'elle en deviendra plus sombre et triste que jamais; car la solitude où elle se trouve ne vaut rien pour elle enfermée comme une recluse dans son couvent, d'où souvent son frère et vous, sont absents. L'arrivée du prince Zagarine à ce qu'on dit ici est d'un bon augure pour les événements; la promesse des troupes russes en cas d'attaque et l'assurance qu'on n'en veut pas à la Poméranie est un sujet de nouvelles réjouissances. Puisse celle de la paix arriver également! mais je crains toujours le contraire, tout le monde la désire, mais sa grandeur Bonaparte n'en veut rien, je crains, et c'est tant pis. Cet homme vraiment est né pour le malheur du genre humain; il paraît que nous sommes assez du même avis sur lui, et j'en suis bien aise. Je me souviens du temps où nous avons été quelquefois en dispute à son égard, et je ne puis nier qu'il fait tout ce qu'il peut pour gagner les suffrages, car les mortels en général prônent toujours ceux qui font les heureux, tandis que souvent ceux qui sont asservis sous le joug mériteraient quelquefois également les suffrages. Ce cher homme donc tâche en toute occasion de forcer par la crainte tout le monde à le prôner; ses moyens sont très illicites, mais il y gagne son but, et c'est le s horrible de tous les conquérants qui aient existé, à cause des yens qu'il emploie et la fausseté et les crimes par lesquels il vient à son but; mais pourquoi faut-il parler de cette matière ne fait que mettre le sang en mouvement ?

On m'a dit que vous dansez à Butzo et vous amusez assez

bien; il me paraît que l'armée suédoise est dansante, c'est toujours un bon moyen de tuer le temps et ils ont eu raison de danser à Luneberg, à Lauenbourg, à Boitzenbourg et, pour terminer, à Butzero. Ici il y a aussi une rage de danse; les bals particuliers, assemblées dansantes, pique-niques et soirées de musique se relèvent, et l'on invite présentement pour un souper quinze jours d'avance. Je me suis également jetée dans le tourbillon et je vais à ces assemblées; ce soir il y en a une entre autres chez le baron Sverin. Mais voici une lettre énorme, il faut finir, mais ce ne sera cependant qu'après vous avoir assuré des sentiments d'estime que je vous porte, mon cher baron.

H.-E. CHARLOTTE.

Dixième lettre.

A MONSIEUR LE BARON WILHELM KLINCKOWSTRÖM, CAPITAINE AUX DRAGONS DE LA GARDE DU ROI ET GENTILHOMME POUR ACCOMPAGNER. — STRALSUND.

Stockholm, ce 18 avril 1806.

Je m'empresse, monsieur le baron, de répondre à votre lettre du 28 du mois dernier, avant que vous n'ayez risqué d'avoir perdu bras ou jambes, ou aussi d'avoir été fait prisonnier peut-être, car s'il faut en croire les bruits publics, la Prusse ne veut point nous laisser plus longtemps en repos. Il faut avouer que ce cabinet a une singulière manière d'agir; il se laisse prendre tout ce qui lui appartient sans faire de résistance et il va ensuite s'emparer du patrimoine du voisin, si tant est que vraiment la Prusse nous attaque, mais toutes les gazettes en parlent et nous sommes ici dans les alarmes. La poste prochaine est attendue avec impatience de tout le monde, et je vous assure que je ne suis pas tranquille. Votre frère Axel est parti pour Carlscrona, il a un petit bâtiment à commander et en a paru content au possible. Dieu veuille qu'il soit heureux, car je lui veux tout le bien imaginable. Je vous remercie des nouvelles que vous me mandez; puissiez-vous bientôt revenir, ce que je désire le plus ardemment, mais je n'ose pas encore m'en flatter. Ici tout le monde attend avec impatience la décision des dernières nouvelles qu'ont mandé les gazettes. Je désire qu'elles ne soient pas

mauvaises et qu'on nous laisse en repos depuis que nos troupes sont rentrées en Poméranie.

Toutes vos connaissances se portent bien. Votre tante Louise paraît se remettre, mais bien lentement; elle revient de loin, mais j'espère qu'il n'y a pas de danger à son état et je le désire du fond de mon cœur. Adieu, monsieur le baron, portez-vous bien et ne doutez point des sentiments d'estime que je vous ai voués.

H.-C.

Onzième lettre.

A MONSIEUR LE BARON DE KLINCKOWSTRÖM. — STRALSUND.

Stockholm, ce 19 mai 1806.

Je m'empresse, monsieur le baron, de répondre à votre lettre du 2 de ce mois, pour vous remercier de votre bulletin; il paraît que nous avons les nouvelles plus tôt que vous autres à l'armée, car la déclaration du roi dont vous me parlez ne vous était point connue, tandis qu'à l'arrivée de votre lettre elle se trouvait déjà imprimée ici et distribuée avec les bulletins qui paraissent chaque jour de poste. Présentement il paraît que vous aurez enfin occasion de voir ce que veut dire la guerre, car tout prend, hélas! une tournure bien guerrière; je dis hélas! cela peut être permis à une femme. Je désirerais, je l'avoue, que toutes ces mesures se changeassent en mesures paisibles, mais s'il faut que guerre s'ensuive, je désire que les armes suédoises ne démentent point leurs aïeux, et qu'elles soient heureuses et puissent avoir quelque avantage véritable. L'espérance publique ici, quoique remplie de la crainte de voir la guerre immanquablement éclater, se conserve, et l'on croit que peut-être les cabinets se rapprocheront; je fais les vœux les plus fervents à ce sujet.

Il y a peu de nouvelles à vous mander d'ici; chacun pense à s'établir à la campagne. On a ses pensées fixées sur la Poméranie et chaque mesure guerrière jette l'alarme; on avait dit que 12 chaloupes canonnières avaient ordre de partir de Malmö pour rejoindre les côtes de Poméranie, mais ce bruit jusqu'ici n'a pas été confirmé. Le régiment Smolands cavalerie a reçu ordre de se rendre à Ystad, la moitié s'entend pour y être embarqué pour la Poméranie; en con-

séquence, M. de Silversparre mari de la comtesse qui est chez moi, est parti samedi pendant la nuit pour hâter le départ de son régiment; il ne partira pas lui-même, mais la comtesse qui avait eu le projet de faire une absence cet été et passer ensuite avec lui en Scanie pour voir sa mère, vient de renoncer à ce projet et reste avec moi. On ignore si Höpuen sera commandé, mais s'il l'est, la chronique scandaleuse soutient que deux beaux yeux en seront affectés. Devinez, si vous le pouvez, mais si vous ne le pouvez pas, peut-être votre tante Sophie pourra-t-elle vous aider, car cette histoire de la chronique lui est déjà connue depuis l'année passée.

Nous avons actuellement le plus beau temps possible; le soleil est chaud et enfin il commence à paraître de la verdure, il en est temps, mais il y a une dizaine de jours que nous avions encore de la neige, qui heureusement a fondu très vite.

Adieu, monsieur le baron, souvenez-vous quelquefois des absents en continuant vos bulletins et soyez persuadé des sentiments d'estime que je vous porte.

H.-E. CHARLOTTE.

Douzième lettre.

A MONSIEUR LE BARON OTTO WILHELM KLINCKOWSTRÖM.

Stockholm, ce 29 octobre 1808.

Si j'ai tardé, monsieur le baron, à répondre plus tôt à votre lettre de Berlin du 2 de ce mois, n'en accusez que les embarras que j'ai eus pour ma rentrée de la campagne qui a eu lieu il y a six jours; et surtout croyez que l'inquiétude que j'ai de voir repartir votre tante est aussi en partie cause que je n'ai pu m'occuper à écrire; je souffre extrêmement de cette résolution, car non seulement la santé de votre oncle et de votre tante, mais aussi la saison avancée (car nous avons déjà de la neige et de fortes gelées) me font frémir, quand je pense à ce malheureux voyage. Cela a été un coup de foudre pour moi, quand j'ai appris la nouvelle qu'elle devait partir, ce qui changea la joie que j'avais de les revoir en profonde tristesse. Je ne puis que louer la résolution de votre tante; j'aurais agi comme elle, mais je n'en souffre pas moins. L'incertitude de son retour, les risques, les fatigues et les embar-

ras qu'elle aura, sont des raisons suffisantes pour me désespérer; mais il faut se faire à son mauvais sort, quoique mon cœur en gémisse et que toutes les facultés de mon âme en soient affaissées. Vous êtes bien heureux de vous trouver à la suite de votre oncle; si vous le pouvez et que votre tante soit incommodée, je vous prie de me donner de leurs nouvelles; le désir que vous avez de les suivre est bien naturel, aussi le duc n'a pas trouvé extraordinaire que vous eussiez désiré d'être employé; je vous souhaite bonheur, prenez soin de vous et revenez, je vous prie, sain et sauf de la bagarre; soyez aussi toujours aussi sincère que dans la dernière lettre que vous m'avez écrite. Quelque peu d'envie que j'aie de rire je n'ai pu m'en empêcher en lisant là sincérité avec laquelle vous m'avouez que le brouhaha de Dresde a été cause que vous ne vous êtes pas souvenu de me devoir une réponse; l'aveu au fait n'était pas flatteur, mais je vous pardonne de bon cœur. Cependant, lorsqu'il y aura des événements intéressants qui auront lieu, je vous prie de ne pas me traiter de même, mais de vous souvenir de moi et de m'envoyer un simple bulletin directement, ou par votre tante sans nulle réflexion; la vérité, c'est ce que je désire pour être instruite des événements, mais je vous fais grâce de raisonnements qui vous prendraient du temps et ne sont d'aucune utilité. Votre tante et votre oncle partent jeudi ou vendredi, mais selon leur ancienne coutume, ils ne veulent point parler du jour, cependant je suppose que ce sera jeudi 31 de ce mois.

Adieu, monsieur le baron; je vous écrirai, en finissant celle-ci, comme le duc, qui a formé pour vous l'autre jour le vœu de beaucoup de bonheur et de sagesse.

H.-E. CHARLOTTE.

IV.

J'ignore si M. de Klinckowström continua sa correspondance avec la reine de Suède pendant les huit années que dura le règne de Charles XIII. Sur la feuille de papier qui renfermait les douze lettres de la duchesse de Sudermanie, se trouvait écrit de la main de mon père: « Carl den XIII och Drottning Charlottens samt andra bref. »[1]

[1] Lettres de Charles XIII, de la reine Charlotte et autres lettres.

Ces lignes feraient supposer que des lettres écrites durant le règne de Charles XIII et d'Hedwige-Charlotte auraient été ajoutées aux douze premières, mais ces lettres ne se sont pas retrouvées.

Toujours est-il que, quoique forcé de vivre éloigné de son pays natal par maintes circonstances, le baron de Klinckowström conserva, au dire de ma mère, jusqu'à la fin de ses jours, un souvenir plein de reconnaissance et de respectueuse affection pour sa royale amie.

Mais revenons, pour terminer cette esquisse, aux événements qui suivirent la journée du 3 mai 1809, dont le résultat fut la constitution actuelle de la Suède et l'avènement au trône de Charles XIII.

Adlersparre raconte ainsi, dans son histoire de la révolution de 1809, l'acceptation presque forcée de la régence de la part du duc Charles. Skjeldebrand était allé le trouver, et, après lui avoir exposé la situation, il ajouta:

— Votre Altesse royale peut seule nous sauver.

En écoutant ces dernières paroles, le duc Charles avait changé d'attitude. D'un air demi-irrité, demi-railleur, il demanda durement comment on osait venir lui faire de telles propositions.

Skjeldebrand répondit d'une voix ferme:

— Votre Altesse a déjà promis.

— Comment cela?

— Qu'elle se rappelle les paroles prononcées autrefois par elle-même: « Quand le navire de l'État est menacé de périr dans l'orage, le vieux pilote s'élance au gouvernail et le conduit au port. »

— D'où savez-vous ces paroles?

— Je les ai longtemps gardées comme une espérance!

— Oui, en effet, c'est comme une prédestination. Vous promettez de vous taire surtout devant la duchesse?...

Le duc semblait craindre qu'Hedwige-Charlotte, très attachée à la reine, serait sinon plus, au moins aussi blessée que lui à l'idée de cette régence pendant la minorité de son petit-neveu que l'abdication de Gustave IV faisait monter sur le trône.

Mais la révolution de 1809 produisit d'autres effets. La déchéance de Gustave et de sa descendance fut déclarée et la couronne officiellement offerte au duc de Sudermanie.

Il opposa alors une résistance plus vive encore que celle qu'il avait montrée pour accepter la régence. Mettant en avant ses convictions, ses sentiments, son âge, son amour pour la vie privée;

ce fut bien malgré lui qu'il se rendit aux sollicitations réitérées des hommes politiques qui l'entouraient.

La diète fut convoquée, et elle s'occupa avant tout d'une réforme radicale de la constitution. Elle fut présentée le 6 juin 1809 au duc Charles qui après avoir juré de l'observer fut aussitôt proclamé roi.

Le 14 juillet de la même année les États proposèrent à Charles XIII d'élire pour son successeur le prince Christian de Holstein Augustenbourg, qui par égard pour la Suède prit le nom de Charles-Auguste. Le couronnement du roi Charles et de la reine Hedwige-Charlotte eut lieu le 3 octobre 1809.

A cette occasion, d'éloquents discours furent prononcés par les illustres professeurs André Hulten et Élie-Christophe Grenauder, membres de l'académie royale de Stockholm.[1]

Fidèles interprètes de l'enthousiasme du peuple suédois pour les souverains de son élection, les orateurs proclamèrent avec élan Charles XIII comme sauveur et restaurateur de la Suède et Hedwige-Élisabeth-Charlotte comme la reine la plus clémente et vertueuse.

Le règne de Charles XIII commençait sous des auspices peu rassurants. La Russie et l'Angleterre se montraient hostiles à la Suède; il fallait à tout prix éviter de nouvelles hostilités. Se rappelant que la France avait été jadis sa plus fidèle et utile alliée,[2] Charles-Auguste chercha son appui.

La même politique le guida sûrement lorsque, après la mort subite du prince royal, il favorisa l'élection du prince de Ponte-Corvo (21 août 1810) qu'il adopta avec empressement. La plus touchante affection unit ces deux hommes pour le bonheur de la Suède.

Le 14 juillet 1817, le prince Oscar, fils du prince royal Charles-Jean atteignit sa majorité. La Suède et la Norvège, réunies en un royaume depuis 1815, exprimèrent à cette occasion leur attachement le plus sincère à la famille royale. Le sage et bon vieux roi eut une parole bienveillante pour tous; peu de temps après cette splendide fête nationale, Charles XIII fut obligé, à cause du déla-

---

[1] *Oratio qua sollemnem inaugurationem Caroli XIII atque Hedvigis Elisabetae Charlottae, celebravit Andreas Hulten.* — Upsalae 1812.

[2] Les relations les plus cordiales régnaient entre la Suède et la France us Gustave III. Le parti dominant était francais. La France de son côté ait à sa solde un régiment nommé le *Royal Suèdois* commandé par s officiers suédois. — *Les Suédois depuis Charles XII* par BEAUMONT : VASSY.

brement de sa santé, de remettre le gouvernement dans les mains du prince royal.

Ses infirmités augmentèrent et le 4 février 1818, celui qui avait été appelé par la nation le « restaurateur de la Suède, » s'endormit de l'éternel sommeil, entouré des soins pieux de la reine et de son fils adoptif.[1]

Charles XIII était petit de taille, mais il avait de grands yeux, une figure pleine de noblesse qu'adoucissait l'expression de la plus affectueuse bonté. Aux qualités de l'esprit et du cœur, il joignait un caractère aimable et beaucoup de simplicité dans ses mœurs et dans ses habitudes. Il protégea les arts et les sciences qu'il aimait et jugeait en connaisseur. Enfin, chose bien rare sur le trône, il eut des amis et mérita d'en avoir, car il sut les apprécier et les conserver.[2]

Hedwige-Charlotte ne survécut au roi que quelques mois. Une mort subite l'enleva à une heure du matin, le 21 juin 1818.

Le roi Charles XIV, dont le couronnement venait d'avoir lieu à Stockholm et qui allait se rendre en Norvège pour s'y faire sacrer, douloureusement impressionné, remit son voyage et fit rendre les honneurs funèbres à sa mère adoptive, la reine douairière.

Charles XIII et Hedwige-Charlotte furent inhumés dans les caveaux de l'église des Chevaliers, sépulture ordinaire de la famille royale de Suède.

COMTESSE TOMASSUCCI, NÉE KLINCKOWSTRÖM
(EDVIGE FERSI).

---

[1] *Biographie de Charles XIII.*
[2] LEMOINE, *Histoire de Suède.*

L'ALCOOL ET L'ALCOOLISME

INTRODUCTION.

Un savant qui a aujourd'hui une notoriété européenne, M. le professeur Brouardel, ouvrant il y a quelques mois, dans le grand amphithéâtre de la Faculté de médecine de Paris, dont il est le doyen, le congrès international d'hygiène et de démographie, s'exprimait ainsi :

« Un congrès spécial s'est occupé, cette année, d'une question qui a déjà fait l'objet de vos délibérations ; je veux parler de l'alcoolisme. Cette année elle ne figure donc pas au programme qui vous a été distribué, mais nous devrons la reprendre. L'alcoolique est un danger pour la société ; je suis convaincu, pour ma part, que l'avenir appartiendra aux peuples sobres. Un pays paye bien cher l'argent qui entre dans les caisses de l'État ou de la commune, quand un citoyen boit un petit verre d'eau-de-vie. L'alcoolique est un être faible cérébralement, capable des pires inspirations. Il est dangereux pour lui et ses concitoyens, il entre pour plus de la moitié dans les pensionnaires des prisons ; il peuple les hôpitaux et les asiles d'aliénés. Il est ruineux pour sa famille et pour la commune qui, après avoir secouru sa misère et celle de sa femme, est obligée de faire vivre ses enfants scrofuleux, idiots, épileptiques, incapables de travailler pour suffire à leur subsistance. »

Ce sont ces résultats désastreux qu'il importe de faire connaître. Il en est qui ne peuvent échapper aux yeux les moins clairvoyants, mais combien restent secrets et cachés ! Il a fallu, pour les découvrir, la puissance d'observation de la science moderne,

et c'est sur ceux-là qu'on devrait appeler incessamment l'attention publique.

Il y a un peu plus de deux ans, le sénat français avait nommé une grande commission d'enquête sur la consommation de l'alcool. Mal et remèdes furent exposés dans un très long travail de M. Claude (des Vosges), président et rapporteur de cette commission. A ce volumineux rapport fut adjoint un atlas de statistique graphique, comprenant douze diagrammes et vingt cartes, qui avait été dressé par M. Victor Turquan, chef du bureau de la statistique générale au ministère du commerce, et fut publié avec un tel luxe, que ses deux mille exemplaires, qui ont coûté 25,000 francs, sont en train de devenir un article de curiosité bibliographique.

Tout récemment, comme on vient de le voir par les lignes de M. Brouardel que nous avons citées, un congrès international pour l'étude des questions relatives à l'alcoolisme s'est réuni à l'occasion de l'Exposition universelle, et des vœux nouveaux ont été émis après de savants rapports.

On le voit, cette grave question de l'alcóolisme est toujours à l'étude et elle ne cessera pas d'y être tant que ne seront pas apportés des remèdes sérieux au cortège de maux que traîne l'alcool après lui.

Il est presque naïf de dire que la cause primordiale, originelle du mal de l'alcoolisme, c'est notre intempérance. Si la boisson était restée une simple branche de l'alimentation, réglée et surveillée, l'alcoolisme n'existerait pas ou, du moins, passerait inaperçu. Mais pour beaucoup de gens, boire est un plaisir, et les poètes eux-mêmes se sont laissés aller à le célébrer dans leurs chants. Tout plaisir devient une habitude, toute habitude dégénère en besoin factice, et voilà comment une nation qui voudrait faire une concurrence philosophique à la tour Eiffel, devrait à la fin de ce siècle qui s'est intitulé celui des lumières, représenter l'homme de 1900 sous la forme d'un géant colossal, sac au dos, un fusil au côté et le verre en main. S'entre-tuer et boire avec excès, voilà le grand progrès.

Voyez plutôt ce qui se passe dans certaines régions de la France où le vin a toujours été un luxe, où le cidre lui-même a été supplanté par l'eau-de-vie, et quelle eau-de-vie! M. le docteur Tourdot, médecin de l'asile d'aliénés de Quatre-Mares, près Rouen, en a fait un tableau saisissant pour la Normandie.

Le paysan normand prend son *café*, en remplaçant par l'eau-de-vie les vides qui se font successivement dans la tasse; c'est ce

qu'on appelle à Paris le *gloria*, qui a remplacé depuis nombre d'années la *rincette* et la *surrincette* et qui n'empêche pas toujours celles-ci. Ou bien il prend le *postillon* ou *jambinet*, qui consiste dans l'addition de un à deux décilitres d'eau-de-vie à une ration ordinaire de café, le tout chauffé ensemble. C'était autrefois la boisson favorite des postillons, qui n'avaient pas grand temps à passer à l'auberge.

Les paysans boivent pour conclure une affaire et traiter un marché; ils prennent leur café ou postillon tous les jours, souvent après chaque repas. De plus, il survient dans le cours de l'année, toute une série d'occasions d'orgies; ce sont les fêtes de famille, les frairies locales, même les solennités religieuses comme les premières communions et les enterrements, les périodes de commencement ou de fin des grands travaux agricoles, les élections. On mange autant qu'on boit, et, entre chaque mets, on ingère un ou deux petits verres pour faire le *trou normand:* c'est le succédané du « doigt dans le cou » des Romains.

En Normandie on sert le cidre à volonté, souvent le maître de la maison ajoute surnoisement de l'eau-de-vie au cidre, et veut, par gloriole, que tout le monde roule sous la table chez lui. Les femmes et les enfants suivent l'exemple que leur donnent leurs maris et leurs pères. Ces enfants, du reste, on leur a fait boire du vin ou du cidre dès le berceau sous l'influence du préjugé qui veut que *ça remonte*, et à partir d'un an, de l'eau-de-vie, sous prétexte que *ça tue les vers*. Que dis-je, ils en boivent indirectement dès leur naissance, car en Normandie, dans la classe populaire, neuf femmes sur dix, même nourrices, prennent journellement leur *petite goutte*, ainsi qu'elles désignent modestement une dose d'alcool variant de 30 à 100 grammes.

Toujours dans la même région, les ouvriers des villes sont encore plus adonnés à l'ivrognerie. Avant le départ pour l'atelier, premier petit verre avec un morceau de pain; en y allant, tournées avec les camarades; à l'atelier même, nouvelle consommation; avant le déjeuner, apéritifs; à la sortie du travail, nouvelles tournées, qui se multiplient les jours de paye.

M. Tourdot a voulu vivre lui-même la journée d'un *soleil* (ou-·ier du port de Rouen), et boire ce qu'il boit. Il en a ressenti cons-iction des tempes, étourdissement, hébétude, faiblesse dans les ıbes, difficulté de la station et de la marche.

Aussi voyez l'atlas Turquan annexé au rapport de M. Claude.

Alors qu'en 1885, la moyenne d'alcool pur consommé, soumis aux droits fiscaux, le seul que puisse suivre la statistique, a été pour toute la France, de 3 litres 85 par tête d'habitant contre 2 litres 84 en 1873. La Seine-Inférieure est en tête, avec plus de 13 litres, des départements colorés comme ayant la plus forte consommation.

Aucune des nations européennes, d'après les statistiques fournies au congrès international de l'année dernière par M. Yvernès ne fournit une pareille moyenne. L'Allemagne elle-même, qui boit de 7 à 8 litres par tête d'habitant et par an, est battue par la Normandie, qui finira par y perdre sa finesse proverbiale.

L'Italie passe pour ne consommer annuellement qu'un litre d'alcool par habitant. Nous lui souhaitons de conserver cette supériorité.

La géographie de l'alcoolisme nous force bien à reconnaître que notre intempérance n'est pas la seule cause du mal: la nature des boissons qui servent à la satisfaire y entre pour beaucoup: nous venons de voir les chiffres d'alcool consommé par la Normandie, pays sans vignobles. Le département de la Gironde au contraire n'atteint pas la moyenne générale de consommation de toute la France, 3 litres 85, quoiqu'elle soit passée de 1 litre 36, en 1873, à 3 litres, en 1885.

C'est qu'aux mêmes dates, 1873 et 1885, la Seine-Inférieure ne consomme annuellement que 21 ou 24 litres de vin par tête d'habitant, alors que la Gironde en consomme encore 268 et 176.

Si encore on avait pu remplacer le vin et l'alcool obtenu par sa distillation, l'alcool vinique, appelé, en chimie, éthylique, par des boissons aussi peu malfaisantes, le monde entier ne serait pas en voie d'empoisonnement. Mais le vin se raréfiant et devenant plus cher, l'industrie a cherché de l'alcool partout, dans les marcs de raisin et lies de vin, les cidres, les poirés, les fruits tels que prunes, mûres, framboises, groseilles, baies de sureau, cerises; les grains tels que riz, maïs, sarrasin, blé, millet, seigle, orge, avoine, haricots, pois, lentilles, glands verts; les racines, telles que betteraves, carottes, navets, pommes de terre; les résidus de féculeries, les mélasses ou jus sirupeux que laisse la cristallisation des sucres, les eaux de lavage provenant de la préparation de la garance, etc.

On a obtenu ainsi des alcools amylique, butylique, propylique, méthylique, isopropylique, œnantilique, caprylique, cétylique, en les citant dans l'ordre de leur toxicité. L'alcool amylique, surtout, que

produisent la pomme de terre, les grains et les betteraves est un poison terrible. MM. Dujardin-Beaumetz et Audigé ont établi, par des expériences sur des chiens, qu'il suffisait de 1 gramme 70 d'alcool amylique pur par kilogramme du poids du sujet auquel on le fait absorber, pour le tuer dans vingt-quatre à trente-six heures. Un homme du poids moyen de 80 kilogrammes serait tué par une dose de 136 grammes. Pour obtenir le même résultat avec l'alcool éthylique pur, il en faudrait 640 grammes.

L'alcool amylique produit même ses effets toxiques par la simple absorption pulmonaire. M. le docteur Lescœur l'a constaté à la faculté de médecine de Lille, où l'on avait installé, au laboratoire de chimie organique, une étuve chaude dans laquelle, au lieu de vapeur d'eau, on employait la circulation de la vapeur d'alcool amylique, parce qu'elle donne une chaleur constante de 130 degrés. L'appareil laissait échapper, par ses joints, un peu de sa vapeur. Au bout de quatre ou cinq jours, les personnes qui fréquentaient le laboratoire et dont aucune n'avait d'habitudes alcooliques, éprouvèrent un malaise tel qu'il fallut renoncer à l'emploi de cet appareil.

I.

L'ALCOOLISME AIGU.

L'alcool pénètre dans l'économie par trois voies. La première, celle qu'il prend le plus souvent, c'est le tube digestif. Après en avoir franchi la porte, il ne subit pas dans le sang des transformations chimiques comme on l'a cru longtemps; il pénètre, il s'incruste dans les tissus et modifie leurs propriétés, ou bien il est éliminé à l'état d'aldéhyde par les voies naturelles: point n'est besoin d'avoir fréquenté les laboratoires de physiologie pour connaître l'haleine caractéristique du buveur. Lorsque l'alcool reste dans l'organisme, ses deux lieux d'élection sont le foie et le cerveau. Lorsque, au contraire, il est exhalé par la respiration, il diminue les échanges gazeux, c'est-à-dire l'absorption d'oxygène et l'excrétion d'acide carbonique. C'est ette diminution des matériaux de combustion qui lui a valu la quafication d'agent d'épargne, titre auquel il a les mêmes droits que ; thé et le café. Étant donné cette propriété il n'est pas surpre-

nant que le sang d'un individu empoisonné par l'alcool offre à l'autopsie des caractères qui rappellent beaucoup ceux de l'asphyxie.

Mais l'alcool ne se contente pas de prendre les poumons pour porte de sortie; il peut aussi se fixer dans ces organes, car il n'est pas rare de voir les ouvriers qui travaillent dans les grandes caves devenir, malgré leur sobriété habituelle, de véritables trembleurs.

Enfin l'intoxication se fait même au besoin par la voie cutanée: on a observé parfois, chez les blessés qu'on pansait à l'alcool et qui se trouvaient pourtant dans l'impossibilité de boire, une excitation qui n'avait d'autre origine que le pansement. Mon premier maître, le docteur de Gaulejac, en a cité de nombreux exemples dans sa thèse inaugurale sur le *Pansement des plaies par l'alcool.* Quoi qu'il en soit, ce n'est pas par là habituellement qu'on s'alcoolise. Le seul complice sérieux de l'ivrogne, c'est son estomac.

L'estomac vide paraît absorber le poison plus rapidement que l'estomac plein. Une expérience qui n'a rien de scientifique consiste à éviter l'ivresse en avalant une certaine quantité d'huile avant de boire. Nous savons donc que l'état des voies digestives a une grande influence sur la façon dont l'alcool est absorbé. Mais, lorsqu'il a été absorbé, l'alcool engendre l'ivresse. Comment ? Par quel mécanisme? Nous l'ignorons, nous ne pouvons que constater un fait, car ici la nature devient sourde et refuse de répondre à nos questions. Dans l'impossibilité de pénétrer les causes directes de l'ivresse, nous savons du moins quelles conditions favorisent son développement. Sans revenir à la qualité de la boisson, disons tout de suite que l'état de bonne santé ou de misère physiologique du sujet a une importance considérable. Nul doute, en effet, que le malheureux qui boit de l'alcool pour suppléer à la nourriture qui lui manque ne se grise bien plus vite que le sybarite qui arrose un repas plantureux.

Le climat a une influence énorme. Qui ne sait que les peuples du Nord supportent l'alcool sous les formes les plus aiguës? En Russie, tout le monde est alcoolique et l'eau-de-vie qu'on y boit est de l'alcool presque absolu; les étrangers eux-mêmes absorbent dans cette contrée des doses massives qui les écraseraient chez nous. C'est encore un phénomène remarquable que les Anglais, sous leur climat humide, supportent bien plus facilement les boissons fortes que les Américains qui, secs, maigres, nerveux, plus actifs, sous leur ciel brûlant, ouvrent la porte à deux battants à l'intoxication alcoolique.

Les conditions individuelles doivent aussi entrer en ligne de compte. Certains sujets jouissent d'une résistance extraordinaire; ils ne peuvent pas se griser. D'autres, au contraire, sont des alcooliques cérébraux, comme disait Lasègue : une perturbation mentale, une fièvre typhoïde ayant traversé leur vie, surtout une tare nerveuse héréditaire constituent chez eux une prédisposition fatale.

On peut distinguer deux espèces d'alcoolisme : l'alcoolisme aigu et l'alcoolisme chronique, selon que les symptômes sont temporaires ou installés presque à perpétuité. C'est du premier que nous allons parler d'abord, nous faisant aussi exactement que possible l'écho de M. le professeur Ball, l'illustre aliéniste, dont nous avons l'honneur de suivre la clinique depuis plusieurs années. L'alcoolisme aigu est un empoisonnement cérébro-spinal ; car c'est dans les centres nerveux que réside la maladie, et elle y détermine des troubles d'ordre intellectuel, sensoriel et moteur que nous décrirons à mesure qu'ils se présenteront.

Une ingestion d'alcool absolument massive peut foudroyer un homme. On en a vu, après des paris insensés, comme celui d'avaler d'un trait une bouteille d'eau-de-vie, tomber morts comme frappés d'un coup de massue. Mais le fait est rare. Le plus souvent, l'ivresse évolue en un certain nombre de phases. La première se traduit par cette excitation charmante, dont bien peu d'hommes n'ont pas connu les délicieuses impressions. Quelques amis sont réunis autour d'une table et décapitent gaîment les bouteilles : leurs facultés intellectuelles doucement excitées et leur jugement légèrement ébranlé donnent naissance à des propos incohérents assaisonnés d'une pointe de paradoxe ; c'est ce qu'on appelle communément de l'esprit. Ils éprouvent un sentiment de bien-être, ils se sentent plus forts. Mais bientôt la parole va s'embarrasser et engendrer le bégaîment ; ce qui était gaîté deviendra stupeur, ce qui était esprit deviendra lourdeur.

A ce moment, il n'est pas rare de voir deux ivrognes, pris tout à coup d'attendrissement, se jeter dans les bras l'un de l'autre et s'embrasser en pleurant à chaudes larmes. Car si quelques-uns ont le vin gai, d'autres ont le vin triste, et c'est ainsi que le suicide doit être rangé parmi les manifestations possibles de l'ivresse. Les [...]tres moteurs participent, dans la première période, à l'excita[...]n générale : il faut crier, chanter, marcher, faire du bruit. Malgré [...]t, c'est la période aimable ; « on a du sang d'agneau dans les [...]nes » comme dit un auteur italien.

Le second degré se manifeste par l'anesthésie psychologique, par l'obscurcissement du sens moral. Le sujet perd toute notion de la réalité; son état n'est pas un délire, mais un rêve, disait Lasègue. Or les hommes les plus vertueux ont fait les tours les plus pendables durant leurs rêves. Un exemple de cet état d'inconscience reste présent à toutes les mémoires. Chacun garde, en effet, parmi son bagage littéraire, le souvenir de ce banquet où Racine, Chapelle et Boileau avaient résolu d'aller, en sortant, se jeter dans la Seine. Molière, qui, heureusement, n'était pas encore à point, leur fit observer que ce ne serait pas glorieux d'accomplir un si grand acte sans avoir pris le temps d'y réfléchir, et il les décida à remettre au lendemain l'exécution de leur projet.

C'est alors que les citoyens sont batailleurs, agressifs, colères. Cette deuxième période est la période du crime; on a du sang de tigre, continue notre auteur italien. Un phénomène très remarquable, dans cette phase, est la perte de la mémoire. Comme exemple frappant de cette amnésie, voici le fait qui s'est passé, il y a quarante ans, dans l'un des principaux ports de France. On vit sortir un soir d'un café un médecin anglais et un commissaire de police bras dessus bras dessous. Le lendemain, le cadavre du docteur fut trouvé dans un fossé, percé de coups de couteau. Or il fut établi que c'était le commissaire de police qui, en état d'ivresse, avait assassiné son ami. Le malheureux avait complètement perdu la mémoire de cette soirée et se trouvait dans la position affreuse d'un homme qui se voit accusé d'un crime dont il n'a jamais eu connaissance. Malgré tout, il faut avouer que pour un commissaire de police c'était perdre un peu la tête! A cette période, les idées de l'ivrogne sont tout à fait incohérentes; il passe d'un sujet à un autre sans le moindre enchaînement, ce qui, d'ailleurs, n'exclut pas chez lui une dose d'entêtement remarquable. Expulsé d'un cabaret, il reviendra trente fois frapper à la porte, jusqu'au moment où, entrant enfin dans la troisième période, il roulera dans le ruisseau. Souvent une malheureuse femme est poursuivie par un mari alcoolique qui lui crie: « Je veux te tuer! je veux te tuer! » C'est un tenace, un persévérant, un être dont il est impossible de changer la direction. Les hallucinations accompagnées de vertiges constituent encore un des caractères de cette phase: témoin cet ivrogne couché dans un ruisseau qui disait qu'il voyait les maisons défiler sous ses yeux, et qu'il attendait que la sienne passât pour rentrer chez lui. Les troubles sensoriels sont fréquents: M. Ball avait, dans son ser-

vice d'hôpital, un infirmier, qui, lorsqu'il était ivre, croyait recevoir des volées de coups de poing dans le dos, et ce qui le surprenait par-dessus tout, c'est qu'il avait beau se coller contre le mur, il en recevait toujours. Enfin, l'incoordination des gestes et des mouvements représente les troubles moteurs. Chacun connaît l'allure du monsieur qui perd l'équilibre et manque à chaque pas de tomber: il est inutile d'insister.

Lucrèce a parfaitement décrit cette phase de l'ivresse:

> Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
> Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
> Nant oculi.

Tout à coup l'ivrogne est renversé et il roule comme une masse inerte, la figure livide, privé de connaissance, de mouvements, de sensation, ivre-mort pour tout dire en un mot. C'est le troisième et dernier degré de l'alcoolisme aigu, celui qui correspond à l'état comateux. A ce moment, les phénomènes d'élimination s'activent: la surface du corps est inondée de sueurs, les reins se détergent en une abondante excrétion d'urines, la bouche se remplit de salive et d'une salive visqueuse, fournie en majeure partie par la glande parotide. Les buveurs émérites savent bien qu'ils entrent dans l'ivresse dès qu'ils commencent à avoir de la peine à cracher.

A son réveil le nourrisson de Bacchus éprouve un léger malaise, un abattement général, de la courbature, mais, chez les natures riches, le rétablissement ne se fait pas attendre. Il ne faut pourtant pas s'y fier; on a vu s'ensuivre des accidents même mortels. Une fluxion de poitrine peut envahir le poumon lésé par le poison; l'hépatite, la jaunisse représentent, du côté du foie, des complications non moins fréquentes.

L'ivresse revêt de temps en temps des formes particulières; l'ivresse convulsive, qui assimile l'homme à une bête féroce, est certainement l'une des plus redoutables. On la considère généralement comme un effet habituel de l'absinthe. La forme apoplectique, dans laquelle le sujet se montre violet, en état de coma, dans l'immobilité et l'insensibilité absolues, a donné lieu à des méprises médicales. Citons enfin l'ivresse prolongée: le plus souvent, le buveur cuve son vin en vingt-quatre heures, mais quelquefois il reste, après l'orgie, un trouble permanent des idées et l'ivrogne devient un aliéné. M. Ball a observé ce fait chez un jeune homme

qui s'était outrageusement grisé après une violente querelle avec sa belle-mère, dans le but de noyer son chagrin.

L'anatomie pathologique de l'alcoolisme aigu est facile à résumer: à l'autopsie, on trouve tous les tissus imprégnés d'alcool; les poumons et le cerveau sont très congestionnés.

Quant au traitement, il est bien simple dans la majorité des cas; il consiste à laisser l'ivrogne cuver son vin. Quelques cas graves exigent cependant une intervention active: c'est ainsi que, dans la forme apoplectique, il faut amener une dérivation sanguine par la saignée. Sans parler des vomitifs, tout le monde sait qu'un moyen facile d'arrêter l'empoisonnement consiste à faire prendre quelques gouttes d'ammoniaque dans un peu d'eau. Si la dépression du malade est trop grande, il est utile de le réveiller par le café, les frictions et le massage.

II.

LE DELIRIUM TREMENS.

Avant d'aborder l'étude de l'alcoolisme chronique, nous allons suivre M. le professeur Ball dans la description d'un des effets les plus foudroyants et les plus terribles de ce vice: nous voulons parler du *delirium tremens*. Il était sans nul doute connu des anciens. Hippocrate y fait allusion et Aristote nous parle du délire de Denys, tyran de Syracuse, dont l'ivresse vraiment royale, dura quatre-vingts jours. Mais le *delirium tremens* n'a été décrit comme une maladie spéciale qu'en 1813, par un médecin qui l'observa en Angleterre pendant la lutte de Napoléon avec cette nation, à un moment où l'eau-de-vie de contrebande y était consommée en grande quantité.

Demandons-nous quelles peuvent être les origines de cette maladie avant d'en étudier les manifestations. En thèse générale, le *delirium tremens* est le corollaire d'une orgie. S'il faut que le fusil soit chargé de poudre pour partir, il faut aussi que la mèche soit imprégnée d'alcool pour s'enflammer. Mais quelques circonstances accidentelles doivent aussi être rangées parmi les facteurs de la maladie: ce sont les excès de toute sorte, fatigues intellectuelles, veilles prolongées, excès vénériens, émotions vives. Témoin

ce jeune homme qui, après avoir reçu de son père une verte semonce, fut pris subitement d'un accès de délire tremblant. Ici, la parole du père avait joué le rôle de l'étincelle électrique qui enflamme la batterie. Ces causes occasionnelles viennent encore d'une suppuration prolongée, d'une hémorragie, d'une blessure, d'un accouchement, mais surtout d'une maladie aiguë et, dans cette dernière catégorie, la plus redoutable en l'espèce est la fluxion de poitrine. Souvent aussi, les intoxications par l'opium et la morphine, par les poisons industriels tels que le plomb, prédisposent aux accès de délire tremblant. Il n'est pas impossible que l'ingestion des vapeurs d'alcool, dans les caves par exemple, détermine à elle seule ces accès. Cependant ils résultent ordinairement de l'absorption directe de l'alcool: l'abus de la bière les produit rarement, celui du vin presque jamais. On a voulu ici accorder une place tout à fait spéciale à l'absinthe. M. Ball veut bien que l'action en soit plus efficace, mais il repousse absolument cette théorie d'après laquelle l'alcool simple ne produirait jamais d'accidents convulsifs. L'influence du climat est indiscutable; le délire tremblant s'observe bien plus fréquemment en Amérique qu'en Angleterre et il faut admirer la sagesse de Mahomet qui, en interdisant strictement le vin et les boissons fermentées à ses coreligionnaires, avait fait un excellent règlement d'hygiène. Le meilleur âge pour la maladie qui nous occupe sonne entre quarante et soixante ans, alors que le fruit est bien confit dans l'eau-de-vie et que les conditions de résistance commencent à diminuer.

S'il est vrai que le délire tremblant puisse éclater d'une façon brusque, pour l'ordinaire, il est accompagné de symptômes avant-coureurs. Cette période prodromique est caractérisée par l'irritabilité du sujet, un sommeil interrompu, une tendance à boire plus que jamais. Une pauvre jeune fille disait: « Quand notre père va avoir un de ses accès, nous le savons toujours à l'avance, parce qu'il se met à boire avec fureur et devient très méchant. »

Au bout de quelques jours, le délire commence. Ce qui prédomine alors, c'est l'insomnie: le malade passe ses nuits dans un état de veille perpétuelle. Mais, un caractère plus pittoresque, est fourni par les hallucinations qui résident surtout du côté de la vue: le dé-
nt voit une multitude de lions, de rats, de serpents, d'insectes se promènent dans sa chambre et sur son lit; il a de la *zoopsie*. la multiplicité de ces animaux constitue, dans l'esprit des ma-
es, un caractère presque constant. Le délirant est aussi en butte

à des hallucinations tactiles; il se croit parfois assailli par un essaim de mouches qui le piquent cruellement. Toutes les hallucinations, quelle que soit leur nature, sont agressives. Les chiens montrent les dents, les rats mordent, les lions dévorent, les serpents et les insectes piquent, les voix profèrent des menaces et des injures. C'est ce qui explique les fureurs de l'alcoolique: il attaque parce qu'il a peur; il a le courage d'un poltron! Il n'en est pas moins effrayant à certaines heures. « Dix hommes peuvent à peine se rendre maîtres de cette espèce de forcené. Son regard est farouche, ses yeux étincelants, ses cheveux se hérissent, ses gestes sont menaçants, il grince des dents, crache à la figure des assistants, et, ce qui rend le tableau plus hideux encore, il essaye de mordre ceux qui l'approchent, imprime ses ongles partout, se déchire lui-même si ses mains sont libres, gratte la terre et pousse des hurlements épouvantables. » (*Dictionnaire des sciences médicales en 60 volumes*).

Le tremblement, le plus constant des symptômes, affecte les mains, la tête et l'ensemble de l'individu tout entier, à ce point que parfois le malheureux ne peut même porter un verre à sa bouche. A côté des phénomènes d'excitation, il faut signaler des phénomènes de dépression, qui peuvent remplacer les premiers. Le malade est alors abattu et son pouls bat faiblement. La température reste normale, car le *delirium tremens* est une maladie apyrétique. En revanche, le sujet est couvert de sueurs fétides. Un médecin disait en parlant d'un de ses clients: « Je le reconnais à plusieurs mètres de distance quand le vent souffle de mon côté; il exhale l'odeur d'un vieux tonneau. » Chez beaucoup de malades, la gêne de la respiration, l'angoisse précordiale est telle qu'on a pu croire à tort à une fluxion de poitrine.

La guérison s'annonce par le retour du sommeil. Les phénomènes d'excitation s'amendent et les hallucinations disparaissent peu à peu, sauf à reparaître dès que le malade ferme les yeux ou se trouve dans l'obscurité. On guérit cinq fois sur six, mais il est des cas où un arrêt brusque du cœur, l'épuisement, la fièvre entraînent la mort. D'ailleurs, si on ne meurt pas, cela ne veut pas toujours dire qu'on guérisse, car quelques-uns entrent pour toujours dans l'aliénation mentale.

Tels sont les principaux phénomènes qui s'observent dans la forme ordinaire du *delirium tremens*. Nous laisserons ici la question du traitement qui se résume dans l'indication de faire dormir

à tout prix le malade au moyen du chloral et de la morphine. Il y a encore un conseil bon à prendre pour tout le monde: Gardez-vous bien de priver subitement l'alcoolique d'un stimulant qui est devenu momentanément nécessaire au fonctionnement de la machine; donnez encore l'alcool au malade en potion cordiale ou en vin généreux.

III.

L'ALCOOLISME CHRONIQUE.

L'alcoolisme ne mine les peuples que parce qu'il *assomme* les individus, comme parle Zola, à coups de massue. L'ivrogne, en effet, ne tarde pas à devenir un malade. C'est à ce point de vue spécial, des effets lointains de l'alcool sur la santé, que je vais m'attacher maintenant en m'occupant moins de l'alcoolisme que des alcooliques. S'il est un moyen de diminuer le nombre de ces derniers, c'est de leur montrer leur portrait et de les placer en face d'eux-mêmes, ainsi qu'on met un enfant qui pleure devant une glace.

C'est pour moi un devoir et un plaisir de remercier publiquement mon excellent ami Dejean de la Bâtie, qui a fait des alcooliques l'une de ses plus chères études, d'avoir bien voulu me prêter, pour cet article, l'appoint de ses observations.

Voici le dialogue qui s'engage journellement dans les cabinets de consultations:

— Docteur, ordonnez-moi quelque chose pour me faire dormir. Je ne me plaindrais pas autant de mes insomnies, si je ne souffrais pas de mes mollets. Je me couvre le moins possible, lorsque j'entre dans mes draps; mais dès que ceux-ci s'attiédissent, dès que je suis sur le point de ressentir ce qui, autrefois, était pour moi le bien-être du lit, j'éprouve des ennuis indéfinissables.

Comment m'expliquer, docteur? On dirait des sensations électriques: fourmillements, picotements, tiraillements, élancements.... 'sson intense parfois. Je finirai certainement par croire qu'il y uelque chose de vivant, un insecte, par exemple, qui s'amuse à égratigner sous la peau, dans le gras des jambes. Je m'estime ırtant heureux, quand les soubresauts ne me prennent pas. Et crampes! Une nuit, par exemple — il faut avouer que la veille

j'avais mieux dîné qu'à l'ordinaire — j'ai cru qu'une force, aussi inconnue qu'acharnée, prenait plaisir à écarter mes doigts des pieds les uns des autres et à les tordre ensuite sur eux-mêmes. J'ai raconté tout cela à mon vieux médecin. Il a parlé d'un début d'ataxie locomotrice. Voyons, docteur, que puis-je bien avoir? Pensez-vous que mon imagination soit affectée, que je sois victime d'hallucinations douloureuses?

— Attendez. Racontez-moi la suite. Vous devez tôt ou tard vous endormir. Comment vous comportez-vous dans le sommeil? Avez-vous des rêves?

— Des cauchemars plutôt. Un soir, des bœufs me poursuivront, une autre fois, des serpents me menaceront; ou bien ce seront les détonations d'une bataille, les sifflements de balles à mes oreilles....

— En somme ces accidents sont toujours dirigés contre vous. Et votre réveil?

— Il n'est pas pénible. Mais, en mettant le pied par terre, j'éprouve presque tous les jours comme un malaise général: ma tête tourne, mes yeux se troublent un peu; ce moment-là est très court, et j'ai alors un semblant de vomissement; je crache quelques eaux blanchâtres et transparentes, le contenu d'une cuillerée à bouche à peu près.

— Mon diagnostic est fait; que buvez-vous?

— Ah! j'oubliais de vous dire, docteur, qu'après ce vomissement glaireux, me sentant légèrement mal en train et sans force, j'ai contracté l'habitude de prendre tout de suite et à jeun un petit verre d'eau-de-vie.

— Je comprends.

Les intoxiqués de tous les genres ont ce point de ressemblance.

Le morphinomane n'a pas la force d'aller à son travail sans se stimuler en prenant, dès son réveil, sa première dose de morphine. La femme qui s'empoisonne avec de l'éther resterait indéfiniment couchée, si elle ne croyait puiser un peu d'énergie en humant passionnément la fiole qui ne la quitte jamais.

L'alcoolique qui ne se doute pas de son état, comme celui dont je viens de reproduire les confidences, est un type bien commun. Il se présente toujours à nos consultations pour se plaindre des misères de son sommeil. Mais il rit au nez du médecin qui veut l'éclairer sur son mal.

— « Un tel boit plus que moi et il n'est pas malade! »

Il opposera toujours cet argument, sans vouloir comprendre

que, dans sa marche, l'alcoolisme doit compter avec la profession, les habitudes et le tempérament de l'individu.

Quoi qu'il en soit, ces trois signes que nous venons d'étudier, — phénomènes subjectifs de fourmillement avec crampes et soubresauts, rêves caractérisés par une note terrifiante, *pituite* glaireuse du matin, — ces trois symptômes sont amplement suffisants pour permettre au médecin de porter le diagnostic d'un début d'intoxication chronique par l'alcool.

Une personne qui dort mal doit fatalement avoir mauvaise humeur: de là un symptôme intéressant, qui peut être communiqué au médecin par l'entourage de l'alcoolique, quand toutefois ce dernier ne voit pas clair lui-même dans la transformation de son caractère. Il faut y ajouter une tendance particulière au mensonge et à l'exagération.

La sensiblerie est une note que l'alcool développe surtout chez les femmes. Une femme qui boit arrive à pleurer sans motif. Si peu, si discrètement qu'on l'interroge sur ses habitudes, elle n'entrera pas moins dans un violent dépit. Et je ne parle ici que de la malheureuse que l'on traite dans les services hospitaliers. Car il est rare que, dans sa clientèle, un médecin ait l'aplomb de demander à une femme si elle boit de l'absinthe. Et pourtant, il y a quantité de femmes du monde intoxiquées, l'alcool ayant grande prise sur elles, vu leurs habitudes sédentaires.

Si j'ai insisté sur ces détails de diagnostic, c'est parce qu'il faudrait que tout le monde sût que l'alcoolisme ne peut plus se dissimuler au flair du praticien. Cette affection, dont l'étude réellement scientifique date d'une trentaine d'années, a des caractères si tranchés et des symptômes si précis, qu'on ne peut plus douter de leur cause lorsqu'on les a observés.

La médecine, qui se constitue de plus en plus comme science, est restée aujourd'hui quelque peu un art par l'étude de la physionomie, du *facies* des malades. Néanmoins, pour reconnaître le facies de l'alcoolique, il n'est pas besoin d'être doué d'un sens spécial. L'intoxiqué a le pli médian du front nettement accusé, la ride de l'homme soucieux, avec un je ne sais quel mélange d'ahurissement et d'inquiétude, répandu sur sa physionomie. Tout cela ne représente peut-être pas un élément de diagnostic nécessaire et suffisant de l'intoxication, mais ce peut être l'éclair lumineux qui nous mettra sur la voie des habitudes du malade.

Ce n'est pas tout. Mon malade parle pendant que je le dévi-

sage. Pourquoi cette parole entravée et hésitante, ce bégayement intermittent et ces locutions incertaines?

Surtout pourquoi ce petit tremblement convulsif des lèvres quand la phrase est achevée? J'ai vu, tous les jours, l'un de mes maîtres, M. le docteur Lancereaux, juger son homme sur ce tremblement des lèvres; il n'en faut pas plus au célèbre clinicien, qui a si bien étudié l'alcoolisme et ses effets. Malheureusement, ce signe infaillible ne se présente que chez les alcooliques relativement avancés.

Mon alcoolique est traqué, malgré les dénégations qu'il m'oppose. Ce symptôme « désordre dans la motilité », ou autrement dit, le tremblement sous toutes ses formes, fortifiera ma conviction.

Demander à un malade à voir sa langue est chose toute naturelle: mon alcoolique s'y laissera prendre. Je sais que la langue du typhique tremblote: je sais aussi qu'elle tremble souvent d'une façon permanente chez l'intoxiqué alcoolique:

— Étendez les deux mains et écartez les doigts.

Il n'y a pas d'ouvrier parisien qui soit entré à l'hôpital et à qui ces mots n'aient été adressés. C'est le moyen le plus banal de dépister l'alcoolisme. Les doigts vacillent de haut en bas et de droite à gauche.

Ainsi, le tremblement est peut-être le désordre fonctionnel le plus précoce de l'alcoolisme. Il affecte en premier lieu les mains et les bras, il apparaît d'abord par intervalles; il est surtout notable au réveil, après le moment d'angoisse stomacale et la pituite du matin. Il faut voir alors l'alcoolique s'habiller. Plus il s'entête à rendre ses mouvements précis, plus il tremble. C'est une comédie de le voir enfiler sa bottine. Et quand le même homme, un verre minuscule entre les doigts, veut trinquer, il s'en faut de bien peu qu'il éparpille le contenu de son verre; pourtant, ce mouvement lui est bien habituel!

MAURICE GAUJA.

(La suite à la prochaine livraison).

M. CRISPI

SA VIE - SON CARACTÈRE - SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(*Suite*).

Tel était, à la veille des élections de 1865, le programme du premier ministre italien d'aujourd'hui, — de celui que Bertani indiquait dès lors comme l'homme d'État le plus apte à effectuer le programme de la gauche, si sa destinée, comme personne n'en doutait, l'amenait au pouvoir.

Ce programme, à peu de variantes près, — variantes suggérées par l'expérience, est celui que Crispi n'a, un seul jour, cessé de défendre de son banc de député, celui qu'il effectue avec esprit de suite et méthode depuis plus de trois ans qu'il est au pouvoir.

Sa cohérence avec lui-même n'est pas la marque la moins saillante de son génie politique. Il a conscience de ce mérite, que ses plus implacables ennemis ne sauraient lui refuser, et il en est justement fier. Lorsque le cercle de la gauche parlementaire, à Naples, en 1884, l'acclamait comme président, il disait : « Mon seul titre à un tel honneur, c'est ma cohérence ; ce sont ma constance et ma fidélité aux principes politiques de notre parti, à une époque où les apostasies sont si fréquentes, les infidélités si communes. » Il disait encore, à la même occasion : « Les hommes d'État, arrivés à un certain âge, devraient avoir d'autre ambition que de laisser après eux une bonne re-

[1] Voir les livraisons du 25 octobre au 15 mai.

nommée. Si, dans leur longue existence, ils n'ont pu se défendre de commettre quelque erreur, leur soin suprême doit être de chercher à l'effacer. Il faut laisser derrière soi, dans ce monde, un héritage d'estime. »

Ce n'est pas à lui que pourront jamais s'appliquer ces mots qu'il prononçait en faisant allusion à un homme d'État de son parti qui avait manqué de caractère: « Le pouvoir aveugle trop souvent les consciences faibles et les âmes irrésolues.... »

Plus d'une fois ses intimes l'ont entendu se préoccuper de la manière dont il laisserait le pouvoir. « Je veux tomber, a-t-il dit, sur une loi libérale. » Car l'amour de la liberté et l'amour de l'ordre se partagent son âme. Le premier l'a rendu révolutionnaire; le second a pu faire supposer qu'il fût autoritaire et absolu dans son vouloir. Au fond, ce qu'il veut, ce qu'il a toujours voulu, c'est la liberté dans l'orbite de la loi, la loi devant être toujours l'expression de la volonté nationale.

∴

Il est rare qu'un homme d'opposition arrivé au pouvoir, puisse réaliser son programme tout entier.

Crispi a eu ce bonheur, ou il l'aura — puisque le temps lui a manqué jusqu'ici d'appliquer jusqu'au bout son programme. C'est la meilleure preuve, s'il en était besoin, qu'il y avait en lui un homme d'État vraiment supérieur. Il était déjà tel sur les bancs de l'opposition.

Si Crispi a pu, comme conseiller de la Couronne, rester fidèle aux principes et aux idées qu'il professait comme opposant, c'est que ces principes et ces idées avaient un caractère pratique et logique qui démontrait l'étude et la réflexion assidues. On s'étonnait, en 1860, que, devenu secrétaire d'État de la dictature, en Sicile, jouissant de toute la confiance de Garibaldi, c'est-à-dire investi de la toute-puissance, il eût, sans besoin de conseillers, sans corps consultatifs, effectué tout un plan de réformes. On le taxait de précipitation et de légèreté, de présomption et d'imprudence, sans penser que chaque décret qu'il émanait était le fruit d'une longue préparation préalable. La même chose est arrivée depuis son avènement au pouvoir, en 1887. Il aurait trop fait, dans ces trois années passées aux affaires, si les réformes introduites dans

la législation avaient été le fruit d'études entreprises et achevées au moment. Mais dans son œuvre il n'y a rien de hâtif. Certes, ses projets de loi ont pu être remaniés et corrigés, car aucun chose n'est si parfaite qu'elle ne soit encore perfectible. Mais sa pensée dirigeante a toujours été respectée et a toujours triomphé de toutes les oppositions, aussi bien de celles des amis que des adversaires. La raison en est, ici aussi, que les réformes que proposait le premier ministre et qu'il faisait accepter étaient la conséquence et le produit des études approfondies, des méditations réfléchies du député d'opposition. Crispi aura réalisé en quelques années de pouvoir l'idéal de toute une longue vie consacrée à la politique.

∴

Les trois grandes réformes que Crispi n'a cessé de réclamer du parti qu'il combattait d'abord et ensuite de celui auquel il appartenait, ont été la réforme de la loi électorale, la réforme de la loi provinciale et communale, la réforme tributaire.

Toute sa vie, Crispi avait rêvé et voulu l'égalité des Italiens devant les urnes — de tous les citoyens, du moins, qui ne sont pas frappés d'indignité et qui peuvent exprimer librement d'eux-mêmes leur vote. Il contribua pour une large part, comme député, à rendre plus libérale la loi sur l'électorat politique. L'art. 100 livrant accès aux urnes à un grand nombre d'électeurs qui en eussent été exclus, est dû, en très grande partie, à ses efforts. Il a pu dire à Palerme, dans son dernier discours, qu'après une expérience de sept années, il n'avait aucun sujet de regretter la confiance qu'il avait placée dans le corps électoral.

Il a achevé, en cela, comme ministre, l'œuvre commencée comme député, en supprimant les dernières inégalités qui subsistaient encore et divisaient le peuple italien en classes.

Les citoyens étaient égaux devant l'État, depuis que la réforme électorale avait appelé aux urnes politiques tous ceux qui ont la conscience de leur vote; ils n'étaient pas encore tels devant la Commune. L'État et la Commune sont les seules entités sociales que Crispi reconnaisse logiques et fondées sur l'ordre naturel des choses. La justice et la cohérence exigeaient et rendaient urgent que les Italiens obtinssent cette égalité et que tous les contribuables fussent, en même temps, directement ou par la délégation que

confère le vote, des administrateurs publics. C'est ce qu'il a fait par la loi provinciale et communale.

Une semblable innovation donnait lieu à des appréhensions de la part des gens timorés. On se demandait quel en serait le résultat. L'expérience a prouvé que les craintes étaient injustifiées. C'est qu'en effet, comme Crispi l'a dit encore dans son discours de Palerme, « les réformes radicales se présentent, de prime abord, comme une cause de faiblesse pour l'État. L'admission des classes inférieures aux honneurs de la vie publique, leur élévation à la dignité de peuple, engendre généralement la crainte que l'équilibre social n'en soit ébranlé; mais l'intérêt même qu'acquièrent les nouveaux éléments à ne pas troubler cet équilibre est une garantie de son maintien et de son affermissement. » Les nouveaux venus deviennent de la maison et ont désormais intérêt à ce qu'elle soit solide et durable. Il est à remarquer d'ailleurs qu'en étendant le droit de vote administratif, la loi présentée par Crispi entourait l'administration des communes de toutes les garanties possibles contre la légèreté, l'inertie ou la vénalité des administrateurs.

La troisième grande réforme réclamée par Crispi n'est pas encore achevée. La réforme tributaire est pour lui, avec la création d'institutions de prévoyance, le moyen le plus sûr de résoudre, en Italie, le problème social. Il pourra introduire dans la législation tributaire bien des modifications transitoires, bien des réformes partielles. Le principe radical qu'il a toujours défendu est celui-ci: imposer la rente, mais de façon à ne pas toucher au nécessaire et à ne frapper que le superflu.

L'application de ce principe est peut-être malaisée. Il y a des limites à déterminer qu'il est difficile de préciser. Remarquons cependant que c'est encore là un point où Crispi se rencontre avec le prince de Bismarck. En 1881, à la Chambre prussienne, le premier chancelier de l'empire allemand disait qu'on ne peut ni ne doit demander de contribution à celui qui vit du fruit de son travail et que l'impôt doit commencer là où commence le capital productif. Telle est aussi, pour Crispi, la base de la réforme future des impôts.

Le moment où il est venu au pouvoir était peu favorable à un remaniement des lois tributaires. C'est, sans doute, la seule raison qui l'a fait ajourner.

Car, c'est à cette double qualité surtout que se reconnaît l'homme d'État: la stabilité dans les principes, l'esprit d'opportunité dans leur application.

Sans sortir du sujet, nous en trouvons tout de suite un exemple. Théoriquement Crispi, comme tout son parti, a été contraire à l'impôt sur la mouture, qui était trop souvent un impôt sur la faim. En Sicile, en 1860, il l'avait aboli sans hésiter un instant. Des raisons politiques le voulaient. Cela ne l'empêcha de voter, il y a quelques années, contre l'abolition de ce même impôt, tout en le condamnant, parce que, en raison des conditions où se trouvait le royaume d'Italie, cette abolition était d'une opportunité douteuse et les effets n'en pouvaient être ceux auxquels on s'attendait. On privait l'État d'une source de revenus dont il avait besoin, sans pour cela améliorer le sort des pauvres. Le pain ne pouvait être à meilleur marché tant que subsistaient les droits d'importation sur les grains et sur les farines. L'abolition de l'impôt n'allait donc qu'au bénéfice d'intermédiaires peu dignes d'intérêt.

Améliorer le sort des classes moins favorisées, éloigner par là les dangers des problèmes sociaux, est une des pensées constantes de Crispi. Il y travaillera par la réforme tributaire quand elle sera possible, il y travaille par des lois d'un caractère social, telles que celles sur la transformation des œuvres pies et la création d'institutions de prévoyance.

Ses vues sur le problème social ont été exposées dans un remarquable discours prononcé à Palerme le 15 mai 1886, devant un public composé en grande partie d'ouvriers.

« Le XVIIIe siècle, disait-il alors, nous a donné l'émancipation de la bourgeoisie; le XIXe siècle doit nous donner l'émancipation de la plèbe. Par cette émancipation nous obtiendrons la concorde des différentes classes sociales, l'égalité en ce qu'elle a de possible et l'unité morale du pays. La bourgeoisie n'a plus rien à demander et à obtenir. Elle gouverne, elle administre, elle possède la richesse nationale.... La plèbe manque de tout. Sa renaissance ne fait que de commencer.... La nouvelle loi électorale ouvre aux ouvriers la voie par laquelle on arrive au gouvernement du pays. Ils sont électeurs et éligibles. Mais ils ne sont pas encore aptes à exercer leur droit électoral; il leur manque l'instruction nécessaire pour exercer leur droit, ainsi que la rétribution du mandat législatif, qui leur permettra de siéger au Parlement.... »

Après avoir montré de quelle façon la bourgeoisie avait at-
it sa position actuelle, il indiquait les moyens d'émanciper les
sses pauvres: dans l'ordre matériel, la création de maisons ou-

vrières, de dortoirs, de cuisines économiques, de magasins coopératifs, de crèches;

dans l'ordre moral, la fondation de catéchismes hebdomadaires pour l'enseignement des droits et des devoirs des citoyens; la fondation d'écoles élémentaires, d'écoles professionnelles, d'asiles pour l'enfance;

dans l'ordre économique, la fondation de caisses d'épargne, de banques de crédit populaire, d'ateliers sociaux, de caisses d'assurance contre les accidents du travail manuel, etc.

Il s'exprimait ainsi sur le droit au travail:

« Les Français de 1848 ont proclamé le droit au travail. Mazzini trouvait cette formule erronée et lui en opposait une autre: le devoir au travail. Je crois que les deux formules peuvent se concilier. Lorsque les Français parlaient du droit au travail, ils ne pouvaient entendre que ceci: chaque ouvrier a le droit de travailler pour vivre. Or, cela importe que l'ouvrier a le devoir de vivre en travaillant. Le travail ennoblit; l'inertie abaisse et ravale....

« La véritable formule sociale est la suivante: association du travail et du capital, en sorte que l'un et l'autre aient leur part de bénéfice en proportion de leur valeur respective. Pour élever le travail au niveau du capital, il est nécessaire d'une loi sur les grèves et sur l'institution des prud'hommes, de l'institution de caisses de crédit populaires, d'ateliers sociaux....

« L'ouvrier doit avoir le droit de refuser son œuvre et d'abandonner le travail, quand il croit que sa tâche n'est pas rétribuée conformément à son mérite, aux exigences des temps, aux besoins de sa condition....

« L'ouvrier qui se met en grève ne doit être puni qu'en cas de violence, de lésion des droits d'autrui ou d'atteinte à l'ordre social.... »

La réforme des œuvres pies se relie aussi, dans la pensée de Crispi, à la solution du problème social. On se souvient que pendant l'expédition de Sicile, Garibaldi, par inspiration de Crispi, avait dévolu à indemniser les dommages causés par la guerre et par la révolution, les rentes des œuvres pies qui n'étaient destinées ni aux hôpitaux, ni aux indigents, ni à l'enseignement, ni à des buts de prévoyance. La réforme actuellement devant les Chambres est la réalisation d'un projet que Crispi avait en commun avec Cesare Correnti. Il existe, en Italie, un patrimoine d'un milliard et demi, au bas mot, dont les revenus avaient parfois, jusqu'ici, les destina-

tions les moins conformes aux postulats des sciences sociales. Dès son avènement au pouvoir, Crispi avisa au plus pressé : il approuva de nouveaux statuts, en réforma d'anciens, il érigea nombre d'œuvres pies en corps moraux, etc. La loi présentée, fruit de longues études personnelles et d'un travail collectif approfondi, offre une réforme d'ensemble, méthodique et complète.

∴

La cohérence de Crispi dans ses idées politiques n'a pas été moindre que dans ses principes administratifs. Il était unitaire, comme nous l'avons vu, à une époque où les esprits les plus audacieux n'allaient guère au delà de l'idée d'une fédération italienne. Il a proclamé dès 1848 que Rome seule pouvait être la capitale de l'Italie. En 1860, il suggéra à Garibaldi la formule d'après laquelle il n'y avait pas lieu à procéder des annexions, l'unité italienne devant être consacrée à Rome, au Capitole. En 1866, un ordre du jour de Sella déclarant Rome capitale de l'Italie fut accepté et vigoureusement défendu par Crispi....

En vue de la politique internationale, Crispi a toujours voulu que l'Italie fût forte par elle-même: c'est le seul moyen, à ses yeux, d'avoir de bonnes alliances. On ne recherche que l'alliance des forts. Il a donc toujours voté pour les armements, même si son parti s'y déclarait contraire. Il a toujours professé, — c'est encore une opinion qu'il a commune avec le prince de Bismarck, — que pour considérables que soient les dépenses qu'occasionne la paix armée, ou qu'exige une forte organisation militaire, ces dépenses sont moindres, à coup sûr, que celles que causerait une guerre, même une guerre heureuse. C'est là ce qui a souvent induit en erreur sur son compte. On s'est dit, parce qu'il réclamait de forts armements, qu'il voulait la guerre. On devait se dire, au contraire, que désirant l'Italie forte, il la voulait en paix. L'ancien adage *Si vis pacem, para bellum* est des plus vrais que nous ait légués la sagesse des siècles.

Crispi s'est toujours vivement intéressé aux questions militaires; il s'est toujours souvenu d'avoir été, à Palerme, en 1848, l'organisateur de l'insurrection, et en 1849, l'organisateur de la défense. Il résumait dans son discours du 14 octobre 1889 la pensée de toute sa vie, l'inspiration de tous ses votes au sujet des armements. Il s'exprimait dans ces termes:

« L'armée et la flotte, vis-à-vis de l'étranger, correspondent à ce que sont, à l'intérieur, la police et l'ordre judiciaire; nous voyons en elles les instruments et la garanties de la sécurité sociale.... La pratique des armes, comme moyen, non comme but, nous est nécessaire. Le droit a une valeur morale sacrée, mais le droit peut être violé s'il n'a pas l'appui de la force.... Dans les rapports de peuple à peuple, il n'y a que le fort qui trouve des alliances et dans les alliances il n'y a que le fort qui compte. La volonté d'un peuple vis-à-vis de ses allées n'a de poids qu'autant qu'à la confiance et à l'estime réciproques s'ajoute la conviction de la réciproque utilité.... Si l'on nous demande: à quoi bon vous armer? qui vous attaquera et pourquoi vous attaquerait-on? je réponds: personne et pour aucun motif, aujourd'hui, parce que nous sommes forts et que nous avons des forts pour alliés. Tous peut-être nous attaqueraient demain, si nous cessions de l'être.... »

L'armée permanente ne représente pour Crispi qu'une nécessité temporaire. Son idéal, c'est la nation armée, telle que la rêvait Garibaldi. Une aussi grandiose réforme ne peut être l'œuvre d'un ministère; les conditions actuelles de l'Europe s'opposeraient à ce que, pour le moment et peut-être pour de longues années encore, cette réforme pût être effectuée. Probablement Crispi ne pourra-t-il l'accomplir. Mais il prépare les voies, il facilite la réalisation de cet idéal par tous les moyens dont il dispose, et principalement par les soins qu'il prodigue à la milice territoriale et au développement d'une institution propre des peuples libres — l'institution du tir à la cible.

∴

Mais nous aurons d'autres occasions d'exposer les principes politiques et administratifs de Crispi. Revenons aux événements de sa vie.

∴

Les élections de 1865 furent favorables à la gauche. Ce parti, pendant la durée de la session législative précédente, avait été tenu dans une certaine déconsidération. Trop peu nombreuse pour imposer le respect à la majorité, remorquée le plus souvent dans l'enceinte parlementaire par le centre gauche et par le parti de

Rattazzi, la gauche avait conservé, malgré tout, de fortes adhérences dans le pays. Elle revint au parlement forte et apparemment compacte. On eût dit qu'elle était sur le point de s'emparer du pouvoir. Différentes circonstances l'en empêchèrent, sur lesquelles nous n'insisterons pas ici : la guerre de 1866, la conduite ondoyante de Rattazzi, les défiances de la Couronne, la réaction qui se produisit après Mentana.... L'avènement de la gauche aux affaires ne devait avoir lieu que plus de dix ans plus tard, après le 18 mars 1876.

La rentrée de la gauche au Parlement de 1865 fut une surprise pour tous et produisit chez les partis adversaires une certaine émotion. Dès le début de la session, elle voulut mesurer ses forces dans les élections au siège présidentiel. Ses membres hésitaient sur le choix du candidat à la présidence : deux noms se disputaient les voix, ceux de Mordini et de Crispi. Le caractère plus souple, plus accommodant de Mordini fit pencher pour lui la balance ; Crispi fut porté à la vice-présidence. Mordini n'échoua que pour quelques voix que remporta en plus le candidat ministériel, Mari. Rattazzi n'entra même pas en ballottage, preuve que la gauche à elle seule était plus forte que le centre gauche et égalait presque la majorité de droite. Crispi, Depretis et De Luca furent élus vice-présidents au premier tour de scrutin.

Crispi était, dès lors, le personnage le plus en vue et le plus marquant de la gauche. Nous avons dit plus haut que personne ne doutait de son prochain avènement au pouvoir. Il apparaissait déjà un élément de force, d'ordre et de stabilité. On se tournait vers lui de plusieurs côtés ; on lui faisait des avances. Le comte Ponza de San Martino qui, ministre de l'intérieur, en 1853, l'avait fait arrêter à Turin et expulser des États sardes, lui demandait une entrevue, en juin 1865, et se rendait chez lui pour lui proposer un programme commun et des combinaisons parlementaires nouvelles. Son nouveau programme était ultra-démocratique ce qui, rapproché des précédents de l'homme, faisait dire à Crispi :

— Voilà de la démocratie par réaction !

Quant aux combinaisons parlementaires, Crispi, qui n'aime pas les compromis, ne les jugeait pas acceptables.

De même que Ponza de San Martino, Boggio qui appartenait centre droit, tâchait de se rallier à Crispi. Il fût devenu un mme d'État, — il en avait l'étoffe, — s'il n'avait tristement péri -issa, dans la bataille dont il aurait voulu être l'historiographe, glouti avec le *Re d'Italia*. Il commençait à donner sa mesure.

Mais le rapprochement politique le plus significatif fut celui de Rattazzi et de Crispi. Rattazzi avait été âprement combattu, en plus d'une occasion, par le chef de la gauche. Il avait cru même qu'il s'agissait d'une sorte de parti pris de la part de Crispi. Il racontait qu'en 1862, par exemple, il se demandait chaque matin :

— Sur quel sujet Crispi va-t-il bien m'attaquer aujourd'hui ?

Il pouvait y avoir entre eux de fréquentes divergences d'idées dans la pratique des affaires ; il n'y avait pas la moindre incompatibilité entre leurs principes. Aussi, quand Charles de la Varenne les convoqua tous deux à Florence, dans une chambre d'hôtel, près de Ponte Vecchio, n'eurent-ils aucune difficulté à se tendre la main. Depuis lors, sauf sur quelques points secondaires ou sur quelques questions incidentales, leur amitié ne se démentit plus. Crispi s'effaça volontairement devant Rattazzi, dont il fit le chef de la gauche. Il parle de lui avec une admiration et une affection intenses. Il vante ses hautes qualités d'esprit et surtout de cœur. Rattazzi était bon, foncièrement bon. Il gagnait l'estime de ceux qui l'entouraient par une affabilité simple et douce.

Peu après l'ouverture de la session, le cabinet Lamarmora, déjà précédemment remanié, tombait sur un ordre du jour de Valerio au sujet des services de la trésorerie. Lamarmora fut encore une fois chargé de reconstituer la cabinet: il y fit entrer quelques hommes nouveaux: Chiaves, De Falco, Scialoja, Berti et Pettinengo, sans acquérir pour cela plus de force. Alors commença une session agitée, qui ne pouvait se prolonger, et pendant laquelle les forces des partis adversaires se balançaient.

La guerre avec l'Autriche s'annonçait menaçante. Le ministère demanda des pouvoirs extraordinaires pour pourvoir à la défense du pays et à la sûreté publique. Comme président et rapporteur de la commission chargée de l'examen du projet de loi, Crispi le défendit dans ses lignes générales, s'efforçant de rendre palpables les suprêmes exigences du moment. A ceux qui soulevaient la question préalable et cherchaient d'entraver la votation, il répondit hautainement que l'honneur et le renom italiens étaient en jeu.

— La guerre qui se prépare, disait-il dans la séance du 8 mai, ne sera ni de peu de durée, ni de peu d'importance. C'est la grande guerre, la guerre nationale, celle qui affranchira l'Italie de l'étranger et assurera son indépendance. Cette guerre est nécessaire ; notre dignité l'exige. L'unité italienne ne doit s'achever que par les armes italiennes.

Et, au milieu des approbations de la Chambre et des tribunes, il poursuivait :

— Jusqu'en 1860, nous n'avons pas eu de guerres véritablement italiennes ; nous avons eu des révolutions, des guerres civiles, mais aucune guerre où l'Italie, seule, se soit mesurée avec l'étranger. Or il est bien que cela soit ! L'Italie a besoin d'un « baptême de sang. »

Le mot resta. La loi passa à une forte majorité.

En prévision de la guerre, on voulait constituer un gouvernement qui réunît dans son sein les principaux éléments de force du pays et les hommes qui avaient eu la part la plus large et la plus éminente dans les révolutions italiennes.

Vers la fin du mois d'avril Crispi reçut des ouvertures pressantes pour entrer dans le ministère que l'on entendait constituer. Les députés Finzi et Bixio avaient été chargés d'engager les pourparlers.

Crispi répondit qu'il ne désirait nullement aller au pouvoir, et que la conduite de la guerre appartenait à ceux qui l'avaient préparée. Il ajouta cependant que si sa présence dans le nouveau cabinet était nécessaire pour amener d'autres personnalités politiques à en faire partie, il se serait résigné et aurait accepté un portefeuille.

Les négociations se poursuivirent au commencement du mois de mai. Le baron Ricasoli les reprit directement et en personne. Il proposa à Crispi un programme plus que démocratique. Il tâcha de le flatter.

— Le ministère que nous composerons, lui dit-il, formera l'étonnement de la nation. Nous montrerons au pays ce que vaut, ce que peut l'union de Crispi et de Ricasoli.

Mordini devait entrer dans la composition du cabinet. On lui offrait le portefeuille de l'agriculture ; à Crispi était destiné celui de la justice, à Depretis le portefeuille de la marine.

Mordini se rendit chez Crispi pour se consulter avec lui. Il n'aimait pas le département auquel il aurait été préposé. Il finit par décliner l'offre qui lui était faite.

Pendant ce temps une discussion importante avait lieu à la Chambre au sujet des mesures financières à prendre en vue des conditions où se trouvait le pays et des graves circonstances qui se préparaient. L'article cinq de la loi, tel que le proposait la commission, comportait une retenue sur la rente. Dans les séances du 16 et du 17, Crispi se prononça, par ses discours et par son vote, en faveur de

l'article, qui obtint 145 voix contre 141. Ce résultat était un triomphe pour la gauche. Rattazzi et Ricasoli étaient au nombre de ceux qui avaient repoussé l'article.

Le soir même du 17, Ricasoli envoyait à Crispi son secrétaire Celestino Bianchi pour lui demander un nouveau colloque. Il s'agissait encore de la formation du nouveau ministère, qu'on appelait déjà « ministère d'union et de conciliation. » Crispi refusa de revoir Ricasoli. Après le vote, il ne croyait plus une alliance possible entre eux.

Crispi se félicite encore aujourd'hui de sa détermination d'alors. Il n'aurait pu empêcher les erreurs diplomatiques et militaires qui ont été commises.

⁂

La guerre de 1866 est une des pages les plus sombres de l'histoire moderne de l'Italie. L'alliance avec la Prusse n'avait été combinée qu'à la suite du consentement de l'empereur Napoléon III avec lequel le cabinet de Florence s'était lié par des accords secrets.

Le but de Napoléon en consentant à l'alliance italo-prussienne avait été de dominer, à un moment voulu, les deux pays, d'intervenir peut-être au moment des hostilités, de pouvoir au moins, à l'issue de la guerre, imposer sa volonté.

— Faites l'alliance, avait-il dit, mais ne vous engagez pas à fond. Quel que soit le résultat de la guerre, la Vénétie vous est acquise: le programme de 1859 s'achèvera cette année. *Il suffit d'une sanglante démonstration sans besoin d'humilier l'Autriche.*

Au début, Bismarck ne soupçonna pas l'existence de pactes secrets entre le cabinet de Florence et celui des Tuileries. Il ne tarda cependant pas à les deviner et à s'apercevoir que le gouvernement italien ne faisait rien sans le consentement de Napoléon III. Il disait, le 15 juin 1866, au comte de Barral, ministre d'Italie à Berlin: « Je regrette d'apprendre que chez vous l'on paraisse vouloir commencer par attaquer le quadrilatère, au lieu de se porter au fond de l'Adriatique et obliger l'Autriche à accepter un combat, en rase campagne. *Il y a là une pensée qui m'inquiète.* » Plus tard il disait à Crispi, en parlant de la paix de Nikolsburg:

— Je n'ai pas voulu que nos armées entrassent à Vienne. Je m'y suis opposé et j'ai eu à lutter contre le roi Guillaume et contre tout le parti militaire, enivré des victoires foudroyantes qu'il ve-

nait de remporter. Mais j'ai eu gain de cause. Je ne voulais pas faire de l'Autriche une ennemie irréconciliable, nous pouvions en avoir besoin; et de plus je ne pouvais pas compter sur l'Italie. Votre gouvernement se montrait faible.... »

∴

C'est grâce au mot d'ordre venu de Paris: « Il suffit d'une démonstration sanglante, sans besoin d'humilier l'Autriche » que la campagne de 1866 fut si absurdement conduite par l'état-major italien. Pendant que Cialdini, dans sa bonne foi de soldat, ignorant les pactes conclus avec Paris, se préparait à conduire son corps d'armée sur le Frioul, l'état-major général répétait les erreurs commises en 1848. Au lieu de tourner le quadrilatère, comme l'aurait voulu la Prusse, de s'emparer de la vallée inférieure du Pô, de se porter en masse sur l'Autriche, de marcher dans la direction de Vienne, l'armée fut dirigée sur les forteresses. Elle rencontra à Custoza, théâtre d'autres batailles, l'armée autrichienne sous le commandement de l'archiduc Albert. Des deux côtés on combattit avec vaillance. Le soldat italien se montra le digne descendant des vainqueurs du monde. Mais, cette fois, il lui était défendu de vaincre. La diplomatie s'imposait aux armes. Le soir, chacun rentrait dans ses positions. L'archiduc croyait que, le lendemain, l'armée italienne reprendrait l'offensive. Il n'en fut rien. A sa grande surprise, il apprit qu'elle se retirait.

En vain le gouvernement prussien stimulait le cabinet de Florence à l'action. La Marmora s'y refusait. Vint l'armistice. Medici n'était qu'à quelques lieues de Trente, Garibaldi était à peu près maître de Tyrol. Il reçut l'ordre de battre en retraite et obéit.

Tout ce que l'Italie comptait de patriotes frémit de rage. Jamais une si belle occasion de vaincre ne s'était présentée. Cette occasion inappréciable avait été perdue par de misérables intrigues diplomatiques.

— Nous n'avions jamais aimé Louis-Napoléon, a dit Crispi. Mais [à p]artir de ce jour notre haine pour lui n'eut plus de bornes. Et [not]re estime pour La Marmora cessa pour toujours, quand nous [sû]mes que lui, — lui, général, — s'était prêté à d'aussi basses com[b]inaisons. La campagne de 1866 a été perdue parce qu'on a voulu [la p]erdre.

.·.

Crispi ne prit qu'une part effacée et momentanée à la campagne de 1866. Il trouva cependant le moyen d'exposer sa vie aux côtés de Garibaldi.

Aux approches de la campagne, les amis de Garibaldi, Crispi le premier entre tous, firent des démarches auprès du général pour l'inviter à prendre le commandement des volontaires, qui s'annonçaient nombreux et enthousiastes. Ils auraient pu être cent mille; les empêchements que le gouvernement mit à leur réunion, à leur équipement, les réduisit au tiers de ce nombre.

Ce fut Fabrizi que les amis du général chargèrent d'aller chercher Garibaldi.

Le 10 juin 1866, Fabrizi arrivait à Caprera et invitait Garibaldi, de la part du gouvernement et de ses compagnons d'armes, à prendre le commandement des volontaires. Le même jour, le général partait pour le continent et de Gênes se dirigeait à Côme, où devait avoir lieu la concentration de toute la vaillante jeunesse qui, de toutes les parties de l'Italie, accourait en foule. De Côme, le général gagna le lac de Garde et la vallée de l'Adige.

Crispi se trouvait à Reggio d'Émilie pour la défense d'une cause lorsque, les hostilités étant déjà commencées, un ami et collègue de barreau, Carcassi, dont le fils était engagé dans les chasseurs des Alpes de Garibaldi, lui proposa de profiter d'un samedi pour aller rendre visite à Garibaldi. Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux amis partent pour Salò, sur le lac de Garde. Ils manquent la coïncidence des trains, sont retardés par d'autres encombres, mais enfin ils arrivent. Pendant que Carcassi va à la recherche de son fils, Crispi se rend auprès du général. Il le trouve sur le point de monter en voiture avec un ou deux officiers. Le général Fabrizi, chef d'état-major, était déjà à cheval, prêt à l'accompagner.

— Venez-vous avec nous ? demande Garibaldi.

— Volontiers, mais où ?

— Passer une inspection aux avant-postes....

— Soit ; me voici.

Le général lui fait prendre place à sa gauche et l'on part, Fabrizi caracolant à droite de Garibaldi.

Tout va bien à l'aller. Le général descend de voiture; inspecte

les positions; approuve, donne des ordres et remonte en voiture pour retourner au quartier général.

Mais sa présence a été signalée; il est attendu au passage. Pendant que côtoyant l'Adige, il redescend la vallée, les hauteurs voisines se couvrent de tirailleurs autrichiens et une pluie de balles s'abat sur la voiture. Le cocher cingle les chevaux, Fabrizi donne de l'éperon. Dans la voiture découverte, où Crispi sert de rempart au général, on rit de la peu plaisante aventure, pendant que les balles passent en sifflant. On avait affaire à des *Jäger* tyroliens, excellents tireurs; la chemise rouge du général formait une cible très visible. Malgré d'aussi fâcheuses circonstances, personne ne fut blessé.

Crispi demanda par télégraphe le renvoi de la cause. Il reprit, le mardi suivant, sa toge d'avocat.

⁂

Crispi a jugé sévèrement la campagne de 1866. Il a dit: « On n'a pas oublié à Berlin que si la guerre de 1866 n'a pas eu les résultats communément prévus, c'est parce qu'en Italie on manqua aux accords établis entre les deux puissances. Si les ministres d'alors avaient fait leur devoir, si le chef de nos armées avait joué le rôle qu'on attendait de lui, nous ne nous serions pas engagés dans une démonstration impuissante à Custoza; nous serions allés à Vienne traiter avec l'empereur d'Autriche. » Dans une lettre qui a paru en 1870, le comte Brassier de Saint-Simon a confirmé ce jugement.

⁂

La campagne désastreuse de 1866 fut suivie du mouvement insurrectionnel de Palerme. Tandis que d'autres attisaient le feu et cherchaient d'exciter les passions, Crispi employait toute son influence pour calmer les esprits de ses compatriotes, et se faisait, à la fin de l'insurrection, le conseiller écouté de mesures conciliantes et utiles aux populations. On a dit que Ricasoli eut, un moment, l'idée de le nommer commissaire civil à Palerme, en lui conférant les pleins pouvoirs. Mais il aurait rencontré l'opposition de la droite intransigeante et le refus de Crispi.

Un Italien.

(La suite à la prochaine livraison).

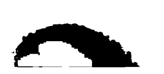
LES DEUX SALONS DE PARIS

I.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Lorsque, dans nos petites villes de province, la foire a été bonne, le marché qui suit est généralement détestable, et l'on eût volontiers conjecturé qu'après la grande orgie de l'Exposition universelle l'année 1890 s'écoulerait dans le recueillement et la stérilité. Ceux qui l'ont cru se sont heureusement trompés, et les mois qui ont suivi notre longue fête internationale ont été signalés par un redoublement d'activité dans toutes les branches de l'industrie humaine. Pour ne parler que des beaux-arts, nous sommes loin d'avoir à nous plaindre, et, par suite de la scission qui vient de s'opérer dans la société des peintres, nous avons deux salons au lieu d'un, fort brillants l'un et l'autre. Aussi ma tâche est-elle double et, surchargé par la rare abondance de la matière, je m'en tiendrai aujourd'hui à dire un mot de la « maison-mère » qui est toujours aux Champs-Élysées, tandis que l'exposition rivale étale ses richesses dans le magnifique palais du Champ-de-Mars.

Parmi les peintres illustres qui sont restés fidèles à leur ancien logis, je citerai d'abord M. Bonnat qui a retracé avec son talent habituel les traits sympathiques de M. Carnot que M. Yvon nous avait déjà montré en 1889 dans tout l'éclat de la représentation officielle. Le Carnot de M. Bonnat est, au contraire, un président en petite tenue, qui n'est chamarré d'aucun ordre et qui siége comme vous et moi sur un fauteuil de cuir. Plus exact que son devancier



si l'on ne considère que les détails, l'artiste a eu le tort de vulgariser son intéressant modèle et, tout en le serrant de plus près, il l'a fait peut-être un peu moins ressemblant parce qu'il n'a pas accentué suffisamment le fonds de bienveillance qui anime la physionomie de notre suprême magistrat.

C'est qu'en effet la touche de M. Bonnat est toujours un peu dure, et dans son portrait de Mme de C*** il a exagéré l'expression d'énergie qui est la caractéristique de ce beau visage de patricienne. Cette réserve une fois faite je ne puis que louer l'ensemble et les détails, l'admirable dessin des bras et du corsage aux reflets chatoyants et constater que dans ce dernier chef-d'œuvre le peintre fameux s'est réellement surpassé.

C'est aussi par la vigueur de la touche que se distingue un peintre beaucoup plus jeune, mais non moins populaire, M. Benjamin Constant. Mais il a tenu, cette fois, à déployer toute la souplesse de son talent et c'est par l'exquise délicatesse des nuances que nous séduit son admirable tableau de la salle d'honneur: *Beethoven et la sonate au clair de lune.* Le maître est en effet assis à son piano par une nuit sereine, et il ravit par ses divins accords les musiciens éminents qui l'écoutent dans un recueillement profond. Cette scène crépusculaire a quelque chose de singulièrement poétique et je félicite la noble duchesse de Camposelice à qui appartient aujourd'hui cette toile émouvante.

J'aime beaucoup moins en revanche un second tableau inscrit sous la vague rubrique de *Victrix.* Cette femme nue entourée de trophées n'est pas assez belle pour symboliser l'irrésistible puissance du prétendu « sexe faible, » et si la tête et les jambes sont d'un travail achevé, les hanches, la poitrine et la gorge sont peintes avec une extrême négligence. Mais le public s'est toujours montré indulgent pour les erreurs de M. Benjamin Constant et *Victrix* a déjà trouvé un acheteur.

Quand je me permets, d'ailleurs, de critiquer les grands hommes du jour, mes lecteurs savent faire la part de mes préjugés et la plupart d'entre eux sont loin de dédaigner ce que les Italiens appellent la *sprezzatura,* cet artifice habile qui consiste à sacri- la moitié d'un tableau pour mieux faire valoir la portion qu'on .t mettre en lumière. Mais il est des maîtres qui réussissent par- ement à se passer du trompe-l'œil, et quand j'examine à la pe *Des saintes femmes au tombeau* de M. Bouguereau je ne s m'empêcher de louer le détail aussi bien que l'ensemble, al

parfaite beauté de l'ange qui répand un éclat lumineux sur le fond de la grotte, aussi bien que l'attitude touchante et recueillie de ces saintes mères de l'Église naissante qui, venues pour pleurer un mort, adorent le Dieu ressuscité.

Ce sont aussi des esthéticiens intransigeants que M. Detaille et M. Gérôme. Le premier qui est aujourd'hui notre meilleur peintre de batailles expose une grande toile où les connaisseurs admirent une fort belle manœuvre d'artillerie; le second nous donne un paysage de moyenne grandeur, mais d'un prix inestimable, où nous voyons un lion poursuivant des gazelles. C'est un petit drame à trois personnages qui fait courir un frisson dans nos veines, et nous sommes heureux de constater l'élévation persistante de ce talent sans déclin.

M. Henner mérite aussi le même éloge, et personne au monde dans l'école moderne n'a su mieux faire contraster les rayons et les ombres, bien qu'il y ait un peu de monotonie, — ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire récemment, — dans la manière de l'artiste alsacien. Je regrette également que les deux femmes qu'il expose aux Champs-Élisées aient l'une et l'autre la bouche enfoncée, le nez et le menton pointus. Passe encore pour le portrait de Mme M***. Il fallait bien la peindre telle qu'elle était, mais dans sa *Mélancolie,* M. Henner était libre et tenu de choisir le plus beau des types caucasiens, et M. Lefebvre n'y eût pas manqué à sa place.

Quand on a nommé M. Lefebvre, il est vrai, il faut tirer l'échelle, et c'est à ce talent sympathique, en progrès continu que nous devons le plus beau tableau du salon de 1890. Le noble peintre a choisi néanmoins un sujet singulier et c'est une curieuse légende que celle de lady Godiva:

« C'était, nous dit-on, la femme de Lœfric comte de Coventry; timide comme un agneau, douce comme une colombe, sa chasteté était sans tache et sa pudeur scrupuleuse. Un jour que les habitants de Coventry suppliaient le comte Lœfric d'alléger des impôts accablants, elle intercéda pour eux. « De par Dieu, s'écria le dur guerrier, je ne remettrai aucun des impôts que vous ne vous alliez promener à cheval, nue comme l'enfant qui vient de naître, d'un bout à l'autre de la ville. » Il pensait ainsi émettre une condition impossible: lady Godiva l'accepta: « Je ferai ce que vous dites, répliqua-t-elle, s'il le faut pour sauver ces pauvres gens, » et Lœfric, très marri de son imprudence, ordonna qu'au jour de l'épreuve on ne mît pas le pied dans la rue, qu'aucun œil ne s'y

abaissât, mais que tous restassent dedans, portes closes et fenêtres barrées; et que quiconque hasarderait sur sa femme un regard indiscret serait puni de mort. »

Pour traiter dignement un sujet aussi délicat il fallait le tact accompli de M. Lefebvre qui a su faire planer une vague terreur sur une ville en deuil. La perspective habilement tracée, au bout de laquelle on aperçoit le château de Lœfric, semble être d'une longueur interminable, et cette rue en pente qui coupe en deux une bourgade du moyen-âge est la reproduction presque exacte de ces *gradoni* de Naples qu'illustrait récemment une éloquente plaidoirie. Lady Godiva montée sur sa blanche haquenée est arrivée au plus bas échelon et nous pouvons la contempler à notre aise, sans que notre pudeur en soit aucunement blessée. Avec sa longue chevelure blonde et ses bras croisés, la noble dame a réussi, en effet, à se faire une sorte de vêtement et ses yeux baissés, aussi bien que l'incarnat de ses joues montrent assez combien doit lui coûter le sacrifice qu'elle fait à ses vassaux. On ne saurait trop admirer non plus l'attitude de sa servante fidèle qui guide la haquenée. Cette femme semble cruellement souffrir pour sa maîtresse, et elle promène partout des regards obliques pour s'assurer que la solitude est parfaite et le programme officiel rigoureusement exécuté. Cette scène a pourtant des témoins.... Ce sont de blanches colombes, symboles de pureté, qui voltigent autour de lady Godiva, et l'introduction de ces charmants oiseaux fait honneur à M. Lefebvre qui dans ce dernier travail s'est élevé à une grande hauteur, qu'il s'agisse de la conception ou de l'exécution.

Ce tableau ensorcelant résume pour moi tout le salon des Champs-Élysées, qui renferme pourtant quatre cents toiles au moins des mieux réussies et c'est avec un profond regret que je dois me borner à citer, en passant, le *Combat de Cailles* de M. Rochegrosse qui est toujours en progrès; le *Prisonnier* de M. Le Blant fils de l'ancien directeur de l'école de Rome, un divin portrait de Machart; et, dans la section du paysage une toile étincelante de Montholon, la *Lande de Saint-Michel*, les *Chardons* de M. Armand Guéry, les *Toiles d'araignées* de M. Le Poittevin sans compter d'autres œuvres fort distinguées de MM. Nozal, Berthier, Watelin, Harpignies, chet, etc.

Mais il faut nous occuper aussi des nations étrangères plusieurs esquelles sont dignement représentées à commencer par l'Autri-

che qui nous envoie trois belles toiles signées des noms de Brozik et de l'illustre Munkacsy.

Le peintre slave, qui avait tenu si dignement sa place à l'Exposition de 1889 avec sa tragique représentation de la *Défénestration de Prague,* s'est jeté cette année dans l'idylle et a su nous charmer à moins de frais avec ses jolies paysannes normandes. Nous sommes en pleine campagne, et le centre de ce frais paysage est occupé par un groupe de commères pittoresquement disposé. Ces visages sont si animés et si expressifs que l'on croit suivre toutes les phases de cette causerie champêtre, et M. Brozik n'aura pas à regretter son infidélité d'un jour à l'austère tragédie.

M. Munkacsy ferait fi néanmoins de cette petite toile, car il expose un plafond colossal pour le musée de l'histoire de l'art de Vienne. Mais cette peinture allégorique qui représente les principaux incidents de la Renaissance italienne gagnerait beaucoup à être mise en place, car cette perspective renversée est fatigante à voir, et ces grandes figures faites pour être regardées à distance perdent énormément lorsqu'on les examine de trop près. Mais ceux qui seraient tentés de critiquer le coloris ou le sens esthétique de l'artiste hongrois n'auront pour se désabuser qu'à contempler le portrait de la princesse S***. C'est une œuvre achevée, et la tête, les bras, le costume de cette jolie personne sont traités avec un goût parfait ainsi que les objets accessoires qui meublent le riche cabinet où elle est installée.

Après avoir parlé de l'Autriche il nous faudrait un volume pour énumérer les tableaux que nous ont expédiés les nations des deux mondes. Disons seulement que la Roumanie est fort bien représentée par M. Mirea, la Grèce par M. Ralli, la Hollande par Alma-Tadéma et par Kœmmerer, la Russie par Korochansky, la Pologne par Kossak, l'Amérique du Nord par M. Weeks qui a peint avec tant de talent le *Temple d'or d'Amritsar* et passons aux nations latines qui brillent au premier rang dans la section étrangère.

En ce qui touche le Portugal qui jusqu'ici faisait très peu parler de lui je me contenterai de constater qu'il commence à donner signe de vie, car j'ai distingué çà et là quelques tableaux arrivant de Porto et de Lisbonne et qui ne sont pas dépourvus de mérite. Quant à l'Espagne, sa noble voisine, elle confirme ses succès de l'année dernière par un triomphe cent fois plus éclatant, et c'est

à bon droit que la *Course de chars romains* de M. Checa a obtenu du jury une place d'honneur dans la salle d'honneur. Il y a tout dans ce tableau: le dessin, la couleur et la vie, ce que Voltaire nommait si justement le diable au corps. Sur le premier plan a droite nous voyons un cocher malheureux dont le char vient de se renverser dans la poussière du cirque; d'autres se succèdent, hélas! derrière lui, et l'on sent qu'ils vont s'abîmer à leur tour devant cet obstacle imprévu, tandis qu'un concurrent plus habile a su tourner à temps et court à la victoire au bruit des acclamations universelles. Mais le drame n'est pas seulement dans l'arène, il est aussi sur tous les gradins de cette vaste enceinte et particulièrement au banc des sénateurs hurlants et gesticulants qui parient pour le triomphe des rouges ou des verts. On ne saurait voir en somme un ouvrage mieux composé et mieux équilibré et ce qu'il y a de plus surprenant c'est que M. Checa n'est pas un de ces innombrables artistes espagnols qui élevés à Paris pourraient se confondre à la rigueur avec nos peintres français; c'est un Espagnol du bon cru, né à Colmanar de Oreja et qui doit toute son éducation à l'Académie de Madrid.

Après lui il y aurait à citer M. Mélida qui continue sa piquante galerie de femmes andalouses; M. Salgado, dont l'*Église abandonnée* a été fort remarquée et dix autres encore qui sont pour moi de vieilles connaissances; mais ils me pardonneront d'avoir fait la part du lion à un nouveau-venu, car, lorsqu'un génie apparaît à l'horizon, tous les talents s'éclipsent devant lui. D'ailleurs, l'Italie m'appelle et son exposition bien plus nombreuse que celle de Castille exige aussi de plus longs développements.

Tout le haut personnel de la section artistique de 1889 est, en effet, bien au complet, et je signalerai tout d'abord M. Buttura ce provençal obstiné qui nous transporte cette année à Cagnes où il a su choisir un site à souhait pour le plaisir des yeux. Il nous montre sur la droite, à mi-côte, quelques jolies fermes éparses que domine un pittoresque village, et tandis que sur les flancs verdoyants de la colline paissent d'admirables moutons, on aperçoit à l'horizon, au delà d'une fraîche vallée, des montagnes aux cimes dorées par le --leil et qui font rêver de la Grèce.

M. Buttura est un talent tout formé et j'en pensais tout autant M. Alfredo Casile, mais je me trompais évidemment car en regar-nt attentivement son *Entrée des nouveaux ports à Marseille* constaté un notable progrès. L'artiste s'est affranchi, cette fois,

de ce qu'il y avait d'un peu sec dans sa manière, d'un peu terne et confus dans son coloris, et dans ce dernier tableau qui me paraît bien supérieur aux précédents, j'admire la fermeté du dessin et la transparence des eaux.

C'est également avec une agréable surprise que j'ai vu les deux nouvelles toiles de M. Gagliardini que j'ai tant critiqué depuis sept ans, parce que je voyais en lui un grand talent dévoyé. Aujourd'hui, tout en restant le coloriste éminent que j'ai toujours reconnu en lui, il prend la peine de dessiner et son *Quai de Toulon,* bien qu'encore un peu empâté est un ouvrage à peu près irréprochable. Il y a aussi de bonnes parties dans *Un temps calme au port,* mais l'ensemble est moins satisfaisant et le dessin infiniment moins serré. Aussi j'espère que ce tableau n'est pas le plus récent des deux.

Grâce à M. Gagliardini, je me sentais déjà très fort sur la topographie de Toulon, mais j'ai complété mon instruction en contemplant les deux remarquables toiles de M. Hardi que je ne connaissais point et à qui je crois pouvoir augurer un brillant avenir. Sa *Rade de Toulon* est particulièrement digne d'éloges et ce débutant me paraît avoir peu de choses à apprendre au point de vue du dessin et de la perspective.

A côté de ces trois habiles peintres de marines, les paysagistes tiennent fort honorablement leur place à commencer par M. Tanzi dont la réputation grandit à chaque nouveau salon. On se presse cette année autour de ses deux tableaux les *Gorges du Tarn* et la *Voie ferrée;* le premier qui est de grande dimension nous montre des pèlerins à pied et à cheval s'engageant dans une voie étroite qui semble sans issue, et la fraîcheur des prairies du plan inférieur contraste fortement avec les cimes abruptes et sévères qui paraissent couper l'horizon. M. Tanzi est d'ailleurs passé maître en fait de nuances, mais il n'avait jamais déployé un art plus savant que dans ces *Gorges du Tarn.* Quant à la *Voie ferrée,* c'est une petite toile où l'auteur ne s'est pas mis en frais d'invention, et qui n'en est pas moins d'un effet saisissant. C'est la nuit; sur la droite nous apercevons des massifs de verdure: sur la gauche un tertre dépouillé et dans le fond, au sortir d'une gorge, nous voyons déboucher un train à toute vapeur avec les feux rouges de ses lanternes qui répandent une lueur blafarde sur tout le paysage.

M. Tanzi avec sa prédilection pour le vert m'a tout l'air d'un Normand d'adoption, tandis que M. Giuseppe Garibaldi s'est laissé

séduire par la Provence et nous montre toujours des cimes pelées aux reflets éclatants:

> Nous entrerons dans la carrière
> Quand nos aînés n'y seront plus....

Ce jeune homme semble destiné à détrôner un jour le glorieux Monténard et nous accorderons volontiers une mention des plus honorables à sa *Tour de Philippe le Bel* qui surgit si fièrement sur la haute colline brûlée par le soleil. M. Garibaldi est un bon coloriste, un dessinateur exact, un peintre d'avenir.... mais il n'a pas encore l'oreille du jury!

Après les paysagistes austères qui nous promènent de la montagne à la plaine, mais toujours dans des sites isolés ou désolés, nous retrouvons le peintre « civilisé » chez M. Castiglione qui dans son joli tableau *A Naples* se présente de nouveau au public avec son admirable talent de décorateur et sa palette scintillante. Il nous montre en effet une jolie femme revêtue d'un costume éclatant, assise dans un délicieux jardin qui étale autour d'elle toutes les séductions de la flore méridionale, tandis que sur la droite nous voyons se dérouler les flots d'azur du golfe napolitain que domine le Vésuve au cratère embrasé.

Cette peinture est agréable, mais il en est de plus fortes et j'ai hâte d'arriver aux *ritrattisti* en tête desquels je citerai l'illustre Giacometti. Ce vétéran est un de ces artistes accomplis dont tout le monde admire les œuvres, mais qui sont le fléau des critiques d'art, lesquels n'ont malheureusement à leur disposition qu'un nombre limité de formules. Que dirai-je, par exemple, du portrait de Mlle de S*** à moins que je ne tienne à répéter mes éloges de l'année dernière à propos d'une autre tête blonde et non moins ravissante? Mais je préfère néanmoins le portrait en pied de M. P*** B*** où le grand coloriste s'est vraiment surpassé en faisant habilement ressortir du noir sur du noir, et en tirant parti d'un personnage aux formes massives et alourdies.

De M. Giacometti aux autres portraitistes la distance est fort grande, aussi me contenterai-je de citer deux bons ouvrages de M. Bukovac et deux de M. Liardo, et je passe aux tableaux de genre qui sont nombreux et assez intéressants à commencer par ceux de M. Vianelli. Cet habile artiste napolitain dont la *Tresseuse de paille* fait très bonne figure au salon a décidément jeté sa gourme,

et sa touche naguère un peu sèche est maintenant délicate et finement nuancée.

Mais si ce peintre est en progrès nous féliciterons à bien plus juste titre encore Mlle Romani de Velletri dont le talent a subi une véritable transformation, car ses deux derniers tableaux lui assignent un rang élevé dans la hiérarchie artistique. Au premier abord, on dirait des Henner, mais notre adolescente a reproduit les qualités de son maître sans aller, suivant la coutume des disciples, jusqu'à exagérer ses défauts et j'admire tout particulièrement la figure intitulée *Jeunesse*. Cette jeune fille qui est sympathique sans être précisément belle a encore la maigreur des écolières de quinze ans, mais elle est quand même agréable et il y a plaisir à la voir jouer avec les trois jolis chats qui se dissimulent à demi dans les plis de sa jupe. Je pense aussi beaucoup de bien de l'autre figure désignée sous le nom d'*Hérodiade* et dont la tête, les cheveux et les épaules sont traités avec un rare talent, mais le fond est trop noir et le pastiche est, cette fois, un peu trop réussi.

Les femmes décidément se distinguent de plus en plus dans la section italienne et Mme Marguerite Pillini expose, elle aussi, une toile des plus remarquables. L'artiste nous introduit dans une église de Bretagne où nous assistons aux cérémonies du jeudi saint. Le sujet est empreint d'un calme religieux qui nous saisit, et les jeunes paysannes qui se succèdent à l'autel pour l'adoration de la croix semblent pénétrées de la sainteté du lieu et animées de la foi la plus vive dans la divinité présente. Mais l'aimable Turinaise, bien qu'élève de M. Courbet, ne s'en tient pas à la simple expression, elle sait peindre et dessiner et son coloris accentué sans empâtement ne laisse rien à désirer.

Les trois peintres dont je viens de parler ne sont pas les seuls dont les œuvres méritent un examen détaillé, mais avec la meilleur volonté du monde je suis forcé d'abréger et je me bornerai à citer les bonnes toiles de MM. Robaudi, Sivori, Perelli, Borione et Olivetti pour arriver enfin à la statuaire qui, cette année, a beaucoup d'importance.

En circulant dans le joli jardin du palais de l'industrie nous avons noté en effet une vingtaine d'ouvrages de premier ordre, mais ce qui est fait pour surprendre c'est que l'admiration des visiteurs se concentre surtout sur deux statues manquées : la *Junon* de M. Falguière et la *Tanagra* de M. Gérôme, un grand peintre

qui s'amuse à tailler le marbre à ses moments perdus. En ce qui concerne Junon nous savons tous qu'elle avait une physionomie grave et imposante, un corps solide et des bras magnifiques; or, la *Femme au paon*, comme l'appelle le public, a des bras grêles, des épaules décharnées, et son petit nez impertinent comme ses cheveux tordus à la dernière mode montrent suffisamment que nous avons sous les yeux une Parisienne déshabillée. M. Falguière a voulu utiliser un type assez vulgaire et son seul mérite a été de le reproduire avec exactitude.

Quant à M. Gérôme, il a pleinement réussi à mes yeux s'il a voulu prouver qu'on aurait tort d'agrandir les statuettes de Tanagra et surtout de les peindre. Mais si l'on apprécie en lui-même ce « génie des ruines » assis dans une attitude hiératique, les pieds ramenés en arrière et les genoux serrés, on se sent malgré soi ramené à l'enfance de l'art grec, sinon de l'art égyptien, et l'on se prend à maudire les souteneurs de thèses et les excentriques faiseurs de pastiches.

Passons donc aux œuvres sincères et rendons hommage tout d'abord à M. Falguière que nous critiquions tout à l'heure et qui a accompli un véritable tour de force dans son portrait en pied de Mlle H***. Cette fillette est encore dans « l'âge ingrat » et c'est tout dire; elle n'en est pas moins charmante dans sa robe courte et l'on ne pense presque plus en la regardant à la difficulté vaincue et à l'art ingénieux qui a su en triompher.

M. Falguière est un de ces maîtres dont la renommée ne saurait grandir, mais il y a plaisir à constater les progrès d'artistes plus jeunes tels que MM. Puech et Roulleau qui viennent l'un et l'autre de gagner glorieusement leurs éperons. Le premier qui avait déjà pourtant une de ses statues au musée du Luxembourg, expose un groupe qui efface complètement tous ses ouvrages antérieurs et cette *sirène* peut être considérée comme un chef-d'œuvre. La conception est tout à fait ingénieuse, l'exécution brillante, ferme et délicate.... la fille des eaux tient sa proie, elle l'enlace, la caresse et l'emporte; de ses deux bras elle lui fait une double chaîne et par son divin sourire elle cherche à prolonger jusqu'au bord de l'abîme la décevante et fatale illusion. Mais l'adolescent a vu le danger; d'un brusque mouvement il se rejette en arrière repoussant de la main cette tête adorable qu'il embrassait tout à l'heure; il regarde le gouffre et semble terrifié.

La *Léda* de M. Roulleau n'a pas une valeur moins grande et

il a su revêtir d'une touchante pudeur le beau visage de la vierge en péril; mais l'influence latente de la divinité se fait sentir et tandis que le beau cygne l'enlace et la presse de plus en plus, Léda d'un geste indécis et charmant semble le repousser et le caresser à la fois. Les psychologues et les esthéticiens trouveront également à se satisfaire en contemplant ce beau groupe et nous ne sommes pas surpris que le gouvernement l'ait déjà acheté.

Il y aurait beaucoup à dire maintenant sur le beau monument de Flaubert par M. Chapu qui nous donne également une excellente statue de *la Danse* et j'aimerais aussi à passer en revue des œuvres de premier mérite, telles que l'*Ève* de M. Delaplanche, la *Vénus* de M. Lemaire, le *Persée* de M. Marqueste qui rivalise avec Benvenuto Cellini, le *Danton* de M. Desca, la *Carmen* de M. Allouard, le *Velasquez* de M. Frémiet, l'*Exortare aliquis* de M. d'Astanières et aussi le *Printemps* de M. Mitchell, un débutant d'avenir; mais le peu d'espace qui me reste appartient de droit à l'Italie, qui, seule avec la France, représente la statuaire au palais de l'industrie.

L'exposition de nos voisins est d'ailleurs, cette année, assez peu nombreuse, mais on y trouve deux ouvrages de choix, le *Pro patria* de M. Bogino, et la *Maternité* de M. Madrassi. M. Bogino, qui brille surtout par l'expression et par l'énergie nous montre dans un groupe des plus pathétiques un soldat blessé soigné par un prêtre qui, lui-même, est frappé par une balle. La physionomie résignée du prêtre contraste fortement avec la physionomie indignée du brave fantassin et M. Bogino qui est aussi en progrès au point de vue de l'exécution s'est certainement surpassé dans ce dernier ouvrage.

Si apprécié, pourtant, que soit cet excellent travail il est loin d'attirer la foule au même degré que la *Maternité* de M. Madrassi qui, jusqu'ici, nous donnait de jolies statuettes et qui vient, du coup, de s'élever au rang des maîtres. On ne saurait rien voir, en effet, de plus expressif que les traits séduisants de cette aimable mère qui tient deux jumeaux sur son sein. Ces délicieux enfants ont aussi leur petite pantomime, et l'un d'eux écarte délicatement de la main le bord du corsage de sa belle nourrice, comme pour réclamer son aliment habituel. On ne saurait voir un ouvrage plus gracieux et mieux équilibré et il faut espérer que M. Madrassi se piquera d'honneur après un tel succès.

En dehors de ces deux groupes remarquables et qui suffisent à soutenir le beau renom de l'Italie, je n'aurais à citer que d'agréa-

bles statuettes telles que l'*Amour captif* de Mlle Marguerite Ceribelli ou le *Porteur d'eau* de M. Spagagna et un certain nombre de bustes et de médaillons qui ne s'élèvent pas au-dessus d'une honorable moyenne. Aussi éprouvé-je le besoin de m'arrêter pour reprendre haleine avant d'affronter, pour la *Revue Internationale,* le lointain voyage du Champ-de-Mars qui nous fournira de nouvelles occasions d'admirer les progrès des trois nations latines.

AMÉDÉE ROUX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE

SOMMAIRE: — Trois poèmes: *La Passion* de M. Harancourt; *Futura* de M. Vacquerie; *Mahomet* de M. H. de Bornier. — M. Octave Mirbeau et M. Guy de Maupassant. — Début de M. Enjalbert. — Le symbolisme de M. Paul Adam. — *Honneur d'Artiste* par M. Octave Feuillet. — M. Paul Hervieu et M. Theuriet. — Le poète Roucher pendant la Terreur. — Marie-Thérèse par le duc de Broglie. — Romans divers. — Découverte d'un poète du XVIe siècle par M. Joseph Denais. — Les opéras nouveaux. — Coup d'œil sur le théâtre. — *Une famille* par M. Henri Lavedan à la Comédie-Française.

La poésie française a eu tout récemment une belle semaine: en moins de huit jours trois poèmes d'importance ont paru, l'un d'eux même et non le moins bon a affronté les hasards de la déclamation en public; s'il a reçu un accueil mouvementé, il faut en accuser des circonstances accessoires, des défauts d'acoustique d'une salle de cirque peu faite pour ce genre d'auditions.

La voix de Mme Sarah Bernhardt n'ayant pu porter jusqu'à l'oreille des spectateurs les vers de son «Mystère», M. Edmond Harancourt a publié immédiatement *La Passion*, en brochure, et cette épreuve lui a été beaucoup plus favorable que la première. *L'âme nue*, un recueil de poésies élégantes autant qu'audacieuses, et *Amis*, une étude profondément fouillée, avaient popularisé le nom de M. Harancourt chez les lettrés; le grand public le connaît seulement depuis sa belle adaptation de *Shylock* qui a obtenu un si vif succès l'hiver dernier à l'Odéon. Dans *La Passion*, divisée en deux chants et six parties, M. Harancourt met en scène la Vierge, Madeleine, Marthe, Jésus-Christ, Judas, Anne, Pilate et Caïphe.

L'idée, l'amour et la peine forment les divisions du premier chant consacré au « Fils de l'homme. »

L'idée, Jésus-Christ l'expose dans les termes suivants à la foule qui l'escorte lors de son entrée solennelle à Jérusalem :

JÉSUS.

Venez à moi, vous tous qui souffrez, cœurs navrés,
Rêves en deuil, espoirs déçus, vous qui pleurez,
J'ai connu votre angoisse et j'apporte la joie.
C'est pour vous affranchir que mon père m'envoie,
Car mon joug est facile et mon fardeau léger.
Venez à moi qui suis venu pour vous chercher
Et nous irons ensemble à la paix éternelle :
Ma voix vous conduira si vous croyez en elle.
Je vous partagerai ce que Dieu me donna,
Et comme je changeais en vin l'eau de Cana,
Je ferai du bonheur avec votre misère.

Et joignant immédiatement l'action à la parole, il chasse les marchands du temple, tandis que jaloux de son influence sur le peuple, Anne et Caïphe méditent sa perte.

Le poète s'est tiré à son honneur de la partie la plus délicate de sa tâche : l'amour de Madeleine pour Jésus est traité avec beaucoup de tact; il se résume en ces deux vers :

Pour me bien voir il faut me regarder, ô femme,
Moins par les yeux du corps que par les yeux de l'âme.

L'amour que le Christ vient semer sur la terre, c'est l'amour universel, la charité, il en donne la divine formule à ses disciples :

Aimez-moi : pour m'aimer, aimez celui qui souffre!...
Le manque de l'amour mène à tous les péchés....
Aimez pour qu'on vous aime! Aimez! fuyez la guerre
Et la lutte, et l'envie et tout ce qui n'est pas
La douce loi d'amour que j'apporte ici-bas.
Aimez sans lassitude, absolvez sans faiblesse,
Aimez si l'on vous hait, aimez si l'on vous blesse,
Car en aimant ses fils vous réjouissez Dieu!...

Le jardin des Oliviers sert de cadre à « la peine. » Le Christ exhale sa tristesse en un magnifique monologue, il explique à sa

mère, qui le supplie d'éviter le guet-apens de Judas, la grandeur de sa mission:

L'homme ne pèse pas les volontés du ciel,
Les autres parleront et je boirai le fiel;
Mes bras nus vont traîner le fardeau de l'impie,
Je porte les péchés de la terre: j'expie!

Et il va se livrer à ses bourreaux.

Montrer ce que « les fils des hommes » ont fait du Rédempteur, tel est l'objet de la seconde partie, qui a pour sous-titre le nombre, la justice et l'œuvre. M. Harancourt y a réuni avec une respectueuse fidélité toutes les paroles authentiquement conservées par les évangiles et la tradition.

Sans être une œuvre pieuse, *La Passion* dégage une impression religieuse pénétrante. J'ignore si M. Harancourt est un fervent catholique, je suis même tenté d'en douter, mais les orthodoxes doivent rendre hommage à son respect du dogme, tandis qu'indifférents et athées trouvent un vif attrait dans la forme qu'il a su donner à son mystère.

D'ailleurs la tradition chrétienne est dans ce moment-ci à l'ordre du jour chez les moins pratiquants: on voit tous les soirs au *Chat noir* dans le cabaret littéraire du montmartrois Salis, une foule de gens du monde venus se mêler aux poètes et aux artistes qui forment la clientèle ordinaire de la maison pour applaudir *La marche à l'étoile*, un beau poème chanté par l'auteur M. Georges Frageroles sur un rythme plein de chaleur et de mouvement, tandis que défilent sous forme d'ombres chinoises, — mais combien savantes et ingénieuses ces découpures! — les longues théories d'hommes arrivant de tous les coins du monde pour saluer l'Enfant-Dieu.

Et c'est précisément ce moment de renouveau chrétien que M. Auguste Vacquerie a choisi pour publier son poème de *Futura*, un réquisitoire interminable et encore plus diffus contre la religion. Ce vieil ami de Victor Hugo a hérité de la haine de son maître, comme lui il est toujours tenté de faire rimer catholicisme avec obscurantisme. Il n'a pas avancé d'un pas depuis 1848 où il lançait ses premières diatribes; et le voilà reprenant la devise de Voltaire: « Écrasons l'infâme! » Il part en guerre contre des abus existant seulement dans son imagination, semblable à Don Quichotte dont il a analysé le caractère non sans finesse.... il y a quelque

trente ans. Résumer son poème est chose impossible, les maîtres de la critique y ont perdu leurs peines: comment donner une idée de cette œuvre symbolique écrite avec l'ambitieuse pensée de continuer le *Faust* de Gœthe? Faust, le soldat, le prêtre, l'empereur en sont les principaux personnages. Née de l'union de Faust avec Hélène, Futura est l'incarnation de la justice et de la pitié, sorte de messie féminin; elle explique sa mission en des alexandrins un peu bien vagues. Quant à Faust, il conquiert le monde avec une arme unique mais invincible: la lettre d'imprimerie..... N'était l'unanime sympathie qui s'attache au nom de M. Vacquerie pour sa probité littéraire, l'intégrité avec laquelle il rédige et administre depuis plus de vingt ans son journal *Le Rappel*, on sourirait en présence de pareils enfantillages. L'un des fragments les plus appréciés de *Futura* est une conversation « dans une plaine » entre un enfant qui fait l'école buissonnière et trois passants: un voyageur, un sourd et Homère (excusez du peu).

Ces trois personnages lui démontrent les bienfaits de l'instruction.... On ne saurait enfoncer avec plus de fracas une porte ouverte.

Le public du théâtre français souligne dans ce moment-ci par une salve de rires ce passage du monologue de Figaro à toutes les représentations du chef-d'œuvre de Beaumarchais: « Je me jette à corps perdu dans le théâtre.... Je broche une comédie dans les mœurs du sérail: auteur espagnol je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupules: à l'instant un envoyé.... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant: chiens de chrétiens. » Tel est, tiré à cent ans de distance, l'horoscope du *Mahomet* de M. Henri de Bornier. Son drame reçu à la Comédie-française a été retiré par ordre du gouvernement, sur les instances réitérées de l'ambassadeur de Turquie. En vain l'auteur a affirmé que son *Mahomet* n'était nullement attentatoire à la bonne renommée du prophète, et pour preuve l'a donné lire aux diplomates turcs et aux fonctionnaires français. La Sublime Porte a maintenu ses protestations et le ministre des beaux-arts a mis son veto. Plaignons M. de Bornier, mais ne nous lamentons pas outre mesure sur cette décision. La reprise de la

Fille de Roland qu'on annonce à titre de compensation sera vraisemblablement un régal tout aussi savoureux. Pourvu, mon Dieu, qu'on n'aille pas s'aviser à Constantinople de demander la suppression du rôle du sarrazin Noethold, qui vint défier à un combat singulier dans le palais d'Aix-la-Chapelle les compagnons de Charlemagne!!!

La seule crainte de voir sur un théâtre la personnalité de Mahomet effrayait les fils de l'Islam indépendamment du rôle qui lui était attribué par l'auteur, rôle éminemment respectueux de la tradition; en France d'ailleurs n'est-on pas toujours courtois pour les étrangers fussent-ils fondateurs de religions? Mais il se trouve toujours des esprits frondeurs pour soutenir toutes les thèses, mêmes les plus imprévues, et pour dénaturer toutes les causes en les abordant par l'absurde. M. Octave Mirbeau bataille au premier rang de ces enfants perdus de la littérature, il se soucie peu du mouvement qui pousse les jeunes esprits dans un sens parallèle sinon conforme au courant chrétien, et dans son nouveau volume *Sebastien Roch*, il fait le procès de l'éducation religieuse avec une âpreté, une violence injustifiables. A l'entendre, les jésuites auraient coutume de corrompre les enfants à eux confiés et pour un peu, dans l'excès de sa haine délirante, M. Mirbeau verrait dans la Compagnie de Jésus une sorte de monstrueux Baal dévorant tout ce qui l'approche. Le choix regrettable de son sujet n'empêche pas l'auteur d'avoir un réel talent, aussi dans ce mauvais livre qui est en même temps une mauvaise action, comme l'a écrit avec raison un de mes excellents confrères et amis, on peut relever plus d'une jolie page où sont décrites les tristesses poignantes d'un enfant isolé dans un collège où sa timidité jointe à la vulgarité de son origine l'empêchent de se faire des amis. Pourtant, Sébastien Roch, n'a pas à regretter sa famille, il n'a plus sa mère, et son père, digne émule du pharmacien Homais de *Madame Bovary*, est un égoïste imbécile et féroce qui ne cesse de le traiter comme un paria: une main amie, soit parmi les maîtres, soit parmi les élèves, suffirait à le soutenir, à lui donner le courage nécessaire pour travailler, mais cette main il ne la trouve pas, du moins dans les premiers mois, et sa réputation de paresseux est bien vite établie: « Chez les natures d'enfant ardentes, passionnées, curieuses, ce qu'on appelle la paresse n'est le plus souvent qu'un froissement de la sensibilité; une impossibilité mentale à s'assouplir à certains devoirs absurdes; le résultat naturel de l'éducation dis-

proportionnée, inharmonique qu'on leur donne. Cette paresse qui se résout en dégoûts invincibles est au contraire quelquefois la preuve d'une supériorité intellectuelle et la condamnation du maître. »

Avec M. Guy de Maupassant il n'y a pas à redouter l'impression de malaise qui se dégage du roman de M. Mirbeau. L'auteur de la *Maison Tellier* traite souvent des sujets terriblement risqués, mais il les aborde avec une crânerie si franche, une belle humeur si imperturbable, qu'on ne songe pas un instant à s'offusquer de la crudité de ses tableaux. Il y a dans son talent viril et sain quelque chose des procédés du chirurgien expliquant, au lit du malade, les opérations les plus délicates, tranchant dans le vif des gangrènes les plus malpropres sans que les oreilles de ses auditeurs soient plus affectées des expressions techniques que ses mains ne sont maculées par le pus et le sang.

L'*Inutile beauté* est le titre de la première des onze nouvelles formant le nouveau volume de M. Guy de Maupassant: titre un peu énigmatique, mais expliqué dès les premières pages par la comtesse de Mascaret au cours d'une discussion très vive avec son mari: « Vous m'avez épousée malgré moi, vous avez forcé mes parents qui étaient gênés à me donner à vous parce que vous êtes très riche.... Vous m'avez donc achetée, et dès que j'ai été en votre pouvoir, dès que j'ai commencé à devenir pour vous une compagne prête à s'attacher.... vous êtes devenu jaloux comme aucun homme ne l'a jamais été, d'une jalousie d'espion, basse, ignoble, dégradante pour vous, insultante pour moi.... Et comme vous ne pouviez pas m'empêcher d'être belle et de plaire, et d'être appelée dans les salons et aussi dans les journaux une des plus jolies femmes de Paris, vous avez cherché ce que vous pourriez imaginer pour écarter de moi les galanteries, et vous avez eu cette idée abominable de me faire passer ma vie dans une perpétuelle grossesse jusqu'au moment où je dégoûterais tous les hommes. Oh! ne niez pas! Je n'ai pas compris pendant longtemps, puis j'ai deviné.... » Pour conquérir son indépendance et aussi pour infliger à M. de Mascaret une expiation raffinée, elle lui avoue qu'un de ses sept ıfants (sans lui dire lequel) n'est pas de lui. « Vous faire une inlélité c'était, ajoute-t-elle, l'unique vengeance que j'eusse contre us, contre votre abominable tyrannie de mâle, contre ces traux forcés de l'engendrement auxquels vous m'avez condamnée. » ; mari atterré cherche vainement à reconnaître parmi ses gar-

çonnets et ses fillettes celui ou celle dont il n'est pas le père, tous se ressemblent. Il prend le parti de faire un long voyage à l'étranger et à son retour M[me] de Mascaret trouvant l'expiation suffisante lui dit, avec un accent de sincérité auquel il ne saurait se tromper, que ses prétendus aveux n'étaient qu'une feinte.

M. Guy de Maupassant entraîné par son goût pour la navigation de plaisance, nous conte sous le titre de *Mouche* un souvenir de canotier qui ne peut guère se dire qu'entre hommes, et entre hommes point bégueules. *Le noyé* est l'histoire d'une veuve de marin, battue comme plâtre et injuriée à la journée par son ivrogne de mari, du vivant de celui-ci, et qui achète par hasard un perroquet possédant un répertoire d'épithètes malsonnantes aussi variées que celui du défunt. *Le masque* nous fait faire la connaissance d'un bellâtre de faubourg, si habitué à son existence de séducteur qu'il ne peut se résigner à vieillir, et se couvre la tête d'un masque de cire fine très habilement fait pour aller danser dans les bals publics et continuer ses conquêtes.

Peu de temps avant l'*Inutile beauté*, M. Guy de Maupassant avait publié des notes de voyage extrêmement intéressantes sur la côte italienne, la Sicile, Alger, Tunis et Kairouan: « J'ai quitté Paris et même la France, parce que la tour Eiffel finissait par m'ennuyer trop, écrit-il au début de son premier chapitre. Non seulement on la voyait de partout, mais on la trouvait partout, faite de toutes les matières connues, exposée à toutes les vitrines, cauchemar inévitable et torturant.... » et il avoue ses préférences pour le campanile de Pise.

« L'idée de construire cette gentille tour à huit étages de colonnes de marbre, penchée comme si elle allait toujours tomber, de prouver à la postérité stupéfaite que le centre de gravité n'est qu'un préjugé inutile d'ingénieur et que les monuments peuvent s'en passer, être charmants tout de même, et faire venir après sept siècles plus de visiteurs surpris que la tour Eiffel n'en attirera dans sept mois, constitue certes un problème, puisque problème il y a, plus original que cette géante chaudronnerie badigeonnée pour des yeux d'Indiens. »

Avec un compagnon de voyage, à l'esprit ouvert et original comme M. Guy de Maupassant on ne court aucun risque de s'ennuyer même dans les sites les plus connus: l'aspect des paysages et des monuments lui suggère à tout instant des réflexions bien personnelles, celle-ci, par exemple, à propos du temple de Ségeste

en Sicile: « Quand on visite un pays que les Grecs ont habité ou colonisé, il suffit de chercher leurs théâtres pour trouver les plus beaux points de vue. S'ils plaçaient leurs temples juste à l'endroit où ils pouvaient donner le plus d'effet, où ils pouvaient le mieux orner l'horizon, ils plaçaient, au contraire, leurs théâtres juste à l'endroit d'où l'œil pouvait le plus être ému par les perspectives. » En Tunisie sur le chemin de Kairouan il écrit: « Chez les Orientaux, on est frappé sans cesse par la place abandonnée aux ancêtres dans ce monde. Les cimetières sont immenses, innombrables. On en rencontre partout. Les tombes dans la ville du Caire tiennent plus de place que les maisons. Chez nous au contraire la terre coûte cher et les disparus ne comptent plus. On les empile, on les entasse l'un contre l'autre, l'un sur l'autre, l'un dans l'autre en un petit coin hors de la ville, dans la banlieue, entre quatre murs.... On leur donne tout juste le temps de perdre leur forme dans la terre engraissée déjà par la pourriture humaine, le temps de mêler encore leur chair décomposée à cette argile cadavérique; puis comme d'autres arrivent sans cesse et qu'on cultive dans les champs voisins des plantes potagères pour les vivants, on fouille à coups de pioche ce sol mangeur d'hommes, on en arrache les os rencontrés, têtes, bras, jambes, côtes de mâles, de femelles et d'enfants oubliés et confondus ensemble, on les jette pêle-mêle dans une tranchée et on offre aux morts récents, aux morts dont on sait encore le nom, la place volée aux autres que personne ne connaît plus, que le néant a repris tout entier, car il faut être économe dans les sociétés civilisées. »

Pour ne pas rester sur ces pensées macabres, admirons ce croquis de la culture arabe précis et lumineux comme un tableau de Fromentin ou une esquisse de Marius Perret: « Chaque fois que quittant les régions pierreuses et arides on arrive aux parties fécondes, apparaissent au loin les invraisemblables silhouettes des chameaux laboureurs attelés aux charrues. La haute bête fantastique traîne de son pas lent le maigre instrument de bois que pousse l'Arabe vêtu d'une sorte de chemise. Bientôt ces groupes surprenants se multiplient, car on approche d'un centre recherché. Ils vont, viennent, se croisent par toute la plaine y promenant l'inexprimable profil de l'animal, de l'instrument et de l'homme qui semblent soudés ensemble, ne faire qu'un seul être apocalyptique et solennellement drôle.... Le sillon de l'Arabe n'est point ce beau sillon profond et droit du laboureur européen, mais une sorte de feston

qui se promène capricieusement à fleur de terre autour des touffes de jujubiers. Jamais ce nonchalant cultivateur ne s'arrête ou ne se baisse pour arracher une plante parasite poussée devant lui. Il l'évite par un détour, la respecte, l'enferme comme si elle était précieuse, comme si elle était sacrée dans les circuits tortueux de son labour. Ses champs sont donc pleins de touffes d'arbrisseaux dont quelques-unes si petites qu'un simple effort de la main les pourrait extirper. »

M. Jean Enjalbert dédie son nouveau volume *En amour* à M. Edmond de Goncourt et il s'efforce visiblement d'imiter le maître: seulement cette préoccupation d'écrire dans une forme analogue à celle de *Renée Mauperin* et des *Frères Zemganno* finit par devenir un peu pénible. Tous les néologismes ne sont pas également heureux et le parti pris de procéder par petites touches pour décrire les coins de Paris et de la banlieue où se passe cette idylle entre un élégant « Copurchic » et une ouvrière coquette, lasse par moments la patience la plus robuste. De composition, il n'y en a pas à proprement parler: l'histoire de cette liaison se déroule sous la forme d'une série de tableaux nets et précis comme des photographies instantanées. Voici un échantillon pris au hasard. Marcelle, la gentille couturière, vient de quitter son atelier; elle ne sait si elle se rendra au rendez-vous sollicité par Paul Girot-Malton avec lequel elle n'a encore eu d'autre entrevue qu'une conduite de quelques minutes sous son parapluie un jour d'averse: « Elle hésitait sur un refuge, place de l'Opéra, à distance égale du lieu du rendez-vous et du train.... Un pas de plus.... Mais à la seconde où le gardien de la paix coupait la file des voitures pour permettre aux piétons la traversée jusqu'au trottoir, un cheval s'abattit, improvisé barricade. Dans le rassemblement instantané de cinq cents personnes, Paul, qui arrivait dans le sens opposé saluait Marcelle, au spasme, à la suprême convulsion de sa conscience, à la seconde de se déterminer.... » Le dénouement vous le devinez. La pauvrette, en dépit de son amour sincère, de son désintéressement, de sa souplesse est abandonnée pour un bon mariage; et les retours au logis lointain, le travail fini recommencent au milieu des sollicitations se dressant à chaque pas sur le passage de la jolie fille qui murmure en étouffant ses sanglots: « Oh! non, non, jamais, jamais! »

Mais le style de M. Enjalbert est d'une limpidité cristalline si on le compare à celui de M. Paul Adam. Jugez-en d'après les premières lignes du prologue de l'*Essence de soleil:* « Cette parabole

contemporaine commentant certains versets des vêpres catholiques symbolise la récente réalisation des prophéties formulées dans les Écritures. Réalisation survenue au cours des luttes politiques actuelles. On s'y intéressa fort; l'esprit de charité sociale, l'esprit évangélique si puissamment évoqué par le mouvement boulangiste révolutionnaire devant y jouer l'avenir. Or Israël triomphe; la défaite passagère de l'esprit de charité sociale recule pour du temps l'harmonie espérée. »

C'est un livre bizarre que cette *Essence de soleil.* M. Paul Adam y prétend étudier un milieu social sans s'intéresser particulièrement à chacun des bonshommes qui le composent et qui le peuplent. Cela paraît tout d'abord difficile, et l'on se demande ce que serait un nuage sans les gouttes de vapeur qui le constituent et une planche sans les fibres et les cellules dont elle est faite. Cependant, M. Paul Adam a raison, puisqu'il a réussi à faire sa volonté et à ne développer aucune intrigue sérieuse, à ne délimiter aucun détail trop compliqué de caractère, à peindre une ambiance sans y rien poser de central. C'est un beau tour de force, et il y a peut-être du prestige là-dessous.

Du miracle, plutôt. M. Paul Adam n'a-t-il pas mis son livre sous la protection du saint roi David, en épinglant en tête de chaque chapitre un verset du Psalmiste ? M. Paul Adam est d'ailleurs une façon de mystique et comme tel il a ses haines et ses adorations. Il a remplacé la traditionnelle tête de Turc par le veau d'or qu'il réduit en poudre de page en page; son idole, en revanche, c'est l'avenir socialiste et chrétien, un moment personnifié dans le maréchal Limeric (lisez le général Boulanger).

Car l'*Essence de soleil* est aussi, et surtout un tableau de la dernière lutte électorale en France. Ce maréchal est défait par la coalition de tous les sémites, exilé, après avoir été la proie d'un tas de drôlesses.

Il faudrait maintenant expliquer le titre. Ce serait long. M. Paul Adam qui est un écrivain de talent n'est pas un écrivain lucide. Il embrouille avec joie les choses simples, et les habille volontiers de bandelettes mystérieuses chères à « l'art symboliste. » Sachez pourtant que l'essence de soleil signifie l'or vivant et subtil en qui bouillonne l'impérieuse vertu de domination; qui la possède, incarnée en la ballerine, l'équateur, et qui sait se l'approprier devient fatalement le prince des hommes. C'est pourquoi la magie

hébraïque a raison, dans le roman et dans l'histoire, du bon vieux sang gaulois.

M. Paul Adam proclame en sa préface que l'on serait fou de chercher dans son livre des personnalités connues. Tous les lecteurs bien informés voudront au contraire se payer le luxe de cette folie.

Je parlais tout à l'heure de photographies instantanées, c'est un peu le procédé qu'emploie M. Paul Hervieu; mais il opère exclusivement dans la haute société, et il sait tirer ses clichés de manière à nous donner non seulement l'aspect extérieur, les attitudes toujours extrêmement correctes et distinguées de ses personnages, mais encore leur état d'âme. Froidement, presque sèchement il note leurs faits et gestes, leurs conversations, et il obtient ainsi une image scrupuleusement exacte de la haute société contemporaine. Conservant une impassibilité de pince-sans-rire, M. Paul Hervieu n'intervient jamais, ses héros se dépeignent eux-mêmes avec une fidélité bien amusante.

Flirt est un de ces romans qui échappent à l'analyse. Conter les intrigues de Mme de Mesigny avec MM. de Fraisses et Crept, ou le mariage de ce dernier avec miss Agnès Hobbinson serait en donner une idée bien incomplète. Je préfère transcrire de hasard une page de son roman.

« Albert était assez inflammable pour se marier avec une personne dans un état de fortune correspondant à celui qui lui était destiné rien que pour la posséder, si la fraîcheur de la tournure lui faisait envie. A la première entrevue il se montra exact, empressé, judicieux et fut instantanément agréé. Les deux pères mirent chacun deux cent cinquante mille francs dans l'affaire, qu'ils avaient hâte de terminer afin de passer à une autre.... Le jeune couple avait d'abord goûté les joies faciles d'un intérieur neuf et gai dans lequel l'amour ne consiste pour chacun qu'à laisser faire à l'autre ce qui lui plaît. La pensée du mariage ne s'était jamais presentée à l'esprit d'Albert que sous le symbole d'un lit à deux où il n'y a pas moyen de faire entrer la compagne choisie sans l'avoir convaincue par un sacrement; il ne comprenait l'éternelle union des époux que comme la façon la plus pratique à tous les égards de satisfaire la sensualité. Pour Mme de Mesigny longtemps à l'avance, et constamment depuis, le mariage lui avait toujours apparu dans l'allégorie d'une Clotilde emancipée de la tutelle familiale, ne faisant que les visites agréables et n'en recevant point

d'autres, d'une Clotilde bavardant chez elle et décidant chez la modiste à sa fantaisie, ayant sur toutes choses les habitudes et les opinions qu'elle préférait, avec le loisir d'en changer. »

M. Octave Feuillet reste fidèle à ses anciens procédés, sauf sur un point pour lequel il avait été vivement plaisanté par M. Jules Lemaître qui lui avait reproché de choisir toujours ses héros dans la noblesse; il a dérogé cette fois à son faible pour la particule en donnant le beau rôle, dans son nouveau roman *Honneur d'artiste* à un peintre, Jacques Fabrice, d'une naissance plus qu'ordinaire, mais grand et noble par le caractère et le talent. Les autres personnages sont d'une origine plus relevée.

Tout en ne méritant qu'un rang secondaire dans le bagage littéraire de l'auteur de *M. de Camors*, *Honneur d'artiste* n'en constitue pas moins une œuvre intéressante qui a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les admirateurs de M. Octave Feuillet, ils se nomment légion.

Odon de Pierrepont, seul représentant d'une ancienne famille à moitié ruinée, est l'unique héritier de la baronne de Montauron qui compte bien lui léguer le plus tard possible sa fortune colossale. En attendant elle s'emploie à lui faire faire un riche mariage. Mais Odon est récalcitrant, il aime secrètement la lectrice de sa tante, Mlle de Sardonne jeune, belle et noble, malheureusement sans fortune. La baronne de Montauron demande à sa jeune protégée de lui jurer sur l'honneur qu'elle n'épousera jamais M. de Pierrepont, sinon elle déshériterait à jamais ce dernier. Mlle de Sardonne prend cet engagement et fidèle à sa promesse elle refuse loyalement la main du comte. Elle épouse un ami de ce dernier, Jacques Fabrice, peintre de talent venu au château pour faire le portrait de la baronne.

Béatrice est heureuse jusqu'au retour de Pierrepont, parti pour un voyage de consolation aussitôt après avoir appris les fiançailles de sa bien-aimée. Mais ils ne peuvent se revoir sans une secrète émotion très vive chez Odon, quand il a la certitude que son amour était partagé. Le dénouement se précipite. Pierrepont sentant la nécessité de s'éloigner de nouveau vient faire ses adieux à sa chère Béatrice, mais au moment de la séparation leurs cœurs faiblissent, ils se trouvent dans les bras l'un de l'autre, nous dit M. Feuillet : « Emportés, affolés par un de ces orages de passion qui font en un instant de l'honneur d'un homme et de la pudeur d'une femme des choses mortes. »

Après quelques mois d'ivresse et d'amertume, tout est découvert par Jacques Fabrice. Ne voulant pas tuer l'amant de sa femme il lui propose un « match, » celui qui aura perdu se suicidera; ils tirent dans une cible un nombre déterminé de coups de pistolet et le mari est désigné par le sort.

Il demande un sursis de quatre mois voulant achever un tableau important. Arrivé à ce terme les prières et les larmes de sa femme ne peuvent l'empêcher de tenir son engagement. Ne croyant pas Béatrice capable de l'aimer, plutôt que de vivre par la grâce de l'homme qui l'a mortellement outragé, Fabrice se tue, Béatrice entre au couvent. Quant à Pierrepont, il se marie avec une séduisante Américaine.

Il n'y a pas de personnages exotiques dans les romans de M. André Theuriet; tous retracent des scènes intimes, entre paysans ou entre modestes gens de bourgeoisie provinciale. Souvent à cette place M. Amédée Roux, mon éminent confrère, mon maître affectionné, vous a dit tout le bien qu'il pense de l'auteur de *Sous Bois* et de *La maison des deux Barbeaux*; je partage absolument son estime et son admiration pour l'un des auteurs les plus probes, les plus sincères et les mieux doués de notre époque. Dans *Mon oncle Scipion* on retrouve son sens délicat des beautés de la nature, mais à une dose moindre, son personnage principal évoluant pendant la plus grande partie du temps dans l'enceinte de Paris.

Ce héros, d'ailleurs des plus modestes, est un simple collégien, Victor Mouginot: il nous est présenté aux environs de sa dixième année: orphelin et sans autre défaut qu'une inclination marquée vers la nonchalance, il est assez rudement malmené par les parents qui l'ont pris à leur charge: la vie de l'externat où il fait ses études lui devient odieuse; il demande asile d'abord à un cousin directeur d'une papeterie, puis à son oncle Scipion, le frère de son père, une sorte d'aventurier point malhonnête, mais courant inutilement après des millions sans réussir jamais à s'assurer le pain quotidien. C'est ce type bizarre qui donne son nom au volume; les exploitations successives d'un drap inusable pour l'armée, d'une toile vosgienne exceptionnellement solide, des galions échoués aux abords de Castro et des fleurs de Nice lui donnent seulement des bénéfices passagers, bénéfices dont il fait généreusement profiter son neveu Victor, après un séjour dans la pension du vieux Cornevin, son ami, un type aussi extravagant que lui-même. Victor éprouve un attachement fort tendre pour la gentille Alice, fille d'un ancien

associé de son oncle Scipion; mais la mort vient terminer prématurément cette idylle; Scipion s'en va en Amérique chercher fortune encore une fois, et Victor est heureux d'accepter l'hospitalité de son cousin Delorme, le papetier; il travaille à l'usine comme contre-maître jusqu'au jour où il épouse sa cousine Zélie, la fille de la maison, qui depuis l'enfance lui a voué une affection profonde. Ce fragment d'existence conté avec une simplicité exquise ne suffirait pas à charmer le lecteur jusqu'au bout des trois cents pages de l'*Oncle Scipion*, s'il ne s'y mêlait des tableaux d'une vérité séduisante, des portraits d'un toucher délicat et des traits d'observation pris sur le vif.

Combien paraissent creuses en comparaison les péripéties du *Drame royal* échafaudé par M. le comte d'Herisson autour de la mort tragique du prince impérial d'Autriche avec quelques données aujourd'hui historiques, et beaucoup de matériaux fournis seulement par son imagination! Par exemple, les amateurs de documents en trouveront des quantités et tous d'une authenticité absolue dans *Mon musée criminel* par M. Macé ancien chef de la police de la sûreté: on y trouve des renseignements d'un vif intérêt sur l'état actuel de la criminalité, des reproductions photographiques extrêmement curieuses et des portraits d'assassins qui feraient bonne figure dans *L'uomo delinquente* de l'illustre professeur Lombroso. L'auteur de *Mon premier crime*, le chef-d'œuvre des romans policiers, parce qu'il a été écrit par un homme du métier, ne s'adresse pas aux femmes nerveuses ni aux hommes impressionnables.

A cette encyclopédie des crimes contre le droit commun, nous pouvons, grâce à M. Antoine Guillois, opposer une étude approfondie des crimes révolutionnaires: étude écrite presque tout entière par une de ses victimes, le poète Roucher dont les manuscrits et la correspondance sont présentés avec beaucoup d'ordre et de clarté, sous ce titre, *Pendant la Terreur*. Plus connu pour être monté sur l'échafaud avec son ami André Chénier que pour ses poèmes, dont un pourtant, *Les mois*, avait obtenu un vif succès, Roucher méritait bien d'être mis en lumière. Dans ses lettres à sa fille et à sa femme, il révèle à chaque page sa haute intelligence et son cou-[illegible]ge simple: « Depuis le 26 prairial, il nous est interdit d'avoir de [illegible]umière dans nos chambres, écrivait-il quelques semaines avant [illegible] mort. Il faut souper et se coucher dans les ténèbres. Tous les [illegible]enus, il est vrai, ne se conforment point à cet ordre; mais mon [illegible]*ise-man* et moi, nous courbons la tête sous l'autorité, persuadés

qu'il faut obéir partout en liberté comme en prison. On ne nous a pas mis ici pour avoir nos aises.... D'ailleurs le détenu le plus sage est celui qui se fait le moins remarquer. Cache ta vie, est un mot qui eût dû être fait exprès pour les maisons de détention. Du moins, j'en ai fait ici ma règle de conduite. Les vers qu'il écrivit au-dessous d'un portrait fait par Leroy la veille de sa comparution devant le tribunal révolutionnaire sont dans toutes les mémoires:

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage,
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous.

La place me manque pour vous parler à loisir de *Marie-Thérèse impératrice*, deux volumes que vient de faire paraître M. le duc de Broglie et qui contiennent les admirables études de l'éminent académicien sur le règne de Louis XV. Le ministère du marquis d'Argenson, la campagne de Bavière, la diète de Francfort et la campagne de Frédéric II en Saxe en forment les lignes principales.

Je regrette également de ne pouvoir vous entretenir à loisir de *Francette*, où M. Paul Gall fait évoluer tout un monde d'artistes. Une amitié de collège, une rivalité d'amour et un mariage, sous combien de romans ne retrouve-t-on pas ces éléments? Mais ici ils sont agrémentés d'une gracieuse figure de jeune fille très sympathique.

Avant de résumer brièvement le mouvement des théâtres parisiens, je veux vous faire faire connaissance avec un poète angevin exhumé et présenté au public en un volume plein de charme et d'érudition par M. Joseph Denais qui après avoir brillamment combattu au premier rang du journalisme politique et religieux emploie ses loisirs à des études littéraires comme celle qu'il vient de consacrer à Germain Colin Bucher. Né en Anjou vers la fin du quinzième siècle, secrétaire du grand-maître de l'ordre de Malte en 1529, il ne fut pas grassement rétribué pour ses importantes fonctions et mourut misérablement après en avoir été réduit à mendier un peu partout de quoi se vêtir et se chauffer. Ne pouvant vous faire profiter du glossaire soigneusement confectionné par M. Joseph Denais pour l'intellicence de son poète, j'hésite à risquer la moindre citation: pourtant je ne résiste pas au désir de

reproduire cette gracieuse imitation de l'ode d'Anacréon: *Cupidon piqué par les abeilles:*

Quand Cupido, cest enfant impudique,
Sus Hymettus desroboit les avettes (abeilles)
Les desrobant, l'une tres fort le picque
Et de douleur luy faict playes aigrettes;
Tant qu'il espand pueriles lermettes
Et se complainct durement à sa mère.
— D'où vient, dit-il, que telles bestelettes
Ont l'aguillon de picqueure si fiere?
A quoy Venus en soubzriante chere
Respond ainsy: — Et toy, mon enfant doulx,
Qui es petit, fais-tu pas playe amere,
Blessure à mort, et non sanables coups?

Ces vers, et Colin en a écrit des centaines d'aussi jolis, ne légitiment-ils pas l'enthousiasme de M. Joseph Denais et ne justifient-ils pas ceux de ses contemporains qui le considéraient comme l'émule de Clément Marot?

Voilà que ce dernier est tout à fait à la mode. La représentation de *La Basoche,* un charmant opéra-comique où il joue le rôle principal vient apporter à son nom un regain de popularité. Le Marot que nous présente M. Albert Carré dans son livret plein de gaîté est un Marot jeune et joyeux, il est proclamé roi de la Basoche par ses camarades de l'université; mais les réglements exigent que ce souverain pour rire soit célibataire. Le jeune poète, marié secrètement à Colette, est obligé de cacher sa femme sous un déguisement: celle-ci voyant les honneurs décernés à son mari croit avoir épousé Louis XII, le roi de France, tandis que la princesse Marie d'Angleterre arrivant incognito pour se marier avec le souverain légitime et voyant Clément Marot dans son appareil royal le prend pour son fiancé. La scène des deux femmes se rencontrant au palais en présence du roi qui ne sait laquelle est la vraie reine atteint les hauteurs de la fantaisie incohérente et épique. Sur cette donnée, M. André Messager a composé une partition à la fois très gaie, très mouvementée et très solidement écrite, telle enfin qu'on était en droit de l'attendre de l'auteur d'*Isoline,* un pur chef-d'œuvre. M. Fugère pour sa belle humeur irrésistible et son talent de chanteur, M. Soulacroix pour sa belle voix dirigée toujours avec goût, Mme Molé-Truffier en qui la comédienne égale la cantatrice, et ce n'est pas peu dire, M. Danbé, pour l'homogé-

néité de son orchestre, M. Bianchini, pour l'exactitude archéologique de ses costumes, méritent d'être associés au succès général, qui dès le premier soir a été très vif.

Je n'en dirai pas autant des premières représentations du *Dante* de M. Benjamin Godard et de *Zaïre* de M. Veronge de la Nux: quelles mornes soirées! Rappelons-les seulement pour mémoire car à l'heure où ces lignes seront imprimées les deux opéras auront certainement disparu de l'affiche. En revanche, le succès de *Ascanio* va grandissant et c'est justice: la musique de M. de Saint-Saëns étant de celles qu'on apprécie davantage à chaque audition nouvelle. La chanson florentine est déjà sur tous les pianos, mais combien d'autres motifs d'une facture plus serrée sont applaudis et redemandés aux magnifiques représentations de l'opéra! Le baryton Lassalle qui s'était montré artiste de premier ordre dans sa création de Benvenuto Cellini vient de nous quitter pour aller à Londres. M. Berardi lui succède sans le remplacer. On ne se lasse pas d'entendre les exquises mélodies du ballet; leurs rythmes d'un archaïsme discret servent de thème aux évolutions des jolies ballerines délicieusement costumées par Bianchini que l'équité m'oblige à nommer encore une fois.

Les théâtres de drame et de comédie loin de se mettre en frais ne songent qu'à clore leurs portes en cette saison: déjà le rideau s'est définitivement baissé sur *Paris fin de siècle* du Gymnase et sur *La vie à deux* à l'Odéon. *Feu Toupinel* et *La grande-duchesse* de Gérolstein font affluer de si grosses recettes au Vaudeville et aux Variétés que les caissiers de ces deux théâtres ont obtenu un sursis de quelques jours; aussi s'en donne-t-on de rire aux quiproquos de la pièce de M. Bisson qui n'a de macabre que le titre, et d'applaudir aux éclats de belle humeur, à la voix enchanteresse de l'irrésistible Jeanne Granier. La nouvelle grande-duchesse trouve moyen de réunir toutes les qualités de ses dévanciers, MM^mes^ Schneider, Paola Marié et Judic, et d'y ajouter une pointe de sincérité toute personnelle. MM. Méilhac et Halévy de leurs fauteuils à l'Académie et Offembach du fond de sa tombe ont lieu d'être satisfaits de leur délicieuse interprète secondée avec verve par MM. Dupuis et Baron.

Le refrain de *La jeunesse de Louis XIV* d'Alexandre Dumas père à la Porte-Saint-Martin ne saurait passionner le public malgré le talent qu'y déploie l'excellent Lafontaine très imposant et très fin tour à tour sous la robe rouge de Mazarin et malgré la grâce touchante de Mlle Lanot sous les traits de Marie de Mancini.

Un groupe de littératurs turbulents a tenté de faire sacrer homme de génie le norvégien Henrik Ibsen à propos de la représentation des *Revenants* du théâtre-libre; sans aller, comme quelques critiques de bon sens de ma connaissance, jusqu'à traiter ces turbulents de mystificateurs, il faut avouer que les panégyristes d'Ibsen ont dépassé les bornes de l'exagération permise.

Reste *Une famille* d'Henri Lavedan; cette première œuvre dramatique d'un jeune homme de trente ans, connu seulement jusqu'à ce jour par de spirituels croquis parisiens a été accueillie avec une faveur méritée par les habitués de la Comédie-française et par le grand public. Une analyse de quelques lignes ne saurait donner une idée même approximative de cette pièce en quatre actes qui vaut surtout par la finesse du dialogue et par l'étude approfondie d'un caractère d'égoïste bien vivant, bien naturel, malgré ses idées saugrenues. Une de ses excentricités, celle qui fait le sujet de la pièce, c'est d'être amoureux de la belle-mère, ou plus exactement de la deuxième femme de son beau-père, encore bien séduisante et bien jolie. Mme Chalus fait mine d'entendre sans déplaisir la déclaration de Le Brissard, ponctuée par un baiser sur son épaule nue au moment de partir pour le bal, mais au rendez-vous pris pour le lendemain elle lui démontre non pas l'immoralité, cet argument ne la toucherait guère, mais l'absurdité de son attitude; elle avoue son âge vrai, plus de quarante ans, elle l'oblige à lui demander pardon à genou, de sorte que Mme Le Brissard et son père cachés dans la pièce voisine se montrent seulement pour pardonner au coupable repentant. M. Le Bargy dessine avec beaucoup de talent le caractère de ce *struggleforlifer* pour rire, Mlle Bartet, qui est maintenant la meilleure artiste de Paris, tire tout le parti possible du rôle de l'épouse sacrifiée. Il suffit de voir Mme Pierson en robe de bal pour constater qu'une belle-mère peut être encore fort séduisante.

C. DE NÉRONDE.

P.-S. Trop tard pour que je puisse leur consacrer autre chose qu'une simple mention, viennent de paraître: *Louise de Vauvert* par le vicomte Henri de Bornier et *Paysans et soldats,* scène de la e militaire et champêtre en Russie par le comte Tolstoï.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN RUSSIE

Sommaire : Le renouveau. — Les suicides. — Les étudiants. — Les romans : Deux générations, *Vivre de son travail.* — Un moine. — L'histoire : Deux impératrices. — Les races diverses en Russie, le Caucase, le folklore. — Le théâtre : Ernesto Rossi, les Meininger. — Le français corrigé par les étrangers. — Les expositions. — Les revues.

J'ai terminé — ou à peu près — mon article précédent en parlant de la température. Je commence celui-ci par le même sujet. La température est, en effet, la plus curieuse nouveauté de la saison. Un hiver de Normandie à Saint-Pétersbourg est un hiver qui ne s'est pas démenti jusqu'à la fin ; cela ne s'était jamais vu de mémoire d'homme. Il a bien un peu gelé sans doute, on a pu passer pendant quelques semaines en traîneau sur la Néva, les Lapons ont pu y établir leur tente et mettre à la disposition des enfants amateurs leurs traîneaux tirés par des rennes, mais cela a passé vite et il n'est pas bien sûr que nos voisins du Nord aient pu rentrer dans leurs frais, tout sobres qu'ils sont, et bien qu'ils s'en soient venus et retournés sur leurs propres véhicules. Quant au patinage, il a été presque nul cette année. Dès les premiers jours de mars, la Néva s'est recouverte d'une couche noirâtre inhospitalière, et, après une semaine d'hésitation, elle s'est prise à couler à pleins bords, toute préparée à porter les navires arrivant du dehors, cela tout un grand mois avant l'époque ordinaire. Les alouettes, qui n'apparaissent généralement que dans les premiers jours d'avril, se sont montrées trois semaines plus tôt. Les glaces du Ladoga, que nous avons ordinairement le plaisir de voir défiler pendant toute

une semaine et plus avec abaissement notable de la température, se sont fondues en chemin, et le barrage qu'on avait établi en amont de la ville pour modérer leur cours s'est trouvé inutile. A l'heure où je vous écris, les prés sont verts, les arbrisseaux couverts de bourgeons, de feuilles et même de fleurs pressées d'éclore. Les conifères, les amentacées entr'ouvrent leurs chatons et laissent échapper leur poussière fécondante. Les mélèzes sont diaprés de vert-tendre et de pourpre. Les parterres sont des tapis où s'entrelacent des fleurs jaunes, bleues, rouges, roses ou blanches des crocus et des jacinthes et autres plantes. La température s'est élevée brusquement à 16, 18 et 20 degrés. Les enfants remplissent les squares de leurs bandes joyeuses, et les promeneurs, les promeneuses ont passé presque sans transition des lourdes pelisses aux vêtements légers. C'est non seulement le renouveau, c'est l'été. Le soir après la disparition du soleil, le ciel se diapre au nord-ouest de couleurs splendides et changeantes. Une lumière blanche se promène au nord au bas de l'horizon, et l'on voit littéralement ce que Hugo n'a guère fait que rêver :

L'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

La fièvre qui a brusquement envahi les plantes n'a pas ménagé les têtes. Nous avons eu une explosion de suicides: trente-neuf en un mois et demi, rien qu'à Pétersbourg ! Des jeunes gens pour la plupart ; l'un se tue parce qu'il a échoué dans ses examens, un autre parce qu'on lui a fait un reproche immérité, tel autre par simple imitation, un grand nombre par un brusque accès de folie qui les pousse à enjamber la fenêtre, ou par désespoir de ne pouvoir payer leurs dettes. Il y a eu aussi des drames intérieurs, des suicides en partie double : un médecin, par exemple, un homme jeune, de beaucoup de mérite et d'avenir, s'empoisonne et, quelques jours après une dame du monde se tire un coup de revolver. Il paraît que la dame avait voulu se débarrasser d'un mari qui la gênait ; le docteur aurait consenti à fournir les médicaments nécessaires et tout aurait été découvert avant l'exécution. C'est moins la chronique que j'emprunte ces faits qu'à un roman publié peu temps après. L'auteur, ne sachant trop comment en finir avec s personnages, a pris pour dénouement cette catastrophe que la ie réelle venait de lui fournir.

N'est-ce pas un suicide aussi que certains étudiants des établis-

sements supérieurs de l'État viennent d'accomplir sur eux-mêmes? Des désordres ont eu lieu ici pour un règlement, là pour une nomination dont les étudiants n'étaient pas contents. On s'est exaspéré, des voies de fait plus ou moins graves se sont produites à Kharkow dans un établissement, dans deux à Moscou, dans trois à Pétersbourg. L'autorité a dû punir. Un petit nombre d'étudiants ont été exclus de tous les établissements d'enseignement dépendants de l'État, d'autres ont été mis simplement en liberté, ou dépouillés de la bourse qui leur fournissait les moyens de s'instruire. A l'heure qu'il est le calme est revenu partout, extérieurement du moins.

Cette agitation fiévreuse ne s'est pas étendue à la production littéraire. Le temps des œuvres originales et puissantes est passé. Nous en sommes toujours à l'époque des épigones. Le roman le plus corsé de la saison présente est celui que publie l'infatigable M. Boborykine dans le *Messager de l'Europe*. Les romans de M. Boborykine sont souvent improvisés, mais si l'intrigue est un peu lâche, les dénouements un peu brusqués, si les personnages ne sont pas toujours profondément fouillés, ils n'ont rien de banal, ils sont découpés sur nature et sur la nature du moment. Le roman en cours de publication, — il a pour titre: *Au déclin*, — met en présence la génération actuelle et celle qui était jeune il y a vingt-cinq ans, une génération pleine de cœur, celle-là, éprise d'idéal, qui rêvait la transformation, le progrès de la Russie par l'infusion des idées de l'Occident. Cette génération a laissé passer celle des révolutionnaires violents, qui se flattaient de transformer le monde par un coup de main. Quand ils ont vu la fièvre se calmer, ils ont cru pouvoir reprendre les choses au point où ils les avaient laissées, ils ont cru que la jeune génération réaliserait leur programme. Erreur! ils se trouvent en face d'un monde qui n'a rien de leurs préoccupations, qui s'en moque et les tourne en dérision. Ils vivaient par la foi, par le dévouement à l'idée; pour leurs successeurs, la foi, le dévouement sont une duperie, l'avenir sera ce qu'il pourra, il faut jouir du présent, faire son chemin en jouant des coudes, en se préoccupant peu de ceux qu'on écrase, ne croire à rien et user largement de la vie pendant qu'on la tient.

Les personnages dans lesquels M. Boborykine incarne ces idées sont très vivants, même ceux qu'on ne fait que coudoyer. Parmi les représentants du passé, nous voyons un honnête père de famille, un homme supérieur. Il aurait pu se faire un nom dans la littéra-

ture, mais il faut nourrir les siens, et, pour eux, il s'astreint à un rude et énervant labeur de bureaucrate. Ses appointements sont considérables, mais ils ne suffisent que tout juste. Il a une femme et une fille mondaines qui tiennent à faire belle figure dans le monde et qui ne se refusent aucune jouissance de toilette ou d'amusement, un fils qui étudie à l'université, mais en amateur, n'apprend que ce qu'il faut pour passer ses examens, et se préoccupe beaucoup plus de figurer brillamment dans le monde que d'écouter les leçons des professeurs. Cette jeunesse frivole, qui s'amuse, ne sait aucun gré au père qui s'exténue au travail. C'est son rôle de gagner de l'argent pour eux, le leur est de le dépenser joyeusement. A côté de cette famille tout un essaim d'amis du plaisir sans travail, un jeune admirateur des décadents français, un membre de nombreuses sociétés savantes de la Russie et de l'étranger, qui n'a jamais rien fait que des préfaces, des notes et surtout des démarches, etc., etc. Le récit paraît devoir être très long, car l'auteur n'a guère encore fait que nous présenter ses personnages, mais dût le récit faiblir un peu, il faudrait tenir grand compte à M. Boborykine de la série de types qu'il fait défiler devant nous et qui représentent au naturel tout un côté de la vie mondaine en Russie à l'heure présente.

C'est aussi un épisode de la vie mondaine que Mme Mœrder vient de retracer dans le *Messager russe*, sous un titre qui a servi un certain temps de devise à toute une génération de jeunes filles: *Vivre de son travail*. Il y avait des aristocrates dans le nombre, mais la plupart de ces jeunes filles appartenaient à ce qu'on appelle la petite noblesse. C'était un noble sentiment, à coup sûr, qui les portait à vouloir se suffire à elles-mêmes. Mais on abuse de tout; les voilà qui se mettent à étudier, les riches et les pauvres. On fréquente avec fièvre tous les lieux où l'on peut s'instruire; les cours supérieurs surtout, qui étaient alors dans tout leur éclat et qu'on appelait l'université féminine. Dans cette ardeur de travail, la jeune fille oubliait jusqu'à son sexe et la coquetterie naturelle à la femme. Mais les cours furent fermés, puis l'âge venait, il fallait trouver l'emploi de ce savoir recueilli un peu hâtivement, sérieux cependant. Les riches reprirent leur vie de famille et, en somme, de l'ardeur qu'elles avaient mise à s'instruire résulta un bien pour elles, mais pour celles qui avaient espéré tirer de ces études un moyen d'existence, la déception arriva vite. Il y eut des carrières pour quelques-unes, mais elles étaient tant! Leur savoir, un peu de pédanterie peut-être avait éloigné les jeunes épouseurs frivoles

qui craignaient de se trouver inférieurs à leur femme. Les bons emplois avaient passé dans les mains des plus adroites, des mieux protégées, des plus pressées. Devenir gouvernantes dans une famille, quelques-unes s'y résignèrent, malgré les protestations de l'orgueil familial. Il fallait vivre cependant; la jeune fille dont Mme Mœrder a raconté la touchante et lamentable histoire est trop heureuse d'obtenir une place de femme de chambre. Les faits de ce genre ne sont pas rares: ce modèle a posé évidemment sous les yeux de la narratrice.

C'est une décadence aussi que nous raconte M. Barantsévitch dans l'*Observateur*. C'est l'histoire d'un peintre ou plutôt de plusieurs peintres qui, après un succès d'un jour et des séries de déceptions, se jettent dans l'orgie pour s'étourdir, dans l'orgie brutale et sans dignité. Le tableau est triste, mais l'auteur ne l'a pas inventé, il a eu maintes occasions de le voir.

L'*Ermite* de M. Stakhéier est aussi pris sur nature. C'est un maniaque, mais sa manie ne nuit à personne. Employé dans une bibliothèque officielle, il s'est épris de l'amour des livres, de l'amour des livres rares surtout, il collectionne des éditions de tel ou tel imprimeur, des incunables, des introuvables, etc. Tout le temps que lui laissent ses fonctions, il l'emploie à courir chez les bouquinistes, à fréquenter les ventes, sa maison s'emplit insensiblement de livres qu'il s'est promis de lire, qu'il ne lit pas, qu'il ne lira jamais et qui lui laissent à peine de la place pour des meubles les plus indispensables. Les événements qui se rattachent à cette vie de bibliophile ne sauraient être bien variés. L'intrigue du récit n'est qu'un prétexte à description, mais l'ermite est bien vivant et sympathique dans son innocente manie. Ce récit figure dans le *Messager russe*.

M. Nemirovitch-Dantchenko a rempli les fonctions de reporter pendant la guerre de Bulgarie et il a rapporté de ce pays et de cette époque un certain nombre de récits intéressants. Un des plus remarquables est l'histoire d'une jeune fille qui, pour échapper à une situation avilissante dont elle a la nausée, s'est faite infirmière dans l'armée russe. Elle déploie dans ces fonctions une habileté, un dévouement qui lui conquièrent l'estime et l'amitié des officiers et des soldats. On est sur le point de lui accorder une distinction quand son passé vient tout à coup la reprendre. Un officier qui l'a vue à l'époque de son abjection la reconnaît et menace de tout dire si elle refuse de le traiter comme dans le passé. Elle repousse

cette proposition avec horreur. Un soir qu'il insistait, elle s'échappe du camp et s'en va dans la montagne. C'était aux environs de Plevna. Il y avait en ce moment une épouvantable bourrasque de neige. La jeune infirmière ne rentra pas. On la trouva morte le lendemain.

Cette histoire figure dans une publication en trois volumes où l'auteur, qui égale presque M. Borborykine, — en fécondité du moins, — a réuni ceux de ses récits qui ont eu le plus de succès dans les revues. Le plus long de ces récits est l'histoire d'*Un moine*, d'un moine contemporain. Fils d'un riche marchand qui le traitait avec dureté, il a cherché asile dans un couvent. Dans sa ferveur, il trouve que la règle du couvent n'est pas assez sévère. Il y a au milieu d'un lac voisin un rocher creusé d'une excavation, où l'on peut à toute force se nicher et vivre. C'est là qu'il s'établit pour prier ; on lui apporte des vivres du couvent. Cela dure quelques années sans que sa ferveur se lasse. Un jour on vient lui dire que son père, qui voit la mort approcher, veut se réconcilier et le rappelle auprès de lui. Le moine refuse de rentrer dans le monde. L'ïgaumène, — abbé, — insiste. Le père est très riche, on pourrait accuser le couvent de captation, il commande enfin en vertu du vœu d'obéissance. Le moine se décide à retourner dans le monde, il assiste aux derniers moments de son père, et règle les affaires de la succession. Une charmante jeune fille s'éprend de lui, surtout par admiration pour sa conduite, il pourrait l'épouser, il en a reçu l'autorisation, mais il s'est aperçu que son jeune frère est éperdument épris d'elle, il la lui cède et retourne à son ermitage. On croirait, en présence de ce résumé des faits, lire une page de la *Légende dorée*, mais tous ces personnages sont bien actuels. A certains égards le paysan russe en est encore au quatrième siècle de l'ère chrétienne en Égypte et en Syrie.

M. Nemirovitch-Dantchenko raconte bien, mais il abuse de la description pompeuse et hyperbolique qui, de même que la description trop détaillée, empêche de bien voir les objets décrits.

Faut-il vous parler de la fameuse *Sonate de Kreutzer* du comte .éon Tolstoï ? Comme on le prévoyait, l'ouvrage a été traduit en rance, et le public français peut le lire librement, tandis qu'ici n'est permis au grand public de lire ni l'original ni la traducon, la censure ayant coupé soigneusement les feuilletons dans s journaux qui nous l'apportaient. Comme vos lecteurs peuvent

le lire eux-mêmes, je me contenterai de quelques mots. Je rectifierai d'abord le titre. Il ne s'agit pas ici d'une sonate de Kreutzer, qui en a composé plusieurs en effet, mais de la célèbre sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer, c'est donc *Sonate à Kreutzer* qu'il faut traduire. Le mot russe n'accuse pas cette différence. La sonate à Kreutzer joue dans le récit le rôle du roman de Lancelot dans l'histoire de Francesca de Rimini, elle détermine la séduction de l'héroïne. Le *presto* de cette sonate est si voluptueux, si l'on en croit le conteur, qu'il est impossible de l'entendre sans devenir fou d'amour. La *moralité* de l'œuvre se trouve dans les conversations en chemin de fer qui précèdent le récit. C'est là que se place ce tableau du dévergondage dans les villages russes dont la crudité a effarouché la censure. Cette moralité est au fond celle que Musset a exprimée dans ces vers si connus:

O malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche, etc.

Le principal personnage commence comme don Juan et finit comme le Clémenceau de Dumas fils, un Clémenceau russe. Tout cela est très étudié et minutieusement analysé, non à la manière de Dumas, mais à celle de Dostoïevskii.

L'événement littéraire le plus important de ces trois mois est l'apparition d'une *Histoire de l'impératrice Catherine II* en russe, par M. Bilbassov. Il n'existait jusqu'à présent en russe que des histoires officielles de la célèbre souveraine, et la censure se montrait singulièrement chatouilleuse à l'endroit des ouvrages en langue étrangère où l'on parlait d'elle. Il n'y a pas longtemps encore, des livres historiques, des dictionnaires n'étaient livrés aux acheteurs que coupés ou maculés, s'ils contenaient son nom et lorsque, il y a une vingtaine d'années on imprima à l'étranger les *Mémoires de Catherine* écrits par elle-même en français et dont l'original, conservé au palais, n'avait pu jusque-là être lu que par quelques privilégiés, les annonces mêmes de l'ouvrage furent maculés de noir par la censure dans les journaux qui nous arrivaient de l'étranger. M. Bilbassov annonce dans sa préface qu'il dira tout ce qu'il est autorisé à tout dire. Jusqu'à présent il n'a pas abusé de la permission: il ne nous apprend que des faits déjà connus, mais il entre dans des détails qui ne l'étaient pas.

Il prend Catherine à sa naissance. Elle s'appelait alors Sophie; elle vécut modestement à Stettin dans la maison de son père le

prince d'Anhalt-Zerbst, général au service de la Prusse, jusqu'au jour où l'on vint la chercher pour la marier au duc de Holstein, neveu de l'impératrice Élisabeth, descendant de Pierre le Grand par les femmes et héritier désigné du trône de Russie. Ce futur Pierre III était un jeune homme mal élevé, volontaire, sans esprit, sans jugement et débauché. Voilà pour le moral. Physiquement, il fut atteint de la petite vérole, lorsqu'il n'était que fiancé et ne sortit de cette maladie que défiguré complètement. Dès qu'il fut assuré d'un héritier, avant même, disent les mauvaises langues, il négligea complètement sa jeune femme. Elle se réfugia dans l'étude, absorba une quantité de livres, surtout français, s'appropria complètement la langue russe, dans laquelle elle composa même plus tard de petites comédies, et, un beau jour, sortit de là souveraine. C'est au seuil de ce coup d'état que s'arrête le récit de M. Bilbassov. On nous promet douze volumes. On espère que la publication sera terminée pour 1896, centenaire de la mort de Catherine.

Il ne faut pas chercher dans ce livre une histoire définitive. Ce n'est même presque pas une histoire, c'est plutôt un recueil de documents de valeur diverse, mis en ordre chronologique. Il y a ici surabondance, et là disette, et ce ne sont pas les points les moins intéressants sur lesquels les renseignements font défaut. Une des parties les plus curieuses du livre, c'est le tableau de la cour d'Anne Ivanovna et de ses favoris. L'auteur commente rarement ses documents, il se contente le plus souvent de les juxtaposer. Ils sont suffisamment intéressants par eux-mêmes, cependant l'impression qui reste quand on a lu le livre, c'est qu'on n'a là que des matériaux et l'on appelle la main d'un architecte qui saura leur donner la valeur.

Pendant que M. Bilbassov nous retrace la jeunesse de Catherine II, M. Choumigorskii nous raconte la jeunesse d'une autre impératrice qui n'eut pas l'occasion de jouer un rôle politique, mais qui a laissé son nom à divers établissements de bienfaisance et d'éducation, créés par son initiative, Marie Féodorovna, femme de Paul, et mère des empereurs Alexandre Ier et Nicolas. Le récit, encore inachevé, figure dans une publication périodique: *L'Archive russe.*

Marie Féodorovna était aussi une petite princesse allemande, elle s'appelait également Sophie, et changea de nom et de religion, suivant l'habitude, lorsqu'elle devint impératrice de Russie. Elle grandit modestement sous la direction de sa mère, une disciple

fervente de Jean-Jacques Rousseau, — c'était la mode alors par toute l'Europe. La famille habita aussi d'abord une petite ville des bords de la Baltique, puis elle se fixa à Montbéliard, cité française, mais qui dépendait alors du duché de Wurtemberg. La jeune princesse était sur le point d'épouser le duc de Wurtemberg lorsqu'on vint demander sa main pour le grand-duc Paul fils de Catherine II, que sa femme, qui venait de mourir, avait laissé sans postérité. La première entrevue des futurs eut lieu à Berlin. Les fiancés s'éprirent vivement l'un de l'autre. La lune de miel qui suivit le mariage fut délicieuse, seulement elle ne dura guère que ce que durent les lunes.

C'est ici que s'arrête le récit de M. Choumigorskii. Il est écrit au ton continu de l'éloge, mais ici l'éloge est justifié.

C'est un intérêt d'un autre genre que présentent les trois gros volumes in-4° publiés sous la direction du général Leer. Ces volumes contiennent, avec des cartes à l'appui, le récit des grandes guerres de la Russie sous le règne de Catherine II et de ses successeurs jusque et y compris la guerre de Bulgarie. Ici encore comme dans bon nombre de livres historiques russes, les documents étouffent quelque peu le récit.

L'*Archive russe* (sic) n'est pas le seul recueil périodique qui publie des documents sur l'histoire nationale, nous avons encore le *Vieux temps russe*, la *Revue historique* et cinq ou six revues ethnographiques publiées dans les grandes villes. La Russie en effet fournit un vaste champ aux études ethnographiques. Sans doute, les diverses familles de Slaves: grands Russes, petits Russiens, Polonais, Lithuaniens, etc., forment l'immense majorité de la population, mais vers le nord, vers l'est, vers le sud-est, un nombre considérable de nationalités, enclavées dans le vaste empire russe, continuent de vivre avec leurs traditions, les souvenirs de leurs mœurs nomades et surtout leurs langues, qui ne sont nullement apparentées aux langues slaves. En dehors des études spéciales sur ces populations, les grandes revues littéraires insèrent souvent des relations de voyages dans ces diverses régions intérieures. Une dame de Moscou, qui ne se nomme pas, racontait récemment, avec force détails, une excursion faite par elle *Vers le Nord*, c'est-à-dire entre le Volga et la mer Blanche. Cette partie de la Russie est une de celles qui ont été le moins modifiées par la civilisation. Quand on s'est mis en tête de recueillir les vieilles épopées russes, c'est là qu'on a fait la plus riche moisson, bien qu'il s'agît en gé-

néral d'événements accomplis dans la Russie austro-occidentale. C'est là aussi que se sont réfugiées des tribus entières de vieux croyants pourchassés ailleurs, mais la voyageuse s'est généralement bornée à nous dépeindre le pays : des arbres nains, de vastes étendues de terrains marécageux où la mousse domine. Un autre voyageur, un médecin, nous fournit des détails curieux sur le couvent de Solovietz situé dans un îlot de la mer Blanche, par 65 degrés de latitude nord, presque sous le cercle polaire. Les moines sont au nombre de 138, mais ils ont groupé autour d'eux toute une population d'ouvriers et de laboureurs. Ces moines sont pour la plupart des fils de paysans ou de riches bourgeois. Ils ne mangent jamais de viande, rarement du poisson, mais ils parviennent à faire avec des champignons et de l'huile des plats à contenter les plus fins gourmets.

On vient de publier également des excursions chez les Lapons — les Russes les nomment Lopars, — qui vivent tout à fait au nord, chez les Tchérémisses et les Votiaks, plus voisins du Volga. Il vient de paraître aussi un recueil de *Chants populaires* des Cosaques de l'Oural, différents des chants petits russiens déjà connus. On sait que les Petits Russiens ont encore à l'heure présente leurs chanteurs ambulants, leurs *kobzars*, poètes et musiciens, qui mêlent leurs propres compositions à celles que la tradition leur a léguées.

Le Caucase attire surtout les excursionnistes russes et étrangers, non seulement par le grandiose de ses paysages, mais encore et surtout par sa population composée de nationalités variées, qui sont allées chercher là un asile dans les temps antérieurs à l'histoire et chez lesquelles on ne parle pas moins de trente-deux langues différentes. Les documents sur le Caucase et la Transcaucasie ne manquent pas. Un Français établi à Tiflis, M. Mourier, déploie depuis nombre d'années une activité infatigable à vulgariser les renseignements sur ce curieux pays. Nous avons de lui des contes populaires, des descriptions géographiques, des gravures reproduisant les produits artistiques et industriels du pays.

Il a fait paraître pendant plusieurs années, en russe et en français, une *Revue commerciale et industrielle du Caucase.* Depuis quelques mois, il publie, par livraisons mensuelles, *Le Caucase illustré,* imprimé avec luxe et orné de dessins originaux où revivent es monuments de l'art et de l'industrie de la contrée à côté de son histoire traditionnelle. Le folklore du Caucase y tient aussi une

place considérable. Il n'est aucun pays où le folklore soit aussi riche qu'en Russie. Chrétiens dévots en apparence, les Russes ont conservé un fond de paganisme qui se dissimule souvent sous des appellations chrétiennes. Les autres peuples ont dû être aussi riches, sous ce rapport, mais ils ont oublié, les Russes se souviennent. On a recueilli un nombre considérable de chants épiques, de contes, de chansons traditionnelles, mais la veine est loin, très loin d'être épuisée. Jusqu'à présent cependant la Russie manquait d'une publication périodique enregistrant les documents à mesure des découvertes. Cette lacune va être comblée. La société géographique prépare une publication trimestrielle qui s'appellera: *Le vieux temps vivant.* Nous n'en sommes encore qu'au prospectus, mais le premier numéro paraîtra prochainement. Chaque numéro sera de dix feuilles et contiendra, nous dit-on, des recherches, des observations, des discussions sur les traditions populaires, des documents de peu d'étendue accompagnés de commentaires, un échange de questions et de réponses, une bibliographie, etc. Directeurs MM. Vessélovskii, président de la société néophilologique, Miniaev, Maïkov et Pynine (prononcez Pouinine): 5 roubles par an.

La littérature russe s'est enrichie ou va s'enrichir d'importantes traductions d'ouvrages étrangers.

La plupart des littératures possédaient des traductions de l'épopée nationale allemande: *Les Nibelungen,* la Russie n'en avait pas. M. Kondriachev vient de lui en donner une, une traduction en vers, où il a rendu quatrain par quatrain et chaque vers de l'original par un vers russe de même mesure. Le texte est en haut moyen allemand et n'est pas exempt d'obscurités; le traducteur a placé en tête une longue introduction explicative. C'est là un travail qui fait grand honneur au jeune écrivain.

Le *Decaméron* aussi était resté jusqu'à ce jour sans traducteur russe. M. Vessélovskii a entrepris cette longue tâche et s'est attaché à conserver soigneusement le style cicéronien de l'original. Dans nombre de cas,

Le ton badin conviendrait mieux sans doute,

mais ce ne serait plus traduire. Le temps n'est plus aux belles infidèles.

A propos de traductions, qu'on me permette de protester en passant contre la prétention qu'affichent certains étrangers d'en remontrer aux nationaux sur leur propre langue. A Berlin, par exem-

ple, un maître dont le nom est français, — le nom seul probablement, — M. Passy, affirme qu'en lisant nos vers, il faut faire abstraction des syllabes contenant un *e* muet. Dans un recueil de *Morceaux choisis*, il indique ainsi, par exemple, la manière dont on doit prononcer, suivant lui, ces vers connus de Lamartine:

Pour moi quand j'verrais, dans les célest's plaines,
Les astr's s'écartant d'leurs rout's certaines
Par les champs d'l'éther l'un par l'autr'heurtés, etc.,

sans s'apercevoir que c'est là rompre la mesure et faire disparaître toute l'harmonie des vers. Un des charmes de la langue française consiste précisément dans ces *e*, qui ne sont pas muets complètement, mais seulement un peu moins sonores que les voyelles finales non accentuées de l'italien, et détachent suffisamment les mots sans les saccader.

Un Polonais, M. Soltyk-Romanskii, m'envoyait dernièrement un recueil de vers français de sa façon dans lequel il ne compte pas les syllabes muettes, prétendant que c'est ainsi qu'on prononce. Voici deux de ses vers comme échantillon. Il s'agit d'un cimetière où sont enterrées des jeunes filles:

Ell's gis'nt sous l'voil'd'oubli dont l'temps couvr'tout's choses;
Dans l'silenc'd'ce jardin brille leur mausolée.

L'ouvrage a été imprimé à Lwow (Gallicie). Le troisième dont je veux parler a été imprimé à Saint-Pétersbourg et mis en vente depuis quelques jours seulement, et cela justifie ma digression. C'est un recueil de vers intitulé: *La Néva*. L'auteur, M. Dumur, est Suisse, mais de la Suisse française. C'est également notre versification qu'il entreprend de modifier. Les vers qu'il publie sont composés, nous dit-il, d'ïambes et d'anapestes, l'accent tonique remplaçant les longues des vers grecs et latins. Il s'imagine avoir fait une grande innovation, et ne s'est pas aperçu que tous nos vers français, depuis et avant Ronsard, sont composés d'ïambes et d'anapestes, l'anapeste pouvant s'allonger un peu, il est vrai, et recevoir trois, quatre et même, par exception, cinq syllabes atones avant la syllabe tonique. Nos versificateurs se sont astreints instinctivement à ces lois, de même que les écrivains de tous les pays ont écrit correctement avant que les grammairiens eussent inventé la grammaire. M. Dumur, en raison de cette découverte, prétend avoir le droit de se dispenser de la rime, la plus grande difficulté des

vers français et également d'une autre loi, gênante aussi, qui prescrit de commencer le second hémistiche par une voyelle quand le premier se termine par une syllabe muette laquelle se trouve alors élidée. Il nous donne en revanche des pièces de vers composées entièrement d'ïambes et d'anapestes, avec ou sans rimes. C'est un peu monotone et les pièces ainsi composées seront forcées d'être brèves. On peut lui reprocher aussi de manquer de clarté. C'est dommage, car sous ses allures de décadent, on entrevoit parfois un poète.

Nous voilà bien loin des voyageurs dont je vous entretenais tout à l'heure. Il me reste cependant encore un voyageur à mentionner, mais un voyageur d'une espèce particulière, un voyageur qui a parcouru les deux mondes, moins pour recevoir des impressions que pour en donner. M. Ernesto Rossi, notre collaborateur, l'éminent comédien, publiait récemment à Florence le troisième volume de ses *Quarant'anni di vita artistica*, où il nous raconte ses pérégrinations aux terres lointaines. Je n'aurais pas à parler de ce livre si l'auteur n'était venu à Pétersbourg en tournée artistique pendant le dernier carême. Il nous avait négligés depuis le jour, de sinistre mémoire, où, devant jouer le lendemain, il avait pu être témoin de l'attentat qui priva la Russie de l'empereur Alexandre II. L'artiste dut partir, et depuis nous n'avions plus eu de ses nouvelles que par les journaux et par ses livres. Le public a salué son retour avec bonheur et l'a chaleureusement applaudi. Ces dix années ne l'ont pas vieilli, et nous avons en l'écoutant vu revivre ces personnages si profonds de Shakspere, qu'il comprend si bien et qu'il fait si bien comprendre: Hamlet, Othello, Macbeth, le pauvre roi Lear, etc.

Nous avons eu aussi d'autres voyageurs dramatiques, la troupe des Meininger; dramatiques n'est pas le mot, le drame n'est pour eux que l'accessoire, le principal, c'est la mise en scène; ce qu'ils nous donnent, ce sont des tableaux vivants, des tableaux vivants et parlants, avec un nombre prodigieux de personnages. Nous avons pu voir ainsi la foule romaine autour de Coriolan, le camp de Wallenstein avec toute sa bigarrure, etc. C'est très agréable à regarder, mais les Meininger ne fournissent que le cadre de l'action. Quant aux scènes passionnées, ils les donnent par-dessus le marché, comme Claude Lorrain donnait par-dessus le marché les personnages plus que médiocres qu'il plaçait dans ses admirables paysages. Les Meininger, qui en étaient à leur seconde apparition ici, ont

amusé cette fois encore, mais on ne peut guère leur conseiller un troisième voyage.

Nous avons maintenant un théâtre de Lilliputiens, des nains et des enfants, des voyageurs aussi, qui jouent en allemand des pièces adaptées à leur taille et à leur âge. Ils ne les jouent pas mal et il est amusant de les voir manœuvrer, danser et chanter des airs populaires français sur des paroles allemandes. Quant au théâtre allemand officiel, il est condamné, et le 1/13 mai il sera fermé définitivement comme théâtre subventionné.

J'aurais dû commencer par les expositions. Les expositions sont en effet le grand événement mondain du printemps. Elles sont généralement closes à Pâques, et quand Pâques est en avance, comme cette année, on les abrège.

La première a été consacrée à la France. Un architecte russe, M. Gontcharov, a eu la patience de dessiner à l'aquarelle tous les détails de l'exposition parisienne et de les reproduire en miniature à l'usage des Pétersbourgeois qui ne l'avaient pas vue ou qui pouvaient être curieux de la revoir sous forme lilliputienne. Il a fait en cela une véritable œuvre d'art et qui est fort appréciée, car l'exhibition dure toujours. En même temps a paru, sous ce titre: *La France triomphante*, tout un volume en langue russe, accompagné de trente et une belles gravures sur bois et contenant une description complète de l'exposition de 1889.

Puis nous avons eu les expositions artistiques de peinture et de sculpture, quatre grandes expositions, sans compter les petites.

L'exposition *ambulante* a été prête la première. Un certain nombre de peintres se sont associés pour exposer en commun des tableaux qui, après avoir figuré à Pétersbourg, sont expédiés pour être exhibés de nouveau dans les principales villes de la Russie et de la Pologne, où ils trouvent généralement des acheteurs. Cette association fonctionne depuis dix-sept ans, et avec succès. L'exposition de cette année était médiocrement satisfaisante. Il y avait quelques beaux paysages, ceux de M. Volkov entre autres, mais il s'en trouvait à côté nombre d'autres, où les artistes, sous prétexte d'obéir à la mode, ont employé des couleurs intenses et pâteuses u'ils n'ont pas su manier. Un tableau aussi a fait scandale. C'est elui où un peintre, plein de foi d'ailleurs, M. Gay, a représenté 'ilate demandant à Jésus: « Qu'est-ce que la vérité? » Pilate, à ute force est acceptable, mais on refuse de reconnaître Jésus dans

cette sorte de bandit maladif et révolté dont l'artiste lui a donné la tournure.

L'exposition de l'Académie des beaux-arts est plus riche. Elle est encore ouverte au moment où j'écris. Là aussi les paysages occupent le premier rang. On prise surtout ceux de M. Orlovskii, un vétéran, et ceux de M. Serguievskii, un nouveau. Ce qui manque aux artistes russes quand ils représentent des personnages, c'est la correction du dessin. Ils n'ont que de mauvais modèles, ou, le plus souvent, ils peignent sans modèles. En revanche ils sont coloristes, soit qu'ils peignent de grandes scènes d'apparat, comme M. Constantin Makovskii, la *Toilette de la mariée,* soit des scènes empruntées aux mœurs romaines et inspirées des peintures de Pompéi, comme celles que MM. Bakalovitch et Losser ont exposées. La sculpture est faible également et par les mêmes raisons. Les Russes ont bien un sculpteur hors ligne, M. Antokolskii, mais celui-là n'expose plus.

L'exposition des aquarellistes n'a mérité que des éloges: peu de dessins faibles et nombre d'excellents paysages. La société des aquarellistes a été fondée voilà dix ans par un amateur de grand talent qui portait un nom français, Villiers de l'Isle Adam, mort l'année dernière. Le premier des aquarellistes du moment en fait de paysages porte aussi un nom français, bien qu'il soit Russe, M. Albert Benois. Ses paysages unissent la vigueur à la suavité ; un dessin ferme et une couleur de velours. Il ne peint jamais qu'en face de la nature.

Une autre exposition où l'esthétique joue un moindre rôle, mais qui ne saurait être passée sous silence, est celle du cercle des dames artistes. Des personnes du monde, des amateurs, des artistes de profession aussi, se réunissent le mercredi dans l'un des palais impériaux, et là on peint à l'huile, à l'aquarelle, on dessine aux divers crayons, on peint sur porcelaine, on fait des dessins en bois brûlé, on exécute de petits travaux d'art industriel, etc., etc. Chaque année il se fait une exposition de ces travaux, quelques peintres connus contribuent à la fête et le produit de la vente est consacré à soulager des artistes ou des familles d'artistes dans le besoin. La présidente est M[me] Couriard, une paysagiste distinguée, dont plusieurs toiles figurent à l'exposition de l'Académie des beaux-arts.

Il y a eu d'autres expositions encore, mais vos lecteurs m'excuseront de m'en tenir à celles que je viens de mentionner. Je ter-

mine en vous signalant une nouvelle publication périodique, la *Revue des sciences naturelles*, de M. Ovsiannikov, professeur à l'université de Saint-Pétersbourg. Chaque numéro se termine par un résumé en français des articles insérés *in extenso* en langue russe. Les numéros nouveaux des *Questions de philosophie*, dont je parlais dans ma lettre précédente, contiennent un article où l'on apprécie avec justesse les rôles de Voltaire et de Rousseau dans la philosophie et la littérature. Les autres articles roulent sur l'esthétique, la philosophie de la science et la question à l'ordre du jour, la liberté de la volonté. Je profite de l'occasion pour relever une légère erreur typographique. Ce n'est pas des *beautés* dans la nature qu'a traité M. V. Soloviev, mais du *beau* naturel. M. Soloviev nie que ce beau existe, en quoi il se trompe fort à mon avis.

JEAN FLEURY.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ANGLETERRE

S'il faut en croire certains critiques influents, un événement considérable vient de se produire dans les lettres anglaises: l'Angleterre a trouvé un nouveau Dickens. Le nouveau Dickens en question est un Anglais élevé aux Indes, M. Rudyard Kipling, qui est rentré ces temps derniers dans la patrie de ses pères pour y publier deux manuscrits dont l'apparition a provoqué l'enthousiasme des journalistes les plus réfractaires à l'éloge. Aujourd'hui la presse anglaise disserte à l'envi sur la date précise où sera publié le prochain ouvrage de M. Kipling, sur les projets qui hantent son cerveau, sur les titres et les sujets probables de ses productions futures: à peine aurait-on plus d'égards pour le poète lauréat lui-même.

Deux petits volumes de nouvelles, *Simples récits des collines* et *Trois soldats* ont suffi pour mettre ainsi en émoi les dispensateurs de la gloire littéraire et, à leur suite, le bon public anglais. Les deux recueils sont consacrés à la description de la vie de la colonie anglaise aux Indes: dans le premier, M. Kipling, nous entretient des faits généraux de cette vie sous ses formes diverses; dans le second il étudie plus spécialement la vie de caserne. Les *Trois soldats* qu'il met en scène sont un Irlandais, un Londonien et un fils du Yorkshire; trois personnages qui, au dire d'un juge qui s'y connaît « palpitent véritablement de réalité au point que l'on peut déclarer que jamais encore il n'y a eu rien de pareil dans aucune littérature. »

Nous n'avons pas le bonheur de connaître à fond, comme l'éminent critique en question, tout ce qui a été produit jusqu'ici dans toutes les littératures; mais nous avons lu, comme tout le monde,

les nouvelles de M. Kipling, avec le plus sincère désir d'en apprécier la nouveauté, et il nous a été impossible de ne pas leur trouver un air de famille très marqué avec beaucoup d'autres histoire que nous connaissions. Elles appartiennent à une catégorie de récits aujourd'hui très commune et très populaire en Angleterre comme en Amérique, récits qui, d'ailleurs, n'ont rien à voir avec Dickens. C'est un genre que l'on pourrait qualifier d'ethnographico-humoristique: son principal représentant actuel est l'Américain Bret Harte; son véritable créateur est un Irlandais des premières années de ce siècle, Charles Lever, dont les romans, à peu près oubliés maintenant, *Charles O'Mallery* et *Harry Lorrequer*, présentaient une image animée et vécue de l'Irlande à leur époque. La littérature dont nous parlons pourrait également être appelée le roman colonial. Lorsque le hasard fait naître un artiste dans ces pays où s'est étendue la domination anglaise ou américaine, l'Inde, le Canada, l'Australie, la Californie, cet artiste ne manque pas de chercher à amuser ses compatriotes, et en même temps à satisfaire la curiosité géographique de la mère patrie en décrivant les mœurs qu'il observe. Le fond est sérieux et expérimental; la forme est humoristique, le plus souvent à peu de frais; et ainsi le lecteur s'instruit en s'amusant, ce qui est bien l'idéal littéraire des classes éclairées dans les pays de race anglo-saxonne. Un procédé qui est assuré de produire le meilleur effet dans cette littérature, c'est encore de faire parler aux personnages un patois plus ou moins local, et à peu près aussi facile à comprendre pour un lecteur de Londres ou de New-York que le sont pour les Parisiens les vers des Félibres provençaux. Ce goût du public anglais pour le patois a quelque chose de mystérieux, mais il est incontestable, et les plus grands écrivains, Dickens y compris, lui ont payé un large tribut. Aucun pourtant n'en a usé aussi magistralement que M. Rudyard Kipling, et l'on peut bien dire à ce point de vue que rien de pareil ne s'est vu encore dans aucune littérature. Il y a dans ses livres des conversations qui, si elles étaient traduites en anglais, ne seraient peut-être pas très originales, mais qui, sous leur forme présente, intriguent vivement le lecteur par l'étrangeté de leur vocabulaire. Ajoutons, pour être juste, qu'il y chez M. Kipling un autre trait incontestable d'originalité: la litrature anglaise possédait déjà des récits californiens, australiens, nadiens, néo-zélandais, M. Kipling vient de l'enrichir de récits nglo-indiens.

La matière était nouvelle; la façon dont elle est traitée ne l'est malheureusement pas autant. Comme ses rivaux des autres colonies, M. Kipling a représenté une société où règnent encore, dans toute leur pureté idéale, les vigoureux instincts primitifs. Ses héros ne cessent pas de se soûler, de se battre, de jurer et de cracher, tout à fait comme le font les chercheurs d'or du *Far-West* dans les histoires de Bret Harte. Nul doute que la peinture ne soit exacte et qu'elle n'ait de quoi séduire le public anglais par l'heureuse simplicité des mœurs qu'elle retrace; mais nous ne pensons pas que le principal mérite littéraire de *Dictum* soit d'avoir donné une image fidèle des mœurs des comtés d'York ou de Kent; son ethnographie est même assez fantaisiste, et c'est pour d'autres raisons que nous l'honorons. M. Kipling nous fera attendre encore longtemps avant de nous donner un Paul Dombey ou un David Copperfield, qu'il les fasse anglo-indiens ou simplement anglais.

La vérité est que le mérite intrinsèque de l'œuvre du nouveau Dickens a eu fort peu de part dans son succès. Le docteur Strauss a prétendu que Jésus-Christ n'a eu aucun besoin d'exister réellement, et que, s'il n'avait pas vécu, les juifs s'attendaient tellement à la naissance du Messie qu'ils auraient cru tout de même le voir, l'entendre et le crucifier. Il y a aussi d'excellents esprits qui démontrent que Napoléon Ier n'a jamais existé, et qu'il a été simplement une maladie mentale universelle, une hallucination produite dans tous les esprits par l'attente d'un tyran. Si M. Rudyard Kipling n'avait pas eu l'obligeance de naître et de venir des Indes avec ses deux volumes, la critique anglaise n'aurait pas manqué de l'inventer et de lui faire le même succès; car il y a vingt ans qu'elle guette l'avènement d'un nouveau grand romancier, et sa impatience est tout à fait à bout. Plusieurs fois déjà elle a essayé d'organiser le grand homme attendu, le successeur de Fielding, de Scott et de Dickens. Il y a quelques années elle a bien cru trouver son affaire; elle a salué d'acclamations frénétiques un roman de M. Anstey, *Vice-versa*, qui, reposait aussi sur une donnée des plus ingénieuses: un jeune écolier et son père échangeant leurs corps par la vertu d'une pierre magique. Il y avait là matière à une opérette où la famille Brasseur se serait surpassée. M. Anstey après ce début, avait la partie belle, et il lui a fallu mettre dans ses romans suivants une médiocrité infinie pour déconcerter ses admirateurs. Après lui ce fut le tour de M. R. Louis Stevenson; le succès de son roman *Dr Jekyll et M. Hyde* a été si vif que le bruit

s'en est répandu dans l'Europe entière, et que Mme Bentzon a signalé l'ouvrage comme un chef-d'œuvre aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Le sujet de ce roman, même après *Vice-versa*, restait original: cette fois ce n'était plus le père et le fils troquant leurs corps, c'était un seul et même personnage revêtant tour à tour deux formes corporelles suivant qu'il était mené par ses bons ou par ses mauvais instincts. Le roman de M. Anstey méritait d'inspirer un auteur d'opérettes; du roman de M. Stevenson on a fait une pantomime. Mais M. Stevenson, lui non plus, n'a pas su profiter des offres de la gloire; et son dernier recueil de nouvelles n'a plus guère trouvé pour lui faire fête que le fidèle enthousiasme de Mme Bentzon. M. Rider Haggard, auteur de *Cléopâtre* « où le génie plastique de Gautier s'allie avec le pouvoir créateur de Shakspere; » M. Shorthouse, dont le pédantesque *John Inglesant* a été, lui aussi, pris au sérieux dans la *Revue des Deux Mondes*, bien d'autres encore n'auraient eu besoin que d'un tout petit peu de talent pour passer grands hommes et remplir le poste vacant. Ce n'est pas que l'Angleterre manque en ce moment de romanciers agréables. Sans parler de ceux qui sont morts récemment comme Charles Reade, Wilkie Collins et Antony Trolloppe, il y a, par exemple, M. Thomas Hardy, l'auteur de *A l'écart de la foule*, qui a prouvé qu'il savait rendre avec puissance les grandes crises de la passion; M. Blackmore, qui a mis dans ses paysages une fraîcheur et une gaieté sans affectation; M. Clark Russell, auteur de scènes maritimes comparables aux plus poétiques descriptions de M. Pierre Loti. Mais justement parce que ces quelques écrivains ont un talent réel et d'un effet durable, le critique et le public sentent bien qu'il est impossible de faire passer pour des chefs-d'œuvre d'estimables ouvrages dont tout le monde mesure, en même temps qu'il les apprécie, les honnêtes qualités. Et en attendant que le romancier de génie espéré finisse par se montrer, le roman anglais se discrédite peu à peu dans l'estime du public anglais. La grande majorité des lecteurs s'adressent aujourd'hui aux romanciers parisiens. Il n'y a plus guère pour lire les œuvres en trois volumes des romanciers nationaux que les filles, jeunes et vieilles, abonnées aux bibliothè-
s circulantes, et à qui une petite charrette, conduite par un
·, vient apporter chaque matin la petite provision de rechange.
;nez-y, si vous voulez, les Anglais voyageant sur le continent;
x-là auront toujours à la main un roman de la collection Tau-
itz; mais c'est seulement à cause de ce besoin singulier qu'é-

prouve l'Anglais d'affirmer sa nationalité dès qu'il est sorti de son île. En somme, on ne lit plus guère les romans anglais: encore les lit-on plus qu'on ne les estime, et cela tient à diverses causes qu'il serait intéressant d'étudier.

L'une de ces causes, celle qui se présente la première à l'esprit, est le dédain naturel de la race anglo-saxonne pour toute représentation artistique des réalités de la vie; dédain assez inexplicable d'ailleurs de la part de la race du monde qui, dans la vie pratique, fait le plus grand cas de ces mêmes réalités. Un romancier aurait beau avoir le génie d'observation le plus puissant et la renommée la plus étendue, jamais il ne trouverait parmi les Anglais le même prestige social ni la même considération que l'auteur du plus médiocre poëme philosophique ou du traité le plus abstrus sur les logarithmes. Par un contraste, où il entre peut-être le désir de réprimer des instincts trop naturels, le peuple pratique par excellence respecte beaucoup plus les rêveurs ou les théoriciens que l'homme qui lui montre sa vie telle qu'elle est. Si, — supposition d'ailleurs très improbable, — l'Angleterre rencontrait jamais un nouveau Watteau, elle ne cesserait pas de mépriser son genre tout en l'adorant et de lui préférer les abstractions symboliques de Rossetti et de Burne Jones. Walter Scott s'est attiré plus de réputation avec ses méchants vers qu'avec ses beaux romans; le nom de Dickens n'a pas été moins répandu que celui de Tennyson, mais jamais il n'a été cité avec la même considération. On comprend que dans ces conditions les intelligences d'élite se résignent malaisément à pratiquer un genre qui peut bien apporter la fortune et la notoriété, mais qui sera toujours considéré en Angleterre comme un genre inférieur, quelque chose d'intermédiaire entre la littérature et le journalisme.

Une autre raison d'un ordre plus matériel, c'est précisément la diffusion des bibliothèques circulantes, et par suite l'impossibilité croissante pour le romancier d'un nombre considérable d'éditions. Les Anglais sont si persuadés de l'infériorité littéraire du roman, qu'ils évitent, pour ainsi dire, de ranger dans leurs bibliothèques des œuvres dont, au fond, ils sont bien autrement curieux que de poëmes ou de sermons. Chacun tient à lire le roman nouveau dont le journal a donné l'analyse et constaté le succès; mais la bibliothèque circulante est là; elle prête les trois volumes (car l'habitude de mettre les romans en trois volumes assez chers est encore une des causes dont il faudrait parler); la dame les parcourt le

soir sur le sofa pendant que son mari est allé fumer un cigare; les demoiselles en lisent chacune un volume pour avoir plus tôt fini; le lendemain le roman passe dans une autre famille; il a bientôt fait le tour du quartier. Mais bah! ce n'est qu'un roman et ne mérite guère plus d'égards!

Il y a une troisième raison plus grave à cette déchéance du roman anglais. On peut avoir toutes les théories littéraires qu'on jugera à propos; mais c'est un fait incontestable que la tendance dominante du roman pendant les vingt dernières années a été le réalisme, c'est-à-dire l'observation franche de la vie et la nette expression des choses observées. Or, le réalisme ainsi entendu, ni les romanciers anglais n'ont jamais voulu le pratiquer, ni le public anglais ne se résoudra jamais à l'admettre. C'est un principe établi au fond du cœur anglais que la nature ne doit pas être montrée ouvertement et qu'il y a beaucoup de ses parties qui doivent être obstinément voilées. C'est ce que déjà dès le dix-huitième siècle l'Europe entière connaissait sous le nom d'hypocrisie anglaise, mais en vérité *hypocrisie* n'est pas dans l'espèce le terme qui convient. Si les Anglais se croient tenus de dissimuler le fond de leur nature et de garder pour eux ou pour leur intimité une bonne partie de leurs sentiments les plus vifs, cela provient surtout de leur désir d'amortir et de décourager la violence primitive de ces sentiments. Ils n'ont pas, comme les peuples latins, la force de contenir leurs instincts sans pour cela y renoncer; il faut qu'ils les enfouissent tout à fait ou qu'ils les laissent s'épanouir dans leur brutalité. Aussi est-ce un sentiment de conservation personnelle et non pas simplement l'hypocrisie qui fait craindre aux Anglais le réalisme dans l'art. Les passions de Coupeau ou de Nana pour eux n'apparaissent jamais comme des peintures purement objectives; eux-mêmes ont trop à lutter contre la force des passions natives pour apporter au spectacle de ces passions imaginaires une curiosité toute désintéressée. Jamais ils ne pourront voir dans le naturalisme une forme purement artistique. La plupart des jeunes étudiants d'Oxford utilisent leur connaissance du français pour lire et relire *Mademoiselle de Maupin;* mais il en est peu qui osent l'avouer, et moins ncore qui se doutent de la valeur littéraire du roman de Gautier. s le lisent parce qu'ils y trouvent des détails passionnés, et en rouissant très sincèrement de la malheureuse inclination qui les force le lire.

Une telle disposition peut être fâcheuse au point de vue litté-

raire par la contrainte et les conventions qu'elle impose aux romanciers; au point de vue social, comment la blâmer? Comment ne pas approuver les Anglais de la discipline morale où ils se soumettent, de l'acharnement qu'ils déploient à écarter de leur portée ces livres réalistes, qu'ils savent bien ne plus pouvoir quitter dès qu'ils les auront dans les mains? N'est-il pas naturel aussi que la partie éclairée du public s'oppose au développement d'une liberté littéraire qui a produit au siècle dernier les œuvres de Smollett et de Wycherley, et, jadis, fait parler un langage bien singulier à certains comiques de Shakspere et de ses contemporains? Somme toute, les choses sont bien comme elles sont; il n'y a que les romanciers qui y perdent. Aussi bien Dickens avait-il trouvé le moyen de s'accommoder des exigences idéalistes de son public; et c'est sans doute pour s'y conformer que les nouveaux romanciers imaginent des substitutions d'âmes et de corps, des échanges de personnalités, ou bien encore font parler à leurs personnages une langue incompréhensible, sous le prétexte qu'ils sont Indiens ou néo-Zélandais.

Peut-être est-ce dans cette dernière raison qu'il faut chercher l'explication d'un autre fait incontestable: de la grande supériorité, tant numérique que littéraire, des romancières sur les romanciers. On peut bien dire que depuis George Elliot les femmes tendent avec succès à accaparer le roman anglais. N'ont-elles pas naturellement des aspirations plus modestes, des exigences plus restreintes, et plus de facilité à être émouvantes sans le secours de la vérité ni de l'observation? Une femme qui occupe le premier rang parmi ces maîtresses du roman anglais, Ouida, vient précisément d'ajouter un nouvel ouvrage à la longue série que nos lecteurs ne peuvent manquer de connaître. L'histoire de *Syrlin* nous fait pénétrer dans les plus hautes classes de la société anglaise; elle nous fait assister aux amours platoniques et d'ailleurs cruellement punies de la femme d'un grand seigneur avec un comédien retraité. Malheureusement, les lecteurs eux-mêmes expient par une assez forte dose d'ennui l'avantage d'être introduits dans la société la plus distinguée. La peinture des mœurs aristocratiques, du reste, a toujours beaucoup moins réussi à Ouida que celle des mœurs populaires italiennes; et nous serions désolés que la critique que nous sommes forcés de faire de *Syrlin* retombât sur quelques-uns des romans précédents de l'auteur, *Ariadne*, *Signa*, *Pascarel*, etc. Même dans *Syrlin* il y a des dialogues assez vivant

et plus d'un trait agréable. Nous conseillerions seulement à Ouida de ne pas faire parler le français à ses personnages lorsque cela n'est pas absolument nécessaire; elle évitera ainsi de petites erreurs qui lui sont communes avec la grande majorité de ses collègues anglais, mais qui sont spécialement fâcheuses si l'on songe au nom français que cache son pseudonyme. Il est certain, par exemple, que lorsque *Syrlin* s'excuse d'un retard par un télégramme ainsi conçu: « Détenu, mille pardons, » les lecteurs s'attendent tout d'abord à apprendre qu'il vient d'être mis au poste.

Mme Oliphant est, dans un genre tout différent, une digne rivale de Ouida; elle l'égale en renommée, peut-être la dépasse-t-elle en fécondité. Des deux histoires qu'elle vient de publier, l'une, *La fille du duc,* nous introduit à son tour dans la plus haute société; l'autre, *Le fugitif,* nous promène à travers la France en compagnie d'un banquier en rupture de banque. Ni l'une ni l'autre, au surplus, n'ajouteront rien à la réputation de l'auteur des *Dames Lindores.*

C'est encore une dame auteur, qui, sous le pseudonyme de Vernon Lee, a enrichi les lettres anglaises de divers travaux d'histoire et de critique. Cette fois Vernon Lee s'est essayée dans le genre du conte fantastique, et a repris pour cette occasion le titre de *Les hantises,* déjà donné, comme on sait, par M. Édouard Dujardin à un remarquable recueil d'études psychologiques.

Le livre de Vernon Lee n'a d'ailleurs rien de commun avec l'ouvrage français de M. Dujardin; il contient divers récits de femmes perverses qui essayent de séduire et de perdre des âmes de jeunes gens; et l'auteur y a mis parfois une puissance d'évocation, un sentiment de l'effet tragique et une élégance de forme tout à fait remarquable, sans atteindre jamais à l'horreur tragique de Poë, de Villiers de l'Isle-Adam, ni de Balzac, qui, comme on sait, a traité un sujet analogue dans le plus beau de ses *Contes drôlatiques.*

Enfin, la liste des nouveaux romans anglais se complète par une traduction du merveilleux roman de Tolstoï: *La sonate de Kreutzer.* A peine le livre est-il paru que les critiques s'accordent ...éclarer que « c'est l'œuvre d'un fou dangereux. »

Les œuvres inédites de Thomas de Mincey annotées par James ...g sont intéressantes surtout parce qu'elles sont les œuvres ... plus grand poète en prose de l'Angleterre. De Mincey a eu une ...lité extrêmement rare en Angleterre, une souplesse de talent

infinie qui lui a permis de traiter les sujets les plus divers avec la même originalité et la même indifférence supérieures.

C'est ainsi que le nouveau volume contient un essai sur la littérature grecque, un autre sur le duel, un autre sur la rébellion indienne. Cette souplesse a donné à De Mincey dans son pays une réputation de *fumisterie* et l'on y a vu la marque d'une immoralité secrète; ce qui empêche aujourd'hui encore l'auteur des *Suspiria de profundis* d'être considéré comme il y aurait droit par les littérateurs anglais.

Terminons en signalant deux ouvrages politiques qui font en ce moment grand bruit: le livre de M. Hurlbert sur *La France et la république* et les *Problèmes de la plus Grande Bretagne* de sir Charles Dilke. Le premier est une étude très consciencieuse de l'état présent de la France, gâtée seulement par un parti pris trop manifeste de dénigrement: le second, au contraire, est un ouvrage d'une hauteur de vues et d'une impartialité incomparables, mais les journaux ne peuvent avoir manqué de vous en avoir déjà longuement parlé.

J. P. Nichol.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN SUISSE

SOMMAIRE. — L'inauguration du buste d'Albert Richard. — La folie de Jean-Jacques Rousseau.

Frédéric le Grand disait: « J'ai chanté mon *turlututu.* » Appliquons le mot ici: nous allons chanter le nôtre, mais nous n'avons pas la prétention de faire oublier celui de notre prédécesseur. Quant à l'orientation de nos idées, elle est indiquée dans un apologue oriental que M. Catulle Mendès raconte dans l'un de ses livres et qui vaut d'être rapporté:

« Une fois Aboul-Kaçen-Mansour, comme il achevait de composer un ghazel sous les rosiers géants de Thous, vit apparaître un génie couronné d'or et de pierreries, qui lui dit:

« — Si tu le veux, toutes les richesses de ce monde seront à toi, Ferduçi! et tu régneras sur toutes les nations de la terre.

« — Je le veux!

« — Va donc dans la clairière de la forêt voisine: c'est là que le roi Salomon se reposa, une après-midi d'été, et c'est là qu'il a passé son miraculeux anneau à la tige verte d'un lys dont la fleur était encore captive dans son étroite enveloppe. Va, prends l'anneau, afin que tous les sceptres avec tous les trésors appartiennent à toi seul.

« Aboul-Kaçen-Mansour alla dans la clairière, il vit la tige, il ·t l'anneau, comme un doigt vert, très long, dans une bague. Mais poète ne s'empara pas du prodigieux talisman en qui réside la alisation de tous ses rêves; car, depuis le temps où le roi Saloon se reposa, une après-midi d'été dans le bois, la fleur s'était

épanouie, largement, hors de son étroite enveloppe, et Ferduçi n'aurait pas pu dégager l'anneau sans froisser un peu le beau lys virginal. »

I.

La section de littérature de l'institut national genevois a inauguré au commencement d'avril le buste d'Albert Richard, le « poète national, » dont elle avait pris l'initiative et qui orne aujourd'hui la salle des Pas-Perdus de l'université où se trouve déjà celui de Marc Monnier. La cérémonie a eu lieu à l'issue de la séance publique que la section littéraire de l'institut donne chaque année à l'Aula et MM. Eugène Richard, conseiller d'état chargé du département de l'instruction publique, et Alfred Didier, conseiller administratif, y ont prononcé d'intéressantes allocutions.

Albert Richard est né à Orbe (Vaud) en 1801. Son père était un simple barbier, « dont les facultés intellectuelles offraient une certaine analogie avec celles de son confrère Figaro » et qui mourut peu après la venue de l'enfant. Celui-ci n'eut pour soutien que l'amour de sa mère, « femme d'esprit et de courage, mais sans fortune » et il fit « de bonne heure une étude pénible de la dureté, de l'égoïsme, du sans-cœur de la plupart des hommes. » Mais il montra de bonne heure aussi une imagination ardente, une curiosité infinie, un assoiffement de connaissances que rien n'apaisait. Il lit tous les livres qu'il peut se procurer, il imite tous les héros qu'il rencontre dans ses lectures.

« Par une sorte de prévision des luttes qui m'attendaient, poussé d'ailleurs par un vif enthousiasme pour le grand et peut-être pour l'extraordinaire, je résolus, tout enfant, d'endurcir mon corps à la manière des anciens, d'être un homme de fer comme les Spartiates et comme nos vieux Suisses. » Il se mit alors à un régime de privations et de fatigue. Il entre chez un menuisier, ensuite chez un imprimeur. Puis, il s'enfuit à Paris où, pendant près de trois ans, il mena une vie de privations et d'espérances. Comme il était doué d'une volonté remarquable, il commença à faire des études sérieuses, fréquenta des littérateurs, entre autres Victor Hugo et Louis Reybaud. Il était à la fois correcteur d'épreuves et rédacteur de prospectus, dans une librairie à qui les journées de juillet 1830 furent

fatales. Il dut donc revenir à Genève où il entra d'abord comme sous-maître dans une maison d'éducation. Quelque temps après, il fut nommé professeur de littérature française au gymnase supérieur de Berne et l'année suivante à l'université de cette ville. Le gouvernement bernois avait espéré faire d'Albert Richard un écrivain gouvernemental. Quand on vit qu'il y fallait renoncer, on lui fit la vie dure à tel point que bien des années plus tard il rappelait amèrement son séjour dans la ville fédérale, s'appliquant l'exemple de M. Bombelles, ambassadeur, qui considérait son séjour à Berne comme un acompte sur son temps de purgatoire.

Albert Richard eut à subir tous les tracas imaginables. Au bout de sept années, il se vit déclaré incapable d'enseigner le français aux Bernois et remplacé immédiatement au gymnase supérieur. Il revint à Genève sans trop de regret et après quelques petites aventures on lui donna une chaire à l'académie.

« Albert Richard, qui, nous le reconnaissons, manque un peu de souplesse et de grâce, dit M. Julliard, a reçu en don, comme A. Barbier, la force et la chaleur. Il n'est pas seulement le chantre des vieux guerriers suisses ; il est, surtout, digne d'eux par la vigueur et l'héroïsme, par la nature même de son inspiration et de son caractère. Son talent a quelque chose de la fierté un peu âpre des montagnes helvétiques; il est robuste, élevé, rugueux, escarpé, plutôt que délicat et riant. Ses vers ne sont pas de petits ruisseaux frais et limpides, qui murmurent doucement sur le sable entre deux rives fleuries; ce sont des ravines, tantôt lumineuses, tantôt sombres, suivant qu'elles sont éclairées par le soleil ou qu'elles courent sous les bois, et qui bondissant sur les cailloux, ont une allure inégale et une voix un peu rude. »

La poésie du chantre de *Morat* ne présente aucune des préciosités et aucun des raffinements de l'école parnassienne contemporaine; elle ne cherche ni les rimes rares et opulentes, ni les images imprévues, ni les épithètes chatoyantes et colorées, ni les expressions câlines et familières; elle ne se perd pas dans les petits détails descriptifs, et parle à la pensée bien plus qu'aux yeux ; aussi dédaigne-t-elle tous ces hochets de fine joaillerie, dont sont ...rties tant de poésies de notre époque; pas de hors-d'œuvre, pas ... petits coups de pinceau, de jeux de lumière; mais un dessin ...goureux, des couleurs franches et peu nuancées, des contours ...rmes et parfois brusques et anguleux. Nous ne saurions mieux ...re que de donner une pièce de Richard qui nous paraît pré-

senter assez complètement le talent d'Albert Richard. C'est un sonnet:

Quand je vois un cheval assommé par son maître,
Je me dis: Que ne suis-je un instant ce cheval,
Pour briser du sabot le front de ce brutal,
Et le pétrir, ainsi qu'il mérite de l'être!

Pour le chien qu'on torture, ou tout autre animal,
Je forme un vœu pareil. Je voudrais me repaître
Du lâche, à mon plaisir, et lui faire connaître,
Sous ma griffe ou ma dent, ce que c'est que le mal.

Partout la cruauté, fille de la bassesse,
Et la force, affreux droit d'écraser la faiblesse,
Et le crime hardi, triomphant et moqueur,

Appellent chaque jour la céleste vengeance.
Hélas! je n'ai jamais su pardonner l'offense,
Tant l'horreur de l'injuste est profonde en mon cœur.

Nous avons cité tout à l'heure M. Julliard; cette citation fait partie d'une intéressante notice [1] qu'il a publiée à l'occasion de l'inauguration du buste du poète national. Il y a joint une nouvelle dont l'accent comique nous plaît, mais qui ne nous paraît pas à sa place.

II.

M. le docteur Châtelain est à la fois un de nos meilleurs conteurs et une de nos autorités médicales. Il a fait paraître, il y a quelque deux ans, un volume de nouvelles dont le succès a été rapide, succès léger naturellement, mais il publie aujourd'hui une étude de haute saveur: *La folie de Jean-Jacques Rousseau* [2] dont le succès n'est pas moins vif et qui promet de n'être qu'un feu de paille.

Il y a un point sur lequel les partisans et les détracteurs de Rousseau sont d'accord, c'est celui de son manque d'équilibre

[1] H. Stapelmohr éditeur, Genève.
[2] Attinger éditeur, Neuchâtel.

moral, de sa folie. Cela ressort des confidences de beaucoup de ceux qui l'ont connu, c'est à quoi concluent la plupart de ceux qui l'ont étudié. Les spécialistes, qui l'ont examiné à un point de vue exclusivement médical, ont montré une affection très caractérisée, mais soit insuffisance de compétence, soit insuffisance de renseignements, aucun n'est arrivé à un résultat aussi complet que M. Châtelain, aucun n'est allé aussi loin que lui dans le cerveau du grand philosophe. Jean-Jacques a ceci de particulier, qu'on l'aime ou qu'on le déteste, il ne rencontre pas d'inffèrents; il est impossible de le regarder froidement; aucun de ceux qui se sont approchés de son œuvre n'a pu se garder contre un enthousiasme trop vif ou contre une antipathie irréfléchie. Ce ne sont pas naturellement ces derniers qui l'emportent, mais ils sont un nombre et, chose curieuse, ce n'est pas en Suisse qu'il s'en trouve le moins. Un instant, au premier abord, nous avons cru que M. Châtelain venait se ranger parmi eux. Ce titre *La folie de Rousseau,* ne nous disait rien qui vaille, mais, le livre lu, nous sommes heureux de reconnaître qu'il n'a rien de sectaire et qu'au contraire l'auteur, dans le domaine sévère où il s'est placé, ne cache pas son amitié pour son sujet, comme s'il pensait qu'on ne comprend bien que ce qu'on aime. Augustin Thierry dit: « La sympathie est l'âme de l'histoire. » Il se dégage de l'étude de M. Châtelain une pitié infinie pour celui qui a écrit avec raison: « Ma naissance fut le premier de mes malheurs, » une impression qui vous oblige à vous incliner devant ce génie luttant sans cesse contre une destinée lamentable.

Le caractère vrai de Rousseau est fort difficile à fixer, dit M. Châtelain; toutes les couleurs de la palette ont servi à le peindre, et on ne sait trop laquelle domine. Les uns en font un homme insupportable, orgueilleux à l'excès, les autres le racontent modeste, infiniment bon et n'ayant en vue que le culte de la vertu. Les uns et les autres ont raison, Rousseau est « l'homme des contrastes, l'inconséquence faite chair. » Il avait toutes les qualités et tous les défauts, mais il manquait d'un centre de gravité moral; il était toujours dans les extrêmes; on le voyait blanc, il suffisait d'un rien pour le faire noir. Dans une série de dialogues entre un Français qui attaque Rousseau et Rousseau lui-même qui se défend, il dit:

Voulez vous avoir une idée de mes observations? Prenez directement et en tout, tant en bien qu'en mal, le contre-pied du Jean-Jacques de vos messieurs. Le leur est féroce, cruel et dur jusqu'à dépravation; le mieu est doux et compatissant jusqu'à la fai-

blesse. Le leur est intraitable, inflexible et toujours repoussant; le mien est facile et mou, ne pouvant résister aux caresses qu'il croit sincères et se laissant subjuguer, quand on sait s'y prendre, par les gens même qu'il n'estime pas. Le leur, misanthrope, farouche, déteste les hommes; le mien, humain jusqu'à l'excès, est trop sensible à leurs peines, s'affecte autant des maux qu'ils se font entre eux que de ceux qu'ils lui font à lui-même. » Comment ceci peut-il être cela, car cela est aussi exact que ceci ? Ici on sent une lacune dans ce puissant esprit, un vide, une tare. L'harmonie est détruite, l'unité est rompue. Et la lacune va croissant comme une fente.

Les bizarreries et les inconséquences de Rousseau datent de son enfance, et depuis ses premières années, « depuis Lausanne où il donne un concert sans savoir le premier mot de la musique, ces étranges symptômes de son manque d'équilibre mental augmentent avec les années et l'apparition des idées fixes. Cadrant d'abord très bien aux excentricités de son caractère et aux paradoxes auxquels il se complaît, ils restent dans la première partie de sa vie en deçà de certaines bornes. Mais plus il avance en âge, plus le délire l'absorbe, plus aussi ses actes revêtent un caractère franchement pathologique. » Il se voit entouré d'ennemis acharnés à sa perte, il se représente les gouvernements ligués contre lui et il fuit de lieu en lieu, comme une bête fauve. Certains aliénés se vengent de leurs persécuteurs le mieux qu'ils peuvent, dit M. Châtelain. Ils sont les plus dangereux, car ils accomplissent un crime avec la conscience de remplir un acte de justice et de dignité personnelles. D'autres au contraire restent passifs, trouvant qu'il vaut encore mieux souffrir le mal que de le faire. Ils se contentent de plaintes aux autorités, de recours aux tribunaux, de demandes d'explications.

Rousseau est de ceux-ci. Jamais son délire ne devient actif; il se plaint sur tous les tons, se défend à coup de mémoires, écrit dans ce but les *Confessions*, les *Dialogues* et les *Rêveries*, demande à haute voix la justice qu'on lui refuse, mais ne cherche pas à se la faire lui-même. « Jusqu'en cette extrémité sa douceur naturelle, l'instinct d'équité et de soumission à la loi qui ne l'abandonnent pas un instant font valoir leurs droits. » Il s'est fait insupportable; il oblige ses meilleurs amis à rompre avec lui. Mme d'Épina écrit dans ses *Mémoires :* « Je suis bien affectée de la mélancol qui s'est emparée de Rousseau depuis quelque temps. Il est ma heureux et lui-même paraît en ignorer la cause. Il se dépla

Paris l'ennuie, ses amis lui sont plus à charge qu'agréables; tout ce qu'il voit, qu'il entend le révolte et lui fait prendre les gens en déplaisance. » Au cours de son voyage en Angleterre avec David Hume, alors son ami: « Nous étions couchés dans la même chambre et plusieurs fois au milieu de la nuit, je l'entendis (Hume) s'écrier avec une véhémence extrême: *Je tiens J.-J. Rousseau.* » A Douvres, les vents contraires ne permettent pas de s'embarquer et Rousseau, croyant à un complot, monte sur une élévation de terrain d'où il harangue le peuple. Pour se justifier, pour que le public juge entre ses détracteurs et lui, il écrit mémoire sur mémoire, mais il voit ses ennemis empêcher la propagation de ses écrits. « Alors ne pouvant plus me confier à un seul homme qui ne me trahît, je résolus de me confier uniquement à la Providence », et il projeta de déposer son manuscrit sur l'autel de Notre-Dame; mais le jour où il vint mettre à exécution son projet, il trouva l'église fermée. Il écrivit ensuite des *Billets circulaires à tout Français ami de la vérité.* C'étaient des justifications manuscrites qu'il distribuait lui-même aux passants dans les promenades, dans les rues.

Ceux qui vivaient autour de lui ne doutèrent guère de son état. Mme d'Épinay dit quelque part: « Mlle Levasseur est venue m'apporter trois copies; elle prétend que Rousseau a l'âme malade; il passe les jours et les nuits à pleurer, il parle tout seul la nuit. » Grimm de son côté écrit à Mme d'Épinay: « Je pense comme vous que Rousseau devient fou, je ne sais pourquoi vous vous étonnez; je l'ai toujours bien prévu. » La mort de Rousseau fut donc naturellement attribuée au suicide. On prétendit qu'il s'était tiré un coup de pistolet dans la tête et cette idée prévalut dans l'opinion, malgré l'autopsie faite par cinq médecins, autopsie qui ne révélait aucune trace de balle, aucune lésion, si ce n'est une légère déchirure au front occasionnée par la chute du défunt sur le carreau de sa chambre. Le docteur Roussel pense avec beaucoup de raison que le pauvre philosophe est mort, poussé brutalement par Thérèse sur un angle de cheminée devant laquelle le corps était étendu. « Thérèse ivre et furieuse de reproches mérités aurait brutalement poussé le vieillard chancelant et ainsi occasionné sa mort, toutefois sans intention de la donner.... Sa culpabilité, si ce n'est d'assassinat, au moins d'homicide par coups et blessures ayant entraîné la mort, paraît ressortir des variations et des contradictions de Thérèse elle-même en ses témoignages. »

Quelques-uns qui manquaient d'informations ont vu les causes de la folie de Rousseau dans son orgueil, dans son infirmité, les mauvais traitements dont il fut l'objet. Il est évident que toutes ces choses ont contribué à développer en lui le mal, mais il en avait apporté en naissant le germe. La théorie de l'hérédité n'a pas d'exemple plus complet que celui-là. Deux historiens genevois, MM. Dufour-Vernes et Eugène Ritter ont écrit de curieuses études sur la famille de Rousseau et nous ont montré que celle-ci se composait surtout « d'hommes de plaisir, de femmes qui luttent ou se livrent à l'insouciance, d'enfants qui se perdent et ne se retrouvent pas. » Il ont même trouvé quelques cas de folie, entre autres celui d'un cousin de Jean-Jacques qui eut un accès subit. Il était impossible qu'il sortît d'un tel milieu un fruit sain. Les vices de cette famille produisirent donc un enfant malade, chétif, nerveux à l'excès.

On pense à la définition de Moreau de Tours: « Le génie est une névrose, » et aux théories de M. Lombroso sur l'origine pathologique du génie.

LOUIS DUCHOSAL.

LA VIE EN ITALIE

Les dieux s'en vont et malheureusement ils emportent leurs œuvres. C'est dommage car dans le nombre il y en avait de vraiment charmantes. Je fais cette observation à propos du printemps. C'est un fait observé, prouvé, acquis, que désormais il n'y a plus de printemps. Et ce qui est encore pire il n'y en a plus même en Italie où des poètes ont soutenu sérieusement que notre climat est un printemps éternel. Je ne sais pas au juste ce qui arrivait du temps de ces messieurs. Je suis même tenté de croire, ne voyant pas de cheminées dans les vieilles maisons des plus grandes villes d'Italie, que dans les siècles antérieurs à celui qui a vu appliquer les immortels principes, et s'étendre le gouvernement constitutionnel, il ne faisait jamais froid en hiver. Quant à l'été, il paraît, et ces messieurs ne font que le confirmer, que les ardeurs du soleil étaient continuellement tempérées par des brises, des zéphirs, des vents légers, qui se suivaient régulièrement à certaines heures du jour et de la nuit, exactement comme les factionnaires à la porte des édifices publics.

Eh bien, soit que les dieux en s'en allant aient emporté leurs œuvres, pour rendre la vie plus dure aux mortels qui ont voulu se passer d'eux, soit que le printemps lui-même, excédé par les louanges des poètes, ait voulu les faire passer pour menteurs, le fait est que les arrière-saisons en général, et le printemps plus particulièrement, ont désormais passé à l'état de légende. Il y a dix jours on grelottait encore, aujourd'hui nous avons une température d'étuve, et nous transpirons comme si nous y étions renfermés. Les seuls qui croient encore au printemps, sont les grands magasins qui an-

noncent á grand renfort de grosse réclame, l'ouverture de leurs expositions de robes et d'habits de printemps, mais les magasins non plus ne sont pas de bonne foi, car dans ces expositions on voit beaucoup de redingotes d'hiver qui n'ont pas trouvé d'acheteurs, et des robes de percale qui ont devant elles cinq longs mois qu'elles peuvent utiliser à la recherche d'appas à couvrir, ou a faire valoir, si on l'aime mieux.

La disparition du printemps exerce une fâcheuse influence sur la vie sociale. Ce sont d'abord les charmantes parties de campagne qui finissaient toujours par une petite sauterie improvisée (plus ou moins) et qui ont été retranchées des mœurs du *high-life*. Pas moyen d'aller à la campagne quand il pleut continuellement, ou qu'il fait froid, ou qu'on a 30 degrés à l'ombre, et pis encore quand ces trois vicissitudes météorologiques arrivent dans la même journée. On a donc remplacé les parties de campagne par les *garden-parties*, ou lorsque la pluie arrive on s'enferme dans la maison de l'amphitryon, où l'on fait servir plusieurs tournées de glaces au plus fort de la chaleur. Malheureusement, la fièvre des bâtisses a diminué dans les villes l'espace qu'on réservait aux jardins, et il n'y a plus que les rois et les princes de la banque qui aient encore des lopins de terre à découvert, avec quelques arbres exotiques qui souffrent teriblement de nostalgie. Voilà tout ce qui nous reste en fait de jardins.

*
* *

La municipalité de Rome a voulu, à l'occasion des fêtes de mai, donner aux nobles étrangers accourus pour le tir national, et spécialement aux français, une idée des réceptions qu'on peut faire dans un musée de sculpture. Avec un grand bon sens, et après le *fiasco* du bal donné à la villa Borghese, elle n'a pas même voulu que sa réception eût l'air d'un bal, et elle a totalement supprimé la musique, en parquant ses musiciens assez loin du palais où la réception a eu lieu. C'était donc un *raout*, mais un raout qui avait pour cadre le palais des *conservateurs* et celui des *musées;* ce n'était pas une soirée ordinaire. Sous la lumière électrique et celle du gaz, les statues avaient l'air de recevoir les invités tout autant, et peut être plus, que les conseillers municipaux; et les *fedeli* ou huissiers capitolins, vêtus de leurs uniformes anciens autant que vieux, rangés des deux côtés de l'escalier donnaient à cette fête un

air solennel qui lui allait très bien. La foule se pressait partout, mais il y avait un endroit où elle a été toute la soirée presque plus épaisse qu'au buffet; c'était la petite salle où est la Vénus du Capitole. Ce marbre, un des plus beaux que le ciseau grec nous ait légués, était éclairée par des lampes à reflet rose clair, qui donnaient on ne peut plus l'illusion que le marbre était changé en chair vivante. Les étrangers restaient ébahis, et les Romains, pour qui cet étonnant spectacle n'est pas nouveau l'admiraient avec le même recueillement que s'ils l'eussent vu pour la première fois.

*
* *

Les fêtes de mai auraient bien dû se clore par cette fête municipale. Malheureusement, ce sont les artistes qui ont voulu dire le dernier mot et il faut avouer avec regret qu'on ne peut l'appeler le *mot de la fin* que parce qu'il est arrivé le dernier, mais il a manqué totalement de l'esprit et de la finesse qu'on a l'habitude d'associer à cette phrase.

Leur fête humoristique de Cervara avait splendidement réussi et ils auraient dû s'en tenir là. A la campagne ces armures de preux chevaliers, faites avec des arrosoirs, sont spirituelles, mais transportées dans un salon elles frisent les travestissements de polichinelle. J'aime beaucoup les artistes gais et encore plus les artistes qui ont de l'esprit, mais quand ils veulent faire valoir ces qualités je préfère qu'ils se servent de l'esprit qu'ils ont au bout de leur crayon et qu'ils fassent des expositions de tableaux et de sculptures en parodie comme on en a fait dernièrement à Florence. Au contraire, inviter un public qui leur témoigne de la sympathie, lui faire payer dix francs le billet d'entrée pour l'amuser avec des tours de théâtre forain, ou de baraque de quartiers excentriques, c'est ce qui ne sied ni à eux-mêmes ni à leur art; c'est montrer qu'ils oublient d'avoir une haute idée de leur grande mission, qui consiste dans le culte de l'esthétique en l'imposant même aux intelligences rebelles. Les artistes romains n'ont qu'à se rappeler les bals qu'ils ont donné autrefois quand ils transformaient leur jardin en *Grotta Azzurra* de Caprée et donnaient aux dames, pour les ;ures du cotillon, des éventails finement peints par eux-mêmes. ›st alors que leurs bals étaient courus; on voyait chez eux pres- ›e plus de diplomates, de généraux et de ministres qu'au Quirinal. › leur souhaite de *revenir à l'ancien,* selon le mot de Verdi; ils

ne s'en trouveront que mieux soit au point de vue de l'encaisse, soit au point de vue de la dignité artistique.

∴

Verdi, dont je viens de citer un mot, en a fait, ou pour mieux dire on lui en attribue, dans ces jours derniers, un autre, qui a pourtant le défaut d'être un peu trop lugubre. Il paraît qu'en lisant la partition de *Cavalleria rusticana,* de M. Mascagni, qu'on vient de donner pour la première fois à Rome au théâtre Costanzi, il a dit: « Maintenant, je puis mourir content, car je laisse un successeur. » Je doute fort que le célèbre maëstro ait pu dire quelque chose de semblable. Avant toute chose, nous savons qu'il est très modeste, malgré son immense talent, et ce mot ne reflète pas ce côté de son caractère. En outre, il n'est pas possible que M. Verdi puisse désigner comme son successeur l'auteur d'un opéra en un seul acte! Avant de donner à ce jeune veinard ce baptême, nous attendons qu'il ait produit d'autres œuvres. Mais ce que je viens de dire ne doit diminuer en rien la grande admiration que mérite M. Mascagni, ni les grandes espérances qu'il a fait naître. Au contraire, je veux vous raconter en quelques mots son histoire qui est des plus intéressantes. Simple maître de musique à cent francs par mois dans le village de Cerignola, M. Mascagni a écrit *Cavalleria rusticana* et l'a envoyée au concours ouvert par M. Sonzogno, malgré les quolibets des bons villageois qui l'entouraient. Rien ne lui était épargné et on le traitait de fou, non dangereux, qu'on laisse promener dans les rues parce qu'il n'a encore mordu personne. En partant pour Rome il avait à peine de quoi faire le voyage en troisième classe, et il est entré dans un hôtel de cinquième ordre, sans savoir comment il payerait la note. Il s'est fait indiquer le théâtre Costanzi, où il est tombé au milieu d'une répétition de son œuvre. A peine a-t-on su que l'auteur était arrivé, tous les musiciens se sont levés et l'ont salué avec des cris d'enthousiasme; les chanteurs, parmi lesquels deux célébrités, M. Stagno et Mlle Bellincioni, ont voulu lui être présentés; M. Sonzogno a couru à sa rencontre, lui demandant d'écrire un opéra en quatre actes pour lequel un laps de trois ans lui serait accordé avec une indemnité fixe de 500 francs par mois. Il a touché en outre 12,000 francs pour prix du concours et le trente pour cent sur les recettes de *Cavalleria rusticana,* comme droits d'auteur. Dès que le public a confirmé le jugement

porté par les artistes, et que l'œuvre de M. Mascagni a retenti sur les clairons de la renommée, les bons villageois de Cerignola ont réuni à la hâte le conseil municipal pour nommer le compositeur citoyen honoraire; Livourne, sa patrie, lui a décrété des honneurs et lui a préparé un accueil splendide; le gouvernement l'a décoré. Peut-on imaginer un passage plus brusque que celui de M. Mascagni, de l'obscurité la plus complète à la plus grande renommée, du mépris aux plus grands honneurs, de la misère à la richesse? C'est à en devenir fou. Cependant, M. Mascagni a gardé sa raison. Il reste modeste. C'est là probablement ce qui prouve la réalité de son génie, autant que le petit opéra, qui du reste est un vrai bijou.

∴

Ne quittons pas encore la musique. Il y a à Rome un salon musical que les étrangers connaissent peut-être mieux que les Romains, et où l'on entend souvent des célébrités devant un public d'élite. C'est le salon de Mme Fabi-Altini, fille d'un célèbre artiste de Berlin, M. Voight, et femme du célèbre sculpteur qui a présidé l'académie romaine de Saint-Luc. J'ai eu le plaisir d'y entendre dernièrement Mme Tiberini. Ce nom qui a quitté l'affiche depuis plus de quinze ans rappellera à beaucoup d'amateurs la créatrice du rôle de *Mathilde de Shabran*, et celui du page Oscar dans le *Ballo in Maschera*. Plusieurs années ont passé depuis ces créations, mais elles n'ont pu entamer la fraîcheur de la voix de Mme Tiberini. Elle vit, riche et honorée dans sa jolie villa de l'Ardenza près de Livourne, et vient une fois par an passer quelques semaines à Rome. Je lui ai demandé par quels secrets elle parvenait à conserver la fraîcheur de sa voix, et elle m'a répondu tout simplement que c'était l'effet de la méthode et de l'exercice. Cette réponse simple et empreinte de vérité, car je sais qu'elle fait tous les jours ses deux heures de solfège, m'a donné à penser. En effet, nous avons maintenant nombre de célébrités musicales qui sont éreintées après deux ou trois ans d'exercice et probablement la raison de cette décadence provient du surmenage. Elles sont obligées de forcer leurs moyens musicaux ainsi que les facultés de leur esprit et de leur santé. Elles doivent apprendre nombre d'opéras, recevoir des visites toute la journée, ccorder des *interviews* aux journalistes, assister à des dîners, à es bals, à des réceptions de cour, et en outre chanter au théâtre au ıoins trois fois par semaine. Il n'y a pas de santé qui puisse résister

à ce surmenage qui s'aggrave d'autant plus qu'il dure toute l'année; car elles savent bien qu'elles en ont pour peu de temps et qu'il faut qu'elles en profitent pour s'enrichir. Les longs voyages empirent encore cette situation.

J'ai demandé à Mme Tiberini, si la musique qui est actuellement à la mode a sa part dans cet éreintement des chanteurs, et elle m'a répondu qu'elle pensait que oui. Le chanteur n'est plus qu'un complément de l'orchestre et doit lui obéir, tout en n'ayant point les mêmes moyens, car la voix n'aura jamais la force de résistance d'un instrument.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, et tout en regrettant sincèrement que nos fils et nos neveux n'entendront pas souvent des voix fraîches et retentissantes, qui sont après tout le meilleur instrument musical qui existe, je me suis empressé d'entendre le plus longtemps possible celle de Mme Angiolina Tiberini-Ortolani, qui avec la complaisance qu'ont toujours les grands artistes, a prié Mme Fabi-Altini de l'accompagner au piano dans plusieurs morceaux. L'art de l'accompagnement dans laquelle celle-ci excelle est un art difficile et il n'y a pas beaucoup de pianistes qui le possèdent. Il exige un certain renoncement de la part de la personne qui l'exerce; le plus grand mérite de celui qui accompagne est de faire briller le chanteur, en s'effaçant, mais aussi et surtout en le soutenant, et en le ramenant quand il s'écarte de la bonne voie, sans que personne s'en aperçoive. Au contraire, les pianistes qui veulent s'imposer font mal chanter, et tout en révélant leur bravoure, ils éveillent un sentiment d'antipathie au grand préjudice de la musique qu'ils jouent. J'ai souvent vu de bons artistes refuser de chanter, de crainte d'être accompagnés par des pianistes d'une certaine renommée, parce qu'ils craignaient d'être obligés à forcer leur voix pour se faire entendre.

⁂

J'ai promis à mes lecteurs, dans ma chronique précédente de leur parler de l'exposition romaine, que je n'avais pu encore visiter assez en détail. J'en dirai seulement quelques mots, car, à part la révélation que la ville de Rome possède des industries que les Romains eux-mêmes ne connaissaient pas, il n'y a pas grand'chose à en dire. Cette exposition a un peu l'air de l'un de ces grands magasins que l'on voit dans les grandes villes, où il y a des rayons pour tous les objets nécessaires à la vie, et rien de vraiment digne

d'attirer l'attention. C'est un établissement Bocconi agrandi, ou un magasin du Louvre où l'on aurait ajouté quelques tableaux et quelques sculptures, ou pour être plus exact, une quantité extraordinaire de croûtes. Car, ce qui m'a surtout frappé dans cette exposition romaine, c'est la perfection artistique de plusieurs produits industriels, et le caractère complètement industriel qu'on observe dans les œuvres d'art. On reste agréablement surpris devant les *arazzi* de l'hospice de Saint-Michel qui sont de vrais tableaux de grand art. On remarque avec le plus grand plaisir les velours frappés et les brocarts de M. Garibaldi. On reste ébahi de voir comment un modeste, mais puissant artiste, M. Bizzarri a su deviner le secret pour *ageminer* les fers et les aciers, qui a été jusqu'aujourd'hui possédé seulement par les Espagnols et les Arabes. Mais les tableaux nous laissent froids, et nous pensons qu'il ne leur manque que les reflets miroitants de l'oléographie, pour devenir des ornements de cabaret de village ou de brasserie des quartiers populaires. A part un tableau de M. Ussi, dont la méthode est peut-être un peu démodée, mais qui qui révèle la puissance d'un maître, il n'y a pas un seul tableau à sujet historique, car je n'appelle pas historiques ces scènes de carnage qui voudraient représenter des batailles. Il serait vraiment trop facile de faire de l'esprit aux dépens des artistes qui ont envoyé le rebut de leurs ateliers, ou qui ont signé de leur nom des études de leurs rapins; mais je les crois suffisamment punis, par le silence glacial qui a accueilli leurs œuvres. Je citerai seulement les trois ou quatre, qui ont été discutés, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de parler de l'exposition sans y avoir été. Plût au ciel qu'il en eût été ainsi, car des noms d'artistes qui m'étaient chers, ne le sont plus maintenant pour moi, après avoir vu les œuvres qu'ils ont envoyées à cette malheureuse exposition. Ce fait me rappelle une réponse d'un célèbre artiste dramatique à un de ses amis qui lui avait donné à lire le manuscrit d'une comédie: « Mon cher ami, dit l'artiste en rendant le rouleau, je t'estimais davantage hier. »

.·.

Chrystus vincit de M. Laccetti voudrait probablement être le uxième pas dans une voie glorieusement inaugurée par son *rystus imperat.* Je suis affligé d'avoir à constater que s'il prole de cette manière dans sa voie, le point d'arrivée ne sera pas

à la hauteur du point de départ. Le *Chrystus imperat* est un tableau historique, de grand art, qui avec quelques petits défauts a une grandeur de conception révélant un artiste; le *Chrystus vincit* est un tableau de genre, un peu porcelaine, d'un sujet déjà magistralement traité par Nono dans son *Refugium peccatorum* et dont la pensée laisse à désirer tout autant que l'exécution. Une pécheresse est agenouillée devant un crucifix au coin d'un bois et trois nonnes la regardent faire. D'un côté un serpent invraisemblable fait concurrence aux troncs d'arbres par sa taille inouïe, et voudrait nous rappeler la légende biblique d'Ève. La pécheresse a enlevé son chapeau et l'a placé avec soin dans un endroit où il ne pourrait pas être foulé pas ses ébats hystérico-religieux; cette circonstance qui révèle des habitudes d'ordre et d'économie fait espérer que la victoire de la religion sur cette âme sera durable, et les nonnes qui l'entourent ont l'air de vouloir tenir compte de cette circonstance pour donner à la pécheresse la place de lingère du couvent. Le paysage qui rappelle un coin de la villa Borghese est traité assez à la légère et manque totalement d'air. Je souhaite à M. Laccetti d'en revenir à son ancien système. C'est le cas de lui répéter le « torniamo all'antico » de Verdi que j'ai cité plus haut.

∴

Sois honnête de M. Veruda est un tableau qui frappe à première vue et décèle un pinceau énergique; mais que de défauts dans la pensée et dans l'exécution! C'est une femme accroupie au pied du grabat d'un moribond ou d'une moribonde, car on ne voit que deux mains ayant l'air de deux griffes, appartenant à un fauve inconnu des naturalistes et qui sortent du bois du cadre; elle cache sa figure entre les draps, dans une pose désespérée, peut-être un peu trop étudiée, mais qui montre que sous son châle en lambeaux et sa robe dont l'étoffe et l'usage révèlent la misère, il y a de la chair vivante. Seulement ces haillons ont furieusement l'air d'un costume mis à la hâte et pour l'occasion, afin de ne pas trop impressionner la mourante ou le mourant, car la demoiselle a oublié de remplacer par des savates ses jolis escarpins à la Richelieu. Mais la mourante ne peut pas voir sous le lit, et c'est de bonne foi qu'elle recommande à la jeune femme de se conserver honnête; elle ne peut deviner que son conseil a furieusement l'air d'arriver après coup.

*
* *

Lacrymae rerum, nous transporte dans un hôpital de fous, ou plutôt de folles dont il nous représente la chapelle peuplée par quatre demoiselles fort bien habillées, quoique de couleurs un peu voyantes, et une sœur de charité perdue dans l'ombre. Par quel hasard laisse-t-on à ces malheureuses les robes qu'elles ont porté à la dernière soirée où elles ont été, ou à la dernière promenade qu'elles ont faite bras dessus bras dessous avec leurs amoureux? En général, dans les hospices on tâche d'effacer de l'esprit des malades le souvenir de ce qu'ils étaient et on leur donne un uniforme. Dans son ensemble, le tableau est monotone, la sœur qui pourrait lui donner un peu de ton est presque invisible et les jeunes personnes, toutes jolies, ont l'air d'avoir été rassemblées exprès par un choix minutieux, pour faire plaisir au peintre qui devait les reproduire.

*
* *

Après ces tableaux qui sont les seuls dont on parle, il y a la foule des *ciociare* qui ne manquent jamais dans les expositions; l'assemblée des odalisques de bal masqué; les brigands d'Offembach; les mousquetaires d'opéra comique; les paysannes avec des figures de comtesses et les comtesses avec des figures de paysannes; enfin, tout l'assemblage de croûtes qui forme toujours le fond de ces fêtes de l'art. Il y a aussi beaucoup de portraits dont quelques-uns assez beaux, mais dont aucun n'est remarquable, et une quantité d'aquarelles dont on me saura gré de ne pas parler. Je fais pourtant une exception pour un *Riflesso* de M. Ferrari qui m'a beaucoup intéressé. C'est une femme bien dessinée qui, au moyen d'un petit miroir, fait refléter sur elle un rayon de soleil et produit un effet de lumière qu'un Flamand ne refuserait pas de signer.

Pour ce qui est de la sculpture, j'en ai dit même trop la fois passée.

*
* *

Milan a eu aussi ses fêtes et ses courses avec un carrousel, or- nisé par le régiment de cavalerie Nice, qui a réussi parfaitement, ıme tout ce qu'on fait dans cette ville aux grandes initiatives ıux grandes ressources.

Turin et Florence ne sont pas restées en arrière dans ces fêtes sportives. Mais c'est Catane qui a remporté le prix en fait de fêtes entre toutes les villes italiennes. Elle a inauguré un magnifique théâtre a qui elle a donné le nom du plus grand de ses fils, Vincent Bellini. Ce théâtre, œuvre de l'architecte Sada, de Milan, a pris rang parmi les plus beaux de l'Italie, où il y en a tant de vraiment superbes et a comblé les désirs des compatriotes de Stésichore, qui en se rappelant qu'au temps des Romains, Catane possédait un théâtre somptueux avec un Odéon y annexé, étaient à raison humiliés d'en être réduits à un simple *Politeama*. Cette inauguration a donné lieu à une série de fêtes, y compris une exposition de tout ce qui a un rapport quelconque avec Bellini. On a réuni tout ce qui existe en instruments de musique, partitions, meubles, etc. ayant appartenu au maëstro. Il y a eu aussi l'inévitable tir au pigeon et la non moins inévitable exposition artistique, à laquelle je souhaite un plus grand succès que n'en a eu celle de Rome.

⁂

Florence a inauguré dimanche passé son monument à Garibaldi. C'est la seconde inauguration de ce genre dans le courant de cette année; car déjà, on a dressé il y a peu de temps, un monument à Daniel Manin. Au train dont on va, il faudra constituer une société ayant pour mission la production des grands hommes, car ceux que nous avons possédé jusqu'à présent sont presque tous *monumentés* et il serait difficile d'en trouver d'autres pour les nouvelles places et les nouveaux squares qui vont s'ouvrir dans les nouveaux quartiers des villes italiennes. Naturellement je n'entends point dire par là qu'on a tort d'élever des statues aux grands hommes. Je pense au contraire qu'un peuple qui honore les hommes qui ont eu une si grande part à la résurrection politique de la patrie, montre une reconnaissance digne d'éloges. Je me permets seulement de douter que cette manie toute moderne d'orner chaque place d'un monument soit toute à l'avantage de l'art. Si au lieu de faire dans toutes les villes d'Italie qui sont, je crois, au nombre de 108, autant de petits monuments à Victor-Emmanuel et à Garibaldi — et il y en a de fort laids dans le nombr — les provinces et les communes avaient concouru aux monuments nationaux qu'on dresse à Rome, je pense que ces monuments auraient pû être plus grandioses, plus dignes des hommes à qui ils sont d

diés, et auraient laissé dans l'histoire de l'art une empreinte bien plus forte. A côté de cette observation purement esthétique je m'en permettrai une autre. La manie d'orner les places publiques, a pris désormais un tel développement dans l'Italie entière qu'il ne faut pas s'attendre à la voir cesser de sitôt. Il s'ensuivra qu'après les vrais grands hommes on en devra chercher de moins grands, au fur et à mesure que les places se multiplient. Nous en sommes déjà presque là. D'ici à quelques siècles, tout le monde saura encore qui étaient Victor-Emmanuel et Garibaldi, mais en sera-t-il de même pour M. Minghetti, M. Sella, M. Cossa, M. Fanti et tant d'autres ? Tout en ayant été des hommes éminents, illustres et utiles dans les fonctions qu'ils ont rempli pendant leur vie, ils n'ont pourtant pas laissé derrière eux un sillon assez profond dans l'histoire politique et littéraire de l'Italie, pour que dans trois siècles une personne, même assez instruite puisse dire exactement ce qu'ils ont fait de grand, sans jeter préalablement un coup d'œil sur l'inscription qui décore le socle de leurs statues respectives. Et si par hasard l'inscription venait à s'effacer !

*
* *

Pour terminer, je dois une réponse à une aimable inconnue qui m'a écrit, en me traitant vertement de polisson — le mot y est — pour avoir dit que les dames qui se trouvaient au bal de la villa Borghese se seraient mises volontiers en costume de déesse pour montrer qu'elles ne craignaient pas la comparaison des statues. N'en déplaise à mon inconnue, je persiste dans mon opinion. Pauline Borghese s'est bien mise toute en peau, comme on dit, pour passer à la postérité non seulement comme personnage historique, mais aussi et surtout comme une femme de la plus parfaite beauté. Le célèbre peintre Makhart a eu pour modèles les plus belles dames de la plus haute aristocratie viennoise. Il n'y a donc rien d'offensant de ma part à supposer la même velléité à d'autres dames également belles et également aristocrates. Du reste, les décolletages à la mode maintenant démontrent que cette velléité existe à l'état endémique. Je ie même que mon aimable et spirituelle inconnue a été à ce bal ns une toilette beaucoup moins montante que sa lettre, en vertu rincipe général qui régit la toilette des dames : plus on est vêtue, ns on est habillée. En tout cas, ce que j'ai dit n'était point un constaté, mais une simple opinion individuelle, qui peut être

erronée, quoique je persiste à la croire juste; et la liberté d'opinion est consacrée non seulement par le statut de Charles-Albert qui est la loi fondamentale du royaume d'Italie, mais aussi par un ancien usage qui a toujours donné le droit aux écrivains de tout dire dans certaines limites. Et ces limites ont été depuis quelque temps reculées si loin qu'il est douteux pour beaucoup de personnes qu'elles existent encore. Il suffit de n'être pas trop cru dans la forme, quant au fond on peut aller aussi loin que l'on veut. Voilà, ma belle inconnue, la profession de foi littéraire, aussi véridique que réaliste, de votre devoué

GREVIUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

Nous avons constaté dans notre précédente chronique que tous les indices et tous les petits incidents survenus indiquaient nettement que les doutes conçus à la suite de la retraite du prince de Bismarck au sujet d'un changement d'orientation de la politique européenne n'avaient pas de fondement. Cette hypothèse est désormais une vérité acquise.

On se rappelle qu'à une autre occasion, lorsque l'empereur Guillaume II monta sur le trône et qu'il fit sa visite à Peterhof, ce qui fut son premier acte, le doute s'étant manifesté que l'empereur poursuivait le but d'une entente cordiale avec la Russie et que la triple alliance était par là en danger, des inquiétudes très vives avaient surgi en Autriche-Hongrie, inquiétudes que trahissait le langage de presque tous les journaux. L'opinion publique dans la monarchie austro-hongroise se montrait fort nerveuse et excitée, et cette excitation avait son contre-coup même à la Bourse. Or, depuis longtemps, tout cela ne se manifeste plus à Vienne; et les discours prononcés tout récemment soit par l'empereur François-Joseph, soit par les présidents des délégations austro-hongroises sont venus ôter toute ombre de doute à ce propos. Ils ont déclaré, en effet, que la triple alliance est plus forte que jamais, et qu'elle reste toujours le pivot de la politique européenne, malgré la retraite de l'homme qui en avait été le fondateur, et bien que ·es relations plus cordiales soient en train de s'établir entre les ıissances qui ne font pas partie de la ligue.

Les intérêts de l'Autriche-Hongrie ne sont menacés nulle part. ans les Balkans, la situation n'est pas changée, et il n'y a aucun ·mptôme que les parties intéressées veuillent porter atteinte à l'équi- ıre actuel, grâce à la bonne volonté de tous les États et surtout

à la puissance des nations alliées, qui se sont faites les gardiennes de cet équilibre.

C'est donc toujours la même situation qui reste avec ses avantages et ses défauts. De cette situation et des dispositions qui en dérivent nous avons en ce moment une preuve frappante en Allemagne, où de nouveaux crédits militaires viennent d'être demandés au Reichstag, et où ils rencontrent une rude opposition surtout de la part la plus libérale de la chambre. La note caractéristique des discussions au sujet de ce projet de loi a été donnée par les arguments mis en avant par M. de Caprivi pour désarmer l'opposition. Ces crédits, a-t-il dit, ne sont qu'une petite partie de ceux, bien plus importants encore, qui devront être demandés pour procéder à une grande transformation de l'armée, transformation absolument nécessaire pour mettre l'Allemagne en mesure de faire face à toutes les éventualités de l'avenir. Par conséquent le Reichstag ne peut qu'approuver les demandes qui lui sont proposées. Il n'y a rien à dire: on ne pourrait trouver un raisonnement plus logique et convaincant!

Mais à côté de ces teintes sombres il y a matière à se réjouir des dispositions de plus en plus cordiales qui sont en train de s'établir entre certaines puissances. Certes les mesures prises par tous les gouvernements en vue de s'armer jusqu'aux dents enlèvent de leur importance aux dispositions amicales qui se manifestent et démontrent toute l'instabilité de la situation présente. Mais il faut prendre le bien comme il vient; et, pour le moment, nous l'avons dit, il y a raison d'être satisfaits des efforts faits de tous les côtés pour dissiper les nuages et les malentendus.

Aussi voyons-nous s'accentuer toujours plus les dispositions cordiales entre la France et l'Italie. Il est vrai que des bruits qui avaient couru, bruits de nature à faire concevoir les plus grandes espérances, ne se sont pas vérifiés. Mais c'était vouloir aller tout de suite trop loin, oubliant que la situation actuelle est très délicate et réclame des procédés d'une extrême prudence. Un fait très important est celui de voir tous les journaux français, même ceux qui auparavant montraient le plus d'inimitié contre l'Italie, changer de langage et témoigner d'une sympathie qui va s'accentuant. C'est un signe manifeste que le rapprochement qui s'opère répond, ainsi que nous le disions la dernière fois, au désir et au besoin des deux peuples.

Mais il serait désirable que le gouvernement français donnât

au gouvernement italien des preuves plus solides de ses bonnes dispositions, en suivant la voie dans laquelle ce dernier s'est engagé depuis quelque temps déjà sur le terrain commercial, dans lequel l'Italie a fait à la France des concessions importantes pour l'abolition des droits différentiels. Quelles sont les véritables intentions du gouvernement français? S'il veut vraiment améliorer ses relations commerciales avec l'Italie, il faut qu'il ne tarde pas trop à traduire ses intentions en faits.

Malheureusement, les tendances protectionnistes de plus en plus accentuées qui se manifestent en France ne nous laissent guère d'espérances à ce sujet. Nous avons à peine besoin de rappeler la votation récente des droits sur les céréales, et la composition de la commission des douanes au sénat, où, sur trente-six membres, vingt-huit sont protectionnistes.

Une autre note très satisfaisante, en ce qui a trait aux relations entre les puissances, et qui intéresse directement l'Italie, nous est venue de la Russie, où le prince de Naples a reçu l'accueil le plus cordial. Ce fait a une importance politique qui ne peut échapper à personne. L'accueil a été non seulement cordial, mais solennel, témoignant de l'amitié sincère du czar pour la dynastie de Savoie et des bonnes relations existant entre les deux États. Il faut se réjouir de cette sympathie entre les deux dynasties, sympathie qui se reflète sur les deux pays, le sentiment des souverains et des peuples étant toujours une base solide et durable pour un bon accord politique. Le crédit de l'Italie, de même que la cause de la paix ne peuvent qu'y gagner.

La façon dont le prince Victor-Emmanuel, de retour de Saint-Pétersbourg, vient d'être fêté à Berlin montre qu'une entente amicale entre les deux nations faisant partie de la triple alliance et l'empire du Nord est en train de s'établir par l'entremise des souverains respectifs.

Pour ce qui est des rapports des autres nations entre elles, comme ils sont le point le plus important de la politique internationale, nous devons constater de quelles dispositions ils témoignent.

Une détente vient de se produire entre la Porte et la Grèce u sujet de la question de Crète, cette dernière puissance ayant éclaré vouloir s'abstenir, à l'avenir, de toute participation aux spirations des chrétiens de l'île, afin d'enrayer tout malentendu rec le gouvernement de Constantinople. Ces dispositions de la rèce, si elles sont vraiment sincères, ne peuvent que profiter à

son crédit et à la tranquillité générale, l'attitude de cette puissance dans la question de Crête ayant été jusqu'ici un des points noirs de l'horizon politique de l'Europe.

Une alliance vient d'être signée entre la Serbie et le Monténégro; mais ce fait a un caractère moins pacifique qu'on ne pourrait le croire tout d'abord. De même l'attitude de la Serbie, qui semble vouloir être l'avant-garde de la Russie dans les Balkans, ou du moins le représentant de ses intérêts, donne à réfléchir. Ses rapports avec l'Autriche-Hongrie se sont tout récemment aigris à la suite des déclarations faites par le comte Kalnocky aux délégations austro-hongroises au sujet de l'attitude du gouvernement de Belgrade. Une protestation vient d'être adressée par celui-ci à son représentant à Vienne, pour être communiquée au comte Kalnocky, protestation par laquelle les régents serbes témoignent de tout leur dévouement pour l'Autriche-Hongrie; mais en dépit de cette profession de foi, nous croyons que le chancelier autrichien a été parfaitement dans le vrai dans son discours, et que l'attitude de la Serbie est le point le plus noir dans l'horizon oriental.

Si nous tournons maintenant les yeux envers l'Europe occidentale, nous ne trouvons presque rien d'important à signaler.

L'Espagne vient de se donner une loi qui sanctionne le suffrage universel. L'éducation politique de la nation est-elle assez mûre pour ces innovations? Il y a lieu d'en douter, et on ne peut guère s'attendre à de bons résultats. Espérons toutefois que le peuple espagnol saura faire des nouveaux droits qu'on vient de lui donner un usage prudent de façon à accroître le crédit des institutions libérales.

En France, quelques escarmouches parlementaires, au sujet soit de la nomination du vice-amiral Duperré au commandement de l'escadre de la Méditerranée, soit de la grâce du duc d'Orléans, ont permis au gouvernement de remporter des votes de confiance à la Chambre.

Le voyage du président de la république dans le midi de la France, a été l'occasion de nouvelles manifestations des populations en faveur de la république. A ce propos l'accueil fait à M. Carnot à Belfort a une importance extrême, même en ce qui a trait à la situation politique. En effet les démonstrations en l'honneur du président de la république ont pris dans cette ville un caractère plus profondément patriotique et national par le con-

cours de nombre d'Alsaciens et de Lorrains, qui avaient franchi la frontière pour prendre part aux démonstrations de leurs anciens compatriotes.

M. Carnot a fait preuve d'une grande prudence et en même temps de dignité, ce qui n'était pas facile, devant se montrer reconnaissant aux sentiments de dévotion patriotique de la députation de l'Alsace-Lorraine sans avoir l'air de provoquer personne.

Entre la France et l'Angleterre il y a en ce moment quelques questions irritantes. Celle de la pêche dans les eaux de Terre-Neuve traîne en longueur, des pourparlers pour des compensations éventuelles étant sur le tapis, et l'accord n'étant pas facile à obtenir. Au Canada la situation tend à s'aigrir entre l'élément français et anglais pour la question de prépondérance. Mais, quoi qu'il en soit, il est à croire que ces questions n'exerceront jamais une influence fâcheuse sur les rapports des deux gouvernements.

Des questions du même genre s'agitent en ce moment entre l'Angleterre et l'Allemagne. Nous avons indiqué depuis longtemps le danger que les intérêts de ces deux nations ne se trouvent un jour en conflit, par suite du besoin de l'expansion coloniale qui pousse ces peuples dans les mêmes régions de l'Afrique. Nos craintes se sont réalisées plus tôt qu'on n'aurait pu le croire. Après le retour de M. Stanley en Europe et à la suite de ses discours par lesquels il met en garde les Anglais contre les menées des Allemands en Afrique, une agitation très vive s'est soulevée en Angleterre, réclamant une action plus énergique de la part du gouvernement pour sauvegarder les intérêts britanniques. Mais les récents discours prononcés par lord Salisbury et par M. Fergusson font ressortir que le gouvernement ne partage nullement les craintes de M. Stanley, et qu'un accord pourra être établi avec l'Allemagne, des négociations à ce sujet étant déjà engagées.

Venons maintenant à l'Italie, où nous trouvons une chambre presque unanime dans la ligne de conduite à tenir.

Mais cet accord n'a pas été obtenu sans une lutte très vive à la suite des attaques dirigées par le parti extrême de la chambre contre la politique intérieure de M. Crispi. La lutte s'est terminée ar l'écrasement complet de ce parti, l'ordre du jour de confiance ıns le ministère ayant été approuvé par 329 voix en faveur, ɔntre 61, représentant l'extrême gauche et quelques mécontents › toutes les autres nuances.

La chambre déploie en ce moment une activité extraordinaire,

tenant deux séances par jour. Dans celles de l'après-midi elle poursuit la discussion des budgets; dans les séances du matin elle a déjà approuvé plusieurs projets de loi de moindre importance, et est maintenant en train de discuter le projet pour l'Institut de crédit foncier italien, qui, on le prévoit, sera certainement approuvé.

Sur la question de la dissolution de la chambre, on ne sait pas encore à quoi s'en tenir, et l'on prête au président du Conseil l'intention de la retarder jusqu'à la fin de l'année, en vue de mettre le sénat en mesure d'approuver sans trop de délai les lois qui seront approuvées par la chambre.

La politique de M. Crispi en Afrique, ainsi que nous l'avions préveu a obtenu son couronnement par la pacification complète du Tigré, à laquelle vient de faire suite la consécration des droits de l'Italie sur une partie de cette région, et l'accueil solennel fait aux ambassadeurs italiens dans cette même région par les ras qui en ont obtenu le gouvernement. Plusieurs des nations qui ont fait la dure expérience des aventures coloniales, peuvent envier à l'Italie les résultats obtenus avec des sacrifices relativement modestes.

X.

BULLETIN DES LIVRES

L'auteur des horizons prochains : *Edelweiss.* (Calmann-Lévy, Paris, 1890). — Ce volume de vers rappelle la fleur dont il porte le nom. Son dessin d'étoile, sa blancheur pure, le velouté de ses pétales. C'est en effet vers le ciel qu'il tend et toutes les pensées en sont blanches, même celles où l'indignation vibre et dont les paroles répètent la longue litanie des douleurs et des angoisses humaines.

La brièveté d'un bulletin bibliographique ne nous permet pas de nous étendre sur les mérites de facture de ces petits poèmes dont quelques-uns ont un vol poétique très large et élevé. Nous nous bornons à les signaler à l'attention de ceux qui aiment à lire de belles et bonnes pensées sous une forme harmonieuse. Le courage et l'espérance sont la note dominante de ces pièces de vers. L'une d'elles *Les suppliantes*, se termine par ces quatre vers que nous ne résistons pas au plaisir de citer, car ils résument l'esprit de l'ouvrage :

> Croyants, prenons courage !
> Encor quelques élans. Nous possédons le gage.
> Repoussés, persistons ; refusés, supplions :
> L'univers est à nous, les petits, qui prions.

Adolphe Chenevière : *Contes d'amour*. (Alphonse Lemerre, Paris, 1890). — L'auteur des *Contes indiscrets* nous donne aujourd'hui des *Contes d'amour*, écrits avec verve et sentiment et dont la lecture est agréable et facile. Mais il nous faut constater une fois de plus l'abus que l'on fait du mot amour en l'appliquant à tout ce qui lui ressemble et qui pourtant n'est pas lui, ce qui n'empêche point d'ailleurs les histoires que nous raconte M. Chenevière de nous intéresser et même parfois de nous toucher au bon endroit.

Émile Hennequin : *Quelques écrivains français*. (Librairie académique Didier et Cie éditeurs, Paris, 1890). — On comprendra qu'après l'étude que nous avons consacrée aux œuvres d'Émile Hennequin, dans la *Revue Internationale* de juillet dernier, nous ne fassions que mentionner la publication de ce volume. Il renferme, d'entre les articles publiés par Émile Hennequin, ceux qui pour des motifs divers, ont été jugés dignes d'être conservés. Avec les *Écrivains francisés*, il clôt la série des *Études scientifiques*. On y retrouvera naturellement, l'étonnante pénétration et la rare vigueur de pensée qui caractérise tout ce que signait Émile Hennequin. Ce

volume contient deux capitales études sur Flaubert et Victor Hugo, des chapitres intéressants sur Émile Zola, Edmond de Goncourt, K. J. Huysmans et quelques pages agréables sur la *Course à la mort* de M. Edouard Rod, sur *Panurge*. Pour notre part, nous regrettons très vivement que l'on ait négligé des pages comme celles sur M. Francis Poictevin (*Revue contemporaine*) sur Herbert Spencer et Wagner (*Revue Wagnérienne*) sur les *Poètes symboliques* (*Revue de Genève*) sur Gustave Freytag, sur les Souvenirs de Schrader (*Nouvelle revue*). Ces travaux eussent mérité d'être repris dans l'édition complète des œuvres d'Emile Hennequin car, ainsi que le volume signalé aujourd'hui, ils font déplorer que pour toujours soit arrêté « le patient labeur de cette âme aux pensées sincères et aux rêves étranges ». Quoi qu'il en soit, remercions les exécuteurs testamentaires et les éditeurs de nous avoir permis de relire ces pages si étrangement écrites, mais si pleines de choses rares et essentielles.

M. Fernand Fouquet : *Le rôle de Phèdre et madame Segond-Weber*, brochure. (Naugerat, éditeur, Paris, 1890). — M. Fouquet admire beaucoupe Mme Segond-Weber et il a bien raison. On sait que Mme Weber a débuté à l'Odéon, dans les *Jacobites* de M. François Coppée, avec un succès à la Sarah Bernhardt. Depuis Mme Weber a erré un peu sur toutes les scènes parisiennes jouant du classique et du moderne, mais sans retrouver son succès de naguère. Actuellement, elle parcourt la province interprétant *Phèdre* d'une manière nouvelle, nous dit M. Fouquet. Souhaitons-lui succès sur succès car le Théâtre français a grand besoin de tragédiennes : Mme Agar est mourante, Mme Sarah Berhardt n'est plus jeune, Mme Tissandier dit mal les vers et Mlle Dudlay n'est jamais que suffisante.

E. T.

S. Vittorio Pica : *All'avanguardia*, studi sulla letteratura contemporanea. (Napoli, Luigi Pierro, editore, 1890). — Ce qui m'a surtout frappé dans ce recueil d'articles c'est l'intime connaissance de la littérature française contemporaine que possède M. Victor Pica. Il a lu nos auteurs les plus récents, les plus discutés, je dirai même qu'il est au courant de nos secrets de cénacle. D'ailleurs, comme il l'écrit, il est de l'avant-garde, il s'intéresse surtout aux dernières manifestations de l'art. Je ne l'en blâmerai pas, tout au plus pourrais-je regretter qu'il oublie des critiques comme Brunetière, des romanciers comme Henry Rabusson, des poètes comme Sully Prudhomme, mais à l'étranger, il est assez difficile de se rendre exactement compte de l'importance respective des personnalités littéraires. Ainsi, j'ai chagrin de le dire à M. Pica, mais généralement, M. Peladan n'est considéré que comme un pur fumiste, dépourvu de talent, dont l'état cérébral est certainement inquiétant. En revanche, M. Pica a d'excellentes pages sur les de Goncourt, Emile Zola, Paul Bourget, Capuana, Dossi et d'autres. On a profit et intérêt à les lire, a les lire soigneusement. Ce livre est plein de renseignements et d'enseignements.

E. T.

Félix Cellarier : *Rapports du relatif et de l'absolu*. (Félix Alcan, Paris, 1890). — Ce n'est encore

qu'une ébauche de l'exposé complet de la nouvelle théorie de la connaissance que l'auteur nous a promise dans ses *Études sur la raison*, et non pas, comme le titre pourrait le faire croire, un essai de conciliation du relatif et de l'absolu. La vraie notion des diverses sortes d'êtres est indispensable à cette harmonie. Il reconnaît en eux deux éléments bien distincts: l'essence et l'existence. La première, une et identique chez tous, est l'ensemble des attributs inhérents à toute réalité métaphysique et qui sont immanents ou de relation, ou encore destinés à la manifestation extérieure, manifestation qui constitue l'existence. L'auteur étudie entre autres choses les deux catégories de temps et d'espace, tâche d'établir une distinction marquée entre le temps et l'éternité et entre l'étendue et l'espace et y joint quelques considérations nouvelles sur la liberté et la destinée de l'homme, sur la providence et sur l'origine du monde. Ce volume nous annonce un ouvrage plus important que ceux qui l'ont précédé et dont il formera la suite et le complément.

E. Pétavel-Olliff: *Les droits et les torts de la papauté*. (Lausanne, F. Payot, 1890). — Le spectacle des dissensions intestines qui désolent l'Église chrétienne dans toutes ses ramifications a poussé l'auteur à rechercher un moyen de conciliation par des concessions réciproques. Pour éteindre le flambeau de la discorde alimenté par la papauté, pour érer la réconciliation des églises 'ormées et schismatiques avec glise romaine, il ne faudrait que la bonne volonté de part et ıutre, un peu de cet esprit de chaé mutuelle dont le fondateur du christianisme était pénétré. M. Pétavel prétend que la papauté a été annoncée par le Christ et il s'efforce de le prouver par l'examen minutieux, à coup sûr ingénieux si peut-être il n'est pas exact d'une parabole du Maître qu'il intitule la *Parabole du surintendant-vicaire*. Nous ne voulons pas nous prononcer sur le mérite intrinsèque de l'exégèse du commentateur, nous nous contenterons de prendre acte de ses louables efforts en espérant qu'ils seront secondés par ceux de ses *frères-adversaires* les catholiques romains. Nous doutons cependant que ces derniers suivent un exemple aussi édifiant en étant prêts à sacrifier à leur tour sur l'autel de la paix des croyances qui, sans être fondamentales, sont pourtant d'une très grande importance. M. Pétavel nous paraît trop anxieux au sujet de la position *intenable* du pape dans la ville éternelle. Qu'il se rassure, car la population romaine, habituée de longue date à assister sans sourciller aux événements les plus extraordinaires, n'est pas de celles qu'un fifre et un tambour *salutistes* suffisent pour mettre en émoi.

Godin: *La république du travail et la réforme parlementaire*. (Librairie Guillaumin et Cie, Paris, 1889). — Jamais comme aujourd'hui la question sociale n'a revêtu un aspect aussi imposant, une importance aussi capitale. Aussi, dans un temps où les publications qui traitent le grand problème du travail inondent le marché des livres, saluons-nous avec joie l'apparition de l'œuvre posthume du fondateur du Familistère de Guise. Ce livre ne pourra manquer de susciter le plus vif intérêt, car il est le fruit de longues méditations et des enseignements

de toute une vie consacrée à lutter pratiquement contre les difficultés sociales. L'auteur y fait preuve d'une profonde connaissance d'un sujet aussi vaste, aussi grandiose, qui s'impose à l'attention de tous les philosophes, de tous les penseurs, de tous les hommes qui s'occupent du mouvement social ou qui peuvent exercer une influence sur la politique des nations. L'auteur traite avec une justesse d'observations et une élévation de pensées vraiment remarquables des réformes qui sont nécessaires pour sortir de l'impasse où l'on se trouve; il en indique trois fondamentales, savoir, l'organisation vraie de la puissance sociale, l'établissement équitable des ressources de l'état et l'organisation du droit de vivre, et enfin, l'organisation et l'émancipation du travail. Cette étude qui est intéressante au suprême degré est suivie d'une série de considérations touchant la république française et le socialisme, la politique des gouvernements de privilèges et celle de la république du travail.

Le nom de l'auteur, sa vie qu'il a dépensée au profit de l'humanité, nous dispensent de tout autre éloge et de toute autre recommandation.

Gissing: *Demos,* roman traduit de l'anglais par Hephell. (Librairie Hachette et Cie, 1890). — Lecture à recommander à cette époque de revendications sociales où les utopies que l'on rêve empêchent souvent les réformes utiles de s'accomplir. Le héros du livre pour avoir voulu mettre sans discernement en action, une fois devenu riche, les théories qu'il professait du temps où il était simple ouvrier, se voit conspué par ceux mêmes qu'il voulait servir; ses tentatives échouent misérablement et si tout finit à peu près bien pour les autres, pour lui tout finit mal, sans que le lecteur le regrette, tellement sa nature dure, étroite et peu sympathique avait détruit en eux l'effet de son désintéressement.

Alfred Fouillée: *L'évolutionnisme des idées-forces.* (Félix Alcan, Paris, 1890). — L'auteur expose dans cet ouvrage les principes généraux de sa doctrine philosophique. Tout en admettant la théorie de l'évolution dans son ensemble, il croit qu'elle doit être profondément modifiée et qu'il faut, aux facteurs mécaniques, ajouter des facteurs d'ordre mental. Il critique les doctrines qui considèrent les faits de conscience et les idées comme de simples *reflets* passifs du mécanisme, l'animal comme un *automate conscient.* L'action des phénomènes psychiques, qui, par leur côté représentatif, enveloppent tous des idées, leur influence sur l'évolution, leur genre d'efficace et de *force,* voilà ce qu'il a voulu mettre en lumière sous le nom général d'*idées-forces.* Il montre l'importance capitale de ce point de vue dans la psychologie, dans la cosmologie et dans la morale. Compléter l'évolutionnisme mécaniste par un évolutionnisme à ressort psychique, c'est rendre le progrès possible dans le monde, au lieu d'une perpétuelle répétition, et rouvrir ainsi la porte à l'espérance.

Les artistes célèbres: L'admirable collection des *Artistes célèbres,* dirigée avec tant d'autorité et de goût à la Librairie de l'Art par M. Eugène Müntz, conservateur du musée, de la bibliothèque et des archives à l'école nationale

des beaux-arts, s'est tout récemment enrichie des trois très remarquables monographies nouvelles consacrées à Hobbema, par M. Émile Michel, à Fragonard, par M. Félix Naquet, et à Mme Vigée-Le Brun, par M. Charles Pillet. Sous très peu de jours seront mis en vente les Ruisdael, par M. Émile Michel, l'éminent historien de l'art à qui l'on doit tant et de si belles études sur les maîtres hollandais et un ouvrage capital qui traite des *Musées d'Allemagne,* magnifique volume qui fait partie de la *Bibliothèque internationale de l'Art,* dirigée, à la même librairie, par M. Eugène Müntz.

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 624 (15 mai 1890):

TEXTE. — Salon de 1890: Introduction (suite), par Paul Leroi - L'orfèvrerie civile à l'Exposition universelle de 1889 (fin), par Émile Molinier.

GRAVURES HORS TEXTE. — Le greffier, eau-forte de E. M. Salmon, d'après J. F. Millet - Pastorale. Dessin de W. J. Hennessy, d'après son tableau.

GRAVURES DANS LE TEXTE. - Jeune fille à la colombe - A l'écurie, d'après le tableau de Georges Morland - L'amour désarmé, de Henry Holiday - Les derniers jours de sir Philip Sidney, de Robert Hillingford - Le temps est inflexible, de Walter Crane - Jacobites, par Andrew C. [illegible] - L. Alma Tadema, de Clément [illegible]enger - Etude, de H. Boughton Une histoire d'amour, de Frank [illegible]see - Paysage, de miss Flora Reid - Où allez-vous, ma jolie fille ? de F. Brewtnall - Orage d'été, de F. Morgan - Portrait de George Busson du Maurier, de Charles E. Wilson - Dessins de miss Kate Greenaway - Surtout de table en argent, de Mathurin Moreau - Pot à crème, de Chéret - Plateau en argent - Candélabre en argent, par Mathurin Moreau - Plateau, par O. Roty - Plateau, par Delaplanche - Coupe, par Jules Coutan (Exposition universelle de 1889).

Sommaire du n. 625 (1er juin 1890):

TEXTE. — Salon de 1890: La peinture, par Félix Naquet.

GRAVURES HORS TEXTE. — Le rêve. Eau-forte originale de Henri Courselles-Dumont - Etude peinte par Edouard Detaille pour le trompette de son tableau: En batterie - artillerie de la Garde, régiment monté (Salon de 1890).

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Une noce en Bretagne. Dessin de Deyrolle, d'après son tableau - Portrait de Mme Caroline Cahen. Dessin de Mlle Beaury-Sorel, d'après son tableau - Joinville. Dessin de E. Petitjean, d'après son tableau - La Loire, à Vouvray. Dessin d'Edmond Yon, d'après son tableau - La Moisson, à Marquillies. Dessin de Henry Pluchart, d'après son tableau - Etude d'Henry Pluchart pour son tableau - Sous les noyers. Dessin d'Adolphe Guillon, d'après son tableau - Cachan-la-Ville. Dessin de Henri Dützschhold, d'après son tableau - Avant-port de Dieppe. Dessin de Charles Lapostolet, d'après son tableau - Le bassin du centre, à Honfleur. Dessin de Léon Leclerc, d'après son tableau - Bateau disparu. Dessin de Souza-Pinto, d'après son tableau - A Cancale, Dessin de G. E. Le Sénéchal de Kerdréoret, d'après son tableau -

L'Equinoxe. Dessin de G. E. Le Sénéchal de Kerdréoret, d'après son tableau. - Nature morte. Dessin de Mme Marie Cornélius, d'après son tableau - Environs de Honfleur. Dessin de Dützschhold, d'après son tableau - Le plateau de Combs-la-Ville. Dessin d'Ernest Le Villain, d'après son tableau - Bereft. Dessin d'Edmond Wyly Grier, d'après son tableau - Matinée d'été. Dessin de Johannes Grimelund, d'après son tableau - Les Martigues, en Provence. Dessin de Camille Dufour, d'après son tableau. (Salon de 1890).

Journal des économistes. Rédacteur en chef: M. G. de Molinari (Librairie Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris, 48e année).

Sommaire du numéro de mai 1890:

Le budget de 1891, par M. Michel Lacombe - Les nouveaux monopoles, par M. Emmanuel Ratoin - Les émissions de billets de banque en Angleterre, par M. G. François - Revue critique des publications en langue française, par M. Rouxel - Les Kongsi ou Républiques d'émigrants chinois dans l'ouest de Bornéo, par M. le Dr H. Meyners d'Estrey - Bulletin - Société d'économie politique (réunion du 5 avril 1890) - Discussion: La liberté de tester doit-elle être limitée? Compte rendu par M. Ch. Letort - Comptes rendus. Notices bibliographiques - Chronique économique, par M. G. de Molinari, correspondant dé l'Institut - Chronique financière, par M. R. d'A.

Revue universelle illustrée: I. Marie-Anne de Bovet, Victime, d'après E. Lynn Lynton - II. Pierre Gauthiez, La ballade des patronnets (poésie) - III. M. Bernard, Les Foires - IV. Louis Desplaces, Un comble, souvenir de guerre - V. Auguste Hersain, Les suites d'un coup d'éventail - VI. Alfred des Essarts, La source (poésie) - VII. Antony Valabrègue, Chez les Flamands de France, Dunkerque - VIII. Louis Sevin, Choses d'art et salons au siècle dernier - IX. L'homme (F. Lefranc), Les mœurs et le théâtre d'aujourd'hui (fin) - X. Émile Molinier, Un amateur au XIXe siècle: Eugène Piot - XI. Félix Naquet, A propos du salon de 1890 - XII. Yves Kerdrel Arles (fin) - XIII. Pierre, Paul et Jean, Propos de théâtre: La Claque - XIV. Ch. Matta, Le mois - XV. Pierre Tissot, Promenade chez les armuriers du XVIe siècle (fin) - Concours de la *Revue universelle illustrée.*

Musique: Léonce Farrenc, Berceuse pour piano - 40 gravures, 33 frises, lettres, culs-de-lampe.

Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France. (Félix Alcan, éditeur, Paris, 1890). — La collection du *Recueil des instructions aux ambassadeurs et ministres de France,* publiée sous les auspices du ministère des affaires étrangères, vient de s'augmenter d'un nouveau volume. Le tome VIII, œuvre de M. Alfred Rambaud, professeur à la Sorbonne si connu pour ses travaux sur l'empire des czars, est consacré à la Russie. Il va des origines des relations entre les deux pays jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748 (un second volome comprendra la période de 1748 à 1793).

L'auteur a établi d'après des documents inédits les origines de la diplomatie russe et des relations

entre la France et le Grand-duché de Moscovie: aucun historien français ou russe n'avait encore traité complètement le sujet.

Avec Pierre le Grand, ces relations prennent une importance considérable: on verra qu'à Versailles on avait pensé un instant à substituer à l'union avec la Suède, alors épuisée par les guerres et les désastres de Charles XII, l'alliance avec cet empire nouvellement sorti de la barbarie et de l'impuissance, et qui pesait déjà d'un poids énorme sur l'Europe; mais Louis XIV, quoique vaincu et humilié, resta fidèle à son alliée malheureuse.

Sous la régence, notons le traité d'Amsterdam avec le czar et la médiation de M. de Campredon pour le rétablissement de la paix dans le Nord. Puis, la Russie, méconnue et rebutée par la France, se rapproche de la cour de Vienne et lui prête son concours dans les deux guerres de la succession de Pologne et de la succession d'Autriche. Dans cette période, il y a deux épisodes sur lesquels M. Rambaud fait, pour la première fois, une lumière complète: — la mission secrète à Pétersbourg confiée à un certain Bernardoni, qui prenait aussi le nom de Müller, mais qui n'était autre que l'abbé Langlois; — l'expulsion du marquis de La Chétardie, que l'auteur a pu expliquer à fond en rapprochant des documents inédits de notre dépôt les célèbres *Perlustrations* conservées aux archives de Moscou.

M. Rambaud ne s'est pas borné à éditer les *Instructions* à nos ambassadeurs et ministres auprès des souverains russes, en les accompagnant d'un très riche appareil de notes, mais il a publié les pièces les plus curieuses de la correspondance diplomatique; celles-ci renferment quantité de détails piquants sur la cour des czars et des impératrices de Russie.

Il y a dans cet ouvrage plus qu'une publication consciencieuse et savante de documeuts inedits; grâce à l'introduction qui précède ceux-ci, aux notices qui les expliquent et les relient, nous avons là l'histoire la plus complète ou plutôt la seule complète qui ait encore paru en France ou en Russie sur l'histoire des relations entre les deux pays.

P.-J. Stahl : ***Magasin illustré d'éducation et de récréation.*** (J. Hetzel et C[ie], Paris).

Sommaire du n. 611 (1[er] juin 1890):

César Cascabel, JULES VERNE.

La guérison de Jessy, d'après JOHN R. CORYELL, par M. COURTIN.

Semaine des enfants, par UN PAPA.

Kitty et Bo, histoire de deux bébés, par J. LERMONT.

Les jeunes aventuriers de la Floride, J.-P. BRUNET.

Vues et monuments de France - Le fort de Roule à Cherbourg.

Étude des beaux-arts, C. et E. CARTERON. Huit dessins.

Livres reçus :

De la librairie Hachette et C[ie], Paris, 1890 :

SAMUEL ROCHEBLAVE, *Essai sur le comte du Caylus : L'homme - L'artiste - L'antiquaire.*

LOUIS LÉGER, *Russes et Slaves*, études politiques et littéraires.

De la maison Félix Alcan, Paris, 1890:

CH. BÉNARD, *L'esthétique d'Aristote et de ses successeurs.*

G. QUESNEL, *Histoire de la con-*

quête de l'Algérie, collection de la Bibliothèque utile.

J. E. Alaux, *Le problème religieux au XIX[e] siècle.*

De la maison Guillaume et Cie, Paris, 1890:

Nouveau dictionnaire d'économie politique, publié sous la direction de MM. Léon Say et Joseph Chailley.

De la maison Albert Savine, Paris, 1890:

Félix Narjoux, *Francesco Crispi: L'homme public - L'homme privé.*

De la maison Hetzel, Paris, 1890:

R. L. Stevenson, *Nouvelles Mille et une nuits*, précedées d'une étude sur le roman étranger en Angleterre, par Th. Bentzon.

Sarah Orne Jewet, *Le roman de la femme médecin*, suivi de récits de la Nouvelle-Angleterre, préface de Th. Bentzon.

De la maison A. et F. Vanderborght, Bruxelles, 1890:

Répertoire du commerce et de l'industrie de la Belgique.

De la maison C. Chiesa et P. Guindani de Milan (successeurs Galli):

E. Arbib, *Le tre contesse*, 2 vol.

Arturo Colautti, *Nihil.*

A. R. Levi, *Grammatica inglese ad uso degli istituti superiori-tecnici e dei licei del regno.*

De la maison Forzani et Cie, Rome, 1890:

Carlo del Balzo, *Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri*, vol. II.

De la maison Barbera, Florence, 1890:

Agostino Bertani, *Scritti e discorsi* scelti e curati da Jessie White Mario.

De la maison Luigi Battei, Parme, 1890:

Alberto Rondani, *Il marito di Francesca da Rimini nel canto quinto dell'Inferno.*

De la maison Fratelli Pallotta, Rome, 1890:

Angelo Livio Ferreri, *Per Catalogna e Andalusia:* Ricordo.

De la maison P. Apollonio, Brescia, 1890:

D. Angelo Berenzi, *I liutai bresciani.*

Les Directeurs:
A. Fantoni.
D. Melegari.

Le Gérant:
Alessandro Scamuzzi.

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,

Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE*.

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord **Asie**	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.

REVUE

INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — IIIme LIVRAISON

15 Juillet 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME
51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS
6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

LE BEAU JIM[1]

(*Suite*).

VII.

Lorsque le jour fixé pour l'ouverture de l'émouvant procès fut arrivé, la ville de Walmsbury et ses environs offraient le spectacle d'une agitation extrême. Dès le matin, une foule compacte se pressait aux abords de la salle d'audience. La cause s'ouvrit par les questions d'usage faites aux témoins. Leader, le premier interrogé, répondit confusément à celles qui lui étaient adressées et cela en se livrant à une pantomime si étrange, qu'on le renvoya presque aussitôt à sa place comme un inconscient.

C'était le seul témoin à charge. Le colonel comparut ensuite. Il attesta que depuis leur entrée au régiment le capitaine Owen et le lieutenant Beresford avaient non seulement vécu en bonne intelligence, mais dans la plus étroite intimité. D'une part, il croyait pouvoir affirmer qu'aucun différend ne s'était élevé entre eux et d'autre part, qu'il avait toujours été en excellents termes avec ses camarades.

Ensuite, on passa à l'interrogatoire des officiers dont les chambres se trouvaient sur le même palier que celle du capitaine Owen, lesquelles étaient occupées par Mrs Manners, Stuart Earle et le docteur Forster. Ce dernier déposa que sa chambre et celle du lieutenant Beresford étaient contiguës, tandis que celle du capitaine Owen était à l'extrémité opposée. Celui-ci, d'ailleurs, avait l'habi-

[1] Voir la livraison du 15 juin.

tude avant de rentrer chez lui, de passer une demi-heure environ avec Beresford. Souvent, il allait lui-même les y rejoindre lorsque ses devoirs professionnels lui en laissaient le loisir.

Or, ce soir-là, ayant passé deux nuits près d'un malade à toute extrémité, il n'avait eu rien de plus pressé que de s'aller coucher.

— Vous n'en étiez pas moins invité à venir chez Beresford comme de coutume? demanda le magistrat enquêteur.

— Parfaitement.

— Par qui?

— Par le capitaine et le lieutenant.

— Pouvez-vous répéter les termes dans lesquels l'invitation avait été formulée?

— Le capitaine Owen et moi venions de monter l'escalier devant M. Beresford, lorsque du palier je leur dis : « Bonsoir, mes amis, je suis mort de fatigue. » Sur quoi le capitaine reprit: « Venez tout au moins fumer une pipe avec nous. » M. Beresford joignit ses instances à celles de son camarade, mais sans succès; là-dessus, je les quittai.

— C'est la dernière fois que vous avez vu le capitaine Owen?

— Oui, monsieur.

— Dans la soirée, n'avez-vous pas distingué comme le bruit d'une dispute?

— Non, monsieur.

— Pensez-vous, toutefois, qu'au cas où il serait survenu une querelle, vous en eussiez entendu quelque chose?

— Quant à cela, je n'en doute point.

— Peut-être le sommeil vous a-t-il gagné immédiatement?

— Non pas, puisque j'ai entendu le capitaine rentrer chez lui.

— Quand cela?

— Environ une demi-heure après.

— Causaient-ils toujours avec la même familiarité?

— Oui, et à telle enseigne que leurs éclats de rire m'ont empêché de m'endormir jusqu'au moment où le capitaine Owen ouvrant la porte de son camarade, lui dit: « En résumé, vous avez raison. Bonsoir, mon vieux. »

— A cela, qu'a répondu son interlocuteur?

— Bonne nuit, mon ami, à demain.

— Avez-vous entendu le capitaine Owen rentrer chez lui?

— Oui, et même refermer sa porte.

— Vous êtes-vous aperçu que le lieutenant Beresford marchait dans sa chambre?

— Oui, j'ai même pu distinguer aussi le craquement de son lit quand il s'est couché. Je l'entendais d'ailleurs tous les soirs marcher de long en large; puis, s'arrêtant brusquement au bout d'un instant, il laissait tomber une botte, ensuite une autre et tout bruit cessait.

— Comment votre oreille pouvait-elle percevoir tout cela à travers le mur?

— Nos lits n'étaient séparés que par une cloison mince et sonore.

— Comment! vous pouviez distinguer les paroles d'une chambre à l'autre?

— Parfaitement; souvent même, il nous arrivait d'échanger quelques mots.

— Par exemple, lorsque le lieutenant Beresford s'est mis au lit, avez-vous entendu un bruit inaccoutumé?

— Rien, absolument rien; je dormais encore lorsqu'on est venu m'appeler; alors, je me rendis en toute hâte dans la chambre du capitaine Owen. Le crime était là dans son horrible appareil! Les yeux ouverts de la victime ne voyaient plus. Après avoir touché sa main et placé mon oreille contre son cœur, je déclarai que le capitaine Owen était mort.

Le témoin ajouta qu'il n'avait rien à dire de plus.

M. Stuart Earle comparut ensuite. Il déposa que la chambre du docteur séparait la sienne de celle de M. Beresford, et que sa fenêtre donnait sur la cour de la caserne. Étant seulement revenu dans la soirée de Blankhompton, où il était allé en permission de quarante-huit heures, il ne pouvait savoir en quels terms étaient les deux officiers; ce jour-là, il avait traversé la salle d'attente sans s'y arrêter, pour ainsi dire, bien que les officiers du détachement y fussent réunis et il était pour sa part tellement accablé de fatigue que leurs faits et gestes manquaient totalement d'intérêt pour lui.

On demanda de nouveau au docteur s'il avait ouï parler d'une vive discussion qu'auraient eue ensemble avant le dîner, le capitaine et le lieutenant; il répondit que non, ajoutant que, comme l'ordinaire, ces deux officiers avaient causé ensemble amicalement.

— Le diapason de leur voix avait-il quelque chose d'anormal? reprit le magistrat.

— Du tout. Le capitaine Owen parlait avec vivacité et même d'un ton assez haut, mais cela sans la moindre aigreur, et riant parfois à gorge déployée.

— C'est bien, merci; cela suffit.

Le jeune Manners comparut ensuite; il se borna à dire qu'une fois couché il s'était endormi sur-le-champ; il ajouta que pendant le temps qu'il avait passé avec les autres officiers, le capitaine et le lieutenant s'entretenaient gaiement ensemble comme de bons amis.

En somme, sa déposition était identique à celle du docteur. Tout le monde témoigna de la sympathie à ce jeune militaire qui n'appartenait que depuis douze mois au régiment.

Après une suspension d'audience de quelques instants, ce fut le tour de Beresford. De toutes les dépositions, c'était naturellement la plus émouvante.

— Votre nom?

— Jim Beresford.

— Votre profession?

— Officier.

— Votre grade?

— Lieutenant au régiment de Blankshire.

— Le capitaine Owen était-il déjà au régiment lorsque vous y êtes arrivé?

— Oui, monsieur.

— Vous vous êtes promptement liés ensemble?

— Oui, et d'une étroite amitié.

— Êtes-vous également en bons termes avec les autres officiers?

— En d'excellents termes.

— N'avez-vous jamais eu de différends avec vos camarades?

— Jamais.

— Lorsque le capitaine est venu chez vous la dernière fois, n'avez-vous pas eu une explication un peu vive?

— Aucunement.

— Le capitaine Owen ne s'est-il pas échauffé au cours de la conversation?

— Du tout, mais il était ennuyé, non, certes, à cause de moi car nous n'avions jamais maille à partir ensemble, mais pour une autre raison.

— Laquelle?

— Il ne m'appartient pas de divulguer le secret d'un tiers.

Les réponses de Beresford concordaient parfaitement avec celles des autres témoins.

On appela ensuite Rose Meeking, servante dans une brasserie bien connue des officiers; le témoin précédent ne fut pas peu surpris de voir que ladite Rose et une certaine Roussotte que Stuart Earle courtisait ne faisaient, en réalité, qu'une seule et même personne. Elle déposa en ces termes:

— Le capitaine Owen est venu au bar de la *Queue du canard* vers quatre heures et demie; à ce moment, je rangeais les bouteilles sur le comptoir. Le capitaine désirait se procurer l'adresse d'un certain M. Johns, marchand de chevaux. Or, celui-ci venait précisément de repartir pour Londres où il devait rester plusieurs jours. Dès qu'il fut muni de ce renseignement, il s'en alla sans témoigner le moindre désir de faire plus ample connaissance avec moi.

On procéda ensuite à l'appel des autres témoins: ordonnances, sentinelles, garçons de salle attachés au mess et trois invités qui avaient répondu ce soir-là à l'invitation des officiers. Tous protestèrent avec chaleur de l'innocence de l'accusé; ils déploraient à l'envi que les paroles inconsidérées d'un bavard fieffé eussent pu aboutir à la mise en accusation d'un officier universellement respecté.

L'accusé ayant déclaré qu'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, le jury se retira alors dans la salle des délibérations.

— Vous n'avez aucune inquiétude à concevoir, dit l'avocat du lieutenant. Personne n'a témoigné contre vous.

— D'avance, j'en avais la conviction, répliqua Beresford.

En entendant la décision solennelle que les juges se préparaient à rendre, l'anxiété de l'assistance était indescriptible. Le moins ému était assurément l'accusé. Enfin, les jurés rentrèrent dans la salle d'audience; un frisson glacial saisit l'auditoire. Le *coroner*, d'une voix ferme, donna lecture du jugement qui n'était autre qu'un verdict d'acquittement, verdict qui fut accueilli avec enthousiasme par l'assemblée.

On courut serrer la main de Beresford, le féliciter et l'assurer que son innocence n'était mise en doute par personne. Le pauvre Leader, pâle comme la mort, roulant des yeux dans leur orbite, déra qu'au cas où son lieutenant eût été condamné, il se serait ıdu de désespoir comme Judas! Là-dessus, on invita l'ordonnance etourner tout bonnement à la caserne et à se rappeler qu'il faut urner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. A ces

mots, il se prit à sangloter, se souvenant que ses propos inconsidérés avaient failli compromettre la vie du meilleur des hommes.

Sans craindre la mort, le beau Jim, néanmoins, se sentait délivré d'un grand poids, car l'âme la mieux trempée, la plus droite et la plus courageuse ne peut se défendre en pareil cas d'une appréhension cruelle. Quoiqu'il eût bien le sentiment de son innocence, plus d'une fois il s'était surpris portant inconsciemment la main à sa gorge, se demandant à lui-même quelle pouvait être la sensation qu'on éprouvait au contact de la corde fatale!

Le soir, à dîner, le colonel fit asseoir Beresford à sa droite et but à sa santé; chacun s'associa à cette démonstration qui était avant tout un témoignage de sympathie et d'estime. En somme, tout se passa en silence et comme il convenait au lendemain d'une pareille catastrophe.

— Tiens! Où donc est passé le jeune Stuart? demanda Jim au docteur.

— Morbleu! il est allé se coucher, riposta son interlocuteur. C'est une poule mouillée qui ne peut supporter une émotion; en un mot, un anémique au moral et au physique.

— Il est tout naturel qu'il ait été frappé d'un événement aussi épouvantable qu'imprévu, reprit Jim; toutefois, il n'a aucune raison que je sache pour s'en montrer aussi troublé.

— Je suis absolument du même avis, riposta le docteur; mais que voulez-vous, c'est comme ça!

Il se pouvait aussi que ce jeune écervelé fût allé voir sa belle, pensait Beresford, et que la susdite personne lui eût raconté l'entrevue qu'elle avait eue avec le capitaine Owen. En conséquence, ne devait-il pas craindre qu'une certaine bague en saphir ne fût retrouvée chez cet officier, auquel cas, il serait à coup sûr interrogé de nouveau?

Jim songeait encore qu'il avait peut-être suffi à Stuart de voir dans la salle d'audience cette donzelle à la chevelure rebelle, au teint rouge et à l'air provocant pour être à jamais guéri de cette amourette! Les défaillances morales de ce marjolet éveillèrent la pitié de Beresford, aussi se promit-il de saisir la première occasion pour faire entrer des principes de saine morale dans la tête de Stuart, tout en le rassurant au sujet de la bague. Voulant donc en avoir le cœur net, il résolut d'aller trouver Earle, dès que le colonel serait rentré chez lui.

Après s'être découvert respectueusement en passant devant la

porte où deux sentinelles montaient la garde, le lieutenant frappa chez son jeune subalterne qu'il trouva assis devant le feu, les coudes posés sur ses genoux, les yeux baissés et inerte. Enfin, ayant reconnu son visiteur, il ne put réprimer un sursaut, et s'écria, d'une voix brève et d'un ton presque insolent :

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, mon lieutenant ?

Le regardant droit, Jim reprit vivement:

— Ha çà, vous êtes fou ?

— Non pas, j'agis en parfaite connaissance de cause.

Bien d'autres se seraient emportés devant un pareil oubli des convenances de la part d'un jeune homme de l'âge et du grade de Stuart.

Mais le beau Jim, persuadé qu'il avait échappé à des calomnies odieuses et encore sous le coup du meurtre de son ami, eut assez d'empire sur lui-même pour conserver son calme; le ton irrévérencieux de son interlocuteur le choqua néanmoins cruellement.

— Stuart....

— Earle, si vous voulez bien, dit-il en interrompant Beresford, d'une voix stridente.

— Votre conduite est inexplicable, M. Earle.

— Et votre présence chez moi l'est encore davantage, riposta son interlocuteur.

A ces mots, le beau Jim éprouva une impression de violente colère ; étreignant le bras du jeune militaire ainsi qu'un lion écraserait un chat sauvage avec ses griffes, il reprit d'un ton emporté:

— Oseriez-vous dire, par hasard, que vous m'imputez un pareil crime ?

Pour se dégager de l'étreinte de Beresford, dont les doigts semblaient être de fer, Stuart Earle tourna la tête en se rejetant violemment en arrière. Jim hors de soi s'écria:

— Répondez-moi donc! je le veux!

— Lâchez-moi et sortez d'ici ! rugit Stuart.

Mais Jim, loin de lâcher prise, lui serra le bras de plus en plus fort, les yeux attachés sur ceux d'Earle comme s'il espérait en faire jaillir la vérité, la terrible vérité que sa bouche se refusait à prononcer.

Soudain, Jim Beresford se sentit ému au souvenir de l'émotion ignante qu'il avait ressentie une certaine nuit où, torturé par cauchemar, il croyait entendre le capitaine Owen le condamr aux travaux forcés, lui enjoignant d'une voix impérieuse de ndre le lendemain son épée.

En ce moment, l'illusion du rêve tomba ; le jour se fit dans l'esprit de Beresford qui à la pensée de son ami Owen serra le bras de Stuart comme dans un étau; puis, la rage du désespoir au cœur, il s'écria après un instant de silence:

— Ah ! misérable ! la corde.... le gibet, pour le dernier des Earle !

A ces mots, le visage de Stuart blêmit, ses lèvres tremblèrent et à l'idée qu'un sort ignominieux l'attendait, un frisson lui traversa les os.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il d'une voix rauque.

— Je veux dire, reprit le beau Jim, que vous êtes la plus vile des créatures, un reptile, un monstre; vous vous êtes rendu coupable d'un crime épouvantable.... C'est vous qui avez tué Owen, mon pauvre ami Owen ! Et vous voulez, misérable, faire retomber la faute sur moi !

En ce disant, il le secouait avec la violence d'un terrier qui secoue un rat.

Pourtant par un effort désespéré le dernier des Earle parvint à se débarrasser de l'étreinte du lieutenant, et, se laissant tomber livide et pantelant sur un fauteuil, il riposta avec emportement :

— Ah ! vous aurez à me rendre compte de votre conduite !

— Eh bien, vrai comme Dieu existe, s'écria le beau Jim, oui, certes, j'en rendrai compte ; je maintiendrai que vous êtes l'assassin du capitaine Owen, que vous l'avez frappé de sang-froid par derrière la tête ; pour vous mettre la corde au cou, il me suffira de répéter ma dernière conversation avec Owen dans l'après-midi du jour où vous l'avez tué et de produire la bague qu'il s'était fait rendre par votre maîtresse.

— De quelle bague, de quelle femme parlez-vous ? demanda Earle d'un ton radouci.

— Si vous l'ignorez, je vais vous le dire. Je veux parler d'une bague en saphir et diamants sur laquelle est gravée votre devise ; vous avez donné ce bijou comme un gage d'affection à cette péronnelle de la brasserie de la *Queue du canard*. Et qu'avez-vous à dire á cela ?

Au même instant, un cri s'étrangla dans la gorge de Stuart. Jim reprit :

— En revenant de Blankmore vous êtes allé voir tout d'abord Rose Meeking; elle vous a appris alors, que le capitaine Owen était venu dans l'après-midi à la brasserie et qu'ayant vu votre bague à son doigt, il la lui avait fait rendre. A la suite de quoi

vous avez fait le guet afin de voir mon pauvre ami sortir de chez moi, vous l'avez suivi, lui avez réclamé votre bague et il s'est refusé à vous la rendre parce qu'il voulait premièrement en conférer avec votre père.

Ici Stuart eut un geste de dénégation. Jim poursuivit :

— Ce ne sont peut-être pas là textuellement les paroles dont il s'est servi, mais entre les siennes et les miennes, il n'y a guère de différence. En tout cas, je vais vous répéter les derniers mots qu'il vous a adressés : « Vous êtes aux arrêts forcés et demain on vous enlèvera votre épée. » Ensuite, vous êtes parti, puis, revenant vers lui.... ajouta Jim en articulant chaque syllabe, vous l'avez assassiné !

Stuart Earle, assis dans un fauteuil, paraissait anéanti ; pourtant à cette dernière phrase du lieutenant, il dit en tressaillant :

— Il n'y a eu aucune préméditation de ma part, je vous le jure.... un mouvement de colère que je n'ai pu réprimer.... le sang bouillonne parfois.... vous savez....

— Est-ce aussi un accès irréfléchi de colère qui vous a inspiré l'idée de m'accuser d'un crime odieux ? riposta Jim d'une voix retentissante.

— Pris d'un égarement subit, j'ai perdu la tête, et depuis cette heure maudite Dieu seul sait ce que j'ai souffert.... Je vous jure que j'ai agi sans préméditation.

L'orgueil de sa race commençait, évidemment, à être aux abois.

— Suivant vous il y a des folies qui permettent des combinaisons singulièrement perverses.

— Vrai, Beresford.... Jim....

— Halte là ! A mes amis seuls, je permets de m'appeler Jim, à mes égaux Beresford, et à vous M. Beresford.

Stuart se couvrit le visage de ses deux mains ; on eût dit qu'il croyait échapper ainsi aux regards et aux accusations écrasantes du lieutenant. Enfin, il demanda à celui-ci ce qu'il comptait faire à son égard.

— Morbleu ! instruire immédiatement le colonel de votre action odieuse.

— Alors, c'est le gibet qui m'attend, murmura Stuart Earle entre ses dents.

— Oui, et plus le châtiment sera prompt et mieux cela vaudra, r il mettra fin à de nouveaux forfaits de votre part.

— Non.... non.... de grâce, sinon pour moi, du moins pour mon ıeux père.... pour ma famille.... pour mon nom.... épargnez-moi !

— Par ma foi! je ne vois pas ce que votre nom a à voir là-dedans; le fait d'être le dernier des Earle vous a-t-il préservé de vous lier avec une créature que votre père ne saurait accepter pour belle-fille? Le fait d'être le dernier des Earle vous a-t-il empêché de répandre le sang d'un homme innocent? J'avoue que si ce dernier argument faisait naître en vous des scrupules, j'en tiendrais compte, mais il n'en est rien. Quand un nom est depuis des siècles honoré et estimé, s'il finit par être porté par un misérable tel que vous, mieux vaut qu'il disparaisse — et le plus tôt possible.

— Il n'y a pas eu préméditation de ma part, je vous le répète, protesta Earle, je vous en donne ma parole d'honneur!

Après une pause, le lieutenant Beresford reprit avec stupéfaction:

— Votre parole d'honneur!

— Ah! vous croyez qu'il ne m'appartient plus de prononcer ce mot, dit Stuart en rougissant. Grand Dieu! Laissez-moi vous raconter comment les choses se sont passées et croyez à mon entière sincérité: je n'avais, je vous l'affirme, aucun dessein de tuer le capitaine Owen, mais j'avoue que son ingérence dans mes affaires privées m'a exaspéré; s'il se fût borné à me faire des remontrances et à me démontrer que je n'étais qu'un jobard, j'aurais accepté sa mercuriale. Au lieu de cela, il a pris le ton ironique, provocant, me persiflant sur ma jeunesse, décochant ses sarcasmes sur ma famille et sur ma sottise. En outre, il s'obstinait à garder devers lui la bague en saphir, jusqu'au jour où il aurait instruit mon père de mes fredaines. C'était, disait-il, non seulement déshonorer ma famille et moi, mais tout le régiment aussi. Bref, il avait blessé mon orgueil et j'étais hors des gonds; c'est vrai, la réponse insolente que je lui fis m'attira les arrêts forcés. N'ayant plus la tête à moi, je saisis un haltère et j'en frappai le capitaine.... mais, aussi vrai que j'existe, je n'avais aucunement l'intention de commettre un pareil forfait.

— Et tout à l'heure, étiez-vous encore sous l'impression de la colère?

— C'est un sentiment cent fois pire que la colère, c'est celui du désespoir, dit Stuart en proie à un nouveau frisson.

— Ah! comme la ressemblance du frère et de la sœur est une chose frappante, pensa le lieutenant. Il ne la nommait pas, mais elle n'en était pas moins tout au monde pour lui; oui, certes, elle

le saura un jour ou l'autre. Ah! ciel, si la souillure de Stuart allait retomber sur la jeune fille qu'il aimait si tendrement! Rassemblant ses idées, s'efforçant d'être calme, Jim envisageait la portée de l'acte qu'il préméditait, il en mesurait toute la portée; la première conséquence ne serait-elle pas la mort du vieillard vénérable qui portait si dignement son ancien nom de Earle! Puis, l'avenir de sa fille ne serait-il pas à jamais brisé? De bonne foi, elle ne pourrait unir son sort à celui-là même qui avait été le dénonciateur de son frère à la justice des hommes. Le malheureux Beresford se livrait à la hâte à ces pénibles réflexions; user du seul moyen qui lui restait pour se justifier d'un crime qui pèserait éternellement sur lui, c'était de sa part une grande détermination et en même temps une preuve de faiblesse. Dévoré d'anxiété, il se disait qu'il fallait aviser, exposer les faits au colonel en le laissant juge de la situation. Dans cette conjoncture, il devait ou ne tenir aucun compte des liens de famille de Stuart Earle, ou renoncer à devenir jamais l'époux de Nancy, ou garder éternellement enseveli dans son cœur l'horrible secret dont il était dépositaire. Or, du moment que le souvenir de Nancy lui était si cher, si précieux, il se laisserait gouverner par la douleur et par la violence de ce sentiment et tairait les iniquités de Stuart Earle.

— Seriez-vous rongé de remords? demanda-t-il à ce misérable. Vous avez des frissons violents; tenez, prenez un grog et mettez-vous au lit. En réalité, plus tôt vous pourrez quitter Walmsbury et mieux cela vaudra.

— Moi? mais comment le quitterais-je? interrogea Earle tout troublé.

— Je me charge d'exposer demain au colonel cette triste affaire.

— Ciel! vous ne lui raconterez pas que....

— Quoi? Le docteur prétend que vous couvez une maladie; du reste, vous ne sauriez assister aux funérailles du capitaine Owen. Je m'y oppose formellement.

Les lèvres de Stuart s'entr'ouvrirent pour exprimer au lieutenant sa reconnaissance, mais ce dernier l'arrêta net, disant:

— Vous auriez dû comprendre, misérable, que vous ne m'inspirez aucun intérêt. Ah! s'il ne s'agissait que de vous, je serais inexorable! Sachez même, que je vous eusse laissé pendre avec bonheur, car vous l'avez on ne peut plus mérité; mais je songe à d'autres personnes.

Earle fit une nouvelle tentative, mais en vain, pour exprimer ses sentiments de profonde gratitude; Beresford lui imposa silence tout aussitôt, car tout ce qu'eût pu dire son interlocuteur n'aurait fait qu'exciter sa colère.

— C'en est assez; rappelez-vous que si j'épargne vos jours, c'est par pitié pour votre vieux père et pour votre sœur. Toutefois, je n'en reste pas moins convaincu qu'il eût mieux valu pour vous, satisfaire la justice des hommes.

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix ferme, Beresford se dirigea vers la porte, laissant le coupable à ses tristes réflexions. Dès qu'il fut seul, Earle se laissa choir dans un fauteuil.

— J'ai toujours ressenti de l'antipathie pour cet officier, pensait-il, mais aujourd'hui, c'est un sentiment de grande aversion.

Le colonel avait déjà regagné la maison qu'il occupait à Walmsbury lorsque le beau Jim entra dans la salle d'attente de la caserne; on prit donc rendez-vous pour le lendemain matin.

Jim en tête-à-tête avec son chef, s'exprima en ces termes:

— Mon colonel, Stuart Earle, indisposé et alité se voit dans l'impossibilité d'assister aux obsèques du capitaine Owen. Du reste, le docteur doit vous en prévenir officiellement. Il est une autre chose que je tiens à vous dire encore, c'est que s'il reste à Walmsbury c'est un garçon perdu.

— Perdu? répéta le colonel d'un air interdit, comment cela?

— Pour ce qui est de la raison, il est plus jeune que son âge; faute de voir la bonne compagnie, il fraye avec la pire de toutes; bref, il a fait la connaissance d'une drôlesse, s'en est épris et veut l'épouser. Le seul moyen de le mettre en garde contre ce danger, c'est de le rappeler à Blankhompton. C'est là, mon colonel, ce que je tenais à vous faire savoir. Le pauvre Owen, mis au courant de l'affaire en était très contrarié; avant de me quitter, il me dit d'un ton grave et réfléchi qu'il se proposait de vous prier de changer Earle de garnison; suivant lui, c'était une mesure urgente.

— Est-ce donc pour cela, Beresford, que vous avez refusé l'autre jour de répondre à une certaine question?

Après avoir gardé un instant le silence, Jim reprit:

— Oui, mon colonel; du moment que Stuart se flattait que la folie qu'il méditait était ignorée du capitaine Owen, j'ai cru que je devais garder la chose pour moi.

— Comptez que je ferai ce que vous demandez.

— Merci, mon colonel; je reste plus convaincu que jamais que,

pour un étourneau de cet acabit, une localité comme Walmsbury ne saurait offrir des moyens honnêtes de tuer le temps. Faute de principes solides, sa conduite est un scandale; dernier rejeton d'une excellente famille, il est habitué à s'y voir considéré comme un phénix; en réalité, ses facultés sont très bornées, comme vous avez pu vous en apercevoir, mon colonel, le soir où vous avez dîné avec nous. En résumé, c'est un gommeux doublé d'un niais! Puis il est encore d'autres raisons pour ne pas le laisser à Walmsbury; parlant de tout à tort et à travers, il nous fait très mal juger des habitudes de la localité. De plus, pour ce qui est du service, il est d'une ignorance opaque.

Le colonel haussa les épaules de pitié. Tout le monde savait que lorsqu'il éprouvait de l'antipathie pour un subordonné, il ne revenait pas sur son impression: il ajouta, en regardant son interlocuteur:

— Ne désirez-vous pas vous-même retourner à Blankhompton?

— Pour moi, mon colonel, toutes les garnisons se valent. J'aurai prochainement à vous demander un congé de quelques jours.

— Cela va de soi, répondit le colonel avec bonté; puis, son teint bronzé se colora légèrement et il balbutia: Je me figurais qu'après tout ce qui s'est passé, le séjour de Walmsbury ne laissait pas de vous être pénible.

— Mon Dieu! reprit Jim, non, pas plus qu'une autre résidence; il me sera cruel, assurément, de penser à Owen partout et toujours. C'était mon meilleur ami. Or, pour ce qui est de mon arrestation, je ne m'en préoccupe aucunement. Quiconque nous a vus ensemble sait en quels termes nous vivions. Les soupçons iniques qui pèsent contre moi, révolteront tout le monde.

— C'est vrai, répondit le colonel.

Alors, et comme pour rompre la conversation, il tendit la main au lieutenant Beresford en ajoutant:

— A tout à l'heure, mon ami.

VIII.

Le lendemain à huit heures précises, le funèbre cortège se forma vant la porte d'entrée de la caserne. Le cercueil fut placé sur caisson; à droite, un cordon du poêle était tenu par le colonel,

et à gauche par le lieutenant Beresford. Les membres de la famille suivaient immédiatement. Tous les assistants, disons-le, y compris le père de la victime, tinrent à donner ouvertement au beau Jim des témoignages de sympathie et d'affection.

Enfin, la longue procession s'ébranla au son de la marche funèbre que jouait la musique militaire venue de Blankhompton.

— Tenez, disait une pauvre femme à sa voisine, en lui montrant le lieutenant Beresford, c'est sur lui que se sont portés les premiers soupçons. Seulement, on n'a rien pu prouver contre ce brave officier et il a été acquitté.

Bien qu'ayant le cœur déchiré, le malheureux Jim n'en marchait pas moins la tête haute comme un honnête homme qu'il était.

— Ah! pour sûr s'il était l'assassin, répondit l'autre femme, une expression de terreur animerait son visage et le remords ternirait ses yeux en contemplant cette fosse.

— Vous avez beau dire, riposta l'un des assistants, tant que l'on n'aura pas découvert l'auteur du crime, le doute est permis.

Encore quelques secondes et une décharge de mousqueterie aurait annoncé que tout était fini et que cette tombe serait à jamais fermée sur l'un des officiers les plus universellement aimés du régiment.

Puis, après être resté un moment immobile, on s'éloigna, laissant le défunt dormir de la paix de l'éternel sommeil et l'on reprit à pas pressés la direction de la petite ville de Walmsbury.

C'est alors que la chaleur vivifiante du soleil et les bouffées d'air vif que l'on respirait firent sentir encore plus vivement aux amis de celui qui n'était plus la perte cruelle qu'ils venaient de faire. Ah! tout en restant unis par le cœur, l'abîme n'en demeurait pas moins insondable entre les vivants et les morts.

Beresford mit à profit son premier moment de liberté pour se rendre à la brasserie de la *Queue du canard;* il insista pour parler au propriétaire de l'établissement.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon lieutenant? lui demanda avec empressement M. Brown.

— Veuillez prévenir mademoiselle Rose Meeking que je désire causer avec elle.

— Puisque j'en trouve l'occasion, permettez-moi de vous dire, mon lieutenant, ajouta le père Brown, qu'un des plus beaux jours de ma vie a été celui où j'ai eu le bonheur de vous entendre acquitter.

— Merci de votre intérêt, M. Brown, dit Jim en lui tendant la main.

Quelques instants après, Rose Meeking arrivait d'un pas timide et incertain. A la vue du lieutenant, elle pâlit, se troubla et parut aussi interdite que devant les juges. Jim lui souhaita le bonjour et crut devoir lui offrir une chaise, ajoutant qu'il ne la retiendrait que peu d'instants. Le dos appuyé contre la cheminée, il dit d'un ton calme :

— Le fait seul de ma visite a de quoi vous surprendre, n'est-il pas vrai ? Mais votre étonnement sera doublé quand vous saurez le motif qui m'amène. Je veux vous demander des explications sur la déposition que vous avez faite publiquement.

— J'ait dit la vérité, rien que la vérité ! s'écria-t-elle.

— Pardon, riposta Beresford. A quoi sert de feindre ? Vous en savez plus que vous ne dites ; vous avez fait des restrictions dans votre déposition ; or, celui qui témoigne faussement s'appelle parjure.

— Ciel ! qu'ai-je pu dire qui soit contraire à la vérité ! murmura-t-elle toute troublée.

— Vous avez bel et bien passé sous silence l'explication si pénible que le capitaine Owen a eue avec vous à propos d'une certaine bague que vous portiez alors ; devant les juges vous n'avez pas plus soufflé mot de cet incident que de votre promesse de rompre avec M. Earle. A peine la chose était-elle décidée, que vous racontiez à votre jeune adorateur la scène qui s'était passée entre vous et le capitaine Owen. Là-dessus, voilà le sang de ce jeune fou qui bouillonne, il part comme une flèche, entre à la caserne trouver Owen, et....

— Aussi vrai que je paraîtrai un jour devant Dieu, croyez, monsieur, que je ne mens pas ; j'ai dit à Stuart que je voulais rompre avec lui, que sa famille désapprouvait notre mariage, que ce serait sa perte.... j'ai ajouté que pour sûr son père ne voudrait jamais me voir, enfin, qu'il fallait nous faire une raison. En réalité, ai-je ajouté, nous ne pouvons pas vivre de l'air du temps et nous devons renoncer à nos projets, puisque votre famille ne voudrait rien faire pour nous. C'est alors que d'un air résigné, il m'a redemandé sa bague ; à quoi je répondis que je l'avais donnée au capitaine Owen et qu'il pouvait aller la lui réclamer. Là-dessus, le rouge lui monta au front, il jura, tempêta, envoyant le capitaine à tous les diables ; puis hors de lui il sortit de la pièce avec un

mouvement de colère. Depuis lors, je l'ai revu une seule fois, le jour des débats.

— Tout ce que vous venez de dire est-il absolument conforme à la vérité?

— Oui, monsieur, je le jure, répondit-elle d'un ton solennel. J'ai la conviction que c'est la colère seule qui l'a précipité à cette horrible action; ma déposition en sa faveur en est la meilleure preuve.

— Au cas où vous eussiez cru pouvoir sauver Stuart Earle, en portant sur moi vos soupçons, en eussiez-vous, du moins, éprouvé quelque remords? demanda Beresford.

— Si l'affaire ne se fût pas terminée par votre acquittement, j'aurais d'abord fait évader Stuart Earle et dit ensuite la vérité. C'était ce sentiment-là qui m'a rendue si nerveuse devant la justice; je tremblais de compromettre l'un en voulant sauver l'autre, ajouta-t-elle avec sincérité.

— Aussi longtemps que ce jeune insensé, reprit Jim, ne sera pas entré dans la voie des aveux, sachez que je peux derechef être traîné en justice sous l'inculpation de meurtre.

— Eh bien! en présence de faits aussi graves, je tiens à vous dire, M. Beresford, que je n'hésiterai jamais à vous disculper, dit Rose en regardant attentivement son interlocuteur.

— Moi aussi je veux parler franc avec vous, reprit Jim d'une voix émue; je veux absolument vous dire combien je regrette de vous avoir si mal jugée, car, évidemment, vous n'êtes pas du tout la femme que je me figurais.

Elle poussa un soupir de soulagement et reprit:

— Ah! monsieur, voyez-vous, je me demande depuis huit jours si je ne perds pas la raison. Je vous certifie que c'est la première fois que j'ai quelque chose à démêler avec la justice. Dame! entre une liaison avec un joli garçon aux moustaches en croc, à l'air conquérant et une aventure pareille, il y a loin tout de même! Cela ne me sort pas de la tête; j'y songe jour et nuit!

— Croyez-vous, morbleu! que je sois moi-même sur un lit de roses? riposta le beau Jim.

Voyant l'officier se diriger vers la table pour reprendre son képi, Rose ajouta d'un ton radouci:

— Dites-moi, monsieur, vous ne livrerez pas Stuart Earle à la justice?

— A dire vrai, je ne ressens pour lui personnellement, ni pitié, ni sympathie. Quand vous prétendez qu'il a cédé à un mouvement

de colère, ou plutôt à un transport de fureur, vous êtes dans l'erreur. Toute cette histoire, forgée par lui n'est qu'un mensonge odieux. Ah! si le jour des débats j'avais su ce que je sais aujourd'hui, aucune des considérations qui m'ont fait garder le silence n'aurait pu m'y décider. Certes, j'aurais mis la justice au fait des préoccupations et des ennuis que Stuart a donnés à ce malheureux Owen. Je peux même vous dire qu'il m'avait confié la bague en saphir que ce blanc-bec vous avait mise au doigt; bref, il ne tient qu'à moi d'envoyer ce coquin à la potence. Ah! s'il ne s'agissait que de lui faire expier le châtiment qu'il mérite, je n'hésiterais pas à le livrer à la justice. C'est seulement d'hier soir que la vérité m'est connue, bien qu'il vous ait affirmé n'avoir obéi qu'à l'un de ces emportements aveugles qui ne laissent le temps ni de réfléchir, ni de se reconnaître; malgré tout, il n'en a pas moins cherché à me persuader que c'est sur moi que se portent les soupçons. Ah! le misérable!

— Pourquoi alors l'avoir épargné? demanda Rose.

— C'est qu'il a un père âgé, infirme, aussi fier de son nom que de son honneur, à qui cette révélation porterait le coup de la mort; parce qu'il a une sœur, véritable ange de douceur qu'on a sans cesse sacrifiée à son frère, l'héritier et le dernier du nom! Si je me tais, voyez-vous, c'est par égard pour eux; mais c'est un acte de faiblesse que je me reproche au fond.

— J'entends, riposta son interlocutrice, c'est dur tout de même, car je crains que votre silence ne fournisse l'occasion de vous jeter la pierre.... J'espère, du moins, que vous serez aussi heureux avec elle que vous méritez de l'être. Puisse-t-elle ne jamais découvrir l'horrible vérité!

Le beau Jim réprit avec entrain:

— Dès que l'affaire sera terminée, je compte vous offrir un petit présent en retour de la sympathie que vous m'avez témoignée. J'espère que vous voudrez bien l'accepter?

— Comment donc, monsieur, je m'empresse même de vous remercier dès maintenant.

— Il est encore une autre chose que je tiens absolument à vous dire, c'est combien je me reproche les doutes que j'ai émis sur votre bonne foi. Les jugements téméraires auxquels je me suis laissé entraîner à votre égard me causent, croyez-le, de véritables remords.

— Bah! bah! de rien, monsieur, ajouta-t-elle en donnant une cordiale poignée de main au beau Jim; après quoi elle sortit.

mouvement d…
jour des dé…
— Tou…
à la véri…
— O…
la con…
rible…
po…

… avant que Stuart Earle et le lieutenant … appelés à Blankhompton. Le capitaine … prendre le commandement du détachement à … moment était donc enfin venu pour Beresford de … congé que le colonel mit d'autant plus d'empressement à accorder, qu'il avait su par Stuart que M. Earle et sa … de retour à Londres. Heureux d'aller revoir sa Dulcinée, comme on disait au bon vieux temps, le beau Jim eut vite … de boucler sa valise. Bien que, à chaque instant, la vue de … choses lui rappelât son cher ami Owen, il espérait cependant qu'un changement de lieu chasserait de son esprit l'idée fixe qui le hantait jour et nuit.

Le trajet de Blankhompton à Londres lui parut d'unelongueur désespérante, et pourtant il avait pris le plus rapide des rapides. Bref, huit heures du soir sonnaient quand il entra en gare; il alla dîner à une taverne du voisinage, puis entra au thèâtre simplement histoire de tuer le temps; il se berçait aussi de l'espoir qu'un heureux hasard lui fournirait peut-être l'occasion de rencontrer au spectacle la charmante Nancy. On pouvait voir là de jolies femmes à la douzaine, mais aucune d'elles n'avait ni cet aimable sourire, ni cet air d'enjouement!

Rentrer de bonne heure se coucher à l'hôtel, tâcher de s'endormir au plus vite, lui parut être encore le meilleur expédient pour abréger les heures jusqu'au lendemain. Vers midi, il se présenta chez M. Earle; Nancy était chez elle. Du plus loin qu'elle aperçut le lieutenant Beresford, la physionomie épanouie de la jeune fille trahit tant de joie que le beau Jim, enflammé par la passion, heureux d'être enfin en présence de celle qu'il aimait, oubliant toute cérémonie, la pressa avec effusion contre son cœur en disant:

— Ah! ma bien-aimée, mon amour!

Tous deux restèrent quelques instants sans pouvoir articuler un seul mot; mais la première émotion passée, la jeune fille rompit le silence, en prononçant la phrase suivante qui produisit sur Jim l'effet d'une douche d'eau glacée:

— Oui, un instant, j'ai craint de perdre la tête, Stuart m'ayant écrit que....

— Et que vous a-t-il écrit? demanda d'un ton sec le lieutenant.

— Inutile de vous répéter ses paroles, puisque vous avez été renvoyé acquitté.

— Tout cela est bel et bon, mais j'insiste pour connaître la vérité, reprit Jim d'une voix d'autorité en fixant sur elle un regard pénétrant.

— Oh! mon ami, croyez-moi, il est inutile d'insister, car il me suffit de savoir que vous le désirez....

L'interrompant, Beresford reprit vivement:

— Pardon; c'est que, voyez-vous, j'ai passé par de si cruelles épreuves depuis notre dernier entretien.... En proie à la torture de l'incertitude, que de fois ne me suis-je pas demandé si je ne m'abusais pas étrangement en croyant à votre sympathie pour moi?

— Hélas! de mon côté, je me faisais la même question, car en apprenant votre arrestation, je vous ai écrit une lettre par laquelle je vous disais que j'étais convaincue que vous n'aviez aucune participation à ce crime, car je ne saurais douter de vos sentiments d'honneur.

— Cette lettre, ajouta Jim, les yeux voilés de larmes, mais je ne l'ai jamais reçue.

— C'est tout naturel, répondit Nancy, puisque je n'ai pu me décider à vous l'adresser. La vérité, voyez-vous, c'est que les termes par trop affectueux dans lesquels elle était écrite m'ont inspiré des scrupules.... puis, Stuart m'ayant annoncé que des présomptions graves pesaient sur vous.... que lui-même ne savait plus que croire, enfin il allait jusqu'à dire qu'il était désolé que j'eusse fait votre connaissance. Toutefois, n'allez pas croire que je me sois laissée influencer par sa façon de voir.... soyez sûr que....

— Merci.... merci, mais je tiens absolument à savoir quel est le vrai motif qui m'a privé de la consolation d'avoir votre lettre?

— Eh bien! Stuart a prétendu que tout en étant dans les meilleurs termes avec le capitaine Owen, vous aviez eu sujet de craindre il ne vous eût supplanté dans le cœur d'une de vos cousines e vous aimiez, paraît-il, passionnément. Or, si vous aviez réellent de l'attachement pour cette parente, vous n'en pouviez ir pour moi!

— Ah! le vil menteur, le misérable!

— Mon ami, dit Nancy d'un ton qui implorait.

— Excusez-moi, j'oubliais que Stuart est votre frère.

— Songez qu'il se faisait peut-être inconsciemment l'écho de propos qu'il avait entendus, ajouta Nancy en cherchant à disculper son frère.

— Non, ma chère Nancy, non, Stuart ne pouvait pas plus mettre mon innocence en doute que croire au roman forgé par lui à plaisir.

— Pourtant ce sont des choses qu'on n'invente pas, reprit Nancy.

— Mon ami Owen a été effectivement épris d'une de mes cousines, riposta le beau Jim avec chaleur; bien qu'il n'ait jamais abordé ce sujet avec moi, je suis convaincu que ses vœux n'ont pas été agréés.

— Mon Dieu! que je voudrais savoir où Stuart a pu prendre....

— L'explication en est toute simple, ma chère Nancy; dans toute cette affaire, votre frère a fait mensonges sur mensonges. Mais, de grâce, cessons de traiter ce cruel sujet, car cela me brise le cœur de penser à la fin tragique de mon meilleur ami.

— Plus j'y réfléchis et plus je reste persuadée que vous devez connaître le nom du criminel, dit Nancy d'un air sérieux.

Beresford ne souffla mot, mais le regard qu'il attachait sur elle prouvait que oui.

— Et mon frère le sait-il? demanda sa sœur d'une voix émue.

— Ah! je vous en conjure, pas un mot de plus sur ce drame, reprit Jim. Vous avez refusé de croire à ma culpabilité quand tout m'accablait; je vous demande donc simplement de ne plus changer d'opinion.

— A Dieu ne plaise que j'en change jamais! Permettez-moi, du moins, de vous donner un conseil, c'est de vous conjurer, au cas où vous voudriez accorder votre protection au coupable, de n'en rien faire, car tant que le criminel ne sera pas puni, vos jours seront exposés!

— Il ne faut pas oublier que la ressource de le livrer à la justice me reste.

— Et vous le feriez? demanda Nancy d'une voix anxieuse.

— Oui, certes, je le ferais, répondit d'un ton ferme le lieutenant.

— Après les calomnies que l'on a fait courir sur vous, à quoi bon ménager un misérable? Votre silence n'équivaut-il pas à une sorte de complicité? Je vous supplie de le dénoncer sur l'heure; remarquez que c'est la première requête que je vous adresse et j'espère que vous voudrez bien en tenir compte.

— Ma parole d'honneur, ma chère Nancy, vous ne sauriez vous figurer quel combat intérieur se livre en moi; je voudrais vous répondre qu'il n'est rien au monde que je ne fisse pour vous, mais dans les circonstances présentes je ne puis porter un coup qui frapperait les innocents plus encore que le coupable. Seigneur Dieu! Je frémis à la pensée que l'ombre même d'une souillure puisse atteindre les membres d'une si noble famille.

— Il est probable qu'ils seraient les premiers à vous prier de dénoncer le criminel.

A part lui Beresford se disait:

— Pauvre Nancy, combien elle est loin de soupçonner la triste vérité; grâce aux principes solides et salutaires dans lesquels elle a été élevée, elle met avec raison le sentiment de l'honneur au-dessus de tout! Elle compte dans sa famille des femmes vaillantes qui, après avoir soutenu le courage d'un mari, d'un fils, s'ils venaient à tomber sur le champ d'honneur, elles les pleuraient avec un légitime orgueil. En réalité, le sang qui coule dans ses veines est aussi héroïque.

Il reprit:

— Voyons, ma chère Nancy, en pareille conjoncture que feriez-vous?

— Sur-le-champ, je livrerais le coupable à la justice, même fût-il mon frère.

— Peut-être, mais, par exemple, s'il s'agissait de frapper votre père au plus tendre de son cœur? demanda Jim d'une voix triste.

— Oh! alors j'hésiterais, s'écria Nancy.

— C'est cette dernière considération qui m'a lié la langue, car le pere du criminel est un vieillard dont le nom est pur comme l'or; n'était cette considération, je me serais à coup sûr lavé du soupçon qui pesait sur moi. Cette faiblesse me sera certainement pardonnée en raison des sentiments dont je suis l'esclave.

— Quel cœur vous avez, dit Nancy avec un tremblement dans la voix; mais permettez-moi de vous adresser encore une demande.

— Laquelle?

— De dire la vérité, coûte que coûte, si l'on tente jamais de nouvelles poursuites contre vous.

— J'en prends l'engagement formel, riposta le beau Jim.

— Mais, j'y pense.... Ne croyez-vous pas que votre généreuse conduite ne vous attire un jour de vives contrariétés, d'amers reproches?

— Quant à cela, j'ai la conviction de n'en pas moins conserver entières l'estime et la sympathie des honnêtes gens.

— Avez-vous en main les preuves de la culpabilité du malfaiteur? reprit Nancy d'un ton anxieux et interrogateur.

— Oui, certes, et je les conserverai précieusement tant que la justice ne saura pas découvrir la vraie piste.

— J'espère que vous verrez mon père dans un instant, ajouta Nancy d'une voix moins grave.

— Il me tarde d'autant plus d'avoir cet honneur que j'appelle de tous mes vœux le moment de pouvoir lui demander votre main. Je ne prévois pas quelle objection il peut me faire. Je porte un beau nom, j'ai de la fortune et je jouis d'une réputation excellente. Mon colonel est prêt à témoigner en ma faveur; j'ai les meilleures notes du monde. Ah! c'est aujourd'hui surtout, ma chère Nancy, que je me félicite de ne m'être jamais écarté du droit chemin. Sans doute, parfois, il est difficile, ridicule même de ne pas faire comme les autres camarades; mais, après tout, il n'est rien d'aussi réconfortant, voyez-vous, que l'estime de soi-même; tôt ou tard, nous recevons la récompense de nous être laissé guider par la raison; mais je ne veux pas continuer à me donner des coups d'encensoir à travers la figure. En somme, si j'ai marché dans la bonne voie, c'est que les routes tortueuses me sont odieuses!

— Ah! mon cher Jim, je vous aime! dit Nancy avec douceur, en lui donnant son front à baiser.

X.

Une heure après environ, on entendit un bruit de pas lents résonner dans le corridor, puis la porte du petit salon où se tenaient Nancy et le beau Jim s'ouvrit brusquement, car M. Earle ne se doutait pas quel visiteur l'attendait; il l'apprit de la bouche de Nancy; dès que la présentation fut finie, elle demanda à son père la permission de se retirer.

L'attitude du maître de maison, le dos à la cheminée, la tête haute, était bien celle d'un homme persuadé de sa propre valeur et habitué à écouter avec condescendance les réclamations et les sollicitations. Ah! qu'il était loin de se douter que la visite du lieu-

tenant Beresford avait pour objet un projet matrimonial combiné par le beau Jim et Nancy; comme jusque-là, elle lui avait épargné toute préoccupation à ce sujet, M. Earle n'était aucunement préparé à traiter cette grave question avec le jeune officier; une femme eût eu, à coup sûr, plus de clairvoyance.

— Eh bien! M. Beresford, que désirez-vous de moi? A quoi dois-je l'honneur de votre visite? dit le vieillard avec bienveillance.

— Je viens, monsieur, vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Ma fille.... ma fille.... répéta M. Earle, comme frappé d'une commotion galvanique.

— Plusieurs fois déjà j'ai eu l'occasion de la rencontrer chez le dean de Blankompton et je vous aurais même adressé depuis plusieurs mois ma demande, si je n'avais eu la crainte que ma démarche ne vous parût trop hâtive; de plus, je concevais encore des doutes sur la réponse que je recevrais de mademoiselle Earle. Je me suis donc résigné à attendre jusqu'à l'automne, dans l'espoir que j'aurais alors de nouvelles et fréquentes occasions de la voir. Or, à cette époque, vous étiez en Écosse et, en outre, je ne pouvais obtenir un congé; force m'a donc été, monsieur, d'attendre votre retour à Londres pour vous exprimer mes vœux et formuler ma demande. C'est avec la plus vive impatience que j'attends votre réponse; cette manière de m'exprimer est encore trop faible pour vous faire comprendre la chaleur des sentiments que m'inspire mademoiselle votre fille.

Après un intervalle d'un instant, le vieillard reprit d'un ton sec:

— Ma fille est-elle au courant de vos intentions?

— Oui, monsieur, ce matin même je lui ai ouvert mon cœur.

— Si flatté que je puisse être de l'honneur que vous me faites, je dois vous avouer que, vu les circonstances, je dois décliner votre demande, tant en mon nom qu'en celui de ma fille.

— Mais, monsieur, puis-je savoir du moins sur quel motif est basé votre refus? Ma famille jouit d'une grande considération; je suis le chef de notre maison et, en outre, je possède une fortune de plus de deux millions; je ne dois rien à personne pas même à n tailleur.

— Ah, monsieur, ce n'est ni une question de famille, ni une stion d'argent, dit M. Earle avec animation.

– Quoi alors! s'écria Jim d'un ton curieux et anxieux tout à

la fois. Ma réputation est irréprochable; les chefs sous lesquels je sers depuis huit ans sont tous prêts à l'attester.

— En vérité, monsieur, il m'en coûte de préciser davantage; il est préférable d'éluder la réponse. Tenez, si vous m'en croyez, considérons l'entretien comme terminé.

— Pardon, monsieur, mais je tiens absolument à connaître la réponse qui vous fait repousser si impitoyablement mes vœux.

— Vrai, vous y tenez sérieusement? riposta le vieillard.

— Très sérieusement, monsieur, reprit Beresford, les sourcils contractés par une grande tension nerveuse.

— Sachez donc que, si vous m'aviez adressé cette demande l'automne dernier, je vous aurais accordé la main de ma fille, car une pareille union eût comblé tous mes désirs, mais depuis lors, il s'est produit un événement d'une telle gravité.... qu'en vérité...

— Comment ça ? Me croiriez-vous l'auteur du crime, l'assassin du capitaine Owen? s'écria Beresford d'une voix rauque.

— Si je voyais en vous un misérable capable de commettre un meurtre, je vous aurais déjà mis à la porte. Par le fait, un mandat d'amener a été rendu contre l'assassin du capitaine Owen; sans doute, vous avez été acquitté à l'unanimité, je le sais, mais tant que la lumière ne sera parfaite, votre existence comme votre honneur peuvent être sans cesse menacés. Pensez-vous donc, monsieur, qu'il ne soit pas du devoir d'un père d'éclairer sa fille sur une situation pareille? Non, monsieur, cent fois non; j'ajouterai même dussiez-vous m'accuser d'avoir des idées bornées, surannées et déraisonnables, soit sur les questions d'honneur, soit sur les questions d'amour, que je me reprocherais d'offrir à ma fille un avenir aussi menacé.

Avec un geste de profond désespoir, Beresford reprit:

— Hélas! je comprends, monsieur: les jugements du monde sont sévères et cruels; mais, enfin, si ce mystère est jamais éclairci, aurez-vous encore les mêmes objections à m'opposer ?

— Non, je ne les aurais plus, riposta M. Earle.

— J'espère, du moins, que vous ne me refuserez pas le bonheur de revoir mademoiselle Nancy ?

— Loin de moi l'idée de vous imposer cette privation; en vous donnant l'autorisation de revoir Nancy, je vous donne la preuve évidente de l'estime que j'ai pour vous. La seule chose que je vous demande c'est de ne pas dès maintenant vous insinuer trop profondément dans son cœur, d'éviter de vous montrer avec elle en

public et surtout de ne pas l'épouser sans mon consentement. D'une part, si elle désire entretenir avec vous une correspondance, je l'y autorise de grand cœur. A mes yeux, le fait seul de n'avoir pas songé au danger auquel vous auriez exposé votre fiancée en l'épousant, me prouve la parfaite honorabilité de votre caractère et l'estime que vous avez de vous-même.

— Votre refus, monsieur, est pour moi un coup de foudre. Néanmoins, la franchise avec laquelle vous m'avez parlé me touche sensiblement. Vous pouvez être assuré que dans les entretiens que j'aurai désormais avec mademoiselle Nancy, j'éviterai de faire aucune allusion aux sentiments qu'elle m'a inspirés, tout comme si j'ignorais la langue anglaise.

M. Earle reprit avec sympathie :

— Rappelez-vous, M. Beresford, que :

En ce monde il n'est pas d'opiniâtre malheur
Qui ne soit tôt ou tard compensé de bonheur.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai, ajouta le beau Jim d'une voix émue.

— Il ne me reste plus qu'une chose à faire ; c'est de tout avouer à ma fille et cela sans nul détour ; en personne de bon sens et de grand cœur, elle comprendra les raisons sous l'empire desquelles j'ai agi. Pour elle, le coup sera d'autant plus terrible qu'il est plus imprévu ; j'ai la conviction que vous, monsieur, mieux que personne, vous saurez en amoindrir le choc.

— C'est une rude tâche à m'imposer ! répliqua le lieutenant.

— Je ne vous contredis pas, mais c'est surtout à elle qu'il faut songer, reprit le vieillard avec émotion ; il n'y a rien à mettre en balance avec cette considération ; or, je présume que l'amertume de ses regrets sera adoucie par la pensée que vous et moi sommes tombés d'accord sur les conséquences terribles d'une alliance qui attacherait son sort au vôtre. Réfléchissez à la gravité des circonstances, je vous en conjure, M. Beresford ! Maintenant, je vous laisse le champ libre et je repars pour mon club. Avouez que c'est la meilleure preuve que je puisse vous donner de ma confiance en vous.

Là-dessus, il tendit la main au lieutenant puis sortit si vivement que Jim ne put rien objecter.

Il méditait à part lui pour savoir comment il devait s'y prendre, afin de s'acquitter de la pénible mission qui lui incombait quand soudain Nancy parut, le sourire aux lèvres.

— Eh bien ! s'écria-t-elle gaîment.

— Hélas ! je suis navré de la nouvelle que j'ai à vous apprendre.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle d'une voix étranglée par l'émotion, où est mon père ?

— Il est sorti, reprit Jim, et il désire que ce soit de ma bouche que vous appreniez notre triste sort !

— Oh ! mon Dieu ! c'est horrible ! s'écria-t-elle avec animation.

— Oui, ma pauvre chère Nancy, oui, votre père m'a refusé son consentement à notre mariage, sinon dans l'avenir, du moins pour le présent.

— Comment ! il nous faut alors renoncer à nos vœux les plus chers ?

— Oui, pour le moment, répondit Jim d'un ton grave.

— Pour le moment ! répéta Nancy fort émue avec une larme au bord de ses cils.

— La prudence d'un père lui fait craindre qu'on ne porte un jour ou l'autre l'affaire du meurtre d'Owen devant une autre jurisprudence. Il faut, dit-il dans son excès de prévoyance, que toute cette affreuse énigme soit expliquée.

— Ciel ! il ne saurait mettre votre innocence en doute !

— Dieu merci, non ! dit le beau Jim avec vivacité.

— Alors, miséricorde ! pourquoi attacher tant d'importance à l'opinion des autres ? De ma vie, je n'ai vu mon père s'y soumettre avec une telle complaisance, et remarquez que c'est alors qu'il s'agit de mon bonheur !

— Ne déplacez pas la question ; en réalité la situation ne laisse pas de lui inspirer des inquiétudes sur la sécurité de votre avenir et sur le mien.

— Pourtant, du moment qu'il vous sait innocent....

— Ah ! reprit Jim en l'interrompant, ce ne serait pas la première fois que l'on verrait l'innocent payer pour le coupable, et votre père le sait aussi bien que personne.

— Quoi ? n'auriez-vous pas dit à mon père qu'il ne tient qu'à vous de divulguer le nom du coupable ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il eût insisté pour me faire parler.

— Eh bien ! apprenez qu'en pareille conjoncture c'est moi qui parlerai, répondit Nancy. C'est moi qui lui raconterai vos scrupules ;

je suis décidée, je le veux ; c'est beau d'être généreux et compatissant, mais, en vérité, je ne vois pas qu'il faille en être victime.

— Votre père, j'en suis convaincu, traduirait tout de suite le coupable à la justice, riposta Jim sans hésiter.

— Vous laisser un jour de plus exposé au péril, est une détermination à laquelle je ne me résoudrai jamais.... jamais. En réalité, n'est-il pas des cas extrêmes, des situations hérissées de dangers, où il faut à tout prix savoir prendre son parti ?

Après que Nancy eut prononcé ces paroles, un profond silence régnait dans la pièce ; seul, le battement régulier et monotone de la pendule se faisait entendre par un mouvement nerveux ; le petit pied de Nancy frappait le tapis.

Plus que jamais Beresford avait la conviction qu'il fallait faire comprendre à la jeune fille qu'elle ne devait pas inciter son père à l'interroger. Nancy reprit :

— Enfin, d'où peut venir votre obstination à me défendre de dire à mon père que vous savez tout ?

— Ma chère Nancy, parce que je n'ai pas le courage de lui apprendre la vérité.

— En tout cas, vous pourriez me la dire, à moi, riposta Nancy.

— Ciel et terre ! ne voyez-vous pas qu'il m'est impossible de prononcer devant vous le nom du coupable ? s'écria Jim.

A ces mots, Nancy changea de couleur et devint blême ; ses lèvres paraissaient soudées l'une à l'autre.

— Parlez, finit-elle par dire éperdue, la voix étranglée par l'émotion ; parlez, je vous en conjure. Mon Dieu ! ce n'est pas.... non.... vous ne voulez pas dire que ce soit....

Alors, la malheureuse poussa un cri perçant. Jim ne répondit mot ; mais le long regard qu'il attacha sur elle exprimait une grande pitié et un immense amour !

JOHN STRANGE WINTER.
(Imité de l'anglais par HEPHELL).

(*La suite à la prochaine livraison*).

ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

LE THÉATRE RÉALISTE FRANÇAIS

ET

M. HENRY BECQUE

I.

A parcourir ces derniers hivers, même vaguement, les feuilles et les revues parisiennes il est facile de remarquer que le roman réaliste ou pour dire correctement, naturaliste, n'excite plus le même intérêt que jadis, aux grands jours de M. Émile Zola, au lendemain de l'*Assommoir* et de *Nana.* Pour citer deux romans purement réalistes, parus cette saison, ni la *Bête humaine,* ni *Sous Offs* n'ont eu l'honneur et l'avantage des hommages ou des attaques qui ont fait vendre à cent mille exemplaires *Nana, Sapho,* la *Fille Elisa.* Le problème esthétique et le problème éthique que sous-entend la question du roman réaliste ont été — il est vrai — mis en discussion si souvent et par des hommes si compétents qu'il serait permis de les croire résolus, si des problèmes de cette nature n'étaient, en définitive, des thèmes que chacun comprend, discute, résout différemment et malgré lui, d'après des habitudes de pensée et de vie. Quoi qu'il en soit, certainement, il a été beaucoup, beaucoup trop écrit sur ce sujet; on a répété jusqu'à l'ennui les mêmes lieux communs, les mêmes solutions superficielles. Tant et si bien, que le public s'est lassé et que les critiques eux-mêmes se sont lassés, à leur tour, de toujours redire la même chose. Car, c'est le moindre tort, des romans de M. Zola d'être tous construits semblablement d'après les mêmes théories. Alors, sont venus les psychologues: M. Bourget, M. Rabusson, puis MM. Huysmans, de Maupassant, Rod, Hennique, Margueritte, etc. ont abandonné la tradition réaliste.

Peu à peu le public se désintéressait, les maîtres Émile Zola, Edmond de Goncourt n'étaient plus autant étudiés; les jeunes Henry Céard, Paul Bonnetain, Lucien Descaves restaient mal connus et dans l'incroyable indifférence du public français; même avec ses émoustillantes indiscrétions, son cynisme brutal et ses pages de passion et de fièvre le roman naturaliste commençait à n'être plus aussi remarqué du monde artistique.

On sait qu'aux dernières années de sa vie, Flaubert rêvait de succès de théâtre; on se souvient encore du *Candidat* et du *Château des cœurs.* Mais accueilli sans bienveillance, et de plus en plus immobilisé par le travail du style, non seulement il ne réalisa guère mais il ne prit même pas le soin de préciser sur ce sujet, ses théories et ses espérances. Puis, c'est le tour des deux frères, des de Goncourt et après l'échec d'*Henriette Maréchal* à la Comédie-Française, ils renoncent à essayer de faire représenter la *Patrie en danger*. Dans des préfaces qui sont aussi des manifestes ils déclarent « qu'en regardant et jugeant ce qui se passe, le théâtre leur apparaît comme bien malade, comme moribond presque. » — « L'art théâtral, disent-ils encore, est destiné à devenir une grossière distraction, quelque chose digne de prendre place entre des exercices de chiens savants et des exhibitions de marionnettes à tirades. » Et plus tard, en 1885, M. Edmond de Goncourt écrira: « Voici ma conviction: l'art théâtral, cet art fini ne peut trouver un allongement de son existence que par la transfusion, dans son vieil organisme, d'éléments neufs et j'ai beau chercher, je ne vois ces éléments que dans une *langue littéraire* parlée et dans le *rendu d'après nature*, des sentiments — toute l'extrême réalité, selon moi, dont on peut doter le théâtre »[1] Car M. de Goncourt ne croit pas au théâtre purement réaliste et de la fameuse déclaration de M. Émile Zola « le théâtre sera naturaliste ou il ne sera pas » il ne retient que le second terme. Enfin, pendant trois années, au *Bien Public*, au *Voltaire*, en qualité de *lundiste*, M. Émile Zola écrivit contre le théâtre contemporain un réquisitoire d'une violence à rappeler Barbey d'Aurevilly. Il a depuis réuni et colligé ses feuilletons en deux gros volumes: *Le naturalisme au théâtre* et *Nos auteurs dramatiques.* A les parcourir, on verra qu'il répète les mêmes théories, sept cents pages durant, poursuivant les au-

[1] *Préfaces et manifestes* par EDMOND et JULES DE GONCOURT. 1 vol., Charpentier et Cie, Paris, 1888.

teurs à succès, les comédies à succès, critiquant, dénigrant, avec le plus révoltant parti-pris qui se puisse concevoir. Comme il l'avoue lui-même, « il ne craint pas de se répéter. » Et la conclusion que l'on pourrait tirer de ce fatras d'études partiales et injustes c'est que le théâtre contemporain manquerait d'auteurs de génie, que ceux de talent se stériliseraient par l'abus des procédés et qu'ainsi, le théâtre devrait forcément devenir naturaliste. Pour sa part, M. Zola avait bien essayé d'écrire quelques pièces selon la formule nouvelle: *Thérèse Raquin, Renée,* le *Bouton de rose,* mais l'effarement du public avait été tel qu'il était à prévoir que de longtemps il ne se trouverait de directeur assez téméraire pour répéter la tentative. Ainsi, d'un côté, des auteurs plus ou moins découragés, de l'autre, des directeurs intimidés par le mauvais vouloir du public. Or, le théâtre imprimé n'existant pas — c'est le squelette sans chair, sans muscles, sans organes et sans vie — nécessairement, à la suite d'expériences malheureuses le théâtre restait inabordable aux adeptes de la formule réaliste. On voulait des pièces sur des modèles connus, on n'en voulait pas d'autres — et tout était dit.

Tel était à peu près l'état des choses lorsqu'un acteur de grand talent et, ce qui est plus rare, fort épris de questions d'art fonda le *Théâtre libre* sur ce double principe de ne jouer que huit fois chaque hiver et « de donner chaque fois une œuvre signée d'un nom connu afin d'intéresser la critique et les lettrés et, à la faveur de cette curiosité, de produire deux ou trois jeunes qui bénéficieraient de la salle attirée par un confrère célèbre. » Après quelques tâtonnements, un peu de défiance de la part de la critique et beaucoup d'encouragements, le *Théâtre libre* est aujourd'hui en plein succès et l'on peut même ajouter que son succès dépasse de beaucoup les prévisions les plus optimistes. Établie à la salle des *Menus Plaisirs*, la troupe de M. Antoine composée d'artistes suffisants et pour la plupart intelligents a, sans doute, joué les pièces les plus lues, les plus détestées ou les plus applaudies, celles en tous cas à propos desquelles, la presse, la chronique a le plus bavardé ces dernières années. Il suffit de rappeler les innombrables articles qu'occasionnèrent jusque dans la *Revue des Deux Mondes* les premières de la *Puissance des ténèbres*, de *La Fin de Lucie Pellegrin*, de *Rolande*, du *Père Lebonnard* et de tant d'autres pièces qu'il est inutile d'énumérer ici. Bientôt une revue s'est fondée : *Le Théâtre libre illustré*, ayant pour unique fonction de rendre compte des représentations, d'étudier les pièces et les auteurs qui

les ont écrites et les acteurs qui les ont dites.[1] Puis, encouragés par le succès, les directeurs des autres scènes parisiennes reprirent les pièces du *Théâtre libre* ou en commandèrent aux auteurs révélés par M. Antoine. C'est ainsi que M. Porel donnait cet hiver la *Grand'mère* de M. Ancey et *Amour* de M. Hennique, que les Variétés jouaient *Monsieur Betsy*, les Menus Plaisirs, les *Deux Tourtereaux* et le Vaudeville l'*Infidèle*.

Or, ces tentatives, ces discussions, toutes ces pages écrites, ces efforts prodigieux, — car comment dire ce qu'un acte joué à Paris représente de fatigues et de tracas! — me paraissent indiquer que la curiosité des jeunes ne s'intéresse plus ni à la poésie, comme au temps du Parnasse, ni au roman, comme il y a dix ans, mais surtout au théâtre et aux choses du théâtre, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'il n'y ait plus de jeunes poètes ou de jeunes romanciers. Mais chez ceux-là même, au dédain de jadis, a succédé une attention très sérieuse et souvent le désir leur vient de s'improviser à l'occasion auteur dramatique. Citons M. Haraucourt, Paul Margueritte et d'autres. Il m'a donc paru qu'il y avait quelque intérêt à étudier en quoi les pièces écrites par ces nouveaux venus se distinguaient de celles des maîtres dramaturges actuels: MM. Alexandre Dumas fils, Henri Meilhac et Édouard Pailleron; autrement dit, j'ai cru qu'il convenait de définir les théories esthétiques du théâtre réaliste français. La chose présentait quelques difficultés, les fournisseurs du *Théâtre libre* étant pour la plupart aux premiers volumes de leur œuvre. Ce qui m'a engagé à choisir un écrivain n'ayant presque fait que du théâtre, en qui les naturalistes reconnaissent un maître et qui a pour lui l'autorité d'œuvres excellentes, reconnues comme telles par de très compétents: j'ai nommé M. Henry Becque, l'auteur des *Corbeaux* et de la *Parisienne*. Nous analyserons son œuvre au point de vue esthétique, nous efforçant de dégager ses procédés de composition en ayant toujours soin de grouper à l'entour de nos thèses une série d'exemples pris dans les œuvres de la récente école. Puis, dans un second chapitre, nous tenterons d'exprimer la philosophie de l'œuvre de M. Henry Becque. Devant quoi, nous devons, sans entrer dans les détails d'une biographie, indiquer au moins les grandes circons-

---

[1] *Le théâtre libre illustré* par RODOLPHE DARZENS et LUCIEN METIVET. - huit numéros par an. — E. Dentu, éditeur, Paris, 1889 (sept fascicules sont parus).

tances de sa vie. Ainsi, pour ceux que préoccupent les choses littéraires, nous aurons cherché d'éclaircir la question assez obscure du théâtre réaliste français. Il est difficile, en effet, de distinguer dans des manifestes pleins d'injustices, presque d'injures pour ceux qui sont arrivés et dans des pièces d'une incorrection absolue, les réformes et les trouvailles. Il en est qui prétendent que c'est très simple, très facile, qu'il suffit de voir sale, de dire sale et de penser sale. Au fond, cela n'est qu'un mot, cela ne signifie rien, mais il est regrettable qu'à première apparence cela semble vouloir dire quelque chose et même beaucoup de choses. Il est des sujets que l'on gagne plus que l'on perd à éviter; celui de la *Fin de Lucie Pellegrin* est du nombre. Et je dis cela non pas au point de vue moral, mais au point de vue artistique. De même que M. Renan trouvait que c'est le propre d'une coupe d'être épuisable, je trouve de même que c'est le propre d'une œuvre d'art d'être belle. Or, il en est plusieurs parmi celles jouées par M. Antoine qui ne sont que répugnantes.

M. Henry Becque est aujourd'hui un homme approchant de la cinquantaine. Il a une véritable célébrité dans le monde littéraire de Paris et si, au théâtre, ses œuvres n'ont jamais obtenu de ces succès à deux cents représentations qui font un homme riche en quelques mois, il convient d'ajouter que peu d'auteurs ont été plus admirés et plus critiqués que lui. Ses débuts furent d'une excessive difficulté, il lui fallut des prodiges de patience et d'habileté pour faire jouer chacune de ses pièces, et ce ne fut qu'après des mois de démarches inutiles, de négociations avec les directeurs, de pourparlers avec les acteurs qu'il parvint à voir la *Navette* au Gymnase ou les *Honnêtes femmes* à la Comédie-Française. Un jour d'impatience, il louait la Porte Saint-Martin et faisait représenter à ses frais *Michel Pauper*, puis pendant des années, il faisait le tour des théâtres de Paris, le manuscrit des *Corbeaux* sous le bras. Partout, on le refusait avec des paroles polies: « Nous ne pouvons pas, ce n'est pas notre genre.... » l'éternelle rengaine. Enfin, de guerre lasse, M. Becque se décidait à les publier en brochure, et le jour où il allait envoyer le dernier *bon à tirer*, M. Thierry, l'administrateur du Théâtre Français, lui demandait une lecture. La pièce était reçue, étudiée, corrigée, jouée enfin devant l'hostilité du public, le 14 septembre 1882. Depuis, M. Becque n'a écrit que trois actes, *La Parisienne*, à la Renaissance, le 7 février 1885, et pendant quelques hivers, il fut le chroniqueur de la *Revue illus-*

trée, chroniqueur spirituel et joyeux, bien que d'une acrimonie de pensée trop dépourvue de bienveillance. Il avait le verbe amer et l'adjectif d'une cruauté charmante.

M. Becque n'arriva que tardivement et après beaucoup de tâtonnements à avoir une conception d'art suffisamment distinguée. Ses préoccupations de jeunesse avaient été sociologiques, politiques. Ses amis d'alors et lui-même se préparaient aux carrières diplomatiques. Le 4 septembre le découragea, il voulut faire de la littérature. Il avait sans doute une connaissance des choses et des hommes supérieure à celle de ceux qui ont passé leurs vingt ans à rimer des sonnets ou à discuter dans des cénacles, mais il lui manquait cette chose indispensable, sans laquelle pensées et sentiments restent comme inexprimés: il lui manquait le métier. C'est pourquoi ses premières œuvres sont dans leurs flagrantes imperfections, si dépourvues d'intérêt, si peu comparables aux dernières.

Somme toute, la vie et l'œuvre de M. Henry Becque restent un bel exemple de travail sagement et surtout patiemment poursuivi, mais il est regrettable que ses efforts n'aient pas été plus suivis, plus fréquents et que douze années lui aient été nécessaires pour écrire cinq actes. Flaubert n'avait mis que sept ans à *Mme Bovary*. Après tout, comme dit Alceste: « Le temps ne fait rien à l'affaire », et ce qu'il importe ce n'est pas de beaucoup produire, c'est de beaucoup penser, et, lorsqu'on écrit, de faire beaucoup penser. Or, l'œuvre de M. Becque traite précisément, avec le sérieux de ceux qui osent penser, de quelques-uns des plus inquiétants problèmes de notre vie moderne. Donc, quoique brève, elle reste bonne et essentielle.

II.

Comme je le disais, elle n'est pas très considérable l'œuvre dramatique de M. Henry Becque,[1] elle se compose de sept pièces donnant un total de vingt et un actes. Encore, convient-il expressément de distinguer entre ces vingt et un actes et faut-il croire que huit ou neuf tout au plus, réalisent le théâtre réaliste tel que l'entendent M. Becque, ses disciples et ses admirateurs.

[1] M. Henry Becque, *Théâtre complet*. 2 vol., Charpentier et Cie., Paris, 1890.

En effet, *Sardanapale* n'est qu'un opéra comme il y en a tant avec des rimes de mirliton: *maudit* et *détruit;* je *dois* et *toi*, avec des divertissements chorégraphiques dont l'opportunité est moins qu'évidente, avec des chansons à boire, dignes de feu M. Scribe:

Aimons, qu'on dispose
D'un si court répit
Pour fêter l'épi,
La grappe et la rose!

avec enfin, tout le conventionnel insupportable et suranné des livrets que mettaient jadis en musique Bellini et Donizetti. Ce qu'il y a sans doute, de mieux à en dire c'est que le rôle de Minka y fut créé par Mme Christine Nilsson et que la musique fut de M. Victorin Joncières. Ensuite, je ne vois pas très nettement en quoi l'*Enfant prodigue* et la *Navette* se séparent des comédies genre palais-royal de Labiche ou d'Hennequin, ni en quoi *Michel Pauper* diffère de ces drames de d'Ennery qui font pleurer le public de l'Ambigu et qui feraient rire celui du Théâtre Français. Pour être tout à fait sincère, j'aperçois bien quelques intentions psychologiques, quelques tendances réalistes, mais il me semble que ces intentions, que ces tendances sont plus que compromises par des scènes tout en quiproquos, par un parti-pris d'ironie méchante et par de flagrantes insuffisances d'exécution. Ainsi, l'*Enfant prodigue* renferme des passages d'opérette d'une inénarrable bouffonnerie: au premier acte, les dernières recommandations de Bernardin à son fils partant pour Paris, l'éloquence prétentieuse et prolixe de ce petit bourgeois qui au lieu de quelques paroles d'amitié, récite un interminable discours d'une ineptie à ravir Flaubert: Évite les journalistes, évite les courtisanes « ces femmes inutiles à l'État comme à elles-mêmes qui ne savent pas conserver pour l'hiver le pain gagné dans leur belle saison. » Et cela dure tant que personne n'écoute plus et qu'il s'en faut de peu qu'on ne manque le train. Au quatrième acte aussi, cette scène impossible, où Bernardin père rencontre Bernardin fils chez une délicieuse dégrafée, Mlle Clarisse. Celle-ci, ne devinant rien, les présente gravement l'un à l'autre: « M. d'Azincourt, M. le baron Bernardin. » Puis montrant le soi-disant M. d'Azincourt, Mlle Clarisse murmure à l'oreill[e] du jeune Bernardin cette phrase énorme de rire: « C'est mon père. A part cela, l'*Enfant prodigue* me paraît une comédie d'intrig[ue] avec beaucoup d'allées et venues, beaucoup de portes ouvertes

fermées, pas mal d'invraisemblances, très peu de psychologie et pas de littérature du tout. Pour *Michel Pauper,* la question se complique. M. Becque s'y est évidemment proposé plusieurs choses qui sont intéressantes par elles-mêmes: l'étude d'un ouvrier qui deviendrait un inventeur si une passion ne désolait sa vie et si pour oublier, il ne se tuait à boire; l'étude d'une jeune fille fière, courageuse, passionnée et pure; de plus, M. Becque montre la noblesse opposant ses préjugés à la bourgeoisie et la classe bourgeoise opposant ses préjugés à la classe ouvrière, enfin quelques grands caractères: la patience peut-être découragée de Mme de la Roseraye; la vraie intégrité morale sous ses petites prétentions, du baron Von der Holweck. Mais comme à plaisir, M. Becque a accumulé les invraisemblances, les faits arbitraires, les maladresses de plan et tous ceux qui ont vu ou lu *Michel Pauper* sauraient prouver à l'occasion, que ce drame est infiniment mal construit. Enfin, surtout, l'écriture en est mélodramatique et enfantine. Le comte de Rivailles parle à Hélène: « Ton bras est ferme et droit, il pourrait tenir une épée, tu as les flancs d'une amazone. Belle comme tu es, avec ta nature et tes appétits, veux-tu te condamner toi-même; épouser quelque saltimbanque et te morfondre entre les quatre murs du mariage? Soit, mais tu regretteras toujours l'existence que je t'aurai offerte active, puissante, désordonnée où la volonté est sans limite et les extravagances sans frein. » Ce à quoi Hélène, l'ingénue de vingt ans, se répond à elle-même entre autres choses: (Je crois utile de rappeler que l'action se passe de nos jours et que les acteurs ont des costumes de nos modes) « Non, je ne céderai pas; il me reprochera d'avoir abandonné mon cœur, il me reprochera d'avoir défendu ma personne; mais quelle est donc la jeune fille qui oserait recevoir dans ses bras un autre homme que son mari? » Et ailleurs: « J'ai été droit à lui comme à l'homme de mon choix et de ma destinée, ses paroles ont enflammé ma solitude; j'ai crié son nom dans mes insomnies, mais je ne serai jamais la maîtresse de celui qui ne me veut pas pour femme! » Et plus loin, Mme de la Roseraye accable de reproches son mari: « Ah! je ne te maudirais, si tu te préoccupais d'une société honteuse qui ne se souviendra pas de toi, demain, lorsque nous, *nous cacherons nos blessures pour cicatriser les tiennes.* » Décidément avec *Michel Pauper,* M. Becque n'a plus rien à envier à MM. Richebourg ou de Montépin; il en a les déclamations, les incohérences stylistiques voire même les incorrections. Il est certain qu'il y a dans la *Na-*

vette une étude mieux approfondie de la vie intime d'une femme galante, mais le scénario en est toujours arbitraire, artificiel et l'on pensera que ce n'est point la peine de critiquer si fort la tradition de ce théâtre français tout plein d'esprit et de conventions pour l'imiter ensuite en ce qu'il a sans doute de plus discutable. La *Navette* n'a pas la grâce des comédies dites à tiroir de l'ancien répertoire, mais il en a l'échafaudage des scènes, les quiproquos sans rimes ni raisons, la bouffonnerie qui est telle parce que l'auteur l'a voulue telle. D'ailleurs, il y a tant d'événements dans ce seul acte de dix scènes (une petite dame évoluant entre trois amants) qu'il y aurait quelque naïveté à venir parler de psychologie, de philosophie ou d'autres choses. C'est de ce théâtre dont parle M. Darzens « où des portes se ferment, où des portes s'ouvrent, au milieu de cris individuels. »

Ainsi, au point de vue esthétique qui est le nôtre en ce chapitre, omettant pour les raisons que voilà *Sardanapale*, l'*Enfant prodigue*, *Michel Pauper* et la *Navette*, nous étudierons les procédés ou pour dire comme disait La Harpe, la rhétorique de M. Henry Becque seulement dans les *Honnêtes femmes* et dans deux pièces qui sont certainement d'une valeur rare et précieuse, les *Corbeaux* et la *Parisienne*. Le but du théâtre tel que l'entendent les réalistes serait ou bien de mettre en scène de grands morceaux de réalité, reliés par une intrigue quelconque, ou bien d'étudier avec toute la pénétration possible, un cas spécial et pour ce intéressant, de psychologie passionnelle. Les pièces seront donc des comédies de mœurs ou des études psychologiques. De là, certaines conditions qui sont des nécessités. Pour les comédies de mœurs, une distribution nombreuse, plusieurs grands rôles, deux ou trois intrigues parallèles enchevêtrées les unes dans les autres, le déploiement de la mise en scène, — toutes choses propres à donner l'illusion de la vie. C'est ainsi qu'a procédé M. Becque dans les *Corbeaux*, où nous assistons à la ruine de toute une famille abusée et trompée par une bande d'hommes d'affaires véreux et tarés. Il y a huit rôles principaux ; puis, côte à côte, sont vécus le roman sentimental et désolant de Blanche Vigneron, aimée pour son argent, aimant de tout son cœur que perd une pauvreté venue trop tôt, — le roman plus triste encore de Marie Vigneron, le roman sans amour d'une très jeune fille qui pour sauver sa famille donne sa jeunesse aux amours d'un vieux monsieur, et encore les vagues sous-entendus amoureux insinués par Judith à son professeur de

piano et l'existence intrigante et galante de Mme de Saint-Genis, sans oublier les épisodes frappants où passent Gaston, le *pschutteux* en bonne fortune, le brave homme d'architecte Lefort et d'autres. Enfin, le premier acte, les apprêts et les présentations d'un dîner de contrat, exige des toilettes, des figurations, une relative mise en scène. C'est aussi à rendre la réalité par grands tableaux plus ou moins dépendants que se sont essayés M. de Goncourt dans *Germinée Lacerteux*, M. Zola dans le *Ventre de Paris*, M. Daudet dans la *Lutte pour la vie*, MM. Paul Alexis et Oscar Méténier dans les *Frères Zemgano*, M. Jean Jullien dans le *Maître*, M. Eugène Brieux dans *Ménages d'artistes*. Je cite, au hasard; seulement les *Corbeaux* de M. Henry Becque ont l'avantage de venir les premiers en date (14 septembre 1882) et d'exprimer parfaitement cette tendance du théâtre réaliste.

Pour les études psychologiques, au contraire, le scénario ira se simplifiant, les personnages se feront rares. Ce qu'il importe de montrer, c'est tout le mécanisme d'une passion, tout le secret d'une âme et les conversations s'allongeront, se nuanceront afin d'exprimer les évolutions des pensées et des sentiments. Il y aura une étude psychologique non transcrite à la troisième personne, non monologuée, mais exprimée directement et pourtant clairement par des gestes, par des actions, par des phrases. Ainsi, dans les *Honnêtes femmes*, voulant montrer un jeune homme engagé au mariage par un mécompte d'amour, il se borne à trois personnes. Ainsi dans la *Parisienne*, la maître œuvre de M. Becque et une œuvre de maître aussi, voulant étudier les mariages à trois, de mode à Paris comme ailleurs, il lui suffit des trois indispensables: la femme, le mari, l'amant, — le reste ne compte pas, dit trois mots, s'en va et c'est dans n'importe quel salon du monde élégant, que s'échangent les très spéciales, les très admirables conversations de Clotilde et de Lafont, de Lafont et de Du Mesnil. Quelques dramatistes joués au théâtre libre procèdent de même, surtout M. Georges Ancey, un des écrivains les plus complets que nous ait présenté M. Antoine, l'auteur discuté mais applaudi de *Monsieur Lamblin*, de l'*École des veufs*, de la *Grand'mère*.

On sait que les comédies de tradition molièresque ne renferment que de conventionnels détails de la vie banale: des lettres écrites en dix secondes, des dîners expédiés en trois minutes, etc. On pense qu'une des premières préoccupations de M. Becque a été de réformer cela, pourtant d'autre part, l'inattention du public pa-

risien l'empêchait de jamais donner de la vie une copie aussi minutieuse que les grands réalistes norvégiens: Biornson et Ibsen. M. Becque était forcé de s'en tenir à quelques indications: les pourparlers d'affaires des *Corbeaux* ou dans les *Honnêtes femmes*, l'insipide babillage de Mme Chevalier parlant en pie bavarde, tout en ourlant ses serviettes. Ce procédé est d'ailleurs, employé toujours et presque uniquement dans le théâtre naturaliste français; c'est l'observation transportée à la scène, mais l'impatience du public étant connue, cette observation devait, pour être acceptée, s'appliquer à des sujets plus piquants qu'il ne faudrait, mais seuls capables de tenir en éveil l'attention des vieux messieurs et des dames replètes. On me comprend, je veux dire qu'une comédie d'observation, traitant de sujets parfaitement honnêtes serait mal ou ne serait pas écoutée du tout du public parisien. On tolère les inévitables longueurs d'une conversation à peu près réelle lorsqu'une écuyère et un garçon de café sont en présence. Il y a de petits mots qui émoustillent, mais on déclarerait à périr, par exemple, le premier acte des *Nouveaux mariès* de Biornson, une parlotte d'avant déjeuner, en famille. L'accueil si réservé fait au troisième acte de la *Lutte pour la vie,* le prouve d'ailleurs. Et pourtant quel auteur a plus l'oreille du public que M. Daudet! De là, les passages qui font pousser de fort amusants cris de paon à messieurs les moralistes dans l'*Assommoir*, dans *Nana* de M. Zola, dans la *Fin de Lucie Pellegrin*, dans *Monsieur Betsy* de M. Paul Alexis, dans *En dètresse*, de M. Henry Fèvre comme dans les *Corbeaux* et dans la *Parisienne* avec sans doute, chez M. Becque, plus de finesse et moins d'incorrecte brutalité.

Se proposant de montrer la vie, de la montrer dans son ordinaire simplicité, se proposant aussi de l'expliquer psychologiquement, M. Becque s'interdisant ces assauts de pointes et d'esprit qui font du théâtre à la Meilhac quelque chose de délicieux, d'aussi rare dans son genre, que le style de Lily dans *Euphuès* remplace comme M. Ancey, ce que les feuilletonistes appellent les *mots d'auteur* par des mots d'observation d'un douloureux *cruellisme* (le mot est de M. Aicard, il n'en est pas meilleur pour cela, mais il m'est nécessaire). Ses personnages ont des réflexions d'un égoïsme ou d'une inconscience si excessifs que l'effet en est des plus délectables. Que ce soit très humain, je ne sais, mais pour amusant, ce l'est à coup sûr et parfois aussi grave de sous-entendus psychologiques. Il faut citer dans les *Honnêtes femmes*, la scène entre Ge-

neviève et Lambert jusqu'à ces paroles de la jeune fille: « J'épouserai celui qu'on me présentera. C'est si peu de chose un mari dans un ménage! Il va, il sort, il s'absente, il a des occupations, des rendez-vous, on ne l'a jamais. Regardez Mme Chevalier avec le sien, elle ne le voit pour ainsi dire pas. — *Lambert:* Son grand bonheur vient peut-être de là. — *Geneviève:* Peut-être! » Dans les *Corbeaux* les conversations de Mme de Saint-Genis et de Blanche, celles de Marie et du vieux Teissier et cette proposition louche de l'emmener chez lui: « Je tiendrais beaucoup à m'attacher une petite personne, simple, douce et sûre qui se tiendrait décemment dans ma maison...., mariée ou pas mariée ce serait la même chose pour elle. » Enfin la *Parisienne* phrase à phrase, dont entre autres, ce mot de Clotilde que j'ai entendu appeler de génie un peu partout et un peu par tous: « Vous êtes libre penseur! Je crois que vous vous entendriez très bien avec une maîtresse qui n'aurait pas de religion. Quelle horreur! » On le voit, ces mots si nombreux indiquent en M. Becque des préoccupations psychologiques. Chez lui l'observation de la réalité se complète par l'explication psychologique. Le scénario de ses comédies ne dépendra donc plus de sa fantaisie, mais de la logique des caractères, ou, pour saisir la même idée sous une autre face, M. Becque n'écrira plus des pièces à fous imbroglios, mais des comédies logiques et raisonnées. Ce qui lui importe, ce n'est pas de mettre en scène d'amusantes actions, mais d'étudier des types. Et comme cette étude est une appréciation des êtres humains, de la vie humaine, autrement dit une philosophie, il nous reste à l'indiquer dans ses théories générales.

III.

Il faut avouer que M. Becque a étudié un monde curieux dont les types sont étranges et les mœurs spéciales — pour ne rien dire de plus. Et cette fois, je comprends toutes les comédies de M. Becque à l'exception pourtant de *Sardanapale:*

Le jus des liqueurs parfumées
Fait croire à des mondes lointains,
Et nous n'avons que peu d'années
Qui nous glissent entre les mains.

Mais, en somme, M. Becque n'a fait que mettre en scène la société parisienne d'après la tradition des naturalistes français; et en ce sens son œuvre ne diffère pas essentiellement de celles de MM. Zola, Daudet et autres. D'un côté, les petits bourgeois aux idées obtuses, la tête farcie de préjugés, d'une bêtise native, donnant tête baissée dans tous les panneaux et contre toutes les portes: Bernardin père avec son éloquence de lavandière et sa naïveté de fantoche, Mme Delaunay, la petite bourgeoise de prövince, sentimentale comme une romance, Mme Chevalier avec les insupportables principes qu'elle oppose à toutes choses, cette pauvre Mme Vigneron des *Corbeaux* qui est trop bonne, trop simple, qui ne comprend pas, qui se laisse voler si naïvement. Tous, ils sont de cette bourgeoisie mal instruite, peu intelligente, tranquille et honnête dont Flaubert disait: « qu'elle lui *puait* au nez, » mais qui décrite avec sympathie serait sans doute moins caricaturesque.

A côté, les hommes d'affaires, les femmes d'affaires qui n'ont plus ni sentiments, ni principes, ni préjugés, les corbeaux acharnés sur leur proie, dépeçant les fortunes, déchirant les réputations: Henri de la Roseraye, profitant du génie des autres, promettant tout, ne tenant rien, que de mauvaises spéculations ruinent et qui se suicide lâchement, laissant femme, enfant dans la misère. Teissier le grand marchand, avare comme Shylock, rusé comme Machiavel et dont l'âme est vilaine sous des apparences bonhomme et dévouées. Mme de Saint-Genis l'intrigante qui cherche une belle fille riche, très riche et qui ne cherche que cela, encore le notaire Bourdon, jusqu'à un certain point Du Mesnil et le tapissier Dupuis.

Puis la société élégante, surtout galante, toujours galante que nous connaissons jusqu'à la lassitude, qui a babillé dans toutes les comédies de tous les théâtres du boulevard, qui fut décrite, admirée, critiquée, analysée dans tous les romans dits parisiens depuis Balzac et avant Balzac — cette société de jeunes gandins, d'horizontales à cheveux roux, dont les principes sont des fantaisies légères, dont les sentiments sont fugaces et changeants, société d'êtres jeunes, dont la pauvreté est hideuse, dont la vieillesse est une tristesse, un non-sens. C'est Chevillard dans l'*Enfant prodigue*, c'est Arthur dans la *Navette*, c'est Lambert dans les *Honnêtes femmes*, c'est Gaston dans les *Corbeaux*, c'est Lafont dans la *Parisienne*, c'est-à-dire toujours l'homme à bonne fortune d'Alfred de Musset, le monsieur à femmes des naturalistes, celui qui fait son nid dans le nid des autres. En somme, l'être banal, joli garçon, légèrement

fat, ne sachant rien et méritant certes la question qu'Antonia adresse à Arthur: « Dis donc, mon ami, seras-tu assez fort pour t'intéresser à ces choses supérieures? » Il est aimé on ne sait pourquoi, pour sa jeunesse, pour sa beauté, pour son argent, pour ses gamineries ou bien, peut-être, tout simplement parce qu'il ne saurait y avoir d'Agathe sans Chevillard, d'Antonia sans Arthur, de Clotilde sans Lafont et que le hasard seul a voulu que ce soit celui-ci et pas un autre — que ce soit Arthur et non pas Armand. Vous imaginez qu'il est inconstant, menteur au besoin et que les lamentations de Mme de la Roseraye sont vraies pour peu qu'on ait le malheur ou la simplicité de le prendre tout à fait au sérieux: « O hommes! hommes! que vous êtes légers, ingrats et cruels! » — et comme dira Clotilde: « C'est toujours si bavard un homme, si maladroit et si ingrat! »

La femme aussi ne change guère, plus ou moins dépravée, plus ou moins hypocrite selon sa condition sociale, mais ce sera toujours, ainsi que le dit M. Lemaître en une de ces pages sagaces et merveilleuses comme il en sait écrire: « un petit animal resté au fond aussi près de la nature que les jeunes faunesses mythologiques, qui ne vit que pour jouir et qui prend tranquillement son plaisir où il le trouve. » Ainsi, il est un type de femme que M. Becque a surtout évoqué, surtout étudié; et ce type qu'il a fantastisé dans Clarisse, passionné dans Hélène, brutalisé dans Antonia, poétisé dans Blanche, c'est celui de la parisienne, ce composé de caprices, de toilettes et de charmes que les peintres, que les romanciers mondains, les Joseph de Nittis, les Jean van Beers, les Henry Rabusson ont rendu inoubliable. Un des premiers, M. Becque en a tenté l'explication et il a réussi, semble-t-il, ou tout au moins son explication a-t-elle paru plausible à quelques-uns. Selon lui, le déconcertant attrait de telles femmes proviendrait tout simplement de ce qu'elles ont conservé les apparences, les préjugés d'usages qu'elles ne pratiquent point, d'opinions qu'elles n'ont plus, de sentiments qu'elles n'éprouvent guère. Voyez Clotilde, dans cette pièce unique *La Parisienne*. Elle passe pour honnête, son mari dort sur ses deux oreillers; elle va à la messe, c'est une chrétienne et pourtant elle a des amants, elle en a eu, elle en aura, mais elle est si prudente, si habile et sûrement comme Mme de Moraines dans *Mensonges*, ne ment-elle que le moins possible. Vous pensez déjà, c'est une passionnée, une Aissé, une Lespinasse. Erreur; sans doute, des paroles d'amour tombèrent parfois de ses lèvres et parfois aussi,

elle aura des attendrissements, lorsqu'elle est ennuyée. Alors, il semble presque qu'elle ait un cœur, mais ces moments-là sont si rares et sont-ils sincères? Car elle est froide, désespérément froide et Lafont le lui dit avec tristesse, ce Lafont qu'elle aime pourtant, mais qu'elle aime comme elle sait, comme elle peut aimer. Pour Clotilde, le mot amour ne représente pas ce qu'il représentait même au temps de la *Dame aux Camélias*. Elle conçoit l'amour fantaisie, amusement, voire calcul. Ce qu'il y a de prodigieux en elle, c'est qu'elle applique à des sentiments modernes, raffinés et déformés des mots qui les expriment mal, mais que la correction ne lui permet pas de changer. Vous remarquez, c'est une femme d'amour qui ne croit pas à l'amour. Elle va même jusqu'à dire du bout des lèvres: « Il est embêtant l'amour! » — Enfin, ajoute le poète auquel il faut toujours revenir quand on parle de l'âme moderne:

Elle se fait aimer sans aimer elle-même;
Un maître lui fait peur, c'est le plaisir qu'elle aime.

Au fond, sur tout cela, le mot de l'abbé Taconet reste vrai, toujours, sévèrement: « Tenez, ce sont de grandes saletés. » Mais ne concluez paz sans vous demander si Jules Lemaître n'a pas un peu raison lui aussi, lorsqu'il demande « qui d'entre nous serait fâché de rencontrer une Clotilde sur son chemin? »

On le pressent, l'amour qui réunit des êtres si maladivement compliqués, des jeunes hommes si inconstants, des jeunes femmes si légères doit être un sentiment, il serait plus juste de dire une fantaisie singulièrement capricieuse et décevante. Un rien le fait naître, un rien le fait mourir cet amour qui n'est plus ni tragique ni brutal, mais bien sceptique et charmant. Si elles avaient eu l'heur de vivre dans cette société-là, ni Françoise de Rimini, ni Marguerite, ni Doña Sol ne se fussent tuées, elles auraient trouvé moyen d'arranger leurs devoirs et leurs désirs; avec le ciel il est des accommodements, n'est-il pas vrai? Mais j'y pense, il n'y a plus de Françoise de Rimini, ni de Marguerite, ni de Doña Sol puisqu'il n'y a plus de passion: « Amour, fatal amour, » disait Dante et vous savez ce que pense Clotilde: « Il est embêtant l'amour! » — Voici qu'à me relire, il me vient l'impression très nette qu'en précisant ces sentiments, malgré moi, je les déforme. Et puis, en cette analyse, je prends au sérieux des choses qui ne doivent point être prises au sérieux. C'est toujours l'histoire de l'abbé et du *Juif errant* dans *Il ne faut jurer de rien* d'Alfred de Musset. Pour en

primer cela, il faudrait des mots à part, des mots nuancés et souriants, des mots précis et poétiques. Il faudrait n'être dupe de rien et tout sentir et rester sceptique pourtant. Il faudrait être un Heine sans mélancolie, un Bourget sans tendresse. A quoi bon, après tout? Comme dit la chanson: *ce n'est pas la peine, non, ce n'est pas la peine.*

Ainsi, mettant en scène, en évitant de se prononcer, des êtres ridicules et faibles, ou cruels et intéressés, ou dépravés et légers qui se rencontrent, se disputent, s'aiment et se trompent sans cesse, en des drames simples, monotones, affreusement désillusionnants, M. Becque a jugé la misère, la tristesse, le mensonge de la vie. Son œuvre devient une longue plaidoierie éparse dans toutes ses pièces et prononcée tour à tour par presque tous ses personnages. Écoutez Mme de la Roseraye dans *Michel Pauper :* « Je ne sais si vous pensez comme moi, mais on me proposerait de recommencer la vie je dirais: non, tant elle contient de fatigues et de peines. » Hélène ajoute: « Je sais ce qu'elle est la vie! des satisfactions sans éclat, des devoirs sans grandeur: une combinaison terre à terre d'où l'on a exclu la liberté et la passion. » Et c'est ainsi que le comte invective notre siècle, on croirait lire du Barbey d'Aurevilly: « Siècle d'anarchie, de profanation et de blague! Siècle de bavards et d'écrivassiers qui ont bafoué toutes les causes, culbuté tous les principes! » Enfin, le langage frustre de la fille de chambre : « La débauche en haut, l'ivrognerie en bas! Je ne ferai pas de vieux os à Paris moi, on voit de trop vilaines choses! » J'entends encore dans les *Corbeaux* cette recommandation répétée avec tant d'insistance par Mme de Saint-Genis: « Méfiez-vous de tout le monde, de tout le monde! » et dans la *Parisienne,* le récit typique de Clotilde: « Toujours, toujours lorsqu'il y a quelque chose à donner, une place, une croix, une faveur grande ou petite et que deux candidats sont en présence; d'un côté un brave homme, pas bien fort mais modeste et méritant, et de l'autre, quelque farceur qui n'a pour lui que son savoir-faire; toujours c'est le farceur qui l'emporte et le bon monsieur qui est blackboulé. » En somme, M. Becque parlait de lui-même lorsqu'il écrivait dans ses curieux *Sonnets mélancoliques:*

Pendant que les forts et les sages
Comptent, trafiquent, font leurs prix;
D'autres, trop las pour tant de peine,
Contemplent la mêlée humaine



En riant dans les petits coins.
Parfois des tristesses les prennent;
Ils s'arrêtent et se souviennent
De grands projets évanouis.

On peut dire, car l'éloge est rare, que dans ces vers, il n'y a pas un mot de trop. Est-ce de la poésie? Je ne sais, mais en tous cas, c'est de l'analyse psychologique merveilleusement pénétrante. Oui, toute sa vie, M. Becque *a contemplé la mêlée humaine en riant dans les petits coins;* il a le pessimisme allègre et content, il est heureux de trouver la vie mauvaise et l'amour des femmes trompeur. A chaque preuve nouvelle de la vérité de ses théories il lui vient des gaîtés énormes et j'écrirais volontiers si je n'avais l'air de chercher un paradoxe que M. Becque est si content d'être pessimiste qu'il en devient optimiste. Ceci pour indiquer que son pessimisme ne s'exacerbe jamais en ironies cruelles à la Flaubert, à la Dickens, mais ne s'atténue jamais non plus, quoi qu'il prétende, en paroles bienveillantes et chrétiennes à la Tolstoï, à la Dostoïewski.

Au terme de cette analyse, j'ajouterai pour ceux qui prétendraient connaître mon opinion personnelle sur l'œuvre de M. Henry Becque que la *Parisienne* me paraît une pièce spéciale, tout à fait remarquable si l'on veut, mais que les *Corbeaux* me donnent une image de la vie autrement puissante et complète. Pour décrire l'âme fin de siècle, il manque à M. Becque un certain sens de l'élégance et de la grâce des femmes et des choses et puis, décidément, il est trop sévère, il n'a pas la bienveillante tendresse d'un Bourget, tandis que dans l'étude de mœurs il m'apparaît supérieur, rappelant les Norvégiens sans trop de désavantage. C'est pourquoi M. Becque ne trouvera point mauvais que j'exprime le vœu de le voir écrire des comédies de mœurs et renoncer aux comédies d'analyse. On annonce, pour l'hiver, une nouvelle pièce de lui: *Les Polichinels.* Espérons qu'elle réalisera nos désirs, infirmera nos réserves et justifiera nos admirations.

ERNEST TISSOT.

L'ALCOOL ET L'ALCOOLISME [1]

(*Suite*).

Nous avons, jusqu'à présent, étudié l'alcoolique habillé, l'alcoolique à la consultation. Il faut l'examiner étendu au lit: alors le champ des signes de l'empoisonnement s'élargit considérablement. Non seulement le médecin se fera une idée du degré de l'intoxication, mais il pourra encore, dans une certaine mesure, apprécier la quantité et la nature des boissons que le malade ingère quotidiennement. Ce malade est couché, les jambes nues. Le médecin se munit d'une épingle et explore la sensibilité du client. Celui-ci n'a pas l'air d'être très nerveux; il ne manifeste aucune excitabilité, en voyant l'aiguille se promener le long de ses jambes. Brusquement l'explorateur enfonce son aiguille dans les chairs: la douleur provoquée se manifeste à peine par un léger cri. Le médecin jette l'épingle et pince le malade jusqu'au sang, au niveau des chevilles: la réaction douloureuse qu'il obtient est encore moins appréciable. Il chatouille ensuite le dessous des pieds. Si l'intoxiqué est seulement buveur d'alcool ordinaire (vin, cognac et rhum), sa sensibilité plantaire sera notablement amoindrie, et même abolie chez l'ivrogne endurci.

a) *L'absinthisme.*

Tel autre, au contraire, répondra à la même manœuvre par un soubresaut d'une brusquerie vertigineuse. « Je suis très nerveux, » dira le malade. C'est-à-dire que l'absinthe l'a rendu nerveux. Certes l'homme sain réagit au chatouillement. Mais l'absinthique y répond avec une force et une rapidité insolites, comme

[1] Voir la livraison du 15 juin.

la grenouille mise en expérience dans un cours de physiologie, quand on lui a sectionné la moelle et qu'on lui pince les pattes. S'il veut, pour dissimuler, se rendre maître de ce réflexe, sa figure se crispera, son front se couvrira de sueur, sa respiration deviendra courte et haletante.

Voici donc deux signes de la plus haute importance, l'anesthésie (perte de la sensibilité), et l'hyperesthésie (exagération de la sensibilité); nous les appellerons symptômes de la sensibilité objective. Ils commencent toujours par affecter les extrémités inférieures, tandis que, dans le principe, les désordres de la motilité (tremblement) se manifestent aux mains et aux bras.

Ils permettent de diagnostiquer la nature de l'intoxication, de différencier l'absinthisme de l'alcoolisme, le propre des liqueurs contenant des huiles essentielles, telles que l'absinthe, étant d'exagérer la sensibilité du contact, à la plante des pieds.

Pourtant le problème est difficile à résoudre en pratique. Tout homme qui boit de l'absinthe, méprise-t-il les petits verres d'eau-de-vie? N'absorbe-t-il pas aussi une grande quantité de vin chaque jour?

De plus, il faut tenir compte de la composition de la liqueur elle-même. L'absinthe est essentiellement constituée par une forte proportion d'alcool rectifié à un degré très élevé et tenant en suspension, comme principes excitants, les essences extraites de la distillation des feuilles et des sommités fleuries de la grande et de la petite absinthe, mêlées elles-mêmes aux aromates de la famille des ombellifères, comme l'anis, le fenouil, le coriandre et de la famille des labiées comme l'hysope, la mélisse, l'angélique, la menthe poivrée, etc.

D'après MM. Cadéac et Meunier (de Lyon), les essences de ces diverses plantes seraient même les seules coupables des méfaits produits par la liqueur d'absinthe. Ces auteurs ont apporté, il y a quelques semaines, à l'Académie de médecine de Paris les résultats de leurs expériences, qui concluaient à l'innocuité absolue de l'essence d'absinthe elle-même. Mais M. Laborde, chef du laboratoire de physiologie de la Faculté, a repris les expériences et, étant ar-arrivé à des résultats tout différents, est venu montrer comment et pourquoi la méthode expérimentale de MM. Cadéac et Meunier avait été défectueuse.

Leur principale cause d'erreur vient de ce qu'ils n'ont employé qu'une variété d'essence d'absinthe. Or ces essences sont très va

riables d'une contrée à l'autre, d'un pays à l'autre et même d'un fabricant à l'autre. C'est ainsi que l'essence d'absinthe algérienne est absolument inoffensive. La plante dont elle est tirée ne ressemble en rien à la véritable absinthe, et les animaux en supportent des quantités considérables en injections sans être incommodés. C'est ce qui explique la quantité énorme d'absinthe que quelques-uns de nos soldats d'Afrique peuvent ingérer impunément. Mais si, trompés par cette bénignité, ils continuent, une fois revenus en France, l'usage de l'absinthe, ils deviennent rapidement intoxiqués et absinthiques. Les essences commerciales d'absinthe étant très variables, on comprend pourquoi les résultats expérimentaux sont eux-mêmes très variables.

A la suite de son rapport, M. Laborde a émis les conclusions suivantes, qui ont reçu l'approbation de l'Académie:

I. L'essence d'absinthe vraie est, de toutes les essences qui entrent ou peuvent entrer dans la composition de la liqueur d'absinthe, la plus toxique et, conséquemment, la plus dangereuse.

Elle seule est capable de produire l'attaque épileptique vraie.

Elle est et reste le type des convulsivants épileptisants, parmi les substances de cette nature, d'origine végétale, ainsi que l'ont établi les travaux de Magnan, confirmés depuis par tous les expérimentateurs autorisés.

II. C'est donc une erreur capitale, scientifiquement et pratiquement, et de nature à égarer l'opinion publique, que d'attribuer le titre de *bienfaisant* et de *correctif* à la substance fondamentale qui imprime à la liqueur d'absinthe ses caractères toxiques les plus dangereux.

III. En principe, la liqueur d'absinthe, de même que toutes les liqueurs de cette sorte, dites « apéritifs, » telles, par exemple, que le vermouth et le bitter, de même que l'alcool pur, et *a fortiori* les alcools non purifiés ou adultérés, constituent des poisons que condamne et réprouve l'hygiène.

Dans la pratique et à l'usage, les poisons sont d'autant plus violents et d'autant plus préjudiciables à la santé, que les substances qui les composent sont elles-mêmes, isolément, douées de propriétés toxiques plus dangereuses par leur nature comme par leur intensité: telle est, par-dessus tout, l'essence d'absinthe, grâce à son action épileptisante.

IV. Le mot *absinthisme* est, en dernière analyse, et demeure le quaficatif vrai et approprié de cette action qui, avec l'action toxique de alcool, ou l'*alcoolisme*, constitue les deux grands ennemis, les deux ·rands fléaux de la santé publique et du développement de l'espèce; .nemis auxquels il ne faut pas se lasser de déclarer et de faire la ;uerre.

Au cours de la discussion soulevée par ce grave sujet dans la docte assemblée, l'un des médecins présents a raconté que le jour de la communication de MM. Cadéac et Meunier, il avait eu la curiosité, en sortant, de compter le nombre des buveurs d'absinthe attachés sur son passage. De l'Académie à son domicile il avait rencontré dix-sept cafés, devant lesquels étaient assis 227 consommateurs de toute sorte; or, sur ce nombre, 183 absorbaient de l'absinthe, ce qui signifie que les adorateurs de la fée verte représentent les $^4/_5$ des habitués de cafés.

On conçoit donc très bien que la plupart des alcooliques soient des intoxiqués mixtes: c'est-à-dire des névrosés par l'alcool en même temps que des névrosés par les huiles essentielles, présentant en somme, sur leurs jambes le plus souvent, des zones d'anesthésie à côté des zones d'hyperesthésie.

On pourra dire que l'absinthisme est l'intoxication dominante, si l'on trouve des foyers d'hyperesthésie autres que celui de la plante des pieds. Au tronc, par exemple, on pourra souvent constater des points d'hyperexcitabilité. Une simple pression sur les parties latérales de la paroi abdominale, une promenade des doigts du médecin de chaque côté de la colonne vertébrale, suffiront parfois à provoquer des mouvements désordonnés. Le quatrième point d'hyperesthésie est le point ovarien, ainsi nommé parce qu'il siège de chaque côté de l'abdomen, au-dessus du pli de l'aine. Quand on comprime ce point, le malade se renverse sur lui-même en arc de cercle, la tête rejetée en arrière, le cou contracturé, en poussant un cri perçant, un « ha! » caractéristique.

b) *Les buveurs d'amer.*

Ce qui vient d'être dit de l'absinthe est aussi vrai pour d'autres liqueurs très répandues aujourd'hui: les amers et le bitter, bien que ne jouissant pas de la même réputation de toxicité que l'absinthe, peuvent, en réalité, rendre des points à celle-ci.

Depuis longtemps l'épicurien Horace a fait bonne justice des apéritifs: « Ne buvez pas de Falerne mêlé de miel avant vos repas, disait-il, car pour un estomac vide il ne faut que des choses douces,

Quoniam vacuis committere venis
Nil nisi lene decet.

N'est-ce pas la condamnation avant la lettre du vermouth, du madère, de l'absinthe, du bitter, etc.? Horace visait, il est vrai, un breuvage beaucoup plus innocent, mais, même en prenant ses paroles à la lettre, nous pouvons nous les appliquer sans peine. Que de gens en effet qui s'intoxiquent tout doucement sous le couvert de l'hygiène, en consommant avec excès des boissons réputées stomachiques et tonifiantes, telles que le vulnéraire, le vin de quinquina, le vin de gentiane, que sais-je encore! Il faut voir, dans les consultations gratuites, à l'hôpital, avec quelle insistance les pauvres diables viennent demander un bon de vin de gentiane.

On n'a pas fait encore de travail sur le pouvoir toxique de chacune de ces liqueurs. Pourtant, d'après ce que mon ami Dejean de la Bâtie a pu constater lui-même sur une femme hospitalisée à la Pitié, dans le service du docteur Lancereaux, je me crois autorisé à avancer que l'amer est peut-être la plus dangereuse des boissons apéritives. L'observation de la malade du docteur Lancereaux est instructive en tous points.

Voilà une femme de vingt-cinq ans, qui reste sobre jusqu'à ce que son père ait l'idée, fatale pour elle, de s'établir marchand de vins. La fille de la maison, comme cela se pratique à Paris chez beaucoup de mastroquets, se met à boire avec les clients pour pousser à la consommation. Elle contracte un goût prononcé, exclusif même pour un amer très vanté sur les murailles et les vespasiennes; elle ne boit bientôt plus autre chose, remplissant son verre jusqu'à sept et huit fois par jour. Plus tard elle arrive à boire sa liqueur préférée sans l'additionner d'une seule goutte d'eau.

Au bout de quinze mois d'excès de ce genre, la malade est arrivée à l'hôpital, ne pouvant plus se tenir debout, étique à un point qu'on ne saurait imaginer et présentant déjà la paralysie des muscles extenseurs du pied. Ce dernier caractère, qui n'a été reconnu chez les alcooliques que dans ces derniers temps, est un des symptômes les plus remarquables de l'intoxication *par les huiles essentielles:* les muscles extenseurs des membres sont seuls paralysés, de telle sorte que le malade, incapable d'étendre ses doigts peut bien vous serrer la main, mais ne pourrait vous envoyer une claque. Notre victime de l'amer ne pouvait mettre son pied à plat; le contact du plancher lui était insupportable. Bien plus, en lui touchant seulement les jambes avec douceur, on lui arrachait des cris de douleur.

Soumise au traitement classique du chloral et de la morphine,

elle est restée quatre mois entiers dans le même état, incapable de sortir de son lit, et la figure absolument émaciée. Mais l'hygiène de l'hôpital a eu raison de ces troubles nerveux, et les phénomènes de dénutrition ont disparu peu à peu. Cette femme est maintenant méconnaissable tant elle a engraissé; elle marche sans aucune difficulté.

La malade n'avait aucun intérêt à mentir, lorsqu'elle disait qu'elle buvait depuis quinze mois seulement: peut-être faut-il attribuer à sa vie sédentaire cette intoxication d'une rapidité et d'une intensité extraordinaires. Car, c'est un fait d'observation constante que les buveurs vivant en plein air et travaillant ferme, éliminent leur alcool en partie par la fatigue corporelle, et conservent plus longtemps un organisme intact. Une femme de brasserie, au contraire, est susceptible de présenter, au bout de six mois de noce, les premiers symptômes de l'alcoolisme.

Quoi qu'il en soit, M. Lancereaux a déclaré qu'il avait déjà dans ses cartons plusieurs observations analogues de malades intoxiqués surtout par un certain amer; et il a ajouté qu'il avait été frappé, chaque fois, de la marche rapide des lésions. Il faut en conclure que l'huile essentielle contenue dans l'écorce d'oranges, principe aromatique de l'amer, jouit à un haut degré de vertus toxiques. N'oublions pas que le bitter et le vermouth contiennent le même principe.

c) *L'avenir de l'alcoolique.*

Le temps n'est plus où l'alcoolique était légendairement représenté avec le nez rouge des buveurs de bière et la voix de rogomme des gens qui parlent trop; surtout le temps n'est plus où l'ivresse était considérée comme l'antécédent obligé et nécessaire de l'intoxication alcoolique. « Car, comme a dit quelque part le professeur Fournier, il est à remarquer que les phénomènes graves de l'empoisonnement par l'alcool se manifestent plutôt chez les sujets qui boivent journellement, sans arriver à l'ébriété complète, que chez ceux dont les excès, même bien supérieurs et suivis de crises d'ivresse profonde, sont séparés par des intervalles de sobriété. »

Le temps n'est plus enfin où l'alcoolique endurci devait fatalement finir dans le *delirium tremens* et la paralysie générale. S'il est établi par des statistiques positives que, dans la population de

Sainte-Anne et de Charenton, vingt pour cent des fous qui sont internés dans ces asiles peuvent rendre l'alcool responsable de leur aliénation, il ne faut pas croire que tous les intoxiqués en arrivent là, bien que le pronostic des autres ne soit pas moins impitoyable. Non, tout alcoolique n'a pas le privilège d'arriver aux grands désordres psychiques; pour être digne de la pathologie mentale, il faut qu'il soit doué d'un tempérament bien trempé; il faut que sa santé surmonte bien des obstacles!

Nous nous contenterons d'effleurer ici le chapitre si ardu des lésions déterminées par l'alcool dans l'organisme. Toutes les cellules de l'économie, pénétrées par l'alcool, sont profondément modifiées. Elles subissent la dégénérescence graisseuse et le malade succombe lentement sous cet envahissement des tissus par la graisse. Sans insister sur les désordres du système nerveux, dont j'ai parlé plus haut, je signalerai, avant tout, la transformation du foie qui, d'abord mou, finit par se ratatiner tout à fait. La cirrhose dite alcoolique est peut-être l'affection du foie la plus commune dans les hôpitaux de Paris.

Mais pourquoi la cirrhose d'origine alcoolique est-elle rare à l'île de la Réunion, où, comme l'atteste Dejean de la Bâtie, les alcooliques peuvent rendre des points à ceux de Paris au point de vue du nombre proportionnel? Uniquement parce que c'est l'usage immodéré du vin seulement qui retentit d'une façon spéciale sur la cellule du foie, ainsi qu'on l'a reconnu récemment. Or, la masse des buveurs parisiens consomme avant tout du vin, tandis qu'à Bourbon on se contente du rhum indigène.

L'alcoolique court d'assez nombreux dangers, même dès le début de son intoxication. La présence permanente de l'alcool dans le sang, et les troubles des différents organes contribuant à altérer la nutrition générale, font en sorte que l'organisme déprimé voit diminuer sa résistance à toutes les influences morbides. Ce sera un vaisseau désemparé dans la tempête des grandes maladies aiguës.

Je m'adresse ici à mon lecteur: je lui demande de se rappeler tous les cas de fluxion de poitrine qui, à sa connaissance, ont eu une terminaison fatale; qu'il fouille dans la vie de ces morts: combien d'entre eux ne sont pas justiciables d'habitudes alcooliques antérieures? Et c'est un spectacle bien émouvant que d'assister un alcoolique atteint de fluxion de poitrine. Quel tintamarre venant des sphères nerveuses! Le malade délire comme un enfant

sous le coup de la même affection; mais c'est un délire d'une violence inouïe et présentant cette note terrifiante que l'on retrouve partout dans la psychologie de l'alcoolique. D'ailleurs, s'il fait comme l'enfant une pneumonie à forme cérébrale, il fait aussi une pneumonie de vieillard au point de vue du pronostic, parce qu'il est affligé d'une vieillesse anticipée, parce que son organisme s'est usé par l'alcool autant que par la longue évolution des années.

On peut en dire autant de l'érysipèle, du choléra, des affections épidémiques et de toutes les endémies de pays chauds.

Mais la somme de tous ces accidents auxquels succombent les alcooliques n'est rien auprès du tribut qu'ils payent à la tuberculose.

La découverte du bacille de la tuberculose par Koch et Villemin dans les crachats des phtisiques a eu pour résultat de reléguer au second plan, dans les causes de cette affection si répandue, la faiblesse de la constitution, la *misère physiologique*, comme nous disons dans le métier. Aujourd'hui on ne voit plus que l'infection par le microbe. Pourtant, en dépit de cette tendance de l'école moderne à ne vouloir combattre que des parasites, la question de terrain prime et primera longtemps encore la question de semence dans nos maladies infectieuses: et cela parce que la contagion restera difficile à connaître et à empêcher, quelles que soient la multiplicité et la précision des découvertes bactériologiques.

Que l'on rejette ou que l'on admette la puissance de la contagion de la tuberculose, il faut s'incliner toujours devant le mot célèbre de « misère physiologique. » Seulement il importe de le préciser, comme l'a fait si admirablement M. Lancereaux. Il y a, chez les adultes, une tuberculose héréditaire; il y a une tuberculose des confinés, sévissant sur les malheureux employés des bureaux et des ateliers, qui travaillent agglomérés dans d'étroits locaux, où de nombreux becs de gaz leur disputent le peu d'air qu'ils ont à respirer. Il y a aussi une tuberculose des alcooliques, qui présente une évolution typique: débutant par le poumon droit, tandis que celle des confinés offre sa première lésion au poumon gauche, elle a le privilège d'une marche rapide; c'est de la phtisie galopante, quand ce n'est pas la tuberculose miliaire aiguë, qui emporte les malades en l'espace de quelques jours. Telle est la catégorie de tuberculoses qui fait le plus de victimes. Le fait est incontestable, M. Lancereaux nous dit qu'il est d'une vérité poignante, quand on dépouille les milliers d'observations qu'il a recueillies depuis qu'il

s'occupe d'alcoolisme. « Le jour où on supprimera l'alcoolisme, dit-il, on diminuera au moins de moitié le nombre des tuberculeux ! »

Pour terminer, disons un mot de l'hérédité alcoolique qu'il faut si souvent incriminer quand on recherche la cause première des névroses héréditaires. Ce qui sera d'abord évident pour tout le monde, c'est que l'enfant d'un intoxiqué hérite de la tendance à boire des liqueurs fortes. Bien plus, des phénomènes de fourmillement et de picotement ont été observés chez des jeunes gens que leur âge mettait en dehors de tout soupçon de mauvaises habitudes, mais qui, pour leur malheur, comptaient des alcooliques parmi leurs ascendants. Enfin un fait que chacun peut constater, c'est que les descendants d'intoxiqués sont, dès leur âge le plus tendre, sujets à des convulsions, déterminées par les excitations les plus légères.... quand ils ne sont pas pour plus tard des candidats à l'hystérie et à l'épilepsie. On a prétendu que des tuberculeux engendrent des névrosés. Je pense qu'il faut développer ainsi la proposition: des névrosés peuvent être issus de parents alcooliques morts de tuberculose.

La tuberculose encore une fois, voilà le mot que je veux placer au bout de ce chapitre, en priant ceux qui l'ont lu de retenir que cette affection aussi mortelle que répandue est, dans la grande majorité des cas, l'épilogue fatal de l'alcoolisme.

IV.

LA DIPSOMANIE.

« Les ivrognes, dit Trélat dans son livre de la *Folie lucide,* sont des gens qui s'enivrent quand ils en trouvent l'occasion ; les dipsomanes sont des malades qui s'enivrent toutes les fois que leur accès les prend. » En d'autres termes, les alcooliques sont des vicieux, les dipsomanes sont des fous ; les alcooliques sont des malades volontaires, c'est eux-mêmes qu'ils doivent rendre responsables de leurs habitudes, les dipsomanes sont des malades héréditaires qui boivent à certains moments, parce que leur système nerveux le veut ainsi. Ils portent en eux une tare organique qui est l'auteur inconscient de tous leurs excès.

Aussi trouve-t-on une grande différence entre le genre de vie de l'alcoolique et celui du dipsomane, entre la manière de boire de l'un et celle de l'autre, entre le caractère de celui-ci et la nature de celui-là. Les alcooliques se recrutent surtout dans le bas peuple, dans la classe ouvrière; au contraire, les dipsomanes, au témoignage de Lasègue, sont le plus souvent des déclassés ayant reçu de l'instruction, subi des examens et joui d'une fortune dissipée et compromise. Ce n'est la maladie ni des imbéciles, ni des gens de peu.

Mais ce qui caractérise essentiellement la passion du dipsomane, c'est qu'elle revient par accès périodiques, précipitant alors sa victime dans les plus profonds abîmes de l'abjection et puis l'abandonnant, dans les intervalles, à la sobriété la plus complète. Sans motif les malades deviennent tristes, moroses, déprimés comme dans l'attente d'un grand malheur. Ils perdent l'appétit, paraissent indifférents à tout ce qui les entoure; enfin, la soif s'annonce impérieuse, elle étreint le dipsomane à la gorge en lui donnant une sensation de brûlure qu'il veut éteindre à tout prix.

Le malheureux a conscience de son état, car il se cache; mais en même temps il est capable de tout pour se procurer de l'alcool, il vend ses vêtements, s'il le faut. Je connais un employé de chemin de fer qui est pris de son accès chaque fois qu'il touche sa paye mensuelle; il disparaît alors de chez lui pendant deux jours et deux nuits; sa famille sait ce que signifie cette absence. Il revient bientôt honteux et repentant, la bourse fortement allégée. Phénomène remarquable, cet homme, habituellement avare, devient prodigue pendant ses crises: il paye à boire au premier venu et le compte de ses libéralités est sa plus cruelle punition.

Mais rien ne pourra mieux dépeindre l'affreuse maladie que l'histoire d'une malade que nous empruntons à M. Magnan, médecin de l'asile Sainte-Anne [1]:

Louise B***, âgée de trente-trois ans, est une aliénée héréditaire; c'est la fille d'un alcoolique dont le père s'est suicidé. Sa mère paraît avoir été assez intelligente, mais un frère de la malade est mort hydrocéphale à l'âge de cinq ans; enfin, un cousin est aliéné. Vers l'âge de vingt ans, Louise eut des périodes de tristesse et de découragement. Elle sentait des douleurs vagues, des tiraillements à l'estomac et se plaignait de pesanteurs dans le ventre. Elle avait déjà remarqué qu'un peu de vin sucré faisait disparaître le malaise de l'estomac.

---

[1] *Leçons cliniques sur la dipsomanie.* Paris, 1884.

Louise se maria, en 1873, à vingt-quatre ans. Son mari, qui la connaissait depuis plusieurs années, l'aimait beaucoup; elle, de son côté, avait également une grande affection pour lui. Les premiers signes d'une grossesse, qui apparurent au bout de quelque temps, vinrent encore resserrer leur réunion. Rien ne semblait donc devoir troubler la tranquillité du ménage, lorsque, vers le troisième mois de la grossesse, Louise devint progressivement triste sans motif; toute société, toute distraction l'obsédait, les moindres obligations de la vie lui étaient à charge; elle recherchait la solitude, et partout le même sentiment d'ennui et de lassitude la poursuivait. Elle éprouvait, en même temps, du dégoût pour les aliments solides et commençait à ressentir, au contraire, une soif incessante que rien ne pouvait éteindre, une sécheresse dans le gosier. Elle employa d'abord pour se désaltérer des infusions de menthe, puis du vin, mais son désir de boire était inassouvi; elle se décida bientôt à prendre un peu d'eau-de-vie. Le soulagement qu'elle éprouva tout d'abord la poussa à boire davantage; la première excitation de l'ivresse dissipa son malaise; elle but encore, absorba en peu de temps une demi-bouteille d'alcool.

Après quinze jours d'une vie régulière, elle se sent redevenir triste et s'abandonne avec excès à son penchant, qui est suivi des mêmes conséquences. Son mari, sa famille attribuent cette *envie* à la grossesse et emploient tous les moyens, reproches, conseils, surveillance pour faire renoncer Louise à son goût dépravé; elle promet et tient parole pendant un mois, mais la tristesse et le besoin de boire de l'eau-de-vie l'envahissent de nouveau; c'est une idée fixe qui l'obsède, la poursuit sans qu'elle ait la force de l'écarter. Après une courte lutte, se voyant sur le point de succomber et pour se soustraire aux reproches qu'elle prévoit, elle disparaît de chez elle, emportant des hardes qu'elle vend à qui les veut pour des prix infimes. Puis elle achète de l'eau-de-vie, et, seule, dans une chambre d'hôtel, elle boit jusqu'à ce qu'elle roule à terre, privée de sentiment. Le lendemain, son mari qui l'a cherchée toute la nuit, la retrouve hébétée et les vêtements souillés. Il la ramène à la maison, où l'on redouble de vigilance, mais sans meilleurs résultats; de nouvelles rechutes se produisent jusqu'à l'époque de l'accouchement, survenu, du reste, à terme et sans accident.

A peine relevée de couches, Louise ressent de nouveaux symptômes de tristesse et de découragement, toujours accompagnés de malaise, avec constriction au creux de l'estomac et sécheresse de la gorge et suivis du désir impérieux de boire. Elle résiste d'abord, car elle a conscience une fois sur la pente elle sera entraînée jusqu'au dernier degré de jection. Les avertissements ne lui manquent pas, on fait bonne garde our d'elle et cependant elle succombe à la lutte; tous ses efforts conirent à la satisfaction des besoins irrésistibles. Dès lors, les accès se ltiplient, ils arrivent à périodes irrégulières, mais peut-être plus par-



ticulièrement vers l'époque des règles. Aux excès d'eau-de-vie, se joint l'abus de l'absinthe, dont l'effet ne tarde pas à se produire sous forme de secousses musculaires et de vertige. La famille désolée ne peut s'expliquer l'état de la malade. Cette femme, chaste et réservée dans ses intervalles de sobriété, n'a pas plutôt commencé à boire qu'elle perd toute pudeur, toute retenue. Pour un verre d'alcool elle se donne au premier venu. Les cabarets de dernier ordre lui servent de refuge, et c'est au milieu de la population dégradée qu'elle fréquente, qu'elle s'abandonne, avec les prostituées du lieu aux débauches les plus honteuses. Parfois, elle est obligée de laisser jusqu'à ses vêtements pour solder la dépense qu'elle ne peut solder en argent et les agents de police doivent la ramasser au milieu de la chaussée gisant à terre dans un état de nudité presque complet.

La crise passée, elle rentre en possession d'elle-même, honteuse et désolée de ce qu'elle a fait, elle promet de ne plus se laisser entraîner. Ses résolutions sont sincères et elle se prête docilement à tous les essais qui ont pour but de la détourner de son penchant. On la place dans une maison de commerce, espérant qu'entourée toute la journée d'une affectueuse surveillance elle n'aura pas la facilité de boire et rentrera chaque soir tranquillement chez elle où l'attendent son mari et son enfant. Mais toutes ces précautions sont vaines; quand l'impulsion se fait sentir, elle invente mille moyens pour boire et recommence à s'enivrer. Après le premier verre, ses plus belles résolutions disparaissent pour faire place à l'assouvissement brutal de ses appétits.

Plus tard, on décide de la conduire chez un oncle, médecin à la campagne. Elle accepte volontiers, comptant trouver une protection plus efficace. Là, en effet, tout est mis en œuvre pour la mettre à l'abri de nouvelles rechutes; on emploie la persuasion, l'intimidation, la contrainte même, mais sans aucun résultat; dès que l'accès la prend, elle trompe toute surveillance et recommence à s'enivrer. A une certaine époque, cependant, elle paraît s'amender et l'on obtient un répit de trois mois. Son mari, la croyant guérie, la ramène à Paris, où tout le monde la félicite. Mais, dès le premier jour, elle se sent triste et sans entrain, s'occupe sans goût de son ménage et passe une nuit sans sommeil; le lendemain soir, son mari, revenant de ses occupations, la trouve étendue à terre, souillée par ses déjections et dans l'ivresse la plus profonde. On la replace encore quelque temps chez son oncle, mais sans obtenir d'amélioration appréciable. Revenue à Paris, elle reprend son existence, pour ainsi dire, à double face, se conduisant tantôt comme une épouse digne d'estime, soignant avec affection son mari et son enfant, tantôt retournant fatalement aux orgies les plus abjectes.

En janvier 1877 elle part un matin, sans manifester aucun autre désir que celui de travailler; elle se rend à sa maison de commerce; prise en route du désir de boire et n'ayant pas d'argent, elle entre au Mont-de-

Piété, engage une bague et ne quitte pas les cabarets de deux jours. Ramassée deux fois par la police, elle couche au poste, où son mari la retrouve la seconde nuit, à moitié nue. Tous ses bijoux et la plupart de ses vêtements étaient encore restés en gage pour solder sa dépense.

Au mois de mai suivant, le même fait se renouvelle. Cette fois, elle reste hors de son domicile quatre jours, pendant lesquels elle s'enivre d'absinthe, sans prendre de nourriture, se rendant furtivement chez les marchands de vin pour y demeurer jusqu'à l'heure où les boutiques se ferment; poussée à la porte la dernière, elle erre toute la nuit dans les rues, épiant l'ouverture du premier cabaret, afin de demander à sa boisson favorite un peu d'apaisement pour la soif ardente qui la dévore. Le scandale qui se produit autour d'elle amène son arrestation. Quand son mari la retrouve à la préfecture de police, elle est de nouveau presque nue. Son corset même a disparu, laissé, elle ne sait où, en nantissement de quelques consommations. Son manteau était également resté engagé pour deux verres d'absinthe pris à cinq heures du matin sur la place Saint-Sulpice. Une autre fois, vers la fin de juillet, se sentant triste, elle sort avec l'intention de se distraire un peu en se promenant au square des Batignolles et prend soin de se faire accompagner de son petit garçon, afin d'avoir plus de fermeté pour résister à ses impulsions; malgré ces précautions, elle boit chemin faisant quelques verres de vin, et, arrivée au jardin déjà troublée, elle confie son enfant à un ivrogne qu'elle a rencontré. Son mari, ne la trouvant pas à la maison, part inutilement à sa recherche, et, vers onze heures de soir, il la voit revenir accompagnée par un ouvrier complètement ivre comme elle et qui la ramène de force. Elle craignait en rentrant à son domicile d'être mal reçue et avait arrêté l'ouvrier pour qu'il l'emmenât chez lui. Le lendemain, on la plaçait chez des amis qui pensaient pouvoir la surveiller, mais, l'accès venu, elle s'échappa pour aller boire dans un quartier éloigné, où on l'arrêta deux fois en deux jours.

Aujourd'hui les excès laissent des traces profondes et plus durables. Louise boit jusqu'à ce qu'elle tombe sans connaissance et sans mouvement: elle reste encore plusieurs heures dans la prostration et conserve pendant cinq ou six jours une hébétude qui la rend incapable de tout travail.

C'est dans ces conditions qu'on l'a conduite à Sainte-Anne, où, une semaine après son arrivée, elle était calme, raisonnable et donnait sur son état des renseignements très précis.

Vous la voyez déplorer sa funeste tendance à boire. Elle sait qu'elle aurait pu être heureuse dans son ménage et qu'au contraire ses dérèglements y ont fait entrer la désolation et la misère, son mari ne pouvant suffire seul aux besoins de la maison et aux dépenses exagérées que nécessitent ses excès. Elle indique avec assez de netteté les prodromes qui précèdent les impulsions et l'inutilité de ses efforts pour y ré-

sister. Plusieurs fois, se sentant déjà sous l'influence de l'accès, elle est sortie avec son fils, espérant, dit-elle, trouver dans sa présence une garantie contre les tentations, mais c'était en vain; elle ne pouvait s'empêcher d'entrer, son enfant à la main, dans les débits de vins.

A diverses reprises elle a eu l'idée de se suicider, de se précipiter dans la Seine; elle buvait même pour se donner du courage, mais l'eau-de-vie avait pour effet de lui enlever toute énergie. Au lieu de s'en tenir à la faible quantité nécessaire pour produire un peu d'excitation, elle en buvait jusqu'à l'ivresse et l'abrutissement.

Nous avons longuement examiné plus haut les lésions organiques produites par l'alcool. Comme conséquence de l'union intime du physique et du moral chez l'homme, il devait y avoir à la longue une tare psychique : la voici. La vie de cette malheureuse femme montre, mieux que toutes les descriptions, à quel degré d'abaissement peut descendre le niveau moral chez les alcooliques. La folie, telle est la déchéance la plus déshonorante vers laquelle puisse conduire l'alcool, et la forme de folie que je viens de décrire n'est malheureusement pas la seule que revête l'alcoolique.

Voici un autre exemple de l'état d'affaissement moral auquel peut arriver un alcoolique; il nous est communiqué par un magistrat d'une Cour d'appel de France et il est extrait d'une procédure qui vient de se terminer par un arrêt d'acquittement.

A*** est âgé de vingt-huit ans, il est le fils des gens les plus honnêtes et menant la vie la plus régulière qui soit possible; le père, ancien gendarme, décoré de la médaille militaire est garde particulier; il a donné à son fils une bonne éducation, qui lui a permis de devenir instituteur; pendant cinq ou six ans, A*** — les certificats de ses chefs le prouvent — a été un bon maître d'école. Bien de sa personne, il a plu à la fille d'un entrepreneur aisé et a été agréé quoiqu'il fût sans fortune. Ce mariage et le changement de situation lui ont été fatals : se trouvant subitement relativement riche, il a fréquenté les cercles et les cafés, il a joué et bu. Sa santé a été bientôt éprouvée par ce nouveau régime, et à la suite d'incartades qui ont causé quelque scandale il a été d'abord suspendu, puis mis en disponibilité : incapable de nourrir sa jeune femme, aigri, la rendant malheureuse, il l'a ramenée chez son beau-père, et s'est, en 1888, retiré lui-même chez ses parents; puis, au commencement de 1889, honteux, dit-il, d'être à leur charge, il a disparu, sans dire où il allait. A la fin de cette dernière année, on le retrouve à X*** où il se présente lui-même à la gendarmerie, se disant l'au-

teur d'un fait répréhensible, et demandant à être arrêté. Mais il ne donne aucune explication, et le parquet du lieu ne peut constater qu'une chose, c'est que depuis plus d'un an, il ne justifie pas d'un domicile fixe, ni de l'exercice d'aucun métier ou profession. Il est alors poursuivi pour vagabondage, et la veille du jour où il va être jugé, il écrit au procureur de la république que se trouvant sans ressources, sans force, sans santé, il n'a plus qu'une voie à suivre, celle de l'hospitalisation à long terme dans les prisons: l'inculpation de vagabondage ne peut lui assurer ce bénéfice, aussi annonce-t-il qu'il est résolu à outrager gravement ses juges, afin de les forcer à prononcer contre lui une peine de longue durée. Et, en effet, le lendemain il les outrage, mais il avait compté sans la longanimité de gens de cœur qui lui infligent seulement deux mois de prison pour vagabondage, et vingt-quatre heures de prison pour outrages à l'audience envers des magistrats.

A*** interjette appel du premier de ces jugements, mais entre la condamnation et la comparution devant la cour, la réaction s'est opérée, il semble avoir recouvré la possession de sa volonté, l'homme libre a repris le dessus. Devant les juges du second degré il pleure, il demande pardon, il s'écrie: « J'ai été fou un instant, mon vieux père me réclame, il m'envoie le moyen de rentrer chez lui, il me facilitera la recherche de moyens d'existence, rendez-moi à lui. » En même temps il justifie par des pièces ne laissant pas place au doute que toute l'année 1889 a été employée par lui à des pérégrinations en Suisse et dans le sud-est de la France, qu'il y a trouvé dans diverses maisons commerciales ou industrielles des fonctions malheureusement provisoires mais dont il s'est acquitté à la satisfaction de ses chefs. L'avocat général conclut à son relaxe et la Cour d'appel rend un arrêt conforme.

Il serait intéressant de pouvoir suivre l'existence de ce jeune homme dont la vie jusqu'à présent n'a présenté en dehors des instants d'ivresse, aucune éclipse certaine de la raison, mais chez lequel assurément la volonté, dont l'exercice confine de si près à celui de la raison, a été momentanément paralysée.

Deviendra-t-il fou? Est-il encore curable? Graves questions que le temps seul permettra de résoudre.

MAURICE GAUJA.

(La fin à la prochaine livraison).

M. CRISPI

SA VIE – SON CARACTÈRE – SA POLITIQUE

PAR

UN ITALIEN[1]

(Suite).

. . . .

Au nombre des déplorables effets de la campagne militaire et diplomatique de 1866, se place, au premier rang, le triste renom de machiavélisme qui en résulta pour le gouvernement italien auprès de quelque autre puissance et de celui des hommes d'état de l'Europe qui dirigeait déjà les destinées de la Prusse et devait, pendant vingt ans, exercer, comme chancelier de l'Allemagne unifiée, la plus haute et la plus légitime influence sur la politique de l'Europe. Le cabinet des Tuileries savait que penser de la conduite du cabinet de Florence, dont il avait été le conseiller et l'inspirateur. Quant au cabinet de Berlin, il ne se faisait pas faute de taxer la diplomatie italienne de duplicité, comme si l'Italie avait érigé en système et introduit dans la pratique les maximes du secrétaire florentin. Un seul des hommes mêlés aux négociations longues et hésitantes qui précédèrent la guerre de 1866 parvint, par son attitude, à se soustraire à ce triste renom: le général Govone, que le cabinet de Florence, sur la demande du cabinet prussien qu'il lui fût envoyé un général avec qui négocier, avait fait partir pour Berlin où il resta trois mois environ. En 1888, à Friedrichsruh, le prince de Bismarck disait à M. Crispi que, seul, le général Go-

[1] Voir les livraisons du 25 octobre au 15 juin.

…ait paru jouer *fair play* et agir avec une entière …

…s pas à parler ici des polémiques qui surgirent … plus tard: — des accusations portées contre le …ora, qui avait paru faillir à son passé de loyauté …nt le caractère semblait s'être terni au contact … — de la défense peu prudente et peu habile que …ora présenta de lui-même et de ses actes dans …plaidoyer dont la première partie seule est connue du

[1] Ces pages étaient écrites lorsque l'auteur de cette biographie a reçu d'un homme parlementaire qui est aussi un éminent historien, la lettre suivante qu'il croit de son devoir de publier ici dans ses parties essentielles. On pourra le convaincre d'erreur, on ne l'accusera jamais d'avoir manqué de bonne foi. Or ce serait en manquer que de passer sous silence un document d'une si grande importance pour la recherche du vrai, plus difficile souvent à discerner et à saisir dans l'histoire de nos jours que dans celle des temps reculés:

« J'ai lu avec un profond regret les pages 240 et 241 de la *Revue Internationale* du 15 juin. La connaissance profonde et intime que j'ai acquise des événements politiques et militaires de l'année 1866 m'autorise à dire que les jugements qui y sont exprimés ne sont pas justes, parce qu'ils s'appuient sur des données de fait erronées. Nous avons été militairement malheureux, mais diplomatiquement corrects.

« Je puis affirmer avec certitude que le cabinet de Florence ne s'engagea pas *par des accords secrets* avec l'empereur....

« Évidemment dans les conditions où se trouvait l'Italie en 1866, nous ne pouvions nous allier à la Prusse sans en prévenir l'empereur. C'est ce que M. de Bismarck comprenait fort bien; c'est même ce qu'il désirait vivement. Et il tenait à l'alliance de l'Italie surtout parce que cette alliance était pour lui une garantie que l'empereur l'aurait *laissé faire*. Sans une semblable garantie, — Bismarck l'a avoué lui-même au général Govone — il n'aurait pas osé entreprendre la campagne contre l'Autriche.

« Interrogé, par l'entremise du comte Arese, s'il aurait vu d'un œil favorable notre alliance avec la Prusse, l'empereur répondit qu'il ne la conseillait pas, mais qu'il n'y aurait pas fait obstacle.

« Je ne sais à qui l'empereur aurait dit ces mots: *Il suffit d'une démonstration sanglante, sans besoin d'humilier l'Autriche.*

« A La Marmora ces paroles n'ont jamais été participées ni oralement ni par écrit.

« Il est vrai que, le 12 juin, Nigra écrivait à La Marmora: L'empe…ur a dit que *pendant la campagne* il pourrait se faire qu'il fût utile …e ne pas conduire la guerre avec trop de vigueur. »

« Mais si telle était la pensée de l'empereur Napoléon, ce ne pouvait …e et jamais ce ne fut la pensée de La Marmora; et l'indignation qu'il

public. Le temps n'est pas venu encore où la vérité pourra complètement se faire jour, où les responsabilités apparaîtront dans toute leur netteté et où un jugement équitable pourra être prononcé sur les causes véritables d'un jeu politique qui ne fut peut-être qu'hésitant et compliqué et qui fut taxé de tortueux et déloyal. Le souvenir de l'alliance de 1859 était trop récent, les liens entre la cour de Florence et celle des Tuileries étaient trop étroits, l'ascendant dont jouissait encore Napoléon III trop considérable, les conditions de l'Italie paraissaient encore trop incertaines pour que le cabinet italien pût s'affranchir de la tutelle qui pesait sur lui, se dégager

---

ressentit en lisant ces lignes (voir *Un po' più di luce,* page 311) n'était pas simulée.

« Le traité stipulé avec la Prusse obligeait les deux parties *à poursuivre la guerre, une fois engagée, avec toutes les forces que la Providence mettait à leur disposition;* et La Marmora avait un tel fonds de loyauté qu'il n'admettait même pas que l'on pût manquer à un engagement pris.

« Lorsque, le 5 mai, l'empereur, par l'entremise de Nigra, lui exprima le désir qu'il trouvât moyen de se délier des engagements qu'il avait avec la Prusse, car dans ce cas l'Autriche aurait cédé la Vénétie, La Marmora refusa péremptoirement, parce qu'il s'agissait pour l'Italie d'une question de loyauté. Il refusa, quoiqu'à ce même moment Bismarck se montrât d'avis que le traité du 8 avril n'obligeait pas la Prusse à aider l'Italie.

« Il est donc inexact que *le gouvernement italien ne fit rien sans le consentement de Napoléon III.* Il demandait, il est vrai, des conseils à l'empereur, mais si ces conseils n'étaient pas conformes à nos intérêts, ils n'étaient pas suivis. C'est ce qui arriva, par exemple, à la fin d'avril, lorsque le gouvernement décida de concentrer l'armée sur le Pô. Le 1er mai, le comte Vimercati écrivait à Castelli:

« L'empereur a adressé des reproches à Nigra parce qu'après lui « avoir demandé conseil pour savoir s'il devait, ou non, continuer à s'ar- « mer, notre gouvernement, sur la réponse négative de l'empereur, agit « contrairement à l'avis qui lui avait été donné. Sa Majesté ajouta que, « par cette raison, les déclarations de Rouher à la Chambre nous seraient « peu favorables. »

« Les paroles dites, le 15 juin, par Bismarck au comte de Barral montrent qu'il avait *des doutes inquiétants;*... mais il est prouvé que si la démonstration du 24 juin fut mal conduite, elle avait cependant pour but de permettre au général Cialdini le passage du Pô et sa marche à travers le Frioul, que l'on espérait voir poursuivie sur Vienne....

.... « Quant à la bataille de Custoza en elle-même, ce serait folie d croire que La Marmora voulût de propos délibéré la perdre. Comme l bataille de Solferino, la bataille de Custoza eut lieu à l'improviste. Mêm si La Marmora avait poussé l'abnégation jusqu'à des limites où cette qua-

de l'incommode surveillance dont ses actes étaient entourés, secouer une influence qui entravait sa liberté d'action. D'autre part, on ne savait encore au juste ce que serait, dans l'Europe moderne, cette puissance qui, après avoir aspiré à la primauté dans la confédération germanique, visait maintenant à en exclure l'Autriche. Pouvait-on se fier à elle? Son attitude en 1859, après Villafranca, n'avait-elle pas paru peu amicale, que dis-je? hostile à l'Italie? N'était-ce pas elle qui, en intimidant Napoléon III, l'avait fait manquer à son programme de délivrance des Alpes à l'Adriatique? C'était elle, en effet; et ce qui, au fond, par le fait des circonstances,

---

lité devrait changer de nom et s'appeler de l'imbécillité, il lui aurait manqué le moyen de se rendre coupable d'une telle faute. Il n'avait pas avec lui son état-major; il se trouvait, par conséquent, dans l'impossibilité d'envoyer les ordres qu'il aurait fallu, et ceux qu'il donna, par lui-même, eurent pour effet d'assurer la défense des positions de Monte Croce et de Custoza.

« L'auteur de la biographie de M. Crispi dit encore qu'après Custoza *en vain le gouvernement prussien stimula le cabinet de Florence à l'action. La Marmora s'y refusait.*

« Là encore, il est dans l'erreur.

« La retraite sur l'Oglio, deux jours après Custoza, aura été une faute militaire. Mais il convient de se rappeler qu'aussitôt après cette retraite, le roi chargea le général Cialdini de reprendre le cours des opérations sur le bas Pô et de les conduire comme il le croyait mieux. Or, pour achever l'exécution de son plan, Cialdini voulut que l'armée placée sous les ordres immédiats du roi gardât ses positions jusqu'à ce qu'il lui fît savoir de marcher....

« Pour ce qui concerne Trente, l'auteur de la biographie se souviendra que n'ayant pu réussir à faire entrer cette partie du Tyrol dans le traité du 8 avril, La Marmora obtint cependant une *communication verbale* du cabinet de Berlin, d'après laquelle il ne se serait pas opposé à ce que l'Italie l'acquît.

« La Marmora était favorable à une opération militaire dans cette direction. Cela est prouvé par le fait même qu'il assigna à Garibaldi ce théâtre de guerre. Lorsque Medici fut envoyé en Val Sugana, La Marmora écrivait de Rovigo, le 20 juillet, au général Pettinengo, ministre de la guerre:

« Le général Medici est parti hier; il espère arriver à Trente avant « le 25. Comme Garibaldi, par la prise du fort Ampola, s'est ouvert la « route de Riva, *il est à espérer que le Tyrol ne nous échappera lus....* »

« L'auteur dit plus loin:

« *Vint l'armistice; Medici n'était qu'à quelques lieues de Trente....*

« En cela La Marmora n'a rien à faire: il n'était pas ministre des afres étrangères. Je remarque cependant que la relation officielle autri-

avait été probablement un service rendu à l'Italie, apparaissait encore comme un acte d'inimitié. [1]

Nous n'avons dit ce qui précède que pour montrer la part qu'eut Crispi dans ce que l'on peut appeler le relèvement moral de l'Italie politique aux yeux des étrangers. Car les conséquences de la conduite du gouvernement italien en 1866, peut-être difficilement explicable et destinée par cela même à paraître équivoque, se firent sentir encore longtemps après, en 1870, par exemple. M. de Bismarck, au début de la guerre, envoyait le baron de Holstein en mission à Florence — auprès de qui? Non pas auprès des hommes au pouvoir, qui appartenaient au parti que le cabinet prussien avait appris à connaître et dont, à tort ou à raison, il se méfiait; mais auprès des hommes d'opposition, qu'il ne connaissait pas en-

---

chienne mentionne, vers cette date, l'arrivée de renforts autrichiens considérables dans le Tyrol et qu'il n'y a pas lieu d'affirmer que *jamais une si belle occasion de vaincre ne s'était présentée.* La Marmora ne savait pas au juste quelle était l'importance de ces renforts, mais il était préoccupé de la situation précaire dans laquelle se trouvait Medici. Il écrivait, le 2 août, au général Pettinengo:

« J'ai dû détacher une division du corps de Cucchiari pour appuyer « Medici, qui s'est, à mon avis, trop aventuré vers Trente. »

« J'ai vu Medici lorsque, après l'armistice, il vint à Padoue, et je me souviens de lui avoir entendu dire que *militairement* c'était un bonheur pour lui d'avoir dû se retirer, parce qu'il n'aurait pu faire à moins d'être écrasé....

« M. de Bismarck, erronément informé par Usedom et par Bernhardi, a pu croire en conscience que La Marmora essaya de jouer la Prusse et de faire les intérêts de la France. Mais c'est avec douleur que je vois cette impression partagée en Italie, où l'on connaît le caractère loyal et intègre de La Marmora et où cette opinion est démentie par des témoignages et des documents sérieux. J'ajouterai que, il y a déjà plusieurs années, M. de Thyle fut autorisé par M. de Bismarck à déclarer au sénateur Jacini qu'une plus exacte connaissance des faits l'avait induit à modifier ses appréciations sur la conduite de La Marmora en 1866. »

L'auteur tiendra compte de ces observations dans le remaniement que devra subir la biographie de M. Crispi en vue de sa publication en volume.

[1] Voici, à ce propos, la lettre du comte Brassier de Saint-Simon, ministre de Prusse à Florence, que nous avons déjà citée dans notre précédent article, et qui mérite d'être reproduite; — nous la retraduisons de l'italien:

« Monsieur,

« Vous me demandez de vous faire connaître la vérité au sujet de la sommation faite, en 1859, par mon gouvernement à l'empereur des Fran-

core, mais qui lui inspiraient plus de confiance instinctive. Ces mêmes conséquences se faisaient sentir encore vingt et un ans après, lorsque M. Crispi vint au pouvoir, en 1887. Il était aisé de s'apercevoir que même après être entrée dans l'alliance des puissances centrales, jetée dans leurs bras par la grande faute de Tunis, l'Italie n'occupait pas dans l'alliance un rang égal aux deux autres puissances. M. Crispi s'appliqua à détruire les préventions des cabinets alliés et à rendre la confiance réciproque aussi entière que possible. Nous verrons plus loin comment il s'y prit et de quelle façon il mit à profit, pour réussir, les bons rapports personnels qu'il avait noués avec le prince de Bismarck. Nous empiéterions sur la suite chronologique de notre récit si nous entrions ici dans de plus amples détails. Que l'on nous permette de dire simplement que des démarches n'ayant, de la part de M. Crispi, d'autre but que de donner à l'Italie la place qui lui revenait dans la triple alliance, ont été mal interprétées; on a voulu

---

çais, de s'arrêter au Mincio. Je n'hésite pas un instant à vous confirmer le fait; seulement je vous fais remarquer que cette sommation fut faite non pas par haine de l'Italie, mais pour mettre un frein à l'ambition démesurée de Bonaparte et sauver la liberté de l'Europe. Mon gouvernement, longtemps avant que la guerre n'éclatât, avait connaissance des pactes stipulés à Plombières entre Cavour et l'empereur des Français. Ces pactes étaient: cession de Nice et de la Savoie, ainsi que de Gênes et de la Sardaigne, en vue de permettre à la France de réaliser son rêve et faire de la Méditerranée un lac français; constitution d'un royaume d'Etrurie en faveur du prince Napoléon et d'un royaume parthénopéen en faveur du prince Murat; Rome, les Marches et l'Ombrie au pape; le Piémont, la Lombardie, la Vénétie, le Tyrol, l'Istrie, Parme, Modène et Bologne à la maison de Savoie. Vous comprenez sans peine que, si la Prusse n'avait pas arrêté à temps Bonaparte sur le Mincio, c'en était fait: jamais l'Italie n'aurait recouvré son unité, et elle aurait été divisée en quelques préfectures françaises. Au lieu de cela, elle a pu se reconstituer en nation; et ce résultat, elle le doit absolument à la sommation faite par nous à Bonaparte.

« L'Italie s'est montrée assez peu reconnaissante de ce bienfait de mon gouvernement. Même lors de l'éphémère alliance de 1866, elle agissait publiquement comme si elle avait été avec la Prusse, et en secret elle était avec la France et avec l'Autriche contre nous. Malgré cela, les vœux et les sympathies de la Prusse sont et seront pour l'Italie, qui n'aura jamais d'amis ou d'alliés plus sincères que mon gouvernement et le peuple russien.

« Agréez, etc.

« Florence, juillet 1870.

« BRASSIER DE SAINT-SIMON. »

y voir l'intention de M. Crispi d'accentuer davantage l'intimité des trois puissances dans des vues d'intimidation, et de dénaturer le caractère défensif et pacifique de la triple alliance. M. Crispi a trouvé l'alliance faite; il a voulu qu'étant donnée la situation, l'Italie occupât le rang qui lui revenait et fût considérée dans l'alliance comme l'égale de ses alliées. Noble et patriotique désir, assurément, dont personne qui aime son pays ne saurait le blâmer. Il a obtenu ce qu'il voulait par son ascendant personnel, par la conviction de droiture, de franchise, de loyauté qui découle de tous ses actes.

— Avec vous, lui a dit plusieurs fois le prince de Bismarck, on sait que penser et que croire. On sait ce que vous voulez et l'on peut reposer entièrement sur vous. L'Italie avait, certes, été la bienvenue dans la triple alliance et l'Allemagne l'avait accueillie avec joie; mais il restait le souvenir de ce qui s'était passé: il vous appartenait de le dissiper.

∴

Vers la fin de l'année 1866, Crispi, avec Bertani, Cairoli, De Boni et Carcassi, députés de la gauche parlementaire, avec des amis appartenant à d'autres partis politiques, tels que Tommasi-Crudeli, du parti modéré libéral, et Alberto Mario, républicain intransigeant, fonda un journal qui a longtemps été l'écho fidèle de sa pensée, auquel il a lui-même donné plus d'une fois des articles d'un style nerveux et inégal, mais puissants par la pensée et l'argumentation, — et que l'on regarde généralement, aujourd'hui encore, comme son organe attitré.

Le programme de la *Riforma* se résumait dans son nom et dans sa devise, empruntée à Bacon de Vérulam: *Instauratio facienda ab imis fundamentis.* Le but du nouveau journal était de préparer les réformes de tout genre dont le pays avait besoin. Les fondateurs annonçaient de nouvelles luttes pour la *liberté*, après celles qui avaient assuré l'*unité*. Ils voulaient — et l'on reconnaîtra dans ce programme les idées maîtresses énoncées par Crispi dans sa lettre du 14 octobre 1865 à ses électeurs de Sicile, — ils réclamaient le suffrage universel, à l'exclusion des analphabètes; le scrutin de liste; la rétribution des fonctions de député et leur incompatibilité avec d'autres fonctions publiques; l'inéligibilité ou la déchéance du mandat électif de tous ceux qui sont intéressés dans des entreprises subventionnées par l'État; la liberté complète pour

toutes les croyances, la séparation absolue de toute religion et de l'État; l'abolition de la levée militaire et de la garde nationale et la transformation progressive de l'armée permanente en milice nationale; la suppression des comités spéciaux des différentes armes, des grands commandements militaires, etc.

Ils demandaient encore que la responsabilité ministérielle fût déterminée par une loi; que la justice devînt plus accessible aux pauvres; que la peine de mort fût abolie; que la faculté d'accorder aux prévenus la liberté provisoire fût élargie; que l'instruction primaire fût gratuite et obligatoire; que les universités s'administrassent d'elles-mêmes et devinssent autonomes; que l'enseignement religieux fût banni de l'école. Ils demandaient encore la plus grande décentralisation dans l'administration publique; l'impôt proportionnel et progressif; l'abolition du monopole des banques, des douanes, des octrois, des impôts sur la consommation, la vente générale de tous les biens du patrimoine ecclésiastique.

En quelques points et sur quelques réformes politiques et administratives, ce programme était plus radical que celui de Crispi: c'était là une concession faite par la majorité des fondateurs à quelques esprits bien intentionnés, mais moins pratiques, qui apportaient au nouveau journal une force personnelle ou une influence. La question sociale n'était pas oubliée. Bertani, qui avait été, avec Crispi, un des rédacteurs du programme, disait même explicitement qu'il fallait s'en proposer la solution comme un devoir, avant qu'elle ne fût imposée comme une nécessité.

Si, dans le programme de la *Riforma*, il était aisé de reconnaître les aspirations individuelles de tel ou tel des signataires, il n'en constituait pas moins un ensemble de principes communs à tous, ou à presque tous, et un engagement pour chacun d'eux. Il était entendu que celui qui serait arrivé au pouvoir resterait fidèle aux principes qu'il avait défendus de son banc de député et chercherait à les faire triompher. Car un des buts que se proposait la grande majorité des fondateurs du journal était aussi do démontrer que la monarchie n'empêche, par elle-même, aucune réforme, pour hardie qu'elle soit.

La *Riforma* eut un succès rapide et mérité. Elle fut pour un temps l'organe de la gauche parlementaire, qui voyait en elle l'expression la plus vive et la plus complète de ses idées. Tous les hommes d'état que ce parti a fournis à l'Italie y ont peu ou prou collaboré. La direction du journal conserve des lettres de Depretis recommandant à ses amis de s'abonner au journal et de lui pro-

curer des lecteurs. En 1868, Crispi y publia un certain nombre de lettres qui eurent un grand retentissement, sous le titre: *Les devoirs du ministère Menabrea*. En 1869, la *Riforma* soutint les polémiques les plus violentes à propos de la Régie des tabacs. Le journal était alors sous la direction du député Oliva, journaliste habile, patriote courageux, esprit caustique, tristement mort de chagrin (1886) sous le coup d'injures atroces que ne lui épargnèrent pas quelques-uns de ses anciens compagnons de combat.

Plus tard, la *Riforma* eut à traverser des moments difficiles. Après la prise de Rome, elle transporta ses bureaux dans la nouvelle capitale de l'Italie, et dut suspendre plusieurs fois ses publications. Elle les reprit en 1872, sous la direction d'un comité composé de Crispi, Nicotera, Oliva, Colonna di Cesarò, Seismit-Doda. Elle les suspendit de nouveau en 1873 pour les reprendre en 1878 et cette fois d'une manière définitive.

Crispi a soutenu presque à lui seul le poids des frais qu'occasionna ce journal de polémique et de propagande. Une grande partie de la fortune que lui procurait l'exercice de sa profession d'avocat y a passé.

∴

Les dernières semaines du ministère Ricasoli faisaient prévoir sa fin prochaine. Un projet de loi ministériel sur la liberté de l'Église et le patrimoine ecclésiastique rencontra, dans la Chambre, de fortes oppositions. Crispi, rapporteur de la commission, se prononça contre le projet. Le ministère présenta ses démissions, que le roi refusa d'accepter. La crise finit par la retraite de Scialoja, remplacé par Depretis au ministère des finances (février 1867).

Peu après, sur une interpellation Mordini, au sujet de la prohibition de réunions populaires en Vénétie, le ministère fut mis en minorité. Il commença par proroger la Chambre; puis, en provoqua la dissolution.

Les élections furent contraires au cabinet. Comme Crispi le dit plus tard (15 juin 1867), le baron Ricasoli avait joué une grosse partie et l'avait perdue. Il l'avait perdue en tant qu'homme politique, en tant qu'homme d'état et en tant que ministre. Deux collèges électoraux élurent Crispi: ceux de Maglie et de Castelvetrano. Il opta pour ce dernier.

La nouvelle Chambre fut convoquée pour le 22 mars. Avant

qu'elle se réunît, c'est-à-dire dans le courant du mois de février, le roi Victor-Emmanuel, qui ne se faisait pas faute, quelquefois, de conspirer contre ses ministres, fit auprès de Crispi, par l'intermédiaire du général Cialdini, de délicates ouvertures. Il s'agissait pour Crispi de composer un cabinet nouveau, ou tout au moins d'entrer dans le cabinet Ricasoli. Dans cette dernière combinaison, le portefeuille de l'intérieur était mis à la disposition de Crispi. Comme, quelques mois auparavant, il avait résisté aux instances directes de Ricasoli, cette fois aussi il refusa. Les raisons qu'il allégua furent les mêmes: il n'était pas avec le fier baron toscan dans une assez étroite communauté de vues. Il devait le dire lui-même à la Chambre quelques mois plus tard (12 juillet 1867) lorsque, dans la péroraison d'un discours décisif, prononcé en faveur de la liquidation du patrimoine ecclésiastique, il répondait à M. Massari qui l'avait humoristiquement appelé « dévoreur de ministères: »

— Non, je n'ai jamais, quoi qu'en dise M. Massari, dévoré de ministères; tous les cabinets qui se sont succédé de 1861 à 1867 ont été dévorés par la majorité qui aurait dû les soutenir.... Si, sur la voie que je parcours et qui mène à la liberté, je rencontre l'honorable Rattazzi, j'en serai bien aise, je n'aurai du moins pas à m'en plaindre. Il y eut un moment, en 1866, où l'honorable Ricasoli voulut faire route avec moi. Je ne ferai pas une révélation indiscrète en disant que, d'après lui, le programme politique du ministère dont nous aurions fait partie, aurait surpris tout le monde et marqué un changement de politique en Italie, changement répondant au fait de voir associés Ricasoli et Crispi. Mais nous nous sommes aperçus que notre rencontre était passagère, et que nos voies n'étaient pas les mêmes. L'honorable Ricasoli composa un Cabinet qui ne sut pas éviter les désastres de Custoza et de Lissa, et je restai simple député. Que cela soit dit pour tous les ministres passés, présents ou futurs. Notre voie est celle de la liberté et ceux que nous y trouverons, marchant de conserve avec nous, seront nos amis, nos plus chers alliés. »

∴

La combinaison ayant échoué, le cabinet Ricasoli se représenta el quel devant la Chambre. Dès les premiers moments il se sentit gêné et mal à l'aise. Il remporta cependant la victoire dans les

élections présidentielles: Mari, candidat de la droite, eut 195 voix; Crispi, candidat de la gauche, en eut 142.

Malgré la présence de Rattazzi, Crispi était alors, tacitement reconnu, le chef de tout le parti, au nom duquel il eut plusieurs fois l'occasion de faire des déclarations à la Chambre. Ainsi, le 30 mars, au sujet de la demande d'exercice provisoire du budget, il traçait la ligne de conduite que la gauche parlementaire entendait suivre et déclarait, en interprète de la pensée de tout ce côté de la Chambre, que la gauche voterait l'exercice provisoire, mais avec l'espoir et presque la condition que cette faculté lui était demandée pour la dernière fois. A cette occasion, élargissant les bornes de la discussion, il proclama solennellement les principes de la gauche et affirma ses croyances politiques.

« — Ce que nous sommes?... Nous sommes ceux qui ont cru que l'œuvre de l'unité devait précéder celle de la liberté, même au prix du sacrifice de celle-ci. Mais aujourd'hui que la question de la Vénétie est vidée, nous qui aurions eu recours à tous les moyens pour le rachat de cette terre italienne et pour l'acquisition de notre indépendance, nous sommes d'avis qu'il faut changer de méthode et ne recourir à d'autre arme que la liberté; — la liberté doit nous donner ce qui nous manque encore. Mon devoir est donc de proclamer ici, au milieu des représentants de la nation, que ce n'est qu'en réorganisant les administrations intérieures, en consolidant nos institutions, que nous obtiendrons ce qui reste du territoire italien entre les mains de l'étranger. Voilà pourquoi nous sommes contraires à tout acte agressif envers les autres puissances européennes.

« Ce que nous voulons?... Nous voulons à l'intérieur une administration simple et aussi peu coûteuse que possible; nous voulons des impôts bien assis et moins onéreux; nous voulons enfin une liberté réelle et non pas une fiction de liberté comme nous l'avons eue jusqu'ici. Nous ferons en sorte que l'Italie se consolide en tant que nation, convaincus que, une fois consolidée, le retour à la mère-patrie des régions italiennes qui sont encore entre les mains de l'étranger sera un complément naturel de ce qui a été fait et je dirais une récompense de notre sagesse. Aujourd'hui la liberté et la civilisation peuvent plus que le canon.

« S'il y a encore quelqu'un pour croire que notre parti, parce que quelques-uns de ses membres ont été à Marsala et au Frioul, songe à renouveler de ces tentatives téméraires, il se trompe et

méconnaît singulièrement nos intentions. Toute chose a son temps, et notre parti n'est pas fossilisé. En politique, la conduite des hommes doit changer avec les temps et les conditions sociales et politiques du pays. Ce qui ne doit pas varier c'est le but que l'on se propose.... »

Venant ensuite à parler de la question posée devant la Chambre, il prononçait ces mots auxquels les faits devaient donner raison et qu'il pourrait répéter aujourd'hui encore:

« — Le crédit italien n'est pas perdu; mais les finances sont malades et il faut les soigner. Les ressources économiques du pays sont loin d'être épuisées. Nos finances se rétabliront; notre crédit reprendra la solidité que doit avoir le crédit d'un grand pays.... Soyons raisonnables et calmes, tous tant que nous sommes, aussi bien de droite que de gauche; pensons à l'Italie, ne pensons qu'à elle, et l'avenir de l'Italie sera assuré. »

Des marques générales d'approbation accueillaient ces paroles. M. Depretis, ministre des finances, répondait:

« — Je me sens réconforté par ce que vient de dire l'honorable Crispi.... je commence à croire que le ministère et l'honorable Crispi partagent les mêmes idées et qu'à partir de ce jour il sera beaucoup plus facile qu'on ne l'eût supposé, dans la Chambre récemment dissoute, de composer la forte majorité, sans laquelle un ministre des finances, plus que tout autre, sent les difficultés de sa tâche. »

Jamais la gauche n'avait été apparemment si près du pouvoir. Jamais ce parti n'avait été si fort, si compact, si nombreux, si bien préparé à la victoire. Et cependant son heure n'était pas encore venue.

*
* *

Le 4 avril 1867, le baron Ricasoli, après un vote de confiance de la Chambre, annonçait inopinément que le cabinet avait donné ses démissions et que le roi les avait acceptées. Aucun fait parlementaire n'avait provoqué cette grave décision. On en fut réduit à des conjectures. On supposa que la position de Ricasoli était minée à la cour, que le roi Victor-Emmanuel supportait mal sa rude franchise et son austérité intransigeante, et qu'entre le souverain et lui, surtout en politique étrangère, l'accord était loin d'être parfait.

Ce fut Rattazzi que le roi chargea de composer le nouveau cabinet — Rattazzi souple, adroit, maniable, dévoué au delà de toute

expression à la monarchie et à la personne du souverain. Crispi, qui aurait dû être appelé à sa place, avait encore contre lui les préventions qu'inspirait son passé chez ceux qui ne le connaissaient pas ou qui le connaissaient mal — les mêmes préventions qui lui avaient nui si longtemps dans l'esprit de Cavour et du parti libéral et modéré.[1]

Rattazzi savait mieux que personne quelle force résidait en Crispi; il ne se faisait par d'illusion sur sa position dans la gauche, et il résolut de l'attirer dans le nouveau cabinet.

Crispi, qui faisait marcher de pair la vie parlementaire avec l'exercice de sa profession d'avocat, se trouvait à Pavie où il avait été appelé pour la défense d'une cause, lorsque des lettres et des télégrammes pressants de ses amis — entre autres de La Porta et d'Albert Mario — le rappelèrent à Florence. Ils s'adressaient à lui au nom de Rattazzi, le priant d'accourir et d'accepter un portefeuille dans le nouveau cabinet. Crispi ne céda qu'en partie à leurs sollicitations. Il vint et vit Rattazzi et peut-être aurait-il accepté la combinaison qu'on lui proposait. Garibaldi fut la cause de son refus.

Le général se trouvait sur le continent. Il nourrissait déjà le projet d'invasion du territoire pontifical qui devait aboutir à l'insuccès de Mentana. Crispi connaissait ces projets. Profitant de l'intimité qu'il avait de longue date avec Garibaldi, il s'ouvrit loyalement à lui. Il lui montra les dangers de l'expédition projetée, que désapprouvaient même ses amis les plus dévoués — Bertani et Fabrizi entre autres, et qui devait, d'après eux, aboutir à un autre Aspromonte. Crispi essaya en vain de le dissuader d'approcher de la frontière, au moins jusqu'à ce qu'une révolution eût éclaté dans Rome même; il lui démontra que, comme il l'avait déclaré à la Chambre, il fallait éviter désormais de provoquer les puissances et que le gouvernement n'aurait pas permis une expédition. Il lui montra un autre danger encore, et plus grave puisque, selon lui, une invasion de la campagne romaine aurait infailliblement provoqué une nouvelle intervention française.

Telle était, en général, la conviction des amis de Garibaldi,

---

[1] Dans les derniers temps de sa vie, c'est-à-dire lorsqu'il put juger par lui-même l'homme que La Farina avait tant calomnié auprès de lui, M. de Cavour modifia son jugement sur Crispi. Il dit au général Cialdini : « Crispi, malgré tout, a l'étoffe d'un véritable homme d'État, et je ne désespère pas qu'un beau jour, nous ayons à nous trouver unis dans l'achèvement de la grande œuvre entreprise. » (CHIALA, Discours élect., 11 nov. 1888).

même de ceux qui se déclaraient décidés, si le général insistait dans ses projets, à le suivre et à se trouver à ses côtés sur les champs de bataille.

Crispi insista longuement pour que Garibaldi retournât dans son île, d'où, au premier besoin, il serait accouru sur le continent. Que le général consentît à ce sage sacrifice, et il acceptait le portefeuille offert.

— Si vous restez sur le continent, disait-il, il faut que je refuse. Il le faut pour vous et pour moi. Je ne dois pas être, à un moment donné, dans l'alternative de manquer à mes devoirs de ministre ou à l'amitié que j'ai pour vous. Je ne veux pas commettre d'acte de faiblesse ni être réduit à vous arrêter. Faites à ma guise et j'accepte.

Le général demeura irrémovible. Crispi déclina l'offre que lui faisait Rattazzi.

Il existe une lettre de lui à Garibaldi où il lui dit: « Si vous tentez un coup de main sur les États pontificaux, avant trois mois les Français sont en Italie. »

Il fut prophète.

*
* *

Dans les premiers temps, Crispi tint envers le nouveau cabinet une attitude d'expectative bienveillante. Il ne prit que rarement la parole et en général sur des questions techniques. Nous excepterons son discours contre le projet de loi pour l'approbation de la convention stipulée avec le gouvernement français au sujet de la répartition de la dette pontificale (24 avril 1867). Parlant à nouveau de la convention du 15 septembre 1864 il déclara nettement:

— Nous l'avons combattue de toutes nos forces, mais maintenant cette convention est non seulement une loi de l'État, mais un pacte international. Nous pouvons la déplorer, mais nous sommes les premiers à la vouloir respecter....

Il dit encore dans ce même discours:

— Si au moins, au prix de ces humiliations, nous avions assuré l'avenir diplomatiquement!... Je dis diplomatiquement, parce que la véritable garantie de l'Italie réside dans les bras de ses citoyens....

Il parla aussi à l'occasion de la mort de Carlo Poerio (29 avril)

et rappela noblement le grand et beau rôle de celui qui avait été son ami et collègue en conspirations.

Il reprit la parole le 15 juin, à l'occasion d'une discussion sur les fonds secrets. Dans le développement d'un ordre du jour où il réclamait une enquête immédiate sur l'usage qui en avait été fait pendant les quatre premiers mois de l'année, il jugea avec une violence et une âpreté peut-être excessives l'œuvre du cabinet précédent et celui qui l'avait présidé. Il fut sans pitié envers Ricasoli, qu'il taxa d'idole faux et déchu, et qu'il accusa d'avoir employé des moyens immoraux dans les élections. Bixio lui en fit le reproche en pleine séance: « Vous vous êtes rué sur lui comme un fauve.... »

La proposition Crispi eut le dessous: 162 voix se prononcèrent contre l'enquête, 114 en faveur.

⁂

Dans la séance du 25 juin Crispi réprouva les grands commandements militaires et dans un discours plein de citations historiques, il en montra les inconvénients au point de vue politique et militaire.

Il reprit la parole le 12 et le 15 juillet, en faveur du projet de loi sur la liquidation du patrimoine ecclésiastique. Nous avons déjà cité la péroraison du premier de ces deux discours. Dans le second il fit étalage d'une érudition en histoire et en droit canon à laquelle la Chambre était peu habituée et parla avec profondeur et connaissance de cause des pouvoirs laïque et ecclésiastique en Sicile et dans l'Italie méridionale depuis le moyen-âge. La Chambre se montra presque unanime en faveur du projet présenté par le ministre Rattazzi. La loi passa à une forte majorité et réussit aussi libérale que le comportaient les circonstances et les conditions de l'assemblée.

On a dit que de nouvelles démarches eurent lieu, après le vote, pour faire entrer Crispi dans le cabinet. Nous ne croyons pas l'affirmation exacte. En tout cas, il avait pour refuser les mêmes raisons qu'il avait opposées, au mois d'avril, aux instances de Rattazzi. Ces raisons s'étaient même aggravées. Garibaldi se préparait évidemment à un coup de main sur Rome, auquel le Gouvernement ne pouvait faire à moius de s'opposer par tous les moyens, même par l'usage de la force.

*
* *

La convention de septembre 1864 garantissait les frontières des États pontificaux contre les attaques du dehors. Elle établissait, d'autre part, que les troupes françaises auraient évacué Rome.

Ce dernier pacte fut-il maintenu? Non.

Les troupes régulières françaises se retirèrent de Rome, mais, sous les auspices du gouvernement impérial, il se forma, pour l'occupation de la Ville éternelle et la défense éventuelle de la papauté, une légion étrangère, dite légion d'Antibes du nom de la petite ville où le recrutement avait lieu. On affirma d'abord que la légion d'Antibes aurait été composée de soldats étrangers enrôlés sous les drapeaux de l'empire. Mais, en réalité, le général Randon, ministre de la guerre, composa cette légion de soldats français. Un général français — le général Dumont — vint la passer en revue, sur la place de Monte-Cavallo, sous les fenêtres du palais pontifical. Le caractère officiel de sa mission fut d'abord nié, ensuite atténué. Il devint impossible de le démentir après la publication d'une lettre du général Niel, successeur du général Randon au ministère de la guerre. Malgré la convention, c'était donc encore la France qui était à Rome: quoique l'occupation fût déguisée, il y avait violation de la non-intervention établie par la convention de septembre. D'ailleurs, les événements de Mentana dissipèrent les dernières équivoques. Comme le dit Crispi, dans la discussion à laquelle donna lieu cette triste affaire: «C'est du milieu des cadavres que vint le dernier mot, le vrai mot de l'énigme: les morts parlent mieux que les vivants, ils ne sauraient mentir.» Et il exhibait à la Chambre trois livrets de soldats — on en avait recueilli une quarantaine; — il les déposait sur le banc de la présidence pour que les ministres en eussent connaissance et en fissent bon usage pour la défense des intérêts nationaux. «La légion d'Antibes, disait-il, n'a de romain que le nom; c'est une légion impériale. Les soldats qui la composent ont été pris dans des régiments français, avant qu'ils eussent achevé leur temps. Mais ce n'est pas tout: les soldats enrôlés dans la légion ne reconnaissaient pas le pape comme leur souverain: leurs livrets font foi qu'ils ont prêté serment à l'empereur et à la constitution française et non au pape; que la légion était organisée selon les lois de l'empire, d'après les ordonnances de l'armée française.... »

Ces choses se savaient en Italie. L'opinion publique s'en irritait. On disait l'art. 3 de la convention impudemment violé. Il y eut, le 16 juin, une échauffourée à Terni, qui provoqua un procès. Deux interpellations — des députés Pianciani et Curti — eurent lieu à la Chambre (22 juillet 1867). Rattazzi répondit que le gouvernement italien observerait la convention dans les devoirs qu'elle lui imposait et la ferait respecter dans les droits qu'elle lui conférait. Mais la nation s'agitait. Les Romains réfugiés sur le territoire national fondaient des comités et proclamaient hautement le principe que « la convention de septembre ne pouvait supprimer chez les peuples soumis au pouvoir ecclésiastique le droit de s'insurger contre le gouvernement sacerdotal, ni les prérogatives naturelles de leur personnalité civile et politique. » Des sociétés patriotiques se constituaient. Crispi, d'accord avec Garibaldi et avec Rattazzi, fondait, à Florence, le *Comité central de secours*, à la tête duquel se trouvaient, avec lui, Pallavicini, Cairoli, La Porta, Oliva, De Boni, Miceli. Dès le moment où Crispi vit que Rattazzi avait l'intention de faire quelque chose pour résoudre la question romaine, il se mit à ses flancs et ne le quitta plus. Rattazzi abandonna complètement entre ses mains la direction du mouvement. Crispi fut l'âme du comité de secours. On lui doit les proclamations fortes et vibrantes que publia le comité, ainsi que les bulletins quotidiens qui triomphaient des doutes et des incertitudes et entretenaient l'espérance du succès final. Mais Crispi était convaincu que pour être décisif, le mouvement devait partir de Rome.

⁂

Au mois d'août 1867, Garibaldi était à Florence, à l'hôtel de New-York, plus que jamais résolu à jouer un grand coup et à tenter l'expédition de Rome. Crispi lui fit trois longues visites. Deux fois Garibaldi évita d'aborder le sujet sur lequel il sentait que son interlocuteur voulait le mettre. La troisième fois, Crispi, décidé à dire tout ce que lui dictait sa conscience, rompit les chiens et posa carrément la question.

Garibaldi alors lui avoua que s'il avait préféré se taire avec lui sur ce sujet, c'est parce qu'il le connaissait contraire à une expédition sur Rome à ce moment, et que, comme Crispi le savait bien, il n'aimait pas discuter sur des idées. Il ajouta que le dévouement de Crispi à sa personne et à la cause qui leur restait commune lui

était trop connu pour qu'il doutât un seul instant de pouvoir toujours compter sur lui.

Crispi répliqua en exposant ses idées, les impressions rapportées d'un récent voyage qu'il avait fait à Paris, avec Bertani, pour visiter l'Exposition universelle. Il insista sur les conséquences d'un insuccès dû à une préparation insuffisante et qu'on ne manquerait pas d'attribuer à d'autres causes; il le conjura enfin d'attendre que les Romains fussent à même de donner le signal de leur délivrance, en s'insurgeant.

Garibaldi répondit qu'il n'avait que trop attendu.

Crispi répliqua encore que le gouvernement, résolu à observer strictement la convention, se serait énergiquement opposé à une tentative qu'il devait regarder comme compromettante.

Garibaldi répondit que, las de vivre au milieu de tant de hontes, il préférait mourir en combattant.

Crispi lui montra alors, de nouveau, le grand danger, le danger de l'intervention française qui ne manquerait pas de suivre sa tentative et de replonger Rome dans la servitude et l'Italie dans des embarras sans fin, car l'Italie n'était pas encore à même de la repousser.

Garibaldi sourit. Une guerre contre l'étranger, dit-il, serait la régénération de l'Italie. Et il ajouta :

— Si la France intervient, vous serez avec moi.

— Oui, dit Crispi, en lui serrant la main : s'il y a une intervention étrangère, je serai avec vous; mais jusque-là, non.

Jusqu'au dernier jour, il s'opposa à ce que l'expédition eût lieu. Plusieurs fois Rattazzi eut recours à lui dans le but de l'empêcher.

Il ne se résigna que lorsque toute résistance devint vaine, lorsqu'il vit que ses efforts n'auraient abouti qu'à une guerre civile et que le pays presque tout entier était avec Garibaldi. En effet, pendant les mois d'août et de septembre, l'agitation en Italie ne cessa de grandir.

∴

A la fin de l'été, Garibaldi se rendit au congrès de la paix, à ·enève. Il y était le 2 septembre. Il parla contre toutes les guerres, moins une, qu'il proclama sainte, la dernière, la seule nécesaire, la guerre contre la papauté. Le 16 septembre, il excitait les omains à l'insurrection et leur faisait entrevoir de prompts se-

cours. Il revint aussitôt après à Florence, et à peine arrivé, — le 22 septembre, — il en repartait pour Arezzo où il harangua la foule qui l'acclamait avec enthousiasme. Le plan d'attaque était prêt: les volontaires accourus de toutes parts se trouvaient organisés. L'action des différents corps était établie: Acerbi, sur la droite, devait se porter dans la direction de Viterbe; Menotti, au centre, dans celle de Monterotondo; Nicotera, à gauche, avait l'ordre de marcher sur Velletri. Le point de concentration devait être Rome.

Crispi s'efforçait encore *in extremis* de dissuader Garibaldi. Il employait pour cela son fidèle ami Fabrizi. Celui-ci essaya en vain de remontrer à Garibaldi qu'il serait infailliblement arrêté avant d'arriver à Pérouse. Cela ne manqua pas d'arriver. Le préfet d'Arezzo, à la vue d'une population délirante pour son héros, n'avait pas osé l'arrêter. D'Arezzo, Garibaldi se rendit à Sinalunga pour passer un jour sur le lac Trasimène; il ne croyait pas encore que Rattazzi oserait donner l'ordre de l'arrêter. Cet ordre arriva cependant et fut exécuté.

Crispi intervint aussitôt avec énergie et déploya la plus grande activité pour que le gouvernement permît à Garibaldi de retourner à Caprera libre et sans conditions. Les pourparlers durèrent deux ou trois jours. Pendant ce temps, Garibaldi était conduit dans la citadelle d'Alexandrie et de là à Gênes et Caprera, où il demeura gardé par une forte escadre.

A ce moment le parti d'action espérait qu'une fois la France satisfaite et la diplomatie apaisée par l'acte de vigueur accompli par le gouvernement, Rattazzi aurait favorisé les préparatifs d'insurrection qui se faisaient à Rome. Plus que jamais c'était Rome qui devait s'insurger. Il y fallait réveiller les esprits ensevelis dans cette torpeur qui était le but et l'idéal du gouvernement sacerdotal. Par suite de cette idée, Fabrizi partait pour Terni et les frères Cairoli revenaient à la hâte de Paris.

∴

Garibaldi que l'impatience dévorait dans son île n'attendait qu'une occasion pour s'enfuir et revenir sur le continent. Le 2 octobre, il croit l'avoir trouvée, et parvient à monter sur le bateau à vapeur qui faisait le service postal avec Livourne. Reconnu, il est arrêté, reconduit à Caprera et soumis à une plus étroite surveillance.

Quelques jours après, le ministère Rattazzi donnait sa démission. Le gouvernement français lui demandait une proclamation par laquelle le roi aurait désavoué le mouvement des provinces romaines. Il réclamait, en outre, la dissolution des comités, l'arrestation des volontaires et d'autres mesures de répression odieuses et impopulaires. Le ministère n'y voulut pas consentir et préféra se retirer. La chute de Rattazzi provoqua dans l'opinion un élan d'enthousiasme en sa faveur et en faveur de ceux qui l'encourageaient dans sa résistance. De toutes parts eurent lieu des démonstrations aux cris de *Rome ou la mort*, de *vive Garibaldi, vive Rattazzi, vive Crispi!* — On criait dans les rues de Florence: *Nous voulons un ministère énergique! — Nous voulons Rattazzi et Crispi au ministère!*

Le roi confia au général Cialdini le soin de former le nouveau cabinet. Étant donné l'homme, et quoi qu'on en ait voulu dire, ce ne pouvait être qu'un cabinet libéral. La crise avait éclaté le 19. Le 21 octobre, Cialdini arrivait à Florence et se mettait à l'œuvre. Il interrogeait immédiatement Crispi; Depretis et Bixio qui arrivaient le 23, ainsi que Giacomo Durando, accouru de Naples, Cesare Correnti, Raffaele Conforti, Antonio Mordini, Angelo Bargoni.

Le 20 se répandait à Florence la nouvelle foudroyante que Garibaldi avait réussi de nouveau à éluder la surveillance de ses gardiens. Avant que l'on eût le temps de délibérer sur son sort, il arrivait à Florence, haranguait le peuple sur la place de Sainte-Marie Nouvelle et se dirigeait précipitamment sur la frontière pontificale. Le gouvernement donna l'ordre de l'arrêter; l'ordre arriva trop tard ou ne fut pas exécuté. Le 23, Garibaldi rejoignait Menotti au pas de Corese, marchait sur Montemaggiore et de cette position se dirigeait, dans la nuit du 23 au 24, sur Monterotondo, qu'il prenait d'assaut le 25.

Le soir de ce même jour, le général Cialdini, à Florence, résignait son mandat entre les mains du roi. Sur de nouvelles instances du souverain, il recommença ses infructueux essais, le 26, pour y renoncer définitivement presque aussitôt après. Le général Menabrea, de droite, se vit alors chargé de composer le cabinet.

Le ministère fut constitué par décret du 27 octobre 1867. Les personnalités de Menabrea et du marquis Gualterio lui donnaient une couleur conservatrice et réactionnaire marquée.

Les volontaires de Garibaldi avaient cru fermement jusque-là que le gouvernement favorisait leur expédition. Une proclamation du roi

Victor-Emmanuel les détrompa au moment où de Monterotondo ils s'étaient déjà avancés sous les murs de Rome. L'effet de cette proclamation fut désastreux. Nombre d'entre eux perdit courage et renonça à l'audacieuse entreprise. L'armée papale s'était d'ailleurs concentrée dans Rome; un corps d'expédition français était sur le point d'y arriver. Garibaldi sentant devant lui des difficultés insurmontables, battit en retraite sur des localités où il eût pu se défendre, — Tivoli, Monterotondo. Ce mouvement détermina la défection d'une autre partie des volontaires, de ceux, notamment, qui étaient affiliés aux idées de Mazzini. Leur mot d'ordre était: puisqu'on ne peut prendre Rome retournons à nos foyers, élevons des barricades et proclamons la république. Trois mille mazziniens défectionnèrent.

On sait comment les choses prirent fin. Crispi avait été prophète en prédisant à Garibaldi que sa tentative provoquerait infailliblement une intervention de la part de la France. A Mentana, les troupes françaises du général de Failly soutinrent l'attaque des troupes papales et les chassepots « firent merveille. » Malgré cela, la bataille de Mentana était gagnée jusques à quatre heures de l'après-midi. A cinq heures les colonnes garibaldiennes battaient en retraite.

Le 4, au matin, Garibaldi rentrait sur le territoire italien à Passo Corese. Le soir on l'arrêtait à Figline. Crispi qui était allé à sa rencontre à la frontière, et qui l'accompagnait dans le train protesta hautement contre cette arrestation illégale, ainsi que contre l'indigne déploiement de force et d'agents de police dont le général Garibaldi était l'objet. Quelques jours après le tribunal de Rieti rendait une ordonnance (12 novembre 1867) confirmant la légalité de l'arrestation de Garibaldi.

— J'attacherais ce jugement sur le dos des magistrats qui l'ont prononcé, exclamait Crispi.

Et contestant leur compétence il faisait opposition dans les voies légales.

Les interpellations qui eurent lieu à la Chambre le 9 décembre et les jours suivants, montrent à quel degré d'animosité la conduite du cabinet français avait monté les esprits en Italie. Miceli en arriva à dire : « L'Italie est désormais entraînée, malgré elle, à être l'ennemie de la France. « Mais il ajoutait, — et les sentiments qu'il exprimait étaient ceux de tout le parti libéral italien: « Quand je parle ainsi, je le fais avec une profonde douleur. Je me souviens que, dès ma jeunesse, j'ai aimé, j'ai fortement aimé le peuple qui a

donné au monde la plus grande et la plus glorieuse des révolutions. J'appartiens à une génération d'hommes qui croient devoir en partie leur éducation patriotique aux leçons sublimes données par la France de 89. J'admire Gœthe qui au lieu de repousser les Français entrant en Allemagne, exclame: Soyez les bienvenus, ô étrangers qui nous apportez la liberté et des droits jusqu'ici ignorés !.... »

La Porta, le 9, Villa, le 10, — ce même Villa qui a montré, l'an dernier, son affection pour la France, — prononçaient de véhéments discours.

Civinini de la droite disait: «Toute âme généreuse et qui sente hautement la dignité de la patrie déplore que l'amitié de la France s'exerce d'une manière qui ressemble à une protection ou à une tutelle.»

Guerzoni exclamait: « Mentana a tué Magenta. »

Entre tous les orateurs Crispi est celui qui s'exprima envers la France avec le plus de modération. Que l'on remarque qu'il fut en même temps le plus violent et les plus impitoyable envers les auteurs de la convention de septembre et le cabinet Menabrea. Mais, au sujet de la France, lorsqu'il exhalait l'amertume de son âme, Crispi disait: «Quand je parle ainsi d'elle, j'entends parler de son gouvernement; nullement et jamais de son peuple, que je respecte et que je ne crois pas solidaire des événements qui s'y passent» (16 décembre 1867). Il disait encore avec une confiance que les faits n'ont pas eu le temps de justifier: « Soyez certains, messieurs, que les Français se lasseront d'occuper les provinces romaines. Toute occupation comporte une dépense et une honte. La dépense demande des impôts; la honte est l'aiguillon le plus irritant que puisse ressentir une nation généreuse comme la nation française.... La patrie de Voltaire ne voudra pas voir transformés en sacristains et en gendarmes au service des prêtres les enfants glorieux de ces indomptables soldats de la révolution qui ont fait le tour de l'Europe. »

Et après avoir stygmatisé Rouher qui avait, dans la séance du 5 décembre, prononcé la fameuse phrase: « Jamais les Italiens n'auront Rome ! » il ajoutait:

« L'expédition de 1849 a tué la république, l'expédition de 1867 tuera l'empire.

« J'ai été en France, il y a peu de temps; je me suis aperçu que l'esprit public n'est plus avec l'empereur. Tous les partis travaillent à l'envi pour qu'à un moment donné, sans de profondes secousses,

un changement de régime puisse s'opérer en France. Je ferais tort à la France si je pensais que les orateurs qui ont pris la parole au palais du Luxembourg ou au palais Bourbon, représentent les idées de cette grande nation. Les mercenaires qui sont allés à Mentana, lorsqu'ils partirent de Toulon et lorsqu'ils retournèrent dans leur pays, n'ont pas été salués par l'applaudissement populaire, tandis qu'aux soldats de Solferino et de Magenta le peuple élevait des arcs de triomphe, et les veuves et les orphelins de ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille recevaient de larges offrandes du cœur généreux de la nation française. Séparons donc la nation de son gouvernement.... »

Il disait aussi de l'empereur:

« Il comprend que, fils de la révolution, il ne peut vivre qu'en respectant le principe des nationalités. En se livrant à la réaction cléricale, il en restera suffoqué. »

Un Italien.

(La suite à la prochaine livraison).

LES DEUX SALONS DE PARIS

II.

LE CHAMP-DE-MARS.

Il y a des milliers d'années que les sages dissertent pour savoir si l'âge d'or se trouve devant ou derrière nous, mais je suis persuadé, quant à moi, qu'il y en a eu plusieurs, l'un desquels et le plus brillant de tous a fonctionné à Paris, à la satisfaction générale, entre l'avenue de Suffren et le pont des Invalides en l'an de grâce 1889. Trente semaines durant, nous avons vécu là comme dans un phalanstère perfectionné, savourant les douceurs de la fraternité universelle et buvant du soir au matin à la sainte alliance des peuples, tandis que l'administration empressée et vigilante préparait pour nous des spectacles nouveaux et d'une splendeur inouïe.

L'hiver hélas! avait passé sur nos rêves, et l'Exposition ne représentait plus à nos yeux que les débris d'un feu d'artifice, lorsque M. Meissonier a entrepris de ranimer cette froide poussière en installant une seconde galerie de peintures au palais des Beaux-Arts. L'idée parut d'abord un peu étrange, mais on a pu se convaincre depuis que le grand artiste avait raison. Il y a, en effet, à Paris, en ce moment, un véritable courant de prospérité, les étrangers ne sont guère moins nombreux que l'année dernière et la foule s'est tout naturellement portée au Champ-de-Mars qui n'est pas aussi ruiné qu'on l'avait dit. Au sortir du navire le merveilleux panorama transatlantique est encore là pour nous accueillir; l'ascen-

seur de la tour Eiffel grince toujours sur ses poulies; la ville de Paris a refait ses jardins dévastés; de charmants ædicules surgissent çà et là et l'illusion est complète lorsque nous contemplons à droite, à gauche, et devant nous les trois nobles monuments qui excitaient en 1889 l'admiration du monde.

Ils n'ont plus, il est vrai, leurs cafés encombrants, et leur peuple de statues s'est dispersé sur tous les points de l'univers; mais des visiteurs instruits et recueillis accourent dès huit heures du matin pour inspecter les douze salles ouvertes aux artistes sécessionistes, et comme la concurrence est une chose excellente, on constate dès l'abord la grâce et la coquetterie de cette exposition. Tandis, qu'aux Champs-Élysées nous circulons entre deux hautes murailles de peintures et que beaucoup de bons tableaux se perdent dans les frises, toutes les places sont bonnes, en revanche, au Champ de Mars et le plus humble débutant se voit aussi bien traité que M. Meissonier.

Mais il est malheureusement un privilège que le glorieux octogénaire ne saurait communiquer à personne, car son génie sympathique attirerait le public même au fond d'une cave, les ignorants aussi bien que les gens de goût. Les premiers ont pour lui ce genre de vénération qu'inspire toujours un homme qui vend ses tableaux 850,000 francs; les seconds contemplent avec stupeur un chef-d'œuvre composé dans l'extrême vieillesse et qui porte l'empreinte d'un talent aussi ferme et aussi délicat qu'il pouvait l'être il y a plus de trente ans. Ce tableau de *1806*, un des plus grands que l'auteur nous ait donnés, est le digne pendant du *1807* peint pour M. Stewart de New-York et l'effet en est peut-être encore plus prestigieux. Au centre du champ de bataille, nous apercevons l'empereur à cheval, lorgnette en main, suivant d'un œil impassible un mouvement qu'il vient d'ordonner, une charge de cuirassiers qui achèvera sans doute la déroute de l'ennemi sur lequel, à droite, l'artillerie française dirige un feu terrible. Tout autour de Napoléon est disposé un brillant groupe équestre où nous voyons figurer, mêlés aux maréchaux, des héros légendaires tels que l'intrépide Lassalle. Les gestes, les attitudes, les physionomies sont en parfaite harmonie avec l'idée mère du sujet, et nous aurions trop à louer et trop à dire si nous passions des hommes aux chevaux. J'ai vu rarement, d'ailleurs, un ouvrage aussi suggestif, et cette toile qui n'a pas un mètre carré nous livre en quelque sorte la quintessence des vingt volumes de M. Thiers.

Le *1806* est l'étoile du Champ de Mars, mais ce n'est pas le seul tableau qui attire la foule, car M. Meissonier a lui aussi un état-major aussi remarquable en son genre que celui de Napoléon, et lorsqu'il a quitté le vieux salon il a été suivi dans sa retraite par les généraux Carolus Duran, Puvis de Chavannes, Gervex, Roll, Toulmouche, Jean Béraud, Madeleine Lemaire, Monténard, Israels et Frappa.

Le plus populaire de tous, — après le maître bien entendu, — c'est sans contredit M. Carolus Duran qui expose une brillante série de portraits de femmes dont le plus modeste ne sera pas payé moins de trente mille francs. Duran, en effet, n'a pas son pareil dans l'art de draper de miroitantes étoffes et de donner à ses modèles des poses sympathiques. Ils nous plaisent tous avec leurs soies et leurs velours peints d'une façon magistrale; mais la dame en rouge attire surtout l'attention car elle est d'un coloris merveilleux et d'une coulée superbe.

Gervex bien qu'il ait, en général, des modèles plus sévères, n'a guère moins de succès, et l'on se presse autour de sa *Salle de rédaction de la République française*. On voit là le jeune Reinach, plume en main, Waldeck-Rousseau rêveur, et le bon gros Spuller qui lit le *Temps* d'un air un peu distrait.

Quant à M. Roll qui peint les gens sur une gamme moins raffinée, on le regarde aussi beaucoup car il expose les célébrités à la mode, depuis le minois piquant et chiffonné de Mme Jeanne Hading jusqu'à la frimousse adorablement niaise de Coquelin Cadet récitant un monologue.

Grande affluence également devant le Jean Béraud: *Salle de jeux à Monte-Carlo*. Tous ces types rangés autour du tapis vert, depuis la demi-mondaine évaporée jusqu'à la vieille femme rapace qui serre son or sous les regards envieux des décavés, sont bien curieux à observer et l'auteur a désormais pris sa place parmi les peintres psychologues.

Je ne refuserai pas non plus une mention honorable au tableau si spirituel de M. Rixens, le *Vernissage*. On y retrouve avec plaisir Mme Roger-Miclos causant avec M. Bonnat et M. Mercié; Falguière expliquant je ne sais quoi à Mlle Bartet; Dalou, Rodin, Dagnan, Henner; Jules Breton fumant un gros cigare, etc., etc. Ce tableau a déjà du prix aujourd'hui, mais il en aura bien plus encore dans cinquante ans.

Un autre peintre à la mode et qui n'est pas resté au-dessous

de sa brillante réputation, c'est Mme Lemaire qui nous donne une délicieuse *Ophélie*. Cette créature éthérée qui cueille des fleurs dans le plus suave paysage n'appartient presque pas à la terre, et l'horizon vaporeux que nous entrevoyons au loin dérobe sans doute à nos yeux sa patrie d'origine. Mais la noble artiste qui a su condenser ce rêve et le revêtir de couleurs excelle aussi à reproduire la vie dans toute son exubérance, et sa femme endormie aux formes splendides, vigoureusement accusées nous rappelle dans son sommeil troublé ces fameux vers d'Alfred de Musset:

Si tu ne m'aimais pas, dis-moi, fille insensée,
Que murmurais-tu donc dans ta nuit agitée?...

Avec cette toile aux tons si délicatement nuancés contrastent fortement les tableaux poussés au noir de peintres réalistes justement célèbres, tels que MM. Desboutin et Ribot qui sacrifient trop souvent l'un et l'autre la grâce à l'énergie, et je passe rapidement devant eux pour aller admirer les femmes de Toulmouche qui m'adressent de loin un irrésistible appel. Les rigoristes critiquent beaucoup ces cinq petits tableaux, on crie à l'affectation, à la mièvrerie, mais si pour une ou deux de ces toiles ces reproches ne sont pas sans quelque fondement, je déclare, pour ma part, que la *Femme à sa toilette* est un pur chef-d'œuvre, et l'auteur qui est blasé sur le succès n'avait jamais donné de preuve plus éclatante de son admirable talent.

Adressons maintenant un salut aux frais *lilas* de Mlle Cécile Desliens, aux œuvres intéressantes de MM. Rosset, Granger, Aublet; aux paysages de MM. Girardet, Courtenz, Bastien-Lepage; aux brillantes marines de M. Monténard, parmi lesquelles les *Quais de Toulon* méritent une mention particulière, et, — avant de passer aux peintres étrangers, — arrêtons-nous un instant au fond de la grande galerie devant une des plus belles œuvres de M. Puvis de Chavannes.

Cet immense panneau inscrit sous la rubrique *inter artes et naturam* est destiné à l'escalier du musée de Rouen et, quelle que soit la somme qu'ils aient payée, les Normands pourront se flatter d'être rentrés dans leur argent. Jamais, en effet, l'auteur illustre, mais un peu excentrique des fresques du Panthéon n'avait mieux mis en relief ses grandes qualités et pallié ses regrettables défauts; il n'a pas renoncé tout à fait, sans doute, à ses allures de primitif, mais son allégorie est plus intelligible, ses personnages, encore un

peu raides, sont dessinés avec plus de soin, son coloris est moins livide, tandis que ses panneaux d'autrefois semblaient peuplés de fantômes et peints, — sans calembour, — pour les Champs-Élysées. Je n'ai donc que des félicitations pour le glorieux artiste et en respectant son œuvre je me permettrai tout au plus de critiquer l'ornement architectural dans lequel elle est encadrée. Cette enveloppe est évidemment trop blanche et elle contribue fatalement à atténuer les teintes déjà trop pâles du panneau.

J'abrège ici, on le voit, l'énumération des œuvres françaises, plus encore que je ne l'avais fait au palais de l'industrie, mais je puis à la vérité invoquer à bon droit l'excuse de la force majeure, car l'exposition étrangère du Champ-de-Mars est particulièrement remarquable, et des représentants de toutes les nations du monde se sont enrôlés sous la bannière de l'enchanteur Meissonier. Nous avons même pour la première fois un spécimen de l'art australien et M. Rae arrive de Melbourne avec un fort joli portrait; M. Juan Luna nous envoie à son tour des îles Philippines un grand tableau assez remarqué: *Les moins malheureux*, et le Chilien Errazuris a deux ouvrages fort agréables. Quant aux Américains du Nord on ne les compte plus et s'il me fallait faire un choix parmi eux, je citerais de préférence MM. Sargent, Dannat et Harrison. Ce dernier a toute une série d'excellents paysages et les portraits qu'exposent ses deux compatriotes ont aussi un succès mérité.

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière....

et dans notre Europe aussi les pays froids sont fort honorablement représentés à commencer par la Russie qui nous adresse un de ses princes, M. Troubetzkoy, avec un beau portrait de femme. J'aime aussi beaucoup le portrait que nous donne M. Alexomati d'Odessa, et je suis heureux de voir les beaux-arts envahir ce grand empire par ses deux extrémités.

Les Polonais sont néanmoins encore en avance sur leurs conquérants et j'aimerais à m'arrêter longuement sur les importants travaux de MM. Stanislawski et Szymanowski: le premier a su communiquer un charme pénétrant à ses mornes paysages de l'Ukraine et de la Crimée, et le second a donné beaucoup de vie et d'agrément à ses *Montagnards polonais*. Ils sont fort habilement groupés et les physionomies sont pleines d'expression.

Si nous passons maintenant en Finlande, nous retrouverons une vieille connaissance, le peintre de M. Pasteur, l'habile et sympa-

thique Edelfelt; il n'expose pas moins de six tableaux remarquables à des titres divers, mais je louerai surtout le *Marché d'Helsingfors* où l'auteur a reproduit avec une touche originale les attitudes et les costumes des habitants de sa ville natale.

Au point de vue littéraire et artistique la Finlande n'est d'ailleurs qu'un démembrement de la Suède et il y a une grande affinité de talent entre M. Edelfelt et ses rivaux du vieux royaume, MM. Hagborg et Larsson qui parmi plusieurs ouvrages intéressants nous offrent, le premier, *Un futur loup de mer*, fort piquant petit tableau, et le second un splendide paysage: les *Derniers rayons en Suède.* Les autres nations scandinaves se sont aussi fort distinguées et les Norvégiens Thanlow et Grönvold, le Danois Villumsen mériteraient mieux qu'un salut au passage, mais le temps me presse et je me contente de citer en courant, l'Anglais Moore, les Allemands Uhde Bedt et Liebermann, les Hongrois Rado et Pataki, le Turc Zakarian et je me repose en Suisse sous le toit de M. Burnand.

Cet excellent artiste expose cinq fort bonnes toiles, mais celle que l'on a le plus admirée c'est sans contredit la *Descente des troupeaux.* Nous voyons là d'innombrables moutons conduits par quatre muletiers. Ces innocents animaux défilent sur une côte aride, imposante et sévère; mais si le sujet est simple, la perspective est excellente, le coloris est brun, le dessin très serré. A côté de la Suisse française nous nommerons pour la Suisse allemande Mlle Breslau qui expose trois consciencieux ouvrages, et nous passerons en Hollande où nous attend le fameux Israels.

Ce compatriote de Rembrandt a toujours des touches sombres et tristes; il nous montre sur un fond nébuleux quelques jeunes filles de Zandvoort allant à la criée et ces visages ravagés offrent une expression poignante de douleur et de fatigue. Pourquoi les vierges de Zandvoort sont-elles si désolées? C'est ce que M. Israels pourrait nous dire, mais il a gardé son secret et cet appareil dramatique et lugubre nous paraît complètement disproportionné avec le sujet.

M. Israels représente à lui seul les peintres hollandais, mais les Belges sont plus nombreux et outre M. Stevens dont les onze tableaux figuraient déjà presque tous à l'Exposition universelle, je citerai MM. Anthonissen et Verstraëte qui nous donnent d'excellents paysages.

En Portugal, il n'y a qu'un exposant Mlle Revel da Silva et un

assez agréable tableau le *Thé;* mais l'Espagne nous arrêtera plus longtemps, car elle brille ici comme au palais de l'industrie, et l'on fait queue devant les six tableaux de M. José Frappa qui nous donne un merveilleux portrait de M. Thévenet l'ex-ministre dont on parle beaucoup en ce moment. C'est pourtant comme peintre de genre que Frappa attire le plus l'attention publique, et l'on ne peut, sans rire aux larmes, regarder son *Bureau de nourrices.* Mais je préfère, quant à moi, ses types ecclésiastiques et l'abbé qui joue au bilboquet est certainement copié d'après nature, aussi bien que le capucin obèse qui fait la sieste à demi noyé dans les grandes herbes. Attendons quelques années et M. Frappa comme Vibert nous demandera vingt-cinq mille francs pour une toile d'un pied carré.

Citons encore la *Cour d'assises* de M. Salzedo ouvrage fort distingué bien que l'ensemble soit un peu froid; l'*Intérieur de cour* de M. Rusiñob de Barcelone; le *Conseil de guerre en Espagne en 1809*, toile imposante de M. Munoz y Cuesta; la *Discussion du plan*, tableau spirituel de M. Leon y Escosura; l'*Écrivain public* de M. Jimonez Prieto, et passons à l'Italie qui, au Champ-de-Mars comme au palais de l'industrie a su joindre la qualité à la quantité, bien que la plupart des vétérans soient restés fidèles à leur ancien salon.

Ici, néanmoins, nous avons MM. Sinibaldi et Boldini et le premier de ces artistes expose deux ouvrages importants à commencer par le portrait de miss B***. Cette vierge d'Albion qui paraît être une personne des plus résolues est debout, un fouet à la main, et nous sommes sans inquiétude sur la docilité du dogue à large face qui se roule à ses pieds. Les accessoires sont traités avec un soin remarquable et la robe de promenade de la belle patricienne arrache des cris d'admiration aux aimables visiteuses du Champ de Mars. Aussi, — au risque de me faire lapider, — affirmerai-je qu'entre ce tableau et ceux de M. Carolus Duran, la distance est infiniment moindre que ne le pensent certains critiques d'art.

M. Sinibaldi est, en effet, un excellent observateur, il a l'œil *prenant* comme on l'a dit si justement de M. Meissonier, et cette précieuse faculté se retrouve tout particulièrement dans son joli tableau de genre: *Un avis.* Nous sommes dans un atelier de peintre, et l'artiste qui vient d'achever un travail important, attend avec anxiété le jugement d'un ami éclairé et sévère lequel, à ce qu'il semble, hésite à se prononcer. Les attitudes de ces deux hom-

mes sont bien en situation, et nous n'admirons pas moins le modèle, — une belle femme fort bien faite et à peu près nue, — qui allonge son joli minois enflammé par la curiosité.

J'ai loué tout naturellement M. Sinibaldi, d'abord parce qu'il a beaucoup de talent et ensuite parce qu'il a les qualités que j'apprécie le plus, mais il me faudra faire quelques efforts pour rendre simplement justice à M. Boldini médaillé de l'Exposition universelle et artiste à la mode. Ce n'est pas, sans doute, un homme qu'on puisse passer sous silence, et si le nombre de ses fanatiques semble s'accroître chaque jour, c'est qu'il possède au degré le plus éminent le don de l'expression; son coloris flatte l'œil, mais sous son pinceau les sujets sérieux se transforment presque infailliblement en caricature et, sur les sept grandes toiles qu'il a envoyées au Champ de Mars, je dirai franchement qu'une seule m'a plu. Aussi, suis-je vraiment navré quand je constate que le peintre de ces deux beaux enfants si agréables à voir et si bien posés, a pu représenter dans des attitudes si burlesques M. John Lewis et sa famille, Mme R*** ou Mme X***. Tous ces personnages sont d'une maigreur effrayante, et, loin de pallier ce défaut, M. Boldini a pris plaisir à le mettre en saillie. Tous ceux qui connaissent M. Lewis s'extasient, il est vrai, sur la ressemblance, on l'a reproduit fidèlement tel qu'il est, le chapeau en arrière, les lunettes sur les yeux, les dents sortant sous la barbe grise dans un large sourire rabelaisien, mais il y avait assurément moyen d'idéaliser ce personnage à la physionomie spirituelle et le peintre ne s'en est pas douté.

A côté de ces deux artistes qui figurent parmi les lions de l'exposition il en est quelques autres qui semblent destinés à honorer leur pays, et j'ai, notamment, distingué les ouvrages de MM. Tofano, Pittara et De Sanctis. Le premier, qui est Napolitain, se complaît dans l'antithèse comme un véritable Allemand, et si l'une de ses toiles est d'un matérialiste, l'autre, *Le Crépuscule*, ne peut avoir été peinte que par un idéaliste convaincu. Je n'ai rien vu au monde de plus vaporeux que cet effet de lune, et cette femme aux nobles traits qui se tient debout à sa fenêtre, a l'air d'une muse, ou plutôt, d'un symbole. Ce sont deux personnes bien réelles, au contraire, que les deux misses Margaret et Ketty, et l'auteur a épaissi ses couleurs sur elles et autour d'elles. Le dessin en outre n'est pas suffisamment exact et il serait vraiment fâcheux, qu'un artiste de ce mérite dérivât insensiblement vers « l'impressionnisme. »

Je n'adresserai, en revanche, aucun reproche de ce genre à M.Pittara, bon paysagiste et bon animalier qui nous donne aujourd'hui une triple preuve de son rare savoir-faire. Je préfère néanmoins ses *Ruminants* et ses *Moutons* à ses *Foins* quel que soit le mérite de cette dernière toile. Mais elle a le tort de nous rappeler un des meilleurs ouvrages de Rosa Bonheur, tandis que le *Pâturage sur les Alpes* est un travail vraiment original, où, le site bien choisi est fortement caractérisé. J'aime aussi beaucoup le petit paysage où des moutons viennent se désaltérer auprès d'une mare gracieusement encadrée de verdure, et j'augure bien de l'avenir artistique de M. Pittara.

Quant à M. De Sanctis qui, je le crois bien, expose pour la première fois à Paris, il paraît avoir étudié avec fruit les œuvres de M. Pasini et, dans son tableau la *Prière du soir à Byzance* le paysage lui-même et les accessoires ne laissent absolument rien à désirer. Mais les personnages rangés sur une seule ligne dans une attitude hiératique me semblent entièrement sacrifiés et je regretterais qu'un pinceau aussi habile et aussi délicat, ne travaillât plus désormais que sur des natures mortes.

J'arrive maintenant à la sculpture qui n'exigera pas un bien long examen, car je n'ai guère compté qu'une cinquantaine de morceaux groupés ou, pour mieux dire, espacés sur le grand palier circulaire de l'escalier de la rotonde. Parmi nos statuaires en renom il en est peu d'ailleurs qui aient consenti à abandonner le joli jardin couvert du palais de l'industrie, et je n'aurai à citer ici que MM. Charpentier, Desbois, Dalon et Cordonnier. Le premier expose une belle statue de marbre: *Jeune mère allaitant son enfant* qui a une singulière ressemblance avec la jeune mère de M. Madrassi dont j'ai parlé le mois dernier. Ce sont là deux ouvrages fort gracieux, et je n'en saurais dire autant du groupe de M. Desbois *La mort et le bûcheron*. L'auteur ne manque pas de talent, mais il a violé toutes les lois de la statuaire pour nous développer sa lugubre allégorie et j'ignore quel musée de province voudra donner asile à cette lourde débauche en marbre blanc.

M. Dalon n'a pas été mieux inspiré lorsqu'il a imaginé de nous livrer en bronze le fac-similé du cadavre de Victor Noir. Cette composition est d'une lourdeur extrême et le modèle de la statue de Lavoisier qui se dresse tout à côté a beaucoup meilleure façon. Citons encore du même sculpteur un buste excellent de M. Floquet ainsi qu'une belle tête d'enfant, et passons à M. Cordonnier qui a

personnifié le XVIe siècle dans un buste de marbre de dimension colossale, un peu froid, mais finement travaillé. Il a apporté moins de soin, sans doute, mais beaucoup plus de chaleur, en revanche, dans son groupe *L'obsession*. Ses figures de femme sont réellement vivantes et l'on peut constater que le pauvre saint Antoine a beaucoup de peine à garder son sang-froid.

Parmi les étrangers il n'y a également qu'un petit nombre de statuaires qui aient osé affronter la solitude du Champ-de-Mars, et je n'ai rien à dire du buste en terre cuite de M. Louis Streit de Genève, ni du haut-relief du Finlandais Vallgren et de la figurine de bronze de M. Zambacco de Londres, mais je féliciterai volontiers M. Trentacoste sur son joli buste de Mme de L***. Cette belle et noble dame avait commandé à l'éminent artiste de Palerme des travaux plus importants, mais ces marbres, tous fort intéressants, sont aujourd'hui à Londres et je n'ai pas été à même de juger.

J'ai fini.... et je m'arrache avec peine, après quinze visites, à ce charmant palais où se pressaient naguère les peuples des deux mondes. Cette fois encore le contenu était digne du contenant, et si M. Meissonier a dû essuyer au début quelques froides railleries il a su mettre les rieurs de son côté, car *il fait ses frais* et ces trois paroles magiques sont le grand mot du siècle. On prétend, je le sais, qu'il a escompté cette année la curiosité publique et que son succès sera sans lendemain. Je soutiendrais volontiers le contraire pour ma part et je crois que les innombrables victimes du jury au palais de l'industrie ont contemplé avec des regards d'envie cette admirable installation du Champ-de-Mars où chacun, — pour ainsi dire, — a obtenu une place d'honneur. Je pense donc que la sécession va continuer et se développer, du moins au bénéfice des peintres, car, ainsi que je l'ai dit, les statuaires agiront sagement en regagnant leur ravissant jardin où personne n'avait à se plaindre du poste qu'il occupait. Cette intelligente émigration contribuera, du reste, à vivifier la cité nouvelle que nous devons à l'Exposition universelle, et l'année 1890 succédant à sa glorieuse devancière pourra se flatter, elle aussi, d'avoir ajouté une petite pierre au temple des beaux-arts et de la civilisation.

AMÉDÉE ROUX.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ALLEMAGNE[1]

Sommaire : Henrick Ibsen, 1828-1888. Ein litterarisches Lebensbild, von Henrick Jaeger, deutsch von Heinrick Gschalig. Dresden und Leipzig Heinrich Minden, 1890 — Gœthe's Tagebücher der sechs ersten Weimarischen Jahre, 1776-1782, Herausgegeben von Heinrich Dunker. Leipzig, Verlag der dyk'schen Buchhandlung, 1889 — Stammbuchblætter aus Gœthe's Nachlass. Dr Walther Vulpius. *Deutscke Rundschau* — Théâtres berlinois et pièces nouvelles.

Une biographie d'Henrick Ibsen, écrite par Henrick Jaeger vient d'être traduite en allemand. Il nous semble utile d'en parler ici, au moment où l'intérêt s'éveille en France pour Ibsen. Aussi, le grand dramaturge norvégien n'a-t-il pas trouvé en Allemagne une seconde patrie? Le nombre de ses admirateurs y est considérable; on y joue ses pièces; il fait école.

Chez nous il s'introduit par la brèche qu'a largement ouverte Tolstoï. Tous deux génies d'une haute valeur morale dont il serait intéressant de faire une étude comparée, — logiciens rigoureux quoi qu'on en dise, chercheurs d'absolu, dédaigneux du relatif et trop grands pour notre génération médiocre. Peut-être aussi nous ont-ils été envoyés justement parce que notre époque a plus besoin qu'aucune autre que des voix puissantes lui parlent d'idéal et de conceptions de la vie plus noble.

Il y a chez Ibsen, — comme chez Tolstoï, — une naturelle propension à attaquer les codes de la société. Par de là les objections, ses

---

[1] Le *Mouvement littéraire en Allemagne* de la *Revue* du 15 mai dernier attribue, par une faute d'impression, le drame de *Jeanne d'Arc* de M. J. Barbier à M. Haraucourt. Lire *au drame* pour *à un drame*, p. 153.

traits volent au préjugé qu'il veut renverser, et il nous force, malgré vos protestations, à reviser vos jugements.

Développer sa personnalité, *être soi* toujours, sans se laisser paresseusement porter par l'opinion des autres, telle est la première condition de force aux yeux du poète. Il méprise ces *soutiens de la société*, qui ont donné leur nom à l'une de ses pièces et dont l'existence, sans choquer les usages reçus, est la proie de vils intérêts, de vices cachés. Il fait dire à Brand, cet affamé d'absolu, qui va à travers le monde avec, au front, cette devise sublime : « Tout ou rien » :

Sois un esclave du plaisir, mais de plein gré,
Sois en conscience ce que tu es,
Ne sois pas ceci hier, aujourd'hui,
Et cela demain.
Les Bacchantes sont idéales,
Silène est plastiquement génial ;
Seule la figure de l'ivrogne
Est une caricature de l'art.

Et plus loin :

Chacun sait, grand ou petit,
Être de tout quelque chose seulement :
Sérieux un peu à l'égard des questions sacrées,
Fidèle un peu envers les usages des aïeux,
Enthousiaste un peu quand en société
Retentit la louange du mesquin,
Facile un peu à promettre,
Et ingénieux un peu lorsqu'il s'agit de rompre
La promesse et tout ce à quoi l'on s'est engagé.

M. Henrick Jaeger, en suivant pas à pas Ibsen à travers son enfance sérieuse, son adolescence captive en une petite ville, ses luttes, ses privations à Bergen, à Christiania, nous fait assister au développement de cette farouche personnalité. Il souffrit beaucoup des conditions dans lequelles il était placé, des murailles qui arrêtaient son essor. Écoutez ce cri de révolte douloureuse que jette Furia la Vestale, dans *Catilina*, le drame juvénile du poète :

O cette vide, inactive existence,
Une vie semblable à une lampe lasse et vacillante !
Quelle étroite arène pour toute la plénitude
De buts lointains et d'ardents désirs.
Ici la vie se glace et l'espérance s'éteint ;
Ici le jour se traîne endormi vers sa fin
Et aucune pensée ne s'arme pour l'action.

Ibsen tenta enfin un grand coup d'aile et s'envola vers le midi, vers Rome — plus tard il s'est lentement rapproché de sa patrie. Mais sous des cieux moins sévères, ce sont les souvenirs des luttes, des souffrances passées qui le hantent, et il envoie à son pays des miroirs accusateurs — ses œuvres — afin qu'en s'y reconnaissant il cherche à corriger les défauts dont il a souffert. Ces défauts se retrouvent partout où les hommes vivent en société.

On a appelé Ibsen un dramaturge pessimiste. [1] Il est pessimiste, il est vrai, dans ses jugements sur l'espèce humaine. Le train du monde lui apparaît sous un jour sombre, si sombre parfois que d'angoisse on se sent le cœur serré. Mais il est optimiste néanmoins par la tâche de moraliste qu'il assume, puisque, pour l'accomplir, il faut qu'il croie à l'amélioration possible des hommes.

Jeune il résumait le drame de la vie en ces mots: Pressentir, espérer et être déçu; mais après de longues expériences, arrivé à la gloire, il reconnaît que les déceptions et leur amertume, les souffrances et leurs agonies sont une source de force. Le profit qu'on en retire est si grand que le mal qu'elles font doit être volontiers accepté. Il écrivait en 1872 à ses concitoyens, à l'occasion du millénaire de l'union de la Norvège:

Mon peuple qui m'a présenté en des coupes profondes
L'amer mais sain breuvage qui donna
Au poète le courage et lui versa dans l'âme
La force pour le combat, même jusqu'au tombeau;
Mon peuple qui m'a poussé à l'exil
Chargé de douleur et le pied blessé,
Qui sur mon front a gravé la sombre inscription,
De loin je t'envoie ce salut.

Je te l'envoie avec un merci pour tous les dons,
Merci pour chaque heure de douloureuse purification;
Les plantes du jardin de mon esprit ont
Leurs racines néanmoins dans le sol de ces temps-là.
Qu'ici les graines poussèrent, eurent des feuilles
C'est grâce à ton ciel nuageux;
Le soleil développe, le brouillard rend vigoureux,
Mon pays, merci, — tu m'as pourtant donné de meilleur.

---

[1] M. E. Maurice dans une intéressante étude sur Henrick Ibsen et ses œuvres, publiées dans la *Revue Internationale*, juillet-août 1887.

La Norvège n'avait pas compris en laissant Henrick Ibsen s'éloigner quel grand poète elle possédait; elle reçut ses pièces avec colère ou dédain. Les plus violentes tempêtes qu'il ait soulevées, se déchaînèrent lorsqu'il se fit le défenseur de la femme dans *Nora,* les *Revenants;* mais cette nouvelle attitude se laissa pressentir dans l'*Union de la jeunesse* et précédemment encore. Elle fut le fruit de sérieuses méditations. Les femmes de ses premiers drames ne vivent que pour leurs maris, leurs fils ou leurs amants. Le dévouement à l'homme aimé, telle est leur plus grande qualité. Dans les *Prétendants au trône* le poète formule cet aphorisme: « Aimer, tout sacrifiér et être oubliée — telle est l'histoire de la femme. » Mais peu à peu il en est arrivé à exiger d'elle ce qu'il exige des hommes.

Comment attendre quelque chose de bon d'une société dont la moitié n'arriverait jamais à prendre possession de son moi? La femme n'a-t-elle pas à soutenir aussi l'édifice social? N'est-elle pas la première éducatrice de ses fils et de ses filles? Si elle reste toujours à l'état de jouet de l'homme comment pourra-t-elle remplir sa mission? Il faut qu'elle devienne une personnalité distincte, capable de juger par elle-même. Elle a une âme, elle aussi, à développer, des responsabilités dont elle doit sentir le poids.

« Tu es avant tout épouse et mère, dit Helemer à sa femme qu'il a toujours traitée en enfant et qui veut conquérir son individualité. Nora répond: « Je ne le crois plus, je crois qu'avant tout je suis un être humain, moi, aussi bien que toi, ou du moins je veux chercher à le devenir. »

« Mais la famille est détruite, la société s'écroule si les femmes se mettent en tête de semblables idées, » s'écrient les gens paisibles.

Je ne vois pas que cela doive être l'inévitable résultat des théories d'Ibsen; au contraire, l'édifice social plus fort reposera sur des bases plus solides.

Le dramaturge a violemment éclairé les torts de la société à l'égard de la femme qui, malgré tout, reste prisonnière de l'opinion. Qu'arrive-t-il à lui refuser le droit de sauver son être intime de l'avilissement auquel peut l'entraîner l'homme? Lisez les *Revenants.* Si le pasteur Manders n'avait pas par de mesquines raisons de convenances conseillé à Mme Alving de rentrer dans la maison souillée de son mari, Oswald ne serait pas né et il échapperait à l'horrible maladie.

« Et les enfants? dira-t-on encore. Que deviendront ceux d'une Nora? » La réponse à cette question est dans la dernière scène des *Revenants*. Ibsen montre ce que deviennent des enfants à un foyer sans dignité.

Pour le poète norvégien, les conventions, certains devoirs même que sont-ils mis en balance avec l'anéantissement possible d'une valeur morale? Au dernier jour, lorsqu'il faudra comparaître devant le juge suprême, nous serons seuls sans mari, sans femme ou enfants, seuls et notre âme à nu. « Qu'as-tu fait de ton âme? l'as-tu ennoblie ou avilie? a-t-elle dégagé de la lumière ou de la nuit? sera-t-il demandé; as-tu par de lâches concessions diminué en toi le trésor d'individualité, de force intime qui t'avait été confié? »

Il y a dans *Peer Gynt*, cet étrange poème dramatique, — une des plus puissantes créations du poète avec *Brand* et de la famille des *Deux Faust*, — un chant d'angoisse que quelques-uns ont pris pour l'expression du découragement. Ce n'est que la lamentable histoire de milliers d'êtres qui n'ont pas eu la force de vouloir, d'arriver à une énergique individualité. Peer Gynt a couru le monde loin de tout devoir, avec l'intention d'agir demain, se grisant de chimères pour échapper à la réalité. Même il a fui le bonheur, — l'amour d'une candide enfant. Il est enfin revenu dans sa patrie: il erre sur une lande dévastée. Tout à coup il entend des voix pleurantes:

Nous sommes des pensées — Tu devais nous penser — Nous tendions à être — De pleins et bruissants chœurs — Et devons rouler ici — Qui nous écoutera?

Puis passent les feuilles sèches emportées par le vent:

Nous avons dû disparaître — Nous n'avons été ni guirlandes, ni protectrices de fruits — Dans le printemps en fleur — Les vers nous ont mangées.

Des sons dans l'air:

Nous sommes les chants — Tu devais nous chanter — Tu nous as comprimés — Oh! si nous avions pu retentir! — Dans le fond de ton cœur — Muets nous attendions....

Des gouttes de rosée tombant des feuilles:

Nous sommes les larmes — Tu devais nous pleurer — Nous pouvions unir — Haine et ardent désir.

Des brins d'herbe écrasés:

Nous sommes les œuvres — Tu devais nous accomplir — Là était la force — Que tu n'as pas voulu aimer — Au dernier des jours — Les non-accomplies — Viendront avec des plaintes — Ce sera le temps des larmes.

Chez les races du Nord, l'individu ne se perd pas dans la masse; il n'attend que de lui-même l'impulsion qui le fera agir. Pour elles une œuvre, un être n'est parfait que s'il possède une valeur intrinsèque — indépendante. Nous autres Latins, nous sommes païens encore par un esclavage à des normes tout extérieures. Cependant il souffle sur nous à l'heure qu'il est un grand vent venu de loin. Les écrivains russes aujourd'hui, Ibsen demain, de nouvelles conceptions de la vie, de l'art montent à l'assaut de nos temples grecs. Notre génie, représentant d'Athènes et de Rome, avait conquis les barbares; ils vont nous conquérir à leur tour, paisible conquête.

Mais conquête néanmoins dont quelques-uns d'entre les jeunes semblent prévoir les résultats. Devant leurs yeux cependant flottent des brouillards encore; ils cherchent à fixer la vision et n'y parviennent pas. Symbolisme, modernisme, états transitoires qui assoupliront la langue, mais dans laquelle elle ne doit point rester embarrassée, les pieds lourds de trop longues draperies.

« Poètes et penseurs, a écrit M. Charles Morice dans un livre[1] remarquable, — malgré ses erreurs, — nous écoutons les vents de mystère qui sourdent du fond des phénomènes et nous allons à la lumière, à la vie, fût-ce au fond des ténèbres historiques, si elles recèlent plus de vie et de lumière que ce présent crépuscule qui semble mener la danse des morts. »

A quiconque lira sérieusement le livre d'où sont extraites ces lignes, — livre où aujourd'hui en travail palpite pour enfanter demain, — comprendra la transformation lente et sourde, mais fatale que subit notre vieux génie gaulois. Devant les problèmes de la vie on ne se détourne plus à la Voltaire avec un bon mot, on s'arrête respectueux et l'on réfléchit. Oh! les rares! Mais ces rares vont par leurs livres prendre peut-être la tête du mouvement moderne.

Si je me suis attardé à ces réflexions suggérées par Henrik Ibsen, c'est que l'étude passionnée que nous faisons des littératures

---

[1] *La littérature de tout à l'heure*, par CHARLES MORICE. — Perrin et Cie, Paris, 1889.

étrangères, cette revue même du mouvement littéraire en Allemagne révèle une orientation intellectuelle toute nouvelle.

∴

M. Dunker vient de publier le *Journal* des six premières années de Gœthe à Weimar en une édition nouvelle qui laisse loin derrière elle les précédentes. Le mérite de M. Dunker est d'avoir rétabli le texte et de l'avoir donné entier. Ce n'était pas chose facile et les premiers fragments livrés n'ont été rien moins qu'exacts. Au jour le jour, en phrases brèves Gœthe relatait les événements de sa vie, ses impressions, se servant pour cela de calendriers de la Saxe électorale ou de ceux de Gotha; si la place manque les réflexions sont jetées en travers de la marge et il est difficile de savoir à quelle date elles appartiennent.

Le premier, Riemer, fit copier en 1841 des fragments de ce *Journal* pour son ouvrage sur Gœthe; mais ces fragments sont loin d'être fidèles au manuscrit. Il en fut de même pour ce que le chancelier de Müller put obtenir des héritiers du poète. L'archiviste Burkhardt donna le texte original dans l'édition des œuvres de Gœthe publiée à Weimar (troisième volume); mais toujours avec de très nombreuses erreurs, une ponctuation souvent défectueuse, des abréviations fréquentes. Une nouvelle édition était nécessaire; M. Dunker l'a entreprise et a réussi. Il n'a eu qu'un tort: c'est d'abuser des annotations; le texte en est inutilement surchargé.

Le *Journal* commence le 11 mars 1776 et cesse le 13 juin 1782, embrassant le voyage en Suisse que Gœthe fit en 1779 avec le duc de Saxe-Weimar. Préoccupations de l'homme d'état, soucis d'amoureux, mobiles impressions d'artiste, distractions et devoirs de courtisan, travaux littéraires y sont consignés au courant d'une plume rapide. Quelques-unes des personnes qu'il voit le plus fréquemment sont désignées par des signes: pour le duc celui de Jupiter, pour Mme de Stein celui du Soleil, pour Wieland celui de Mercure, etc.

Ami du prince qu'il servait, Gœthe devait, malgré ses multiples occupations, être prêt à toute heure à le suivre et l'on menait joyeuse vie à la cour de Weimar; c'était de tradition. Les chasses, les promenades, les fêtes se succédaient dont le conseiller privé était l'ordonnateur. Le théâtre de Weimar avait été détruit par un incendie. Mais la grande salle du palais, le jardin des châteaux d'Eltersbourg, de Tiefurt, le parc de Weimar étaient devenus des

théâtres. Les seigneurs et les dames de la cour jouaient la comédie; la reine-mère était régisseur, le duc premier acteur, Gœthe poète attitré, directeur. Lorsqu'il ne donnait pas assez de temps à son rôle de *maître des plaisirs* la duchesse-mère se fâchait.

12 août 1779. — J'eus une forte explication avec la duchesse-mère qui revient sur l'ancien (les anciens griefs). En des circonstances qui ne peuvent être changées certaines aigreurs s'accumulent et il faut à la fin que d'une façon quelconque elles se livrent passage. De temps en temps cela se répète.

Aussi exprime-t-il à plus d'une reprise la crainte qu'un homme comme lui ne sorte diminué de cette agitation, de ces tiraillements:

14 juillet 1779. — Que Dieu veuille que les champs et les prairies me soient encore chers et que je prenne encore goût à ces plus simples conquêtes des hommes.... Je ne dois pas m'écarter du chemin tracé; ma vie n'est absolument pas simple. Je désire seulement que peu à peu toute présomption tarisse en moi; mais qu'il me reste une belle vigueur pour faire monter l'eau à égale hauteur dans de vrais tuyaux.

Et plus loin, le 25 du même mois:

Je ne me désiste cependant point de mes idées et je lutte avec l'ange inconnu, ma hanche dût-elle en être démise. Personne ne sait ce que je fais ni contre combien d'ennemis je combats. De mes efforts et de mes luttes et de mes peines je vous supplie de ne pas rire, dieux spectateurs. A tout hasard pouvez-vous sourire et m'assister.

Par instant la position élevée à laquelle il est parvenu l'épouvante.

2 avril 1780. — La tête me tourne, dit-il, de la hauteur du bonheur où je me trouve vis-à-vis d'un tel homme (un des intimes du prince, tombé en disgrâce.) Comme Polycrate je voudrais parfois jeter à la mer mon bijou le plus cher. Tout ce que j'entreprends me réussit. Mais aussi ne suis point paresseux à entreprendre.

Il ne se laisse cependant point enivrer par cette faveur qui l'a porté si haut.

13 mai 1780. — .... De nouveaux secrets me sont révélés. Il m'arrivera encore d'étranges choses. Je m'exerce et je prépare le possible. Dans mon milieu actuel je n'ai presque aucune digue hors de moi. En moi beaucoup encore, je veux néanmoins devenir le maître. Celui-là seul qui renonce à lui-même est digne de dominer et sait dominer.... Je sens peu à peu à mon égard une confiance générale et que Dieu veuille que je puisse la mériter, non comme il me serait facile de l'obtenir, mais comme *je le désire.* Ce que je supporte de moi et des autres, aucun

homme ne le voit. Le meilleur est la tranquillité profonde dans laquelle je vis, grandis et gagne vis-à-vis du monde ce qu'il ne peut m'arracher ni par le feu ni par le fer.

Mais des circonstances extérieures viennent rompre l'équilibre moral et il s'écrie :

Si chacun au moins levait la pierre qui est devant lui!... Si seulement il faisait beau toujours! Si les hommes au moins n'étaient pas si pauvres intérieurement et les riches si incapables! Si, etc. etc. j'ai mis de l'ordre maintenant dans toutes mes affaires, que l'expérience, l'adresse, etc. viennent aussi! Quelle distance du plus petit au plus grand!

Gœthe avait trente ans, il était beau ; à la cour de Weimar il ne manquait pas de femmes charmantes et quelques-unes d'entre elles faisaient irruption dans le sanctuaire de calme où le poète ambitionnait de vivre. Le nom de Mme de Stein revient à chaque page du *Journal*. Souvent aussi celui de la belle Corona Schrœter, la tragédienne qu'il avait entendue pour la première fois à Leipzig dans un voyage qu'il y faisait avec le duc. Ce dernier engagea la jeune artiste à la fin de 1776. Un instant il semble que le prince et le poète vont être rivaux dans une même passion pour elle.

Gœthe fut jaloux, car son *Journal* porte en date du 8 février 1777 :

« Ce soir, surpris Corona et le duc chez Laide (Adélaïde de Waldner, la plus âgée des deux dames d'honneur de la duchesse). »

Les soupçons blessèrent Corona et ils se brouillèrent. La première elle revint et lui écrivit:

« Ma confiance tu l'as de nouveau ; mon amitié tu ne l'as jamais perdue. »

La cour avait chuchoté sur les fréquentes visites du prince à l'actrice. Gœthe en avait averti Charles-Auguste. Le duc cessa de courtiser Corona ; mais peu après la cour bavardait de nouveau et lui donnait pour maîtresse la comtesse Bernstorff. La position du conseiller privé était des plus difficiles. On le savait l'ami, le confident de son maître et l'on pouvait le rendre responsable de bien des choses.

Pour fuir les ennuis de tout genre il se réfugiait dans le jardin que le duc lui avait donné aux portes de Weimar. Il travaillait à *Wilhelm Meister*, à *Egmont*, à *Iphigénie;* il rêvait et méditait.

Quand *Iphigénie* fut achevée, non encore sous sa forme définitive, — elle ne le sera qu'au retour du voyage en Italie, — mais en prose, les rôles furent distribués et la pièce fut jouée pour la

première fois le 6 avril 1779. Gœthe comme Oreste, Corona Schrœter comme Iphigénie excitèrent un grand enthousiasme. Le prince Constantin remplissait le rôle de Pylade. En juillet la tragédie fut de nouveau donnée au château d'Ettersbourg; le prince Constantin ayant refusé de jouer, Charles-Auguste le remplaça.

« Cela fit plaisir au duc d'apprendre le rôle de Pylade, écrit Gœthe dans son *Journal*. Il se domine d'une façon remarquable et croît presque journellement en force intérieure, en tenue, en persévérance, en compréhension, en résolution. »

Lui-même a cherché à dominer la passion qu'il ressentait pour Corona Schrœter :

« Il me semble aussi que ma position avec Corona est plus solide et meilleure. »

Ce *Journal* de Gœthe n'apprendra rien de nouveau à ses admirateurs. Il est intéressant toutefois à plus d'un titre. Comme texte définitif d'abord, et aussi par l'observation constante que l'on voit l'auteur de *Faust* exercer sur lui-même, par un incessant élan vers un développement plus parfait de tout son être pour sa propre satisfaction et le bien des autres. Il tend à cette sérénité qui a enveloppé de lumière ses années de maturité. C'est au prix de luttes qu'il l'a conquise.

M. Dunker en donnant le *Journal de Gœthe* n'a fait que continuer ses savants travaux sur la vie et les ouvrages du poète; il a, entre autres, publié en 1888 son livre sur *Gœthe et Charles-Auguste* qui complète admirablement le *Journal*.

Toutes ces publications ont été rendues possibles par la mort de Walther de Gœthe, le dernier et le plus âgé des deux petits-fils de Gœthe, décédé à Leipzig le 15 avril 1885. Tous deux avaient gardé avec un soin jaloux, — on le leur a vivement reproché, — les papiers de leur grand-père, dont ils ne voulurent jamais vendre la maison ni les collections, malgré les offres les plus brillantes. Par testament le dernier survivant a institué pour ses héritiers la duchesse et l'État de Saxe-Weimar. Tout ce qu'a laissé l'auteur de *Faust* est donc réuni et l'on a fondé pour le conserver le musée national et les archives de Gœthe. Il n'est passé aux héritiers ab-intestat que ce que les deux frères regardaient comme leur propriété personnelle. De ce nombre sont deux albums auxquels M. Walther Vulpius a consacré un article dans la *Deutsche Rundschau* de juin dernier. On ignore de quelle façon Gœthe en était entré en possession.

L'un d'eux a tout d'abord appartenu à un jeune officier Charles-Marc-Antoine Crayen, né à Leipzig en 1785 et mort durant la retraite de Russie. Il a de la valeur parce qu'il renferme un autographe de la reine Louise. Le voici:

« Même sur le trône on comprend le bonheur domestique. Ceci a écrit comme souvenir votre bien affectionnée Louise, r. de Pr. Weimar, 8 octobre 1806. »

Il y a erreur dans la date ou le lieu indiqué, remarque M. Vulpius: la reine Louise ne vint à Weimar que le onze. De là elle gagna rapidement Berlin par Mulhausen, Brunswick et Magdebourg. Derrière elle volait le cri de triomphe de Iéna. Elle apprit la victoire de Napoléon peu avant de rentrer dans sa capitale.

Deux noms d'officiers allemands séparent la signature de la reine de celles de deux chefs de l'armée française. A l'un de ces derniers, le jeune Crayen a présenté son album le soir même de la grande bataille. Il avait, il faut croire, la passion des autographes.

Le second album a probablement appartenu au grand maître des forêts, Fritz de Stein, le fils de Charlotte de Stein. Gœthe l'emporta en 1814, durant son voyage le long du Rhin et du Mein, alors qu'il voulait revoir Francfort où, depuis la mort de sa mère, dix-sept ans auparavant, il n'était pas retourné. Il y fit écrire tous ceux qui le reçurent, les Brentano entre autres, parents de Bettina d'Arnim. A Francfort même le poète fit la connaissance de cette charmante Marianne Jung, la troisième femme du conseiller privé Willemer. Riche et ensorcelante nature elle captiva Gœthe, réveilla sa muse et lui donna un regain de jeunesse. (Gœthe et Marianne Willemer, Creignach).

La jeune femme a tracé quelques vers dans l'album, prenant pour refrain une des expressions favorites de Gœthe: *breit wie lang, lang wie breit* (aussi large que long, aussi long que large):

Parmi les petits je me compte,
Chère petite tu m'appelles.
Si tu veux toujours me nommer ainsi
Heureuse je m'estimerai.
Toute ma vie volontiers je resterai
Aussi longue que large, aussi large que longue, etc. etc.

Jusqu'à la fin Gœthe fut en rapports d'étroite amitié avec la famille Willemer.

⁂

L'année dernière se fondait à Berlin sous le nom de *Scène libre* une société de jeunes écrivains naturalistes, ayant à leur tête M. Otto Brahm. Leur but était de réformer l'art dramatique et de permettre à de jeunes talents de faire jouer leurs pièces refusées par des directeurs de théâtre. Les fondateurs ne voulaient pas davantage être les imitateurs du naturalisme français que ceux du réalisme russe.

La *Scène libre* a donné en 1889 quatre représentations; elle vient d'en donner quatre autres cet hiver et ce printemps: *La puissance des ténèbres* de Léon Tolstoï, le *Quatrième commandement* du poète viennois Anzengrüber, [1] la *Famille Selicke* de MM. Holg et Schlaf et *De par la grâce de Dieu* d'Arthur Fitzger.

Le *Théâtre libre* de M. Antoine a le premier donné à l'étranger la *Puissance des ténèbres*, rien donc de nouveau à en dire ici.

Dans la pièce d'Anzengrüber on ne voit pas très bien ce que le quatrième commandement a à faire avec les infortunes de l'héroïne Hélène qui, pour obéir à ses parents renonce à l'homme qu'elle aime, — son maître de musique, — et épouse un riche débauché. Malheureuse et malade elle s'en prend au dit commandement. Au reste la pièce est bonne; l'auteur connaît très bien la bourgeoisie viennoise, il met en scène ses habitudes et ses travers.

Avec la *Famille Selicke* on patauge en plein naturalisme. Le père Selicke rentre ivre chez lui, la veille de Noël, et les spectateurs sont forcés d'assister à ce retour d'ivrogne qui pendant une demi-heure titube à travers la chambre, bégayant, grognant, etc., un Coupeau adouci. Mme Selicke, sa grondeuse épouse, Toni, sa fille aînée et deux fils assistent à la scène qui pour eux n'est pas nouvelle. Lise, la fille cadette, agonise dans un coin; elle meurt, ce qui dégrise le père. Dans la marge de cette terne réalité se déroule une idylle toute romantique. Un jeune étudiant en théologie, qui par amour pour Toni a loué une chambre chez les Selicke, demande la main de la jeune fille; elle le refuse afin de se dévouer

[1] Anzengrüber est mort à Vienne à la fin de décembre 1889, à l'âge de 50 ans, la veille du jour où l'on allait jouer pour la première fois sa dernière pièce: le *Quatrième commandement*.

aux siens. L'action se passe à Berlin, avec emploi du dialecte berlinois que l'on a reproché aux auteurs de ne pas assez bien connaître. Le détail trivial est fidèlement noté, la reproduction exacte; mais cela sent par trop l'eau-de-vie.

De France vient la méthode. — « Les disciples ont pris les maîtres au mot. La conscience était de ne rien inventer, de n'apporter dans l'étude de la nature aucun préjugé d'idéal, de ne rien dédaigner surtout, de fouiller de préférence dans les tréfonds et les bas-fonds, car « la perle est là-dedans. » On l'y a cherchée — je crois même qu'il y a de pauvres gens qui l'y cherchent encore, » a écrit M. Charles Morice dans la *Littérature de tout à l'heure,* déjà citée. Oui, il y a de pauvres gens qui cherchent encore la perle dans cette boue — non pas inféconde tout à fait — où a roulé le naturalisme. De ce nombre sont MM. Holz et Schlaf.

Quant à la tragédie de M. Arthur Fitger, *De par la grâce de Dieu,* c'est du romantisme pur; elle ne concorde en rien avec les théories énoncées par les fondateurs de la *Scène libre.* En voici l'intrigue: Aprés la bataille de Valmy une jeune princesse allemande — princesse de par la grâce de Dieu — épouse dans un village des bords du Rhin son frère de lait, le garde forestier Wolfgang. Pourquoi? Pour que nous puissions assister à la lutte entre les préjugés princiers et le fanatisme démocratique. Le mari oblige sa femme à renoncer à ses droits, à ses titres, à se retirer avec lui dans une solitaire maison de garde. Les parents de l'ex-princesse cherchent, à son insu, à la faire rentrer en possession de ses domaines et de ses prérogatives. Wolfgang la rend responsable de la tentative qui avorte; la maltraite; elle le tue, puis est traînée devant le tribunal par une multitude furieuse.

M. Charles Frenzel, dans le compte-rendu de cette pièce (*Deutsche Rundschau,* juin 1890) conclut en disant: « Sur un théâtre de paradis cette tragédie aurait obtenu un bruyant succès; sur la *Scène libre* elle ne pouvait qu'être prise au mot et tomber sous un unanime et joyeux éclat de rire. »

M. Fitger, est originaire de Brême; il est généralement plus estimé comme peintre que comme poète; sa première piéce, la *Sorcière* est restée au répertoire.

Les écrivains qui ont fondé la *Scène libre* font partie de la société la *Jeune Allemagne;* ils ont exprimé leurs idées dans une revue: *Freie Bühne fur modernes Leben.* « Amis du naturalisme, disent-ils, nous voulons bien faire à ses côtés une partie de la

route; mais nous ne serons pas étonnés si durant le voyage en un point que nous ne devinons pas encore le chemin tourne tout à coup et révèle à nos yeux de nouvelles et surprenantes perspectives sur l'art et la vie. » Mais comme ils repoussaient toute alliance d'art avec la morale, ils s'embourbent dans le marais. La *Scène libre* agonise sans avoir fait connaître à l'Allemagne un dramaturge de génie et elle a accepté de jouer une pièce comme la *Puissance des ténèbres,* où il n'est question que de faute, de repentir, de responsabilité morale.

Aussi se forme-t-il une autre société distincte de la première, mais ayant la même organisation, c'est la *Scène allemande.* La profession de foi qu'elle vient de publier témoigne de vues plus tolérantes que celles de son aînée. Charles Bleibtren, très connu et si discuté comme poète et comme romancier, en est le directeur. Il ouvrira son théâtre en septembre et fera jouer tout d'abord une de ses pièces, le *Jugement de Dieu,* puis on montera celles de MM. Conrad Alberti, Max Stenpel et Wolfgang Kirchbach. Comme ces jeunes écrivains ne se sont point jusqu'ici distingués par l'aménité de leurs critiques, ils doivent s'attendre à être peu ménagés. Pour eux, il est vrai, ce ne sera pas chose nouvelle: ils cherchent le tapage. On sait l'aventure de M. Bleibtren qui, pour se venger de M. Otto de Leixner, le rédacteur de la *Gazette des Romans* — celui-ci s'était permis quelques critiques à son égard — le diffama dans son roman, la *Folie des grandeurs.* Cela lui valut un procès jugé à Charlottenbourg, au cours duquel il fut condamné à retrancher les chapitres attaqués par l'offensé, à payer les frais et à subir un mois de prison. M. Bleibtren a pendant quelque temps dirigé *Das Magazin,* revue de littérature allemande et étrangère dont il a, en avril 1888, cédé la direction à Wolfgang Kirchbah.

M. Conrad Alberti [1] est un des chefs aussi du groupe littéraire la *Jeune Allemagne,* dont les représentants mettent trop souvent des talents réels à éreinter toutes les gloires qui leur portent ombrage. Leurs jugements sur l'état et l'avenir de la littérature en Allemagne sont des plus pessimistes. Ce n'est pas sans raison. Toutefois, ils ont trop l'air de dire: « Voici mon ours, prenez mon ours. » Et comme l'on tarde à prendre leurs ours, leur colère éclate.

Écoutez les sombres réflexions de M. Bleibtren; elles datent du 8 janvier 1887:

---

[1] Directeur de la *Gesellschaft.*

« Les soleils sont éteints, de même que les étoiles du chant et aucune lune ne parcourt solennellement le ciel. Nuit profonde alentour, seulement traversée d'éclairs.... La littérature de cette époque-ci paraît perdue sans retour. Sa décadence présage la ruine de la société actuelle.... Si l'on ne possède ni une intrigante personnalité, ni un titre de noblesse, ni une bourse pleine, ni une femme à réclame, un maître-atelier pour mutuel lavage de mains ne peut être fondé.... De tous temps il a été bien vu de parader sur la place publique au lieu de vivre enfermé dans l'art. Donne seulement une fête avec champagne et la gloire te trouvera bien.... »

Ceci a été écrit avant l'apparition du roman la *Folie des grandeurs* et l'annonce. On devine le jeune ambitieux prêt à casser toutes les vitres afin d'attirer sur lui l'attention. Ce phénomène, si phénomène il y a, n'est pas rare et se produit souvent chez nous. La foule accourt, les *vieux* hochent la tête et blâment; le but est atteint puisqu'on vend son livre. Reste à savoir si de casser les vitres et d'ameuter les badauds pour se faire saisir au collet par la police est une preuve de génie.

Les jugements que porte sur la littérature allemande M. Conrad Alberti sont tout aussi sévères que ceux de M. Bleibtren et également curieux à rappeler au moment où ces jeunes assument la tâche de réformer le théâtre national.

Dans un article publié par *Das Magazin*, intitulé: *De la pathologie de la littérature allemande*, M. Conrad Alberti n'épargne pas à son pays de dures vérités. A son avis l'Allemagne souffre de trois maladies héréditaires, fatales à son développement intellectuel: la décentralisation, la passion pour tout ce qui est étranger et les façons rampantes devant les supérieurs.

Le jeune critique s'attaque tout d'abord à la décentralisation.

Jamais, dit-il, il n'a existé en Allemagne un point géographique vers lequel concourussent tous les efforts de la poésie, pour échanger des idées, chercher des forces, lutter ensemble et se séparer là où une tradition pouvait se développer.... Si dans quelque coin de l'Allemagne des hommes poétiquement doués se rencontraient, peut-être se réunissaient-ils, et continuaient-ils à composer avec ardeur dans leur trou, ayant pour toute ambition de réunir quelques disciples autour d'eux, jamais d'exercer une action décisive sur les tendances de leur époque et d'enchaîner à leur nom la poésie de l'avenir.

A quoi l'on peut répondre en citant les noms de Gœthe et de Schiller dont l'influence a été considérable, même à l'étranger, bien

qu'ils aient vécu dans les conditions que reprouve M. Conrad Alberti. Il envie le grand centre unique, Paris, et croit que de la décentralisation proviennent l'absence de goût, le peu de souci de la forme, le manque de style. Mais les avocats des Gaules étaient déjà célèbres à Rome pour leur éloquence, alors que Paris existait à peine. L'union politique exerça, il est vrai, une grande influence sur la précoce formation de la langue française, la cour la polit; son génie propre fit le reste.

« Le Français, dit notre jeune critique, avec son sens inné et tout latin de la forme, sait que pour le monde un diamant non taillé n'est rien de plus qu'un caillou. » Suit une comparaison entre la cuisine des deux pays, d'où il ressort, comme toujours, que les Allemands servent sur leurs tables de meilleurs morceaux que les Français, seulement les Français savent mieux qu'eux accommoder les restes. Ce serait à peu près leur seul talent. Grand merci! Mais il ne faut pas en vouloir à M. Alberti; il n'a point voulu dire une impertinence, plutôt faire un compliment.

Il passe outre. « N'est-il donc pas affreux, continue-t-il, de penser que nous possédions notre sol depuis près de 1500 ans, depuis 1000 ans une haute culture et que par manque de centralisation nous n'ayons que depuis 350 ans une même langue écrite? D'où viendrait une littérature une et forte? Aujourd'hui encore Wildenbruch n'est-il pas fêté à Berlin et à Vienne presque conspué, Anzengrüber élevé aux nues en Autriche et à peine compris dans l'Allemagne du nord? »

Et qu'amène cette décentralisation? L'éparpillement des livres, des tableaux, de toute les richesses du pays. Je ne pourrais, si j'étais allemand — je ne dis pas prussien — me désoler de cet éparpillement. Que Munich garde ses beaux musées, sa bibliothèque, Vienne la sienne et tous ses trésors, Dresde son incomparable Madenc. Je ne vois pas qu'un pays soit bien à plaindre qui a le *Nibelungenlied* et Gœthe, Schiller, Lessing, Wieland, Klopstoch, Herder, Heine, Kant, Hegel, sans parler d'autres. Si l'Allemagne, à l'heure qu'il est, traverse une crise de stérilité artistique, la faute n'en est pas, croyons-nous, à la décentralisation.

La seconde maladie héréditaire que M. Conrad Alberti reproche à ses concitoyens est la passion pour tout ce qui est étranger *(die Auslaenderei)*. On se récriera en France, on ne le croira pas et cela est vrai. Tout en s'admirant beaucoup, — quel est le peuple qui ne commette pas ce péché mignon? — les Allemands admi-

rent beaucoup aussi ce qui leur vient du dehors. En ces temps-ci ils font tous leurs efforts pour se corriger de ce travers. Ils étudient au moins deux langues étrangères ; mais ne possèdent jamais la leur, assure notre jeune critique. Et à toute époque ils ont accueilli avec enthousiasme les chefs-d'œuvre des autres littératures. On joue plus souvent Shakspere à Berlin qu'à Londres. Au dix-huitième siècle nos écrivains faisaient loi au delà du Rhin et même précédemment on y retrouve cette imitation de la France.

D'où cela provient-il ? La pensée allemande est puissante. Le mal serait sans remède, nous confie M. Alberti, « car le sens de la forme et le goût ne sont que faiblement accordés à l'Allemand. » Ce n'est pas nous qui l'avons dit.

La troisième affection héréditaire attaque plus particulièrement les écrivains et les poètes. Ce sont les façons rampantes devant les supérieurs. « Ne voyons-nous pas, s'écrie notre critique, des écrivains renommés décrocher au moyen de dédicaces des ordres et des titres auprès de principules qu'un vrai pacte devrait à peine, comme son semblable, honorer de son attention ? »

Et comble d'abaissement, des hommes comme Spielhagen permettent à des rédacteurs de retrancher des chapitres entiers de leurs romans !

Pour conclure, M. Conrad Alberti déclare que ces trois maladies proviennent du manque de conscience propre, tant nationale qu'individuelle.

Mais il ne suffit pas de voir le mal, il faut y porter remède. Nous souhaitons à M. Bleibtren, à M. Conrad Alberti et à ceux qui vont les seconder bonne chance, car ils sont porteurs de promesses d'avenir. Ils représentent la génération nouvelle aux prises avec l'ancienne, les jeunes formules démocratiques, les aspirations sociales, battant en brèche les théories démodées inévitablement condamnées à succomber. Ce sera chose intéressante que de suivre cette évolution, de la comparer aux autres. Les dieux de cette nouvelle école sont Ibsen, Tolstoï et Zola.

Il faut avoir peu étudié ces trois écrivains pour unir le nom de M. Zola à ceux d'Ibsen et de Tolstoï. Dans l'étude de la vie, le premier reste à la superficie, les deux autres s'établissent au centre, et l'on ne peut que souhaiter à la littérature allemande de les prendre pour maîtres.

⁂

Nous mentionnerons sans insister et seulement pour être complets quelques représentations et quelques reprises de çet hiver: *Erich Brake* d'Otto Girndt et *Charbons ardents* de M. Ottmar Beta au Schauspielhaus, *Le sous-secrétaire d'état* de M. Adolphe Wilbrandt au Théâtre allemand, *La Marquise* de M. Sardou au Residenz theater, *Juliette* de M. Octave Feuillet au Lessing théâtre.

⁂

M. Ernest de Wildenbruch a vu interdire à Berlin son dernier drame, *Generalfeldobrist,* parce qu'il met en scène un Hohenzollern, l'électeur de Brandeboug, qui n'y joue pas un beau rôle. La scène se passe en 1620; le héros du drame est Jean-Georges oncle de l'électeur, margrave de Brandeboug-Jägerndorf et colonel-général des États silésiens. Toute la pièce respire le plus ardent patriotisme; mais le sujet y fait la leçon au souverain. Jean-Georges méconnu, vaincu, dépouillé de son margraviat reporte sur la tête d'un enfant, celui qui sera plus tard le grand électeur, toutes ses espérances. A Berlin, M. de Wildenbruch a lu en public son œuvre qui a été chaudement applaudie. Elle n'a pu être jouée qu'à Leipzig d'abord, puis à Hambourg et à Constance. Cela a été d'autant plus sensible au poète que sa tragédie des *Quitzow,* où l'on voyait les premiers Hohenzollern lutter contre les barons pour réprimer leurs brigandages lui avait gagné les bonnes grâces de l'empereur.

Toutefois c'est poésie de cour et nous lui préférons les tentatives, si imparfaites soient-elles, de la *Jeune Allemagne* qui lutte pour acquérir une littérature nationale en rapport avec les aspirations modernes.

JEAN MENOS.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN ITALIE

SOMMAIRE: Giuseppe Cimbali et son grand ouvrage sur *Nicola Spedalieri* — Enrico Zannoni et son livre sur la *Civiltà* — Enrico Castelnuovo et ses derniers *Racconti* — Ugo Valcarenghi et son roman *Coscienze oneste* — *Le tre contesse* d'Eduardo Arbib — *Nihil,* nouvelle d'Arturo Colautti — Paolo Lioy et son livre sur l'*Alpinismo.*

Je suis heureux de pouvoir commêncer cette chronique, en entretenant les lecteurs de la *Revue* d'une œuvre d'une haute valeur critique et dont, — c'est étrange à dire, — pas une des revues italiennes ne s'est occupée encore. C'est que, hélas, son auteur n'appartient à aucune des églises littéraires dominantes. Giuseppe Cimbali a consacré dix ans de fatigues ininterrompues à reconstruire la figure du grand publiciste du XVIIIe siècle qui s'est appelé Nicola Spedalieri, travail qui fut, écrit-il, le « désir constant de mon oisive jeunesse. »

Commençons par dire que les deux gros volumes que Cimbali a consacré à son grand concitoyen sont dignes en tous points du sujet qu'il traite. Je suis profondément convaincu que toute étude biographique critique ne peut être écrite comme elle doit l'être que si l'auteur a pu et su s'identifier complètement avec l'homme et l'œuvre qu'il veut illustrer. Or, cette identification n'est possible que dans le cas d'une ressemblance complète d'âmes et de buts. Giuseppe Cimbali que je n'ai pas le plaisir de connaître personnellement possède, à mon avis, sinon toutes, du moins les qualités intellectuelles et morales les plus saillantes du grand penseur dont il a raconté la vie et exposé les doctrines.

Cimbali appartient à une famille d'écrivains distingués; ses

frères Enrico, Francesco et Eduardo ont des noms déjà connus et estimés dans le monde des sciences et des lettres par des publications importantes. Publiciste sympathique, vif, brillant et souvent batailleur, il a combattu et combat toujours pour la vérité; et l'enthousiasme avec lequel il a pendant tant d'années travaillé constamment à son grand ouvrage sur Spedalieri est la preuve irréfutable de la puissance de son esprit et de la rectitude de son cœur. S'il aime et s'il honore Spedalieri, c'est que dans les œuvres de celui-ci il n'admire pas seulement l'intelligence du grand philosophe, mais encore la conscience sans tache de l'homme qui n'a pas revêtu d'oripeaux, orné de charmes, ni rendu séduisantes par de vaines et pompeuses promesses, les vérités qui s'étaient révélées à son esprit, mais qui, au contraire, les a annoncées telles qu'elles étaient dans leur simplicité, sans se préoccuper d'aucun parti, ni de savoir si elles plairaient ou déplairaient, en chrétien convaincu et prêt même au martyre.

Les *Droits de l'homme* publiés vers la fin de 1791, au moment où la grande révolution bouleversait la France, sont parmi plusieurs autres le plus bel ouvrage de Spedalieri. Il était prêtre, mais avant tout il était chrétien; ce qui veut dire que s'il n'avait pas été prêtre il aurait toujours pensé et écrit de la même manière. Sa qualité ajoute certes du prix à son œuvre, car il est rare, très rare même de voir un prêtre, assez convaincu de la haute mission de son sacerdoce, pour savoir se séparer des intérêts matériels et mondains de la curie archipuissante; et tout en sachant qu'il va déchaîner sur lui les colères, les injures, les menaces, les persécutions de ses collègues ignorants ou fanatiques, certain de faire plaisir à Christ au nom duquel seul il entreprend de parler, marcher droit à son but serein et tranquille. Ce but était le plus saint de tous: celui d'affirmer que les hommes ont été créés par Dieu avec des droits sacrés, inaliénables et inviolables, qu'ils sont des personnes et non des choses et que la religion doit être la première à reconnaître ces droits, à les prêcher, à les affirmer, à les défendre en face du tyran quel qu'il soit qui voudrait en dépouiller ses peuples.

L'originalité de ce livre sur les *Droits de l'homme* ne consiste pas dans ce qu'ils ont été reconnus par Spedalieri comme sacrés et intangibles, — cela avait été fait avant lui par beaucoup d'autres, — mais dans ce qu'il a le premier compris et démontré le lien parfait existant entre ces droits et les enseignements du Christ. Elle

consiste dans le fait d'avoir été le premier à accréditer en la christianisant la grande révolution, laquelle parlait justement du principe des droits de l'homme. C'est là sa gloire. Cette entreprise était à la fois facile et ardue. Facile, parce que la vérité de ses affirmations a dû briller dans son esprit d'une lumière aussi claire, limpide et radieuse que le mouvement de la terre à celui de Galilée et la loi de l'attraction universelle à l'intelligence de Newton; ce fut une révélation complète, une sorte de vérité apodictique qui à sa première apparition se fait tout de suite comprendre de tous, charmant par sa beauté. Difficile, parce que ses affirmations allaient frapper directement et en pleine poitrine tout un système d'intérêts qui, depuis des siècles s'était affirmé à force de mensonges et d'hypocrisies. Le nombreux et formidable parti de l'ancien régime; le nombreux et formidable parti de la curie romaine qui lui avait prêté et lui prêtait ses forces; la nombreuse et formidable compagnie de Jésus qui dominait à Rome et dans le monde catholique, faisaient craindre que de grands et immenses obstacles s'opposeraient à ce que le livre de Spedalieri, — livre éminemment simple et évangélique, — fît son chemin dans le monde.

Il est vrai que, — cas rare aussi, — Spedalieri avait pour lui Pie VI; mais ne savons-nous pas tous quelle chose risible devient cette suprême autorité infaillible, même aux yeux des plus intransigeants papistes, à peine un pape veut-il se rappeler qu'il est le vicaire du Christ et exercer véritablement son vicariat? Le pape est caressé, glorifié, tant qu'il se prête à être un instrument aveugle dans les mains du parti qui commande au Vatican, — preuve en est l'histoire des deux derniers papes. Mais malheur au pontife qui essayerait de faire quoi que ce soit de nature à diminuer la force ou le prestige de ce parti. L'autorité de Pie VI était donc une bien pauvre chose en elle-même, un appui matériel, mesquin pour l'œuvre de Spedalieri qui fut bien vite attaquée avec acharnement et par tous les moyens licites et illicites, prohibée dans le monde catholique, et dont l'auteur.... l'auteur un jour fut trouvé mort. Mort mystérieuse, mais à laquelle ne fut pas étranger le poison qui avait déjà servi à faire disparaître le pape Ganganelli, celui qui avait supprimé les jésuites.

L'ouvrage éminent que Giuseppe Cimbali consacre à ce grand martyr de la vérité, se divise en trois parties. Dans la première il reconstitue la figure du penseur, racontant ses vicissitudes et ses

études; dans la seconde il parle des deux grandes œuvres apologétiques par lesquelles Spedalieri défend le christianisme contre les accusations de Fréret et de Gibbon. Cette partie ainsi que la troisième qui est entièrement consacrée aux *Droits de l'homme*, peut à bon droit être comptée parmi les plus élevés et les plus savants travaux critiques qui aient vu le jour en Italie. En le lisant, on comprend facilement que Cimbali ait employé dix longues années à ce travail. C'est une étude sérieuse, longuement pensée et pour la mener à bonne fin il a dû lire et méditer des centaines d'ouvrages dont certains sont colossaux; les uns parce qu'ils étaient pour ainsi dire la base historique des œuvres de Spedalieri, les autres parce qu'ils soutenaient des doctrines contraires aux siennes ou parce que pour ou contre ils s'étaient directement occupés de ses écrits.

Dans cette œuvre de longue haleine il y a certes des défauts; mais on peut en trouver dans les œuvres considérées comme parfaites. Il y a en effet çà et là quelque répétition inutile; mais ce sont des taches imperceptibles; l'œuvre entière est coulée dans le bronze et vivra d'une longue vie, tant que dureront dans les hommes le culte et l'enthousiasme pour les grands hommes et pour les grandes œuvres.

*
* *

Enrico Zannoni, l'auteur bien connu de *Studio dei caratteri nazionali*, a publié le volume promis sur les lois qui gouvernent le développement de la civilisation. Dans cet ouvrage, digne frère des précédents, l'éminent professeur tend à démontrer que l'histoire n'est pas l'œuvre du hasard, mais le produit de deux forces suprêmes: la nature et la raison humaine. J'ai dit tend à démontrer, parce que tout en reconnaissant dans Zannoni un digne émule de Vico, de Buckle, de Romagnosi, de Cattaneo, il ne me semble pas qu'en recherchant les causes des faits dans l'histoire, on doive, — même avec l'escorte de ces grands penseurs, — donner à la raison humaine un poids égal ou presque à celui des forces de la nature. Certes, la raison exerce une influence persuasive dans les actions humaines; mais, de grâce, quelle valeur accordons-nous à cette bienheureuse raison? Si par raison on pouvait entendre une chose existant par elle-même, comme la nature, indépendante de toute influence, étant une autorité absolue, inexorable qui va droit au

but, il n'y aurait aucune difficulté à admettre qu'elle est en vérité un des facteurs de la loi qui règle la race humaine. Mais l'histoire de tant de siècles ne témoigne-t-elle pas, au contraire, d'une façon irréfutable que dans le plus grand nombre de cas la raison s'est toujours contredite? Si l'humanité s'est conservée et si, malgré les grandes passions aveuglantes de l'humanité, la société a pu progresser, n'est-il pas évident que l'explication de ce fait doit être cherchée ailleurs que dans la raison humaine?

Mais il y a une considération plus élevée qui devrait nous persuader *a priori* que toute tentative pour arriver à la connaissance d'une loi régulatrice des faits de l'histoire ne nous amène qu'à l'hallucination. Je ne sais comprendre pourquoi les savants doivent être si effrayés de confesser cette vérité, c'est-à-dire que toutes les fois que l'homme va jusqu'à vouloir affirmer une loi qui explique tout un ensemble de phénomènes analogues, il se trouve constamment en face d'un mystère indéchiffrable. On ne peut certes pas mettre en doute les faits de l'histoire, mais leur cause efficiente, essentielle, comment ferons-nous pour la connaître? Habitués à expliquer un fait avec un autre fait, nous avons beau accumuler faits sur faits nous n'arriverons jamais définitivement à un premier fait ne dérivant d'aucun autre, existant par lui-même, et qui explique et légitime tous les autres. Il faudrait faire un saut, et plusieurs le font, en effet, et admettre une cause suprême, auteur de toutes choses, c'est-à-dire un Dieu créateur. Mais puisque un Dieu créateur ne peut être un fait contingent, ni par conséquent l'objet d'une science, les savants dans la nécessité où ils se trouvent de devoir expliquer le *quod* et il *quia* de tous les phénomènes de la vie matérielle et morale, fabriquent des lois pour leur propre usage et consommation, lesquelles — voyez l'étrangeté — ont bien le pouvoir d'expliquer tous les phénomènes, mais ne possèdent pas celui de s'expliquer elles-mêmes et de nous dire pourquoi et comment elles existent. En effet, que sont ces lois éternelles ou pour mieux dire qu'est cette loi universelle et éternelle qui contient en elle toutes les autres lois? C'est là le *busillis.*

Pour en revenir à Zannoni, et admettant avec lui que la nature et la raison soient les deux facteurs de la civilisation, on arrive à établir que la raison est un fait en elle-même, indépendant de la nature, tandis qu'au contraire l'homme étant un phénomène naturel, sa raison quelle qu'elle soit, ne peut pas ne pas être un phénomène naturel, subordonné à l'existence de l'homme et su-

bissant par conséquent l'empire de ses besoins et changeant d'aspect avec le changement de ceux-ci. Supposer que la raison est un des deux facteurs de la civilisation équivaudrait à élever au rang de cause suprême un phénomène humain qui avec l'homme se développe et s'améliore sous l'influence des mystérieux agents de la nature.

Des deux facteurs admis par Zannoni il ne reste donc que la nature seule, pourvu pourtant que par nature on entende un *quid* mystérieux et inexplicable, car tout ce qui s'accomplit en elle et par elle, y compris ce que nous appelons le progrès humain, la civilisation, peut être raconté et décrit, évalué et classifié, mais ne pourra jamais être expliqué dans son essence, dans sa raison efficiente. Le mystère reste toujours là, immanent et éternel; et devant lui, malgré les nouvelles hypothèses et les nouveaux systèmes que nous échafaudons, les fils du XIX[e] siècle, qui est pourtant le siècle de la science, sont aussi parfaitement ignorants que les grands penseurs d'il y a plus de vingt siècles.

Malgré la présomption qu'on a de nos jours de vouloir tout expliquer scientifiquement, nous restons en plein empirisme, nous ne faisons qu'accumuler des faits pour rester dans les faits; nous les suivons dans leur succession, nous les examinons, les décrivons, les classifions. Mais de l'immense chaîne nous ne connaissons à peine qu'une petite partie, quelques anneaux seulement; les deux extrémités nous échappent, et nous échapperont toujours se perdant l'une dans la nuit impénétrable des temps préhistoriques, l'autre dans la nuit inscrutable des séries infinies des siècles à venir.

La civilisation *universa*, comme l'appelle Zannoni, n'est même à partir des temps les plus reculés qu'un point dans l'incommensurable chaîne des faits humains. Qui peut savoir combien de milliers de siècles a duré l'état que nous appelons préhistorique? combien de milliers de siècles a duré la période que nous appelons fabuleuse et héroïque? Et qui peut dire le nombre de siècles successifs dans lesquels l'humanité doit s'engouffrer encore? Qui peut embrasser avec l'imagination ce lointain avenir dans lequel les faits de notre époque si remplie d'activité et de prétention paraîtront décolorés, confus, fabuleux et disons-le même, préhistoriques?

Je n'ai pas l'intention par tous ces raisonnements d'enlever de son prix à l'œuvre de Zannoni qui témoigne des nombreuses études qu'il a faites. Au contraire, j'éprouve le besoin de le féliciter de toute la partie de son livre qui concerne l'histoire positive et d'où

ressort sa connaissance complète des faits humains et de leur valeur contingente; ce qui fait que son ouvrage, — à part le point de vue théorique, — instruit le lecteur qui en tourne les pages avec un intérêt toujours croissant.

⁂

Mais arrivons maintenant à des sujets moins sérieux.

Je remercie Enrico Castelnuovo du don qu'il m'a fait de son livre: *Prima di partire*. Il est superflu de dire l'accueil que j'ai fait à l'agréable volume dont l'auteur est une ancienne connaissance. J'ai appris à l'aimer et à l'estimer il y a plusieurs années, depuis que j'ai lu son beau roman: *Due convinzioni*. J'ai eu ensuite l'occasion de l'aimer et de l'estimer toujours davantage pour d'autres ouvrages: *Reminiscenze e fantasie* e *Bussinè Junior*. J'en ai parlé dans d'autres publications. Castelnuovo est une de mes plus chères amitiés, non seulement à cause de ses qualités éminentes d'artiste, mais par cette rectitude de l'âme qui ressort de toutes ses pages, de toutes ses lignes. Ses pensées, ses sentiments, ses images sont de l'or pur sans mélange. Le meilleur éloge que je puisse en faire est que si j'étais artiste, je voudrais être artiste comme il l'est. Il y a chez lui un équilibre parfait entre les facultés inventives; aucune d'elles ne ressort au dommage de l'autre; il en résulte une sérénité manzonienne où aucun effort ne se découvre et il y a dans ce qu'il raconte et décrit une perfection de dessin et de couleur qui force à reconnaître qu'il est un maître dans le goût.

On oublie en le lisant toutes disputes oiseuses au sujet de l'idéalisme, du réalisme, de l'expérimentalisme, du naturalisme, lisez: *Pria di partire*, *Furia di tempo* e *Fuori di posto*, le *Petit salon japonais* et vous verrez que les récits de Castelnuovo sont très supérieurs à mes éloges.

⁂

Ugo Valcarenghi dont je me suis déjà occupé dans cette *Revue* à propos de son livre *Baci perduti* doit être jeune, très jeune; son dernier roman, *Coscienze oneste* en est la preuve. Il renferme des pages de talent, mais c'est un talent qui ne reconnaît aucune loi, aucun frein, et ne s'astreint à aucune proportion, à aucune con-

venance, choses toutes que — à l'exception des génies — la majorité des écrivains n'arrive à posséder qu'après un long et patient travail « dans les années qui font grisonner leurs cheveux. »

Le contenu de ce roman, disons-le immédiatement, ne répond en rien à son titre qui, pour moi du moins, est assez énigmatique. Est-ce un titre sérieux ou un titre ironique? Dans le premier cas s'applique-t-il au héros du roman? Dans le second cas s'applique-t-il aux autres personnages? Examinons le premier cas.

Le héros, Alberto Valli, est un jeune homme, au cerveau fêlé, mais d'une honnêteté à toute épreuve qui depuis son enfance jusqu'au jour où il devient fou s'obstine à vouloir batailler avec la société parce qu'il a le malheur de ne rencontrer que des gens ou indifférents ou stupides, ou dépravés ou méchants. Les membres mêmes de sa famille ne sont rien de bon. Le père est un oisif inutile, la mère qu'il adore parce qu'il la croit une martyre, une sainte, n'est qu'une coquine qui a comme amant le parrain de son fils pour lequel celui-ci a toujours éprouvé du respect et de la vénération. Lui-même se trouve être le fruit de cet adultère.

Si le roman avait pour titre *Fatalité* on pourrait soutenir la thèse que pour certains individus comme Alberto Valli il y a une mauvaise étoile, un sort contraire et inexorable qui s'amuse à empoisonner leur existence, de la naissance à la mort. Mais ce roman, a un tout autre titre, il porte celui de *Consciences honnêtes*, qui justement parce qu'il est au pluriel, a la prétention de ne pas se rapporter à Albert seulement, mais à tous les autres Albert qui doués de consciences honnêtes sont inévitablement condamnés comme lui à être malheureux, parce que d'aucun côté ils ne savent s'accorder avec les consciences déshonnêtes de la majorité de la société.

Et puis pourquoi dans ce roman les rares consciences honnêtes doivent-elles vivre isolées l'une de l'autre, et même ignorer leur existence, tandis que dans la réalité au contraire il n'est pas si difficile que les âmes bonnes se trouvent en contact, s'aiment et s'estiment? D'ailleurs, même en admettant qu'un homme honnête soit condamné par la fatalité, comme Alberto Valli à ne rencontrer que de mauvaises natures, je ne vois pas pourquoi si l'honnêteté a vraiment pénétré son caractère, il ne puisse trouver en lui-même la compensation due à sa rectitude. Mais c'est que cet Albert et tous les autres Albert, ne sont pas des créatures véritables, mais des fantômes ébauchés par une imagination jeune,

inexpérimentée et exaltée. Ils n'agissent pas par impulsion propre, mais suivant les natures, les inclinations, les sympathies et les antipathies des écrivains; ce ne sont pas des personnages objectifs, ils sont exclusivement subjectifs. Quand ils agissent et parlent, c'est l'auteur qui parle et agit pour eux.

Examinons maintenant la seconde hypothèse, celle où le titre du roman serait une ironie, et s'appliquerait aux personnages corrompus qui sont mis en scène, mais même en ce cas-ci le titre de *Consciences honnêtes* serait erroné. L'auteur, en effet, nous montre d'un côté un Albert jeune, sans cervelle, il est vrai, mais assoiffé d'idéal, rêveur impénitent, prêt à souffrir la faim et la soif plutôt que de commettre une action contraire à sa conscience; et de l'autre des hommes et des femmes corrompus ou de nature ou par la contagion. De sorte que si ce roman devait, comme c'était l'intention de l'auteur, nous donner une idée de ce qui est la société actuelle, il aurait le tort de nous la représenter divisée en deux camps; d'une part un seul individu honnête, de l'autre une foule innombrable de fripons. Ce qui serait faux et un paradoxe étourdissant.

Et dire que Valcarenghi croit être un réaliste. Son roman est une belle et bonne fantasmagorie. La société qu'il nous met sous les yeux n'est pas la société réelle, mais la société qu'il a vue et voit à travers la loupe de ses sympathies et antipathies.

Dans la vie il y a deux routes; si l'on suit l'une on ne rencontre que des galants hommes; si l'on suit l'autre on ne rencontre que des pervers. Le romancier doit les connaître toutes deux, car il est indispensable qu'il sache que s'il existe des vices, des défauts, des actions ignobles, des horreurs et des erreurs, il existe aussi des vertus, des perfections, des actions nobles, des vérités, des choses belles et bonnes à voir.

Or cet Albert Valli, qui jamais ne rencontre un honnête homme et qui déclame contre la société, est un cerveau déséquilibré, indigne de jouer le rôle principal dans un roman qui a la prétention d'être un roman social.

L'auteur évidemment se sert de lui comme d'un porte-voix pour nous faire connaître ses idées sur le sujet, qui, nous semble-t-il, auraient besoin d'être soumises à une *errata corrige* longue et patiente.

Que le jeune romancier me pardonne la franchise avec laquelle je parle de son livre — c'est que je regrette de voir un si

beau talent se perdre dans l'indéterminé et le vide. Certes, le but auquel il tend est noble; employer son intelligence et sa plume à découvrir les plaies de la société pour les cicatriser, même s'il le faut avec le fer rouge, est une œuvre méritoire, mais il faut savoir le faire comme l'a fait un autre romancier Eduardo Arbib dans ses *Tre contesse.*

∴

Les *Tre contesse* sont un roman à grandes proportions dans lequel l'auteur nous dépeint la société turinaise durant cette période de fermentation fiévreuse où Turin était devenue capitale du royaume d'Italie. Ce brusque passage mit la capitale piémontaise dans les conditions d'un homme qui ayant vécu jusqu'ici modestement se trouve tout d'un coup à l'improviste millionnaire et qui en outre se voit jeté dans une société différente de celle dans laquelle il avait vécu jusqu'ici. La conséquence fut un genre de vie qui tenait de la fièvre et de l'ivresse, où la passion la plus forte était celle des plaisirs, ce qui amenait la nécessité de faire de l'argent pour pouvoir la satisfaire.

Eduardo Arbib nous montre justement toute la société turinaise d'alors, son aristocratie, sa bourgeoisie. C'est le cœur serré que nous sommes obligés de constater en combien peu de temps la ville la plus saine de l'Italie, la capitale glorieuse de ce petit peuple héroïque, où chaque individu était un caractère, chez lequel l'économie avait été une vertu et l'attachement au devoir une loi, devint le théâtre de toutes les passions les plus basses et les plus honteuses. Cela nous serre le cœur de voir l'aristocratie turinaise si pointilleuse dans l'observation de ses devoirs vis-à-vis d'elle-même tomber dans les vices les plus bas.

Arbib, en véritable *vériste,* — pardonnez le jeu de mots, — nous dit que l'histoire qu'il raconte est vraie dans tous ses points et dans tous ses personnages, dont il n'a fait que changer les noms et qu'il a recueillie à force de patience et de fatigue. Il ajoute que plusieurs des personnages de ce véridique récit sont morts, que d'autres sont vivants; que quelques-uns d'entre eux sont encore à Turin, d'autres à Rome. Il assure pourtant avoir assez modifié leur physionomie, physique et morale, pour que le lecteur n'arrive pas à les reconnaître, mais que si malgré les peines qu'il a prises, quelqu'un y arrivait, il prie qu'on ne crie pas sur les toits: il s'agit

du tel ou de la telle, « car les individus ne comptent pas, c'est la société qu'il faut étudier, analyser, et retracer dans ses vices et ses vertus, dans ses passions d'amour, de jeu, de lucre, d'envie, de vengeance, dans ses ingénuités et ses perfidies, dans ses ivresses et ses ennuis. »

Et cette société Eduardo Arbib l'a véritablement étudiée. J'aurais tout dit, en affirmant que ce beau roman fait réellement vivre le lecteur à Turin durant cette époque, c'est donc presque un roman historique, un document précieux sur la vie turinaise dans une de ses périodes les plus importantes.

Toute l'action se noue autour de trois comtesses: MM^mes De San Donà, Gavorrano et Sacchetti. La première est le type de la femme qui se complaît dans sa propre corruption; séparée de son mari, elle ne se soucie même pas de cacher ses dérèglements, elle suit hardiment sa route qui est de jouir, et de s'imposer par son luxe, quelle qu'en soit la source. De faux pas en faux pas elle finit par descendre jusqu'à l'abjection devenant la maîtresse d'un homme qui est devenu millionnaire, grâce aux vols énormes qu'il a commis en Égypte et qui est une créature vulgaire incapable d'une bonne idée, d'un sentiment noble et généreux. La seconde est une malheureuse destinée à escompter par des chagrins, des terreurs et de l'argent une faute irréparable commise dans sa jeunesse. La troisième est le contraire de l'une et de l'autre. C'est le type de la femme vertueuse, sans sous-entendus, et sa vie s'écoule heureuse comme elle le méritait en compagnie d'un mari de peu de tête, mais de beaucoup de cœur.

La toile du roman est vaste et il y a en scène un grand nombre de personnages plus ou moins intéressants, mais tous indispensables. On y rencontre de nobles figures: le banquier Fauglia, son fils, Ilario Fauglia et Pasquale Cirò, son intime ami; on y voit aussi des figures grotesques, dégoûtantes, terribles: Bombicci, le marquis de San Donà, Filippo Corchiano. Parmi les femmes il y a des natures mystérieuses, indéchiffrables, mélange de bien et de mal, comme Adalgisa Cirò, l'indigne épouse de l'excellent Pasquale.

Les caractères sont d'une vérité surprenante. Chacun des personnages reste lui-même. Les gens honnêtes sont nombreux. Mais chacun a sa physionomie propre détachée de celle des autres. De coquins on en trouve beaucoup, mais quelle profonde différence entre le vice et l'abjection de l'un et le vice et l'abjection de l'autre.

Il n'y a rien en eux d'indéterminé, de vaporeux. Ce sont des personnes vivantes, c'est pourquoi elles s'impriment indélébilement dans notre souvenir. Les lecteurs de ce roman n'oublieront pas les yeux d'acier d'Adalgisa Cirò, l'effronterie excentrique de Filippo Corchiano, l'astucieuse avidité de Bombicci, la sale figure abrutie de San Donà, l'air de parvenu de Moneglia, resté inutile et incapable malgré ses millions, la folie amoureuse tragi-comique de Brunacci, les désordres de la comtesse de San Donà, les remords et les craintes de Mme Gavorrano, la rectitude du banquier Fauglia, la fibre d'acier de Cirò, les pensées honnêtes de la comtesse Sacchetti et les honnêtes manifestations d'amour de son mari.

Ce roman renferme une étude approfondie de la vie moderne dans tous ses côtés. Il y a la comédie, il y a la tragédie; c'est le drame humain dans toute l'extension du mot. Du commencement jusqu'à la fin, on y trouve ce sens parfait de la réalité et de la vérité, qui fait que pas un moment l'idée ne nous vient que l'auteur se trompe, exagère ou altère.

Le remarquable ouvrage d'Edoardo Arbib a pourtant ses défauts ou, si vous préférez, ses excès. Cet Ilario Fauglia, par exemple, est d'une ingénuité qui dépasse le croyable et ce comte Sacchetti embrasse trop sa femme qu'il trouve moyen d'embrasser même en public, sans autre circonstance atténuante que son admiration sans bornes pour sa moitié qui, — entre parenthèses, — la mérite. Mais ce sont là de légers défauts très pardonnables chez un romancier qui a su du reste dans chaque personnage sculpter un caractère.

*
* *

« N'est-il pas vrai, me demandait un ami, qu'Arturo Colautti a dû vivre au moins un certain temps en Russie, sans quoi il n'aurait pu donner à son livre *Nihil* une couleur locale aussi vraie? » Et moi de répondre: « Ce n'est pas nécessaire. On a écrit sur la Russie, ses usages, ses mœurs, ses conditions sociales et politiques une bibliothèque entière. Les Russes eux-mêmes dans plusieurs romans, généralement bien faits, nous ont aidés à lire clairement dans cet écheveau compliqué, embrouillé qui est la société pétersbourgeoise; par conséquent, en puisant à ces sources, étant donnée la pénétration naturelle à l'écrivain, je crois qu'il ne doit pas être très difficile d'écrire un roman sur la société russe, sans que pour cela il ait été peu ou prou en Russie. Cependant il est pos-

sible que Colautti connaisse *de visu* ces froides régions et que son *Nihil* les retrace d'après nature. Mais comment ferons-nous, vous ou moi, pour déclarer que *Nihil* renferme de la couleur locale, puisque ni vous ni moi n'avons vu de près la terre du nihilisme? »

A part cette question de la couleur locale, je suis le premier à reconnaître à ce roman une importance toute spéciale, car le drame qui s'y développe est essentiellement humain.

La toile de *Nihil* est des plus simples. Une dénonciation a été faite à la terrible police de Saint-Pétersbourg et peu de temps après les dénoncés, parmi lesquels se trouve une femme, sont pendus. Qui a été l'espion? La comtessa Wanda Lubomirski, une belle aventurière polonaise qui, de perversité en perversité, a été jusqu'à l'infanticide et qui n'a échappé au gibet qu'en se vendant âme et corps au terrible chef de la police de Saint-Pétersbourg. Elle dépense largement, accueille dans son magnifique palais la fine fleur de la société et entre une danse et l'autre étudie son monde, surprend de graves secrets et les dénonce.

Les nihilistes, qui à leur tour disposent d'une police infaillible, découvrent que Wanda est la dénonciatrice et ils en décrètent la mort. Comme exécuteur du périlleux et difficile mandat on choisit un beau jeune homme, Ivan Federovic, lieutenant de la garde impériale et son amant.

Tout le drame est là, un drame psychologique en grande partie, car il se passe presque en entier dans le cœur du jeune homme qui se trouve dans l'humble dilemme ou de se faire sauter la cervelle, ou de désobéir aux ordres inexorables de la secte, se déshonorant ainsi et s'exposant à sa vengeance, ou de s'ensanglanter les mains, en tuant la femme qu'il ne peut regarder au visage sans se sentir saisi d'un délire d'amour. La scène où Wanda lui accorde la nuit un tête-à-tête dans son boudoir, et qui est marquée pour l'accomplissement du mandat meurtrier qu'il a reçu, est superbe. C'est dans cette scène que Colautti se révèle artiste véritable et c'est elle qui sauve le roman d'une chute, comme on dirait en argot de théâtre. On ne croit pas lire, mais assister à ce qui se passe dans la chambre de Wanda. La belle sirène, inconsciente du terrible danger qui la menace, passe par tous les degrés d'une séduction irrésistible pour allumer les sens de la pâle et froide statue qui se tient devant elle. Mais dans cette statue couve un volcan, une lutte qui dépasse les limites des forces humaines, entre le devoir et l'amour et qui dure déjà depuis longtemps dans l'âme

du jeune lieutenant, qui la main dans la poche de son habit, tâte le petit instrument bleu et tranchant qui s'y trouve.

Mais l'arme dont Wanda se sert pour amener le jeune homme où elle veut l'amener, n'est ni moins terrible, ni moins dangereuse, c'est l'arme avec laquelle Phryné a désarmé ses juges. Elle fait tomber jusqu'au dernier de ses voiles, et l'apparition de ses formes divines, donne le vertige au pauvre jeune homme, fait trembler le bras qu'il avait déjà levé pour tuer. L'arme bleue et tranchante tombe à terre après avoir légèrement effleuré un des bras de la belle bacchante. Wanda comprend tout; une seconde lui a suffi pour former son plan; elle embrasse celui qui l'a blessée, elle le séduit, l'enivre de son haleine et de son contact et ne se sépare de lui qu'au matin, au moment où épuisé et inerte il s'abandonne au sommeil. Le visage de Wanda est animé de joie et de haine.

Elle assiste cachée à l'arrestation du malheureux Ivan par le directeur de la police, accouru à son appel avec de nombreux acolytes. C'est une victime de plus pour le gibet, ou un prisonnier de plus pour les steppes de la glaciale Sibérie.

La lecture de ce roman nous laisse tristes et pensifs. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ces milliers de jeunes vies, éteintes dans leur fleur pour procurer la tranquillité à un homme qui, s'il le voulait, pourrait faire pour la Russie ce que Victor-Emmanuel et Guillaume ont fait pour leurs peuples.

∴

Alpinisme! C'est le mot d'ordre des âmes fortes qui conscientes de leur noblesse ne se trouvent bien que sur les hauteurs. Paolo Lioy, le plus enragé alpiniste dont s'honore l'Italie, le digne président du Club alpin italien, est justement une de ces âmes. Qui ne se rappelle des charmantes pages de son volume *In montagna,* dans lesquelles le savant et l'artiste se fondent ensemble si harmonieusement? Aujourd'hui avec son *Alpinismo* il a enrichi notre littérature d'un ouvrage remarquable de plus, qui est en outre une œuvre de charité chrétienne en faveur de ces pauvres diables (et il y en a tant) qui pour une raison ou l'autre, ne peuvent non seulement pas grimper les montagnes, mais même se donner le luxe de se promener dans un jardin, parce que la société exige qu'ils travaillent du matin au soir. Mais laissons de côté ces mélancolies.

On a beau dire que celui qui a des yeux peut voir. Les yeux

sont un instrument qui ne peut bien travailler que si celui qui s'en sert est un artiste

« Combien de gens, dit Xavier de Maistre, bâillent en regardant le ciel! » C'est que tous n'ont pas une âme dans leurs yeux. La nature n'est belle que pour les belles âmes; elle ne donne des émotions qu'à ceux qui sont capables de les sentir et de les comprendre, et dans ces émotions que d'enseignements n'y a-t-il pas!

Le principal consiste à nous convaincre qu'il ne vaut vraiment pas la peine d'être ambitieux, d'aspirer aux plus hautes charges sociales, quand nous avons à portée des hauteurs sublimes comme le Mont Blanc, le Mont Rose, l'Etna, le Gran Sasso d'Italia et des palais de granit et des magnificences de panoramas et de spectacles en comparaison desquelles les palais royaux les plus somptueux et les plus grandes villes ne sont que taudis et misères. Si nous pensons à toutes les richesses accumulées par les hommes, il se peut que nous éprouvions une sorte de sentiment d'envie à la vue des légitimes possesseurs de ces biens, car nous pensons qu'un jour ces richesses passeront dans d'autres mains, et pas dans les nôtres, et qu'il nous faudrait lutter et vaincre pour obtenir nous aussi quelques-uns de ces biens.

Mais quand nous revenons d'une excursion dans la montagne, nous ne sommes pas gâtés par ce levain d'envie et de tristesse; notre âme ne renferme pas d'autres sentiments que ceux de l'admiration et de la consolation. Elle est remplie d'infini, nous le sentons au dedans de nous, parce que nous y avons été, et toutes les grandes capitales, Londres, Paris nous semblent de vilains trous, une prison misérable, où tout un peuple se meut et bavarde, végète et meurt, ignorant qu'une paire de bonnes jambes et de forts poumons sont le bien suprême auquel l'homme puisse aspirer pour se procurer des plaisirs ineffables, les plaisirs des grandes hauteurs.

Mais il existe des gens qui, comme je l'ai dit, tout en connaissant l'existence de ces joies, sont dans l'impossibilité de se les procurer. C'est justement pour eux que le livre de M. Lioy a un prix inestimable. Et moi, qui vous parle, pourquoi ne l'avouerai-je pas? je suis du nombre. Aussi, en mon nom et en celui de tous mes compagnons de malheur, je lui envoie de vifs remercîments. Que d'heures délicieuses m'a procuré son volume! Oh! comme il m'a fait oublier les puérilités mesquines qu'on appelle pompeusement les intérêts humains. Oh! combien s'est rapetissé à mes yeux ce théâtre de la comédie quotidienne, que tous récitent à heures fixes, qui pour

courir à la recherche d'un emploi, qui pour se procurer une distraction, qui pour accaparer une protection de nature à accroître sa puissance, qui pour exciter les petites passions du prochain, qui pour le mystifier, qui pour l'assassiner!

Oh! quel désir, quelle soif de solitude, de silence, de grandeur, d'élévation et d'infini ce volume m'a mis dans l'âme! Le livre, une fois terminé, je me suis souvenu de cet autre grand alpiniste, Rodolphe Töpffer dont j'ai voulu relire l'immortel *Voyage en zig zag*, fait sur les montagnes et les glaciers de la Suisse et avec lequel ce volume de Lioy a tant de points de contact.

A. Lo Forte-Randi.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE

SOMMAIRE: Sciences morales et politiques — Histoire : *La correspondance diplomatique du comte Pozzo di Borgo et du comte de Nesselrode* — *Mémoires* de l'abbé de Salamon — J. Ferry: *Le Tonkin* — F. Narjoux : *Vie de Fr. Crispi* — Esthétique et critique littéraire — Ch. Blanc: *Histoire de la Renaissance artistique en Italie* — Emmanuel des Essarts : *Portraits de maîtres.*

« De quelque façon qu'on l'écrive, dit le vénérable Quintilien, l'histoire est toujours intéressante, » mais elle a une saveur toute particulière lorsqu'elle nous est contée par ceux-là même qui la font, et pour se procurer un aliment de choix mes lecteurs n'auront qu'à ouvrir l'instructive correspondance du comte Pozzo di Borgo et du comte de Nesselrode. On peut dire que ce livre est une révélation, car le grand diplomate corse nous y apparaît sous un jour infiniment plus favorable, et nous avons peine à reconnaître « l'homme haineux et implacable » dont nous parle M. Thiers à propos des événements de 1813 et 1814.

Pozzo, évidemment, avait gardé un souvenir amer de ses relations personnelles avec son terrible compatriote qui l'avait fait expulser de Russie et traquer sur tous les points de l'Europe, où pouvait s'étendre l'influence de la France; mais, malgré tout, le conquérant lui inspirait moins d'antipathie que d'admiration. On le vit bien en 1814, lorsque les alliés crurent avoir muselé le lion en lui imposant le dur traité de Châtillon : « Non, messieurs, s'écriait Pozzo, tout n'est pas fini, le Corse n'a pas signé. » Sa « bienveillance, » — s'il est permis d'user de ce mot en un tel sujet, — ne fit que s'accroître avec les années et c'est vers la fin de sa vie qu'il écri-

vait ces paroles caractéristiques: « Napoléon n'est pas encore décrit; il est destiné à rester dans une sublime et gigantesque obscurité. Jusqu'à présent, ses panégyristes se sont montrés inférieurs à leur sujet, ses détracteurs sont encore descendus plus bas. La plus grande louange de cet homme extraordinaire, c'est que tout le monde veut en parler et que tous ceux qui en parlent, n'importe comment, croient s'agrandir.... Napoléon est un être immense, incompréhensible, un phénomène qui ne se reproduira plus et qui est à lui seul un univers moral et politique. »

Animé de tels sentiments et resté Français de cœur malgré tout, Pozzo dut cruellement souffrir de nos désastres et sa correspondance contient d'intéressants détails sur sa lutte acharnée avec les diplomates prussiens auxquels la puissante intervention de l'empereur Alexandre put seule arracher des conditions acceptables pour la France vaincue. Mais il y avait d'autres adversaires qu'il n'était guère plus facile de ramener à la raison et l'habile ambassadeur de Russie avait peine à garder son sérieux, lorsqu'il se trouvait aux prises avec le comte d'Artois et les autres revenants de l'émigration. Il avait, sans doute, toujours le dernier mot dans ses discussions avec eux, mais il n'en était pas absolument de même lorsqu'il argumentait contre Talleyrand, aussi nous peint-il sous les plus noires couleurs l'illustre rival qui lui donna tant de fil à retordre au congrès de Vienne. Ces insinuations sont fâcheuses, mais le prince de Bénévent aura bientôt son tour, car ses *Mémoires* vont paraître, dit-on, au mois d'octobre, et nous pouvons nous attendre aux plus piquantes révélations.

Ce sont des dépositions capitales que celles d'un Pozzo di Borgo et d'un Talleyrand, lorsqu'il s'agit de faire son procès à la Révolution; mais il est de plus humbles personnages qui ont aussi leur mot à dire dans cette grande enquête, et j'ai lu, non sans plaisir, les *souvenirs* posthumes de l'abbé de Salamon ancien conseiller-clerc au parlement de Paris, ancien internonce du pape Pie VI auprès du Directoire et qui est mort en 1829 dans un petit évêché perdu dans les montagnes. Ce dénoûment est triste, mais Salamon avait le caractère bien fait, et après avoir échappé par miracle aux massacres de septembre et à d'autres tragiques incidents, il reprenait sa gaîté au premier rayon du soleil et il entre-mêle mille plaisantes anecdotes à ses invectives méritées contre les Jacobins.

Ces mémoires, du reste, ne sont pas simplement attrayants, ils ont aussi leur valeur historique et M. Thiers qui passait pour con-

naître à fond l'histoire du Concordat aurait beaucoup gagné à les lire. Ils nous apprennent, en effet, que, dès la constitution du Directoire, il avait été question de la pacification religieuse et l'abbé de Salamon, digne devancier de l'abbé Bernier, avait été chargé par la cour de Rome de suivre cette difficile négociation. Il eut plusieurs conférences avec le ministre des affaires étrangères et le gouvernement français se crut un instant au moment d'aboutir. Il faisait pourtant beaucoup moins de concessions que Pie VII n'en obtint plus tard de Bonaparte, car il exigeait que la constitution civile du clergé fût sanctionnée à Rome, et il consentait, dans cette hypothèse, à ce que la moitié des anciens évêques fussent rappelés et rendus à leurs sièges. Mais on réclamait un nouveau serment des prélats réintégrés, et cette clause déplut à Pie VI qui rejeta le traité tout entier. La convention était néanmoins à peu près conclue, et, grâce à M. de Salamon et à ses déclarations *in extremis* elle prendra désormais sa place dans l'histoire.

Ces mémoires qui n'ont été publiés qu'après trois quarts de siècle n'étaient pas destinés à voir le jour, mais il est des hommes d'état qui se soucient beaucoup moins du jugement de la postérité que de l'opinion de leurs contemporains et M. Ferry songeait probablement à son futur ministère en écrivant son livre apologétique sur la conquête du Tonkin. Je ne sais trop s'il lui sera donné d'atteindre le but qu'il s'est proposé. Mais il doit dans tous les cas d'amples remerciements à ses adversaires acharnés de la droite et de l'extrême gauche qu'il lui était facile de réfuter et de tourner en ridicule. Je ne l'avais jamais accusé quant à moi, d'avoir gaspillé « un milliard » en Asie, mais je lui reprochais, avec tous les gens sérieux, de s'être engagé légèrement dans une entreprise des plus dangereuses et d'avoir traité la Chine de *quantité négligeable*, alors qu'il dépend d'elle de paralyser tous nos mouvements dans le Delta même sans nous déclarer ouvertement la guerre. Après avoir pris Tunis au risque de nous aliéner nos plus sympathiques voisins, le gouvernement français devait y regarder à deux fois avant de se lancer dans une nouvelle expédition dont l'issue était plus que douteuse et il ne fallait pas la commencer sans l'aveu des Chambres qui mieux informées n'eussent pas refusé les troupes et l'argent nécessaires. Mais M. Ferry croyait enfoncer une porte ouverte, et si l'on ajoute aux 334 millions du début, le déficit de 10 à 15 millions qui persiste après huit ans d'occupation, on trouvera que la note est fort élevée pour un résultat prodigieusement mesquin.

Le pays annexé continue, en effet, d'être infesté par la piraterie et l'homme qui doit l'administrer et le pacifier n'a point encore paru. Les gens bien informés assurent qu'il est indispensable d'augmenter d'un bon tiers l'effectif de nos troupes et de consacrer un milliard ou deux à la mise en valeur de notre colonie dont M. Ferry, il est vrai, énumère complaisamment les richesses; mais ces richesses il faut les faire surgir du sol, il faut passer de la description à la coordination et à l'action, et M. Ferry ne nous dit pas ce qu'on devrait faire pour y pourvoir. Ces questions sont à nos yeux autrement intéressantes que toutes celles qui se rattachent à l'origine de notre conquête et la solution qui y sera donnée, si elle est judicieuse et féconde, aura bientôt fait oublier toutes les polémiques d'aujourd'hui.

Ce n'est là malheureusement qu'une espérance peut-être médiocrement fondée, et M. Crispi qui semble avoir de grandes vues sur l'Abyssinie fera bien de méditer sur nos mécomptes en Asie et en Afrique. C'est du reste un homme beaucoup plus sage qu'il n'en a l'air, avec ses dehors un peu brusques, et s'il a de nombreux admirateurs en Italie, on commence aussi à lui rendre justice de l'autre côté des Alpes, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant l'intéressant volume de M. Félix Narjoux. L'habile biographe prend son héros au berceau et il tire un excellent parti des émouvants épisodes qui abondent dans une existence aussi tourmentée; mais je veux lui faire immédiatement deux chicanes pour n'y plus revenir. Pourquoi a-t-il puisé dans la mauvaise histoire de Vimercati le récit des événements de 1848, alors qu'il pouvait consulter de graves historiens tels que Farini et le baron Nisco, et pourquoi a-t-il semé çà et là des anecdotes au moins douteuses comme celles où il est question d'un wagon à chevaux où Garibaldi boudant Victor-Emmanuel « déjeunait de pain et de fromage en face de Crispi. » Il est en revanche d'autres scènes fort caractéristiques sur lesquelles M. Narjoux a eu raison d'insister, et lorsque tout récemment M. Crispi expulsait des journalistes français et allemands, il songeait sans doute à ces paroles solennelles que lui adressait jadis notre préfet de police: « Quand vous serez arrivé au pouvoir, que ferez-vous, monsieur, si un révolutionnaire français, réfugié en Italie, trouble votre pays, envoie des correspondances désobligeantes aux journaux étrangers, crée des difficultés à votre gouvernement, s'associe à ses ennemis, est l'ami, — remarquez bien que je ne dis pas le *complice*, de ceux qui attentent à la vie du chef de l'État ? »

Crispi s'inclina et partit le soir même: il avait compris ce que c'était qu'un gouvernement, et les nécessités désagréables qu'il impose à ceux qui doivent veiller à sa conservation. Le ministre italien avait sans doute le goût de la popularité, mais il a su dominer ses inclinations toutes les fois que le bien public l'exigeait et ce n'était pas précisément de gaîté de cœur qu'il entrait en lutte avec la presse française, ce grand porte-voix du continent européen. S'il dominait les masses par sa fermeté constante, il savait aussi du reste tenir tête aux chefs de la triple alliance et il y a dans le livre de M. Narjoux un dramatique récit de ce voyage récent en Allemagne, où la fermeté et la dextérité de M. Crispi tirèrent d'un si mauvais pas l'aimable roi Humbert. Après avoir lu cette biographie personne n'osera plus parler de sa gallophobie italienne et si l'auteur a quelque penchant à l'optimisme, ce n'est pas moi qui me permettrai de l'en blâmer, car les temps sont tristes et les sages ne sauraient prêter exclusivement l'oreille à la voix rauque des oiseaux de mauvais augure.

Je viens de parler politique, ce qui m'a toujours répugné infiniment, et je vais me dédommager en pénétrant dans les paisibles régions de l'esthétique et en dissertant sur le grand ouvrage posthume de l'illustre Charles Blanc: *L'histoire de la Renaissance artistique en Italie.* C'est à M. Maurice Faucon son jeune ami que le laborieux écrivain avait légué ses papiers à la veille de sa mort, et si notre éminent collaborateur a différé si longtemps cette publication cela a tenu d'abord à sa mauvaise santé, puis à la difficulté même de la tâche qu'il avait assumée. L'œuvre de Charles Blanc au degré d'achèvement où il la laissait était en effet fort incomplète, mais son exécuteur testamentaire en acceptant dans un sentiment de dévouement pieux et désintéressé de revoir et de préparer pour l'impression les cours professés au collège de France s'est fait un scrupule de se conformer aux termes du plan primitif, car il aurait craint d'enlever de l'homogénéité au travail du maître en y mêlant des vues personnelles qui pouvaient être en opposition avec les siennes. Sans reprendre les démonstrations il s'est donc borné à reviser minutieusement le texte du manuscrit rédigé, à le compléter par des notes, à préciser des dates, à rectifier des détails et des citations, à terminer certains chapitres, à éviter par des interversions et des coupures les répétitions que justifie l'enseignement oral.

Pour exécuter un travail aussi délicat il fallait avoir la main

légère et connaître à fond son auteur. Mais Charles Blanc qui se préparait un successeur au collège de France dans la personne de M. Faucon, n'avait rien négligé pour l'initier à toutes ses pensées, il en avait fait son correspondant en Italie et en 1880 ils avaient parcouru ensemble la péninsule étudiant tout spécialement les primitifs piémontais, le style lombard comparé au style roman français et le néo-gothique italien inauguré à Pienza par Bernardo Rossellino. Cette collaboration avait cela de bon que sur plus d'un point qu'il connaissait mieux que personne, le disciple rectifiait les idées du maître qu'égarait parfois sa profonde antipathie contre le moyen-âge, antipathie dont on retrouve, du reste, à peine la trace dans son brillant ouvrage.

C'est, qu'en effet, l'âge de ténèbres ne se prolongeait pas pour lui au delà du douzième siècle et il faut voir avec quel enthousiasme communicatif il salue les premières manifestations de l'art représenté déjà au temps de saint Louis par le vieux Cimabue et Nicolas de Pise. L'étude sur les fresques d'Assise est particulièrement digne d'attention et jamais on n'avait aussi nettement démontré le genre de supériorité qu'il est impossible de refuser au peintre florentin sur ses précurseurs Giunta et Margheritone d'Arezzo. Le progrès accompli était toutefois encore bien relatif et comme dit Dante:

Credette Cimabue nella pittura
Tener lo campo, ed ora ha Giotto il grido....

Aussi l'historien expose-t-il avec amour les rares mérites de ce nouveau-venu sans se dissimuler l'étendue du chemin que ses successeurs auront à parcourir: « Sans doute, écrit-il, ces aimables allégories d'Assise trahissent par quelques faiblesses l'enfance de l'art. L'architecture, par exemple, y est figurée dans des proportions impossibles. La petite forteresse crénelée, au milieu de laquelle s'ouvre la tour de la Chasteté, ressemble à un joujou. La jeune fille qui s'y est emprisonnée, et que l'on aperçoit par une fenêtre, serait aussi grande que la tour si elle se tenait debout; mais cela même ajoute au caractère symbolique de la composition pittoresque. Les remparts qui ceignent la tour et la tour elle-même, sont là pour représenter une idée et non pour figurer une architecture. La perspective était inconnue alors comme science, elle n'existait qu'à l'état de sentiment. La dégradation des plans, c'est-à-dire, le vague des formes éloignées, n'était pas encore ob-

servée dans la peinture; mais le peintre avait touché son but, qui était de parler à l'âme, et si ces lignes ne concourent pas exactement au point de vue, elles vont directement au cœur. »

On ne saurait mieux dire, et je retrouve la même justesse et la même précision dans les chapitres consacrés à Orcagna, à Andrea Pisano, ainsi qu'aux facétieux disciples de Giotto, Buffalmacco, Bruno et Calandrino. L'étude sur l'école de Sienne est aussi excellente de tous points et l'on n'avait jamais mieux défini le rôle de Taddeo Gaddi et le degré de perfectionnement qu'il apporta aux procédés de Giotto. Mais le talent de l'auteur grandit et s'élargit avec son sujet et aucun ami de l'art ne pourra lire sans émotion les pages magnifiques où Charles Blanc nous retrace l'histoire de Santa Maria del Fiore et du plan d'Arnolfo si merveilleusement transformé par le grand Brunelleschi, ainsi que les admirables travaux de Donatello et de Ghiberti. Il y a pourtant bien des réserves à faire au sujet des œuvres de ces derniers qui violentèrent la statuaire tout en la perfectionnant, et tous les gens de goût se rallieront au jugement que prononce l'historien: « En Grèce, écrit-il, la sculpture fit de continuels progrès depuis le huitième jusqu'au cinquième siècle avant notre ère, elle ne cessa de marcher vers le beau et de chercher la perfection des formes, sans se priver pour cela de les distinguer par son caractère. Il n'en fut pas de même en Italie. Dès le commencement du quinzième siècle cent cinquante ans après Nicolas de Pise, la sculpture dévia sensiblement et ce furent Ghiberti et Donatello, ces deux grands sculpteurs qui l'égarèrent par la supériorité même de leur talent. Le premier donna l'exemple d'introduire dans le bas-relief la perspective et d'y multiplier les plans comme dans la peinture. Le second chercha le caractère aux dépens de la beauté et ne craignit pas d'exprimer en ronde bosse des formes viles, des membres chétifs, des laideurs qu'il savait rendre intéressantes par la naïveté et le vif de l'imitation. »

Je ne ferai maintenant qu'indiquer en passant les beaux chapitres sur Fra Angelico, Masaccio, Leon Battista Alberti, Luca della Robbia et je me hâte pour arriver plus vite à la seconde Renaissance qui a été beaucoup plus brillante encore que la première, bien qu'elle ait précédé de bien près la décadence. Charles Blanc, malheureusement, n'a pas eu le temps d'achever la tâche glorieuse qu'il s'était proposée: « la mort avait fermé le livre » comme dit Lamartine, et tandis qu'il aspirait à passer en revue les merveilles du grand seizième siècle, il dut s'arrêter au seuil du paradis, sans

nous avoir parlé de son cher Léonard de Vinci, de Raphaël et de Michel-Ange qui poussa l'art jusqu'à cette extrême limite qui confine au déclin. Mais si le tome second est beaucoup moins volumineux que le premier, il n'en renferme pas moins des pages exquises, et l'on voit que l'auteur s'arrête avec plaisir sur ces nobles précurseurs qui se nommaient Gentile Bellini, Antonello da Messina, Piero della Francesca, Mantegna, Rossellino, Mino da Fiesole et Maso Finiguerra.

Parmi les études les plus intéressantes et les plus neuves pour des lecteurs français je citerai tout d'abord celle qui est consacrée à Mantegna. Charles Blanc a constaté, en effet, que ce peintre, chose rare à son époque, « se pénétra du génie de l'antiquité tel qu'il s'est manifesté dans la sculpture grecque. Il crut comprendre que la draperie était non pas un moyen de cacher les formes du nu, mais une autre manière de les montrer. Il observa que le plus souvent les plis de la draperie quand elle n'est pas séparée du corps sont motivés par les éminences et les enfoncements de la forme de telle sorte que l'adhérence du vêtement aux figures laissant deviner la présence des os, le gonflement et la retraite des muscles, la beauté du nu se révèle, s'accuse avec grâce même sous les voiles qui le recouvrent.... » et l'historien part de là pour décrire ces merveilleuses peintures du palais de Mantoue parmi lesquelles il faut classer au premier rang le *Triomphe de Jules-César*, cette grande frise qui mesure vingt-trois mètres de long sur trois mètres de hauteur.

Écrivain élégant et facile, sachant comme Vasari semer dans son récit d'instructives anecdotes, Charles Blanc avait sur son fameux devancier un immense avantage, car un bon esthéticien doit joindre l'érudition au bon goût et le professeur du collège de France apportait dans ses études sur l'art italien une préoccupation constante de la Grèce. Aussi dans son chapitre IV du quatrième livre découvre-t-il sans peine l'infériorité relative des architectes de la Renaissance qui, presque tous, s'en tenaient à l'imitation des monuments romains: « Nous avons à prouver, dit-il, que les ordres de l'architecture grecque, notamment le dorique et l'ionique ont été complètement dénaturés à Rome.... Le dorique athé nien était sans base; la colonne paraissait ainsi implantée dans l sol. Elle en sortait comme une plante aux racines profondes don la tige est inébranlable. Les Romains avaient affaibli cet aspec énergique en mettant au pied de la colonne un tore, c'est-à-dir

l'image d'une matière molle comprimée, et, par une malheureuse innovation, ils avaient monté toutes leurs colonnes sur une plinthe carrée dont les angles offensent le regard et, le plus souvent, ils avaient hissé leurs colonnes sur des piédestaux.... Tous les profils du dorique primitif étaient défigurés à Rome, toutes les expressions en étaient affadies. Les cannelures avaient perdu leurs vives arêtes; les rainures placées au-dessous du gorgerin, image d'une ligature rappelant que la colonne avait été originairement un faisceau de tiges, faisaient place dans le dorique romain, à un anneau lâche, à l'*astragale*. L'échine, dont la courbe savante représentait une matière élastique se redressant sous le poids du tailloir, appelé aussi l'*abaque* avait été remplacée par une moulure sans caractère.... L'architrave mesurait une hauteur égale à celle du triglyphe; ils l'ont affaiblie au point qu'elle n'est pas plus haute que le triglyphe n'est large, et ils ont fait ainsi porter le fort par le faible. Ce même contresens, les Romains l'ont commis dans l'ordre ionique auquel ils ont fait subir des altérations dont les architectes de la Renaissance ne furent pas avertis, faute de connaître les originaux.... »

Il continue ainsi, signalant les déformations qu'a subies l'architecture grecque en passant de la Grèce à l'Italie, en allant de l'Acropole au Forum, du Parthénon au Colisée et d'Ictinus à Vitruve! Il condamne notamment la détestable pratique de la superposition des ordres dont les architectes modernes ont emprunté l'exemple au théâtre de Marcellus et au Colisée, et j'abrège à regret les considérations techniques lesquelles sont, hélas! tout aussi bonnes à méditer qu'elles pouvaient l'être au quatorzième et au quinzième siècles. Mais, pour en finir avec cette section de l'architecture, je ne saurais trop conseiller à mes lecteurs d'étudier à fond tout le livre V qui est presque entièrement consacré à l'histoire de la Renaissance à la cour des papes et où l'auteur nous décrit les premiers travaux exécutés au Vatican et à l'église de Saint-Pierre, la fameuse cathédrale de Pienza et la noble église de Santa Maria del Popolo.

Quant à la statuaire je suis réduit à m'en tirer en deux mots bien que la seconde moitié du quinzième siècle ait été pour elle un âge d'or, et je ne puis que renvoyer aux belles pages où Ch. Blanc énumère les chefs-d'œuvre de Mino da Fiesole, d'Andrea Ferrucci et de Cecilia, trois incomparables praticiens qui « maniaient le marbre comme une cire molle » ainsi que disait le comte Cicognara.

Ce chapitre est d'autant plus important qu'il supplée au regrettable silence de Vasari qui avait certainement eu connaissance du célèbre mausolée de l'évêque Salutati et pourtant n'en dit mot. En parlant de cette période, l'aimable historien florentin a d'ailleurs commis de nombreuses méprises qui sont ici rectifiées et l'on peut affirmer que M. Faucon qui nous doit la continuation du livre de Ch. Blanc trouvera le terrain complètement déblayé jusqu'au seizième siècle. Arrivé là il cheminera sur un sol résistant, et nous ne doutons pas qu'armé de cet esprit d'intuition et de ce tact ingénieux dont il a donné tant de preuves en sondant les obscurs mystères du moyen-âge, il n'ajoute un précieux contingent aux intéressantes découvertes de son camarade M. Müntz, de M. Camillo Boito et de tant d'autres glorieux pionniers de l'esthétique!

Je suis vraiment honteux d'écourter ainsi l'analyse d'une œuvre de génie qui fait grand honneur à la France ainsi qu'à l'année 1890, mais j'ai à payer une fort vieille dette, et comme M. des Essarts qui ne se borne pas à être un critique excellent est en outre un fort bon poète, je ne dois pas oublier le conseil d'Horace et je veux éviter de pousser à bout une gent irritable, *genus irritabile vatum*. J'aurais du reste d'autant plus mauvaise grâce à le faire que j'ai lu et relu avec un vif plaisir les *Portraits de maîtres* et qu'on ne saurait choisir un meilleur guide que le savant professeur de Clermont pour s'initier à la littérature fort mêlée du dix-neuvième siècle. Mais comme l'indique assez le titre du volume, on ne nous présente ici que le dessus du panier, des talents incontestés à commencer par Chateaubriand, le père du romantisme, le promoteur inspiré qui, néanmoins, s'il en faut croire Sainte-Beuve, « a écrit beaucoup de belles pages et pas un livre. » M. des Essarts, cela va sans dire, est moins sévère que l'auteur des *lundis*, et il fait très bien ressortir tous les grands côtés du génie de l'écrivain breton. Il admire en lui le créateur de la critique nouvelle, le peintre de la nature et des grands horizons, qui a ouvert la voie aux Ampère et aux Fromentin, aux Taine et aux Montégut. Si j'avais à adresser un reproche au critique ce serait de n'avoir pas cherché l'homme sous l'écrivain dont l'égoïste *moi* se retrouve partout dans ses ouvrages et la même observation s'appliquerait au portrait de Lamartine avec cette distinction que le poète était un simple vaniteux, tandis que Chateaubriand se haussait jusqu'à l'orgueil qui n'est jamais ridicule.

Trop indulgent pour le caractère du cygne de Mâcon et pour

ses œuvres en prose, M. des Essarts, en revanche, a étudié ses poésies avec beaucoup de finesse et de sévérité, et jamais le texte des premières méditations n'avait été soumis à une aussi rude épreuve. Entre l'auteur de *Jocelyn* et celui des *Légendes*, il est difficile de rester neutre, et l'auteur préfère évidemment le second auquel il doit, on le sait, une reconnaissance filiale. Je déclare, pour ma part, qu'il est fort délicat de hasarder un choix de cette espèce, et je trouve beaucoup plus simple de donner le résultat d'une petite enquête à laquelle j'avais procédé lorsque Victor Hugo était à l'apogée de sa popularité. Il comptait surtout, dès cette époque, ses plus nombreux partisans parmi les jeunes gens, mais Lamartine avait pour lui Sainte-Beuve et Montégut, Renan et Schérer, comme il compte encore parmi ses défenseurs MM. Lemaître et Faguet et les quatre cinquièmes des membres de l'Institut. J'ajouterai que depuis la mort de Victor Hugo l'opinion se retire sensiblement de lui, tandis que la radieuse image de Lamartine grandit à l'horizon.

Il n'est donc pas impossible, ni même invraisemblable, que M. des Essarts ait erré sur ce point, mais s'il s'est laissé égarer c'est par suite de considérations étrangères à la littérature, et lorsque ses affections n'étaient pas en jeu, le charmant poète a jugé ses devanciers avec une impartialité vraiment infaillible. C'est ainsi qu'il a remis à sa véritable place Alfred de Vigny qui, depuis quelques années, est devenu un peu trop à la mode, et qu'il a mis en lumière les rares mérites poétiques de l'auteur de *Joseph Delorme* que la génération présente dédaigne bien à tort. Les chapitres consacrés à Béranger et à Théophile Gautier sont deux petits chefs-d'œuvre, et les portraits de Michelet et de Quinet, que j'ai connus dans ma jeunesse, sont l'un et l'autre frappants de ressemblance. Je suis donc autorisé à dire pour me résumer que les études littéraires de M. des Essarts constituent par leur réunion un des plus agréables et des plus instructifs volumes qu'on puisse mettre aux mains des gens du monde ou des intelligents disciples de nos universités, et j'espère que l'éloquent et spirituel professeur dédommagera par des publications nouvelles tous ceux qui ne peuvent se presser autour de sa chaire avec les Clermontois.

AMÉDÉE ROUX.

LA VIE EN ITALIE

Le vendredi, 11 juillet, la chambre des députés a terminé ses travaux qui sont loin d'avoir été ceux d'Hercule, soit au point de vue de la difficulté, que de celui des résultats. Cette nouvelle, qui au moment où ces lignes paraîtront n'en sera plus une, ou qui du moins sera quelque peu rassise, pourrait paraître à première vue avoir un caractère politique, et partant, n'être pas à sa place dans cette chronique d'où la politique, ainsi que tous les arguments ennuyeux, est sévèrement bannie. Ceux des lecteurs qui auront ainsi jugé apprendront une fois de plus qu'il ne faut jamais juger les choses sur leur simple apparence, car rien dans ce monde n'est plus trompeur. Sous l'apparence d'une nouvelle politique, et non des plus importantes, car à la rigueur on peut vivre quand la chambre des députés est fermée — et il y a même des gens qui disent, par exemple les ministres et son président, qu'on se porte mieux quand on est sevré des discours de M. Imbriani, — la fermeture des chambres est pour Rome la cause occasionnelle d'un événement qui, quoique attendu et périodique, n'en pas moins d'influence sur la vie romaine.

La clôture des travaux législatifs est le signal du départ pour la campagne, pour les eaux ou pour un voyage à l'étranger, non seulement des législateurs et de leurs familles, mais aussi des autres personnes qui se croiraient déshonorées si on pouvait les soupçonner de l'intention de passer l'été dans l'enceinte des sept collines. Tant que les chambres sont ouvertes, on peut, à la rigueur, supposer qu'on reste à Rome pour terminer quelques af-

faires, ou qu'on ne veut pas fermer la porte de son salon au nez de nos honorables, et les mettre ainsi dans la condition de passer leur soirée aux cafés chantants. Mais une fois que les affaires ne sont plus possibles, et que les législateurs sont partis, il n'y a plus de prétexte pour rester en ville, et il faut *se résigner* à s'en aller.

∴

J'ai souligné les mots *se résigner,* et voilà pourquoi. Il ne faut pas croire que ces déplacements obligatoires que l'été impose, soient toujours amusants. Il s'en faut de beaucoup. Si les préjugés enracinés, contre lesquels personne n'ose se soulever, n'obligeaient pas un certain monde à s'absenter de la ville pendant trois mois de l'année, il y aurait beaucoup de personnes qui s'en passeraient volontiers. Dans ces déplacements, on sait ce qu'on laisse, mais on ne sait pas ce que l'on va trouver. On a à Rome un palais, ou du moins une maison bien aménagée, commode, confortable, suffisante pour toute la famille et au delà, et on arrive dans une ville d'eaux où, pour riche que l'on soit, on ne peut pas en trouver autant. On prend un appartement meublé, nécessairement plus restreint, où chaque membre de la famille est à peu près sur le dos de l'autre, sinon on va à l'hôtel où le chez soi est absolument impossible. Il faut déjeuner et dîner au son de la cloche, être à chaque heure du jour habillé avec tout le luxe dont on peut disposer selon ses moyens, avaler une quantité de méchantes sauces à la table d'hôte et arroser ses repas avec du vin frelaté, qui coûte le quadruple de celui qu'on a dans sa cave et dont on connaît l'acte de naissance et la composition.

A part le côté matériel qui est du reste très important, car être mal nourri et mal logé influe beaucoup sur le tempérament et ne contribue certes pas au plaisir de la villégiature, — les désagréments des villes d'eaux sont encore plus grands du côté moral. On se trouve continuellement en contact avec un monde qui n'est pas celui qu'on fréquente habituellement, et il faut se surveiller dans la conversation, car on ne sait pas à qui l'on a affaire. Les dames, surtout si elles sont jeunes et élégantes, sont en butte aux commérages de celles qui ne le sont pas, ou qui ont cessé de l'être. La liberté de la chambre à coucher et du cabinet de toilette est suspendue, car les femmes de chambre de l'hôtel rapportent aux

autres voyageuses quel est votre cosmétique préféré, de quel prix est votre linge, et si vous avez l'habitude de corriger par des teintures l'irréparable outrage des ans. Tout ce qu'on dit dans le huis clos est entendu dans la chambre à côté, et il faut se considérer heureux quand les cloisons n'ont pas des trous, imperceptibles autant qu'indiscrets.

∴

Je prévois l'objection: tout le monde ne va pas dans des appartements meublés, restreints pour cause d'économie, ou dans les caravansérails des villes d'eaux. Il y a des gens qui ont une maison de campagne à eux, et même un château. C'est vrai. Ce sont les heureux de la terre, et c'est pour eux que le soleil éclaire et les fleurs s'épanouissent. Mais si on faisait le dénombrement de ceux qui sont dans cette position enviable, et on le mettait en regard du nombre des personnes qui se déplacent pendant l'été, j'ai dans l'idée que l'on trouverait à grand'peine que les élus arrivent au cinq pour cent du nombre total. C'est trop peu. Et encore, croyez-vous qu'ils s'amusent énormément ceux qui ont un château qui est en général isolé au milieu d'une propriété immense? Ils restent des journées et des semaines entières sans voir personne, en dehors des gens de service et des paysans. S'ils invitent quelqu'un à partager les joies de la solitude, c'est avec la probabilité de se voir lâchés au bout de huit jours, car rester isolé dans une campagne sans avoir les soucis et les joies du propriétaire est un état psychologique qui ne saurait se prolonger indéfiniment.

Et pour ceux qui reçoivent des hôtes dans leur château, croyez-vous que la chose soit des plus amusantes? Il est difficile de connaître leurs goûts et de s'y adapter complètement, et en tout cas c'est une étude à faire. On ne peut pas laisser ses hôtes à la merci complète des domestiques, et la maîtresse de la maison doit s'en occuper, surtout si elle a des dames à recevoir. Et puis il y a aussi d'autres inconvénients, comme dans toute intimité qui n'a pas sa base dans les liens sacrés de la famille et de la parenté. *Sufficit!*

∴

On me dira probablement que je suis un broyeur de noir, et que si les choses étaient vraiment telles que je viens de les dé-

peindre, personne ne consentirait à se déplacer avec toute sa famille pendant trois mois de l'année. Je suis prêt à parier tout ce qu'on voudra, que chacun de mes lecteurs est exactement de mon avis, seulement il n'a pas le courage de le déclarer publiquement. Je parie aussi que si l'on interrogeait toutes les personnes qui sont parties, ou en train de partir ces jours-ci dans l'intimité d'un boudoir bien clos, elles avoueraient franchement que j'ai raison, et qu'elles sont certaines de regretter les soirées toujours fraîches de Rome, qu'elles ne retrouveront certainement pas ni sur les bords de l'Adriatique ni dans leurs propriétés isolées au milieu des champs. Et alors pourquoi ne pas rester ?.... C'est que dans ce monde il faut faire ce que les autres font ; il faut régler sa vie sur les conventions qui ont cours ; il faut vivre non pas à sa guise, mais comme l'imposent les usages. Une des preuves les plus convaincantes que l'homme n'est qu'un singe perfectionné, consiste exactement dans cette manie d'imitation qui fait des ravages chez les rois de la création. On aura beau crier contre les darwinistes, tant que l'homme ne prendra pas l'habitude de se régler sur ses besoins, sur ses volontés, sur ses idées, et adoptera comme siens, les besoins, les volontés, les idées des autres, il lui sera difficile de nier son origine. Et encore ! il faut espérer que les singes ne protesteront pas.

∴

J'ai dit que la chambre n'a pas accompli les travaux d'Hercule. J'ai eu peut-être tort, car elle vient de résoudre la question romaine numéro deux. A côté de la grande question romaine, il s'en était ces derniers temps formé une autre, et peut-être cette nouvelle a-t-elle passionné le monde romain beaucoup plus que l'ancienne entre le Quirinal et le Vatican. Je veux parler de la question entre l'État et la ville de Rome à propos des finances municipales. Maintenant cette question est selon les uns résolue, selon les autres remise à quelques années ; il y en a même qui prétendent qu'elle a empiré. Ces derniers sont des esprits chagrins qu'il est absolument inutile d'écouter, car ils ne parviendront à convaincre personne, et qu'il est également inutile d'endoctriner, car ils ne se laisseront jamais convaincre.

Le fait est que maintenant il y a lieu d'espérer que trois ou quatre au moins des soixante-deux travaux publics commencés par

la municipalité de Rome seront un jour ou l'autre achevés; que les malades trouveront dorénavant un lit dans les hôpitaux, ce qui n'arrive pas tous les jours maintenant; que l'argent provenant des rentes des œuvres pies romaines ira aux pauvres et ne sera pas dépensé exclusivement en frais du culte, ou mangé par des administrateurs infidèles, dont deux qui viennent d'escroquer plusieurs centaines de milliers de francs n'ont pas encore été arrêtés. A ce propos, on disait qu'un des travaux d'Hercule les plus nécessaires pour résoudre la question romaine, numéro deux, était celui de nettoyer les écuries d'Augias où ces messieurs avaient fait leurs exploits. Malheureusement la nouvelle loi sur les finances de la ville de Rome a exclu la municipalité des travaux du Tibre. Elle ne peut donc disposer d'aucun fleuve pour accomplir ce travail nécessaire et qui sait combien de caissiers dans le genre de ces deux-là continueront à voler l'argent des pauvres.

∴

Nous avons eu en Italie une ambassade marocaine qui après un assez long séjour à Rome a visité les principales villes italiennes et y a fait admirer ses costumes aussi simples que confortables. On a tâché d'amuser ces nobles étrangers, dont le chef est, paraît-il, un cousin du Kalife, par des manœuvres militaires, des dîners, des réceptions et tout le bataclan qui sert en général à ce genre de solemnités diplomatiques. Je doute pourtant beaucoup qu'on soit parvenu à faire leur bonheur. Nos manœuvres militaires, pour intéressantes qu'elles soient au point de vue stratégique, ne sont pas comparables, comme spectacle, aux somptueuses *fantasias* que les cavaliers marocains exécutent à l'occasion des grandes fêtes. Notre cavalerie avec son petit temps de galop de chasse au moment du défilé et nos fantassins qui courent l'un après l'autre à la file indienne pour se poster en combat ne peuvent pas avoir fait beaucoup d'effet sur des gens habitués aux courses fantastiques, aux jongleries des drapeaux et des boucliers, au maniement adroit des lances et des épées, qui donnent aux *fantasias* l'aspect d'un spectacle chorégraphique de premier ordre.

Quant aux dîners, ils ne pouvaient être pour ces sévères diplomates qu'un supplice de Tantale prolongé, car, contrairement aux islamites d'exportation qui nous viennent souvent de Constantinople et du Caire, on a eu affaire cette fois avec de vrais musul-

mans qui ne mangent que des choses préparées par leurs cuisiniers selon les rites de Mahomet et ne boivent que de l'eau fraîche. On a fini par les conduire tous les soirs au théâtre dramatique, mais dans ce choix on n'a pas eu non plus la main heureuse. Il aurait peut-être mieux valu les conduire au théâtre Quirino. Là, au moins, les femmes court-vêtues et le cancan échevelé, aurait eu une chance quelconque de frapper l'imagination de ces fils du désert, mais je doute fort qu'un monsieur en habit noir et une dame en robe à traîne qui se confient l'un à l'autre les désagréments de la vie, dans une langue parfaitement inconnue, aient pu amuser nos hôtes illustres. Je parie qu'il nous revaudront ces bons procédés et que la première ambassade italienne qui ira au Maroc sera nourrie dans les divers repas officiels de *kiebab,* abreuvée de sirop de rose et qu'on l'enverra digérer ce repas, peu d'accord avec les usages eupéens, dans une mosquée, où un *iman* choisi entre les plus verbeux, lui expliquera les beautés du chapitre de la Vache dans le Coran, en langue arabe, purgée le plus possible des gallicismes et des italianismes qui rendent à peu près compréhensible le charabia qu'on parle dans les échelles du Levant.

∴

Le capitaine Casati, après dix ans d'Afrique, vient de rentrer en Italie et a débarqué à Naples d'où il est parti pour commencer sa carrière de voyageur et d'explorateur, poussé par un chagrin d'amour. Naples a été sa dernière garnison comme capitaine des *bersaglieri,* et il a retrouvé là, à la retraite, quelques-uns des officiers supérieurs sous lesquels il a servi. Les journaux ne disent pas s'il y a retrouvé aussi la dame dont l'amour, malheureux peut-être pour lui, a été très heureux pour l'humanité qui a beaucoup gagné par ses explorations héroïques. L'Italie entière prépare un accueil enthousiaste au compagnon de Gessi et d'Émin Pacha, qui a été plusieurs fois en danger de servir de repas à des anthropophages et qui le premier a signalé la présence des montagnes neigeuses près des lacs équatoriaux. Mais il paraît que son plus grand soin est de se soustraire modestement à ces ovations, et à cet effet il vient de louer pour six mois une petite villa près de Monza, où il va s'occuper à refaire de mémoire le journal de ses voyages qui a péri avec ses précieuses collections dans le camp du roi Kab-Rega dont il a été longtemps le prisonnier.

⁂

L'Académie de France à Rome va changer de directeur. Au peintre Hébert, un romantique dont la conception de l'art est originale et hardie, va succéder le sculpteur Guillaume, un classique de la plus belle eau. Cette nomination a été vivement critiquée par la presse française; on est allé jusqu'à dire que l'éclectisme qui domine dans les hautes sphères du ministère des beaux-arts frise désormais l'incertitude, et qu'au point de renouvellement où l'on en est en fait d'art un *mainteneur*, comme on dit en langage d'atelier, n'est plus à sa place pour diriger l'éducation artistique des artistes de l'avenir. Je demande la permission d'entrer dans la question et d'exprimer une opinion différente. En premier lieu, il y a une différence intrinsèque entre la sculpture et la peinture. Le peintre peut tout oser et même le doit; il recherche dans ses tableaux le mouvement, il peut s'abandonner à l'impression du moment, et prendre hardiment pour devise le *quidlibet audenti* d'Horace. Le sculpteur, pour peu qu'il abuse du mouvement, fait des figures qui ne se tiennent pas debout et s'il veut saisir une impression momentanée tombe facilement dans le ridicule. Le classicisme s'impose donc au sculpteur beaucoup plus qu'au peintre, et en admettant même qu'il ait fait son temps, je souhaite qu'il en reste un peu aux sculpteurs de l'avenir, ne fût-ce que cette petite partie qu'on prend dans les écoles et que l'on n'oublie pas si facilement que quelques-uns le prétendent.

Pour diriger une école, un sculpteur classique est donc, selon moi, parfaitement à sa place. Ses écoliers le traiteront de ganache, mais il lui sauront gré dans leur avenir artistique, car ils auront reçu de lui des immenses bienfaits qui se traduiront un jour ou l'autre en succès. D'autre part, pourquoi envoie-t-on les artistes français à Rome? Ce n'est pas que je sache pour qu'ils s'inspirent de l'école moderne italienne, ce qui leur serait au moins inutile; c'est exclusivement pour qu'ils étudient les chefs-d'œuvre grecs dont nous en avons en grand nombre et des plus fameux, et pour qu'ils s'inspirent aux œuvres de la renaissance. A ce point de vue là, je préfère que leur maître soit un classique qui aime ces chefs-d'œuvre, qui les étudie à tous les points de vue, qui les illustre avec passion, plutôt qu'un maître qui dans son for intérieur les

méprise et les illustre par simple devoir professionnel. Du reste, le directeur de Villa Medici n'est pas destiné à degrossir ses élèves et à former leur esthétique. Ils lui arrivent déjà instruits et avec des idées bien arrêtées en fait d'art; il n'a d'autre mission que de les diriger; à ce point de vue il n'y a aucun mal qu'il soit un peu classique, car il n'a aucun moyen de faire devenir classiques ceux qui ne veulent pas l'être. Il ne peut donc leur faire aucun mal, admis que le classicisme soit un mal et il peut leur faire beaucoup de bien en agissant à la manière dont le frein agit sur les chars lancés à toute vitesse sur une descente, c'est-à-dire en empêchant chevaux et gens de se casser le cou en faisant une mauvaise chute.

∴

Restons un moment encore à Villa Medici pour parler de l'exposition des travaux des pensionnaires qui vont être envoyés à Paris.

L'exposition de cette année ne me paraît pas supérieure à celles des années précédentes. Néanmoins il y a des œuvres d'un certain mérite.

Commençons par le tableau de M. Axilette, l'*Été*. Trois femmes complètement nues dans un paysage. Une d'elles se vautre sur l'herbe chatouillée dans une oreille par sa compagne; une troisième regarde du côté de l'allée pour surveiller si l'on ne vient pas surprendre leurs ébats. Le sujet serait très joli pour un petit tableau de cinquante centimètres carrés, il ne l'est pas autant pour un grand, où les figures sont presque de grandeur naturelle. Puisque la vérité est si recherchée aujourd'hui par les artistes, je me permets de demander plusieurs choses. La journée est brûlante, quoique le paysage ne soit pas suffisamment éclairé, comme il devrait l'être par un soleil d'août; ces demoiselles se sont mises en costume d'Ève avant le péché pour avoir frais, et c'est très bien; mais où ont-elles mis leurs atours? Si on voyait un tas de robes et de linge à quelque distance, leurs toilettes ou pour mieux dire leur manque absolu de toilettes serait amplement justifié par la chaleur, quoique la chose ne soit pas fréquente. Faute de ce petit détail de rien du tout, on peut supposer qu'elles sont arrivées sur ce pré fleuri, vêtues simplement de leur pudeur. Dans ce cas, de quoi s'inquiète-t-elle leur compagne qui, à l'instar de sœur Anne, regarde si elle ne voit rien venir? A part cela, le nu est bien traité;

on désirerait le paysage plus vigoureux, mais à la rigueur on peut s'en contenter; il faut dire aussi que le tableau est loin d'être fini et en ce genre l'exécution compte beaucoup. Somme toute, c'est un tableau dont on parlera.

La *Venus genitrix* de M. Danger est une femme complètement nue, qui achève la toilette de Cupidon. Les cheveux d'un splendide blond vénitien rappellent les coloristes de l'école du Véronèse; le dessin du corps est très soigné, et la position très vraie. J'aurais préféré un Cupidon moins bien peigné, et, puisqu'il a des ailes, dans une pose plus svelte, ainsi que des accessoires moins bien rangés et moins bien groupés. Si l'artiste continue à soigner son dessin, il a certainement de l'avenir, car il se corrigera de ses défauts actuels.

M. Lebayle expose une tête d'enfant et une tête de femme qui sont, surtout cette dernière, vraiment splendides de vérité, de couleur, de fini et d'expression. Je lui prédis le plus grand succès comme portraitiste, en attendant de voir d'autres œuvres de sa palette.

∴

Passant à la sculpture, j'admire une médaille de M. Vernon qui représente la paix. C'est un simple profil, tellement pur, que rien qu'à le regarder, on y respire la paix.

M. Boutry donne un chasseur qui court, suivi d'un chien; c'est un groupe qui plaît surtout par les obstacles surmontés dans l'exécution, et qui en dimensions réduites fera un joli bronze d'art à orner un salon où le bon bibelot prédomine.

M. Convers expose un haut relief intitulé l'*Énigme*, et représentant le Sphinx qui vient de tuer un prédécesseur d'Œdipe pas assez fort dans l'art de deviner les charades. Le cadavre de ce pauvre garçon, à qui l'ignorance de ce petit talent de société a coûté si cher, est plié en deux et forme un angle aigu fort disgracieux à voir, d'autant plus qu'il n'y avait aucun besoin de le forcer à la position que l'huissier Gouffé a dû prendre dans la malle d'Eyraud. Le Sphinx est une création de pure fantaisie qui a un peu l'air d'être partagé en deux, tant la fin du corps est loin de la tête et n'a aucun rapport de forme avec le reste, non seulement du torse, mais même de la création entière; toutefois, on voit dans cette tentative peu

réussie une tendance à l'originalité qui dans un élève de première est de tout point appréciable.

∴

Une note triste terminera cette chronique. Un crime d'une brutalité inouïe vient d'émouvoir profondément la ville de Rome. Un mari, sans raison aucune, vient de jeter, à la faveur de la nuit, sa femme dans le Tibre, par-dessus le pont de Ripetta. Ce monstre avait, dans la compagne de sa vie, qu'il avait épousée par amour après l'avoir séduite, une humble servante, qui lui passait tous ses caprices, y compris celui d'avoir une maîtresse au vu et au su de tout le monde; elle pourvoyait par son travail assidu de blanchisseuse, à son entretien et à celui de trois enfants, et le nourrissait presque entièrement, car le peu d'argent qu'il gagnait allait à la maîtresse, et était grossièrement refusé à la femme légitime. Il n'avait donc aucun motif pour tuer cette pauvre martyre, ni aucun intérêt à le faire, attendu qu'il risquait de compromettre son pain quotidien. C'est donc l'instinct d'une méchanceté brutale qui l'a poussé au crime et peut-être aussi l'idée d'épouser sa maîtresse qu'il aime passionnément. Souvent par jalousie, et cette fois pour d'autres raisons, les cas de maris qui tuent leurs femmes, deviennent très fréquents depuis quelque temps. Je crois que nos législateurs feraient bien d'approuver au plus tôt le projet de loi présenté il y a déjà longtemps par le garde des sceaux M. Zanardelli, sur le divorce. Quand le divorce sera devenu une institution de l'état, il y aura une petite chance de plus pour les pauvres femmes, coupables ou vertueuses qu'elles soient, de mourir de leur belle mort, et ce sera autant de gagné pour elles, ainsi que pour la morale publique.

En attendant, et jusqu'à ce moment vraiment désirable, il faudrait recommander à messieurs les procureurs du roi, et à messieurs les jurés, d'être un peu plus sévères pour les maris qui se font justice eux-mêmes, car le peuple qui ne raisonne pas très finement, et qui juge un peu trop sur les apparences, finira par se mettre dans la tête que les maris ont droit de vie et de mort sur leurs femmes, exactement comme sur le chat de la maison, ou le chien qui garde la porte. Dans l'affaire Bertini, le mari offensé qui a tué sa femme, a reçu des éloges du procureur du roi, des consolations du président du tribunal, et l'absolution complète de la

part du jury. Tout ces messieurs ne se sont pas bornés comme c'était du reste très naturel à excuser le moment de vivacité qui a eu un résultat si lugubre, ils ont eu toutes sortes de cajoleries pour l'accusé. Peu de temps après à Naples, et presque en même temps à Bergame deux crimes identiques ont eu lieu.

Il est naturel après cela que les maris se mettent dans la tête qu'ils sont les maîtres et seigneurs de leur femme et qu'ils ont sur elle le droit de haute et basse justice. De là, à tuer cet être dépourvu selon l'apparence de toute défense légale, pour en épouser une autre il n'y a qu'un pas, et le nommé Formilli l'a franchi il y a quelques soirées, tout en faisant franchir à sa pauvre femme le garde-fous du pont de Ripetta. Je m'attends un de ces jours à lire dans les faits divers de mon journal, qu'un mari a tué sa femme parce qu'elle lui avait servi le rôti brûlé, ou parce qu'il manquait un bouton à sa chemise. Je ne veux pas être prophète de malheur pour personne, mais je conseille aux femmes qui me lisent, de bien rattacher les boutons et de soigner les rôtis. Par le temps de maris justiciers qu'il court, ces précautions ne seront pas complètement inutiles.

GREVIUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

Ces deux dernières quinzaines n'ont pas été dépourvues d'intérêt en fait d'événements politiques. Parmi eux, nous n'hésitons pas à mettre en première ligne la convention anglo-allemande pour la délimitation de leur sphère d'action respective en Afrique et pour la cession de l'île d'Helgoland.

Les rivalités qui allaient s'accentuant entre les intérêts anglais et allemands en Afrique n'étaient pas sans faire prévoir le jour où ces rivalités, sortant de la période de discussion entre les partisans de la politique coloniale des deux pays, se seraient changées en conflit ouvert entre les deux États. Eh bien ! ce danger, lointain si l'on veut, mais très probable, vient d'être enrayé par la convention qui a fixé d'une manière définitive la situation des intérêts allemands et anglais dans le continent noir.

Mais, si important que soit ce côté du récent accord intervenu, les conséquences qui en découlent pour ce qui a trait aux rapports des deux nations et à la situation de la politique internationale en Europe priment toutes les autres.

On ne peut dire que ni les intérêts anglais, ni les intérêts allemands aient été spécialement sauvegardés par cet accord; d'où il résulte que le but des deux gouvernements a été de trancher tout différend sur une question lointaine, pour se mettre entièrement d'accord sur d'autres d'une importance tout à fait immédiate. Cela, du reste, ressort des paroles mêmes prononcées par le major Wismann, qui devrait être le moins satisfait de la convention anglo-allemande. Celui-ci a déclaré, en effet, qu'il devait approuver entièrement ce qui s'était fait, les questions coloniales de l'Alle-

magne devant céder le pas à des questions bien plus importantes qui réclament son attention en Europe.

On ne peut donc plus nier maintenant qu'un accord ne soit établi entre l'Angleterre et l'Allemagne, en vue de certaines éventualités qui pourraient se produire en Europe. Il ne s'agit pas évidemment d'une alliance formelle, les usages anglais s'y opposant absolument. Mais il ressort de bien des indices qu'un accord précis existe pour une coopération éventuelle des forces des deux États. Nous ne pouvons qu'être très satisfaits de ce fait, et cela pour différentes raisons. En premier lieu la cause de la paix ne peut que gagner par le fait de voir se renforcer la ligue des puissances alliées dans un but pacifique, par l'accession, plus ou moins étendue, d'une autre puissance. Ensuite, nous devons tenir compte du fait que les rapports entre l'Italie et la nation anglaise sont très cordiaux et que les deux pays ont tout intérêt à marcher d'accord dans les différentes questions qui occupent maintenant l'horizon européen. Or, ce bon accord ne peut évidemment que se cimenter davantage par l'arrangement intervenu entre l'Angleterre et l'Allemagne, avec laquelle l'Italie est liée par des pactes politiques et des liens d'amitié. Cette sympathie, qui n'exclut nullement des sentiments semblables à l'égard d'autres nations, a été prouvée récemment d'une façon éloquente par de nombreuses marques et par l'accueil on ne peut plus cordial fait aux tireurs italiens qui viennent d'être fêtés à Berlin, à l'occasion du premier tir fédéral allemand.

Mais ce n'est pas seulement de la convention anglo-allemande pour l'Afrique, dont la cause de la paix semble profiter en ce moment. La visite que l'empereur Guillaume vient de rendre aux cours du Nord a une importance qui ne peut échapper à personne. En effet, si l'année dernière, la visite de l'empereur d'Allemagne au roi Christian de Danemark et au roi Oscar de Suède-Norvège n'a paru être qu'un acte de politesse, sa répétition revêt cette année un caractère politique accentué, du fait notamment que les ministres des affaires étrangères étaient présents des deux côtés aux entrevues des souverains. On ne peut affimer jusqu'où les questions politiques agitées à cette occasion pourront conduire; mais, en tous cas, les paroles prononcées par le roi Oscar qu'il ne tirera jamais l'épée du fourreau contre l'Allemagne, montre que ce serait au moins une bienveillante neutralité, à laquelle celle-ci pourrait s'attendre de la part de la Suède-Norvège. Est-ce que c'est peut-

être aller trop loin que de supposer tout cela? Nous ne le croyons pas. Le jeune empereur peut bien avoir le désir de voyager, — ce sont ses paroles, — pour apprendre ce qu'il n'a pu apprendre lorsqu'il était simplement prince héritier; mais il n'est pas douteux que ses voyages ont aussi des buts politiques. Il a su montrer qu'il n'était pas un coopérateur et, ensuite, un continuateur méprisable du prince de Bismarck dans la grande œuvre de gagner les différentes puissances à la cause de l'Allemagne.

Mais venons maintenant aux *dolenti note*. En effet, si les événements auxquels nous venons de faire allusion doivent être regardés, au point de vue général, comme de nouveaux éléments de paix, ce n'est pas précisément celui dont certaines puissances doivent les considérer.

La France et la Russie n'ont pu faire bonne mine à l'accord anglo-allemand. Pour juger de l'impression produite à Paris et à Saint-Pétersbourg par l'annonce de cette convention il suffit de rappeler qu'immédiatement le bruit s'est répandu qu'à la suite de cet événement une alliance formelle entre la France et la Russie venait d'être signée. L'opinion générale dans ces pays était donc que l'accord pour l'Afrique n'était que la conséquence d'un plan plus vaste et que ce plan ne pouvait avoir pour but que certaines éventualités dans lesquelles l'empire du nord et la république occidentale se seraient trouvés tout directement en cause. Nous savons sans doute que dans ces rumeurs une large part doit être faite à la fantaisie; mais toujours est-il que de ces deux côtés d'Europe l'accord anglo-allemand n'a pas été accueilli avec bonne humeur. Et il ne pouvait en être autrement. Nous devons aller jusqu'à constater qu'en France, où les esprits sont peut-être plus susceptibles et les manifestations de l'opinion publique plus franches, la chose n'a pas été sans causer une certaine émotion, émotion qui s'est accrue par la coïncidence, tout à fait accidentelle, croyons-nous, d'ordres de mobilitation donnés aux escadres de la Manche et de la Méditerranée en vue des manœuvres annuelles.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement français ne s'est pas résigné au fait accompli, et tâche maintenant de tirer profit d'une ancienne convention, moyennant laquelle la France et l'Angleterre s'étaient engagées à ne pas porter atteinte à l'indépendance du Zanzibar pour obtenir du cabinet de Londres des concessions que celui-ci se montre disposé à faire, mais sur lesquelles on n'est pas encore tombé d'accord. Et l'accord, croyons-nous, ne sera pas facile à obtenir si la

France ne se met pas sur un terrain où l'Angleterre puisse la suivre. En effet, on ne peut croire que cette puissance, pour avoir le *placet* de la France à son protectorat sur le Zanzibar, consente à renoncer à tous ses privilèges à Tunis. Et cela est d'autant moins probable que cette reconnaissance du fait accompli dans la régence ne rencontrerait pas, sans doute, l'agrément d'autres puissances. Mais nous n'estimons pas devoir pour le moment approfondir cette question.

Nous avons dit plus haut que nous allions en venir aux *dolenti note*. Malheureusement nous n'en avons pas fini avec cette musique.

La péninsule des Balkans offre matière aux considérations pessimistes. Une série de bruits alarmants nous vient chaque jour de ce côté. Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Nous sommes habitués depuis trop longtemps à cette tension périodique de la situation dans ces parages, pour que nous puissions prendre au sérieux toutes les alarmes que les journaux et les agences télégraphiques s'amusent à répandre ; mais il est certain que le temps, loin d'exercer son action modératrice sur les questions qui s'agitent là-bas, ne fait que les aigrir davantage. Nous ne passerons pas en revue ici tous les bruits qui ont été colportés ces jours passés. Les questions qui présentent le plus d'intérêt et qui sont les plus dangereuses, résident dans la situation de la Bulgarie, et dans la lutte d'influences qui s'exerce à Belgrade entre les partisans de la Russie et de l'Autriche-Hongrie. Voici les nœuds qui menacent de venir au peigne à chaque instant. L'habileté du premier ministre, M. Stambouloff, qui est le véritable prince de Bulgarie, a empêché jusqu'à présent le dénouement fatal ; on voit qu'il n'est pas disposé à laisser la question s'apaiser, et il n'est pas dit qu'il ne finisse pas par un coup de tête. La note récente envoyée à la Sublime Porte au sujet de la reconnaissance du prince Ferdinand et la menace de suspendre le payement du tribut et de proclamer l'indépendance bulgare si l'on ne fait pas raison à ses demandes en est la preuve, et donne à réfléchir. L'exécution du major Panitza doit être considérée comme un autre symptôme des dispositions qui prévalent maintenant à Sofia. Nous ne voulons pas faire de l'humanitarisme, qui ne serait pas du reste entièrement hors de propos, mais nous craignons beaucoup que cet acte d'autorité, si l'on ne veut pas dire de cruauté, n'avantage pas d'un doigt la cause de la Bulgarie. Le major Panitza était, certes, un traître ; mais il ne croyait

pas avoir trahi sa patrie, et le pays lui-même ne le croit pas sans doute. Cela est grave pour le gouvernement de M. Stambouloff. Du reste la Russie et ses partisans, contre lesquels le coup était dirigé, l'ont reçu presque en silence ; mais ce silence, qui n'est nullement une preuve d'acquiescement, est de très mauvais augure.

En Serbie, la lutte d'influence est très vive et l'ex-roi Milan, qui est le représentant des intérêts austro-hongrois à Belgrade, ne cache pas quels sont ses buts et reste sur la brèche, malgré les haines qu'il soulève et les menaces qu'il entend retentir à ses oreilles. La situation était plus tendue les jours passés, on prêtait aux ministres radicaux le projet d'envoyer l'ex-roi à la frontière; mais il semble maintenant que par l'entremise du régent Ristich les choses sont arrangées du moins pour le moment.

Nous avons dit que les questions bulgare et serbe sont les deux questions les plus grosses de l'imbroglio oriental; mais il y en a d'autres encore qui ont leur importance. Ce sont spécialement l'agitation chrétienne dans l'île de Crète et la situation de l'Arménie qui sont en train de se resoulever. Enfin, pour en finir, la voix de la Russie, demandant le payement de l'indemnité de guerre, retentit de nouveau d'une façon menaçante et très peu agréable aux oreilles de la Turquie. Bref, la question orientale est en ce moment revenue à l'état aigu; il faut souhaiter qu'elle puisse s'apaiser ainsi qu'elle l'a fait dans d'autres circonstances, sans que cette fameuse étincelle ait éclaté qui doit mettre l'Europe en feu.

Si nous nous tournons maintenant du côté de l'occident de l'Europe, nous sentons souffler un certain vent de crise ministérielle.

En Espagne elle a éclaté tout à coup, mais pas à l'improviste. Depuis longtemps, le cabinet Sagasta souffrait d'une maladie mortelle: impuissant à enrayer les dissensions du parti libéral, attaqué sans cesse par une opposition acharnée, fatigué par l'effort de mener à bout la loi du suffrage universel, sans être soutenu avec assez de vigueur par l'opinion publique, il ne résistait qu'à grande peine à toutes ces difficultés. En outre, les conservateurs, craignant que si le cabinet libéral faisait les élections générales avec le suffrage universel ils auraient à attendre trop longtemps avant de reprendre le pouvoir, surent persuader la reine régente que ce serait un danger pour la monarchie, et que par conséquent il fallait donner la succession de M. Sagasta à un cabinet conservateur. La rapidité avec laquelle la crise a été résolue montre que

vraiment des pourparlers entre la régente et M. Canovas del Castillo avaient été engagés à l'avance.

Il faut souhaiter que le cabinet conservateur, suivant le programme annoncé, applique loyalement les réformes libérales approuvées par les Cortès; en cas contraire, il serait à redouter que le mécontentement soulevé déjà par le changement survenu dans la direction du gouvernement prît des proportions dont la monarchie n'aurait pas à se louer. Le parti républicain est bien vif encore et pourrait faire des siennes.

En Angleterre, le ministère Salisbury ne se trouve pas, lui aussi, sur un lit de roses. A la chambre des communes, l'opposition a réussi à lui infliger un échec à propos de l'*alcoolic bill*, et se montre de plus en plus acharnée et hardie, tandis que dans le camp ministériel la discorde a pénétré. En dehors du parlement l'opinion publique se montre disposée à se rapprocher du parti de M. Gladstone; l'élection de Barrow, où le candidat gladstonien, M. Duncan, a battu les candidats conservateurs et unionistes est très significative à ce sujet. Les libéraux ne cachent pas leur joie des résultats qu'ils sont en train d'obtenir; mais, selon nous, de ces résultats à reprendre le pouvoir il y a encore loin, d'autant plus que lord Salisbury, avant de l'abandonner, ne manquerait pas de tenter le dernier effort en faisant appel au pays.

Quoi qu'il en soit, nous tenons à constater la situation pas mal difficile où se trouve maintenant le cabinet conservateur et il n'est pas douteux que les désordres dont la capitale du royaume est maintenant le théâtre sont une nouvelle arme fournie par le sort à ses adversaires.

Mais nous tenons à constater encore la situation tout à fait différente du cabinet Crispi en Italie. La chambre s'est séparée vendredi soir, après avoir approuvé avec une concorde que l'opposition accuse de servilisme tous les projets de loi que le gouvernement lui a soumis. Les plus importants de ces projets de loi sont, outre les budgets, celui pour la création de l'institut de crédit foncier, celui pour les institutions de bienfaisance, la loi pour un nouveau concours de l'État en faveur de la capitale, et les modifications à apporter dans le fonctionnement des banques méridionales. Le conflit qui avait surgi entre le sénat et la chambre des députés sur le premier projet de loi mentionné, vient d'être tranché, la chambre ayant approuvé presque toutes les modifications du sénat, et celui-ci ayant sanctionné à son tour quelques-uns des points

sur lesquels la chambre a maintenu, en les adoucissant, ses idées primitives.

Maintenant la question est de savoir si lorsque le sénat aura voté les lois qui lui sont soumises, la chambre sera dissoute, ou si le président du conseil préférera tenir une autre session en automne pour mener à terme les lois qui n'ont pû être approuvées encore. Nous croyons que la première hypothèse est la plus probable, soit parce que les projets de loi restés en suspens ne sont pas nombreux ni d'une grande importance, soit parce que nous ne voyons pas pourquoi le travail législatif du printemps prochain devrait être interrompu par la période des élections générales.

X.

BULLETIN DES LIVRES

Georges Renard: *Les princes de la jeune critique.* (Librairie de la *Nouvelle Revue*, Paris, 1890). — Après les *Maréchaux de la chronique* de M. Victor Joge voici les *Princes de la jeune critique* de M. le prof. Georges Renard. D'abord, un étonnement, car ces études sont consacrées moins aux princes de la jeune critique, qu'aux princes de la critique contemporaine: la jeune critique c'est Émile Hennequin, Édouard Rod, Paul Desjardins, Théodor de Wyzewa, J. H. Rosny, Charles Morice et d'autres, tandis que la critique officielle, si je peux parler ainsi, de la *Revue des Deux Mondes*, du *Temps*, des *Débats*, du *Figaro* est précisément écrite par ceux que M. Renard étudie, par MM. Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière, Anatole France sans compter qu'il est incertain que M. Ganderax écrive encore de la critique et qu'il est probable que M. Bourget n'en écrira plus. Quoi qu'il en soit, ces études fort intéressantes sont précédées d'une préface un peu longue: (« Que voulez-vous? je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte » dit spirituellement l'auteur) en laquelle M. Renard expose son idéal du critique. La liste des qualités qu'il requiert est longue, je ne les discuterai pas, je remarquerai seulement que comme il était à prévoir, M. Renard lui-même ne les possède pas toutes et que son livre n'en est pas plus mauvais pour cela, au contraire. « Au fond, ce qu'il y a d'intéressant chez Renard c'est que c'est un satirique » me disait un des princes de la jeune critique dont il est précisément question dans ce volume. J'ai trouvé la remarque si bonne que je n'ai pas hésité à vous la répéter assez indiscrètement je le crains. Un satirique, n'est-ce pas, écrit ordinairement des satires. Or ces études n'en sont-elles pas? Vous savez qu'une satire n'est pas nécessairement désagréable, il suffit que le ton en soit sarcastique et mordant. Or, M. Renard, écrit-il autrement, même en ses chapitres les plus admiratifs, ceux sur M. Lemaître, sur M. France? (voir pa-

ges 5, 11, 13, 20, etc., 134, 136, etc. Et je crois inutile de mentionner bien longuement les pages si injustes, qu'il a consacrées à M. Ferdinand Brunetière. Je tiens à répéter qu'à cette heure M. Brunetière est un des critiques les plus éclairés, les plus instruits. On a toujours profit à le lire et sans faire grand étalage il est vrai de sa bienveillance pour les dilectants, il est un des seuls qui ait cherché à comprendre les théories de M. Mallarmé; il n'a pas réussi, pas mieux que nous, mais était-ce sa faute? Et puis il avait cherché. Enfin, certes, je reconnais et déplore le style de M. Brunetière, je crois l'avoir assez montré ailleurs, mais cela n'empêche pas que je préfère ses *qui*, ses *que* un peu lourds, il est vrai, aux perpétuels ô et âh de M. Renard. Le vers de M. Brunetière est somme toute infiniment correct. Ce qui précède n'infirme pas, d'ailleurs, la valeur de l'ouvrage de M. Renard. Ce livre est plein *de mots qui emportent le morceau*, il est amusant comme un roman, il est spirituel comme du Voltaire, il est à lire et à relire.

ERNEST TISSOT.

Berthe Vadier: *Au pays de fantaisie*, scènes de marionnettes. Genève, A. Cherbuliez, éditeur. (Librairie Fischbacher, Paris, 1890. — Les trois comédies de pupazzi que contient ce coquet volume forment une sorte de trilogie où se déroule l'histoire de Pierrot et de Colombine, depuis l'aube de leurs amours jusqu'à leurs mésaventures dans l'île de Robinson. Les scènes sont bien troussées, le dialogue en vers octosyllabiques gracieux, pimpants, bien rimés, est vif, gai d'une gaieté de bon goût, spirituel de cet esprit très français qui n'exclut pas le bon sens. Ce livre charmant plein d'excellente morale, ce qui ne gâte rien, se vend au profit de l'érection du buste d'Henri-Frédéric Amiel, le poète penseur; il a donc un double titre au succès que nous osons lui prédire.

Édouard Delpit: *Chaîne brisée.* (Calmann-Levy, Paris, 1890).— L'égoïsme le plus vil, le plus aride, mis en présence du dévouement le plus pur, le plus profond, voilà le tablean que l'auteur a su dépeindre d'une façon saisissante. Le romancier semble avoir pris à tâche de démontrer la vérité de l'aphorisme suivant lequel la femme ne pourrait être qu'ange ou démon, Edith ou Fernande Le contraste qui en résulte est trop profond, trop radical, pour être vrai; la distance qui sépare ces deux personnages est trop considérable pour être possible et leurs rôles respectifs nous semblent quelque peu outrés, pas assez humains. Nous ne saurions en dire autant d'Andérie qui est le portrait fidèle du cœur blasé, desséché, éteint mais où il est toujours possible malgré tout de faire jaillir sous les cendres une étincelle d'amour vrai, noble et puissant. Quant aux qualités intrinsèques de ce roman, nous ne nous répéterons pas, car ce n'est pas le premier roman de M. Delpit qui nous a vivement intéressés, nous dirons seulement qu'il renferme des pages débordantes de sentiments doux, tendres et délicats et de vertus incomparables.

Ernest Legouvé: *Comédies et drames.* Tome troisième. (Paul Ollendorff, Paris, 1890). — Nous avons déjà eu l'occasion d'admirer le talent dramatique du brillant acadé-

micien, sa souplesse d'esprit, sa vigueur de pensée, sa jeunesse de cœur, sa plume élégante et caustique, son habileté remarquable qu'il déploie dans des scènes bien menées, et dans le choix de ses personnages si naturels et parfois d'un comique désopilant. Bataille de dames - Une séparation - Médée - Miss Suzanne - éveillent un intérêt vif et soutenu. La littérature dramatique française vient ainsi de s'enrichir d'un volume de plus.

Cesare Rossi : *Versi.* (A. Fabbri, Trieste, 1890). — Il y a là des vers d'une puissance de vibration remarquable qui vont droit au cœur, des mots facétieux, gravés bien plus qu'écrits, une imagination docile, un esprit sérieux et un sentimentalisme de bon aloi. Ce volume de poésies ne manque pas de saveur et d'originalité.

Dr Ph. Tissié : *Les rêves.* (Félix Alcan, Paris, 1890). — Cet ouvrage ne manquera pas d'intéresser le légiste, le psychologue et le médecin, car il ne s'occupe pas seulement de la formation des rêves dans les sommeils naturels, maladif et hypnotique, mais il établit l'influence du rêve sur la pensée et l'imagination et sur les actes accomplis à l'état de sommeil et à l'état de veille ; il montre, en outre, le rapport intime existant entre le sommeil et les rêves, les hallucinations, le dédoublement de la personnalité, l'auto-suggestion, la suggestion et le rappel des mémoires. C'est une série d'observations fort intéressantes et d'où l'auteur tire des conclusions quelque peu hardies et qui seront d'un précieux secours à ceux qui s'occupent d'études psychologiques.

P.-J. Stahl : ***Magasin illustré d'éducation et de récréation.*** (J. Hetzel et Cie, Paris).

Sommaire du n. 613 (1er juillet 1890):

César Cascabel, JULES VERNE.

Le secret du Mage, ANDRÉ LAURIE.

Le centenaire des bataillons scolaires en Suisse, RENÉ LACKER.

Kitty et Bo, histoire de deux bébés, par J. LERMONT.

Les jeunes aventuriers de la Floride, J.-F. BRUNET.

Semaine des enfants, par UN PAPA - 9 dessins.

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 626 (15 juin 1890)

TEXTE. — Les ouvrages de peinture, sculpture et gravure exposés au Champ-de-Mars, par Paul Leroi - Rue Trompette, n° 6, à Saint-Germain-en-Laye (suite), par Léon Gauchez - Salon de 1890 (suite) par Félix Naquel - Jules Dupré (fin), par A. Hustin - Notre bibliothèque, par Paul Leroi.

GRAVURES HORS TEXTE. — Le moulin, eau-forte de L. Gaucherel, d'après le tableau de Jules Dupré - Retour au bercail, eau-forte de Karl Bodmer - Le relais (Provence), dessin d'Étienne Martin, d'après son tableau.

GRAVURES DANS LE TEXTE. - Débardeur du port d'Anvers - Souffleur de verre, de Constantin Meunier, d'après ses bronzes exposés au Champ-de-Mars - Environs de Jarnac (Charente), de Ferdinand Attendu, d'après son pastel - Portrait de madame Tessandier, de Mlle Amélie Beaury-Saurel (Salon de 1890) - La chambre de Dupré, à Tendu ; - Un

mendiant de Tendu, croquis de Cabat - Types du Berry (1834), de Jules Dupré; — Croquis, par Jules Dupré (1834).

Sommaire du n.627(1er juillet 1890):

TEXTE. — Salon de 1890, par Félix Naquet - Ulysse Butin, par Abel Patoux - Notre bibliothèque, par Emile Molinier.

GRAVURES HORS TEXTE. — La vache échappée, eau-forte de H. Martin, d'après Julien Dupré - Rain and wind, a swollen burn at Shandon, eau-forte originale de J. C. Robinson - Portrait, dessin de Knighton Warren, d'après sa peinture - L'Ecot, dessin de Charles E. Wilson, d'après le tableau de George Morland. (South Kensington Museum de Londres).

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Esquisse pour un monument à François Rude, dessin de L. Le Riverend, d'après le groupe en bronze de Christophe (Salon de 1890) - Mme la comtesse de Voğüé, dessin de M. G. Coutan, d'après le buste en cire de Mme Coutan (Salon de 1890) - Chanteurs de rues, tableau d'Ulysse Butin (Salon de 1868) - Croquis et autagraphes d'Ulysse Butin - Repasseuse, dessin d'Ulysse Butin, d'après Mme Ulysse Butin - Plaque de reliure émaillée, représentant le « Christ de gloire », (collection Spitzer). Gravure extraite de l'Œuvre de Limoges.

Livres reçus:

De la maison C. Chiesa et P. Guindani, de Milan (successeurs Galli):

PAOLO LIOY, *Alpinismo* (1 volume 1890).

De la Galileiana, de Florence:

MARCO WAHLTERCH, *Antropobistica generale, ossia la vita dell'anima e del corpo nella condizione sana, inferma e convalescente* (1 vol. 1890).

De la maison Guillaume et Cie, de Paris:

J.-A. DE SAINT-ANDRÉ, *La question des monopoles - Les poudres et salpêtres - Conférences documentaires* (1 vol. 1890).

De la maison Hetzel, de Paris:

VICTOR HUGO, *Hans d'Islande.*

IDEM, *Le roi s'amuse.*

(2 vol., édition définitive d'après les manuscrits originaux).

De l'Akademische Verlagsbuchhändlung von J. C. B. Mohr-Freiburg:

L. QUIDDE, *Deutsch Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* (1 volume 1890).

De A. Hartleben's Verlag, Wien, Pesth, Leipzig:

EMIL KANTE, *Grundsätze für den Alschluss von Eisenbahn Tariscartellen.*

De la maison Orell Füssli et Cie, de Zurich:

A travers la Hongrie:

1er fascicule, de Vienne à Budapesth;

2e fascicule, d'Oderberg à Budapesth;

3e fascicule, de Vienne, Oderberger et de Budapesth dans le Haut-Tatra.

De la maison Ernest Kolb, de Paris:

PAUL MARGUERITTE, *Amants*, roman (1 vol. 1890).

De la maison P. Monnerat, de Paris:

CHARLES FUSTER, *Sonnets* (1 volume 1889).

De la maison Alphonse Lemerre, de Paris:

JULES BARBEY D'AUREVILLY, *Les œuvres et les hommes – Les poètes* (1 vol. 1889).

De la maison Perrin et Cie, de Paris:

MATHIAS MORHARDT, *Hénor*, poème (1 vol. 1890).

Brochures reçues:

ALESSANDRO PEDROLINI, *Notizie bibliografiche intorno a Marco Wahltuch.*

GIUSEPPE ALLIEVO, *Lombroso e Wahltuch, ossia fisiologismo e filosofia.*

ANGELO VALDARNINI, *Esposizione critica del sistema filosofico di Marco Wahltuch.*

EMILIO PRESCA, *Storia militare-cavalleresca.*

AMEDEO BERT, *La pia casa di lavoro di Genova.*

Les Directeurs:
A. FANTONI.
D. MELEGARI.

Le Gérant:
ALESSANDRO SCAMUZZI.

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,

Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE*.

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie	Trübner & C°, libraires à Londres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & C°, libraires à Londres.
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.

REVUE

INTERNATIONALE

MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VIIme ANNÉE

TOME VINGT-SIXIÈME — IVme LIVRAISON

15 Août 1890

SOMMAIRE:

BUREAUX

ROME	PARIS
51, Corso Vittorio Emanuele, 51	6, Rue de la Michodière, 6

PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie	Fr.	30 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger	»	35 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . .	»	42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & Cie, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

LA POLITIQUE COLONIALE DE LA FRANCE

I.

C'est un fait admis aujourd'hui que les Français sont peu aptes à la colonisation et parmi eux les hommes les plus compétents en cette matière déplorent que malgré l'extension de son empire colonial, la France n'en tire que peu de profit, tandis que ces possessions sont, au contraire, une lourde charge pour ses finances et pour son armée. Mais, tout en constatant ce fait, il ne faut pas oublier qu'il n'en a pas été toujours ainsi et que pendant plus d'un siècle les possessions d'outre-mer de la France ont été égales sinon supérieures à celles de l'Angleterre. Dès le XIVe siècle les hardis marins de la Normandie et de la Bretagne traversaient les océans pour rapporter les riches produits de l'Afrique et de l'Asie; des négociants normands avaient des établissements à Elmina, Fanta, Cormontin et d'autres points du continent noir, bien avant qu'aucun marin anglais n'eût visité ces parages. Les guerres malheureuses du règne de Charles VI et les grands combats sous Charles VII arrêtèrent ce premier essor de la colonisation. Quand recommencèrent les expéditions à la côte d'Afrique, les Normands y trouvèrent les Portugais installés en maîtres. En 1503, le capitaine Paulmier de Gonneville doubla le Cap et revint à Dieppe avec les épices de Malacca et le bois d'ébène de Madagascar. Les frères Parmentier, en 1528, débarquèrent à Sumatra, visitèrent les Moluques et les Maldives. Jacques Cartier, de Saint-Malo, remontait le Saint-Laurent jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui Montréal, hissa le drapeau français à Terre-Neuve et y établit les pêcheries qui aujourd'hui forment la richesse de cette île. Dénis de Monfleur reconnut

la côte du Brésil. Néanmoins la France n'entra point tout d'abord dans la lutte coloniale ouverte par la découverte de l'Amérique: la raison en fut d'abord d'un côté les guerres extérieures, civiles et religieuses. François Ier et ses successeurs occupés à de stériles guerres d'ambition perdaient en Italie leur temps et leurs ressources et jusqu'au règne réparateur de Henri IV supprimaient avec toutes les horreurs du fanatisme les Huguenots, qui seraient devenus l'élément le plus prospère de la colonisation. De l'autre côté, une grande pierre d'achoppement fut la fameuse bulle papale de 1496 par laquelle Alexandre VI partagea le nouveau monde entre l'Espagne et le Portugal et qui par conséquent en excluait toutes les autres puissances.

Des États protestants comme la Hollande et l'Angleterre pouvaient ignorer cette bulle et la ligne de démarcation qu'elle traçait, en déclarant que l'évêque de Rome n'avait aucune autorité pour disposer de ces contrées lointaines, mais le roi très-chrétien qui se proclamait fils aîné de l'Église ne pouvait pas en faire autant. François Ier, il est vrai, demanda qu'on lui montrât l'article du testament d'Adam qui l'excluait de l'Amérique, mais ce n'était qu'une boutade spirituelle; en outre, l'Espagne à cette époque était encore assez forte pour maintenir son privilège. C'est ainsi que sous Charles IX elle détruisit complètement un établissement français dans la Floride, brûlant les maisons et pendant les colons. On considérait déjà comme un succès que Henri IV dans le traité de Vervins (1598) avec l'Espagne eût réussi à introduire un article secret, constituant la soi-disant « ligue des amitiés, » d'après laquelle au delà d'une ligne tirée des îles Canariennes à l'ouest « tout serait à la force, » c'est-à-dire qu'il était permis aux bâtiments français de lutter dans cette zone pour y exercer le commerce, sans que l'Espagne pût réclamer à Paris pour les pertes qu'elle éprouverait dans les rencontres avec sa marine, stipulation qui ne fit qu'encourager la course des marins français.

Néanmoins, quelques progrès furent faits sous ce grand roi. La Ravardière et Rasily reconnurent la Guyane et en prirent possession au nom de la France. En 1608, Champlain reprenant la route ouverte par Cartier remonta de nouveau le Saint-Laurent et fonda Québec, des colons affluèrent, des villes furent fondées, les bases de la Nouvelle-France étaient jetées dans le Canada.

Ce ne furent que Louis XIII et Richelieu qui, simultanément avec le commencement de la décadence espagnole, donnèrent une base

solide à la politique coloniale de la France. Il est vrai que l'intolérance religieuse en exclut l'élément qui en obtenant la liberté du culte aurait été le plus apte à la colonisation. Déjà le plus grand Français de son époque, l'amiral Coligny, avait essayé à diverses reprises de fonder des colonies au Brésil et dans la Floride, mais lui-même étant retenu en France par les luttes religieuses, ces tentatives échouèrent misérablement; même plus tard on empêcha la colonisation protestante; on voyait trop dans les Huguenots le parti politique, on craignait leurs sympathies pour les rivaux protestants de la France. A part cela, le système colonial de Louis XIII était excellent et obtint les plus grands succès. Les premières tentatives, il est vrai, ne furent pas heureuses; la « Compagnie de la nacelle de Saint-Pierre fleurdelisée» et la « Compagnie de Morbihan, » simples sociétés de spéculation, firent banqueroute. Richelieu vit alors qu'il fallait procéder autrement. Son principe était que l'État devait abandonner la colonisation à l'initiative privée, mais qu'il fallait l'encourager par des privilèges donnés aux compagnies formées dans ce but. Le roi nomma le gouverneur, mais sous la condition de ne pas se mêler des affaires commerciales et de la vente des terrains; aux compagnies appartenait l'administration et la juridiction; elles pouvaient construire des fortifications, armer en course, etc. Mais leur tâche principale était d'attirer des colons et on la leur facilitait par des clauses de leurs chartes. Le gouvernement déclarait à cet effet que la noblesse et le clergé seraient admis à commercer dans les colonies sans préjudice des privilèges de leur classe en France, que les apprentis qui avaient travaillé un certain temps aux colonies seraient regardés comme passés maîtres à leur retour, surtout par l'institution des « engagés, » d'après laquelle les travailleurs qui s'y rendaient comme colons seraient entretenus pendant trois ans aux frais de la compagnie, qui après devait leur fournir des lots de terrains suffisants pour nourrir une famille.

Plusieurs de ces compagnies échouèrent, mais les avantages offerts par les chartes en firent toujours naître de nouvelles. C'est ainsi que l'établissement au Canada put reculer ses limites dans tous les sens autour des grands lacs et sur le cours des fleuves, sa compagnie obtint le monopole du commerce des pellisseries, Terre-Neuve, Saint-Pierre et Miquelon furent occupés, Belain d'Esnambuc de 1625 à 1635 fit de même dans les Antilles pour Saint-Christophe, la Martinique, la Guadeloupe et Marie-Galante; on mit le pied à

Saint-Domingue; en 1443, Pronis prit possession au nom de la France de Madagascar.

Après avoir subi un certain ralentissement dans les premières années du règne de Louis XIV, la colonisation prend un nouvel essor sous le ministère de Colbert. La Salle et Yberville pénètrent le long du Mississipi et constituent sous le nom de Louisiane une nouvelle et immense province française. A l'exception des territoires entre la mer et les Alléghanies, depuis la pointe de la Floride jusqu'au cap Breton, la France dominait l'Amérique septentrionale jusqu'aux montagnes Rocheuses. L'amiral d'Estrées élargit par plusieurs annexions le territoire sénégalais.

Colbert fit naître deux puissantes compagnies. Celle des Indes Occidentales acquiert aux Antilles Les Saintes, la Désirade, Grenade, Sainte-Lucie, Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Sainte-Croix, la Dominique et Tabago et affermit la domination française à Saint-Domingue. Déjà avant le ministère de Colbert, Flacourt avait annexé les Mascareignes, dont les deux plus importantes Réunion et Ile de France devinrent le quartier général des corsaires français, qui dans le XVIIIe siècle firent tant de tort au commerce britannique. L'autré compagnie, celle des Indes Orientales, prend pied aux Indes, par la création de comptoirs à Surate (1663), Ceylan et San Tomé (1677) et par la fondation en 1683 de Pondichéry et de Chandernagor. Pondichéry, temporairement conquis par les Hollandais, fut restitué par la paix de Ryswick (1697) et en 1704 comptait déjà 40,000 habitants; elle devint le point de départ de la domination française dans l'Hindoustan. L'établissement était si bien fondé que même la désastreuse spéculation de Law, auquel le gouvernement confia imprudemment les intérêts de la compagnie, ne le mina point. Un de ses agents, Dumas, le défendit avec succès contre les Mahrattes et noua de bonnes relations avec les princes indigènes. Mais c'est son successeur qui devint le vrai héros français dans les Indes et qui pendant longtemps lutta avec succès contre la concurrence des Anglais qui à cette époque ne possédaient que Bombay et Madras. Fils d'un négociant, Dupleix commença par développer le commerce de l'intérieur. Mal soutenu par la compagnie et même destitué, il devint en 1730 directeur à Chandernagor, il employa sa grande fortune personnelle à y faire revivre le commerce, fit de cette place un comptoir florissant et établit des relations avec les principales villes de l'intérieur; les avantages obtenus firent apprécier ses qualités

par la compagnie qui en 1741 le nomma gouverneur général de l'Inde française.

L'empire du Grand Mogol était alors en pleine dissolution, le schah de Perse venait de prendre et de piller Delhi, les Mahrattes ravageaient le Dekkan, la guerre de succession d'Autriche ayant éclaté, la marine anglaise enleva tous les navires français qu'elle rencontra et menaça Pondichéry. Dupleix ne se découragea pas, il amena des princes hindous à se tourner contre Madras et à neutraliser les forces anglaises; enfin La Bourdonnais arriva avec une forte escadre et dispersa la flotte anglaise. Après quelques hésitations il se rendit au désir de Dupleix en assiégeant Madras, qui se rendit en 1746; il promit pourtant de restituer la ville moyennant une rançon de 9 millions. Dupleix refusa de reconnaître cette capitulation comme contraire à ses ordres. La Bourdonnais furieux fit arrêter ses commissaires et se laissait acheter par les Anglais pour un million et bientôt après son escadre fut détruite par un ouragan. Revenu en France il fut arrêté, passa trois ans à la Bastille et quoique enfin acquitté mourut peu après. Dupleix, après son départ, s'était rendu à Madras en annulant la capitulation; avec une force minime son lieutenant Paradis dispersa une grande armée indienne qui s'avança pour s'emparer de la ville. Cette bataille de San Tomé annonçait la conquête de l'Inde entière par une puissance européenne. Mais Dupleix n'était soutenu ni par les directeurs de sa compagnie, spéculateurs timides, ni par son gouvernement absorbé par la guerre continentale. L'Angleterre mieux avisée envoya une escadre de 30 navires et 8000 hommes aux Indes pour reprendre Madras. Dupleix dut se retirer sous les remparts de Pondichéry; l'amiral anglais l'y suivit et assiégea la place, mais malgré ses forces supérieures il fut forcé de se retirer avec de grandes pertes.

Cette victoire donna à Dupleix un immense ascendant. Il aurait pu expulser les Anglais de l'Inde si on lui avait envoyé des renforts suffisants, mais à la paix d'Aix-la-Chapelle les plénipotentiaires français admirent pour l'Hindoustan le *statu quo ante bellum*, ce qui entraînait la perte de Madras. C'était un amer mécompte pour le courageux gouverneur, pourtant il résista. Manquant de troupes européennes, il conçut l'idée d'une armée indigène, armée et exercée à l'européenne, mais commandée exclusivement par des officiers européens. Ce système par lequel aujourd'hui l'Angleterre domine son empire indien est donc dû au génie de son grand rival.

Le colonel Malleson dans son *Histoire des Français dans l'Inde* le reconnaît franchement: « On admire beaucoup et on cite souvent l'Angleterre pour avoir résolu ce grand problème de gouverner à quatre mille lieues de distance, avec quelques centaines d'employés civils et quelques milliers d'employés militaires, ses immenses possessions de l'Inde. S'il y a quelque nouveauté, quelque hardiesse et quelque génie politique dans cette idée, il faut reconnaître que l'honneur en revient à Dupleix et que l'Angleterre, qui en recueille aujourd'hui le profit et la gloire, n'a eu qu'à suivre les voies que le génie de la France lui avait ouvertes. »

A force d'habileté et de persévérance Dupleix arriva à imposer son autorité directe ou indirecte au plus riche tiers de l'Hindoustan; son bras droit le marquis de Bussy battit les Mahrattes et conquit un royaume de 17,000 milles, dont Mazulipatam devint la capitale. Mais, chose incroyable, tandis que Dupleix conquiert un empire pour la France, la compagnie et le gouvernement non seulement ne le secondent pas, mais entravent son action. Ni l'une ni l'autre ne comprirent ses projets grandioses; dans la compagnie Dupleix avait des ennemis personnels, jaloux de ses succès, Louis XV songeait bien plus à ses maîtresses qu'à l'Hindoustan et ne voulait à aucun prix de guerre avec l'Angleterre. A Londres on le savait fort bien et menaçait d'une rupture si l'on n'arrêtait pas les conquêtes de Dupleix; le gouvernement fut assez misérable pour faire savoir à la compagnie qu'elle ferait bien de rappeler le gouverneur, les directeurs obéirent en nommant un de ses ennemis comme son successeur, lequel s'empressa de faire avec le gouverneur anglais la paix que Malleson qualifie de « honteuse au dernier degré. Godeheu sacrifia avec connaissance de cause les fondements d'un empire franco-indien, excité par l'indigne besoin de défaire tout ce qu'avait fait son prédécesseur. » Il refusa même la reconnaissance des comptes parfaitement en règle de Dupleix dont la compagnie refusa d'admettre les créances sous prétexte qu'elles n'avaient pas été vérifiées par le conseil de Pondichéry. Un procès qu'il intenta à la compagnie fut arrêté par un ordre du roi, et le plus grand citoyen français du XVIIIe siècle mourut dans l'indigence.

Poussé à bout par les exigences de l'Angleterre, le gouvernement français enfin se détermina à la rupture et chargea le comte de Lally-Tollendal d'attaquer les établissements anglais dans l'Inde, mais ce soldat hardi qui avait fait ses preuves à Fontenoy ne connaissait pas le pays et ne savait pas traiter avec les indigènes, ce

qui était d'autant plus important que la situation était devenue fort précaire et que le seul officier capable de Dupleix, Bussy, se maintenait avec peine contre les Anglais. Guidés par le génie du jeune Clive, ils avaient conquis le Bengale et pris Chandernagor. Lally voulait le reprendre à toute force et faute d'attelages réquisitionna des Hindous sans distinction de caste pour les travaux de siège, mettant ainsi contre lui ses seuls alliés possibles. De plus, il commit la faute impardonnable de rappeler Bussy; la conséquence fut la perte de Mazulipatam qui fit disparaître le drapeau français du Dekkan, le siège de Madras par lequel Lally espérait se rattraper, échoua, les Anglais à leur tour assiégèrent Pondichéry qui fut prise le 16 janvier 1761. L'éclipse française en Inde était complète, Lally paya sa défaite de sa tête; à son retour on lui fit un procès et il fut décapité; tout ce que la France sauvait du naufrage dans la paix de Versailles de 1763 était la restitution de Pondichéry sous la condition de démanteler cette place.

La guerre d'indépendance des États-Unis offrit une dernière chance de rétablir le prestige français dans l'Hindoustan. Le sultan de Mysore Hyder-Ali avait conçu une grande admiration pour Dupleix; il avait suivi son exemple, organisant une armée sous des instructeurs européens; il conquit Canara, Calicut et la plus grande partie de la côte du Malabar et offrit son alliance à la France pour expulser les Anglais de Madras. Ces ouvertures ne furent que mollement reçues par le cabinet de Versailles, mais enfin il résolut d'envoyer en Asie le bailli de Suffren avec des renforts sérieux et une escadre de cinq vaisseaux et deux frégates. Suffren réussit à fortifier le cap, possession de ses alliés les Hollandais, de battre la flotte anglaise devant Madras, de reprendre Pondichéry et d'entrer en relation avec Hyder-Ali, auquel il envoya un corps auxiliaire. Il eut encore le dessus dans les batailles navales du Provédien, de Négapatam et de Gondelour; le drapeau français se relevait en Inde, lorsqu'à son désespoir il apprit qu'un armistice entre l'Angleterre et la France était conclu, qui bientôt fut suivi par la paix de Versailles de 1783. La pusillanimité du gouvernement au lieu de profiter des victoires de Suffren se contenta de réclamer le rétablissement de Pondichéry, Chandernagor et quelques autres petits comptoirs. Hyder-Ali fut abandonné à ses propres ressources. C'était la fin des glorieuses campagnes, conduites par des hommes de génie, mais neutralisées par la triste politique d'un gouvernement en pleine décadence; les secours envoyés aux États-Unis ont

conquis leur indépendance, mais les exploits de Lafayette ne profitèrent guère à la France; on ne comprit pas que c'était en Asie qu'il fallait battre les Anglais. La même politique amena la perte de la Nouvelle-France dans l'Amérique du Nord, où encore l'Angleterre fut son héritière.

II.

Nous avons dit qu'au commencement du XVIII[e] siècle la France possédait la plus grande partie de ce continent autant qu'il était connu; son drapeau y couvrait plus de territoire que ceux de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Hollande réunies; les pêcheries seules de Terre-Neuve étaient d'une valeur incalculable, en fournissant aux catholiques du monde la plupart du poisson salé dont ils ont besoin. La paix d'Utrecht (1713) arracha à la France cette colonie florissante, ainsi que l'Acadie sur la terre ferme; par le traité de Versailles de 1763, la France céda à l'Angleterre le Canada proprement dit avec toutes ses dépendances, à l'exception des îlots de Saint-Pierre et de Miquelon.

L'empire colonial français à la veille de la révolution se réduisait aux Antilles, énumérées ci-dessus, à la Louisiane, la Guyane, l'Ile de France et la Réunion, et les quelques comptoirs des Indes. C'était la conséquence de la misérable politique de Louis XV, qui, dirigée par des motifs dynastiques, par de faibles ministres et par les intrigues d'une Pompadour, enveloppa la France dans des guerres continentales malheureuses, suivies de paix ignominieuses en défaisant tout ce que les prodiges de valeur et d'intelligence de ses grands capitaines avaient acquis à la mère-patrie. Une opinion publique n'existait pas à cette époque en France, Dupleix ne fut nullement soutenu dans les avanies que la plus grande ingratitude lui infligea; et si Voltaire, par un sentiment de justice, prit fait et cause pour lui, il ne comprit pas plus ses projets grandioses et la part que la France en aurait pu tirer. Son ignorance en ces matières était au contraire extrême. Ne disait-il pas, en apprenant la perte du Canada, en haussant les épaules: « Quel bruit pour quelques arpents de neige! »

Un observateur impartial ne saurait s'empêcher de regretter

que tant d'énergie ait été dépensée en pure perte. Les colonies françaises au XVIIIe siècle étaient florissantes; pour obtenir de bons résultats économiques on traitait les indigènes avec douceur et on évitait ainsi les conflits intérieurs. Sous Louis XIV la noblesse, le clergé et la haute finance s'associaient avec ardeur aux entreprises coloniales, et malgré quelques déboires en retiraient de grands bénéfices; bien que la politique religieuse intolérante de ce monarque empêchât les Huguenots d'y émigrer, les colons affluaient; tous ceux qui se sentaient de l'énergie et de l'initiative allaient aux colonies et y firent fortune. La France couvrit de ses essaims les îles et l'Amérique septentrionale. Et ce que les Français fondaient était solide. En raison de l'autonomie, de l'activité, de l'énergie individuelle auxquelles se prêtait l'ancien régime des compagnies, les colonies que l'on créa y prirent si profondément racine, que, malgré la mauvaise politique du gouvernement, elles survécurent après avoir été perdues pour la mère-patrie. La population française du Canada qui, lors de la cession, était de 60,000, est arrivée au nombre de 1,298,929; elle a conservé ses mœurs, sa langue, sa religion, de sorte qu'Alexis de Tocqueville en 1834 y retrouva la France de l'ancien régime; l'Ile de France, aujourd'hui la colonie anglaise de Mauritius, a fait de même. Dans la république de Saint-Domingue la langue française est restée officielle. Et malgré toutes ces pertes d'outre-mer la France en 1785 tira de ses colonies pour 250 millions de produits tropiques (de Saint-Domingue seule pour 193 millions de sucre), et y exporta pour 150 millions.

La Révolution renversa tout ce qui était resté de l'édifice colonial; confondant les redevances que les anciennes compagnies touchaient en raison des terres distribuées par ses soins avec les droits féodaux, dont la France demandait alors l'abolition, on priva d'un coup les propriétaires coloniaux du revenu d'un capital dont les tenanciers primitifs avaient bénéficié, on supprima les redevances sans que la Révolution ait jamais payé à leurs titulaires ce qu'on leur avait promis comme indemnité. En faisant de la sorte table rase on porta un coup très sensible aux colonies et Robespierre répondit à leurs plaintes par le mot fameux: « Périssent plutôt les colonies qu'un principe ! » Les guerres malheureuses de l'époque révolutionnaire achevèrent la ruine des possessions d'outre-mer, le reste des possessions de l'Hindoustan fut tout de suite occupé par les Anglais, l'Ile de France fut conquise en 1805 par l'Angleterre, la Louisiane vendue aux États-Unis. Napoléon, il

est vrai, conçut à plusieurs reprises le dessein de reprendre la grande politique de Dupleix. L'expédition d'Égypte visait à s'emparer du chemin de l'Inde, il avait noué des relations avec Tippou-Saïb, le fils et le successeur de Hyder-Ali, mais la bataille d'Aboukir mit fin à ce projet. Plus tard il combina avec l'empereur Paul Ier de Russie une campagne qui devait conduire une armée franco-russe aux bords de l'Indus, mais le czar fut assassiné avant que le plan gigantesque reçût même un commencement d'exécution. Après la paix de Tilsitt il s'entendit avec l'empereur Alexandre sur un projet semblable; il conclut une alliance avec le schah de Perse et y envoya le général Gardane afin d'étudier les voies et les moyens pour conduire un corps expéditionnaire à travers l'Asie antérieure. Ce plan ne réussit pas davantage. La discorde se mit entre les deux empereurs, parce que Napoléon refusait obstinément d'abandonner Constantinople à la Russie, mais surtout après la bataille de Trafalgar qui anéantit les flottes française et espagnole, il n'avait plus de ressources navales, les Anglais dominaient la mer et Wellington écrasa la résistance de Tippou-Saïb.

D'ailleurs, la politique conquérante de Napoléon Ier embrassait trop de pays pour que ses projets d'Orient pussent avoir des suites sérieuses. Au moment critique avant la campagne de Russie, l'amiral anglais Duckworth força le passage des Dardanelles et M. Stratford Canning amena la Porte, alors en guerre avec la Russie, à conclure le traité de Bucharest, par lequel la Russie gagnait la Bessarabie et avait les mains libres pour se tourner contre l'envahissement de la France et de ses alliés. Aux traités de 1814 et de 1815 l'Angleterre, désormais la grande puissance coloniale, consentit à rendre à la France quelques-unes de ses colonies antérieures, encore sous la condition que les villes françaises en Inde ne seraient jamais fortifiées.

En 1815, le grand empire colonial de Louis XIV était donc réduit aux possessions suivantes: Martinique, Guadeloupe, Désirade, Marie Galante, Saint-Martin, Saint-Pierre et Miquelon, Cayenne, Pondichéry et quelques autres petits districts dans l'Inde, la Réunion, et quelques postes au Sénégal. Ce ne fut qu'avec la conquête de l'Algérie que la France rentra dans l'action coloniale; le protectorat de Tahiti (1842) était sur le point d'amener un conflit avec l'Angleterre et cette île ne fut définitivement acquise qu'en 1880. En 1843-44 on occupa les îles Marquesas, Nossi-Bé, Mayotte, Sainte-Marie et sur la

côte ouest africaine Gabon. La révolution de février apporta une rude secousse aux colonies des tropiques par l'abolition immédiate de l'esclavage avec une indemnité tout à fait insuffisante des colons. Napoléon III suivant l'exemple de l'Angleterre supprima le vieux système d'isolement. La loi du 3 juillet 1861 donna aux colonies françaises le droit: 1° d'importer des marchandises étrangères avec les mêmes droits d'entrée que payaient celles de France ; 2° d'exporter leurs produits pour tous les pays étrangers et sous tout pavillon; 3° de se servir des bâtiments étrangers pour le commerce avec une surtaxe, qui fut supprimée en 1849. Le sénatus-consulte du 1er juillet 1844, accorda à la Guadeloupe, à la Martinique et à la Réunion, possédant une représentation indépendante dans leurs conseils-généraux, le droit de fixer elles-mêmes leurs tarifs de douane, réforme malheureusement incomplète, la majorité des conseils-généraux étant formée par des fonctionnaires et des militaires, contraires à l'indépendance des colonies de la mère-patrie. Pour l'Algérie un nouveau tarif fut établi, admettant en franchise de droit tous les produits français à l'exception du sucre et fixant des droits modérés pour les produits étrangers. Sous l'Empire les possessions coloniales subirent un accroissement considérable, quoique Napoléon dans ses expéditions d'outre-mer ne recherchât que la gloire et n'eût pas d'idée claire sur la valeur économique de ses conquêtes, comme le prouve abondamment l'aventure mexicaine. En 1853 la Nouvelle-Calédonie, en 1862 Obock sur la mer Rouge, en 1868 quelques points sur la côte ouest de l'Afrique furent acquis et le territoire du Sénégal fut considérablement agrandi. La conquête la plus importante fut celle de la Cochinchine en 1862, fortifiée par le protectorat sur Cambodja. Tel était l'état colonial de la France lors de sa grande défaite de 1871.

III.

On conseilla au prince de Bismarck de se faire céder aux négociations de Versailles quelques-unes des petites colonies françaises, telles que Gabon, Pondichéry, etc., qui auraient pu devenir importantes pour l'Allemagne simplement comme dépôts de charbon pour sa marine; mais le chancelier à cette époque ne voulut pas entendre

parler de possessions coloniales. La France, s'étant rétablie économiquement des suites de ses calamités, commença à tourner ses regards vers les régions lointaines, pour y regagner ce qu'elle avait perdu en Europe. M. Gabriel Charmes s'exprima à cet égard dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (1er nov. 1883) de la manière caractéristique suivante : « Refoulé sur le continent européen, voyant se dresser en face de lui l'épaisse, l'impénétrable masse germanique qui l'écrasait, qui comprimait toutes ses ambitions, le peuple français a regardé plus loin et s'est aperçu que sur d'autres continents encore libres existaient des contrées où il avait exercé jadis une grande influence. » C'est dans cet esprit que l'expédition contre le Tonkin fut entreprise, que le protectorat sur Tunis et une partie de Madagascar fut établi, qu'on pénétra du Sénégal vers le Niger, qu'on incorpora Ogowe au territoire de Gabon et qu'on acquit un vaste domaine sur le Congo par l'activité de M. de Brazza.

Néanmoins, en tenant compte des sacrifices que ces acquisitions ont coûté et des résultats obtenus, on ne saurait considérer comme un succès les accroissements des possessions coloniales de la France. La politique coloniale demande des buts déterminés et une exécution conséquente. Ses fruits ne mûrissent que lentement; elle ne peut donc être poursuivie avec succès que par des gouvernements indépendants des petites passions de la politique journalière, qui puisent dans leur force le courage de s'opposer aux intrigues et à l'égoïsme des partis comme des individus. Même en Angleterre les secousses parlementaires ont fait beaucoup de tort à la politique coloniale; chaque passage de Gladstone au pouvoir marque une défaite du prestige britannique en Asie et en Afrique; mais en France toute tradition nationale stable manque vis-à-vis des intérêts des partis. La politique coloniale devient, comme un député l'a dit à la chambre, « une série d'actes de faiblesse et de coups de force ». Ainsi Gambetta pour de simples motifs de parti, fit rejeter le crédit de 10 millions que le ministère Freycinet demanda pour la coopération avec l'Angleterre en Égypte en 1882, somme minime qui pourtant aurait suffi pour assurer le condominat de la France sur le Nil; par contre on se précipita dans l'Asie orientale dans un conflit qui a coûté plus des 300 millions et des milliers d'hommes.

Dans cette lutte du Tonkin on n'a jamais mesuré la portée ni les moyens nécessaires. Après la mort du hardi explorateur Rivière on résolut de le venger et de rétablir l'honneur du drapeau français. Cette action commença par le rappel du gouverneur énergique et

expérimenté M. L. de Villers de Saïgon pour le remplacer par un jeune préfet de Saint-Étienne, qui ne savait rien du pays. On rêva les plus grandes choses. Le *Journal des Débats* du 11 novembre 1883 déclara qu'il s'agissait de reprendre la politique indienne de cent ans auparavant, lorsqu'un Français de génie (Dupleix) luttait avec l'Angleterre pour l'empire des Indes; aujourd'hui le théâtre était plus à l'est, comprenant l'Indo-Chine du cap Saint-Jacques jusqu'à la frontière chinoise. Et on entreprit de fonder un tel empire avec 8000 hommes. Pour ne pas effrayer le pays et pour ne pas perdre la majorité à la chambre en demandant les moyens nécessaires pour une grande campagne, on s'avança timidement, demandant de faibles crédits, qui étaient épuisés avant qu'ils ne fussent votés, et on fit la guerre avec un contingent si insuffisant, que des contre-coups furent inévitables. Au lieu d'envoyer sur-le-champ 15,000 hommes, on en envoya 20,000 en quatre échelons, dont chacun ne servit qu'à remplir les lacunes de ses prédécesseurs. On voulut conquérir le Tonkin pour ouvrir le Yunnan au commerce français et on traita comme « quantité négligeable » la Chine qui pouvait toujours fermer l'accès au Yunnan. Dupuis avait signalé le fleuve Rouge comme la grande route pour le sud de la Chine et il se trouva que ce fleuve avait un courant d'eau beaucoup trop faible pour le transport des marchandises. Après s'être brouillé avec la Chine on lui laissa le temps d'armer, après on dévasta ses côtes, on détruisit ses arsenaux et on maintint naïvement que ce n'était pas la guerre, mais bien « un état de représailles », invention de M. Challemel-Lacour, inconnue au droit international, qui n'admet comme représailles que des actes isolés, mais pose comme principe que dès que l'adversaire résiste il y a guerre. L'Angleterre fut du même avis et défendit l'approvisionnement des bâtiments français dans ses colonies asiatiques et la France fut amenée à rétablir le fameux blocus de riz, défendant l'exportation du riz comme contrebande, tandis que le droit des gens classe les vivres parmi les choses qui ne sont jamais soumises à la contrebande.

La fin de cette guerre, occasionnée par la soi-disant rupture du traité de Tientsin du 11 mai 1884 et qui avait coûté 240 millions, fut le simple rétablissement de ce traité sans indemnité aucune. M. Ferry qui arrogea à la France comme grande puissance le droit « de haute police » sur des races inférieures, a prononcé lui-même le jugement le plus acerbe sur cette politique en disant: « Les événements ont conduit la politique beaucoup plus que la politique n'a

conduit les événements. »[1] Quant à l'annexion des provinces au sud de la Chine, l'Angleterre joua le *praevenire* par l'incorporation de Birma dans son empire indien et les espérances d'un grand commerce à l'intérieur ne se sont point réalisées. En outre, les radicaux ont fait beaucoup de tort à l'influence que la France exerçait jusqu'à nos jours en Orient comme puissance catholique, influence démontrée par le nom de Francs que les Orientaux donnent à tous les étrangers. Ce prestige fondé par François Ier et favorisé par la curie romaine allait en quelques parties jusqu'à une sorte de protectorat sur tous les catholiques, comme la France se l'arroge encore en Chine, quoique cette prétention n'ait aucune base légale. Même la Convention envoya des secours au Liban pour défendre les Maronites, et Gambetta, tout anticlérical qu'il fût, reconnut la nécessité de conserver « la clientèle catholique de notre pays. » M. de Freycinet par contre promit à la gauche de laïciser cette influence.

Un autre côté faible de la politique coloniale est que les fonctionnaires que l'on envoie aux colonies ne sont pas élevés pour leur vocation. On semble les choisir au contraire parmi les déclassés et les gens sans aveu ; l'administration d'outre-mer dépend dans les moindres détails de l'autorité centrale et cette dépendance est encore poussée plus loin par les lignes de vapeurs transatlantiques. Les députés des colonies qui ont le droit d'en élire, se mêlent de toutes les affaires dans leur intérêt personnel, et l'établissement d'un conseil supérieur des colonies, dans lequel les délégués d'une colonie votent sur les affaires des autres, dont ils ne savent rien, a mis le comble à la confusion.

Les gouverneurs sont nommés d'après des intérêts de parti et changent continuellement. De 1843 à 1861 le Sénégel en eut dix, parmi lesquels le général Faidherbe seul resta en charge quatre ans. Un habitant de cette colonie dit à cet égard:[2] « Les gouverneurs défilent avec une rapidité effrayante et très souvent l'un s'applique à défaire ce que l'autre a péniblement édifié. Dans le courant de 1882, le Sénégal a vu se succéder trois gouverneurs; le personnel roule de colonie en colonie; quand quelqu'un commence à connaître le pays, on le change. » L'administration est étroitement bureaucratique. M. Paul Leroy-Beaulieu a écrit à ce sujet:[3] « Tous nos règle-

[1] Discours du 25 février 1884.
[2] Note adressée à M. Duclerc par un Sénégalais. Bordeaux, 1882.
[3] *Journal des Débats* du 21 juillet 1881.

ments sont d'une lenteur et d'une rigueur qui, dans une contrée neuve, chez des peuples primitifs sont intolérables. Les préjugés des hommes de loi empêchent une quantité de réformes en les transportant en Afrique; nous retardons à la fois le développement de la colonisation et nous y choquons inutilement des habitudes des populations indigènes. » Le même journal déclare (12 nov. 1883): « Nous le devons à notre passion pour la centralisation administrative, héritage pernicieux de la révolution et de l'empire, qui a suffoqué toute ambition personnelle chez nous, si nos négociants et nos colons ont perdu cette hardiesse et cette originalité de vues dont nous avons donné tant de preuves aux XVIIe et XVIIIe siècles. »

En 1886, M. de Freycinet, comme président du conseil, a bien rendu quelques décrets, d'après lesquels chaque colonie française doit obtenir une organisation indépendante conforme à ses intérêts; mais peu de temps après il fut renversé et on n'a plus entendu parler de la réalisation de ses intentions. Pour les possessions de l'Inde orientale on a créé une administration centrale sous un gouverneur-général civil, avec un lieutenant-gouverneur en Cochinchine, deux résidents généraux pour Cambodja et pour le Tonkin et un résident supérieur à Annam, mais cela n'a servi qu'à augmenter le nombre des fonctionnaires. Le plus fort exemple du manque d'intelligence avec lequel on traite les affaires coloniales est peut-être le décret du 11 novembre 1883 qui soumet les indigènes de la Cochinchine au code civil. [1] Les titres I-III sont peu changés, mais au titre IV le législateur parle non en ordonnant, mais comme un professeur qui voudrait instruire en matière juridique les Annamites. On en donna comme motif que cette forme laisse plus de liberté aux tribunaux que des prescriptions précises et qu'il serait aussi téméraire d'en édicter dans « des matières qui ne nous sont pas bien connues. » Ainsi, après que la France a possédé la Cochinchine pendant vingt ans, on avoue qu'on ne la connaît pas et on traite les Annamites comme des étudiants français pour les faire participer aux bienfaits de la civilisation. Ce régime au fond abandonne les indigènes à eux-mêmes au lieu de leur donner les avantages de l'éducation dont ils ont besoin. Par contre, elle met sous tutelle les Européens au lieu de les laisser faire. La conséquence est que les négociants, les armateurs et les fabricants français qui

---

[1] Le *Journal officiel*, en publiant ce document, a en outre plusieurs fois confondu le code civil avec le code pénal.

veulent faire des affaires avec les colonies s'adressent au pouvoir central et attendent de lui toute initiative. L'empire colonial français qui compte 25 millions d'hommes n'est pas rattaché à la mère-patrie par des intérêts de commerce et de civilisation, mais uniquement par la politique et par la puissance militaire de la première et quelque peu par les missions religieuses.

Le baron Hübner qui dans son ouvrage intéressant: *A travers l'empire britannique,* fait le plus grand éloge de l'administration de l'Inde britannique qui gouverne 250 millions d'hommes par une bureaucratie absolue, mais intelligente et soigneusement préparée à sa vocation, s'exprime sur les colonies françaises de la manière suivante: « On y trouve des négociants et des boutiquiers français, hommes en général fort estimables, mais dont les affaires sont relativement peu importantes. Les produits de l'industrie française y paraissent, mais arrivent généralement par des maisons étrangères. A part de ces marchands on rencontre partout le cuisinier, le restaurant, le perruquier français et la veuve espagnole qui ne fait jamais défaut, mais dont le berceau n'est pas aux rives du Manzanares, mais sur la Cannebière de Marseille ou au quartier Bréda de Paris. Outre cela, il n'y a que deux sortes d'émigrants français: comme volontaires les missionnaires et les sœurs de charité, et d'autre part les déportés pour Cayenne ou pour la Nouvelle-Calédonie. Je ne veux pas dire que les régions conquises par les Français n'aient aussi une grande importance; mais ce ne sont pas des colonies, dans le sens de pays d'outre-mer, cultivés et civilisés par des Européens. Ce sont simplement des territoires et des royaumes conquis, administrés par un gouverneur avec beaucoup de fonctionnaires et de soldats. On y trouve l' « Hôtel du gouvernement, » le « Palais de justice, » une caserne énorme, un grand hôpital et un cimetière. Dans l'hôpital les sœurs de charité soignent les malades français jusqu'à ce qu'elles soient atteintes elles-mêmes par la fièvre. On n'y trouve pas autre chose. »

Toutes les colonies françaises, à l'exception de la Nouvelle-Calédonie et de l'Algérie, sont situées dans la zone tropique, et par cette raison ne sont pas propres à l'émigration. La première est presque exclusivement une colonie pénitentiaire, institution d'une valeur douteuse qui est l'objet de l'hostilité ouverte de l'Australie, craignant la contagion des déportés et qui coûte plus que les prisons, parce que, à l'honneur de la France, on ne maltraite pas les prisonniers, comme la Russie le fait avec les exilés de la Sibérie,



dont M. Kennan, dans son livre devenu célèbre, nous a dévoilé les horreurs. Mais la colonisation de l'Algérie aussi est restée faible jusqu'à présent. D'abord, c'était une simple conquête fort longue à faire, vu la résistance indomptable d'une population guerrière et fanatiquement musulmane, mais même lorsque la domination française y fut définitivement établie en 1847, on ne favorisa pas l'émigration en Algérie, de peur d'abord d'irriter de nouveau les indigènes, puis de laisser devenir trop fort l'élément étranger. En 1848, il est vrai, on crut que l'on pourrait résoudre la question sociale par la colonisation de l'Algérie; le *Moniteur* assura que : « Terre de perdition sous la monarchie, c'est une terre promise sous la république. Les citoyens qui vont s'y rendre n'auront, pour ainsi dire, qu'à la frapper du pied pour en faire sortir des moissons. » L'expédition entreprise à cet effet coûta 50 millions et aboutit à un fiasco complet. En 1857, le gouvernement impérial offrit un libre passage en Algérie à 80,000 personnes; 70,000 retournèrent en France. En 1871, l'assemblée nationale offrit aux optants de l'Alsace-Lorraine 100,000 hectares en Algérie. 900 familles en profitèrent dont l'établissement coûta 6 millions; près de la moitié de ces émigrants était revenue après deux ans. Le système des concessions de terres n'a non plus donné des résultats satisfaisants, on en a donné 29,455 qui ont coûté à l'État 59,836,000 francs, soit par tête 2031 francs. La moindre partie des concessionnaires sont des colons, mais ils laissent cultiver leurs champs par des indigènes. En 1883, le gouvernement, qui possède encore 800,000 hectares de champs et 1,155,000 hectares de forêts, proposa d'en ôter aux indigènes 4,700,000 en les expropriant moyennant une indemnité de 50 millions pour favoriser la colonisation en grand et pour former une armée coloniale de ces gens désespérés par l'expulsion de leur patrimoine! un plan qui, il est vrai, échoua tout d'abord par son outrecuidance.

Sous le gouverneur actuel, M. Tirnan, l'Algérie a incontestablement fait des progrès. Jusqu'en 1884 les chemins de fer ont monté de 1235 kilomètres à 2355; le bétail de 11 à 17 millions de têtes; les vignes de 28,000 à 103,000 hectares; leur revenu de 280,000 francs à 2.8 millions. On propose de favoriser la viticulture, en offrant 20 hectares de terres publiques à chaque colon effectif français qui n'en possède pas autant. Néanmoins, il reste beaucoup à faire par la canalisation et l'exploitation rationnelle des forêts; le gouvernement en possède 267,000 hectares de chênes de liège, dont 87,000 seulement sont exploités; il ne faut pas oublier

que l'Algérie, dont la population aujourd'hui n'atteint pas 4 millions, en nourrissait de 15 à 20 millions à l'époque la plus florissante de la domination romaine. En 1888, la population française de l'Algérie était de 250,000 sur 3 millions et demi d'indigènes et d'autres Européens. De ces 250,000 on en compte 46,775 dans l'armée, 35,113 sont fonctionnaires de toute espèce, 16,200 employés de chemins de fer; en tout la population civile productive n'excède pas 100,000, dont la plupart appartient aux petits métiers. La mortalité est de 29 par mille, en France de 22; les naissances sont plus nombreuses que dans la mère-patrie (33.3 vers 26), mais la mortalité des enfants est plus grande. A côté des Français on compte 189,000 Européens étrangers, 94,030 Espagnols, 33,506 juifs naturalisés, 26,322 Italiens, etc.; dans la province d'Oran il y a 90,000 Espagnols et 60,000 Français; la population indigène que l'on désirait réduire s'est accrue; elle était de 2,125,000 en 1872 et de 2,842,000 en 1881, de sorte que l'on peut dire qu'après soixante ans l'Algérie encore aujourd'hui appartient à la France, mais non pas aux Français. On ne saurait méconnaître que la puissance méditerranéenne de la France a été grandement fortifiée par la possession de l'Algérie, surtout après l'établissement du protectorat sur la Tunisie et que la colonie est un marché important pour l'industrie française, quoique sur l'importation totale, 234.9 millions, il n'y en ait que 154.5 à peine qui soient de provenance française dont bon nombre encore est d'origine belge, allemande et suisse qui, à leur embarquement à Marseille, est enregistrée comme française. Économiquement, la colonie n'a été jusqu'à présent qu'une source de pertes; la conquête a coûté trois milliards, les frais d'administration y compris l'armée sont de 50 millions par an, le déficit est permanent et a chancelé depuis 1882 entre 4 millions et demi et 14 millions et demi. C'est pourquoi M. de Laveleye a dit: « La France avait un moyen de faire payer cher à l'Allemagne la conquête de l'Alsace, en lui cédant en même temps l'Algérie. »[1]

La Tunisie a certainement fait des progrès sous le protectorat français, on y a construit 930 kilomètres de routes, les forêts sont mieux administrés, des écoles ont été fondées, le budget est en équilibre et le port de Biserta est précieux pour la flotte française. Néanmoins ce pays ne rapporte rien à la France et coûte beaucoup; il n'y a outre les soldats et les fonctionnaires que quelques cen-

---

[1] *Des causes de la guerre en Europe*, p. 55.

taines de Français, vis-à-vis de 15,000 Italiens. L'exportation de France se montait en 1889 à 21.3 millions, dont une grande partie était de provenance étrangère; l'exportation pour la France n'était que de 8 millions malgré une bonne récolte, mais beaucoup de produits sont exportés de Bona en Algérie parce que pour ceux de la Tunisie les droits élevés d'entrée français subsistent.

Le bilan des autres colonies n'est pas plus favorable; quoique le commerce avec la mère-patrie soit favorisé de toute manière et celui des autres pays grevé par des droits différentiels, l'importation des produits étrangers prévaut. Le fret de Liverpool à Saïgon est de 40 fr. par tonne, de Marseille 80, du Havre 120 fr. Si on voulait prohiber l'importation étrangère, comme on l'a demandé en France, les bateaux à vapeur anglais et allemands ne trouveraient pas de cargaison pour aller, ils devraient donc demander le double fret de retour, ce qui renchérirait le riz, la soie, etc. simplement pour procurer des bénéfices à quelques fabricants français.

De l'exportation totale française de 3246 millions en 1887, les colonies sans l'Algérie n'absorbent que 67.1 millions, l'Angleterre 822, la Belgique 480, les États-Unis 271, l'Allemagne 316, la Suisse 216, l'Italie 192; même la république Argentine avec 143.7 millions, achète le double à la France que ses colonies, l'Algérie exceptée. Le Sénégal importe pour 7 millions de produits français, sur une importation totale de 17.5 millions et coûte sans l'administration, la garnison et les subventions de chemin de fer, 3,610,000 fr. par an. Au Annam l'importation était: en 1888, de 436.2 millions, dont 8,290,000 fr. revenaient à la France; en Cochinchine la relation est de 59.6 à 7.2 millions, en Guyane de 32.1 à 5 millions, à la Réunion de 26.9 à 7.8 millions. Encore faut-il dire qu'une grande partie de l'importation française consiste dans les fournitures pour les troupes, les fonctionnaires et les constructions publiques. L'exportation de riz de la Cochinchine était en 1888 de 42 millions, dont un demi million fut envoyé aux ports français, tandis que 35 millions furent absorbés par la seule colonie de Hong-Kong.

A Gabon, où les produits étrangers payent un droit différentiel de 60 p. c., il est arrivé, en 1883, 50 bâtiments allemands, 34 britanniques, 12 français. Le grand commerce dans presque toutes les colonies est dans les mains des Anglais et des Allemands, la culture est arriérée. Dans un article instructif sur la politique coloniale (*Nouvelle Revue*, 1er juillet 1885), M. Villers estime le profit tiré de toutes les colonies à 80 millions au plus, les frais

annuels d'administration et de garnison à 200 millions, et les intérêts des dépenses pour l'acquisition à 322 millions, de sorte que, déduction faite du profit, il resterait un passif de 422 millions.

IV.

Les causes de cet insuccès sont dues d'un côté, comme nous l'avons mentionné, à la mauvaise administration; nulle part nous ne voyons une tentative intelligente de cultivation, dont la Hollande a donné l'exemple le plus brillant à Java, en élevant les indigènes au travail productif; dans la période de 1792 à 1840 les anciennes traditions colonisatrices dont nous avons parlé plus haut se sont complètement perdues, l'esprit routinier et bureaucratique qui supprime toute initiative domine partout. Mais la cause principale est que la France manque de cet excédant de population qui est la condition première de la colonisation. La France depuis 1815 offre l'exemple d'un grand développement de la richesse et d'un mouvement de décroissance continuel de la natalité. Sa population était: en 1821 de 30,471,875, en 1881 de 37,672,048, en 1886 de 38,218,903. L'accroissement était donc de 7,447,028 sur un territoire à peu près égal, la perte de l'Alsace-Lorraine étant égalée par l'accession de la Savoie et de Nice. Cette augmentation est d'autant plus faible si on la compare avec celle d'autres États, comme l'Allemagne et la Grande-Bretagne, surtout en tenant compte de l'immigration qui en 1881 montait à 2.97 p.c. de la population, 1,124,531 âmes, et d'une émigration minime qui en dix ans, de 1878 à 1887, n'était que de 26,000.[1] En France, de 1872 à 1884, l'accroissement était de 2,114,000; en Allemagne de 5,744,000 (par an 0.33 et 0.71 p. c.). La cause en est principalement le nombre restreint des enfants, dans lequel le principe du partage égal des héritages et le morcellement du sol entre pour beaucoup. L'excédant des naissances sur les décès, qui dans une situation normale s'accroît d'année en année, a diminué en France. Il était:

---

[1] La consolation de M. Legoyt: « Chez les nations qui entourent la France ce sont les hommes, chez elle ce sont les idées qui émigrent. Cela suffit à sa grandeur et à sa juste influence » (*L'émigration européenne*, 1841, p. XXXI), nous paraît assez maigre.

en 1872	178,934
1875	105,310
1878	98,241
1879	96,647
1884	78,974
1885	87,667
1886	52,616
1887	54,536
1888	44,772

tandis qu'en Allemagne il était: en 1884 de 522,083; en 1885 de 530,135; en 1886 de 512,395; en 1887 de 605,155. Le nombre des décès a quelque peu diminué dans les deux États. Il était en France: en 1884 de 904,070; en 1887 de 885,727; en Allemagne, de 1,271,855 et de 1,220,406. La diminution dans les naissances a donc été non seulement relative mais absolue. Le nombre des naissances était en 1826, sur une population de 31 millions, 992,266; en 1846, sur 35 millions et demi, 965,866; en 1856, sur 36 millions, 952,116. Ce nombre montait en 1860–63 à un peu plus d'un million, pour retomber en 1876 à 966,682 sur 36 millions et demi; en 1885 à 914,482 et en 1888 à 822,639. En vingt ans l'accroissement naturel de la population est tombé de 0.50 à 0.17 pour cent. Le nombre des mariages était de 1864 à 1868 en moyenne de 300,803; de 1874 à 1878 de 290,854; en 1880 de 279,046; en 1884 de 289,555; en 1886 de 277,060; en 1888 de 274,848. En Angleterre on compte 8.5 mariages sur 100 habitants, en France 7.5. Ce qui est plus important c'est le nombre limité des enfants. De 1800 à 1805 il était encore de 3.93 par famille; il est tombé depuis 1855 à 3.03. Sur 160 mariages on en compte 10 sans enfants, tandis que le nombre des enfants naturels, d'après M. Lagneau, membre de l'Académie de médecine, est monté en soixante ans de 5 à 8.5 pour cent. De plus, ce faible accroissement est très inégalement distribué sur les diverses parties du territoire: 29 des 88 départements accusent une décroissance positive; la population du Calvados, par exemple, diminue d'année en année, en d'autres contrées telles que la Sologne, les Landes, la région des Alpes, etc., on se plaint du manque de bras pour la culture. Malgré la plainte générale que l'agriculture manque de bras à cause de l'immigration dans les grandes villes, la population de plusieurs d'entre elles comme de Saint-Étienne a diminué. Même Paris qui exerce une si grande force d'attraction n'a augmenté de 1881 à 1886 que de 75,527 têtes, tandis que Berlin dans cette même période s'est accru de 191,679. La capitale prussienne en 1865 avait 702,000 habitants, Paris 1,820,000; en 1885, ces chiffres étaient de un mil-

lion et un tiers et de deux millions et un tiers. L'Allemagne a 21 villes de plus de 10,000 habitants, la France 11.

On ne saurait contester qu'une augmentation lente de la population et son accroissement très accusé de la richesse a certains avantages. La France qui, à ce qu'on calcule, fait deux milliards d'économies annuelles en moyenne, a moins de têtes improductives à nourrir. En Allemagne deux personnes de plus de quatorze ans ont à soutenir un enfant en bas âge; en France seulement trois. En Allemagne, le nombre des enfants au-dessous de quinze ans montait à un tiers de la population, en Angleterre même à un peu plus, en France à un quart, ce qui fait une grande différence dans la distribution des forces de travail, la part de chaque habitant du revenu total devenant ainsi plus considérable. Mais de l'autre côté ce mouvement de décroissance de la natalité a de grands inconvénients. « Que deviendra la France, s'écrie M. P. Leroy-Beaulieu, en deux siècles, si les Allemands, les Anglais, etc., continuent à s'augmenter si rapidement comme ils le font maintenant? Elle tombera au rôle d'une puissance de second ordre! »[1] La puissance d'un État et même son indépendance dépend beaucoup du nombre des hommes capables de porter les armes; on peut même dire que dans notre siècle démocratique, si le nombre n'est pas le seul élément de puissance, il devient de plus en plus le principal. « Sparte a péri par le manque d'hommes, » écrivait Polybe, appréciateur très compétent de la décadence grecque, et si la France par sa richesse est en état de supporter les dépenses de ses armements énormes mieux que des pays moins riches, elle se repentira plus que les autres du grand nombre de forces enlevées à la production. Avant tout, un pays avec une si minime augmentation de la population n'a pas cet excédant sur lequel repose le succès de la colonisation; au contraire la forte immigration étrangère en France prouve que l'accroissement de la population est moindre que celui des moyens de subsistance, qui justement attirent les étrangers. Des écrivains français qui admettent ces faits, conseillent, comme le fait M. Caffarel, d'envoyer au moins les déshérités et les déclassés en Algérie, en Cochinchine ou au Sénégal, [2] mais ce n'est pas cette crapule de la nation qui forme de bons colons. Cette raison inverse de la population lentement croissante et de la richesse se développant fortement est de date récente.

---

[1] *Journal des Débats* du 21 juin 1881.
[2] *Les colonies françaises*, 1880, p. 6.

Certes la France du XVIIe et XVIIIe siècles ne souffrait pas d'un excès de population, il y avait par les abus de l'ancien régime beaucoup des forces productives qui ne trouvaient pas un emploi rémunérateur dans la mère-patrie, mais elles le trouvaient au dehors. L'ancien régime ne connaissait pas le partage forcé des héritages, il avait à côté du droit d'aînesse la liberté testamentaire; les familles avaient beaucoup d'enfants et c'étaient eux qui fondaient la Nouvelle-France du Canada, de la Louisiane et des Antilles.

Le but des politiques de la révolution était de détruire l'ancienne société, et c'est pourquoi ils introduisirent le partage forcé; en morcelant les grandes terres de l'État, du clergé et de la noblesse on créa une foule de petits propriétaires qui, malgré la banqueroute de l'État, bientôt accrut le bien-être de la majorité des paysans d'une manière étonnante. Elle donna à la France la force de supporter les guerres continuelles de l'empire et lui permit de se relever de ses défaites, mais ce régime amoindrit la fécondité des mariages, car le père de famille ne peut affaiblir les conséquences du partage forcé que par la dot des femmes et la limitation de sa progéniture. Les colons français au Canada ont conservé leur fécondité et leur force d'expansion; au moment de sa cession il y avait 60,000 Français, aujourd'hui ils sont au nombre de 1,298,929. Tant que ce régime durera en France, le pays n'aura pas de forces suffisantes pour la colonisation; la France aura bien des colonies, mais pas de colons. Or, ce système est tellement entré dans les mœurs qu'il serait aussi difficile de le changer que de déraciner les habitudes bureaucratiques de l'administration et de donner à la politique coloniale cet esprit de suite et l'intelligence nécessaire pour développer les ressources des possessions d'outre-mer. C'est pourquoi le prince de Bismarck en entrant un peu malgré lui dans les voies de la colonisation a déclaré avec raison qu'il n'entendait pas suivre l'exemple de la France, qui fait des conquêtes sans en tirer profit, mais bien celui de l'Angleterre qui, reposant sur l'initiative individuelle, a obtenu de si immenses succès. Ce contraste est en effet frappant et ressortira plus clairement encore d'une étude approfondie des sources de puissance sur lesquelles repose l'édifice de l'empire colonial britannique, étude que nous réservons à un prochain article.

GEFFCKEN.

L'ITALIE JUGÉE PAR LES ALLEMANDS

S'il est un pays qui ait inspiré les écrivains de toute époque, c'est assurément l'Italie. A simplement cataloguer les ouvrages qui ont paru sur l'Italie artistique, sur ses collections merveilleuses et sur les beautés de son sol, on remplirait des volumes, dont les voyageurs contemporains ne se lassent pas d'accroître le nombre. Les impressions individuelles venant incessamment renouveler ce champ d'observation si vaste en lui-même, il en devient, pour ainsi dire, inépuisable. Cependant c'est à un point de vue moins étudié jusqu'à présent que M. P. D. Fischer considère l'Italie dans une brochure que nous avons sous les yeux et que nous allons résumer dans ses principales considérations.

Il n'est question dans ces pages ni de statues ni de tableaux; l'écrivain s'est placé exclusivement au point de vue économique et social, cherchant à rendre compte à ses lecteurs soit des progrès accomplis dans ce domaine depuis 1870, soit de tout ce qu'il reste à faire pour assurer, pour consolider la prospérité du dernier venu parmi les grands États européens. Selon lui, c'est de ce côté que les alliés de l'Italie devraient désormais diriger leur attention, car c'est l'Italie d'aujourd'hui qu'il leur importe de connaître. Ferdinand Gregorovius a fouillé profondément l'histoire de la ville de Rome durant le moyen-âge, Jacob Burckhardt a tracé un tableau lumineux de l'époque de la renaissance: ces deux écrivains ont prouvé de la sorte que le génie allemand est apte à saisir la nature du génie italien jusque dans ses nuances intimes et délicates. Par conséquent la voix à suivre est tout indiquée: poursuivre pour

l'Italie contemporaine l'œuvre inaugurée par Burckhardt et par Gregorovius pour les époques antécedentes.

Cela posé, M. Fischer se met à tracer d'une main sûre, avec le coup d'œil exercé d'un historien rompu à son difficile métier, les grandes lignes des problèmes qu'il s'agit de sonder pour en trouver la solution. Et tout d'abord il s'arrête pour constater avec admiration et non sans surprise l'espace franchi en une trentaine d'années par le jeune État, à partir du jour où éclata la lutte pour la libération du territoire jusqu'à l'époque actuelle, où l'unité nationale est devenue un fait accompli, où matériellement et moralement, les Italiens se sont fondus en un peuple homogène, oubliant les divisions séculaires qui menaçaient de les opposer éternellement les uns aux autres, province contre province, région contre région. C'est à peine si les prévisions d'un Cavour lui-même eussent osé espérer un tel résultat à un si bref délai: une constitution libérale admettant toutes les opinions politiques à participer à la direction de l'État dans la mesure de leurs droits, et cette constitution établissant son autorité incontestée dans la terre classique des conspirations et sectes politiques. Et ce n'est pas tout. Cette nation née d'hier, alanguie pendant des siècles sous la domination étrangère et sous le pouvoir du clergé, en prenant conscience d'elle-même a trouvé l'énergie de se créer une armée qui, en temps de paix contribuera puissamment à la fusion toujours plus complète des divers éléments de la nation et fera l'éducation des générations successives, en attendant l'heure où elle pourrait être appelée à protéger les frontières très étendues du territoire national ou à prendre part à une guerre européenne. Et tandis que ces milices prenaient naissance, les rouages d'une administration régulière et ceux de la justice organisaient leur fonctionnement, un réseau de lignes ferrées s'étendait d'un bout à l'autre de la péninsule, d'anciens ports, Girgenti, Brindisi, Syracuse et d'autres encore, se rouvraient au commerce, l'instruction publique se développait et les finances du jeune royaume, après avoir eu à lutter contre des difficultés inouïes, finissaient par aboutir à des conditions au moins supportables, en attendant mieux.

Ces progrès d'une importance capitale dans le domaine politique ont exercé une influence facile à prévoir sur la situation économique et sociale du pays. La statistique criminelle est en diminution, la mendicité disparaît peu à peu, les basses classes apportent dans leurs relations avec les étrangers une nuance de dignité qu'on n'y

observait point *jadis*; partout le rayon visuel s'est élargi, partout la notion de patrie s'est substitué aux mesquines influences de clocher, naguère toutes-puissantes. Depuis l'abolition des lignes douanières à l'intérieur de la péninsule, l'industrie a pris un vigoureux élan, secondé et soutenu par le réveil de l'activité commerciale; les navires italiens retrouvent les voies que leur trace un passé glorieux dans la Méditerranée, en Orient, vers l'Asie et vers l'Afrique, où ils viennent d'aller planter une colonie sur les rives de la mer Rouge et sur le plateau abyssin.

Jusqu'ici l'éminent publiciste allemand n'a eu à relever que les côtés lumineux du tableau; mais bien que parlant d'une nation alliée de la sienne et à lui personnellement très sympathique, M. Fischer est un juge trop impartial et trop éclairé pour ne pas admettre que ce tableau a aussi ses ombres, des ombres même assez accusées. Ainsi le régime constitutionnel n'a pas été sans susciter en Italie de graves obstacles à l'action de l'État, apportant des retards tout au moins fort regrettables à l'activité qu'aurait pu déployer le gouvernement, entravant des réformes urgentes et dissimulant trop souvent sous des questions d'intérêt secondaire ou personnel les grandes questions relevant des intérêts généraux. Dans ce pays où les grands propriétaires du sol résident rarement sur leurs terres, l'opposition entre la ville et la campagne, entre les *signori* et les cultivateurs de la glèbe entraîne, au point de vue de la politique, des conséquences plus fâcheuses qu'ailleurs. Il suffit de mentionner sous ce rapport les agissements de la *maffia* en Sicile. En outre l'Italie, en tant que pays agricole, est exposée à souffrir tout particulièrement de la concurrence américaine, qui commence à se faire si redoutable pour l'Europe. Puis comme la dernière venue et la moins opulente des grandes puissances de notre continent, la charge de plus en plus onéreuse des armements qui doivent assurer la paix du monde pèse sur elle d'un poids bien lourd. Les dépenses auxquelles le pays n'a pu se soustraire pour la flotte et pour son armée ont entraîné des impôts écrasants, qui compromettent les progrès de l'industrie et de l'agriculture, grevant surtout la petite propriété à un degré à peu près insoutenable. Reste enfin, à la suite de ces problèmes d'ordre économique, celui qui préoccupait si sérieusement le fondateur de l'unité italienne, la question romaine. Le pape n'a point encore renoncé au rétablissement de son pouvoir temporel, il continue à en appeler aux puissances catholiques de l'usurpation dont il est victime, et à se poser en



adversaire de la maison de Savoie en tant que régnant sur l'Italie. *Nè elettori nè eletti*, tel est aujourd'hui encore le mot d'ordre de la curie romaine, et le clergé, fort nombreux et disposant d'une influence considérable sur les classes populaires, n'en use assurément pas en vue de contribuer au bien-être de la nation ou au maintien de l'ordre établi.

I.

Après avoir présenté ces considérations générales, M. Fischer analyse successivement plusieurs ouvrages récents qui lui fournissent des données sur la situation économique de l'Italie contemporaine. Même avant de devenir son alliée politique, l'Allemagne a suivi de tout temps avec un intérêt sympathique la marche des choses dans la péninsule. Des relations étroites ont rapproché pendant des siècles l'histoire des deux nations. Plus que jamais à dater du voyage de Gœthe et du séjour prolongé qu'il fit à Rome, l'art et la science allemands sont venus s'inspirer en Italie et ont ainsi resserré toujours davantage les liens de cordialité qui s'établissent aisément entre cette nation aimable et les hôtes qui la visitent.

En l'entendant affirmer de la sorte dès le début des sentiments de vive sympathie pour la nation italienne, on pourrait être tenté de soupçonner l'écrivain de préventions favorables; on aurait tort toutefois, et l'impartialité évidente des jugements qu'il porte sur la nation alliée, dans l'article qui nous occupe, est précisément ce qui fait la valeur hors ligne de ce travail.

M. Fischer emprunte au livre de M. Sigmund Münz sur l'Italie moderne [1], des observations ayant trait principalement à la capitale du nouveau royaume, et met en regard de cette étude l'Italie contemporaine de M. H. Méreu [2], lequel, selon lui, a vu les choses d'un œil prévenu. Viennent ensuite les ouvrages de M. Werner Sombart [3] et de M. Beauclerc [4], deux études d'économie sociale et

---

[1] SIGMUND MÜNZ, *Aus dem modernen italien studien*, Skizzen und Berichts. Frankfurt a/Mein, 1889.

[2] H. MÉREU, *L'Italie contemporaine*. Paris, 1883.

[3] WERNER SOMBART, *Die römische campagna*. Eine socialökonomische studie, Leipzig, 1868.

[4] W. N. BEAUCLERC, *Rural Italy*. London, 1888.

rurale sur la campagne romaine et sur l'Italie en général, et pour terminer, le livre d'Edmondo de Amicis, *Sull'Oceano* [1], qui complète le tableau de l'état des populations rurales par celui de l'émigration.

M. Sigmund Münz, un jeune savant autrichien, a amassé durant son séjour de plusieurs années à Rome toute une galerie de portraits des personnalités marquantes avec lesquelles ses recherches scientifiques l'ont mis en rapport. Il y a joint ses notes prises au jour le jour, ainsi que des lettres remplies d'actualité, et l'ouvrage né de ces observations accumulées serait digne de porter l'épigraphe célèbre des *Essais de Montaigne:* « Ce cy est un livre de bonne foy », en vertu précisément de ce qu'il y a de spontané et de prime-sautier dans sa composition. L'ouvrage a cependant indubitablement sa note caractéristique: l'écrivain n'a cherché nulle part à déguiser l'intérêt prépondérant qu'éveille en lui l'Église romaine et la pompe de ses cérémonies, non point qu'il se rattache à des opinions ultramontaines, car il s'exprime au contraire en disciple de la liberté de conscience, en défenseur convaincu des libertés politiques. Il est préoccupé des institutions ecclésiastiques surtout au point de vue de la lutte que les esprits chargés de la direction du jeune royaume ont à soutenir contre le chef de la religion catholique. Du reste, cette sympathie pour la papauté, en tant que manifestation historique de premier ordre, cette acceptation de l'importance et du pouvoir de la curie romaine, est un trait commun à nombre de penseurs allemands, en dépit d'opinions parfois fort hérétiques. Leur hérésie ne les empêche nullement de payer un tribut d'admiration à la profonde connaissance des hommes, à la justesse du coup d'œil politique, à l'organisation merveilleusement complète sur laquelle repose la domination ecclésiastique du « serviteur des serviteurs de Dieu. »

Ces penseurs voient dans le souverain pontife non point le vicaire de Jésus-Christ, mais le chef d'un innombrable clergé, discipliné, manœuvré avec une adresse consommée. Dans son *Histoire de la Papauté,* Ranke relève l'infinie variété de types que présentent les portraits des hommes appelés à ceindre la tiare l'un après l'autre, et fait remarquer comment cette souveraineté élective permet au sacré-collège de compléter ou de corriger par le choix d'un successeur les lacunes qui peuvent avoir marqué tel ou tel pontificat,

---

[1] EDMONDO DE AMICIS, *Sull'Oceano.* Milano, 1889.



tout en demeurant scrupuleusement fidèle à l'idée fondamentale de la suprématie du saint-siège. C'est ainsi, sans nul doute, que le conclave qui proclama le cardinal Pecci s'est appliqué à donner à Pie IX un successeur aussi fermement décidé que lui à faire triompher les intérêts de la curie, mais plus habile que ce pontife à dissimuler ses fins sous les dehors de l'urbanité courtoise et de la sagesse mondaine. M. Fischer se plaît à constater les succès qui ont couronné ce choix. Il montre l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie venant à composition tour à tour sur des questions qui avaient dégénéré du temps de Pie IX en conflits gros de menaces.

« Toutefois, ajoute-t-il, ces voies de conciliation, Léon XIII n'a pas cru devoir les adopter vis-à-vis de l'Italie. Sans marquer au jeune royaume, à la personne et à la famille du monarque, aux hommes d'état qui l'assistent de leurs conseils l'antagonisme blessant que leur témoignait son prédécesseur, il n'a cependant porté aucune modification à la politique de Pie IX à l'égard de l'Italie. Dès les débuts de son pontificat il a déclaré solennellement que renoncer à ses prétentions sur la ville de Rome équivaudrait pour l'Église à l'abdication finale; il insiste sur la nécessité qu'il y a pour le pape à disposer de moyens coërcitifs en tant que souverain temporel, et se considère par conséquent comme lésé dans les droits et privilèges découlant de sa charge spirituelle, jusqu'au jour où il aura reconquis la possession de ses États, de son armée, de son territoire. Il persiste, ainsi que son prédécesseur, à se regarder comme prisonnier au Vatican, et, à son exemple, il lance de temps en temps du haut de sa prison dorée des pastorales et des allocutions, prenant l'univers à témoin des torts infligés à la curie et appelant les fidèles à les venger. Ces protestations n'ont pas empêché le gouvernement italien de prendre pied à Rome, au cours des vingt années qui se sont écoulées depuis l'entrée des Italiens par la brèche de la Porta Pia. Ce gouvernement poursuit sans relâche la tâche ardue de transformer la ville des papes en une résidence appropriée au siège d'un grand état moderne; rien ne l'arrête, pas plus les jaculatoires irritées de la curie que les lamentations des fervents admirateurs du passé, qui voient à regret disparaître et s'effacer le charme indicible qui émanait jadis de ces localités. Il y a eu sans contredit plus d'un essai mal réussi, plus d'une rénovation malheureuse, cependant on serait mal venu à contester aux Italiens le droit de pourvoir, à Rome comme ailleurs, aux exigences de l'installation de l'État, aux besoins matériels de la vie de chaque

jour. Ils ont fini par se décider à passer purement et simplement à l'ordre du jour sur cette « question romaine » qui troublait le monde il y a vingt-cinq ans, et que la curie, avec toute l'habileté diplomatique dont elle dispose, s'efforce incessamment de soulever à nouveau. A en croire l'homme énergique qui dirige aujourd'hui la politique de l'Italie, il n'existe plus désormais de question romaine aux yeux des Italiens.

« Avec le sicilien Crispi, l'Italie méridionale voit pour la première fois un de ses enfants placé à la tête des affaires dans le nouveau royaume. Il est arrivé au pouvoir depuis tantôt deux ans et demi, — longue durée pour un ministère dans ce pays ! — et si les Italiens septentrionaux, les Piémontais surtout, ont consenti à se plier aussi longtemps sous sa direction, il faut voir là une preuve irrécusable, non seulement de la fusion survenue entre les diverses parties constitutives de la nation, mais encore de la vigueur et du savoir-faire du ministre-président. » Ce n'est pas le lieu de continuer ici la biographie abrégée de cet homme d'état, que les lecteurs de la *Revue* ont pu suivre ici même dans tous ses détails.

Personne n'ignore non plus qu'au nombre des hommes qui ont trouvé place dans les conseils de la couronne, il en est qui conspiraient jadis avec Mazzini. Les Italiens comprennent et approuvent ces choix; ils y voient le témoignage de la part importante prise par la dynastie nationale au grand drame de la libération de la patrie. A leurs yeux, la participation d'anciens révolutionnaires, d'anciens républicains à l'administration régulière des affaires du royaume, est un gage d'ordre et de sécurité intérieure, un témoignage de l'estime générale et méritée que le chef de l'état a su conquérir dans ces terres jadis si cruellement morcelées, déchirées par les luttes intestines. Plus encore, la monarchie est devenue pour ces révoltés d'autrefois le gage de l'indépendance nationale. Désormais ils font la sourde oreille aux incitations de certaines têtes chaudes, comme il s'en trouve en tous pays, et volontiers répondraient par le mot de Giusti: « Oui, créons quelques centaines de républiques en miniature, sur le modèle de Saint-Marin. Ainsi émietté, le pain en deviendra plus aisé à mâcher pour les grands seigneurs autrichiens. »

Passons plus rapidement sur les pages que l'écrivain consacre au livre de M. Méreu. Les lois de l'impartialité seraient fort difficiles à établir lorsqu'il s'agit d'un ouvrage sur l'Italie écrit par un Français et jugé par un Allemand. Il peut y avoir eu de part

et d'autre des appréciations forcées ou injustes, et ce ne sont pas ces passages de polémique internationale qui jetteront beaucoup de lumière sur les conditions intérieures de l'Italie. D'abord, sur le terrain de la politique, M. Méreu juge la position en républicain, ce que M. Fischer ne saurait admettre. Puis il se refuse à reconnaître l'influence bienfaisante et éducatrice du recrutement et formule sur l'armée italienne des critiques tout au moins insuffisamment motivées. Enfin, fermant les yeux à l'évidence, il ne reconnaît pas davantage les progrès accomplis en fait d'instruction publique ; il ne constate que ce qui reste à faire et semble oublier qu'avant 1870, dans maint petit État de la péninsule, l'ignorance était érigée sans vergogne en principe de gouvernement. Dans ces conditions, l'instruction publique était à créer de fond en comble, travail d'Hercule imposé au nouveau régime. A considérer même superficiellement les difficultés de l'entreprise, les esprits non-prévenus ne sauraient se refuser à admettre que l'État s'est appliqué en conscience à sa tâche et s'en est tiré jusqu'à ce jour avec honneur. Cependant il avait contre lui d'une part l'opposition passive du clergé, qui refuse obstinément son concours à la grande œuvre de l'éducation nationale, et d'autre part le manque de stabilité dans la direction supérieure, qui menace incessamment de compromettre les mesures en voie d'exécution. L'existence politique de l'Italie date de trente ans à peine, et dans le courant de ces trente années on compte déjà de vingt à vingt-cinq ministres de l'instruction publique. Les chefs de sections, il est vrai, demeurent à leur poste avec plus de stabilité, et peut-être l'un d'eux était-il dans le vrai lorsque, interrogé sur les perturbations que devaient entraîner des modifications aussi fréquentes de la direction supérieure, il répondait à son interlocuteur : *I ministri siamo noi!*

Voici, du reste, quelques détails empruntés à l'*Annuario statistico italiano* de 1887 à 1888, publication fondée sur des données contrôlées avec soin, qui nous dira ce que l'on a fait pour l'instruction publique en Italie depuis 1861.

Le nombre des écoles populaires se chiffrait :

de 1861 à 1862	par 21,353	écoles	comptant	885,152	élèves
de 1884 à 1885	par 42,895	id.	id.	1,955,264	id.

De plus, l'instruction a été distribuée en outre :

de 1861 à 1862 :	dans 2,803	écoles du soir,	comptant	108,170	élèves
	et dans 495	écoles du dimanche,	id.	16,031	id.
de 1884 à 1885 :	dans 73,066	écoles du soir,	id.	290,795	id.
	et dans 6,652	écoles du dimanche,	id.	189,763	id.

Il résulte de ces chiffres que, soit le nombre des écoles, soit celui des élèves s'est accru en vingt-cinq ans d'environ cent pour cent pour les écoles du jour et de deux cents pour cent pour les écoles du soir, tandis que les écoles du dimanche venaient s'ajouter aux deux autres catégories comme une création nouvelle.

Grâce à cet accroissement progressif des moyens d'éducation, l'instruction populaire s'est développée comme suit:

Le nombre des gens qui ne savaient pas lire atteignait au recensement de

1861, 78.06 0/0	de la population	du royaume	et 82.21 0/0	des enfants	de 6 à 12 ans
1871, 73.96 0/0	id.	id.	et 75.66 0/0	id.	de 6 à 12 ans
1881, 67.96 0/0	id.	id.	et 64.09 0/0	id.	de 6 à 12 ans

En 1861, sur cent couples contractant mariage, il y en avait 69.46 pour cent qui ne savaient ni lire ni écrire; en 1866, ces chiffres avaient baissé à 53.31 pour cent. Parmi les recrues, en 1866 il s'en trouvait 64.01 pour cent ne sachant ni lire ni écrire, et en 1886 on n'en comptait plus que 42.44 pour cent dans cette complète ignorance.

Ces chiffres, assurément, laissent encore beaucoup à désirer ou plutôt beaucoup à faire. Mais ils suffisent néanmoins à témoigner des efforts réels et sérieux que s'impose le peuple pour améliorer son instruction. Quant aux tendances générales qui règnent dans les écoles italiennes, on peut s'en référer à l'excellent ouvrage publié il y a quelques années par E. De Amicis, *Cuore*. L'auteur y dépeint avec un réalisme de bon aloi les vicissitudes de la vie scolaire. Il sait faire à l'éducation du cœur et du caractère la large part qui lui revient dans la tâche du pédagogue; il y a tout lieu de croire qu'en décrivant les écoles et les écoliers d'aujourd'hui, l'auteur national a vu clair dans ce qui se passait autour de lui et sous ses yeux, et que le pessimisme du critique français sur ce point est par conséquent hors de saison.

II.

L'Italie, on le sait, est destinée à demeurer un pays essentiellement agricole, attendu que son sol lui refuse les deux moteurs principaux de l'industrie moderne, la houille et le fer. Le bien-être

de la communauté dépend donc de la culture du sol à un plus haut degré que chez d'autres nations européennes. De là les importants travaux de cette commission d'enquête agricole instituée par la loi du 15 mars 1877 et livrés au public en non moins de vingt-quatre gros in-quarto. Des hommes éminemment qualifiés pour cette besogne y ont examiné les maux et les difficultés fondamentales contre lesquels l'agriculture a à lutter en Italie, ainsi que les dangers de la concurrence toujours croissante des produits exotiques sur le marché européen. Il va de soi que cette publication, importante au premier chef, n'a pas passé inaperçue en Allemagne. Plusieurs spécialistes de marque s'en sont occupés; cependant M. Fischer a préféré rattacher ses observations au livre de M. Beauclerc, *Rural Italy,* un long séjour dans le pays ayant permis au diplomate anglais d'observer les choses en général de ses propres yeux et de corroborer de ses expériences personnelles les faits avancés par la commission d'enquête.

« Il faut l'avouer, dit M. Fischer, ce double tableau n'a rien de réjouissant. Le sol italien, bien qu'il soit d'une fertilité exceptionnelle dans certaines régions de plaine, n'en est pas moins fort loin d'égaler la production moyenne d'autres contrées agricoles. Près d'un cinquième du sol demeure en friche, et sur ce qui reste, la moitié environ est qualifiée de terres peu productives. Les pentes abruptes, à peine boisées, des Alpes et des Apennins couvrent des millions d'hectares; ailleurs des marais ou des pâturages en enlèvent des millions encore à la charrue. Les conséquences de la destruction des forêts poursuivie avec une coupable incurie à travers une longue suite de générations, font sentir leur influence aussi bien sur la nature du sol que sur le climat et sur les conditions sanitaires du pays; de vastes étendues de terrain, jadis bien cultivées, se transforment peu à peu en marécages, inondées qu'elles sont incessamment par des cours d'eau mal réglés, qui y maintiennent à demeure la *malaria.* Puis la répartition inégale du sol, soit qu'elle amasse d'immenses possessions territoriales entre les mains d'un petit nombre de familles, soit qu'elle aboutisse à un morcellement excessif, entrave dans l'un et l'autre cas l'action fructifiante et utile du capital. Puis les formes de fermage, de loyer, direct ou indirect, sont toutes surannées. On manque presque partout d'agriculteurs intelligents et entreprenants, travaillant pour leur compte et faisant fructifier un fonds qui leur appartient. L'État n'a fait jusqu'ici aucune tentative sérieuse tendant à établir une

nouvelle répartition du sol, mieux d'accord avec les besoins de l'économie agricole, tout d'abord parce qu'il recule toujours instinctivement devant l'immixtion de la loi dans des questions de propriété personnelle ou de contrats entre particuliers, et en second lieu en raison des dépenses qu'entraînerait une action virtuelle exercée par l'État sur l'agriculture nationale. Il a laissé passer sans en tirer parti une occasion exceptionnellement favorable, celle de la confiscation et de l'aliénation des biens monacaux, négligeant de stipuler alors des mesures restrictives dans l'intérêt de la petite propriété foncière. On s'en est remis avec un optimisme plus ou moins aveugle au « cours naturel des choses, » et la plus grande partie des biens ecclésiastiques sont allés grossir les domaines déjà excessifs des grands propriétaires fonciers.

« Ce n'est pas tout encore. A côté de ces abus résultant de la répartition du sol, l'économie agraire rencontre en Italie un autre obstacle bien difficile à surmonter: la lourdeur excessive des impôts qui grèvent la propriété foncière et rendent à peu près impossible toute amélioration dans la position de l'agriculteur. L'impôt foncier, très élevé, atteint, avec l'impôt sur la propriété bâtie, à plus de trois cent millions de livres par an; l'Italie est le seul pays du monde où ces taxations absorbent une portion aussi considérable du rendement net de l'économie rurale. Puis l'impôt foncier se percevant d'après des principes différents dans les diverses provinces, cette inégalité fait aussi sentir ses inconvénients. Un cadastre reposant sur des principes bien équilibrés faisait défaut, par conséquent la balance n'a pu être établie que d'une façon sommaire entre les provinces du nouveau royaume, et les deniers des contribuables sont répartis encore à peu de chose près selon l'ancienne estimation, ce qui donne lieu dans certains districts à des surcharges considérables et soulève des plaintes fondées. Ainsi la moyenne de l'impôt foncier y compris les adjonctions, se chiffre par 9 livres 15 centimes par tête; mais cette moyenne atteint en Lombardie 12 livres 13 centimes, et dans la province de Crémone jusqu'à 18 livres 55 centimes, ce qui équivaut à non moins de 60 pour cent du revenu net, d'après une ancienne estimation, il est vrai, qui ne répond plus au rendement véritable des propriétés.

« On le voit, d'après ces données, la position économique du petit propriétaire foncier, du petit fermier et de tout le prolétariat vivant au jour le jour des travaux des champs n'est rien moins que réjouissante. Aux impôts viennent s'ajouter les dettes toujours

croissantes; le crédit agraire est insuffisant, mal organisé, le capital fait défaut, l'outillage est incomplet et en général ridiculement primitif. Le manque de fonds enraye fatalement tout progrès; cette disette de numéraire ne permet à l'agriculteur ni de se procurer des engins perfectionnés, ni de tenter de nouvelles méthodes d'exploitation dans les diverses cultures importantes pour le pays, telles que la fabrication du vin, par exemple, et celle de l'huile. Dans les campagnes, les demeures des indigents laissent tout à désirer sous le rapport de l'hygiène, de la décence; c'est à peine si elles préservent leurs habitants des intempéries de l'air, même sous le doux climat de l'Italie. Quant à la nourriture, elle ne vaut guère mieux; le paysan italien est sobre, et cependant ce qu'il mange ne suffit pas toujours à calmer sa faim et à réparer ses forces, épuisées par un travail acharné. Trop souvent il ne mange que de la polenta, et parfois trop peu de polenta; de là des maladies qui prennent pied de plus en plus parmi ces populations et les déciment, la *pellagra* surtout, cette plaie de la Haute-Italie. »

Heureusement, cette triste énumération n'est pas sans sa contrepartie. A côté des difficultés qui entravent encore sa marche en avant, l'agriculture italienne a des privilèges nombreux et positifs. Elle a tout d'abord le radieux soleil qui mûrit de bonne heure ses moissons et ses fruits, qui pénètre de sa chaleur le suc parfumé du raisin et crée, outre les vins exquis des coteaux toscans, tant d'autres crus renommés à juste titre depuis les derniers contreforts des Alpes, jusqu'aux extrémités de la Sicile, depuis le généreux *Valpulicella,* le *Barolo,* le *Nebbiolo,* l'*Asti* mousseux et doré, jusqu'au *Marsala* et au *Siracusa,* pour ne mentionner que les points extrêmes des vastes vignobles qui couvrent la péninsule d'un bout à l'autre. Il y a là une source inépuisable de richesse pour le pays, et dès le jour où l'Italie aura amélioré le mode de fabrication de ses vins, il ne tiendra qu'à elle de devenir un concurrent redoutable pour les autres nations productrices. L'huile d'olive constitue également un produit national important, susceptible d'amélioration et d'extension. Puis vient l'exportation des fruits du midi, qui prend une importance toujours croissante, en Ligurie surtout, dans les Calabres et en Sicile. A ne pas oublier non plus l'élève du ver-à-soie, importante de tout temps dans les collines de la Lombardie, d'où elle tend à s'étendre à d'autres régions. La production annuelle des cocons atteint actuellement le chiffre respectable de quarante millions de kilogrammes par an en moyenne, et après

avoir satisfait aux besoins de la consommation intérieure, elle fournit encore un article d'exportation, qui figure honorablement au budget.

Quiconque a voyagé en Italie se souvient de l'admirable mise en culture de ce jardin colossal qu'on appelle la Terre de Labour, autour de Naples; on n'oublie pas davantage les terrasses entretenues avec tant de soins le long des rochers de la *Riviera*, où croissent la vigne et l'olivier, ni les haies de citronniers qui croissent sur les bords des beaux lacs de l'Italie septentrionale, toutes cultures nationales, poussées à un degré d'intensité qu'on chercherait en vain ailleurs. Et la plaine lombarde avec ses prairies et ses rizières, florissantes dès les débuts du moyen-âge, grâce à leur superbe système d'irrigation! L'action réunie du soleil et de l'eau y fait croître des récoltes phénoménales de riz, de maïs et d'herbages, à ce point qu'au voisinage immédiat de Milan, il est des prairies que l'on fauche jusqu'à six et sept fois par année, jusqu'à neuf fois même et dont le produit atteint le résultat invraisemblable de deux cent cinquante quintaux par hectare.

Le plus grand avantage à mentionner à l'actif de l'agriculture italienne réside peut-être dans la valeur du capital humain dont elle dispose. Il est à peine besoin, en effet, de s'élever encore contre les anciens préjugés qui taxaient les ouvriers italiens de paresse et de négligence, puisque, aujourd'hui, les travailleurs italiens sont requis dans toute l'Europe pour exécuter des travaux difficiles et pénibles, tels que tunnels, canaux, voies ferrées, et sont tout particulièrement prisés pour leur sobriété, leur activité et leur économie. Un des résultats les plus réjouissants de l'enquête faite sur l'agriculture italienne a été de placer sous leur vrai jour les capacités remarquables de la population locale. En dépit d'une instruction très défectueuse, de superstitions grossières et de notions de probité très peu développées — pour eux le vol dans les champs n'est pas un délit, d'après le proverbe significatif: *La roba che è nei campi è di Dio e dei santi,* — le paysan italien est, en général, un excellent ouvrier; tous ceux qui l'emploient se louent unanimement de sa souplesse, de sa résistance au travail, de sa modération, de sa jovialité surtout et de son contentement d'esprit. *Sober, hard-working, parsimonious;* ces termes se retrouvent sans cesse dans les pages de *Rural Italy;* Beauclerc a été évidemment frappé de l'immense différence des besoins, en fait de nourriture, entre un Anglais et un Italien.

Le livre de M. Werner Sombart, en revanche, s'occupe spécialement de la campagne romaine et donne un exposé approfondi d'un des problèmes sociaux les plus ardus, la mise en valeur des terres en Italie. Le caractère particulier de la campagne romaine, qui frappe si vivement le visiteur étranger, n'est point un spectacle exceptionnel; c'est, en quelque sorte, le prototype social et agraire de vastes étendues dans la presqu'île des Apennins. Les grands pâturages de la campagne romaine abondent également dans les provinces méridionales, ainsi que sur les côtes de l'ouest, et nourrissent les nombreux troupeaux de l'Italie centrale. Aussi l'intérêt du problème social que présente la campagne romaine s'étend-il au delà de ses frontières. La solution de ce problème amènerait l'issue du conflit existant entre les intérêts généraux et les intérêts particuliers. Les recherches de M. W. Sombart ont abouti à d'intéressantes révélations sur la mise en valeur des terres et sur l'exercice du droit dans le pays. Il a puisé ses données non seulement dans les documents connus, — il n'existe pas moins de deux mille volumes ou brochures traitant exclusivement de la campagne romaine, — mais encore dans des archives en partie inexplorées jusqu'ici.

Dès l'ère de la Rome impériale, la ligne ondoyante de la plaine romaine fait l'admiration du peintre et du poète, mais l'état de cette plaine, absolument réfractaire au développement agricole indispensable à toute grande ville, menace d'un grave danger la métropole du nouveau royaume. Le gouvernement comprend combien il est urgent d'assainir et de repeupler ces solitudes et, nous l'avons dit, il a chargé une commission spéciale d'y aviser, dès le 20 octobre 1870. Depuis lors, des projets de réformes ont surgi, des sociétés se sont formées pour l'assainissement de la campagne romaine, la population de Rome a à peu près doublé; toutefois la *campagna* devenait de plus en plus morne, plus déserte, plus inhabitable. Au centre d'un pays souffrant de pléthore de population et d'où le manque des vivres chasse annuellement des milliers d'individus au delà des mers, s'étend autour de la capitale une solitude qui pourrait donner asile à quelque cent mille hommes. Or, selon le recensement officiel de 1881, la population actuelle de cette région se borne à quelques centaines d'agriculteurs et de bergers, population équivalant à peu près à celle des pampas de la République Argentine.

On a attribué dès longtemps ce déplorable état de choses soit

aux conditions climatériques de la *campagna*, soit à sa situation politique. D'après M. Sombart, cependant, là ne seraient point les véritables causes du mal. Par la nature géologique de son sol et la richesse de ses eaux, la *campagna* est dans une position favorisée. Entre les grosses alluvions du Tibre et les côtes de la mer, le terrain ne montre aucune trace d'épuisement. Comment donc le supposer épuisé? L'appréciation de Columelle demeure juste: *Non fatigatione et senio, sed nostra inertia minus benigne nobis arva respondent.* Le climat de la campagne romaine ne saurait pas davantage être accusé de mettre obstacle à sa fertilisation. La *malaria* règne, il est vrai, sur une grande partie de son étendue, mais les dernières investigations faites sur les causes de ce mal, ont prouvé qu'il ne dépendait pas essentiellement de la culture ou de la non-culture du sol, et cela non seulement dans la campagne romaine, mais sur une bonne moitié de la péninsule. Il est acquis désormais que si la culture ne suffit pas à délivrer entièrement une contrée de la *malaria*, ce fléau ne constitue point néanmoins un obstacle à la culture.

Certains économistes se sont plu parfois à attribuer la stérilité de la campagne romaine à la mauvaise administration des papes. Mais il est de fait qu'une grande partie des États de l'Église ont prospéré sous les papes, tandis que d'autres étendues de pays n'ayant jamais dépendu de la papauté sont demeurées dans une situation analogue à celle de la campagne romaine. Reste la servitude juridique du sol, qu'on ne saurait pas davantage rendre responsable de l'état des choses, attendu que les mesures propres à faciliter l'aliénation des terres n'ont fait qu'augmenter le mal au lieu de l'atténuer.

Selon Sombart, la désolation croissante de la campagne romaine tient à ce que son exploitation est entre les mains d'un nombre restreint d'entrepreneurs ou de propriétaires fonciers, exploitant comme landes ces terres incultes; exploitation facile, sûre et rémunératrice, mais envahissante et limitant de plus en plus l'espace propre à la culture. L'exploitation en landes, telle qu'elle se pratique dans la campagne romaine depuis le xve siècle, jointe à l'élevage des moutons, exige une moindre mise de fonds et donne de plus gros bénéfices que toute autre culture. L'élevage du gros bétail est déjà moins productif. Quant à l'agriculture, qui reclamerait les sacrifices les plus considérables en argent et en hommes, elle serait fort peu rémunératrice. Les fermages que les proprié-

taires fonciers tirent de leurs terres, lesquelles consistent presque exclusivement en pâturages, s'élèvent à la moyenne des taux payés sur les domaines prussiens. Ce taux a monté de plus de cent pour cent depuis une centaine d'années et donne souvent le dix pour cent au propriétaire, tandis que les grands fermiers, les *mercanti di campagna* tirent un intérêt plus que suffisant de leur très petit capital. Le fermier Ferri, dont la maison exploite depuis de longues années les propriétés de la famille Torlonia, cultive avec un personnel de quinze à vingt hommes un territoire de 15,000 hectares. Considérée au point de vue de l'intérêt particulier, l'exploitation de la campagne romaine constitue un des agents producteurs les plus effectifs qui se puissent imaginer. Par le fait, tandis que la crise aiguë qui sévit dans tout le reste de l'Europe occidentale fait baisser les prix sur tous les marchés, les propriétaires et les fermiers de la campagne romaine prospèrent à l'envi: pour eux, le sol qu'ils foulent est le meilleur coin de la terre.

De graves dangers économiques et sociaux ressortent de cette situation: d'un côté l'asservissement de vastes territoires qui devraient contribuer à la prospérité générale et sont confisqués au profit d'un petit nombre; de l'autre, l'état stationnaire du prolétariat, dont les conditions d'existence ont plutôt empiré que progressé depuis un quart de siècle. Les malheureux journaliers des montagnes de l'Ombrie, de la Sabine et des Pouilles que la faim chasse chaque année dans les solitudes de la campagne romaine et qui vivent là des mois d'un salaire dérisoire, en s'abritant dans des trous ou dans des cavernes, ont attiré l'attention des penseurs italiens: sauver moralement et physiquement ces masses qui périssent de misère est, pour le philanthrope une œuvre de miséricorde en même temps qu'un devoir patriotique qui s'impose.

Les mesures prises jusqu'ici par le gouvernement italien pour remédier à ces maux sont loin d'être radicales ou suffisantes. Ne parlant pas sur les causes réelles du mal, ces mesures devaient rester sans effet. Une commission nommée en 1880 pour étudier les réformes agraires, a vu plus juste et reconnu la nécessité d'une action constante et déterminée dans l'entreprise de rénovation où l'on doit tendre. La commission proposa dans ce but la création de colonies à installer dans quatre villages reliés au chemin de fer de la capitale, villages dont l'État devrait racheter le terrain aux propriétaires actuels. Il aurait ensuite à fournir les capitaux nécessaires à l'entreprise nouvelle. Ce serait une première brèche

faite à cette forteresse d'intérêts particuliers qui s'oppose au bien de la population, ce serait le chemin frayé à une réforme agraire telle qu'on l'a vue s'opérer avec succès en Pologne par la création de colonies de paysans prussiens. Malheureusement, la répugnance des cercles dirigeants pour toute ingérence de l'État dans les affaires privées est encore si forte en Italie, que toute proposition dans ce sens risque fort de rester sans effet comme les tentatives précédentes.

III.

Le développement énorme de l'émigration constitue à lui seul une preuve évidente de la situation actuelle de l'Italie, en même temps un stimulant puissant à y porter remède. Le surplus de population joint au manque d'industries locales ont forcé depuis longtemps les Italiens à recourir à une expatriation temporaire; ils ont pris l'habitude d'émigrer quelques mois chaque année en Italie même, en Autriche, en Allemagne et en Suisse pour y travailler comme maçons ou terrassiers, mais leurs familles demeuraient dans la patrie, où ils retournaient, leur tâche finie. Les expatriations radicales faisaient exception. Aujourd'hui la situation a changé. Tandis que l'exil temporaire s'est maintenu au même chiffre, 90,000 âmes en moyenne, l'émigration transatlantique, qui se chiffrait il y a dix ans par un total de 20,000 hommes, a monté en 1886 à 85,000, en 1887 à 127,000, en 1898 à 196,000. C'est là un chiffre qui dépasse de beaucoup celui de l'expatriation de l'Allemagne, dont la population est de beaucoup supérieure en nombre et dont les instincts sont éminemment voyageurs. Le nombre des femmes et des enfants qui ont émigré en 1888 prouve que les familles commencent à suivre l'impulsion donnée et fait pressentir un accroissement notable d'émigration pour l'avenir.

L'Amérique du Sud attire surtout l'émigrant italien. Le Brésil méridional et la république de La Plata le captivent tout particulièrement, soit par une analogie de climat, soit par la conformité de la race et des mœurs. Joseph Garibaldi résidait déjà dans l'Uruguay en 1848 et a pris une part active, comme marin et comme soldat, à la lutte de cet État pour obtenir son indépendance. Les terres fertiles des vallées méridionales du Brésil et des plaines illimitées de

la République Argentine ne sont ni plus difficiles à obtenir, ni moins productives que celles des États de l'ouest dans l'Amérique du Nord.

Le gouvernement italien a cru devoir faire une enquête sur les motifs qui poussaient à l'étranger une si forte proportion des forces vitales du pays. Parmi les réponses données à l'interrogatoire officiel, aucune ne revient aussi souvent que celles-ci: la misère, le manque de travail.

L'émigration se recrute, pour la plus grande partie, dans les campagnes, mais elle accapare aussi dans les villes bon nombre de manœuvres et jusqu'à de petits propriétaires fonciers. En 1887, neuf cents de ces derniers figuraient parmi les agriculteurs émigrés.

Un pareil accroissement de l'émigration préoccupe à juste titre l'opinion publique en Italie. En date du 30 décembre 1888, la législation s'est occupée de cette question et a édicté une loi tendant non pas à restreindre la liberté d'émigration, mais à en prévenir les abus.

Le romancier national Edmondo De Amicis, observateur si fin des choses de son temps, a pris ce thème pour sujet d'une de ses dernières études. Dans son récent ouvrage *Sull' Oceano* il décrit une de ces traversées depuis l'embarquement à Gênes sur le grand vapeur le *Galileo* jusqu'au débarquement, à Montevideo, des seize cents passagers, presque tous Italiens. L'écrivain dessine en quelques traits caractéristiques l'intérieur du navire: dans les cabines de l'arrière et au salon l'élégante société réunie pour quelques semaines par les hasards d'une traversée commune; à l'avant, la cohue épaisse des émigrants, au sein de laquelle éclatent toutes les misères et toutes les passions des classes inférieures. Le pont du *Galileo* fait penser à une place de village où toute la population locale se serait assemblée pour passer une matinée de dimanche. L'air vif de la mer stimule les esprits et les pauvres voyageurs mettent en commun leurs réminiscences avec une verve toute méridionale. Çà et là des plaisanteries éclatent; néanmoins, l'aspect général du tableau est triste. Il demeure évident pour l'observateur que le plus grand nombre des passagers laissent derrière eux des souvenirs douloureux et partent parce qu'ils sont mécontents de leur sort.

Voici des journaliers de Vercelli, qui en réunissant au leur le salaire de femme et enfants, ne parviennent pas à gagner leurs cinq cents livres par an; voilà des paysans de Mantoue, qui ramassent des limaces noires et les cuisent pour ne pas mourir de faim

en hiver; des cultivateurs lombards, qui pour une livre par jour travaillent, usés par la fièvre, dans des marécages pestilentiels; de malheureux Calabrais, réduits souvent, dans les mauvaises années, à dévorer l'herbe des champs; des bouviers de la Basilicate, habitués à franchir chaque jour cinq ou six milles, leur attirail champêtre sur le dos, et à dormir avec leurs troupeaux sur le pavé de misérables huttes; de petits propriétaires enfin, tirés bas par le poids écrasant des impôts et exposés à des privations plus dures encore que les simples journaliers.

Il n'est point facile à l'observateur d'entrer en relation avec aucun de ces passagers, remplis de préjugés hostiles à l'égard de ce qu'ils nomment la « classe des messieurs, » c'est-à-dire de leurs oppresseurs. Ils ont frais dans la mémoire le souvenir des tourments que leur a causés le propriétaire, le fermier, l'administrateur, l'avocat, le juge de paix. Tandis que De Amicis se promène sur le pont, il entend une voix ironique s'écrier derrière lui: « Place aux messieurs! » Au moment où il étend la main pour caresser une tête d'enfant, la mère du bambin, le front chargé de nuages, le retire vivement en arrière. Et le romancier conclut que cette rancune n'était pas gratuite et que les gains des administrateurs, des hommes d'affaires, des trafiquants en tout genre, sont trop souvent le fruit du morceau de pain arraché à l'indigent.

Peu à peu l'écrivain réussit pourtant à échanger quelques paroles avec les moins aigris des passagers et à jeter un coup d'œil dans leurs circonstances de famille. Dans l'infirmerie du vaisseau, un vieux paysan de Pignerol lui raconte comme quoi il va rejoindre son fils cadet dans la République Argentine, celui-ci lui ayant envoyé un bon pour la traversée. Le père ne connaît pas l'adresse de son fils; il a seulement, sur un bout de papier, le nom d'un village de la province de Buenos-Ayres, où il devra aller attendre, dans une famille piémontaise, qu'un camarade de son fils vienne le prendre. Dans un petit recoin de l'avant s'est nichée toute une famille des environs de Mestre, mari, femme et trois enfants (le quatrième doit naître pendant la traversée). Ces gens avaient hérité d'un oncle un petit lopin de terre, juste de quoi vivre en travaillant ferme. Moins une hypothèque dont ce bien était grevé, les impôts et surtout deux mauvaises années consécutives les avaient forcés de s'endetter. Pendant cinq ans ils avaient peiné et vécu de polenta: les enfants avaient dépéri, puis les maladies étaient venues. Enfin, le père s'était décidé à tout vendre et allait voir main-

tenant si, par un travail assidu, il réussirait mieux en Amérique. Un autre émigrant racontait combien on lui avait déconseillé l'émigration en faisant miroiter à ses yeux tous les projets d'améliorations locales que méditait le pays: « Mais que m'importent ces projets, ajoutait le voyageur, si en attendant je n'ai rien à manger? »

M. Fischer a reproduit dans des pages émues les descriptions vivantes et graphiques du romancier italien. Il s'associe en philanthrophe, en économiste éclairé aux conclusions qui ressortent jusqu'à l'évidence de cette publication humanitaire, et il inculque à son tour aux Italiens la nécessité qu'il y a pour la nation de s'éveiller au sentiment de la responsabilité des classes aisées et instruites envers les classes ignorantes et pauvres.

C'est à ce prix seulement, conclut M. Fischer, que les conquêtes morales enregistrées dans la première partie de son étude pourront se consolider, et l'Italie marcher désormais de progrès en progrès.

E. MAURICE.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de l'article **Crispi.** (N. d. l. DIRECTION.)

LE BEAU JIM[1]

(*Suite et fin*).

XI.

Le moment le plus cruel de la vie de Nancy fut celui, où, se laissant tomber dans les bras de Beresford, elle apprit le secret de l'horrible drame de la caserne de Walmsbury. Elle se sentit alors anéantie sous le poids de la honte, navrée de tristesse et abreuvée de dégoût. Par contre, elle se rappela, non sans fierté, les nobles sentiments de l'accusé dont l'innocence ne pouvait être mise en doute par personne. En réalité, quand même on eût requis contre lui la peine de mort, quand même on lui eût passé la corde au cou, sa foi en l'honneur de celui à qui elle avait donné son cœur n'eût jamais bronché. Elle frissonnait à la pensée que le dernier des Earle n'était que le dernier des misérables! Impitoyable à son égard, elle ne cherchait en sa faveur le bénéfice d'aucune circonstance atténuante. L'élévation de ses sentiments et la droiture de ses principes, développés par une éducation forte, lui faisaient sentir cruellement la tache indélébile qui souillait sa famille; elle réfléchit avec amertume au passé; la pensée que Stuart avait fait sa joie et son orgueil la torturait. Se dégageant tout à coup des bras qui cherchaient à la retenir, elle se dirigea vers la fenêtre et regarda le square; puis, se tournant du côté de Beresford, elle s'écria impétueusement :

— Si horrible que soit la vérité, mon ami, il faut l'apprendre à mon père.

---

[1] Voir les livraisons du 15 juin et du 15 juillet.

Jim fit un signe de dénégation.

Nancy reprit:

— Connaissant mon père comme je le connais, et malgré votre manière de voir, mon ami, je suis décidée à lui tout révéler; d'ailleurs, il ne me pardonnerait de sa vie mon silence à son égard.

— Personne au monde ne peut avoir le courage de remplir une pareille tâche, riposta Jim. Non, on ne peut lui révéler l'infamie de son fils.

— Pourtant, s'il arrivait à l'apprendre? dit Nancy.

— Par qui, bon Dieu! en pourrait-il être informé? demanda son interlocuteur.

— Par moi, Jim, répondit Nancy d'un air décidé.

— Pour prix de sa tendresse, voudriez-vous donc lui briser le cœur, lui donner le coup de la mort? Non, cela ne peut être et ne sera pas. En réalité, ma chère Nancy, nous sommes jeunes et l'avenir est à nous. Quoi qu'on dise, le temps passe vite pour ceux qui s'aiment et surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'une attente sans espoir.

— Comment! Vous admettez donc qu'il porte encore la tête haute et ne mette aucun frein à ses passions? ajouta-t-elle d'un ton indigné.

— En somme, il a moins d'arrogance que vous ne croyez, répliqua Jim avec douceur; par respect pour les cheveux blancs de votre père nous devons laisser au juge suprême de punir le coupable.

— Quoi! Vous inspirerait-il par hasard de la pitié? demanda Nancy.

— Un remords qui vous hante jour et nuit doit être, suivant moi, la plus épouvantable des tortures, reprit Jim avec conviction.

— Ah! comme on voit que vous ne le connaissez pas, riposta Nancy haletante. On peut le comparer à une balle élastique qui reste comprimée sous la pression de la main, mais qui rebondit dès qu'on a lâché prise. Du moment qu'il vous sait instruit de l'acte infâme dont il s'est rendu coupable, il doit être craintif, rampant, humble devant vous; c'est dans sa nature. Je gagerais qu'en votre absence il doit roucouler près des demoiselles Leslie et faire le joli cœur comme par le passé.

— J'en doute, reprit Jim; il se peut néanmoins qu'il pense à elles.

Nancy répondit alors en prenant feu:

— En résumé, je ne puis comprendre comment vous, le meilleur ami du capitaine Owen, vous consentez à laisser son meurtrier impuni; c'est contraire à toutes les lois de l'équité, et, en bonne conscience, une déplorable manière de comprendre la pratique de vos devoirs.

— Ah! sachez que s'il n'était ni le frère de sa sœur, ni le fils de son père, je le verrais pendre sans sourciller, riposta Jim.

Nancy reprit avec des larmes dans la voix:

— Ah! qu'il est affreux de savoir votre noble vie menacée alors que le coupable affecte de n'être pas troublé dans la sienne. Oui, un pareil cynisme est odieux et je ne puis songer sans frémir à mon pauvre vieux père. Pour toutes ces raisons, voyez-vous, il était cent fois préférable de répandre la lumière sur cette lugubre affaire. Enfin, que pourrais-je répondre à ceux qui viendraient me dire que vous êtes l'auteur du crime ?

— Un mensonge souvent répété ne devient pas pour cela une vérité, répliqua le beau Jim avec calme. J'ai confiance en vous pour me défendre. Il faut, dit-il en appuyant sur ce mot, que les choses restent telles qu'elles sont. Vous verrez plus tard que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de vous être rendue à mes avis.

Bref, le beau Jim chercha à combiner un ordre de bataille par lequel il risquait de compromettre ses intérêts les plus chers, ses vœux les plus ardents, en un mot, tout ce qui était son unique conception du bonheur.

Dès que le premier transport de courroux contre son frère fut passé, Nancy retrouva son calme; elle sentit par contre le grand nombre de raisons qu'elle avait d'être fière de celui sur qui elle avait fixé son choix. Elle reprit:

— Il est une chose, sachez-le, que vous n'obtiendrez jamais de moi, c'est de considérer dorénavant Stuart comme mon frère. Dites-lui que je sais tout; que pour ne pas empoisonner les jours de mon père, je continuerai, néanmoins, à sauver les apparences et à me comporter avec lui comme par le passé. Mais dites-lui encore qu'aucun serment ne m'oblige au silence et que si jamais il voulait abuser de la situation je l'abandonnerais sur-le-champ à son horrible destinée.

— Je m'engage à lui répéter textuellement vos paroles, répondit Jim.

En réalité, Beresford fut loin de se fâcher de la façon dont Nancy Earle avait pris les choses, se disant que souvent en ce monde

le temps venge les opprimés; il croyait qu'il en serait ainsi à l'égard de celle qui, dans sa famille, ne comptait pas.

Comme Jim espérait qu'un événement imprévu lui permettrait même du vivant de M. Earle d'épouser Nancy, il repoussait bien loin la perspective de vivre de pair à compagnon avec Stuart. Ensuite, Nancy pria Jim de lui raconter tous les détails du drame de Walmsbury. Après s'être fait longtemps prier, il y consentit et n'eut garde de passer sous silence l'incident de la bague, l'existence de Rose Meeking et le rôle qu'elle avait joué.

— Ah! mon ami, s'écria Nancy, je veux voir cette femme et examiner avec vous ce que je puis faire pour elle; à coup sûr, c'est un brave cœur, autrement elle eût profité de ce qu'elle savait pour épouser Stuart.

Peu après, M. Earle rentra chez lui; il se demandait comment sa fille avait pris la communication que Beresford avait à lui faire. En le voyant entrer, ce dernier s'empressa de le saluer, disant:

— Je vous fais toutes mes excuses, monsieur, de m'être éternisé chez vous, mais j'avais tant de choses à dire à mademoiselle votre fille....

— Comment donc! s'écria le vieillard avec bonhomie; je regrette seulement que....

Interrompant M. Earle, Nancy reprit:

— Écoutez-moi, mon père; jusqu'à ce jour, j'ai toujours respecté vos volontés et je suis même résignée à attendre votre consentement pour épouser M. Beresford, mais sachez encore que d'ici là j'entends voir aussi souvent que faire se pourra celui que je considère comme mon fiancé; rien au monde ne saurait ébranler ma résolution à ce sujet.

XII.

Le monde élégant de Blankhompton jubilait d'être enfin rentré en possession de son favori, le dernier des Earle! Cependant, il n'était pas dans des dispositions d'esprit à procurer beaucoup de plaisirs à ses amis et connaissances. Le souvenir écrasant qui le poursuivait modérait ses transports et la présence du lieutenant Beresford paralysait son entrain, car il se croyait sans cesse le

point de mire des regards indignés de son supérieur. Tout au contraire, celui-ci avait tant d'aversion pour ce jeune fat qu'il évitait non seulement de lui parler, mais même de le regarder. Au demeurant, Stuart ne se retrouva dans son assiette que lorsque le lieutenant partit en permission.

Or, de même qu'il n'y a qu'un pas du sublime au grotesque, de même aussi le jeune Earle passa instantanément de la tristesse à la gaieté. La fleur des pois de la localité retrouva alors son favori tel qu'elle l'avait toujours connu et aimé.

Ce n'est pas dire que Stuart eût oublié si vite l'horrible drame de Walmsbury, mais, grâce à sa nature singulièrement souple, bizarre, insouciante, il avait fini par se persuader qu'en se laissant frapper par un haltère, la victime avait une large part de responsabilité dans cette catastrophe; Stuart regrettait à coup sûr qu'il s'en fût suivi mort d'homme, mais aussi pourquoi diable le capitaine Owen se mêlait-il sans rime ni raison d'une chose qu'il n'avait que faire de savoir? Que de fois, pareille immixtion dans les affaires d'autrui, n'a-t-elle pas entraîné des conséquences fatales? Notez qu'avec le temps, l'importance de son crime diminuait graduellement et que le crime n'était plus à ses yeux qu'un simple accident. En résumé, les remords n'auraient fait qu'ajouter une complication nouvelle à la situation. Partant de ce principe (si principe il y a) il ne lui restait plus qu'à donner carrière à ses goûts mondains et à fréquenter les belles de Blankhompton.

En ce qui concernait Rose Meeking, il en était arrivé à voir dans les derniers événements, une intervention de la Providence, puisqu'ils l'avaient préservé d'épouser la servante de la taverne de la *Queue du canard,* tuile assommante que la vie monotone de Walmsbury avait failli lui attirer. Suivant le jeune mirliflore, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes; si désormais, Rose, déçue dans ses espérances de devenir châtelaine, s'avisait jamais de proférer une plainte, il achèterait son silence à prix d'or. Lorsque le beau Jim revint à Blankhompton, contristé, mais non désespéré, il vit que Stuart Earle y faisait la pluie et le beau temps; cette façon d'oublier le passé et de se moquer du présent, révolta les sentiments d'honneur de Beresford. Dès qu'il fut revenu à son poste il aborda Stuart, disant qu'il avait à lui parler.

— Irai-je chez vous, ou viendrez-vous chez moi? demanda Stuart.

— Morbleu! la belle question que voilà! vous viendrez chez moi, riposta Jim.

Arrivé dans la chambre du lieutenant, Earle se laissa tomber dans le siège le plus confortable et s'écria:

— Eh bien! je vous écoute; j'imagine que vous n'avez rien de particulièrement agréable à m'apprendre et j'y suis tout préparé.

— Alors, ça va bien! répliqua Breresford tout en bourrant sa pipe; ce que j'ai à vous dire ne saurait, en effet, vous faire plaisir. Soupçonniez-vous quel était mon but en allant à Londres?

— Toujours la même affaire, sans doute, répondit Earle en cherchant à maîtriser son trouble.

— Sachez donc que j'ai fait ce voyage pour demander la main de votre sœur.

— De ma sœur? répéta Stuart avec étonnement. Vrai, je ne comprends pas que, toute jolie qu'elle soit, on désire l'épouser; et elle a agréé vos vœux, hein?

— Procédons avec ordre, riposta son interlocuteur. Je dirai: admettons qu'elle ne soit pas digne de délier les cordons des souliers de Rose Meeking et disons que tous les goûts sont dans la nature; toujours est-il que Mlle Nancy m'a fait l'honneur de m'accorder sa main.

— Bravo! Et à quand le mariage?

— La date n'en sera fixée que lorsque nous aurons découvert le meurtrier de mon pauvre ami Owen, répondit le beau Jim sans prendre la main que lui tendait Stuart Earle.

— Enfin, que dois-je faire? demanda-t-il d'une voix étouffée par la rage.

— Rien, riposta Beresford. Pour mon compte, j'eusse préféré ne pas vous mettre immédiatement au courant de nos projets matrimoniaux, mais votre sœur m'a chargé de vous faire une communication.

— Ah! Et de quoi s'agit-il? demanda Stuart avec curiosité.

— De vous, morbleu! J'ai dû l'instruire de la vérité, dit Jim en le regardant droit dans les yeux.

— Ciel! vous avez dit à Nancy.... s'écria Earle avec une physionomie hagarde et la voix étranglée. Mais c'est de la démence!

— A votre place, reprit le lieutenant, je me garderais de prononcer ce mot; n'allez pas croire, surtout, que j'aie appris brusquement à votre sœur le rôle horrible que vous avez joué dans le meurtre d'Owen; c'est elle-même qui l'a deviné.

— Comment cela? s'écria Earle, tandis qu'une pourpre de honte enflammait ses joues.

— Naturellement, je lui ai assuré que je n'étais pas le meurtrier d'Owen.

— Eh bien ! alors ? demanda Stuart d'un ton intrigué.

— La pensée que je pourrais de nouveau être traduit en justice la rendait si malheureuse que je l'ai rassurée en disant que, d'un mot, j'avais le pouvoir de faire pendre le criminel. Derechef, elle a insisté pour que je livrasse à votre père le nom de ce misérable ; j'ai objecté que par égard pour la famille du coupable, je me croyais obligé au silence. Stupéfaite, interdite, anxieuse, elle s'est contentée de me regarder, elle était à mille lieues de soupçonner la vérité.

— L'égoïsme, reprit Stuart, étouffe souvent chez les jeunes filles tout autre sentiment.

— Vraiment ! répliqua Jim d'un ton sec et irrité. En tout cas, elle était si loin de soupçonner la vérité, qu'elle se proposait de tout raconter à votre père ; elle ajoutait, qu'elle remuerait ciel et terre pour découvrir le coupable: « Dieu vous en garde, malheureuse ! » lui dis-je. C'est alors qu'un jet de lumière éclaira son esprit.

Stuart frappant du pied, prononça ces paroles d'une voix forte:

— Ciel ! elle sait.... Ah ! que va-t-elle penser ?

— Votre sœur, riposta Jim avec son flegme imperturbable, m'a chargé de vous dire que, n'était la crainte de faire mourir votre père de honte, elle vous livrerait tout de suite à la justice car vous lui faites horreur ! Mais d'autre part, voulant sauver les apparences, elle est décidée à se comporter avec vous comme par le passé ; seulement, si jamais vous vouliez abuser de la situation, elle prendrait un rôle offensif.

Humilié, blême, nerveux, Stuart tenait ses regards attachés sur le feu, essayant, mais en vain, de retrouver du calme. Enfin il dit :

— Me faudra-t-il donc souffrir journellement un martyre pareil, sous l'œil inflexible de Nancy ?

— Je le crains.

— Ah ! c'est un parti pris chez vous de ne pas comprendre, reprit Stuart avec véhémence. Je me tue à vous répéter que cet acte a été absolument involontaire de ma part ; un accident, quoi !

— On pourrait en dire autant, ajouta Beresford, de tous les meurtres; à vous en croire c'était la faute de ce pauvre Owen et non la vôtre, s'il a reçu le coup dont vous l'avez frappé. Malheureusement, les hommes s'entêtent souvent à ne pas voir les choses comme elles sont ; si inexplicables que soient les arrêts de la jus-

tice, on ne peut pas plus nier la force de cette institution réprimante que se soustraire à ses arrêts.

— Je vous affirme, riposta Stuart, que je n'ai jamais prémédité d'attenter aux jours du capitaine Owen. Du reste, c'était un mauvais coucheur, un chef brutal, exigeant....

— Stuart Earle ! s'écria Beresford du ton indigné d'un homme qui veut imposer silence à un autre.

— Enfin, j'ai mes raisons pour parler comme je le fais. Owen m'a toujours été hostile ; son ingérence dans mes affaires privées, ses observations blessantes, son regard hautain et enfin la satisfaction qu'il éprouvait visiblement à savourer mon humiliation, ont achevé de m'exaspérer ! Ce soir-là, c'est vrai, j'ai eu un accès de folie ; or, tout le monde sait que les fous sont irresponsables de leurs actes.

— Si votre innocence est manifeste à vos yeux, riposta Jim, la justice, on doit le croire, ne partagera pas votre aveuglement.

— Hélas ! c'est là toute ma crainte ! répondit Stuart d'un ton découragé. Depuis cette fatale soirée, ma pensée est concentrée sur ce point unique ; la nuit, je crois entendre le bruit sinistre du coup qui l'a frappé, et voir le visage exsangue d'Owen le lendemain de sa mort ; ma vie est, en réalité, pire que le bagne !

Aussi insensible aux réflexions d'Earle qu'au bruit d'une mouche qui bourdonne contre une vitre, le beau Jim répliqua:

— Pas précisément ; vous oubliez que je vous ai aperçu tout à l'heure dans le jardin d'hiver, et que votre entrain m'a fortement choqué.

— Ne m'avez-vous pas donné le conseil de n'être dans le monde ni mélancolique ni découragé ? reprit Earle.

— Je ne vous contredis pas, mais de là à pirouetter sur vous-même d'un air fanfaron, et à faire la bouche en cœur il y a loin ! Je me suis acquitté du message dont votre sœur m'avait chargé. Ne la croyez pas disposée à s'immiscer dans vos affaires et à vous rendre la vie dure ; elle n'a qu'un désir, c'est de ne plus jamais entendre parler de son frère ; mais sachez que si vous fréquentez encore la servante de la *Queue du canard*, gare à vous !

— Ah ! je ne pense pas plus à elle qu'à m'aller noyer, répondit Stuart en poussant un soupir de soulagement.

— D'ailleurs, il ne s'agit ni de celle-là, ni d'une autre ; votre sœur estime que vous ne pouvez de bonne foi offrir votre nom à aucune jeune fille ; une pareille alliance équivaudrait pour elle à

une tente dressée sur un volcan. En conséquence, Nancy vous somme de cesser vos galanteries à l'égard de Mlle Leslie.

— Pourquoi cela?

— Sachez donc, malheureux, que si l'on se doutait dans cette famille de votre exécrable passé, on vous traiterait en pestiféré, et si jamais il vous arrivait de parler d'un projet matrimonial avec l'une de ces jeunes filles, votre sœur se ferait un devoir d'informer leur père de la triste vérité. En voulant vous persuader que la mort d'Owen a été accidentelle, vous avez été dupe de vous-même; vous saviez aussi bien ce que vous faisiez que moi, en sollicitant la main de votre sœur; vous avez mis par là le comble à votre lâcheté, car c'est vouloir étouffer les remords de votre conscience.

Après cela, Jim se leva, ouvrit la porte, comme pour indiquer à Stuart qu'il n'avait plus qu'à se retirer.

Pendant ce temps, la police de Walmsbury continuait ses recherches, espérant les voir couronnées de plus de succès que celles de la police de Londres. Depuis que M. Beresford avait bénéficié du verdict d'acquittement, sa culpabilité était hors de question. Quant à Stuart Earle, personne n'avait songé un seul instant à le soupçonner d'aucune participation à ce crime. Finalement, les agents de Walmsbury se décidèrent à faire appeler de nouveau Rose Meeking, persuadés qu'elle en savait plus qu'elle n'en disait sur cette affaire; mais elle répéta exactement sa première déposition au sujet de son entretien avec le capitaine Owen; elle observa très scrupuleusement aussi la promesse de ne pas compromettre Stuart Earle. Bien que ses sentiments d'amour pour lui fussent complètement éteints, elle n'eût voulu à aucun prix le livrer à la justice.

C'est à ce moment qu'eut lieu la première entrevue de Nancy et de Rose Meeking; la fiancée du beau Jim désirait vivement la connaître et Beresford ayant combiné les choses pour le mieux, elle reçut chez elle la visite annoncée. Le luxe de la maison de M. Earle ne laissa pas d'éblouir la servante d'auberge. En se disant qu'elle eût pu trôner dans un intérieur aussi élégant, elle poussa un soupir de regret.

Mlle Earle, vêtue d'un peignoir en surah blanc, s'avança vers Rose Meeking en lui tendant les deux mains.

— Je vous remercie d'être venue me trouver, dit-elle avec bienveillance. J'ai tant de choses à vous demander!

La servante répondit timidement:

— Pour ma part, je désirais aussi vivement causer avec vous, mademoiselle.

Après un instant de silence, Nancy reprit:

— M. Beresford m'a dit que vous savez tout!

— Presque tout, répondit Rose.

— Je tiens particulièrement à vous remercier, à vous bénir de votre silence. Mon père, aujourd'hui un vieillard, mourrait de chagrin et de honte s'il venait à connaître la vérité. Ah! je ne saurais jamais assez vous exprimer ma reconnaissance.

— Jugeant par ce que je ressens moi-même de ce que vous devez éprouver, je suis désolée pour vous d'un événement qui doit peser si lourdement sur votre vie. Bien que M. Earle père ne sache rien, il n'en est pas moins à plaindre; mais ce n'est ni par égard pour lui, ni par égard pour vous que je me suis fait une loi du silence. Je sais que vous eussiez été désespérés tous les deux de me voir épouser votre frère, moi, une servante d'auberge plus âgée que lui! Je peux l'avouer aujourd'hui, je l'ai aimé de tout mon cœur et mon plus grand désir eût été de le rendre heureux. Ayant eu vent de nos projets, le capitaine Owen m'a vertement chapitrée à ce sujet, me certifiant que le jeune Stuart ne tarderait pas à se repentir de m'avoir épousée. Là-dessus j'ai pris le parti de renoncer à mes beaux rêves; oui, j'ai résisté aux supplications de votre frère. Inutile d'ajouter que je ne savais rien de son sinistre projet.

— J'en ai la conviction, répliqua Nancy.

— Quoi qu'il en soit, je ne saurais oublier du jour au lendemain qu'il m'a aimée et que j'ai partagé son amour. Pour ces deux raisons, je ne le trahirai jamais.

— Vous êtes une bonne et brave femme! s'écria Nancy. Si jamais vous chassez de votre esprit ces cruels souvenirs et si vous épousez quelqu'un de votre condition, vous ne me refuserez pas de faire quelque chose pour vous.

— Certainement, répondit Rose. Certes, je n'entends pas vendre mon silence, mais tout le monde sait qu'une servante ne roule ni sur l'or ni sur l'argent et qu'à l'occasion un peu d'aide fait grand bien.

— En attendant, reprit Nancy, veuillez accepter ce souvenir comme un témoignage de ma reconnaissance — et elle lui remit un petit sac contenant une bourse — mais, poursuivit-elle, comme on prétend que cela porte malheur d'offrir une bourse vide, j'y ai

ajouté quelque chose pour rompre le charme. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Oh! je sais bien que vous ne voudriez pas m'offenser, reprit Rose.

— Vous avez raison, ma bonne Rose, ajouta Nancy en souriant, mais les yeux remplis de larmes.

Ensuite, on se sépara. La servante d'auberge avait à jamais gagné le cœur de Nancy Earle qui, dans son for intérieur, regrettait que les circonstances sociales eussent empêché son frère d'épouser une femme dont l'amour l'avait entraîné à perpétrer un crime alors que, si elle fût née dans d'autres conditions, elle eût pu le sauver.

A quelques jours de là, M. Earle et sa fille partirent pour l'Écosse ; à peine installés à Earle's Hope, quel ne fut pas leur étonnement en voyant arriver inopinément M. Beresford ! Il venait passer près d'eux une demi-journée afin de prendre congé de celle qui lui était plus chère que la vie : trois mots suffiront à expliquer cette visite inattendue : service actif, Burnah.

XIII.

Le départ du régiment de Blankshire devait s'effectuer avec une si grande rapidité, que les officiers n'eurent que quelques heures de permission pour faire leurs adieux. Le colonel ayant une sympathie marquée pour le beau Jim, l'autorisa à quitter son poste dès cinq heures du soir jusqu'au lendemain matin. Tous les autres officiers briguèrent naturellement la même faveur ; seul, Stuart Earle fit exception à la règle en restant au régiment. Il écrivit à son père pour lui exprimer tous ses regrets d'être dans l'impossibilité de l'aller voir. Le beau Jim s'empressa de rétablir la vérité des faits, avouant à Nancy que son frère en disant cela, avait un mensonge de plus à son actif. Nancy demanda à son fiancé si Stuart ne l'avait pas chargé d'un message particulier pour elle.

— Non, ma bien-aimée ; il est clair que votre frère m'évite. Convaincu que M. Earle était désireux de le revoir et sachant en outre que Stuart n'obtiendrait pas aisément une permission du colonel, j'ai pris sur moi d'en faire la demande. Or, me coupant

la parole, celui-ci m'a répondu : « Si Earle désire cette faveur il faut, du moins, qu'il la sollicite personnellement. » De là, j'ai conclu que votre frère ne désirait pas venir ici avant de partir.

Nancy comprenait fort bien qu'il fût très pénible à Stuart de se retrouver en présence de son père et d'elle-même, aussi éprouva-t-elle une vive contrariété lorsque, dix minutes après le départ du beau Jim, M. Earle la prévint qu'il avait donné des ordres au cocher, au valet de pied et à la femme de chambre d'être prêts à partir pour la station de Blankhompton par le premier train.

— Comment, mon cher père, mais vous n'êtes pas en état d'entreprendre ce voyage.... vous tomberez malade....

— Allons donc, reprit son père en l'interrompant brusquement, un fils unique ne part pas tous les jours pour la guerre. Le régiment de Stuart quitte sa garnison jeudi à dix heures.

Devant une résolution si irrévocable, Nancy comprit qu'il fallait s'incliner. La grande joie de revoir le beau Jim fit plus que compenser ses soucis au sujet de son frère. Après avoir indiqué à sa femme de chambre les robes qu'elle devait mettre dans les caisses, Nancy alla prendre un peu de repos, l'esprit tranquille, le cœur léger.

Le lendemain, dès qu'on fut arrivé à destination, M. Earle et sa fille se firent conduire à l'hôtel le plus en renom situé en face de la caserne d'infanterie. Ah ! que Stuart n'eût-il pas donné pour être déjà à Burnah ! Tout en le tenant à distance, sa sœur n'en trouva pas moins moyen de lui demander quelques moments d'entretien particulier.

— A trois heures, dit-elle, nous devons recevoir la visite de M. Beresford, nous le laisserons avec mon père et vous viendrez avec moi causer dans ma chambre. Surtout, n'allez pas me faire faux bond, ajouta-t-elle d'un ton grave.

Beresford et Stuart venaient d'entrer dans le salon à un intervalle de quelques secondes, lorsque Nancy sous prétexte de montrer des photographies à son frère, l'emmena dans sa chambre.

Beresford, à part lui, pensait que sa fiancée allait peut-être se laisser fléchir par les doléances et même les menaces de Stuart. Or, s'il avait pu voir la physionomie sérieuse et réfléchie de Nancy, il eût été rassuré sur l'heure.

— Ce n'est pas, dit-elle, dans l'intention de vous accabler de reproches que je vous ai fait venir ici.

En prononçant ces mots elle regardait son frère fixement et devina ses pensées les plus intimes.

— Auriez-vous donc ce courage au moment même où je pars pour aller me battre et peut-être me faire tuer?

— C'est justement cette dernière question que je veux aborder avec vous. Avez-vous réfléchi que si vous êtes une victime de la guerre, le poids de votre faute retombera sur un innocent?

— Je ne comprends pas, riposta Stuart.

— Eh bien! je vais m'expliquer plus clairement. Au cas où vous trouveriez la mort sur un champ de bataille, là-bas, et si M. Beresford revient sain et sauf, ne pourra-t-on un jour voir de nouveau en lui l'assassin introuvable du capitaine Owen? Et qui sait si cette fois-là on ne le condamnera pas à mort?

— Il faut avouer que je n'y ai pas pensé.

— L'anxiété m'y a fait songer pour vous.... j'ai combiné un plan que je vous prie d'exécuter.... et cela immédiatement.... oui, vous allez écrire ici, sous mes yeux, que c'est vous qui êtes l'auteur du meurtre du capitaine Owen.

— Ah! vous croyez que je vais être mon propre accusateur; je refuse net! Voyons, avez-vous juré de me perdre?

— Non pas; seulement, ou vous signerez cet aveu avant de sortir de la pièce, ou je vais directement révéler à notre père l'affreuse vérité. Un homme au courage viril, se féliciterait, s'empresserait de sauvegarder les jours de celui que votre perversité a rendu si malheureux.... Mais, hélas! je le vois, vous êtes toujours le même, menteur, égoïste, pourri jusqu'aux moelles!

— En somme, reprit Stuart d'un ton railleur, s'il n'a rien révélé ce n'est certes pas par pitié pour moi.

— C'est pour moi, en effet, je le sais, dit Nancy avec calme. C'est pourquoi je veux préserver son honneur de toute attaque. Vous signerez, vous dis-je, ajouta-t-elle d'un ton d'autorité.

— Oubliez-vous donc qui je suis? riposta Stuart stupidement.

— Vous êtes le meurtrier du capitaine Owen!

— Je vous jure qu'il n'y a pas eu préméditation.... Non.... non, c'est accidentel, vous n'en pouvez douter, Nancy, murmura-t-il.

— La vérité, c'est que vous l'avez tué, cela suffit. Nous n'avons pas le temps de nous perdre dans des questions de détail; asseyez-vous et copiez ceci, dit-elle en passant à son frère une feuille de papier contenant ces quelques mots:

« Je soussigné Stuart Earle, lieutenant au régiment de Blankshire

déclare que le .... de mai 188.... j'ai causé la mort du capitaine Owen en le frappant d'un haltère. »

— Laissez-moi ajouter cette phrase, dit Stuart avec emportement: « Je fais serment que personne d'autre n'a participé au crime. »

— J'y consens, reprit Nancy.

— Enfin, qui me prouve que vous ne livrerez à personne ce document?

— Je vous atteste que je ne m'en dessaisirai qu'au cas où je verrais la vie de M. Beresford en danger. Soyez surtout bien convaincu que ce n'est pas par respect pour notre nom que je garde le silence, mais par égard pour notre père qui, comme je vous l'ai déjà dit, ne pourrait survivre à un tel coup.

— Dites-moi, du moins, reprit Stuart d'un ton insolent, si vous ne complotez pas de vous en servir pour indisposer mon père contre moi et me faire déshériter?

— Une telle action est digne de vous, mais indigne de moi, riposta Nancy avec mépris.

Après quoi, Stuart trempa sa plume dans l'encre avec colère, et signa: « Stuart Earle, lieutenant au regiment de Blankshire. » Puis il s'écria d'un ton véhément:

— Êtes-vous enfin satisfaite?

Prendre l'écrit, le lire, le plier, le placer dans une enveloppe, l'entourer d'un cordon, y apposer son cachet avec de la cire, tel fut le premier soin de Nancy, ensuite elle écrivit elle-même ces mots:

« Mémorandum privé concernant Stuart Earle.

« Hôtel du Cygne doré
« Blankhompton. »

Comme Nancy ne tenait pas à prolonger davantage ce pénible entretien, elle fit comprendre à son frère qu'il pouvait partir. Au lieu de mettre le temps à profit en retournant le plus vite possible près de son père, Stuart n'eut rien de plus pressé que d'aller au café prendre un grog suivi de plusieurs verres de vin de champagne. Évidemment lord Chesterfield connaissait à fond la nature humaine lorsqu'il a dit: « Le cœur loin de gagner avec les années ne fait que se racornir; un drôle en vieillissant devient un plus mauvais drôle encore. »

XIV.

Le lendemain, dès l'aube, la station était encombrée par la population de Blankhompton, venue en masse pour assister au départ du régiment de Blankshire et lui faire ses adieux; nous reconnaissons dans la foule Mme Barns et ses enfants; Mme Seton dont l'entrain était si étourdissant qu'on en pouvait inférer que le changement de garnison du régiment était pour elle une fête! Toutefois, ceux qui la connaissaient intimement prétendaient qu'elle faisait bonne mine à mauvais jeu, et que ses sourires cachaient d'abondantes larmes causées par le départ du colonel son mari. Le dean et sa femme, les familles Charterhouse et Staunton étaient également présentes. L'attitude de M. Earle était à la fois solennelle et imposante; Nancy lui donna le bras et leva souvent vers lui des regards émus; le vieillard, se méprenant sur les sentiments de sa fille, lui dit d'une voix ferme:

— Allons, du courage, il faut montrer que les Earle, Nancy, peuvent tout sacrifier à leur reine et à la patrie, même l'héritier du nom!

A cet instant il oublia le beau Jim, ne se rappelant qu'une chose: le départ du dernier des Earle pour le théâtre de la guerre. Nancy, elle, n'oubliait rien!

Dès que le signal fut donné et que le train s'ébranla, emportant le régiment au milieu des cris, des hourras, des vœux de la foule, M. Earle fit entendre un soupir à fendre l'âme. Tant qu'il fut possible à Mme Seton d'apercevoir son mari à la portière d'un wagon, elle conserva une physionomie épanouie, mais après cela, elle éclata en sanglots; son émotion gagna les personnes présentes, lesquelles disaient en s'essuyant les yeux: « Quel trésor que la femme du colonel!

— Personne au monde, dit-elle à une amie qui lui témoignait beaucoup de sympathie, personne ne m'empêchera de l'aller rejoindre. Mon Dieu! s'il était blessé ou malade que deviendrait-il sans moi.... lui qui ne pouvait supporter les soins de quiconque hormis les miens quand il avait la migraine. Ciel! que je suis malheureuse!

En lui prenant la main avec tendresse, Nancy ajouta:

— Bonté divine! il est autrement cruel de se dire que quoi qu'il arrive et sous aucun prétexte on ne peut aller rejoindre l'être aimé auquel pas un lien ne vous unit encore!

— Je vous comprends, ma pauvre amie, aussi ferai-je tout ce qui dépendra de moi pour vous rendre moins pénible le temps de la séparation.

Dès que Nancy lui eut adressé ses remercîments, le dean prenant M. Earle par le bras, lui demanda d'abandonner l'hôtel du Cygne doré pour le doyenné. Comme M. Earle était par nature entêté comme un casque, il refusa l'invitation et se borna à dire à sa fille qu'il avait besoin de repos; il ajouta que si elle allait passer la journée chez le dean, elle y recevrait un accueil très cordial et elle s'y rendit. Par un beau temps du mois de septembre au souffle tiède, Nancy arpentait la longue terrasse du doyenné, suivant par la pensée le régiment de Blankshire.

Le moment de la séparation arrivé, on promit de se faire de fréquentes visites dès que M. Earle aurait repris ses quartiers d'hiver à Londres. En attendant, il retournait avec sa fille à Earle's Hope pour permettre aux ouvriers d'achever les travaux en voie d'exécution à sa maison de Hansplace.

De Liverpool et de Queenstone, Nancy reçut de longues lettres du beau Jim, lettres remplies d'intérêt pour elle, mais qui eussent pu paraître banales à un autre lecteur.

Dès que les ouvriers eurent fini leurs travaux de maçonnerie à Hansplace, M. Earle et sa fille revinrent à Londres prendre possession de l'hôtel; fidèle à son habitude d'aller passer la majeure partie de ses journées au club, il y retourna avec la même régularité qu'autrefois. Il arriva qu'une fois, vers sept heures du soir, Nancy étant seule dans sa chambre occupée à lire le *Standard,* ses yeux s'arrêtèrent sur ces mots écrits en grosses lettres: « Sérieux engagement à Burnah. Lieutenants Jacques Beresford et Stuart Earle blessés. » Dès qu'elle eut relu une seconde fois ce paragraphe, elle fit appel à tout son courage, car parfois l'anxiété tue!

Le régiment en faisant une reconnaissance avait été surpris, cerné par une bande nombreuse de Dacoïts, mais l'avantage lui était resté. Le chiffre des morts se montait à cinq; il y avait eu huit soldats blessés; on annonçait que l'un d'eux avait rendu le dernier soupir en arrivant au camp. En outre, les officiers Beresford et Earle étaient sérieusement blessés. On ne saurait se figurer le

trouble, le désespoir de la malheureuse jeune fille en apprenant cette affreuse nouvelle; elle se disait que ses chers blessés n'existaient peut-être déjà plus; dans cette fatale conjoncture, elle en oublia jusqu'à ses cuisants griefs contre son frère, mais, pour nous conformer à la vérité, nous dirons que ses pensées les plus tendres étaient pour le beau Jim. Elle aussi eût pu dire avec M[me] de Sévigné en écrivant à sa fille: « J'ai mal à votre poitrine. »

Passant machinalement la main sur sa robe, jetant un regard distrait sur les objets qui l'entouraient, elle s'adressait des reproches à elle-même de tant de confort, lorsque Beresford manquait du nécessaire! Ah! combien le devoir filial, en la retenant captive, lui semblait dur! Soudain, elle se souvint que son père était au club, où, à coup sûr, il allait apprendre par les journaux du soir le coup de massue qui le frappait.

Nancy courut alors vers la chambre de son père; dans l'escalier elle se croisa avec Darby, le valet de chambre de M. Earle. Elle lui demanda d'un ton anxieux si son père était rentré. Sur la réponse négative, elle reprit:

— Il est arrivé de terribles nouvelles de Burnah, Darby; une grande bataille a été livrée; M. Stuart est sérieusement blessé.

— Pas possible! s'écria le serviteur d'un ton plus surpris que sympathique; comme presque tous les gens de Hansplace et de Earle's Hope, Darby n'éprouvait aucun intérêt pour l'héritier du nom. Dieu tout-puissant! s'écria-t-il; espérons du moins que M. Earle n'aura pas appris à son club la terrible nouvelle.

Au même instant un vigoureux coup de sonnette fit descendre le vieux serviteur. Nancy s'élança dans l'escalier; arrivée à la dernière marche, elle vit sur le seuil de la porte non pas son père, mais un vieil ami de la famille, sir George Saint-Léger, qui s'exprima en ces termes:

— J'ai la triste mission, ma chère enfant, de vous apporter une mauvaise nouvelle.

— Vous n'avez rien à m'apprendre, car j'ai lu les journaux. Et mon père? demanda-t-elle d'un ton anxieux et triste.

— Votre malheureux père en apprenant que votre frère était blessé a éprouvé un choc violent.... Mon Dieu! dit-il en s'interrompant, je ne suis pas l'homme qu'il faut choisir pour de pareilles communications....

— Parlez, je vous en conjure; dites-moi la vérité, mon père est-il mort?

— Non, ma chère enfant; mais il est tombé en syncope, à la suite de quoi il est resté dans un état comateux des plus alarmants; on a eu grand'peine à le porter en voiture et il sera ici tout à l'heure.

— Que vous êtes un ami rare et dévoué! dit-elle en lui tendant la main.

Au bout de peu d'instants, on entendit la voiture de M. Earle et l'on eut toutes les peines du monde à le transporter jusqu'à son lit, car déjà, il était en proie à la paralysie. Nancy à qui on eût voulu épargner la vue de tant de souffrances, tint à s'établir, au contraire, au chevet de son malheureux père.

Sir George Saint-Léger cherchait, mais en vain, à lui donner quelque espoir. Elle se bornait à répéter:

— Je suis préparée à tout; la santé de mon pauvre cher père est trop délabrée pour résister à un tel coup!

Le docteur pria la jeune fille de se retirer dans sa chambre pendant qu'il examinait le madale, après quoi, il lui ferait part de ses espérances ou de ses craintes.

Ces quelques instants d'attente parurent un siècle à la pauvre Nancy. Le docteur revint enfin lui annoncer qu'il ne voyait rien à faire pour le quart d'heure; déjà il avait indiqué à Darby l'adresse d'une garde-malade et les précautions à prendre. Avant de se retirer, il annonçaqu'il reviendrait sous peu. Avec une anxiété mêlée de tendresse, Nancy, s'armant de courage, demanda à la garde-malade si son père était en danger.

— Il est très gravement malade, ma pauvre demoiselle.

— Miséricorde! le croyez-vous perdu? Je me répète sans cesse que tant qu'il y a vie, on est en droit d'espérer la guérison.

Sur la réponse évasive et embarrassée qu'on lui fit, Nancy comprit que M. Earle était au plus mal. Tour à tour elle pensait aux chagrins qui la menaçaient de différents côtés; ne recevait-elle pas à la fois les coups les plus poignants du sort? la gravité de l'état de son père; les dangers auxquels était exposé un officier blessé sur une terre lointaine, privé du secours d'une main amie pour lui fermer les yeux; les inquiétudes que Stuart ne lui avait jamais épargnées de près ou de loin, tous ces tristes souvenirs lui déchiraient le cœur!

Sir George alla, lui aussi, s'informer de l'état du malade près de la femme qui le veillait; elle lui fit signe de parler bas, de marcher sans bruit; bref, elle se borna à pincer les lèvres en jetant un

regard au moribond. Le médecin, de l'autre côté du lit, le considérait d'un air consterné sans souffler mot. La pendule seule interrompait ce silence mortel en frappant le premier coup de minuit; le douzième venait de sonner lorsque M. Earle rendit l'esprit. La nouvelle que son fils était dangereusement blessé l'avait tué! Oui, ce fils qui n'avait été qu'un fléau pour son père, absorbait néanmoins la totalité de son affection au détriment de sa fille, car bien qu'elle aussi fût une Earle, nous savons qu'elle ne comptait pas pour lui!

Le lendemain matin sir George Saint-Léger vint demander à Nancy ce qu'il pourrait faire pour elle dans cette triste occurrence. Elle le pria de télégraphier à Burnah afin d'avoir des nouvelles de Stuart et de Beresford; en prononçant ce dernier mot, une teinte rose colora son visage.

— C'est un de vos amis, ma chère enfant?

— Oui, je dois l'épouser si.... si....

Les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage.

— En ce monde, il ne faut jamais mettre les choses au pire; les officiers qui excitent tant votre intérêt sont tous deux dans la fleur de l'âge; croyez-moi ils guériront et vous les reverrez sains et saufs. Je vais de ce pas au télégraphe.

Le notaire fut chargé de régler la cérémonie funèbre; Nancy passa la journée seule dans sa chambre en proie aux plus tristes réflexions et dévorée d'inquiétude, que ne fit qu'aggraver l'arrivée de Darby ayant à la main les journaux du soir; la physionomie du vieux serviteur donnait à penser qu'il était porteur de mauvaises nouvelles.

— Eh bien! Darby, parlez vite.... dit Nancy avec émotion, étouffée par le poids lourd de sa douleur.

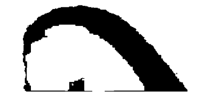
— Puisqu'il faut vous le dire, vous êtes la dernière du nom, répondit le domestique; M. Stuart Earle, votre frère, n'a survécu que quelques heures à ses blessures.

— Et M. Beresford? murmura-t-elle tremblante.

— On ne fait pas mention de son nom, d'où l'on doit conclure qu'il est vivant.

Après quoi Darby remit le journal à Mlle Earle.

Il arriva presque au même instant, un télégramme cruellement concis: il ne contenait que ces mots: « Le lieutenant Stuart Earle du régiment de Blankshire, aussitôt après être rentré au camp est mort des blessures qu'il avait reçues dans une escarmouche avec les Dacoïts.... le.... »



De Beresford, pas un mot! Mais, raisonnablement, ne devait-on pas espérer qu'il était en voie de guérison? La pauvre Nancy tremblait de voir se confirmer le vieux proverbe: un malheur ne vient jamais seul. Peu après, sir George Saint-Léger lui apporta un autre télégramme ainsi conçu: « Stuart Earle mort, Beresford blessé grièvement à la tête et au bras, mais pas de fièvre et bon espoir de guérison. »

Nancy dut donc s'en remettre à la volonté de celui que règle toute chose ici-bas: se courber et attendre!

Faire prendre le deuil à sa maison était urgent; régler les détails du triste voyage à Earle's Hope; donner des ordres pour les réfections à offrir aux fermiers et aux tenanciers, lire les lettres de condoléances qu'on lui adressait et enfin remercier des envois de fleurs, souvenirs de ses amis, telle fut sa vie pendant les tristes jours qui précédèrent les obsèques.

La veille, elle partit accompagnée de ses gens pour le château de la famille où la voiture funéraire devait arriver sous peu. Une neige glacée couvrait le sol, et formait un épais tapis blanc, sous les pieds de la longue procession en deuil qui se déroulait depuis Earle's Hope jusqu'au cimetière.

Désormais Nancy qui, jusque-là, avait si peu compté aux yeux de son père, était la châtelaine du domaine de Earle's Hope et la propriétaire des grands biens y attenant et enfin elle restait l'unique du nom! Le droit de choisir un époux lui appartenait maintenant, mais l'homme qu'elle aimait plus que tout, le lieutenant Beresford, était exilé au bout du monde entre la vie et la mort, en proie à d'horribles souffrances! Voilà donc quel était la condition, l'épreuve, le martyre que la malheureuse jeune fille endurait lorsque l'ami dévoué des bons et des mauvais jours, sir George Saint-Léger, vint lui annoncer que les blessures du lieutenant Beresford étaient moins graves qu'on ne l'avait supposé d'abord; transporté à Calcutta, il y recevait de bons soins et l'on espérait qu'il serait sous peu complètement rétabli. Cette nouvelle lui avait été télégraphiée par le colonel Seton.

Nancy reprit d'une voix ferme:

— Mon parti est pris, irrévocablement pris; je partirai pour les Indes par le prochain paquebot.

— Vous comptez partir seule? demanda le bon vieillard tout surpris.

— Non pas, j'ai l'intention d'emmener plusieurs domestiques.

— Alors, la cérémonie de votre mariage serait célébrée là-bas?

— Du moins je le suppose, Mme Seton étant partie pour aller rejoindre son mari, il me sera facile de descendre chez elle; en tous cas, j'ai encore d'autres amis à Calcutta à qui je peux demander l'hospitalité.

Elle se recueillit un peu, puis reprit:

— Ainsi, mon bien cher ami, il faut vous faire à l'idée qu'au premier jour je vais m'embarquer pour les Indes.

Sir George Saint-Léger eut beau dépenser son éloquence à vouloir détourner Nancy de son projet, lui disant qu'il était contraire aux usages qu'une jeune fille de son âge et aussi bien douée au physique, entreprît sans parents, sans amis, un pareil voyage. Elle resta sourde à ses conseils. Pour la première fois de sa vie elle montra qu'elle était, comme d'autres de sa race, très entêtée dans ses idées.

— On vous blâmera, j'en suis sûr, reprit sir George Saint-Léger, de vous mettre ainsi au-dessus du qu'en dira-t-on; le monde criera à l'inconvenance.

— A cela, mon ami, vous répondrez que mon mariage avec le lieutenant Beresford était une chose décidée, les blessures qu'il a reçues à la dernière bataille m'autorisent à lui donner cette preuve de dévouement. Je sais me mettre au-dessus de l'opinion publique, ajouta Nancy d'un ton hautain.

Puis se souvenant que ce même sentiment avait perdu son malheureux frère, elle reprit d'un ton radouci:

— Vous êtes bien bon de me donner tant de marques d'intérêt (à part elle, elle pensait que son obstination frisait la folie). Mais vous arriverez à vous convaincre que j'ai les meilleures raisons du monde de persister dans mon projet. Mon père même du royaume des élus doit me donner son approbation, j'en ai la conviction. En réalité, je ne pars pas à l'aventure, puisque je profiterai de l'hospitalité des Seton.

— Et si Mme Seton était absente, que feriez-vous?

— Je l'informerais tout de suite de mon arrivée et elle s'empresserait, je n'en puis douter, de rallier Calcutta.

Devant l'obstination de Nancy, sir George Saint-Léger renonça à faire une plus longue opposition à ses désirs. A son tour, le notaire, se plaçant au point de vue des affaires, chercha à contrecarrer ses projets.

— Ma chère enfant, dit-il, vous avez certainement omis d'en-

visager tous les côtés de la question; permettez-moi donc de vous rappeler qu'étant la dernière du nom de Earle, nom très honoré, très ancien, très vénéré et très glorieux, vous assumez une grande responsabilité, en vous exposant aux périls d'un aussi long voyage, en risquant vos jours sans qu'aucun devoir impérieux vous y oblige.

— Oh! si nous abordons le chapitre des hypothèses, des dangers à courir, je vous répondrai, par exemple, qu'étant près d'une cheminée je peux mettre le feu à ma robe; que tous les jours je suis exposée à tomber dans mon escalier et que dans la rue je peux être écrasée par une voiture; mais vous oubliez, monsieur, que l'on meurt aussi de chagrin!

Le jour même elle fit retenir trois places sur le prochain paquebot pour les Indes, sa femme de chambre et Darby devant la suivre. Ses amis l'accompagnèrent jusqu'au quai d'embarquement; l'intrépide voyageuse envoya des baisers et des adieux mêlés de larmes à ses amis et aux côtes de son pays natal; force nous est d'avouer cependant que Nancy ressentit bientôt les pénibles atteintes du mal de mer. C'est ainsi qu'elle fut empêchée de tenir plus longtemps ses regards attachés sur l'Angleterre. A bord, lorsqu'on eût appris qu'elle allait rejoindre son fiancé, officier au régiment de Blankshire, blessé à Burnah, tout le monde ressentit pour elle une profonde sympathie, sympathie qui s'accrut encore par la nouvelle que son frère avait été tué pendant le combat; et que leur vieux père en était mort de chagrin foudroyé par une attaque d'apoplexie! Il en résultait que la passagère était désormais l'héritière du nom et de la fortune de la famille. Tout le monde tomba d'accord (les jeunes gens surtout) qu'après la satisfaction d'avoir bien mérité de la patrie, il n'en était pas de plus grande qu'une pareille preuve d'amour de la part d'une fiancée.

A Suez, un télégramme du colonel Seton annonça à Nancy que le lieutenant Beresford, ayant recouvré ses forces, venait de partir pour Calcutta. Après avoir reçu cette communication, Nancy, envahie par une délicieuse émotion, suivie d'une crise de nerfs et de larmes, apprit que les passagers, partageant sa joie, se proposaient de pousser trois hourras en l'honneur de Jim Beresford, et ce qui fut dit fut fait; la jeune fiancée eut grand'peine à soutenir la commotion de cette démonstration spontanée; ce fut avec un sourire ndescriptible qu'elle exprima sa reconnaissance à ses compagnons le voyage.

XV.

A tout prendre, la traversée lui parut moins longue que l'on aurait pû se l'imaginer ; à chaque tour d'hélice, à chaque mouvement du steamer, à chaque ordre donné à l'équipage, elle avait conscience de trouver sa récompense à la fin du voyage. Plus elle se rapprochait de Calcutta, moins elle sentait la fatigue, soutenue et fortifiée comme elle l'était, par la ferme espérance d'avoir enfin triomphé des épreuves de la séparation. En mettant le pied sur le sol indien, elle fut reçue à bras ouverts par Mme Seton qui, après l'avoir embrassée lui dit que tout en allant beaucoup mieux, le lieutenant Beresford n'était pourtant pas encore en état de venir au-devant d'elle.

— Ah ! qu'il me tarde de le revoir ! dit Nancy en poussant un profond soupir.

— C'est seulement hier que je lui ai annoncé votre arrivée ici, ma chère enfant; autrement il eût été préoccupé, inquiet, malheureux, pendant tout le temps de la traversée ; mais quand j'ai vu combien cette nouvelle le rendait heureux, je me suis fait des reproches d'avoir tant tardé à la lui communiquer. Dites-moi, je vous prie, où sont vos bagages ? Ah ! je reconnais votre femme de chambre, ajouta-t-elle, c'est le moment de lui donner vos clefs.

Nancy prit place dans la voiture de Mme Seton et toutes deux arrivèrent bientôt à la maison de cette dernière. Tout en montant l'escalier, Mme Seton prévint sa jeune amie qu'elle ne devait pas se figurer retrouver le lieutenant Beresford avec un air vigoureux et sa force d'autrefois.

— Du reste, le voici, dit-elle en ouvrant la porte du convalescent.

Étendu sur un divan, pâle, défait et vieilli, le beau Jim n'était plus que l'ombre de lui-même ; un *punko* était doucement agité au-dessus de sa tête. En apercevant Nancy, il lui tendit la main. Reconnaissant le bien-aimé de son cœur, elle se jeta à genoux et laissa tomber de douces larmes sur la poitrine du jeune officier !

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce tête-à-tête mystérieux et si doux qu'il est impossible d'en rendre la douceur.

Dès que notre héros fut en état de faire quelques pas, comme un enfant qui apprend à marcher, il fit des promenades appuyé sur le bras de Nancy. Le matin respirant à pleins poumons les senteurs des verdures et des fleurs; le soir, admirant les teintes violacées du crépuscule. Une fois, elle lui dit simplement ces mots:

— Les progrès que vous avez faits, mon cher beau Jim, sont si rapides, votre physionomie est si rayonnante que la célébration de notre mariage pourrait, je crois, être fixée plus tôt que je ne l'avais pensé d'abord.

— Croyez-vous en toute sincérité, loyalement, que je puisse mettre ainsi les circonstances à profit? répondit le beau Jim en cherchant la vérité dans les yeux de sa fiancée.

— Pourquoi non? De quel côté, mon Dieu! peut venir l'obstacle? reprit Nancy.

— Mais, M. Earle, votre père ne craignait-il pas pour vous les conséquences d'une union qui pouvait compromettre votre avenir? Puis, la mort de Stuart ne peut m'empêcher désormais de faire connaître la vérité. Enfin, supposez un instant qu'on m'accuse de nouveau d'avoir été le meurtrier de ce pauvre Owen?

A ces mots Nancy tira vivement de sa poche un pli cacheté.

— J'ai prévu l'obstacle dont vous me parlez, mon ami, dit-elle en brisant le cachet de l'enveloppe. La dernière fois que j'ai vu mon malheureux frère, je l'ai obligé à me laisser un écrit qui sera à jamais votre sauvegarde.

Le beau Jim prit alors connaissance de la confession de Stuart Earle.

A deux semaines de là, l'héritière des Earle et le beau Jim étaient mariés sans pompe en présence de Mme Seton et d'un brave homme qui, pendant toute la durée de la maladie du lieutenant Beresford, l'avait soigné avec le plus entier dévouement. Les tourments, les chagrins, l'anxiété de cœur, tout s'était dissipé comme une brume du matin au mois de mai.

Après s'être donné des preuves mutuelles d'une patience et d'une confiance illimitées dans leur amour réciproque, le beau Jim et Nancy n'avaient plus qu'à oublier le passé, qu'à jouir du présent et à escompter l'avenir.

John Strange Winter.
(Imité de l'anglais par Hephell).

L'ALCOOL ET L'ALCOOLISME[1]

(*Suite et fin*).

LES REMÈDES.

I

L'ALCOOL ET LE FISC.

Nous aurions pu développer encore cet exposé du mal de l'alcoolisme: il faut savoir se limiter et aborder la tâche plus difficile, convenons-en, de la recherche des remèdes à ce mal. En effet, lorsqu'on étudie le remarquable travail présenté au sénat français par M. Claude des Vosges, on est surpris, après l'avoir trouvé si net, si facile à suivre, quand il expose le mal de ne pas rencontrer au même degré ces qualités, lorsqu'il parle des remèdes à lui opposer.

Il emprunte bien à M. le professeur Alglave, sa formule fort exacte quoique encore incomplète, nous le démontrerons plus loin, *faire supporter l'impôt par tout l'alcool consommé, ne laisser consommer que de l'alcool chimiquement pur*. Mais on le sent gêné pour en tirer toutes les conséquences; il avoue lui-même, d'ailleurs, la cause de cet embarras qui tient à ce qu'il était un homme politique. Il revient à deux reprises sur l'influence malheureuse des préoccupations électorales sur le vote de certaines lois et la répression de la fraude. Et lorsqu'il s'écrie: « N'est-on pas toujours à la veille d'élections quelconques ? Ne risquons-nous pas toujours de voir la répression sinon rendue impossible, du moins paralysée en partie par la politique ? » il semble bien qu'il veuille déplorer la perversion du sens moral et les préjudices qui

[1] Voir les livraisons du 15 juin et du 15 juillet.

en résultent pour le trésor et les industriels honnêtes; mais on se demande si ce n'est pas là en même temps une protestation contre des préoccupations semblables trouvées par lui dans la commission qu'il présidait.

Sur la question du monopole de l'alcool, par exemple, nous nous attendions à trouver des conclusions précises dans ce rapport qui, avec ses annexes, sans compter l'atlas, forme un document de plus de mille pages.

Il n'en est rien; la commission proclame sa sympathie platonique pour ce monopole; mais convaincue sans doute, avec nous ne savons plus quel humoriste, que l'amour platonique, comme tous les toniques, n'est qu'un excitant, elle se borne à inciter le gouvernement à renvoyer l'étude de cette grande question à une commission extra-parlementaire. On sait ce que parler veut dire.

Elle avait pourtant demandé à M. Alglave de formuler ses idées en une proposition de loi. Le savant professeur de science financière a répondu en cinquante-neuf articles auxquels on a fait l'honneur de l'impression aux annexes; mais, dans le rapport, on est sévère pour sa petite bouteille fiscale, cachetée et scellée de papier timbré, ne pouvant être remplie que par la régie. On la lui lance à la tête. Ce n'est pas cent cinquante millions de fioles qu'il faudra, lui dit-on, mais deux milliards, dont l'acquisition exigerait une dépense d'au moins cinq cents millions, comme frais de premier établissement.

Si ces calculs sont exacts, on comprend l'hésitation à patronner un pareil projet, qui déjà se heurte à toutes les idées reçues en matière de liberté de l'industrie, qui de plus, à une époque où la médiocre prospérité financière des États européens doit les rendre prudents à accepter des expériences modifiant les bases d'impôts perçus en définitive plutôt bien que mal, n'est même pas rendu pratique par l'état de la science. Aucun grand État ne peut en effet songer à devenir lui-même fabricant d'alcool chimique pur ou alcool éthylique: tout ce qu'il pourrait songer à faire serait d'acheter aux producteurs leurs alcools, comme certains États achètent aux cultivateurs leurs tabacs, d'en contrôler par l'analyse la composition, de les rectifier au besoin. Or, ces procédés d'analyse sont encore à découvrir. Le 19 octobre 1886, le sénat français a institué un prix à décerner par l'Académie des sciences à la personne qui découvrira un procedé simple et usuel pour déterminer dans les spiritueux du commerce et les boissons alcooliques la pré-

sence et la quantité des substances autres que l'alcool chimiquement pur ou l'alcool éthylique; M. Bardy, directeur du laboratoire central des contributions indirectes a déclaré, au dernier congrès international, que tous les travaux faits jusqu'à ce jour avaient montré combien la recherche des impuretés alcooliques était chose difficile : le problème, a-t-il dit, est si complexe qu'il est à craindre que le prix proposé pour sa solution complète ne soit pas décerné avant longtemps, et sur son rapport, le congrès a voté la conclusion suivante :

« Le congrès estime que dans l'état actuel de la science, la recherche des impuretés alcooliques est difficile, et que le moyen pratique, rapide et usuel, pour déterminer dans les spiritueux du commerce et les boissons alcooliques, la présence et la quantité des substances autres que l'alcool chimiquement pur ou alcool éthylique, est encore à trouver. »

Disons cependant que le congrès a recommandé le procédé de Rœse, qui consiste à ajouter, dans un tube de verre, du chloroforme à la liqueur à essayer. Suivant que la place occupée par l'alcool paraît diminuer plus ou moins, la liqueur contient plus ou moins de principes toxiques.

Dès lors comment rectifier ce dont on ignore la composition, alors que déjà, avec les procédés aujourd'hui seuls connus, pour éliminer les matières vénéneuses d'un alcool d'une provenance certaine, et le ramener à un type unique, chimiquement pur, il ne suffit pas d'une simple distillation, mais il faut recourir à des épurations successives, très longues, très délicates et d'une conduite presque savante ?

Cette impossibilité ou tout au moins cette difficulté de rechercher les impuretés alcooliques qu'une industrie surexcitée par l'appât de gros bénéfices à réaliser s'ingénie à multiplier, rend tout aussi peu pratiques la plupart des vœux formulés dans la résolution votée par le sénat français le 24 juin 1887 ; ce sont l'interdiction de la circulation de tous alcools, eaux-de-vie, liqueurs reconnus par l'analyse chimique nuisibles à la santé, l'organisation d'entrepôts ou établissements de rectification ayant la faculté de délivrer des récépissés négociables, pour permettre au producteur de réaliser et mobiliser rapidement sa récolte, l'obligation du contrôle hygiénique des alcools fabriqués, la prohibition de l'alcoolisation des vins avec un autre alcool que l'alcool chimiquement pur.

En revanche, est dès à présent très possible à réaliser et répond absolument à la première partie de la formule adoptée « faire supporter l'impôt par tout l'alcool consommé » la proposition de supprimer le privilège des bouilleurs de cru.

La loi du 14 décembre 1875 a dispensé de toute déclaration préalable et affranchi de l'exercice, c'est-à-dire des visites domiciliaires des agents des contributions indirectes, les propriétaires et fermiers qui distillent les vins, marcs, cidres, prunes et cerises provenant de leurs récoltes. C'est ce qu'on appelle le privilège des bouilleurs de cru. Ces propriétaires, en général mal outillés, distillent très mal et leur production jette dans la consommation une quantité de flegmes qui contribuent à ruiner la santé publique. On appelle flegmes, en distillerie, les produits aqueux de la première distillation qui contiennent, outre l'alcool, des huiles essentielles, de l'éther et autres substances dangereuses.

De plus, on a remarqué que depuis 1875, le nombre des bouilleurs de cru a augmenté sensiblement; mais, en même temps, le chiffre de leur production apparente a diminué dans des proportions énormes. On en conclut que la différence entre leur production actuellement connue et leur production antérieure représente un chiffre de fraude et même un chiffre de fraude de beaucoup inférieur à la réalité.

Pour ne parler que de la France, les droits fiscaux y étant de 156 francs par hectolitre d'alcool pur qui est pour la régie l'alcool de 90 à 100 degrés, on voit quel énorme bénéfice pour le propriétaire, et quelle perte pour le trésor, constitue la sortie d'un chais, sans contrôle de l'administration, d'une quantité notable de spiritueux.

Le sénat a proposé que le propriétaire fût soumis à l'exercice, c'est-à-dire que la régie pût toujours s'assurer de ce qui se fait chez lui, de ce qui y existe en alcool, afin que la différence de ces existences au moment de deux recolements constatât, par une simple comparaison, le chiffre des quantités sorties: et comme l'époque de la distillation du propriétaire est fort courte et limitée par celle de la récolte, le sénat a conclu à la mise hors d'usage de ses alambics pendant les périodes de chômage, soit par l'apposition de scellés, soit par le dépôt d'une de leurs pièces essentielles dans un local spécial, sauf à faire au bouilleur de cru remise du droit fiscal sur une quantité à déterminer de sa production.

La solution serait pratique, si l'on ne se heurtait ici aux préoc-

cupations politiques dont parlait M. Claude des Vosges, préoccupations qui ont bien leur côté sérieux, quand il s'agit de modifier les habitudes prises par les agriculteurs de toute une région: aussi craignons-nous que là encore ne soit pas le remède; d'ailleurs, la mesure fût-elle adoptée, elle apporterait une amélioration aux recettes du trésor beaucoup plus qu'elle n'entraverait les progrès de l'alcoolisme.

II.

DES MOYENS DE RESTREINDRE LE NOMBRE DES DÉBITS DE BOISSONS ET LE NOMBRE DES CONSOMMATEURS.

Une des causes qui facilitent le plus ces progrès, est à coup sûr la multiplicité des débits de boissons. Nous ne connaissons pas le nombre de ces maisons d'empoisonnement, comme disent les Anglais (houses licenced for the sale of intoxicating liquors), pour l'Allemagne; en Angleterre, il y a un débit pour deux cent vingt-trois habitants; en Belgique on n'a pas de chiffre officiel, mais on croit qu'il y a un débit pour quarante-trois habitants, et ce chiffre est rendu très probable par cette circonstance que le département français du nord qui confine à la Belgique en avait, en 1876, un pour quarante-six habitants, alors que la moyenne pour toute la France est d'un débit pour quatre-vingt-dix habitants; l'Italie (chiffre de 1884) n'a qu'un débit pour cent soixante-quinze habitants.

Comment arriver à restreindre ces débits? En 1887, le sénat français frappé de la progression parallèle du nombre des débits de boissons et de la consommation alcoolique, a proposé de quadrupler la *licence* imposée à leurs titulaires et par ce mot de licence, on n'entend pas une autorisation pouvant être refusée, il s'agit ici d'une simple taxe purement fiscale due par tout individu déclarant se livrer à ce genre de commerce.

La question n'a pas été tranchée depuis, et elle s'est reposée au dernier congrès international: le rapporteur, M. Albert Desjardins, professeur à la faculté de droit de Paris, l'a exposée complètement et brièvement.

« La première question de législation est ainsi conçue: « des moyens de restreindre le nombre de débits de boissons et de com-

battre leur influence dangereuse. Quels résultats ont produits les deux systèmes qui sont en vigueur dans les différents pays, celui de la liberté accordée sous certaines conditions aux débits de boissons, et celui de l'autorisation préalable?

« La multiplication des cabarets multiplie naturellement le nombre des ivrognes. Plus l'occasion se rapproche de l'individu, plus elle excite ses mauvaises dispositions. La concurrence ajoute au désir d'en profiter, celui d'en tirer le meilleur parti possible en offrant des vins ou des liqueurs frelatés au meilleur marché; un avantage de plus pour le débitant, une tentation de plus pour le consommateur. L'habitude naît, se développe, devient invétérée: d'où, l'alcoolisme.

Mais comment combattre cette tendance des débits à devenir de plus en plus nombreux? Cette tendance d'une industrie à saisir les occasions favorables? Comment empêcher l'offre d'aller audevant de la demande, ceux qui espèrent gagner de l'argent en satisfaisant à un besoin naturel, impérieux. ou à une passion forte, de présenter à ceux qui en sont dominés cette satisfaction dans des conditions telles que nul effort ne leur soit nécessaire?

« Le moyen qui au premier abord semble le plus simple est le système de l'autorisation préalable, qui a été en vigueur en France depuis le 29 décembre 1851 jusqu'au 17 juillet 1880. L'administration a la garde de la moralité publique; son devoir le plus strict est de veiller à ce que le mal ne s'étale pas impudemment au milieu de la cité, non moins contagieux par cette impudence même que par sa nature propre.

« C'est même pour le gouvernement un intérêt pressant que d'avoir l'œil ouvert et de tenir la haute main sur des établissements où des malveillants, des ennemis, les ennemis de toute société, peuvent corrompre l'esprit public et préparer l'exécution de desseins pervers.

« Mais au système de l'autorisation préalable on oppose la liberté du travail et de l'industrie, un des principes que la France a proclamés il y a cent ans. Le gouvernement, quand il reçoit un grand pouvoir dans l'intérêt des mœurs, est disposé à le détourner à son profit, dans l'intérêt de son influence, subordonnée au résultat des élections. Ne peut-on pas obtenir ce qu'a d'avantageux l'autorisation préalable en soumettant à des conditions, fût-ce à des conditions sévères, cette industrie dont l'exercice peut devenir redoutable, en ne permettant pas à ceux qu'a déjà signalés une con-

damnation antérieure d'ouvrir un établissement qui, sous de fausses apparences, peut cacher, quand ce n'est pas un moyen de l'annoncer, soit un club, soit une maison de débauche ou de jeu, en fermant tout ce qui, malgré les précautions prises, deviendrait un piége permanent à la morale et à l'hygiène publiques?

« Tel est le problème qui se pose devant vous, messieurs. Les différents États ont adopté, tantôt l'un, tantôt l'autre système. Quel est celui des deux qui a produit les meilleurs fruits? Quel est celui dont notre faible voix pourrait recommander l'adoption? »

L'expression « notre faible voix » était prophétique, car, timidement, le congrès a voté la résolution suivante:

« La diminution du nombre des débits de boissons alcooliques étant un des moyens de réduire la consommation de l'alcool, le congrès émet le vœu de voir le gouvernement prendre des mesures pour restreindre le nombre des cabarets. »

C'est ce qu'on appelle ne point se compromettre. Pour nous, nous estimons que la liberté de l'industrie ne saurait arrêter le législateur quand il s'agit d'établissements insalubres ou nuisibles, et sans aller jusqu'au rétablissement de l'autorisation préalable, nous estimons que tout d'abord il y aurait lieu de fixer un maximum de débits par circonscriptions fixées d'avance et d'interdire la possibilité de cette industrie à tout individu ne présentant pas certaines justifications déterminées aussi, comme celle d'un casier judiciaire vierge de toute condamnation.

Mais surtout nous voudrions qu'avant de demander de nouvelles armes au législateur, ce qui semble être une des manies de notre temps où la passion de la collection s'étend à tout, même aux articles de code, on incitât administrateurs et magistrats à se servir plus rigoureusement des lois et règlements en vigueur.

Ainsi, en France, on a voté le 23 janvier 1873, une loi *tendant à réprimer l'ivresse publique et à combattre les progrès de l'alcoolisme.*

Ses articles 1, 2, 3 et 8 punissent ceux qui seront trouvés en état d'ivresse manifeste dans les rues, chemins, places, cafés, cabarets ou autres lieux publics, de peines qui dans certains cas de récidive peuvent aller jusqu'à deux mois de prison, six cents francs d'amende, et l'interdiction pendant deux ans des droits de vote et d'élection, d'éligibilité, d'être appelé ou nommé à certaines fonctions, de port d'armes avec affichage des condamnations. Quelle est la

ville où tous les jours on ne rencontre les mêmes individus ivres et faisant scandale sur la voie publique?

Ses articles 4, 5, 6, 7 et 8 punissent des mêmes peines avec fermeture facultative de leur établissement pendant un mois, les cafétiers, cabaretiers et autres débitants qui auront donné à boire à des gens manifestement ivres, ou auront servi des liqueurs alcooliques à des mineurs âgés de moins de seize ans accomplis, et, par parenthèse, le législateur aurait bien pu ne pas émanciper si tôt le jeune homme à ce point de vue. Où est le collégien, même de moins de seize ans, qui s'est vu refuser un petit verre?

Nous avons dit au début de cette étude, presque en nous en excusant, que la cause primordiale, originelle du mal de l'alcoolisme, c'est notre intempérance. Il nous faut bien y revenir, car, de même qu'il n'y aurait pas l'alcoolisme sans le buveur, de même il n'y aura pas de remède contre lui, sans la bonne volonté de celui qui s'y livre.

Un passage du rapport de M. Claude des Vosges nous a laissé rêveur. Ce n'est pas le débitant seulement qui adultère les boissons, dit-il; après lui, vient le consommateur au palais blasé: n'assure-t-on pas qu'en Belgique l'ouvrier terrassier ajoute à son genièvre quelques gouttes d'acide sulfurique!

Ah! s'il en est ainsi, le mal ne relève plus seulement du chimiste et du législateur, et le moraliste a aussi son œuvre à faire. On n'en parle peut-être pas assez, et c'est pour cela que nous nous sommes permis de trouver incomplète la formule de M. le professeur Alglave adoptée par la commission du sénat « faire supporter l'impôt par tout l'alcool consommé, ne laisser consommer que de l'alcool chimiquement pur » il faut y ajouter « dégoûter de l'alcool le consommateur par la moralisation, l'enseignement et l'exemple. »

M. Claude nous a montré, pris sur le fait, des intoxiqués volontaires, il y en a plus qu'on ne pense. Si nous voulions généraliser, nous dirions que là, comme ailleurs, on ne fait que retrouver le besoin d'impressions violentes, factices qui est une des caractéristiques de notre temps. Trop de gens aiment les boissons poivrées comme ils aiment les lectures salées, les spectacles éhontés, les cigares capiteux, les amours échevelées.

Ce côté moralisateur n'a pas échappé au congrès international réuni à Paris à la fin du mois de juillet 1889 et il a voté la résolution suivante, après un vœu pour le dégrèvement d'impôt pour toutes les boissons saines.

« Il y a lieu de favoriser, autant que possible, la création, à proximité des grands chantiers, de cantines débitant des boissons saines et fortifiantes: il y a lieu que les sociétés de tempérance favorisent l'établissement et la multiplication des cafés dit de tempérance. »

Ce vote avait été préparé par un rapport d'un haut magistrat, dont le nom est certainement connu des lecteurs de la *Revue*, M. Gonse, conseiller à la cour de cassation, dont la notoriété en matière de droit international est si grande, et voici comment il s'exprimait:

« Ne rentrerait-il pas dans le rôle des sociétés de tempérance de provoquer la création et de favoriser la tenue de buffets ou cantines qu'elles surveilleraient, à proximité des grands chantiers qui rassemblent temporairement des ouvriers nombreux?

« Une des causes fréquentes d'intempérance est incontestablement l'obligation où se trouvent certains ouvriers de prendre leurs repas hors de chez eux. Cette circonstance devient plus fâcheuse encore lorsque l'ouvrier doit se déplacer, selon les divers travaux pour lesquels il est embauché; il n'a pas alors la ressource de chercher et de trouver un établissement où il puisse organiser d'une façon permanente un mode de subsistance. L'ouvrier constamment déplacé est contraint de recourir, soit à des débits de vin qu'il n'a pas le temps de choisir, soit souvent même à des cantines provisoires établies en vue même des travaux.

« Lorsque des ouvriers, quittant leurs chantiers, se rassemblent en grand nombre aux heures de repas, il est malaisé, il est souvent même fort difficile qu'une partie notable du salaire ne disparaisse pas dans des repas prolongés par quelques abus alcooliques; ces repas sont encore suivis le plus souvent de parties de jeu de hasard qui viennent encore accroître les tentations d'intempérance. Il faut ajouter que, dans nombre de cantines, les boissons débitées sont très défectueuses au point de vue de l'hygiène.

« Ce serait donc rendre un service sérieux aux ouvriers économes et désireux de conserver pour leur famille la plus grande partie de leur salaire, que de placer à leur portée des buffets spéciaux; ils y trouveraient des boissons dont le degré alcoolique et la provenance ne pourraient présenter aucun danger; le jeu serait exclu. Il resterait à examiner s'il ne conviendrait pas de laisser aux ouvriers le soin d'apporter eux-mêmes les aliments ou d'autoriser le cantinier à fournir certains aliments.

« Des cantines, ainsi disposées et gérées, ne peuvent être organisées que sous l'impulsion et tenues que sous la surveillance d'une société dont le but soit complètement désintéressé; or il semble bien qu'il rentre dans le rôle des sociétés de tempérance de recourir aux moyens pratiques qui écarteront les occasions fréquentes d'intempérance, et on peut penser que les circonstances ci-dessus exposées motivent leur utile intervention.

« D'ailleurs les frais d'installation peuvent être réduits à une dépense relativement faible. Il suffit d'établir les cantines dans des locaux clos et couverts, simplement garnis de tables et de sièges. Sous la surveillance de la société qui aurait provoqué la tenue de la cantine et aurait accepté de participer aux frais d'installation, la partie commerciale du débit serait laissée à la charge, aux risques et au bénéfice du cantinier. »

Ah! voilà enfin une idée réellement pratique dont la réalisation n'est demandée qu'à l'initiative individuelle de quelques hommes de bonne volonté, et qui dans les pays viticoles n'exigerait pas des avances considérables. A la cantine il serait très simple d'annexer un entrepôt qui, moyennant une faible commission, débiterait à qui en demanderait dans une mesure quotidienne limitée, les pièces de vin envoyées par les propriétaires des environs, sous réserve de payement après écoulement. Il serait même facile par une combinaison de jetons, d'intéresser le consommateur lui-même au succès de l'entreprise.

Quant à l'ouvrier, au petit employé, il ne serait pas longtemps récalcitrant, lorsqu'il aurait acquis la conviction que sa santé, sa bourse, le bien-être de sa famille, s'il en a, y trouvent leur compte.

Et puisque nous soutenons et appuyons l'appel fait aux sociétés de tempérance en les excitant à ne pas se contenter du rôle de réunions de buveurs d'eau se congratulant entre eux de leurs goûts modestes, appelons aussi leur attention sur une clientèle à conquérir. Nous croyons à l'influence de la bonne presse et des bons livres, mais encore faut-il qu'on les lise! Et comme, pour qu'on les lise, il faut qu'on en ait le goût, c'est un peu l'histoire du grain de sel sur la queue du moineau. Or, l'expérience démontre que si ce grain de sel est très difficile à poser sur l'appendice caudal du moineau adulte, l'opération est des plus simples sur la queue de cet oiseau encore au berceau.

Il faudrait donc chercher à agir sur l'esprit de l'enfance. Le con-

seil municipal de Paris à mis au concours une grammaire française. Puisque la chimie fait partie de l'instruction jusque dans les classes primaires, pourquoi ne mettrait-on pas au concours un livre à la portée des enfants de douze à quinze ans, scientifique au point de vue de l'exposé des dangers de l'alcoolisme, moral et religieux au point de vue de l'exposé des troubles apportés par l'ivrognerie à l'ordre des êtres créés par leur dégradation et la perte de leur liberté à l'ordre des êtres en société, par leur entraînement à l'oubli de leurs devoirs envers le créateur, soi-même et autrui?

Et il ne faudrait pas que ce livre fût seulement à la portée des jeunes garçons: il importe que les jeunes filles sachent à quoi les expose, elles et leurs enfants, leur union avec des ivrognes, et certes on peut les éclairer assez sur ce sujet, sans blesser en rien leur pudeur. On raconte qu'en Amérique, il s'est formé des réunions de jeunes filles qui s'engagent à ne donner leur main qu'à des hommes ne buvant ni ne fumant; et l'on ajoute plaisamment que les diplômes de membres de ces sociétés équivalent à un brevet de célibat. La nouvelle n'a sans doute été donnée sous cette forme exagérée que pour permettre cette conclusion plus ou moins spirituelle; ce qu'il y a de certain, c'est que pour une femme la perspective du célibat doit être douce, très douce, comparée à l'avenir que lui réserve l'union avec un alcoolique; ce qu'il y a de certain aussi, c'est que le dégoût manifesté par la femme, sa répulsion clairement établie serait un des plus puissants correctifs de l'ivrognerie.

III.

L'ALCOOLIQUE DEVANT LA LOI.

Notre étude ne serait pas complète, si après avoir dépeint l'alcoolisme et ses suites, examiné les moyens de le prévenir, nous ne disions pas un mot de ceux qui ont été proposés pour mettre obstacle aux conséquences les plus graves de l'alcoolisme *acquis;* en d'autres termes, des moyens légaux de prévenir les malheurs causés par l'alcoolisme, tels que les meurtres, les incendies, les suicides, etc.

Un des plus gros et des plus difficiles problèmes de la médecine légale consiste à déterminer la responsabilité d'un homme qui a

commis un crime ou un délit en état d'alcoolisme. En réalité chaque cas doit recevoir son interprétation particulière. Cependant M. le docteur Motet a cherché à établir des catégories devant le congrès de Paris, et il a distingué l'*ivresse simple*, dans laquelle l'individu conserve assez de puissance sur lui-même pour qu'un acte délictueux lui soit imputable; l'*ivresse pathologique*, dans laquelle, par suite d'un développement cérébral incomplet, tel individu offre moins de résistance que tel autre à l'action de l'alcool; et, enfin, l'*alcoolisme chronique*, dans lequel les troubles mentaux sont désormais constants.

Voici comment il faut interpréter, d'après M. Motet, la responsabilité des individus rentrant dans chacun de ces groupes. .

L'ivresse est punissable aussi bien que les délits ou les crimes commis sous son influence, lorsqu'elle est simple et qu'il était en pouvoir du délinquant de l'éviter.

L'ivresse est punissable, mais avec un degré d'atténuation qu'il appartient aux magistrats de déterminer, chez des individus faibles d'intelligence pour lesquels la tolérance pour les boissons alcooliques est diminuée par la condition d'infériorité de leur organisation cérébrale. Elle ne saurait être excusable lorsque ces individus savent qu'ils ne peuvent pas boire sans danger, et ce cas est plus fréquent qu'on ne le suppose.

Les délits ou les crimes ne peuvent pas être punis lorsqu'ils ont été commis pendant la période délirante aiguë d'un accès d'alcoolisme. Il en est de même pour l'alcoolisme chronique, à l'heure où des lésions cérébrales définitives ont compromis l'intégrité de l'organe et déterminé un trouble durable de ses fonctions.

Mais un alcoolique, indemne au point de vue pénal, doit-il être mis, pour cela, en liberté? M. Motet ne le pense pas, et il trouve incomplète la loi française, qui n'a pas d'intermédiaire, pour les alcooliques, entre la condamnation et l'incarcération ou l'acquittement et la mise en liberté. [1]

---

[1] Dans sa séance du 13 janvier 1890, la Société de médecine légale a nommé une commission à l'effet de rédiger un projet de législation sur l'ivresse dans ses rapports avec la criminalité. Ce projet, après avoir été discuté par la société, sera envoyé au congrès pénitentiaire qui doit se réunir cette année à Saint-Pétersbourg et qui a mis à son programme la question du meilleur moyen de répression de l'ivresse et celle de savoir s'il convient d'attribuer à l'ivresse une part dans la responsabilité criminelle.

Pour répondre à cette lacune de notre législation, M. Duverger professeur honoraire à la faculté de Paris, qui avait été chargé par le comité d'organisation du rapport sur cette question, voudrait que les pouvoirs du ministère public fussent étendus, c'est-à-dire que le parquet pût provoquer l'interdiction d'un alcoolique lorsqu'il est en état habituel de démence. En l'état actuel, le ministère public n'a le pouvoir que dans le cas de fureur, si l'interdiction n'est provoquée ni par l'épouse, ni par les parents; et dans le cas d'imbécillité ou de démence sans fureur, il ne peut provoquer cette mesure que contre un individu qui n'a ni époux, ni épouse, ni parents connus (art. 491 du code civil).

Dans le cas où le malade posséderait encore une partie de ses facultés, le tribunal, toujours sur la requête du ministère public, nommerait un conseil judiciaire, comme on le fait pour les prodigues, à la demande des familles seules, pour le moment (art. 513 du code civil), et ordonnerait le placement dans un asile de santé.

Il y aurait là un élément de sécurité pour l'alcoolique lui-même et pour la société tout entière.

A l'appui de son opinion, M. Duverger a cité quelques précédents législatifs que nous croyons intéressant de rappeler.

IV.

PRÉCÉDENTS LÉGISLATIFS.

La loi anglaise du 3 juillet 1879 (*An act to facilitate the controle an cure of habitual drunkards*) définit l'*habitual drunkard:* un individu qui, ne pouvant être considéré comme un aliéné aux termes de la loi, est néanmoins, par suite de l'habitude de boire avec excès des liqueurs enivrantes, *dangereux à certains moments pour lui-même ou pour autrui,* ou incapable de diriger sa personne ou ses affaires.

Cette loi autorise l'*habitual drunkard* à se faire admettre dans une *maison de retraite;* elle décide (art. 10, 2e al.) que « le requérant *ne pourra,* sauf dans les cas ci-après déterminés, *sortir* de la maison de retraite avant l'expiration du délai fixé dans la demande. »

En Géorgie, l'État possède à Midway, près Milledgeville, un asile public d'aliénés. Peuvent y être admis: les aliénés, les idiots, les épileptiques et *les ivrognes tombés dans la démence*. Pour faire recevoir un pensionnaire, il faut produire un certificat signé de trois médecins honorables. Peut être admis comme malade, à l'asile, tout individu qui, à la suite d'une procédure spéciale et réglée par le code, a été déclaré être *un ivrogne*, hors d'état d'administrer ses biens.... (Code de 1882).

Aux États-Unis, le Massachusetts a édicté, le 18 juin 1885, la loi suivante (chap. 339): « Toute personne qui s'adonne à la dipsomanie ou ivrognerie habituelle, soit en public, soit en particulier, pourra être enfermée dans un hôpital public d'aliénés, pourvu toutefois qu'il soit établi devant le juge chargé de l'enquête, que la personne n'a point mauvaise réputation, ni mauvaises mœurs, à l'exception du vice précité. » (Art. 2 et 3): « Les dispositions qui règlent l'entrée et le maintien des aliénés dans un asile sont applicables au dipsomane. Il ne pourra être renvoyé que lorsqu'il paraîtra guéri, et que son internement ne sera plus *nécessaire pour la sûreté du public ou dans son propre intérêt.* »

Nous reproduisons également les conclusions qui ont été votées par le congrès de Paris:

« Le congrès, en présence des dangers dont l'alcoolisme menace la société, la famille, l'individu;

« Reconnaissant qu'il y a lieu d'établir des distinctions entre l'ivresse simple, l'ivresse pathologique et ses variétés et l'alcoolisme chronique;

« Émet le vœu:

« Que dans un intérêt de défense sociale, des mesures judiciaires d'une part, des mesures administratives durables d'autre part soient prises contre les alcoolisés, suivant la catégorie à laquelle ils appartiennent;

« Que les pouvoirs législatifs donnent une sanction aux travaux de Claude des Vosges, de MM. Théophile Roussel et Léon Say. (Ce dernier présidait le congrès);

« Qu'il soit pourvu, par la création d'un ou plusieurs établissements spéciaux appartenant à l'État, à l'internement des alcoolisés ayant commis des crimes ou des délits, ou ayant bénéficié d'une ordonnance de non-lieu en raison de leur état mental;

« Que la durée de cet internement soit déterminée par les tribunaux après enquête médico-légale; que la sortie, même à l'ex-

piration du temps fixé puisse être ajournée, si l'alcoolisé est reconnu légitimément suspect de rechute (les alcoolisés chroniques pourront être maintenus dans les asiles d'aliénés ordinaires);

Que ces établissements ayant le caractère de maisons de traitement et non de maisons de répression, soient organisés avec une discipline sévère et que le travail y soit imposé;

Que les statistiques judiciaires et administratives soient dressées de manière à faire ressortir les résultats de ces mesures. »

Le congrès de Paris, comme le congrès de Bruxelles, en 1866, a de plus émis le vœu que l'alcoolisé chronique qui a perdu, en tout ou en partie le libre arbitre, puisse, sur la poursuite du ministère public, être interdit en tout ou en partie et placé par le jugement dans un établissement spécial.

Ces conclusions, quant à la création d'asiles spéciaux, avaient cependant trouvé un adversaire très autorisé dans la personne de M. Cauderliev de Bruxelles, secrétaire général de la ligue contre l'alcoolisme, qui a exprimé la crainte qu'ils ne soient une prime à ce mal.

***

Cette crainte nous la partageons, mais nous croyons qu'elle pourrait disparaître si, allant un peu plus loin que ne l'a demandé le congrès, on donnait à ces asiles tout autant le caractère de maisons de répression que de maisons de traitement, de répression méritée par la faute originelle, de traitement dû à une infirmité acquise constatée.

Aussi voudrions-nous dans ces établissements une discipline presque rigoureuse au début et dont les sévérités ne se relâcheraient qu'au fur et à mesure que les sujets internés s'en montreraient dignes.

Mais, surtout, il faudrait que le traitement moral du malade fût l'objet d'autant de soins que son traitement physique. Car, pour nous, la cure de l'alcoolique n'est pas complète parce qu'il cesse de boire avec excès, et nous ne le tenons pour guéri que lorsqu'il a conçu la honte de son état et recouvré l'énergie nécessaire pour ne plus y retomber.

Les partisans de la laïcité des hôpitaux auraient là une belle



occasion d'exercer leur émulation, et de prouver qu'ils sont aussi capables que les ordres religieux, non seulement de soigner les corps, mais de guérir les intelligences et les âmes.

Ils désarmeront beaucoup de leurs adversaires lorsque grâce à eux sera devenu mensonge le vieux proverbe et qu'ils pourront dire :

Qui a bu ne boira plus.

MAURICE GAUJA.

LE THÉATRE MUSICAL

Salammbô, par M. Reyer (Bruxelles) — *Ascanio*, par M. Saint-Saëns (Paris).

On ne saurait contester l'influence exercée par le drame wagnérien sur l'école musicale française. Si la partie peu éclairée du public a parfois protesté de parti-pris, les musiciens ont subi plus ou moins consciemment et à des degrés divers cette influence nouvelle, et le nombre est bien restreint de ceux qui, à une époque quelconque de leur existence, n'ont pas été puissamment impressionnés par la révélation de l'œuvre wagnérienne. Aussi la France offre-t-elle aujourd'hui ce singulier spectacle d'une jeune école laborieuse et résolue, adoptant sans réticence et appliquant sans concessions tous les principes wagnériens, tournant surtout son activité vers le théâtre rénové d'après ces doctrines, et s'agitant pour ainsi dire dans le vide, faute de débouchés. Nous ne saurions soulever ici une polémique à l'endroit des théâtres de musique en France; mais on ne peut s'empêcher de constater qu'ils sont systématiquement fermés aux idées progressistes; ils vivent sur un répertoire dont les œuvres de tout genre procèdent, à des titres divers, du style italien, et qui ne s'alimentent ni des reprises de chefs-d'œuvre classiques, ni des créations d'œuvres inédites, conçues d'après une poétique nouvelle. La méfiance des directeurs est telle qu'ils n'osent point monter des partitions déjà connues telles que le *Samson et Dalila* de M. Saint-Saëns dont les attaques contre Wagner sont pourtant notoires, ou des œuvres peu suspectes de wagnérisme, comme les *Troyens* de Berlioz, dans la crainte d'effrayer et d'éloigner le public en produisant à ses yeux des ou-

vrages qui rompent avec les habitudes du répertoire courant. Le public se montre pourtant fatigué de ce répertoire; les œuvres même universellement consacrées qui le constituent ne se soutiennent que par la force de la tradition et de la routine; quant aux œuvres nouvelles, composées dans le même système musical, on peut voir par leurs chutes retentissantes et répétées que le goût public s'éloigne journellement d'une forme d'art conventionnelle et surannée.

Il témoigne au contraire d'une curiosité et d'un intérêt visibles pour les partitions qui accusent des tendances progressistes. La création de la *Walkirie* et des *Maîtres chanteurs* à Bruxelles, celle de *Lohengrin* chez M. Lamoureux et à Genève, ont été de véritables événements artistiques pour le public de langue française: c'est à la mise en œuvre des procédés nouveaux, — mise en œuvre hardie dans la *Gwendoline* de M. Chabrier, réservée mais adroite dans l'*Esclarmonde* de M. Massenet, — que ces deux productions ont dû leur succès; d'autres enfin comme *Sigurd* ou le *Roi d'Ys*, quoique affranchies de toute influence wagnérienne, ont conquis le public par leur haute sincérité, par la recherche exclusive de la vérité et de l'expression dramatiques, et par la proscription rigoureuse des formules italiennes du répertoire courant.

Ces tentatives ont été malheureusement trop rares: elles sont dues pour la plupart à des théâtres étrangers et font honneur à l'initiative de quelques directeurs intelligents et artistes, à MM. Lamoureux, Paearcy, Dupont, Dauphin; mais elles ne suffisent pas à affirmer la puissante vitalité de la jeune école française. Les théâtres allemands fournissent un répertoire d'une richesse exceptionnelle où figure toute la littérature dramatique depuis Gluck jusqu'à Verdi, depuis Mozart jusqu'à Wagner; les œuvres inédites le renouvellent chaque année et entretiennent un incessant mouvement de production, et pourtant l'école allemande actuelle ne saurait être mise en comparaison avec l'école française. A part Goldmark, dont le *Merlin* confirme l'évolution wagnérienne et dont le talent très réel ne s'impose pas par une haute originalité, l'école dramatique allemande ne saurait opposer aucun nom saillant à une réunion d'artistes français qui compte Saint-Saëns, César Frank, Reyer, Lalo, Chabrier, d'Indy, Delibes, Massenet, Guiraud et bien d'autres encore que l'insuffisance des débouchés condamnera peut-être à une éternelle obscurité. Parmi ces artistes plusieurs n'ont encore pu se faire connaître que par des œuvres symphoniques;

d'autres, applaudis au théâtre ne se rattachent pourtant point à l'école wagnérienne, ou ne lui empruntent, — comme M. Massenet, — que quelques formules déjà tombées dans le domaine public; leurs efforts attestent néanmoins une activité, une somme de talent et de recherches qui demeurent pour la plupart stériles, par suite de l'indifférence ou de la méfiance des directeurs de théâtres.

*
* *

Si nous laissons de côté les noms des artistes arrivés depuis longtemps à la notoriété, il serait facile de prouver que la plupart des jeunes compositeurs ont délibérément adopté le système wagnérien. Mais une telle analyse nous confinerait presque exclusivement dans l'examen d'œuvres inédites. Au risque de ne pas faire connaître les véritables tendances de l'école française, nous apprécierons seulement les deux grandes œuvres représentées en dernier lieu, la *Salammbô* de M. Reyer et l'*Ascanio* de M. Saint-Saëns. Aucune de ces partitions ne s'inspire des théories wagnériennes; elles ne résument et ne représentent ni l'une ni l'autre les aspirations de la jeune école; toutes deux pourtant affirment hautement des recherches vers une forme nouvelle du drame musical. Les efforts très sincères et très personnels de M. Reyer aussi bien que les indécisions et les incertitudes de M. Saint-Saëns prouvent l'imminence d'un bouleversement dans les habitudes du théâtre musical en France, bouleversement pour lequel artistes et public sont déjà mûrs.

*
* *

M. Reyer est un volontaire et un opiniâtre. Il s'est constitué une manière individuelle et vivante qui s'efforce de proscrire délibérément les formules usuelles, mais dont la recherche ne laisse pas de trahir le labeur parfois pénible, et ne suffit pas à pallier certaines insuffisances dans les moyens d'expression. M. Reyer est un romantique et un descriptif à la manière de Berlioz: comme lui, il croit à la couleur musicale, au caractère historique et en quelque sorte géographique de certains thèmes; comme lui, il fait passer la peinture des objets extérieurs, la description des milieux avant l'étude des personnages et l'analyse des caractères. Les person-

nages de M. Reyer sont toutefois plus fouillés que ceux de Berlioz; mais ils conservent à travers les diverses phases de l'action une physionomie à peu près immuable, et c'est par la représentation des objets ambiants que se poursuit l'évolution du drame. Si l'on fait abstraction de cette tendance concrète, M. Reyer conçoit ses personnages tout d'une pièce, dans une attitude quelque peu théâtrale et romantique, les animant d'ailleurs d'un mouvement très réel, quoique parfois factice et rappelant souvent dans ses procédés psychologiques la manière de Verdi, mais d'un Verdi moins expansif, plus lettré, plus affiné par l'étude des chefs-d'œuvre de Gluck et de Weber, recelant en lui les qualités de justesse et d'expression que deux siècles d'hérédité inconsciente ont développées dans les compositeurs dramatiques de race française.

M. Reyer a l'horreur du mièvre et de l'efféminé. Sa conception est forte et puissante, passionnée sans nervosisme maladif. Les tendances à l'ampleur l'exposent parfois à tomber dans l'ampoulé et dans le redondant, mais les pages tendres et émues sont exemptes de ce sentimentalisme bourgeois dont M. Gounod reproduit constamment la formule et dont M. Massenet a su trouver une variante plus élégante et plus moderne, mais moins sincère et moins spontanée. M. Reyer s'efforce de reconstituer par le caractère de ses thèmes et de ses harmonies certains côtés archéologiques et descriptifs. Sans doute, l'emploi judicieux de thèmes populaires ou nationaux peut donner parfois une couleur locale et historique fort exacte, mais lorsque les documents font défaut, comme la *Salammbô* de M. Reyer, au risque de s'égarer dans des fantaisies imitatives d'un effet conventionnel.

La langue musicale de M. Reyer n'est pas toujours à la hauteur de ses intentions littéraires. Assurément il est des maîtres dont l'éducation technique est fort rudimentaire ou incomplète, mais qui suppléeront à son insuffisance par une rare puissance d'intuition. Chez M. Reyer, les facultés littéraires et dramatiques l'emportent incontestablement sur l'organisation musicale, et les moyens d'expression, quoique mis en œuvre par une intelligence vive et pondérée, se réduisent à quelques formules d'un intérêt souvent discutable. La polyphonie de M. Reyer, bien que fort complexe en apparence, peut se ramener à quelques procédés d'un emploi facile et monotone: les harmonies neuves et imprévues sont peu fréquentes; les accords de symphonie diminués, prodigués avec une insouciance fatigante; les ensembles et les chœurs reposent sur les renverse-

ments de quelques successions souvent connues, et la trame orchestrale présente rarement l'intérêt d'une symphonie polyphonique où s'opposent et se combinent des thèmes divers. Dans ses complications apparentes, l'orchestre ne fait jamais qu'accompagner et soutenir une mélodie principale placée soit dans les voix, soit dans l'orchestre lui-même.

Par contre, M. Reyer possède au plus haut point le sens de l'expression orchestrale: il saura toujours confier un dessin mélodique à l'instrument qui lui convient le mieux, tant par la nature plastique du timbre que par son symbolisme littéraire. L'orchestre de M. Reyer manque d'air et de clarté. Il est souvent surchargé sans motif et s'abaisse aussi à des vulgarités descriptives, à des emplois de batterie difficilement excusables.

Si nous abandonnons la facture musicale pour examiner le système dramatique de M. Reyer, nous verrons que l'influence wagnérienne est peu sensible: celle de Gluck serait plus appréciable, bien que les ensembles, exceptionnels dans Gluck, soient nombreux dans la partition de M. Reyer.

C'est Berlioz, en somme, qui guide l'auteur de *Sigurd* dans sa conception dramatique comme dans son développement musical. La déclamation de M. Reyer est forte et sobre, expressive et variée, suivant de près le texte littéraire, dont elle rend fort heureusement les inflexions. On lui peut reprocher pourtant un certain disparate. La déclamation se rapproche parfois de la mélodie pure dans les épisodes lyriques et s'émacie d'autres fois au point de se réduire au débit du récitatif sec, dans les passages de diction. Dans ses rapports avec le drame, l'orchestre s'efforce de suivre pas à pas l'action et d'en souligner les sous-entendus; il peint parfois heureusement les objets extérieurs, décrit aussi l'état d'âme des personnages; et pourtant, il donne l'impression de servir seulement à la décoration générale: il y a dans son rôle du placage et de l'artificiel: son mouvement est souvent factice; ce n'est pas en lui que vit le drame; il l'accompagne seulement, ne le joue point. Il n'est pas jusqu'à l'emploi et au rappel de certains thèmes caractéristiques qui n'éveille la sensation d'un procédé employé à froid. On ne saurait rapprocher ces thèmes du *leitmotiv* wagnérien, incisif, court et saisissant, mobile et sans cesse transformé, s'opposant et s'alliant à d'autres thèmes dans une trame polyphonique ininterrompue. Chez M. Reyer, ce sont des motifs immuables et définitifs exposés et rappelés tout d'une pièce et ramenant parfois

des développements considérables transposés et répétés sans souci des proportions d'une scène ou d'une situation.

Un des principes les moins contestables de la théorie wagnérienne préconise le choix des sujets empruntés aux légendes ou aux faits historiques qui par leur éloignement et leur caractère héroïque peuvent se confondre avec les légendes pures. Seuls, ils peuvent s'accommoder de l'expression musicale et fournissent en outre des données passionnelles et tragiques dont l'étude constitue le fond éternel de tout développement dramatique. Rien n'est aussi choquant que la mise à la scène d'un personnage historique moderne ou contemporain et s'exprimant dans le langage immatériel de la musique. Plus défectueux encore sont les sujets empruntés à des œuvres littéraires: leur caractère se dénature, s'altère forcément lorsqu'ils sont transportés de la scène littéraire à la scène musicale, et surtout lorsqu'ils sont adaptés du roman au théâtre.

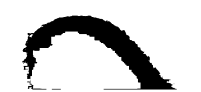
M. Reyer, qui avait éprouvé toutes les qualités d'un poème légendaire comme celui de *Sigurd*, a eu le grand tort d'accepter celui de *Salammbô*. Non seulement le librettiste a parodié dans une langue inqualifiable les pages les plus impeccables du chef-d'œuvre de Flaubert, mais il a tiré d'un récit où tout s'enchaîne, s'explique et se justifie, un drame mal construit, dont l'intérêt se dissémine sur des épisodes et des hors-d'œuvre. Le libret de *Salammbô* est une suite de tableaux sans lien entre eux, dont quelques-uns, absolument inutiles, distraient l'attention du spectateur qui devrait se concentrer exclusivement sur le drame à deux joué par Matho et par Salammbô. Le caractère de l'œuvre est d'ailleurs entièrement travesti: pour n'en citer que quelques exemples, Matho ravit le Zaimph afin d'être agréable à Salammbô et presque en sa présence, et Salammbô se frappe elle-même après avoir immolé Matho dans un dénouement enfantin et banal.

La tâche du musicien était difficile: le concours du décorateur, le prestige de la mise en scène, ne le mettaient pas à même de lutter avec Flaubert. Dans les scènes qui ont été conservées à peu près intégralement par le librettiste, telles que le festin des mercenaires ou le conseil des anciens, la langue musicale est impuissante à égaler la couleur, le mouvement, la vie de la prose de Flaubert. Les silhouettes des personnages sont théâtrales et raides, comme celle de Matho, indécises et floues comme celle de Spendius, d'Hamilcar et de Nar Haras. Quant à Salammbô, il ne semble pas que le trait primordial de sa physionomie se retrouve dans la

musique de M. Reyer. La Salammbô de l'opéra n'est pas mystique et hiératique, et l'œuvre tout entière dénote un effort opiniâtre et noble, mais souvent stérile, et provoque une comparaison redoutable entre la partition et le roman.

M. Saint-Saëns possède au plus haut degré les qualités qui manquent à M. Reyer. C'est un maître de la forme musicale qui se joue des difficultés techniques les plus ardues et dont la facture originale et variée allie fréquemment la hardiesse et l'imprévu à une correction et à une sobriété dignes des classiques de l'art. Par contre, son caractère artistique ondoyant et indécis, le porte aux fluctuations et ne manifeste pas cette volonté systématique, qui fait le mérite principal de la musique de M. Reyer et sans laquelle il n'est point d'œuvre d'art logiquement conçue et réalisée. Si les tendances artistiques de M. Reyer sont romantiques, les aspirations musicales de M. Saint-Saëns témoignent d'une rigoureuse discipline scolastique. Bach, Mozart et Mendelssohn, les musiciens qui ont poussé à leur plus haute perfection la ligne architecturale et l'harmonie des proportions, sont les maîtres qui l'ont préparé et développé. Mais abstraction faite des influences techniques subies par M. Saint-Saëns, il serait malaisé de préciser, au point de vue esthétique, les origines de sa formation. A de certaines époques M. Saint-Saëns était un romantique et un descriptif, mais pondéré à la façon de Mendelssohn; un de ceux qui choquent les fantaisies et les audaces d'un coloris chatoyant, et qui se bornent à réhausser un dessin précis et net par une couleur sobre et fondue. Une pointe de sensibilité schumanienne s'associait en lui à des tendances descriptives empruntées de Berlioz, et c'est à cette période de son existence que l'on doit les œuvres fortes de M. Saint-Saëns: les poèmes symphoniques et le beau drame de *Samson et Dalila*. M. Saint-Saëns avait éprouvé une violente commotion à l'audition des œuvres de Wagner: il traduisit dans des articles enthousiastes l'impression ressentie et les œuvres de cette époque en ont subi le contre-coup. Depuis, M. Saint-Saëns semble s'être profondément modifié. Il n'est pas besoin de lire dans son volume d'*Harmonie et mélodie* le récit sincère de ses fluctuations; son œuvre musicale les raconte plus fidèlement encore, et l'on ne saurait nier que les dernières productions de M. Saint-Saëns s'inspirent très directement de la manière de M. Gounod.

Nous parlons ici de l'œuvre dramatique de M. Saint-Saëns: en tant que symphoniste, nous n'hésitons pas à le proclamer sans rival



à cette heure. Ses concertos de piano sont devenus classiques et sa symphonie en *ut mineur* peut être considérée comme une des productions les plus parfaites de la musique moderne. Ni Brahms, dont la complexité souvent oiseuse cache mal le manque d'émotion, ni Raff, diffus et inégal, ni Grieg, si séduisant pourtant dans sa technique plus prime-sautière que scientifique, ni César Franck qui semble peu propre, malgré son admirable organisation de polyphoniste, au maniement des timbres de l'orchestre, ne peuvent être mis en parallèle avec l'auteur de la symphonie en *ut mineur*. Mais si le symphoniste s'est développé, le compositeur dramatique semble accuser de jour en jour l'indécision de ses tendances et de ses intentions.

L'instinct primordial et spontané du théâtre paraît en lui peu naturel: le mouvement, la vie font défaut. Ce n'est pas que le théâtre de M. Saint-Saëns sacrifie l'action à l'expansion lyrique; M. Saint-Saëns possède au plus haut degré le sens des proportions et de l'équilibre dans lès développements; mais, mouvement et lyrisme sont chez lui factices et proviennent d'une impuissance visible à caractériser la psychologie musicale d'un personnage dramatique. Ce défaut, sensible déjà dans *Samson et Dalila*, magnifique oratorio scénique que sauve une forme prestigieuse, plus appréciable dans *Étienne Marcel*, opéra historique conçu dans la poétique de Meyerbeer, est allé s'accusant avec *Henri VIII*, *Proserpine* et surtout avec *Ascanio*.

On ne peut rien imaginer de plus indécis que cette dernière partition où l'aisance de l'écriture, la distinction souveraine de la facture sont un véritable enchantement pour le musicien. *Ascanio* est composé sur un mélodrame sans intérêt présentant le double inconvénient des adaptations d'œuvres littéraires. Le livret est tiré d'un drame de Meurice et des sujets historiques.

François Ier et Charles-Quint discourant en *mi bémol* nous paraissent une aberration inqualifiable; en outre, le drame, clair et progressif dans sa forme littéraire, s'obscurcit et s'alanguit dans la version musicale. La partition hésite perpétuellement entre les procédés de l'ancien opéra et les formes du drame lyrique. Par endroits l'opéra triomphe, franchement italien, sous la forme de canzones vocales, soutenues par d'inconsistantes formules d'accompagnement et qu'émaillent des vocalises et des traits de bravoure; parfois, au contraire, l'orchestre, souple et varié, enlève pour un instant ce drame morne et somnolent.

M. Saint-Saëns ne se préoccupe pas spécialement du caractère de ses thèmes; tels d'entre eux pourraient servir de point de départ à des mouvements de sonates ou à des finals de concertos; tous tendent uniformément à une élégance mondaine et de bon ton dont M. Gounod fournit des modèles depuis la *Reine de Saba.* Les fins des phrases s'arrondissent en harmonieuses cadences, sans souci de la donnée littéraire et de la situation dramatique et les personnages se coudoient et se confondent au point de devenir de simples organes musicaux, sans individualité et sans physionomie distincte. Il n'est pas une mesure d'*Ascanio* qui ne révèle le grand musicien; il n'est pas une scène qui montre ce musicien incomparable faisant œuvre de compositeur scénique et mettant les ressources de son art au service de cette expression suprême: le drame.

Salammbô et *Ascanio* ne reflètent point, avons-nous dit, les tendances de la jeune école française: elles émanent d'artistes éminents dont le talent est consacré, dont l'influence demeure isolée. L'auteur de *Salammbô,* nature ardente, sincère et fougueuse, dont la forme musicale est loin d'égaler la conception artistique, l'auteur d'*Ascanio,* musicien impeccable, mais esprit flottant et indécis, n'ont subi ni l'un ni l'autre l'influence du drame symphonique moderne. Pour intéressantes que soient leurs œuvres à des titres divers, elles procèdent d'œuvres connues et qui les surpassent en puissance et en variété d'expression.

Le jour où les directeurs de théâtres français s'adresseront à des compositeurs jeunes, partisans déterminés des doctrines wagnériennes, mais assez indépendants pour s'affranchir de toute servile imitation, ce jour-là nous pourrons apprécier les qualités d'une école nouvelle, vivace et forte, et nous verrons s'épanouir cette forme du drame musical dont Wagner a donné une formule sublime, mais modifiable, susceptible d'être débarrassée des particularités germaniques qui la spécialisent et l'immobilisent.

HIPPOLYTE MIRANDE.

TRIPTYQUE D'AMOUR.

(RONDELS).

I.

Elle disait: « Comment vous croire? »
Son frais bouquet de lilas blanc
Qu'elle effeuillait tout en parlant
Palpitait sur sa guimpe noire.

Dans l'étang sombre au flot de moire
Elle égrenait, d'un geste lent,
En répétant: « Comment vous croire? »
Son frais bouquet de lilas blanc.

« Une de plus au long mémoire
« Que votre orgueil va déroulant! »
Et tandis qu'il prenait, tremblant,
Sa main froide, sa main d'ivoire,
Elle disait: « Comment vous croire? »

II.

« A toi ce soir, demain, toujours! »
Disait-elle, l'âme affolée;
Ils suivaient une sombre allée
Par la nuit d'ambre et de velours.

Les jardins en des parfums lourds
S'endormaient sous l'ombre étoilée.
« A toi, ce soir, demain, toujours! »
Disait-elle, l'âme affolée.

Un vent chaud jonchait leurs amours
De fleurs de myrte et d'azalée;
Et son cœur, à toute volée,
Rythmait ces mots de ces coups sourds:
« A toi ce soir, demain, toujours! »

III.

« Pauvre ami, c'est la fin du rêve!
« Et mon cœur las que l'ennui mord
— Elle parlait avec effort —
« Pour notre amour n'a plus de sève. »

Le flot triste fouettait la grève,
Il pleuvait du feuillage mort.
« Eh bien oui! c'est la fin du rêve
« Pour mon cœur las que l'ennui mord. »

Et lui sentait cette voix brève,
Plus froide que le vent du nord,
Impitoyable et sans remord,
Lui poindre l'âme comme un glaive:
« Eh bien oui! c'est la fin du rêve! »

YA VAS LOUBLYOU.

JE VOUS AIME.

(GLOSE).

Dans le boudoir de palissandre,
En son cher français de Moscou
Elle disait d'une voix tendre:
« Cela se dit: *Ya vas loublyou.* »

Ses doigts fins secouaient la cendre
D'un papyros de cogoulou;
Et son charme impossible à rendre,
Son charme slave, était partout
Dans le boudoir de palissandre.

Une boucle errait sur son cou
Parmi la ruche en point de Flandre;
Et lui, l'esprit on ne sait où,
Prêtait l'oreille sans entendre
A son cher français de Moscou.

Avec le gel à pierres fendre,
Au dehors un grand brouillard flou.
Le thé fumait à les attendre,
Le samovar faisait glouglou;
Elle parlait d'une voix tendre.

La nuit venait à pas de loup;
Dans l'ombre qu'on sentait descendre
Ses doux yeux verts le rendaient fou:
« Que vous êtes lent à comprendre!
« Cela se dit: *Ya vas loublyou.* »

NUIT BLEUE.

(RYTHMES).

O nuit bleue, ô nuit fraîche et dormante,
Berce nos cœurs que ton souffle endort;
Prends nos rêves, que l'ombre tourmente,
Dans ton palais de velours et d'or.

O nuit sainte, d'étoile en étoile
Ouvre l'espace à leur vol tremblant;
Laisse-leur lever l'angle du voile
Dont est drapé ton secret troublant;

Laisse-les de leurs lèvres avides
Interroger le néant jaloux,
Et permets que l'écho des cieux vides
Leur dise enfin ce qu'on veut de nous.

Sous les nimbes d'aurore et d'opale,
Devant leurs yeux qu'un long doute mord,
Fais passer, légion lente et pâle,
Les bien-aimés qu'a fauchés la mort.

O nuit fraîche et dormante, ô nuit bleue,
Quel météore à travers l'obscur,
Tout baigné des clartés de sa queue
M'emportera dans ton calme azur?

ÉDOUARD TAVAN.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FRANCE

SOMMAIRE: *En voyage*, par Victor Hugo — M. Haussmann et le baron de Barante — Caricatures et illustrations — M. Alphonse Daudet, M. Émile Zola et M. Guy de Maupassant — Les romanciers mondains — Mme Dieulafoy et l'archéologie — Gyp, P. Loti, Henri Lavedan, J. Claretie et Louis Enault — M. Hugues Le Roux, historiographe des larrons — La pantomime de l'*Enfant prodigue* — Deux reprises à la Comédie-Française.

La production littéraire bat son plein; nous sommes dans la saison où elle atteint son maximum. Coïncidant avec la période de maturité des fruits de la terre qui couvrent la campagne de leurs teintes variées, l'apparition des volumes nouveaux vient bigarrer de couleurs fraîches les étalages des libraires. Les éditeurs font assaut d'activité et de fécondité; tout simplement parce que nous arrivons à l'époque des vacances, des villégiatures, des saisons balnéaires, moment de l'année particulièrement propice aux lectures. Malgré la concurrence redoutable du journal, le livre n'est-il pas le meilleur des compagnons de voyage?

A ce titre le dernier volume des œuvres inédites de Victor Hugo présente un intérêt tout particulier, précisément parce qu'il n'a pas été écrit en vue du public et se compose de lettres adressées à Mme Victor Hugo et de pages d'album écrites sur les lieux mêmes. *En voyage* nous donne ainsi dans toute leur sincérité les premières impressions du poète en face des paysages, des monuments et des personnes. Les Alpes visitées en 1839, les Pyrénées en 1843 se partagent ces trois cents pages qui échappent à toute analyse: les pensées les plus variées s'y succèdent inspirées par la diversité des choses vues. Le curieux chapitre sur des bateleurs entrevus à Berne contient l'idée première d'un magnifique drame,

il a été reproduit par la plupart des journaux ; le charnier de Bayonne laisse dans l'esprit un inoubliable souvenir avec son cercle de visages effrayants qui semblent appeler de leurs bouches grandes ouvertes mais sans voix et regarder de leurs orbites sans yeux surmontant des corps noirâtres et nus qui s'enfoncent dans la nuit. Quelle intensité de lumière et de mouvement en revanche dans la vision des batelières de Pasages près de Saint-Sébastien! Les brutalités d'un postillon basque et de ses compagnons le « Mayöral » et « le Sagal » inspirent à Victor Hugo des réflexions touchantes sur les devoirs des hommes envers les bêtes et aussi envers les choses. « J'admets les exceptions et les restrictions qui sont innombrables, dit-il en terminant, mais il est certain pour moi que le jour où Jésus a dit: « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, » dans sa pensée *autrui* était immense, dépassait l'homme et embrassait l'univers.... Chaque chose dans la nature donne à l'homme le fruit qu'elle porte, le bienfait qu'elle produit; tous les objets servent à l'homme selon les lois qui leur sont propres; le soleil donne sa lumière, le feu sa chaleur, l'animal son instinct, la fleur son parfum. Ils suivent leur loi et ne s'y refusent pas, et ne s'y dérobent jamais; l'homme doit obéir à la sienne. Il faut qu'il donne à l'humanité et qu'il rende à la nature ce qui est sa lumière à lui, sa chaleur, son instinct et son parfum, — l'amour. »

Indigné à son passage à Bordeaux des démolitions faites pour l'embellissement de cette ville, Victor Hugo s'écrie: « Rien de plus funeste et de plus amoindrissant que les grandes démolitions.... Toutes ces masures dédaignées sont des masures illustres, elles parlent, elles ont une voix, elles attestent ce que vos pères ont fait. » Voilà un coup droit porté par anticipation au baron Haussmann qui devait entreprendre dix ans plus tard la transformation de Paris. L'éminent préfet de la Seine vient précisément de publier ses mémoires écrits avec une clarté, une précision dans laquelle on retrouve l'esprit d'ordre de l'administrateur rompu à la confection des rapports, au classement des pièces justificatives. Les deux volumes parus n'ont pas épuisé les souvenirs du baron Haussmann, mais ils renferment des renseignements d'un très vif intérêt sur les immenses travaux qu'il fit exécuter à Paris. Dans son avant-propos, M. Haussmann reproduit la justification de sa gestion publiée dans un article de journal par un de ses adversaires politiques, M. Jules Simon, qui faisant allusion à une critique spirituelle au moins par

son titre: « Les comptes fantastiques d'Haussmann, » a écrit: « Peu nous importe aujourd'hui que les comptes de M. Haussmann aient été fantastiques. Il avait entrepris de faire de Paris une ville magnifique et il y a complètement réussi.... Son œuvre était au moins aussi fantastique que ses comptes. Nous ne souhaitons qu'une chose à présent: c'est qu'on achève par la liberté ce qui a été commencé par le despotisme. » Voilà une constatation précieuse sous la plume d'un adversaire politique.

Après s'être longuement étendu sur ses débuts dans l'administration, son rôle comme préfet de Bordeaux au 2 décembre 1851, sa nomination en 1853, ses rapports avec M. Berger son prédécesseur, ses conversations avec l'empereur Napoléon III à qui revient une bonne part dans l'élaboration des plans nouveaux, il arrive à la partie véritablement curieuse de ses mémoires, en relatant les hésitations du conseil municipal lors de la communication de ses premiers projets dont la réalisation devait coûter cent millions. Ce n'était là qu'un début; les sommes dépensées plus tard excédèrent deux milliards et demi sur lesquels plus d'un milliard fut payé par la ville (l'État eut la charge du surplus). Et le baron Haussmann est surtout fier d'avoir réalisé cette somme énorme sans aucune surimposition ni surtaxe et par la seule plus-value des octrois. Il est positif que ses successeurs ont gravement endetté la ville de Paris pour obtenir un résultat beaucoup moindre.

Presque en même temps paraissaient les souvenirs d'un autre administrateur, mais posthumes ceux-là et signés d'un nom célèbre parmi les littérateurs et les historiens, j'ai nommé le baron de Barante. L'auteur de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne* appartient à une famille universellement estimée en Auvergne; son fils, d'abord député à l'assemblée nationale de 1871, fut sénateur jusqu'à la veille de sa mort, et son petit-fils, M. Claude de Barante, qui a mis en ordre et édité les souvenirs de son illustre aïeul, paraît appelé à une brillante carrière politique. Quoique la partie de ses mémoires livrée jusqu'à présent à la publicité s'arrête à 1813, on y voit déjà, comme l'auteur le promet dans son avant-propos, quelle influence les phases successives de la Révolution, le changement de l'ordre social et les mœurs de l'époque exercèrent sur la génération nouvelle qui n'avait pas connu l'ancienne France.

Né en 1782, M. de Barante avait assisté dans sa première enfance aux événements de la Révolution et il rapporte des détails pleins de saveur sur leur répercussion au milieu de la population

de Thiers, une petite ville d'Auvergne. Il entra, ses études terminées, à l'école polytechnique et assista en témoin judicieux aux actes du directoire et du consulat. Appelé au conseil d'état en qualité d'auditeur dès les premières années de l'empire: « Ce qui me donna le plus de satisfaction, dit-il franchement, ce fut d'être placé de manière à voir et à entendre l'empereur. »

On sait, en effet, que Napoléon assistait régulièrement aux séances du conseil d'état et prenait une part active aux discussions. Chargé d'une mission temporaire en Espagne, le jeune auditeur fit sur la route de Madrid son premier pas dans la diplomatie qui devait être un jour sa carrière définitive. Mandé auprès de l'empereur pour remplir les fonctions d'intendant à Varsovie, il voit de très près la campagne de 1807, les batailles d'Eylau et de Friedland, la paix de Tilsitt. Après un court stage dans une sous-préfecture, il est nommé préfet de la Vendée, puis de la Loire-Inférieure. De son passage dans l'administration il emporte cette impression que le personnel de ce rouage était dévoué, régulier, exact et prévoyant. L'empereur dont le génie n'excellait pas moins à rétablir l'ordre qu'à gagner des batailles, apportait aux affaires administratives une précision et une mémoire aussi remarquables dans les moindres détails que dans l'ensemble. Parmi les nombreuses paroles de Napoléon Ier, rapportées dans ce volume, j'en veux citer une qui précise un petit détail historique bien piquant. Apercevant M. de Ségur qui était d'avis qu'on autorisât M. de Chateaubriand à prononcer son discours de réception à l'Académie, malgré les tristes souvenirs qu'il y réveillait à propos de son prédécesseur le régicide Marc-Joseph Chénier, il lui dit: « J'ai dû oublier le passé, je ne puis permettre qu'on en réveille la mémoire. Tout mon soin est de l'effacer. N'avez-vous pas remarqué combien lorsque j'ai épousé une archiduchesse d'Autriche, nièce de la reine Marie-Antoinette, j'ai pris soin de satisfaire ceux que ce mariage pouvait inquiéter? Quand l'impératrice est arrivée ici, elle a joué sa première partie de whist avec deux régicides: M. Cambacérès et M. Fouché. » A l'heure qu'il est toute l'Auvergne lit les *Souvenirs de M. le baron de Barante.* Nul doute que cet exemple ne soit bientôt suivi par la France entière.

Mais voici évoquée par M. Rastoul une autre grande figure, celle du maréchal Randon; il commençait sa carrière au moment précis où M. de Barante interrompt ses souvenirs. Son premier galon conquis à la bataille de la Moskowa, Randon était capitaine à l'époque



du retour de l'île d'Elbe; il se conduisit lors de la marche de Napoléon Ier sur Grenoble de façon à arracher cet aveu au comte de Chambord: « N'est-il pas remarquable que dans cette ville un seul homme, un capitaine de dix-neuf ans ait fait pleinement son devoir? » Il n'en prit pas moins du service pendant les cent jours auprès de son oncle le général Marchand. Je n'ai pas à retracer une carrière militaire bien connue et dont les principales étapes sont la conquête de l'Algérie, le ministère de la guerre abandonné à la veille du coup d'état de 1851, le gouvernement général de l'Algérie marqué par la conquête des deux Kabylies; enfin, une seconde et plus longue occupation du ministère de la guerre, signalée par la préparation de la guerre de 1859, des expéditions de Chine et du Mexique. L'attitude du maréchal Randon vis-à-vis de l'Italie peut être diversement appréciée, mais il faut rendre hommage à l'intégrité et à la droiture de ce vaillant soldat qui, sans doute, aurait épargné à la France les désastres de 1870 si ses conseils avaient été écoutés.

L'histoire complète de cette année douloureuse est encore à faire. En attendant M. Quentin Bauchart, l'un des membres les plus jeunes et les plus actifs du conseil municipal de Paris, apporte sa pierre à l'édifice avec son ouvrage très complet sur *La caricature en France pendant la guerre, le siège de Paris et la commune.* Ne souriez pas, la caricature a sa place marquée dans les documents historiques de notre époque: tous ces dessins reproduits avec beaucoup de soin et d'exactitude en disent long sur l'état des esprits en France et plus spécialement à Paris. Tous ne sont pas du meilleur goût. On y constate surtout le parti pris d'outrager de la façon la plus violente d'abord la famille impériale, ensuite Bazaine et les membres modérés du gouvernement de la défense nationale. Comme l'écrivait récemment Ph. de Grandlieu: « Rien ni personne n'a été épargné par la caricature qui s'en prenait à tout le monde des malheurs de la patrie. Quand on souffre, mesure-t-on toujours le cri de sa douleur? » Le premier mouvement de répugnance surmonté, on éprouve un âpre plaisir à revoir ces fragiles monuments de notre histoire aujourd'hui détruite et que seuls quelques patients érudits comme M. Quentin Bauchart ont su conserver et cataloguer.

M. de Bismarck n'a pas été plus épargné que son souverain Guillaume Ier par nos caricaturistes, mais un volume fort curieux de M. John Grand-Carteret paru récemment sous ce titre: *Bismarck en caricature,* vient prouver avec de nombreuses reproductions à

l'appui que le chancelier de fer a servi de pâture à la verve de tous les dessinateurs comiques du monde. La France entre à peine pour un septième dans les cent quarante caricatures qui ont aidé M. Grand-Carteret à faire défiler toutes les phases de la vie de M. de Bismarck.

Les merveilleux progrès de la typographie permettent de prodiguer ainsi les illustrations dans les ouvrages du prix le plus modeste. Voici par exemple: *Les rois en exil* d'Alphonse Daudet et *La faute de l'abbé Mouret* d'Émile Zola qui vont retrouver un copieux regain de succès grâce aux croquis charmants délicatement gravés par M. Guillaume.

La douloureuse odyssée du roi Christian II expulsé du royaume imaginaire d'Illyrie est présente à la mémoire de tous les lecteurs d'Alphonse Daudet et malgré l'exagération voulue de certaine péripéties telles que l'engagement de la couronne royale au mont de piété, et l'égarement momentané de la reine Frédéric s'abandonnant à l'amour idolâtre du précepteur de son fils, d'autre part l'insouciance du roi devenant à Paris un « fêtard » enragé, le courage résigné de la souveraine exilée, la tendresse filiale du petit prince Zara, le dévouement de certains serviteurs et les machinations d'une bande noire organisée pour arracher au roi sa renonciation au trône, constituent l'œuvre la plus originale et la plus variée qu'ait écrit M. Alphonse Daudet. On trouve dans *Les rois en exil* ses premières attaques contre l'académie, presentées dans une forme discrète à propos d'une séance solennelle où est donné lecture d'un mémorial sur l'histoire de l'Illyrie.

La faute de l'abbé Mouret se distingue par des qualités d'un autre ordre. Comme cadre, un presbytère de campagne et un grand parc abandonné, le Paradou; comme personnages à peu près uniques, un jeune prêtre, un frère ignorantin et une jeune fille grandie sans éducation en pleine liberté. De ces éléments bien simples M. Émile Zola a tiré un roman que beaucoup considèrent comme son chef-d'œuvre, tant la contexture en est serrée et tant y abondent les descriptions riches en détails botaniques. Personnellement je n'ai jamais pu admettre la vraisemblance du point de départ. Les parcs grands de cent hectares où personne n'a pénétré depuis un siècle sont une utopie à notre époque comme les petites filles élevées d'après les seules lois de la nature. Dans la réalité l'abbé Mouret n'aurait pas commis une faute par cette raison que la tentation ne se serait pas présentée à lui.... au moins sous cette forme.

Ces réserves faites, on ne saurait trop louer l'écriture admirablement chaude et sobre à la fin de ces pages qui dégagent un parfume capiteux et troublant.

« Fils des romantiques, romantique lui-même dans tous ses procédés, Zola porte en lui une tendance au poème, un besoin de grandir, de grossir, de faire des symboles avec les êtres et les choses, » écrivait, il y a dix ans, un jeune littérateur alors à ses débuts et devenu aujourd'hui l'émule de l'auteur de l'*Assommoir*. M. Guy de Maupassant, car c'était lui, expliquait en même temps cette théorie de M. Zola: la vérité observée peut seule produire des œuvres d'art; décrire ce qu'il a vu, voilà tout le rôle de l'écrivain sans que jamais l'imagination intervienne. Mais les descriptions d'un caractère ou d'une situation varieront à l'infini suivant les tempéraments, et M. Zola en convient puisqu'il définit ainsi son naturalisme: « La nature vue à travers un tempérament. »

Or le tempérament de M. Guy de Maupassant le porte à l'analyse psychologique exacte avec une légère nuance de scepticisme et de pessimisme. Sans que jamais la moindre réflexion personnelle vienne interrompre son récit, il écrit d'une façon éminemment subjective; ces réflexions dont il s'abstient, il les impose à ses lecteurs par sa façon de présenter les personnes et les faits. Ainsi l'argument de *Notre cœur* est celui-ci: Les hommes souffrent souvent de ne pas trouver chez la femme une disposition d'esprit correspondant à leur état d'âme, et quand déçus ils portent ailleurs leur amour et rencontrent un affection profonde, leur nouvelle maîtresse cherche vainement en eux ce qu'ils demandaient à l'autre. Alors, quoique certains de retrouver la même insensibilité relative et d'être très malheureux, ils reviennent à la froide créature, qui les a suppliciés d'une façon plus ou moins consciente.

Dans *Notre cœur* le bourreau se nomme Mme de Burne. Elle s'est fait une cour d'adorateurs choisis parmi les hommes les plus recherchés des arts, de la littérature, de la finance et de la diplomatie. Tous se jalousent et s'espionnent ne sachant quel est le degré respectif d'intimité de chacun d'eux. André Mariolle, riche, séduisant et qui a touché à tous les arts en amateur exceptionnellement doué, s'éprend de cette Célimène fin de siècle en dépit de tous les avertissements et de sa prudence native. Mme de Burne se donne à lui sans trop de façons, les entrevues ont lieu dans une petite maison de Passy pour éviter tout scandale. Mais elle n'a pas une minute d'abandon complet, et Mariolle se désole de la voir

si éloignée de son propre amour. Il finit par lui avouer sa peine. Et la décevante créature de répondre: « Vous me criez: Soyez pareille à moi, pensez, sentez et exprimez comme moi. Mais je ne peux pas, mon pauvre ami. Je suis ce que je suis, il faut m'accepter telle que Dieu m'a faite, puisque je me suis donnée ainsi à vous, que je ne le regrette pas, que je n'ai pas envie de me reprendre, que vous m'êtes le plus cher de tous les êtres que je connais. »

Mon Dieu, André Mariolle est dans son rôle d'amoureux en souhaitant de voir son amie au même degré calorique que lui; il cherche à l'y amener, c'est très naturel. Mais l'impossibilité d'y réussir une fois bien constatée, pourquoi ne pas se contenter de ce pis-aller après tout fort acceptable? pourquoi rompre brusquement et aller se cacher dans la forêt de Fontainebleau? pourquoi faire ainsi son petit Alceste? Pendant cet exil volontaire le hasard amène dans sa maison une jeune fille fraîche de cœur et de corps qui bientôt vibre pour lui tout comme il vibrait pour Michelle de Burne. Malgré cette bonne fortune la passion reprend le dessus et après avoir assuré sa réconciliation avec Michelle, André rentre à Paris.... en emmenant toutefois la petite Élisabeth. Cette décision prudente laisse entrevoir l'éventualité de sa guérison.

Les premières pages du *Petit Margemont* par M. Robert de Bonnières ne sont pas d'une lecture bien attrayante: pour rendre exactement le tohu-bohu élégant d'un mariage dans un hôtel du faubourg Saint-Germain il fait causer et s'interpeller ducs et princesses, marquis et duchesses sans les avoir suffisamment présentés. Ces gens-là se connaissent entre eux, c'est fort bien; mais le lecteur éprouve un certain embarras à les distinguer les uns des autres. Cette première difficulté surmontée, on est séduit par l'aisance qui règne dans ce récit. M. de Bonnières met de la coquetterie à preciser les habitudes, les façons de s'aborder et de causer, les relations entre parents, entre époux et entre fiancés en usage dans le noble faubourg. Nul n'avait encore parlé de la noblesse d'une pareille façon. Les uns comme Balzac ont mis un sorte de vénération dans leurs études de mœurs, les autres affectent le ton badin et persifleur, d'autres encore (les mal élevés), laissent éclater, leur mépris. M. de Bonnières en empruntant à ses modèles leur ton habituel nous initie en quelques mots à leur vie. C'est là le mérite de l'originalité du *Petit Margemont*, aussi je me dispenserai de vous dire comment ce jeune fils de duc succomba aux suites d'un accident

de voiture sciemment provoqué par un de ses amis et rivaux à la veille d'épouser une héritière qu'il adorait.

Le roman mondain se reconnaît, paraît-il, à ceci: action et personnages évoluent dans le milieu des gens très riches, le seul où l'on ait le loisir de s'écrire longuement, de se donner des rendez-vous occupant des après-midi entières, d'organiser de grandes parties sans être incommodé par les exigences du labeur quotidien. *Amants* de M. Paul Margueritte rentre parfaitement dans cette catégorie: Frédérique Ylsée est l'aînée des enfants d'un père archi-millionnaire et le prince d'Ancise a une fortune qui permet à sa femme de faire des fondations pieuses par centaines de mille francs pour obtenir du ciel sa conversion. Si le mot romanesque n'existait pas, il faudrait l'inventer pour caractériser cette belle Frédérique, surnommée dans son entourage la princesse Hamlet, moins pour son origine danoise que pour son penchant à la rêverie. Après une résistance où une coquetterie raffinée joue le plus grand rôle et que prolonge une maladie attrapée à courir les grandes routes en compagnie du prince de ses rêves, elle s'abandonne à lui.... et elle emploie bien les derniers mois qui lui restent à vivre. Voulez-vous savoir comment un romancier qui n'est point naturaliste (M. Paul Margueritte semble procéder plutôt de M. Octave Feuillet avec quelque chose de bien personnel, de jeune et de moderne) enregistre le premier spasme de cette passion?

« Enfin, sous un baiser pénétrant, Frédérique s'arracha aux lèvres collées aux siennes.... Ce fut sa dernière révolte, des baisers dans le cou, dans l'oreille, sur les yeux, sur les lèvres l'étourdirent; elle se sentit perdue, perdue par lui. Ah! qu'il fût heureux du moins! Et puis elle voulait vivre, vivre!... Tout cela dans un songe, une folie de quelques secondes. Déjà couchée sur le divan, elle éprouvait une douleur aiguë, puis un trouble étrange et infini. Elle ferma les yeux s'imaginant de cahots en cahots rouler avec son amant au fond d'un précipice.... Il l'avait prise tout entière. »

Ce tête-à-tête se passe dans un pavillon de la villa louée par le prince d'Ancise aux environs d'Alger, tout près de la propriété de M. Ylsée, un bon type de papa noceur et complaisant. Frédérique prend goût à ces petites séances interrompues seulement par une lueur de remords causés par son admiration pour la résignation pieuse de la princesse d'Ancise. Mais la passion la domine de nouveau jusqu'au jour où sentant sa maladie de cœur s'aggraver et

voulant rester jusqu'au bout en pleine possession de son amant, elle se tue d'un coup de revolver. Sa sœur Mitka, une petite peste bossue, haineuse et jalouse, était devenue folle après avoir divulgué la liaison de sa sœur de façon à en faire un scandale public. M. Ylsée meurt peu après; quant à la princesse d'Ancise on prévoit son pardon prochain. Une bonté surhumaine n'est pas le moindre apanage de ces natures d'élite.

A cette trop courte analyse je n'ajouterai qu'un mot: *Amants* est certainement le plus captivant de tous les romans publiés en ces derniers temps. Les caractères de Frédérique et du prince finissent par être admissibles, tant l'étude en est subtilement poussée.

Le volume de M. Léon de Tinseau, *Strass et Diamants,* se recommande par des qualités d'un autre ordre, et notamment par une ironie à jet continu, mais point du tout fatigante tant elle est variée dans son expression. M. Léon de Tinseau a conquis une situation enviable grâce à l'esprit qu'il déploie à profusion, mais en homme discret. On peut le comparer à ces fins causeurs qui disent à mi-voix les choses les plus amusantes et finissent par attirer l'attention générale au détriment des grands phraseurs. Je ne vous aurai pas donné une idée de son talent quand je vous aurai appris que le dernier héritier de la noble famille des Vitrac réduit à accepter un humble emploi au ministère des finances, manque de tomber dans les filets d'une demi-mondaine ambitieuse du titre de marquise et comment le hasard lui ayant fait retrouver une vieille tante pauvre, mais aussi entichée de sa noblesse que lui y est devenu indifférent, il finit par épouser une adorable jeune fille très richement dotée qui a fait ses preuves de dévouement auprès de la vieille dame. C'est elle qui est le diamant: le dernier des Vitrac n'en apprécie la valeur qu'après avoir été chapitré par sa tante. Sans celle-ci, il eût été incapable de vérifier ce qu'il y avait de « toc » dans l'éclat projeté sur son existence de rond de cuir par sa belle et mûrissante Rose Lepiez.

Aussi bien l'ironie est à la mode, n'entre-t-elle pas pour une large part dans le succès des fantaisies de Gyp? La spirituelle comtesse de Martel que ce pseudonyme ne masque plus, vient d'en réunir une quinzaine sous ce titre: *L'éducation d'un prince;* la première sert d'étiquette aux autres. Vous y verrez qu'une coquette éhontée, si bien disposée qu'elle soit pour un prince de dix-huit ans, peut en arriver à le chasser de son boudoir si elle apprend qu'elle

lui a été désignée comme la femme la plus apte à le déniaiser. Ainsi, en dépit du titre, Mme de Flirt ne fait pas l'éducation du prince de Babylone.

Pas du tout authentique, ce prince, mais Gyp semble l'avoir ainsi baptisé pour nous faire songer aux héros assyriens et persans de Mme Dieulafoy. Ses fouilles et ses découvertes l'ayant largement documentée et non contente de rendre à nos musées des restaurations du plus haut intérêt, l'éminente exploratrice a voulu entreprendre un roman historique ayant pour cadre les régions qu'elle connaît si bien; elle a choisi comme héroïne la femme qui, d'après Xénophon, Plutarque et Elien paraît avoir joué un rôle considérable dans la période contemporaine de la retraite des dix mille.

Cette Agrippine orientale n'a pu décider son époux Darius II expirant dans la grande salle du palais de Babylone à reconnaître comme héritier du trône Cyrus son fils préféré; Artaxerxès II est ploclamé, mais Parysatis entreprend contre lui une lutte sourde. Cyrus à son instigation tente d'assassiner Artaxerxès: la rivalité des deux frères prend fin sur le champ de bataille de Cunaxa où Cyrus est tué. Sa maîtresse Aspasie, une belle grecque qui n'a rien de commun avec la courtisane fameuse, est fortement convoitée par Artaxerxès. Parysatis après se l'être fait donner, car elle est toujours puissante, met le comble à ses forfaits en empoisonnant Statyra, la femme bien-aimée de Xerxès. Celui-ci exile enfin sa mère, mais pour peu de temps, on a perdu de son expérience contre une invasion de l'Ionie par Agésilas. Bientôt Hystape le fils d'Artaxerxès est emporté par une mort mystérieuse. Darius son fils aîné amoureux d'Aspasie veut tuer le roi dans un accès de jalousie, il est mis à mort. Mais j'arrête là cette interminable succession de crimes et je cours à la dernière page où Parysatis meurt à son tour. Voici dans quels termes Mme Dieulafoy nous fait part de cet événement: « Trois lunaisons ne s'étaient pas écoulées depuis le drame de l'Apadana que l'âme inquiète de la reine s'envolait éternellement vagabonde à la recherche des ombres chéries que son affection funeste avait précipitées dans les orbes ténébreux. »

Parysatis ne fera pas oublier *Salammbô;* pourtant les amateurs d'archéologie pourront lire avec un certain plaisir cette évocation de la vie persane, en regrettant comme moi que Mme Dieulafoy y ait accumulé les événements sans suffisamment les préparer et les expliquer.

D'ailleurs, sauf des exceptions justifiées par l'imagination puis-

sante de Théophile Gautier et de Gustave Flaubert, il est dangereux en ces matières de s'écarter des données certaines fournies par les monuments et les inscriptions. M. Charles Diehl s'en est parfaitement rendu compte, aussi dans ses *Excursions archéologiques en Grèce* se borne-t-il à exposer les grandes découvertes récemment faites, et je sais peu de lectures plus attrayantes. Il décrit successivement Mycènes où l'on a mis au jour le tombeau d'Agamemnon, Dodone et le sanctuaire de Zeus, les fouilles récentes qui ont fait découvrir sous l'Acropole tout un peuple de statues, Délos et son culte d'Apollon, Olympie, Éleusis et Tanagra. Mais M. Charles Diehl, sans jamais entrer dans le domaine de l'hypothèse, tire de ces découvertes ce qu'elles ont en quelque sorte de substantiel en faisant revivre pour nous les mœurs, les institutions, les arts et le culte de la Hellade; il se garde bien du moindre étalage d'érudition, c'est sur le ton de la causerie qu'il instruit les ignorants et rafraîchit la mémoire des autres: rien d'amusant, par exemple, comme la rivalité des oracles de Dodone et de Delphes et la décadence définitive du sanctuaire de Zeus. Aidé du texte des auteurs grecs, M. Charles Diehl nous fait assister dans tous leurs détails aux jeux olympiques; courses et luttes y atteignaient un degré de perfection à faire mourir de jalousie M. Paschal Grousset et tous les membres de la ligue de l'enseignement physique.

Mme Dieulafoy nous a entraînés loin de Paris, mais M. Henri Lavedan nous y ramène. A propos du succès d'*Une famille* à la Comédie-Française, je vous ai entretenus récemment de l'auteur de *Petites fêtes*. Les nouvelles qu'il a groupées sous ce titre ont paru pour la plupart dans la *Vie parisienne*, signées du pseudonyme de Manchecourt; mais c'est un véritable régal que de les savourer en bloc après les avoir dégustées en détail. Prenons-en une au hasard, car toutes sont exquises. Voici, par exemple, *La bonne idée*. M. Paul l'Étoile a réussi à faire chanceler la vertu de la baronne Berthe de Mauves; il vient la prendre dans une voiture de louage dont le cocher est à sa discrétion (notez bien ce détail) et l'emmène à la Maison d'Or pour dîner en cabinet particulier. Le tête-à-tête doit se prolonger jusqu'à minuit.... mais à peine le potage est-il servi, qu'avec toutes sortes de précautions le cocher fidèle vient prévenir son client que le mari de la baronne a suivi le couple et le guette dans une voiture. Réglement de l'addition, sortie par une seconde porte, course folle à travers Paris sans que le brave cocher réussisse à dépister l'autre voiture qui le serre de près,

tout ce récit est mené d'une allure fringante. Au moment où le cheval va tomber anéanti, la « bonne idée » germe dans la tête du cocher Terre-neuve. Profitant d'un encombrement qui a obligé son collègue à ralentir, il arrête brusquement sa voiture devant une maison aussi hospitalière que mal famée, souffle ses lanternes, jette son manteau sur le cheval et son chapeau enlevé, fait mine de dormir comme s'il attendait à cette porte depuis des heures, tandis que lancé à toute bride le véhicule du mari se perd en avant. Voilà comment le Dieu des baronnes permit à Mme de Mauves de rentrer chez elle quelques minutes avant son mari. Mais j'ai dû négliger mille détails d'un parisianisme délicieux : or, ce sont précisément ces détails qui constituent le grand charme des nouvelles de M. Henri Lavedan. Il a plus que nul autre parmi les jeunes cet œil spécial qui dans la vision rapide saisit la particularité typique, il a surtout l'expression précise et jamais banale enregistrant l'impression avec netteté. Il faut aller jusqu'à M. Ludovic Halévy pour trouver l'équivalent de ses croquis à l'emporte-pièce.

J'aurais encore à vous parler de M. Pierre Loti ; lui aussi s'est créé un style d'une originalité remarquable. Depuis longtemps on a classé avec raison *Pêcheurs d'Islande* et le *Roman d'un spahi* parmi les chefs-d'œuvre de ce temps, mais, à franchement parler, le *Roman d'un enfant* n'ajoutera rien à la gloire de M. Pierre Loti. Il a réuni là tous ses souvenirs d'enfance, mais de roman il n'y en a pas l'ombre dans ces sensations du premier âge notées à trente ans de distance avec un plaisir que le lecteur s'efforce en vain de partager. Pour quelques pages où le sentiment filial vibre avec une intensité communicative, que de longueurs et que de banalités ! Mon admiration fervente pour le grand et beau talent de M. Pierre Loti m'impose cet aveu.

La cigarette, tel est le titre d'un volume de nouvelles écrites, d'un style alerte, par M. Jules Claretie au courant d'une plume qui ne peut se décider à prendre un repos bien gagné, en se contentant d'expédier les affaires courantes de l'Académie française. Une fois de plus, M. Jules Claretie a donc mis à contribution son talent reconnu d'assimilateur et il l'a fait avec cette verve dont il nous a mille fois donné des preuves en se plaisant à pousser sa pointe dans tous les sens.

Après *La cigarette*, qui donne son nom au volume et qui est un épisode sombrement romanesque de la dernière guerre carliste,

citons comme les mieux venus, parmi ces contes aimables : *La corde*, *Collaborateurs* et *Un mariage manqué*.

Le souvenir du Tonkin plane un peu plus que de raison sur *Tuyet* et *Bouddha,* mais ceux qui veulent acclimater en France les courses de taureaux ne manqueront pas de s'intéresser vivement à l'aventure d'*El Gato,* un lamentable épisode de l'histoire éternelle des virtuoses de tout genre qui ne brillent pas au premier plan.

M. Louis Enault est un romancier de la vieille école, la meilleure pour beaucoup de lecteurs. Je professe pour M. Louis Enault une sincère et respectueuse sympathie; aussi ai-je lu avec soin *Un sacrifice.* Dans une langue élégante l'auteur de *Nadèje* y conte les amertumes et les déceptions d'une belle et tendre jeune femme qui a épousé un peintre de talent, Lara d'Albarès. Riche et élégant, celui-ci a autant de succès comme homme du monde que comme artiste; inconstant par nature, difficile à saisir, impossible à fixer, il s'éprend d'une ravissante Américaine, miss Eva Jefferson. Or, jamais, paraît-il, la vertu d'une Américaine n'a capitulé devant un homme qui ne peut lui offrir la réparation du mariage. M[me] d'Albarès se résigne à rendre la liberté à son mari; elle le fait de la façon la plus discrète et la plus touchante en se donnant des torts apparents. Le mari demande le divorce et épouse miss Simpson. C'est seulement au bout de plusieurs années que Lara d'Albarès apprend par une amie commune le sacrifice de sa première femme; il finit d'ailleurs par expier ses torts en se faisant tuer en duel par un adorateur de la seconde.

Plusieurs ouvrages encore ont droit à une place dans cet exposé du mouvement littéraire de ces dernières semaines, mais sous peine d'excéder les limites de la place qui m'est réservée je me vois dans la nécessité de faire un choix et de me contenter d'appeler l'attention des lecteurs de la *Revue Internationale* sur trois derniers noms. Voici d'abord un Anglais, Stevenson, qui marche sur les traces de l'Américain Edgard Poë: *Le cas étrange du docteur Jekyl* ne serait nullement déplacé à la suite des *Histoires extraordinaires.* Le fantastique et le réel sont amalgamés d'une bien bizarre façon dans cette aventure d'un médecin qui a trouvé le moyen de transformer son aspect physique en absorbant certaines drogues. Il profite de cette faculté de se dédoubler pour céder à ses inclinations vers la débauche, bientôt il se complaît dans sa deuxième existence et certain d'être méconnaissable il en arrive à commettre

un assassinat pour le seul plaisir de pousser à l'extrême les conséquences de sa dualité. A force de minuties dans l'explication des plus petits faits, l'auteur rend sa fiction presque vraisemblable. Deux natures se partagent le champ de la conscience, l'une portée au bien, l'autre au mal. Si chacune d'elle pouvait être logée séparément dans deux corps d'extérieur différent, le mal irait son chemin sans être entravé par les reproches de la conscience, mais le bien pourrait suivre la grande route en toute sécurité.... Telle est la théorie d'où est parti le docteur Jekyll pour se créer une deuxième personnalité; ainsi présentée, elle paraît tout simplement absurde. Le texte de Stevenson, fidèlement traduit par Mme Lowe, donne une impression toute différente.

Savez-vous en combien de chapelles s'est dispersé le romantisme qui il y a vingt ans ne comptait encore que deux sectes: les parnassiens et les naturalistes? M. Émile Gondeau n'en a pas compté moins de vingt dans une étude publiée par *Les Entretiens politiques et littéraires,* une vaillante petite revue de jeunes dont MM. Paul Adam et Georges Vanor sont les collaborateurs réguliers et appréciés. De cette énumération je veux seulement retenir la conclusion: « Maintenant que, grâce au naturalisme, au parnassianisme, à la psychologie, à l'intuitivisme, etc., l'instruction générale est établie, le débutant trouvera son chemin sans maître et saura s'affiner tout seul au contact de la vie, d'une façon originale. Le moi émancipé, audacieux pourra fonder sur la ruine des écoles défuntes l'individualisme. »

Aussi libérés de toute contrainte, les jeunes littérateurs s'ébattent à cœur joie poussant droit devant eux dans le sens le plus divers, quelques-uns même réunissent sous la couverture du même volume des essais absolument différents. C'est le cas de M. Marcel Bailliot, le brillant lieutenant de M. Jean Jullien dans la rédaction d'*Art et critique.* A côté de quelques ballades en prose finement ciselées, on trouve dans *La fanfare du cœur* des croquis parisiens esquissés avec verve et des nouvelles tout aussi psychologiques que si elles étaient signées des maîtres du genre.

M. Hugues Le Roux occupe dans le journalisme une place distinguée: qu'elles soient signées de son nom au *Temps* ou du pseudonyme d'« Un Badaud » au *Figaro,* ses chroniques portent une marque toute personnelle due peut-être aux leçons de M. Jules Lemaître, l'éminent critique qui fut, paraît-il, son professeur dans un lycée de province à l'époque où il appartenait à l'université. *Les*

Larrons ne sont pas le coup d'essai de M. Hugues Le Roux dans le roman, mais ils constituent assurément un coup de maître. Il y a réuni une multitude de documents humains collectionnés par lui en observateur perspicace, je dirais en « voyeur. » Le milieu où il a placé son étude est celui où convergent les différents éléments de démoralisation des grandes villes en général et de Paris en particulier, le vice, la misère, la prostitution, le jeu, le vol.

Il y a une certaine indulgence acquise au contact des criminels, dans cette qualification euphémique de « larrons » donnée à des gaillards qui venus de l'atelier fermé, de l'hôpital, ou d'une carrière libérale encombrée, se réunissent pour un vol, sont amenés à commettre un assassinat et finissent par expier leur crime, soit à la Roquette, soit à la Nouvelle-Calédonie; en parlant du contact subi pour voir de près ses personnages, je ne crains pas d'être désagréable à M. Hugues Le Roux; il raconte volontiers comment il s'est enrôlé à plusieurs reprises dans le personnel suspect des habitués de l'hospitalité de nuit, et il ne fait pas mystère de ses visites nocturnes dans les bouges parisiens.

Il les connaît sur le bout du doigt, les débits mal famés, les garnis lépreux, il les a étudiés avec le zèle que le savant apporte à l'analyse d'un cas pathologique compliqué, il se complaît dans l'observation des états d'âme des malheureux qui en forment la clientèle ordinaire. Quelque temps avant la publication des *Larrons*, par une après-midi du mois de mai, M. Hugues Le Roux a donné les prémices de ses observations directes à un auditoire d'élite réuni dans la coquette salle du théâtre d'application. Élégant, correct et fin, il a conquis son public pourtant peu habitué à des révélations aussi brutales. Quand les personnages ou les milieux à décrire exigeaient un trait particulièrement violent, il cédait la parole à Bruant, le poète de la rue, qui a égrené là les perles de son répertoire: « A Montmartre, » « A la Villette, » « A la Glacière. » Le premier moment de stupeur passé, à la vue de ce gaillard à la figure glabre et terrible déclamant d'une voix de stentor des couplets comme celui-ci:

> Il était un peu sans façon
> Mais c'était un joli garçon,
> C'était le pus beau, c'était le pus chouette
> A la Villette,

les spectateurs du théâtre d'application se sont mis à associer Aristide Bruant au succès d'Hugues Le Roux.

J'ai retrouvé toute la causerie de mon brillant confrère dans les *Larrons*, ce qui me permet de vous affirmer d'après lui-même que l'histoire douloureuse qui en forme le fond est vraie d'un bout à l'autre.

Chauffeur dans une usine, Orlando « un garçon de peau chaude, un homme du midi à encolure de lutteur, » d'une beauté mâle rencontre dans un bal public Virginie, une jolie fille, qui s'attache à lui d'une affection folle; l'ouvrage venant à manquer d'abord à l'usine, puis aux abattoirs de la Villette, il vit aux crochets de sa maîtresse sans s'émouvoir de l'origine impure de son argent; la malheureuse est arrêtée et enfermée à Saint-Lazare. Orlando pour vivre se fait embaucher par des lutteurs forains comme courtois (celui qui se laisse tomber bénévolement); on le congédie pour avoir triomphé un jour dans une révolte de son amour-propre; à bout de ressources, il s'affilie à une bande qui va dévaliser une maison que l'on croit inhabitée; par malheur un gardien se trouve là; on le tue.... Orlando très courageux, très franc pendant l'instruction et les débats est condamné à mort; Virginie désespérée entre dans un couvent de filles repenties. Tous ces événements sont authentiques; le principal auteur du crime d'Auteuil se nommait Alorto; il a été guillotiné il y a très peu de temps.

Puisque je viens de parler des chansons de Bruant, je m'en voudrais de ne pas signaler celles de Xanroff qui jouissent actuellement d'une vogue peut-être éphémère, mais à coup sûr méritée; leur titre, *Chansons sans gêne*, indique clairement qu'elles ne s'adressent pas à tout le monde, mais quand on a pris son parti de leur audace impertinente, on ne peut résister au comique indicible que renferment: *La Ballade du Vitrioli, Héloïse et Abèlard, L'Hôtel du n. 3, Le Serpent* et vingt autres.

Ces étonnantes élucubrations ont été mises en lumière par Mlle Felicia Mallet, une inconnue d'hier appréciée seulement de quelques privilégiés qui l'avaient précisément entendue interpréter les chansons de Xanroff ou qui l'avaient vue jouer la pantomime au cercle Funambulesque, aujourd'hui passée étoile de première grandeur au firmament des artistes parisiennes. Mlle Felicia Mallet doit cette heureuse fortune à la pantomime de l'*Enfant prodigue* au succès de laquelle elle a contribué pour une large part. L'engouement pour l'adaptation mimée de la parabole biblique est absolument prodigieux et d'ailleurs parfaitement mérité. Impressionné par l'unanimité des articles élogieux des critiques dramatiques au

lendemain de la première représentation, le public s'est mis en branle et chaque soir le théâtre des Bouffes, le plus petit de Paris d'ailleurs, est absolument bondé en cette saison où les grosses recettes sont un mythe invraisemblable. L'*Enfant prodigue* de M. Michel Carré se montre sous les traits de Pierrot adolescent; il quitte la maison paternelle les poches pleines de tout l'argent qu'il a pu prendre dans les tiroirs et s'en va faire la grande fête avec Mlle Phrynette, une petite blanchisseuse coquette, — incarnation moderne de l'éternel féminin, — qui a bientôt fait de croquer toute la galette du jeune Pierrot; celui-ci de plus en plus amoureux triche au jeu pour satisfaire ses caprices, l'ingrate ne l'en abandonne pas moins pour un plus riche.... L'enfant prodigue désolé revient au logis paternel, sa mère lui tend les bras, mais son père est intraitable. En vain, il s'humilie, quand l'idée lui vient de se faire soldat; à ce prix son père lui laisse entendre qu'il peut espérer son pardon, s'il le mérite par sa bonne conduite à l'armée.

Cette sèche analyse ne saurait rendre l'impression profonde produite par les jeux de physionomies d'artistes remarquables soulignés par la musique merveilleusement expressive de M. Wormser. Le réveil des parents assistant immobiles au vol de leur fils; la déclaration de celui-ci à Phrynette; la scène de coquetterie de cette dernière avec son ravisseur; le desespoir du jeune Pierrot, son retour à la maison paternelle, la main tendue comme un mendiant qu'il est devenu, sont des scènes de tout premier ordre et par la conception et par l'interprétation. Mlle Felicia Mallet joue le rôle de l'Enfant Prodigue avec une sûreté, une précision, une variété d'expressions incomparables. Mlle Duhamel est une Phrynette adorable. M. Courtès et Mme Crosnier mettent au service du père et de la mère leur expérience consommée et leur sincérité communicative.

A cette heure tous les théâtres sont fermés à l'exception de l'Opéra, du Théâtre-Français, du Châtelet et du Théâtre-Cluny. Notre académie nationale de musique se borne à des répresentations simplement honorables de son répertoire, le congé de Mlle Mauri, la principale interprête, ayant interrompu le succès du *Rêve*, un ballet japonais de M. Gastinel. Il n'y a guère d'originalité dans la musique de ce septuagénaire, mais le talent si original, si prime-sautier de Mlle Mauri et les costumes étincelants dessinés par Bianchini font de cette japonaiserie un spectacle agréable.

Au Théâtre-Français, deux reprises importantes seulement: *La*

fille de Roland et *Les petits oiseaux*. Le drame de M. de Bornier atteint par instant les hauteurs de la grande poésie dramatique. Aussi trouve-t-il dans ce moment-ci un accueil absolument enthousiaste qui lui avait fait défaut à l'origine. M. Mounet-Sully et son frère Jean-Paul jouent d'une façon remarquable les rôles de Charlemagne et de Gérald; à défaut de Mme Sarah Bernhardt, une tragédienne de race comme Mme Segond-Weber eût seule pu personnifier la fille de Roland, cette sœur de Chimène separée du chevalier qu'elle aime par l'infamie de Gannelon père indigne d'un héros comme Gérald.

Les petits oiseaux viennent d'être empruntés au répertoire du Vaudeville pour l'entrée solennelle mais malheureusement posthume de Labiche à la Comédie-Française. On avait joué *Moi* il y a vingt-six ans, mais, impressionné par la solennité de la maison, Labiche n'avait pas donné carrière à sa verve dans cette comédie aujourd'hui oubliée. Certes, *Les petits oiseaux* ne sont pas son chef-d'œuvre, mais le comique sain et bon enfant jaillit à chaque réplique et l'esprit sans amertume est une denrée si rare à notre époque! Aussi le public ordinaire du Théâtre-Français a-t-il ri de bon cœur aux naïvetés de Blandinet, un philanthrope désabusé qui dans sa fureur d'avoir été mystifié franchit d'un bond les limites extrêmes de la misanthropie pour revenir finalement à sa bienveillance native. A la rondeur près, M. Coquelin Cadet a plu beaucoup dans ce rôle. M. Truffier et Mlle Bertinez ont été remarqués à ses côtés.

L'*Orient-Express* n'a été pour le Châtelet qu'un prétexte à mise en scène; prétexte piteux d'ailleurs et qui n'a guère plu au public. Déjà on parle de la reprise prochaine de *Peau d'âne*, une antique féerie.

C. de Neronde.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN AMÉRIQUE

Les Américains ainsi que les Anglais ont une grande prédilection pour les livres didactiques; non pas l'enseignement pur et simple, en forme de traité scientifique ou moral, ce qu'ils préfèrent c'est l'élément didactique introduit dans un roman, une certaine union de l'utile et de l'agréable. L'un des deux en a généralement à souffrir et le plus souvent c'est ce dernier; or, on peut bien souvent entendre dire à un Anglais ou à un Américain: Ce livre-là n'est pas du tout amusant, mais très intéressant, tandis qu'un Français se sentirait tenté de s'écrier que tous les genres sont permis hors le genre ennuyeux.

C'est dans la classe des livres non amusants, mais très intéressants que nous voudrions mettre *Looking backward*, (Regardant en arrière, de 2000 à nos jours) par Edward Bellamy, livre bien remarquable, qui a fait beaucoup de bruit dernièrement et que nous venons de lire dans sa dix-neuvième édition.

A l'époque actuelle, où les questions sociales occupent plus que jamais les esprits de toutes les classes, un livre qui traite de leur solution d'une manière nouvelle et originale peut être sûr d'attirer l'attention du public. L'originalité de l'œuvre de M. Bellamy consiste surtout en ceci: il suppose la solution du grand problème déjà *accomplie;* et, en transportant ses lecteurs en l'an de grâce 2000, il leur fait voir les progrès que le monde a faits pendant un siècle.

Comme interprète de ses idées, il choisit un jeune homme, âgé de trente ans apparemment, Julian West, de Boston, U. S. A. Un beau jour, en 1887, il s'est fait endormir par un magnétiseur

et lorsqu'il s'éveille de sa léthargie, il se trouve entouré de personnes inconnues, dans une maison étrangère. Il apprend enfin qu'il a dormi plus de cent ans et qu'il se trouve, quoique toujours à Boston, dans une cité toute nouvelle pour lui, dans des circonstances qui le surprennent de plus en plus. Ce n'est que par degrés qu'il parvient à comprendre quels changements énormes se sont opérés dans le monde durant le vingtième siècle; car le voilà au mois de septembre de l'an 2000!

Son hôte, le docteur Leete, et sa famille prodiguent les soins les plus assidus à ce pauvre revenant du dix-neuvième siècle, disparu du monde peu de temps avant son mariage avec la belle Edith Bartlett. La fille du docteur porte le même nom, elle est en effet l'arrière-petite-fille de cette autre Edith, qui après bien des années de deuil pour son fiancé, qu'elle croyait mort dans l'incendie de sa maison, avait fait un mariage d'estime. Edith Leete avait toujours eu un intérêt particulier pour cette bisaïeule et pour son fiancé mystérieux, dont elle avait lu les lettres d'amour, conservées dans les archives de famille.

Rien de plus naturel qu'une union entre ces deux âmes. L'Edith du vingtième siècle plus belle et plus parfaite que celle du dix-neuvième, tout autant que ce vingtième siècle est supérieur au précédent, vient consoler Julian de tout ce qu'il a perdu ou manqué. Voilà pour le roman, qui n'est que le cadre assez léger du tableau moral, tracé par l'auteur.

Julian prétend expliquer à ses nouveaux contemporains la manière de vivre et les relations mutuelles entre les gens du siècle passé. Il compare la société de jadis à une énorme diligence, à laquelle est attelée la grande masse du peuple, pour la traîner sur une route pénible et accidentée. Le conducteur, c'est la faim, qui les pousse en avant, sans relâche. Malgré les difficultés du chemin, aucun des voyageurs, confortablement assis aux meilleures places, ne pense jamais à descendre, ni à céder sa place si ce n'est à un de ses enfants, à la fin du voyage. Selon la règle, chacun pouvait laisser sa place à qui bon lui semblait; il arrivait cependant de fréquents accidents, par suite desquels les voyageurs insouciants pouvaient perdre leur place pour toujours. Une fois renversés de leur hauteur, ils étaient immédiatement attelés eux-mêmes et forcés de tirer l'énorme véhicule.

Naturellement, ceci était considéré comme un grand malheur, et l'appréhension de perdre la place gâtait souvent le plaisir du voyage

aux mieux placés. Or, ne pensaient-ils qu'à eux seuls? n'avaient-ils point de pitié pour ceux qui travaillaient et souffraient à leur service? Oh oui, ceux qui voyageaient à leur aise, exprimaient souvent une grande compassion pour ces autres, courbés sous le joug, fouettés cruellement, tombés en défaillance le long de la route. On les exhortait à la patience, on leur prêchait l'espoir d'une compensation dans un monde à venir; on leur donnait même des onguents pour leurs membres blessés ou estropiés, et surtout on était très content quand quelque mauvaise partie de la route avait été passée sans accident — car là il y avait toujours à craindre que toute la machine ne fût renversée! Le principal effet de tant de misère était cependant de rehausser aux yeux des voyageurs la valeur de leurs bonnes places et de s'y attacher plus fortement que jamais.

Ils croyaient fermement qu'il n'y avait pas d'autre manière pour faire aller la société; il en avait été toujours comme ça, il n'en pouvait être autrement, et comme il n'y avait pas de remède, pourquoi s'en affliger?

Puis, ceux qui étaient assis dans la voiture, s'imaginaient encore qu'ils n'étaient pas exactement comme leurs frères et sœurs qui tiraient le coche; ils pensaient qu'ils étaient d'une argile plus fine, d'un ordre supérieur, donc, qu'ils avaient le droit d'être traînés. Ce qui est plus étrange encore, c'est que ceux qui étaient à peine montés, avant d'avoir perdu la marque des cordes imprimée sur leurs mains, étaient sujets à cette même hallucination. Quant à ceux dont les aïeux avaient déjà occupé les meilleures places, leur croyance dans leur supériorité sur le reste de l'humanité était inébranlable.

En d'autres mots, on croyait qu'une réforme sociale pouvant satisfaire tous, était une impossibilité; l'idée d'un progrès continuel dans une juste direction n'était qu'une chimère sans analogie dans la nature. Julian lui-même avait partagé les opinions et les préjugés de son siècle; quel est donc son étonnement, lorsqu'il voit ces prétendues impossibilités rendues possibles, les plus hautes aspirations des philanthropes de son siècle réalisées, les plus hardis desseins des économistes accomplis ou plutôt surpassés!

Peu à peu Julian commence à comprendre le nouvel ordre des choses. Le docteur lui explique par degrés le résultat des grandes évolutions sociales qui se sont accomplies pendant un siècle et qui ont pour ainsi dire changé la face du monde. Cette grande évolution a été complétée par la consolidation du capital national. L'industrie

et le commerce ont été confiés à un seul conseil, représentant la nation, et administrés dans l'intérêt commun au plus grand profit de tous. La nation a été organisée en une seule grande corporation industrielle, absorbant toutes les autres. Et tout cela s'est accompli d'une manière paisible, sans choc ni révolte: l'opinion publique avait été préparée à ce changement comme à un événement nécessaire, inévitable. On n'aurait pu s'y opposer ni par la force ni par des arguments. De l'autre côté, le sentiment contre les grandes corporations et les capitalistes n'avait plus d'amertume, on avait compris leur nécessité comme celle d'un anneau dans la chaîne d'évolution. Les plus grands ennemis des monopoles privés furent contraints de reconnaître qu'ils avaient été indispensables pour porter le peuple au point de pouvoir prendre ses affaires dans ses propres mains.

L'axiome: plus l'affaire est grande, plus simples sont les principes qu'on peut y appliquer, fut reconnu juste. Désormais la besogne de l'État n'est plus la politique, mais l'économie nationale; au lieu d'être compliquée, sa tâche est immensément simplifiée.

Les ennemis publics? qui sont-ils? La France, l'Angleterre, l'Allemagne, ou bien la faim, le froid, la misère? Il n'y a plus d'armées, plus de danger de guerre, les énormes dépenses pour le budget militaire (le cauchemar du dix-neuvième siècle!) n'existent plus. La question du labeur et de la rétribution est réglée d'après un système pareil au devoir général du service militaire d'autrefois. La nation entière, les hommes ainsi que les femmes, aptes au travail, sont obligés à un travail gradué durant vingt-quatre ans de leur vie. Le temps de la jeunesse jusqu'à vingt et un ans, est dédié à l'éducation, l'âge mûr à la récréation; à l'âge de quarante-cinq ans le citoyen peut encore être appelé à certaines fonctions, mais il n'appartient plus à l'armée industrielle.

A toutes les interrogations de Julian West, le docteur a une réponse prête:

— Rien de plus simple, dit-il, en parlant des problèmes les plus compliqués.

Il lui explique comment les ouvriers passent d'un degré à l'autre; tout ouvrage est également honorable, il n'y a plus ni maîtres ni serviteurs, mais des frères et des sœurs, tous prêts à rendre des services aux autres, sachant que ceux-là ont fait de même de leur temps. Chacun sait trouver le genre d'ouvrage auquel il est le mieux adapté. La rémunération est la même pour

tous. Chacun reçoit un certain nombre de chèques qu'il peut échanger contre les objets dont il a besoin.

— Et de quel droit l'individu peut-il réclamer sa part?

— Son droit, c'est le fait qu'il est un être humain. Si chaque individu fait de son mieux, il n'y a plus de différence entre le mérite.

La nature humaine n'a pas tellement changé, comme Julian voudrait le croire, mais le système social a totalement changé et avec lui les motifs d'action: ce n'est plus l'égoïsme, la cupidité et d'autres basses passions, mais l'amour de la patrie et du prochain, le sentiment du devoir, un sens d'honneur très juste qui agissent sur les cœurs.

Le commerce est réglé d'une manière très ingénieuse. Dans chaque quartier de la ville il y a une maison où l'on trouve les échantillons de toutes les différentes marchandises; là on fait son choix, on donne ses ordres, qui sont tout de suite communiqués au magasin central, d'où les articles sont expédiés à la maison de l'acheteur. Naturellement, le système du télégraphe, du téléphone, de l'éclairage électrique, etc., a été perfectionné au plus haut degré. « Vous n'avez qu'à toucher le bouton » — est la phrase consacrée; même pour entendre un concert — ou un sermon! On n'a pas besoin d'aller à l'église pour cela!

Il n'y a plus d'ouvrage domestique, tout est fait hors de la maison; on va dîner au restaurant du quartier, où chaque famille peut avoir sa propre salle à manger, où l'on commande son dîner à la cuisine publique. Enfin, la manière de vivre est à la fois la plus simple et la plus agréable.

Il n'y a plus de prisons, seulement des maisons de santé, car on ne connaît plus de criminels, mais seulement des aliénés; ceux qui commettent un crime sont atteints d'*atavisme*. Voilà un compliment pour le dix-neuvième siècle!! La législation est devenue superflue; les principes fondamentaux du nouvel ordre social ont mis fin aux différends et aux disputes. La *loi*, comme science particulière est dépossédée, ce n'était qu'un système de casuistique fait pour soutenir l'ancien ordre social artificiel.

On n'entend plus le cri: « Donnez-nous du travail! » Il n'y a plus de désœuvrés. La nation est plus riche que jamais. « Je crois que rien n'aurait agacé davantage votre siècle adorant la richesse, que le reproche que les gens ne savaient pas faire de l'argent (*make money*). Cependant, c'est le jugement que l'histoire a prononcé.

Leur système d'industries subdivisées, antagonistes, était au point de vue économique tout aussi absurde qu'il était abominable au point de vue moral. L'égoïsme était leur science unique et, dans la production industrielle, l'égoïsme c'est le suicide. La concurrence, l'instinct de l'égoïsme, n'est qu'un autre mot pour la dissipation de l'énergie, tandis que la coopération est le secret de la production efficace; et seulement quand le désir d'accroître le trésor individuel fait place au désir d'accroître le trésor national, la coopération industrielle peut se réaliser et l'acquisition des richesses peut vraiment commencer. Même si le principe des portions égales pour tous n'était pas l'unique base humaine et raisonnable pour la société, nous y insisterions comme expédient économique, vu que nulle véritable prospérité industrielle n'est possible, tant que l'influence destructive de l'égoïsme n'est pas supprimée. »

On ne saurait nier que l'auteur soit un idéaliste pur sang; on peut dire que beaucoup de ses idées sont des utopies impossibles à réaliser, puisqu'il semble ignorer les défauts et les faiblesses du genre humain, qu'un changement de système ne pourrait ni corriger ni abolir. Cependant n'oublions pas que ses utopies sont non seulement basées sur des sentiments très nobles et très élevés, mais encore sur un fonds de connaissances solides et sur des principes économiques, sains et raisonnables.

Comme conclusion, qu'il nous soit permis de reproduire une page très remarquable du chapitre XXIV.

Julian a retrouvé dans sa chambre souterraine, où il a passé son sommeil séculaire, un journal de son temps qu'il fait voir au docteur. Il y est question de grèves, de « boycotting, » de programmes du parti ouvrier, de menaces du parti anarchique, etc.

Julian lui demande quelle part les partisans du drapeau rouge, faisant tant de bruit en son temps, ont eu dans l'établissement du nouvel ordre ?

— Ils n'y ont eu rien à faire, sauf d'en empêcher le progrès, tant qu'ils existaient, car leurs discours dégoûtaient le public tellement que les meilleurs projets de réforme sociale ne pouvaient pas trouver un auditoire. La subvention de ces gars était la plus habile manœuvre des adversaires de la réforme.

— Ils furent subventionnés ! s'écria Jules.

— Certainement, reprit le docteur. Aujourd'hui nulle autorité historique ne met plus en doute qu'ils furent payés par les grands monopolisateurs pour lever l'étendard rouge, parler d'incendie, de

saccage, etc. pour effrayer le peuple et empêcher une véritable réforme. Ce qui me surprend le plus, c'est que vous ayez pu être dupes de cette ruse.

— Et pour quelles raisons croyez-vous que les Rouges étaient subventionnés ?

— Eh bien ! simplement parce qu'ils auraient dû voir que leur manière d'agir faisait mille ennemis pour un ami à leur cause. S'ils n'étaient pas payés, ils devaient être possédés d'une folie incroyable. Dans les États-Unis nul parti ne pouvait espérer de l'emporter sans gagner d'abord pour ses idées la majorité de la nation, comme l'a fait enfin le parti national.

— Le parti national ? Il faut qu'il se soit constitué après mon temps. Probablement c'était un des partis ouvriers ?

— Oh non ! répliqua le docteur. Les partis ouvriers comme tels, n'auraient jamais pu effectuer quelque chose de grand ou de permanent. Pour des buts nationaux leur principe, l'organisation d'une seule classe, était trop étroite. Seulement quand on eut reconnu qu'une réorganisation de l'ordre social sur une base éthique et plus élevée était nécessaire pour l'accroissement de la richesse nationale ainsi que dans l'intérêt de toutes les classes, riches et pauvres, cultivés et ignorants, vieux et jeunes, hommes et femmes, alors seulement ce projet avait une chance de succès. Alors le parti national surgit et se mit à l'œuvre selon une méthode rationnelle. Probablement il prit ce nom parce que son but était de nationaliser la production et la distribution des produits. En effet, il n'aurait pu prendre un autre nom, car son but était de réaliser le principe national d'une manière tellement grandiose et complète comme on ne l'avait pas encore imaginé. Selon lui, la nation n'était pas simplement une association d'individus pour des buts politiques, touchant leur bien-être seulement d'une manière indirecte et superficielle, la nation est une famille, une union vitale, une vie commune, un arbre majestueux, s'élevant au ciel, dont les feuilles sont les peuples nourris de ses racines et le nourissant à leur tour. Le plus patriotique de tous les partis, il tâchait de justifier son patriotisme et de l'élever d'un simple instinct à une dévotion consciente, en faisant du pays natal une véritable patrie, un père qui soutient la vie de ses enfants et non seulement une idole pour laquelle ils devaient être prêts à mourir.

Parmi les romans traitant des questions religieuses, toujours très en vogue en Amérique, peu ont trouvé autant de lecteurs que *John*



Ward, prédicateur (John Ward, Preacher, by Margaret Leland. Houghton, Miffin and C°, Boston et New-York). Shakspere a dit quelque part: « Les comparaisons sont odieuses » et plus ou moins nous sommes de son avis. C'est cependant quelquefois l'auteur lui-même qui invite à la comparaison, et quiconque prend en main *John Ward* ne pourra guère s'empêcher de penser tout de suite à *Robert Elsmere*.

Disons, en passant, que ce dernier livre appartient absolument à la littérature *anglaise* et que nous ne comprenons pas pourquoi on l'a traité dans un article sur la littérature américaine. L'auteur en est une dame anglaise, l'action se passe en Angleterre, sous tous les rapports c'est tout ce qu'il y a de plus *anglais*. Nous croyons rendre un service aux lecteurs de la *Revue* par cette remarque.

Certes *Robert Elsmere* a aussi paru dans une édition américaine; le livre a eu le même succès au delà de l'Océan qu'en Angleterre et probablement il aura inspiré l'auteur de *John Ward*. N'entrons pas dans une « comparaison odieuse! » Limitons-nous à dire que, quoique inférieur au célèbre roman anglais, son successeur américain a pourtant ses mérites. Mme Leland s'agite dans une sphère beaucoup plus bornée; le conflit religieux qu'il nous représente n'embrasse pas toutes les questions vitales du christianisme, il se rapporte plutôt à la stricte orthodoxie du calvinisme. C'est surtout le dogme de la prédestination et des peines éternelles qui épouvante l'âme de la jeune femme du ministre calviniste, John Ward. Hélène a été élevée dans la maison de son oncle, le docteur Howe, recteur de l'Église anglicane dans une petite ville rurale de la Nouvelle-Angleterre. La belle liturgie anglicane, les calmes sermons de son oncle, la vie exemplaire de ce parfait gentleman, toute en harmonie avec ses principes, ont satisfait l'âme de la jeune fille; elle ne s'est jamais occupée de questions religieuses. Pour elle, la religion est une douce influence, qui nous porte à faire le bien, à aimer notre prochain et surtout à conserver la pureté de l'âme. Pour son mari c'est un système de dogmes, fondé sur la Sainte-Écriture, établi depuis des siècles, austère, inaltérable; il n'admet pas de doute. John voit bien, que sa jeune épouse n'est pas tout à fait « orthodoxe, » mais il ne veut pas troubler les premiers transports de son bonheur par des discussions religieuses; du reste il est sûr qu'il n'y aura rien de plus facile que de « convertir » Hélène. Mais malgré l'amour passionné pour son mari,

la jeune femme a le jugement clair et indépendant, le caractère ferme et sincère. Peu de temps après son arrivée dans la sombre petite ville où son mari a la cure des âmes, habitée par une populatione ouvrière grossière, moralement dégradée, fanatique en religion, elle commence à entrevoir l'abîme qui sépare sa foi des croyances de son mari. Un cas éclatant le met en plein jour. Un vieil ivrogne périt dans un incendie, ayant voulu sauver un enfant de la mort. Hélène va chez sa veuve désespérée; la pauvre femme est sûre que son mari est allé tout droit à l'enfer. Tout le monde le lui dit crûment. Hélène tâche de la consoler en lui parlant de la miséricorde infinie de Dieu envers ses frêles créatures, elle lui parle d'un Dieu d'amour, sans soupçonner que ses paroles sont une hérésie, selon les idées de la congrégation et de son mari. Les gouttes de baume versées dans l'âme de la pauvre veuve sont perverties en venin par des langues malignes, et sont déstinées à empoisonner le bonheur conjugal des jeunes époux. C'est en vain que John s'efforce d'expliquer à sa femme l'harmonie entre l'amour et la *justice* de Dieu. La justice, qui demande les horreurs de l'enfer? Non, elle n'y peut et n'y veut pas croire! La sainteté du foyer domestique est violée par l'indiscrétion des membres du presbytère (the Elders); ils viennent dénoncer la jeune femme comme *hérétique* à son propre mari et exigent qu'elle soit appelée à se justifier devant le presbytère. John en est tout bouleversé; il ne veut pas exposer sa chérie à une telle ignominie. Pour la soustraire à la persécution des fanatiques, il la prie d'aller faire visite à son oncle. « Sommes-nous au dix-neuvième siècle? » s'écrie le bon recteur, quand il comprend enfin la situation.

Peu de temps après, Hélène reçoit une lettre de son mari, qui lui dit qu'elle ne pourrait pas retourner chez lui « avant qu'elle n'ait accepté la vérité; » c'est-à-dire qu'elle ne croie à la prédestination et aux supplices éternels! C'est par amour qu'il impose le sacrifice d'une séparation à lui et à sa bien-aimée! Il paraît qu'il ne pense pas un seul moment à la tentation dans laquelle il induit la jeune femme qui l'aime toujours de tout son cœur. Mais ce cœur est héroïque et sincère. Hélène croit à l'amour de son époux et, pleine d'une humilité et d'une confiance touchantes, elle le reconnaît même dans cette mesure extrême; cependant, elle ne sait ni mentir ni dissimuler, elle ne peut tromper ni lui ni elle-même; elle dit courageusement et franchement qu'elle ne pourra jamais accepter cette doctrine.

Il n'est pas surprenant que les parents d'Hélène soient indignés de la conduite de John. Le recteur va chez lui et lui demande de reprendre sa jeune femme, qu'il n'a pas le droit de répudier.

John reste inébranlable, entêté, nous sommes tentés de dire! Il attend toujours sa conversion, elle attend qu'il la rappelle auprès de lui. Enfin, après une longue attente, arrive ce mot d'appel, tracé non plus de sa propre main, mais avec son consentement. Hélène arrive à son lit de mort; ils restent seuls dans ces moments suprêmes, personne ne saura jamais ce qu'ils se sont dit encore. John meurt dans les bras de sa femme.

L'histoire est finie, mais le problème reste sans solution. La plupart des lecteurs auront l'impression que ce jeune fanatique a détruit le bonheur de sa femme et le sien par son entêtement et sa cruelle inflexibilité. Nous ne sommes pas sûrs cependant que ce soit là l'impression que l'auteur a voulu nous donner. Le caractère d'Hélène nous paraît de beaucoup le plus beau, et supérieur à celui de son mari.

Le livre serait d'une tristesse insupportable s'il n'y avait d'autres personnes moins austères, d'autres scènes moins terribles qui relèvent les sombres couleurs du tableau. Nous dirions même que les acteurs du second plan sont les mieux réussis, il y en a d'admirables, surtout ce cher ami Denner, ce gentleman parfait, qui, à soixante ans, se croit à la fleur de son âge, et ne sait pas se décider à laquelle des deux misses Woodhouse, également d'un âge assez mûr, il doit offrir sa main. La couleur locale que Mme Leland sait donner à ses descriptions est admirable; elle possède le véritable et meilleur humour américain.

La biographie de Margaret Fuller par miss Julie Ward Howe qu'on nous envoie, n'est pas une publication récente; il y a plusieurs années que ce livre a paru dans la *Série de femmes éminentes* (Eminent Women Series) publié par John H. Ingram. Nous croyons cependant qu'il mérite plus d'attention qu'il n'en a rencontré jusqu'ici chez nous, tant pour la manière excellente dont il est écrit que pour l'intérêt de son sujet. C'est tout simplement une des meilleures biographies que nous ayons jamais lues. Le nom de l'auteur est bien connu en Europe, surtout en France, Mme Julie Ward Howe étant une des plus éloquentes plaideuses des droits de la femme; c'est à cette tâche qu'elle a voué ses forces et ses talents remarquables. Or, rien de plus naturel pour elle que de raconter l'histoire d'une autre femme distinguée qui, une des premières en

Amérique, a revendiqué ces droits, sans jamais rien perdre de la grâce féminine. Ce que Margaret Fuller demandait avant tout pour la femme, c'était, pour ainsi dire, son droit *intellectuel*, le droit de s'instruire et de développer les facultés de son esprit autant qu'elle le voudrait. Noble ambition qui n'admet pas des limites arbitrairement tracées à la capacité intellectuelle des êtres *matériellement* plus faibles par le despotisme du plus fort.

C'est son père même qui, peut-être inconsciemment, lui inculqua cette ambition, car il instruisit sa petite fille en beaucoup de matières qu'on eût dit réservées aux jeunes gens, surtout dans les langues classiques. Ces sévères études furent faites même au détriment de sa santé.

Plus tard, c'est elle qui devient l'institutrice de ses jeunes frères et sœurs; elle se voue à leur éducation avec une abnégation héroïque, renonçant même à son désir le plus cher, celui d'aller en Europe et de connaître les pays qui ont donné la nourriture à son esprit et à son imagination. Depuis sa jeunesse, son âme a été imbue surtout de la littérature allemande; elle connaît aussi parfaitement bien celle de la France et même de l'Italie, tandis que les chefs-d'œuvre anglais lui ont été familiers dès son enfance.

Nous ne pouvons la suivre ni dans l'étendue de ses études variées ni dans ses occupations comme institutrice dans différentes écoles; la masse du travail qu'elle accomplit dans le cours d'une année est vraiment étonnante, moins étonnant le fait que sa santé dût en souffrir.

A l'âge de trente ans, en 1840, elle entreprend la rédaction d'un magasin trimestriel, *The Dial*, organe des transcendentalistes, parmi lesquels Emerson fut le plus remarquable. Margaret Fuller était liée d'amitié avec lui ainsi qu'avec la plupart des personnages distingués de son temps. C'est naturellement par eux qu'elle fut le plus appréciée; ils comprirent le charme de son esprit, la noblesse de son caractère, tandis que les gens médiocres furent souvent repoussés par ce qu'ils appelaient son arrogance et surtout par sa trop grande franchise.

Dans ce magasin parurent, entre autre, des articles d'elle très importants: (l'homme contre les hommes, la femme contre les femmes), *Man versus Men, Woman versus Women*, qu'elle a plus tard refondus dans son livre: *La femme du dix-neuvième siècle*.

Le magasin ne dura que quatre ans.

Les essais de Margaret Fuller avaient révélé son génie et sur-

tout l'originalité de ses idées à M. Greely, éditeur du *New York Tribune*. Il l'invita à devenir un de ses collaborateurs ou plutôt un des rédacteurs de son journal, et comme tel elle s'établit dans sa maison à New York, quittant sa ville natale de Boston.

En 1846 elle pouvait enfin réaliser le rêve de sa jeunesse: elle entreprenait son voyage en Europe, se rendant d'abord en Angleterre, où elle renoua son amitié avec Harriet Martineau et fit la connaissance de Wordsworth, du Dr. Chalmers, de De Quinay et de Carlyle. Emerson lui avait donné une lettre pour le Solitaire de Chelsea, aussi fut-elle très bien reçue dans sa maison, rien moins qu'hospitalière pour le reste du monde.

Rien de plus intéressant que ses impressions de voyage, surtout ses remarques sur les personnes intéressantes qu'elle rencontre. Elle est enchantée de Paris, où elle voit George Sand, admirée depuis longtemps, Chopin, Lamennais, Béranger. Elle est enthousiasmée de Rachel. C'est avec regret qu'elle quitte Paris « ce merveilleux phocus, où l'ignorance cesse d'être pénible, parce qu'on y trouve chaque jour tant de moyens pour la diminuer ».

Pourtant c'est vers l'Italie qu'elle se sent attirée, et plus que jamais après avoir fait la connaissance de Mazzini à Londres.

Personne n'a jamais mieux compris la grande âme, le noble caractère et les idées sublimes de ce grand défenseur de la liberté de sa patrie.

Elle arrive à Rome au moment où les patriotes italiens croyaient leurs plus ardents désirs près d'être réalises avec le concours du pape lui-même. On sait le reste.... Toutes les sympathies de Margaret sont avec ce noble peuple, luttant pour sa liberté, d'autant plus qu'elle est devenue une des leurs, ayant épousé au mois de décembre 1847, le jeune marquis Ossoli. Par certains intérêts de famille le mariage devait rester secret, ce qui imposait de grands sacrifices à Margaret. En avril 1849, toujours comme miss Fuller, elle est placée à la tête de l'hôpital des *Fate bene Fratelli*. Son mari versa toujours dans le plus grand danger, attaché à une batterie exposée directement au tir des soldats français; enfin il consent à ce qu'elle y aille avec lui. Après le siège de Rome, ils se rendent à Florence; c'est de là qu'elle adresse sa dernière lettre à sa mère, le 14 mai 1850, espérant de l'embrasser bientôt: « Je crois que je serai la bienvenue avec mes trésors, mon mari et mon enfant. Quant à moi, je désire tant vous revoir! Si quelque chose devait empêcher notre rencontre sur cette terre, pense à ta fille comme à quelqu'un qui a

toujours désiré au moins de faire son devoir, et qui t'a toujours aimée, à mesure que son âme a été capable de reconnaître ce qui est excellent. »

Nous trouvons un pressentiment mélancolique dans cette lettre, le pressentiment de quelque grand malheur qui ne la quittait plus durant son voyage. La catastrophe arriva, hélas, en vue du port de New York!

Le capitaine était mort à Gibraltar; le second manquait d'expérience; il survint une bourrasque et le vaisseau fit naufrage sur les sables de Long-Island. Les matelots firent des efforts surhumains et réussirent à sauver la femme du capitaine au moyen d'une planche. De cette façon on ne pouvait sauver qu'une *seule* personne à la fois et le péril était toujours très grand. Margaret ne voulut pas se séparer de son mari ni de son fils. Ils périrent tous ensemble après une agonie de onze heures héroïquement supportée.

Quelle triste fin d'une vie aussi noble et qui donnait encore tant de promesses! Son œuvre sur l'Italie à laquelle elle avait travaillé durant les dernières années périt avec l'auteur; elle y attachait beaucoup de valeur et probablement ses impressions des événements qui s'étaient passés sous ses yeux auraient eu assez d'importance pour l'histoire contemporaine. Du reste, ce fut moins par ses écrits que par sa parole vivante, par sa personnalité et par l'expression immédiate de ses idées que Margaret impressionnait les autres. La grande habileté de son biographe consiste surtout dans la manière dont elle nous fait sentir ou du moins entrevoir le charme de cette individualité extraordinaire.

Passons maintenant à une autre biographie d'un genre bien différent. C'est l'autobiographie de M. Joseph Jefferson, qui vient de paraître dans *The Century*. Rien de plus amusant, rien de plus aimable que les causeries de ce grand acteur! Il trace sa carrière d'artiste, les vicissitudes d'une vie agitée, mais point du tout déréglée, d'une main de maître. Nous l'écoutons toujours avec plaisir et dans ces causeries aimables et légères, il nous donne beaucoup plus que de simples anecdotes d'une vie d'artiste; il fait plus ou moins l'histoire du théâtre en Amérique au milieu de notre siècle et nous sert des esquisses très intéressantes des acteurs les plus remarquables, soit Américains, soit Anglais. Il les trace d'une main bienveillante, sans envie ni amertume; quant à lui-même, il nous paraît tout aussi libre d'une fausse modestie que d'une vanité exagérée. Il est surtout délicieux quand il parle de lui-même avec

une légère ironie. Il n'y a rien qui enchante un jeune acteur autant qu'un tour en province. Quel bonheur de se délivrer de la tyrannie d'un grand directeur de la ville et de devenir à son tour un petit directeur-tyran en campagne! « J'étais un de ces jeunes anarchistes de la scène, qui, après avoir excité une rébellion au théâtre, crient à leurs compagnons: « Soyons égaux, et moi je serai votre roi! »

Une autre fois, lorsqu'il veut engager une jeune actrice de sa connaissance, devenue célèbre, il dit qu'il se sentait fier d'être *directeur*, bien que sans succès! Puis, l'histoire de son mariage, qui se fait de la manière la plus simple, parce qu'il a eu la bonne idée de donner le nom d'une autre église à ses nombreux collègues, qui voulaient y assister; sa joie quand il tient neuf cents dollars. « Imaginez-vous neuf cents dollars dans une semaine! J'étais au ciel, un acteur plutocratique. » Il s'en va acheter deux montres, qu'il a caressé de ses regards pendant une semaine: une toute petite pour sa femme, une grande pour lui. « Elle m'a servi pendant bien des années, c'était une amie digne et fidèle. Je ne dirai pas que nous ne nous soyons jamais séparés; il y avait des moments d'embarras où une séparation temporaire devenait inévitable! »

C'est avec une tendresse touchante qu'il parle d'un vieil acteur, autrefois célèbre dans le rôle de Mazeppa, à qui, comme de raison pourtant, on avait ôté ce rôle et qui en était inconsolable. Il est vrai, avec ses yeux et ses lunettes mouillés de larmes, il avait plutôt l'air du grand-père de Mazeppa; cependant, on aurait dû lui donner ce rôle, il aurait *refusé;* ce coup porté par lui-même ne lui aurait pas fait tant de mal.... Jefferson avait vingt et un ans quand il tâchait de consoler ce pauvre vieillard!

Ses remarques sur son art sont très judicieuses. Il raconte, par exemple, qu'une fois on donna la célèbre comédie de Sheridan *The School for Scandal.* Tous les rôles furent joués par des artistes de premier ordre et pourtant la représentation fut froide. « L'harmonie est le plus important élément dans une œuvre d'art. Dans ce cas-là chaque morceau du mosaïque était parfait en forme et en couleur; mis ensemble, l'effet était médiocre. Un acteur qui, pendant des années, a été la grande attraction d'un drame, toujours la figure centrale et le plus en évidence, ne saura guère s'adapter tout de suite à former un *groupe* avec les autres; celui qui a toujours joué le « solo » ne sait pas bien accompagner. Un drame est comme

un tableau, les acteurs en sont les couleurs, ils doivent être en harmonie pour produire une œuvre parfaite. »

Parmi les acteurs célèbres dont il fait mention, l'histoire d'Edmond Forrest est surtout intéressante et mélancolique à la fois. Ce grand acteur survécut à sa gloire. « Aucun acteur ne peut espérer de soutenir l'intérêt du public par ce qu'il a été autrefois; c'est le présent et non le passé qui compte pour lui. Voir l'âge et la décrépitude s'efforcer à cacher leur faiblesse sur la scène est trop pénible. Plus notre affection pour l'artiste est grande, moins pouvons-nous supporter de le voir souffrir et décliner. »

Luttant toujours contre son destin, le vieil artiste essaya un tour dans les provinces. Là les spectateurs accoururent en masse voir le grand acteur dont ils avaient entendu parler dès leur enfance, non dans l'espoir de retrouver la grandeur du passé, mais poussés par la curiosité de voir une tour en ruine avant qu'elle ne s'écroulât!

Joseph Jefferson alla en Europe pour la première fois en 1856, d'abord à Londres, puis à Paris. « Quelle transformation en peu d'heures! Si l'on avait percé un trou à travers la terre à Waterloo Bridge et si j'y étais tombé pour en sortir en Chine, le contraste n'aurait pas été plus grand. » Tout autre que Socrate, qui voyait tant de choses au marché d'Athènes, dont il n'avait pas besoin, Jefferson voit à Paris tant de choses qu'il désire ardemment, sans pouvoir les obtenir. Rien de plus amusant que ses emplettes chez une revendeuse, qui le tente avec des costumes superbes de chevaliers et de rois. « Trois charmantes semaines à Paris, belles comme un rêve! Puis je m'éveillai pour retourner dans mon pays! »

De retour en Amérique, il commence à jouer dans la compagnie de miss Laura Keene, « la duchesse, » comme ses collègues appelaient cette belle actrice. Depuis ce temps sa réputation s'établit de plus en plus. C'est lui qui, pour ainsi dire, *découvre* la comédie *Notre cousin américain* par Tom Taylor qui devait faire sa fortune. Jefferson en créa le rôle principal, et M. Sokern, très mécontent du sien d'abord, fut incomparable comme lord Dundreary.

M. Jefferson dit quelque part qu'il croit que l'acteur le plus heureux est celui qui s'élève constamment et par degrés; tandis qu'un succès soudain et précoce peut être très dangereux. Il paraît être lui-même du nombre de ceux qui ont fait ce progrès, sûr et continu, et s'il est devenu un des plus grands dans son art, nous croyons qu'il le doit non à la chance, mais autant à son talent qu'aux qualités de son caractère.

Parmi les romans américains publiés récemment, *The Merry Chanter* (nom d'un vaisseau) par Frank Ptochton, est un des meilleurs. L'auteur est surtout maître du dialogue, ses personnages parlent d'une manière caractéristique et individuelle. Nous y avons encore l'histoire d'un vaisseau; il nous paraît cependant que le petit roman *Rudder Grange* par le même auteur est plus amusant et plus original que celui-ci. Le talent de l'auteur, selon nous, se montre plus brillant dans les petites nouvelles ou les esquisses que dans ses compositions plus grandes.

On dit qu'il faut un talent spécial pour écrire une bonne histoire d'une douzaine ou d'une vingtaine de pages. Il paraît que ce talent n'est pas rare en Amérique. Les nouvelles de Bret Harte sont connues de tous.

Nous avons lu récemment plusieurs petites histoires très bien racontées: *The Crucial Test*, par Matt Crim; l'histoire d'une jeune fille du Sud, passionnée, ardente, qui dans le désespoir de sa jalousie jure de tuer son fiancé et son amie infidèles, et qui, au moment suprême, sacrifie sa propre vie pour sauver sa rivale des flammes; histoire touchante et saisissante à la fois. Une autre histoire de jalousie, d'un type fort différent: *How Sal came through*, par H. S. Edwards. Sal est une négresse, convertie soudainement à un « prayer meeting; » elle se lève avec une expression béatifiée sur sa laide figure et en chantant incessamment: « Gloire! gloire! » elle marche lentement par le temple; tout à coup elle entend ces mots: « Voilà Sal aux grands pieds! » C'est sa rivale qui a parlé. Où est le repentir? Où sont les bonnes propositions de la nouvelle convertie? Comme une furie elle se jette sur sa rivale et met sa robe en lambeaux, cette robe que « Missus » aurait dû donner à Sal et non à celle-là, et puis elle continue sa marche: « Gloire! gloire! » Il faut lire cette petite histoire dans le dialecte particulier des nègres, elle est infiniment drôle.

Laramie Jack, par Hayes, est une petite histoire qui nous conduit dans les « ranchs » du Far West.

Nous pourrions en citer d'autres encore, mais ce sera pour une autre fois.

TH. HOEPFNER.

LA VIE EN ITALIE

Nous sommes le 15 août! C'est une terrible date pour parler de la vie italienne. Sans être un préfet français, et sans avoir par conséquent à redouter une manifestation bonapartiste, j'ai eu pourtant assez de peine durant les derniers huit jours qui out précédé la date fatale. La raison en est assez claire. Que pourrais-je raconter à mes lecteurs sur la vie italienne dans un moment où elle se trouve fractionnée sur cent cinquante plages tyrrhéniennes ou adriatiques, sans parler des ioniennes et insulaires, et sur cinquante résidences alpines et apennines, sans compter les fameux *castelli romani?* Le lecteur ne peut raisonnablement prétendre que je me trouve à la fois dans ces deux cents ou deux cent trente endroits, et que je puisse lui faire la description exacte des fêtes qui se donnent dans le splendide *Giardino dei bagni* de Livourne en même temps que sur la modeste rotonde de l'établissement de *Forte dei marmi.* Depuis saint Antoine, le don céleste de l'ubiquite n'a été, que je sache, le don de personne, et encore ce thaumaturge insigne n'a jamais pu se trouver en même temps qu'en deux endroits différents et très éloignés l'un de l'autre. Nous sommes donc loin des deux cent trente qui seraient nécessaires en cette occasion.

Toutefois, un chroniqueur est tenu de renseigner ses lecteurs sur tout ce qui peut les intéresser dans la limite des sujets qu'on lui a confiés. Peu importe si plusieurs faits arrivent en même temps; il est obligé de les suivre personnellement, ou par l'intermédiaire d'une personne de confiance. Il a le devoir d'envoyer des correspondants dans les endroits où il ne peut aller lui-même, de leur donner des lettres qui puissent, à l'instar du talisman d'Aladin, lui

ouvrir toutes les portes, de les munir d'assez d'argent pour leur permettre de s'asseoir aux meilleures tables d'hôte, de faire en sorte enfin que ces correspondants deviennent des yeux pour voir ce que ceux du chroniqueur ne peuvent observer, le fameux don de l'ubiquité lui manquant.

***

C'est justement ce que j'ai fait. Avec quel succès on le saura bientôt. Chaque fois qu'un ami venait prendre congé de moi et me confiait l'itinéraire de son voyage, je lui demandais comme une insigne faveur de m'écrire des lettres sur la vie des endroits où il allait passer ses vacances, lui promettant de leur donner la publicité de la *Revue* pourvu qu'il se conformât strictement aux instructions que je lui donnais.

Ces instructions se résumaient en peu de mots et je vais les soumettre au lecteur, pour lui démontrer comment je m'occupe de lui: « Faire exactement le contraire de tous les correspondants honoraires qui envoient aux journaux des courriers des bains et notamment: 1° Écrire des lettres fort courtes; 2° ne pas perdre du temps et de la rhétorique à décrire l'endroit que tout le monde connaît ou qui a été déjà décrit mille fois par d'autres; 3° s'occuper exclusivement des choses qui peuvent intéresser le plus de personnes possible, en laissant de côté sans plus de cas les commérages des petits cercles, formés de gens que personne ne connaît; 4° ne jamais nommer personne, excepté les grandes personnalités de la politique, de la science, des arts, de l'aristocratie, de la finance, etc. »

Après avoir accompli cette tâche, non des plus légères, car j'ai dû faire copier ces instructions en plusieurs exemplaires, je suis resté dans l'attente des missives que ces messieurs, parmi lesquels il y avait pas mal de dames et de demoiselles, devaient m'envoyer. Je me berçais de l'espoir qu'un dix pour cent, au moins, suivraient mes instructions et que leurs lettres auraient pu être imprimées l'une à la suite de l'autre formant ainsi une dizaine de pages de vie italienne dans la canicule, très variées à cause des différents endroits dont elles auraient parlé et des sujets différents qu'elles auraient traités. Je me promettais d'alterner une correspondance alpine avec une maritime, faire suivre une lettre de Montecatini d'une lettre de Rimini et de remplir ainsi la haute mission qui m'est confiée sans même tremper ma plume dans l'encrier, cer-

tain que le lecteur serait très satisfait de ce changement imprévu de rédaction. Mais j'ai dû faire la dure expérience d'une grande vérité: « l'homme propose, mais ce n'est jamais lui qui dispose. »

*
* *

En effet, au moment où j'écris, j'ai sur ma table quarante-six lettres de correspondants d'occasion. Dans le nombre il y en a onze parfaitement illisibles; quelques-unes en raison de leur mauvaise écriture, celles des jeunes gens qui se croient poètes, et qui sont persuadés qu'il suffit de mal écrire pour être rangés parmi les grands hommes dont ils ont vu quelque autographe indéchiffrable. D'autres sont illisibles par une autre raison, et ce sont celles des dames; elles ont commencé à écrire, comme d'habitude, à la première page de la feuille de papier; arrivées à la fin de la quatrième, elles ont recommencé à écrire en travers sur la première; après avoir rempli deux fois les quatre pages, et ayant encore quelque chose à ajouter, elles ont recommencé à la première page à écrire en diagonale. On comprend aisément que ces onze lettres ont été rangées parmi les hiéroglyphes, et, n'ayant pas à ma disposition un éléve de Champollion, j'ai dû renoncer à savoir ce qu'elles contenaient; j'ai donc décidé de n'en tenir aucun compte en me rabattant sur les trente-cinq qui restaient.

Malheureusement j'ai été obligé aussi d'en mettre au rancart plusieurs autres, par plusieurs raisons qui peuvent toutes se réduire à une seule: désobéissance aux instructions reçues. Un correspondant, oubliant qu'il y a eu, avant lui, des explorateurs assez courageux pour s'aventurer sur la plage de Rimini, m'en fait une description aussi poétique qu'inexacte, longue de neuf pages, et qui, en y ajoutant la longitude et la latitude de ce pays inconnu, pourrait devenir un article pour le bulletin de la Société de Géographie. Un autre me fait une dissertation de trois pages pour m'assurer que le Lido de Venise est bel et bien une petite île, chose qu'il ne croyait pas peut-être assez acquise à la science, et qu'il y a un tramway tiré par des chevaux qui sont probablement les seuls que la reine de l'Adriatique accueille dans son sein. C'est peut-être vrai, mais n'étant pas chargé de faire la statistique équine de Venise, je renvoie la lettre et son auteur à l'Académie des sciences sociales et politiques.

Un troisième me fait la nomenclature complète de tous les en-

droits des deux rivières de Gênes. Sa lettre a un faux air d'un itinéraire, et j'en ai fait cadeau au directeur du *Monitore delle ferrovie* qui m'en sera, je suppose, fort reconnaissant. Et voici comment, en passant sur d'autres, et des meilleurs, on s'est conformé à l'instruction numéro deux.

***

L'instruction numéro trois n'a pas eu un meilleur sort. Une demoiselle m'écrit de Livourne pour me décrire en sept pages d'écriture très serrée une promenade en bateau à l'île de la Meloria, qu'elle a faite avec des amis de sa famille, gens aussi respectables qu'inconnus. L'un d'eux est son professeur de piano, un brave monsieur que la renommée de Sgambati laisse parfaitement dormir tranquille, et qui n'a jamais songé à faire connaître son nom au delà du cercle restreint des habitués de son café; l'autre est un honnête négociant qui n'a fait que deux ou trois banqueroutes simples et qui n'est connu que de ses créanciers. Voici les personnages que ce charmant correspondant en jupons croit pouvoir appeler de grandes personnalités de l'art et de la finance. Je passe sous silence un autre fragment de la lettre, où avec un style aussi vériste qu'on peut le désirer, elle raconte que sa tante a eu le mal de mer et son petit frère a saigné du nez.

Un autre, jeune archiviste de la Cour des comptes, employé d'avenir s'il en fût jamais, me donne la description d'un bal qui a eu lieu à un casino d'un endroit inconnu même au bureau des cartes topographiques de l'état-major, où j'ai été aux informations. A l'entendre, la politique était représentée par le très honorable Taciturni, la littérature par le célèbre Grattacarta, l'art par le fameux peintre Bonascopa, la finance par le banquier Tosatori, etc., etc. Mis en suspicion par l'endroit sur lequel personne n'a pu me renseigner, j'ai voulu vérifier d'où sortaient toutes ces illustrations. J'ai su que l'homme politique était un vieil imbécile, député il y a quelque trente ans et que tout le monde croit mort; l'homme de lettres n'a publié que quelque charade dans le journal de l'endroit, qui tire à cinquante exemplaires, l'artiste était effectivement un peintre mais en bâtiments, et le banquier qui à lui seul représentait la haute finance, était le changeur du pays, qui cumulait ses fonctions quelque peu usurières avec celles de titulaire

d'un bureau de tabac, probablement le seul du pays. Décidément, quand je m'adresserai de nouveau à ce farceur, il fera chaud.

.·.

Voilà comment j'ai été servi par mes correspondants d'occasion. Il serait injuste pourtant de dire que toutes les quarante-six lettres sont de l'espèce de celles que je viens de résumer. Il y en a de fort jolies, de très bien écrites, même de spirituelles et qui mériteraient largement l'insertion.

Disons-le tout de suite à la honte éternelle du sexe qu'on se plaît à appeler fort, et qui ne l'est nullement en matière de correspondances balnéaires: les lettres les mieux tournées sont écrites par des dames. Il est désormais acquis que dans la littérature épistolaire les femmes réussissent bien mieux que les hommes. Seulement ces lettres, fort amusantes pour qui connaît de près ou de loin les individus dont elles parlent, n'auraient pas le moindre intérêt pour le public en général. L'instruction numéro trois a été complètement mise de côté par mes aimables correspondantes. Qu'on en juge par une des plus amusantes:

« Cher Grevius,

« Viareggio, le 10 août 1890.

« Si tu as le courage de te plaindre de ce que, pendant quinze jours, je n'ai pas trouvé un quart d'heure à consacrer à la correspondance dont tu m'as fait l'honneur de me charger, c'est que tu n'as pas la moindre idée de la vie affairée qu'une dame est obligée de mener dans un endroit de bains de mer. C'est déjà joli si je trouve le temps de manger du bout des dents un sandwich toutes les demi-heures, car durant les longues séances que mon mari et mon frère font à table, je suis obligée de m'occuper de ma toilette pour me trouver prête aux heures voulues. Je me lève à huit heures, et après m'être habillée à la hâte (robe de toile très simple et très claire, grand chapeau de paille d'Italie relevé par derrière, bas de soie noire brodés, ombrelle à long bâton, gant mitaine, peu ou point de bijoux) j'arrive vers les dix heures au *Nettuno*, où la comtesse B*** m'a déjà précédée (comment fait-elle pour s'habiller si vite?) et flirte avec le petit S*** retour d'Afrique. On dit qu'ils vont se marier; moi je suis d'avis contraire. S*** n'est pas mariable; d'abord il n'a plus le sou,

et puis, tout en n'étant plus de la première jeunesse, il a encore des prétentions. Comment pourrait-il se mettre en ménage avec la comtesse, à qui son mari n'a laissé que cent mille francs, et qui en dépense vingt-cinq mille rien qu'en chiffons? Midi est bientôt arrivé et mon maître et seigneur qui ne plaisante pas sur l'article du déjeuner me réintègre de gré ou de force au domicile conjugal. Tandis qu'il dévore sa pâture, tout en maugréant sur la qualité et en soutenant que jamais un chateaubriand n'a été cuit si peu à point, et que les riz de veau ont été détachés d'un buffle, je m'occupe avec ma femme de chambre à donner la dernière main à une robe de grenadine noire, avec guipures (anciennes, s'il te plaît) qui doit être portée avec un chapeau merveilleux à la Pineta où nous avons donné rendez-vous au ménage F***, l'illustre sénateur, ex-ministre. A propos, quelle idée a eu la jolie Mme F*** d'emmener avec elle un officier de dragons (fort bel homme en vérité quoiqu'un peu dégarni de cheveux à cause du casque) en le faisant passer pour un parent éloigné? Il y a tant de mauvaises langues ici, et tu comprends si elles s'en donnent à cœur joie . . . . .

. . . .

La lettre continue sur ce ton pendant six pages d'écriture fine et serrée.

Comme on le voit, les mœurs de ses bonnes amies occupent si bien ma charmante correspondante qu'elle oublie de me décrire, dans l'intérêt des lecteurs de la *Revue*, la vie que l'on mène à Viareggio.

∴

Il m'a fallu par conséquent mettre également au rancart les lettres de ce genre et je vous assure que cela n'a pas été sans regret, car il y en avait de charmantes. Mais on comprendra que, obligé comme je le suis de remplacer les noms propres par de fausses initiales, cette chronique de l'œil de bœuf n'intéresserait personne.

Je suis donc obligé de me rabattre sur Rome et de parler de ce que je vois par moi-même, et il faut de la bonne volonté pour décrire les amusements d'une ville que le *high-life* a complètement abandonnée et qui en est réduite en fait d'amusements à la musique militaire sur la place Colonna, à des débuts de chanteurs qui probablement seront célèbres un jour, mais qui pour le moment ne

donnent pas de grandes espérances, et qui en attendant outragent la musique de Verdi et de Gounod au théâtre Quirino et au Politeama Reale, et dans quelques basses-cours, dont on a fait des jardins en les décorant du nom pompeux de cafés chantants.

∴

La place Colonna, le soir, est à peu près le seul endroit de Rome où la mère puisse conduire sa fille pendant l'été. C'est un amusement on ne peut plus honnête, peu coûteux, et quelquefois rémunératif, car il s'y présente souvent occasion à des mariages. La mère de famille y arrive avec ses filles à huit heures et demie, c'est-à-dire trente minutes au moins avant que la musique commence et les fait asseoir sur des chaises en paille le long du palais Chigi, en première ligne afin de les mettre à portée de vue des gommeux de quatrième rang qui fréquentent l'endroit pour flirter. Ça ne coûte que dix centimes par personne, mais pour ces demoiselles de la petite bourgeoisie cet amusement vaut une représentation de gala au théâtre Argentina. Chacune a quelque soupirant à chauffer à blanc et à conduire par de sages et vertueux détours non seulement à l'autel, ce qui ne serait plus assez, mais aussi dans la salle des mariages au Capitole pour prononcer le *oui* fatal qui change le petit blanc-bec en un père de famille.

Les mille petits manèges qui sont nécessaires et permis dans cette chasse au mari, faite avec la complicité tacite de la mère et l'approbation sous-entendue du père sont des plus amusants pour le spectateur désintéressé. Il s'agit avant tout de prendre une bonne place. Elle doit être naturellement au premier rang des chaises pour celles qui cherchent un soupirant; au second, pour celles qui l'ont déjà trouvé et qui ont déjà établi un petit langage de signaux; au troisième, enfin, pour celles dont le soupirant est déjà présenté à la famille et peut s'asseoir sur la chaise à côté, en faisant cercle.

Généralement, les places auprès de la porte du palais Chigi sont préférées, car elles sont également éloignées des deux lampes électriques qui sont aux deux coins et qui par leur lumière blafarde autant que criarde n'avantagent nullement la beauté de ces demoiselles. Une fois la place choisie et occupée, il s'agit de se bien placer. C'est le fruit de longues études faites devant l'armoire à glace et chacune à son système préféré. Celles qui ont un profil régulier se tournent du côté de Monte Citorio, et il y en a quelques-

unes qui ont l'air de camées anciens animés pour la circonstance tant leur profil est purement classique. D'autres qui savent être plus jolies que belles se tournent du côté de la musique et ont l'air d'en goûter en connaisseuses toutes les beautés, quittes à ne pas en entendre une seule note, occupées qu'elles sont à flirter ou à potiner entre elles. Après le troisième ou quatrième morceau, on demande aux parents de faire un tour sur la place; à peine le père et la mère se lèvent-ils pour les accompagner que les tailles se cambrent, on s'arrange mutuellement les faux plis des robes et on part en conquête. Les soupirants suivent mêlés dans la foule et tâchent de temps en temps de s'approcher pour essayer de glisser à la faveur de la confusion un petit billet dans la main de leur belle. Le petit billet est quelquefois et même assez souvent avidement attrapé et forme l'objet de trois lectures, tout comme un projet de loi au parlement, de retour au domicile paternel.

⁂

Il paraît qu'avec des moyens aussi simples on arrive quelquefois au 2 octobre, jour anniversaire du plébiscite romain et clôture officielle des soirées musicales de la place Colonna, à établir les premières bases d'une union conjugale destinée à faire le bonheur ou le malheur d'une jeune fille et d'un jeune homme leur vie durant, et à donner à la patrie des soldats et des électeurs.

A propos d'électeurs, il est bon de noter que le jour des élections la place Colonna perd tout à fait sa physionomie et son public habituel. Dimanche dernier, par exemple, il y a eu une bagarre qui menaçait de devenir sérieuse entre les citoyens mécontents du résultat du scrutin et les gardes de police. Au lieu de se résigner au jugement des urnes, quelques jeunes gens ont voulu manifester leurs sentiments patriotiques par des cris compromettants. La police a fait évacuer la place. C'est dans ces occasions-là qu'il est amusant de voir la place Colonna. Au commencement la curiosité est le sentiment général, surtout du côté des dames et des demoiselles; elles se mettent debout sur leur chaise et regardent; à mesure que les gardes de police perdent patience en voyant l'inutilité de leurs admonestations pour calmer les crieurs et les faire circuler, l'effroi s'empare de tout ce monde et l'on saute d'une chaise à l'autre pour tâcher de se rapprocher à une sortie. Dans la foule les femmes sont séparées de leurs maris, les filles de leurs parents,

et on n'entend de tous côtés que des voix criant des noms pour rallier la famille entière. On finit toujours par se retrouver et par reprendre ensemble le chemin du foyer. Mais c'est dans ces bagarres que, profitant de la séparation momentanée des jeunes membres de la famille, les soupirants s'approchent de leur belles, tâchent de leur venir en aide pour les sortir d'une fourmilière de chaises tombées, leur donnent la main pour surmonter un obstacle, et profitent du moment et de la confusion pour glisser leurs billets doux.

⁂

A part ces petits amusements et un *Trovatore* que je ne souhaite même pas à mon plus cruel ennemi tant j'ai bon cœur, ainsi qu'un *Faust* que je ne saurais conseiller qu'aux sourds, nous ne disposons pas à Rome d'autres amusements publics où la mère peut conduire sa fille. Les cafés chantants, c'est-à-dire les basses-cours que les animaux domestiques ont dû forcément abandonner pour faire place à de faux arbres qui donnent à ces endroits l'aspect de faux jardins, où sur des tréteaux formant une fausse scène, des chanteuses montrent au public de faux appas, sont des endroits mis au ban de l'opinion publique, et les dames sont censées ne pas y aller. Toutefois, de temps en temps elles laissent leurs filles à la maison et se permettent, avec leurs maris naturellement, une petite escapade dans ces lieux de perdition. Il m'est avis qu'elles ne font que se procurer une désillusion de plus. Elles entendent des chansons qui seront peut-être un peu grivoises, mais qui doivent les amuser tout autant que le plain-chant qu'elles entendent à l'église. Grâce au chemin de fer du Gothard et à la triple alliance, les cafés chantants italiens sont devenus la proie d'une quantité de sauterelles allemandes et autrichiennes, assez maigres en général et qui n'ont que les pieds très gros, qui nous chantent des chansons certainement fort grivoises, mais qui pour nous sont des plus innocentes, vu qu'on n'en comprend pas un traître mot. Même ceux qui comprennent quelques mots d'allemand n'y peuvent déchiffrer la plus petite malice, car ces chansons sont en général écrites en dialecte viennois, ce qui les rend pour la plupart des gens aussi peu compréhensibles qu'un verset du Coran.

Voilà comment on passe l'été à Rome où pourtant l'on serait si

bien au point de vue du climat, car les soirées y sont toujours fraîches et les après-midi souvent animées d'une petite brise de mer. Je soutiens que s'il y avait moyen de passer la soirée sans être obligé de s'immobiliser à la place Colonna et de s'empoisonner l'estomac et les oreilles aux cafés chantants, on viendrait ici passer l'été, et l'on aurait diablement raison.

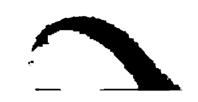
GREVIUS.

CHRONIQUE POLITIQUE

Dans le moment actuel, pendant que les grandes questions politiques qui semblaient vouloir surgir de plus en plus menaçantes il y a un mois, viennent d'être arrangées et des faits, même des incidents politiques, font absolument défaut, tout l'intérêt de la situation à ce point de vue se résume dans les voyages de l'empereur Guillaume à l'étranger. Par l'effet de la prépondérance que l'Allemagne exerce en Europe, cet intérêt s'explique et les tournées impériales représentent le pivot autour duquel viennent se grouper toutes les questions les plus importantes qui se rattachent à la situation politique.

La dernière fois nous avons laissé le jeune empereur en visite dans les cours du Nord. Ensuite il s'est rencontré avec le roi des Belges à Ostende, il a été l'hôte de la reine Victoria à Osborne et, après avoir pris possession de l'île d'Héligoland, il se prépare à partir pour Saint-Pétersbourg. Que de commentaires a-t-on fait sur ces voyages! Que de combinaisons secrètes a-t-on prétendu y découvrir!

Sans doute, il n'est pas à croire que le jeune empereur, si désireux qu'il soit d'aller de par le monde, se promène de cour en cour à travers l'Europe, en excitant l'attention la plus vive et la plus justifiée, sans autre but que celui de s'amuser. Mais de là, à supposer un nouveau groupement d'États, entre la Suède, la Norvège et le Danemark, auxquels la Finlande serait adjointe, en l'arrachant tout bonnement à la Russie, il s'en faut! Et toutefois, ce bruit a eu son quart d'heure de célébrité! A notre avis, la nouvelle visite de l'empereur d'Allemagne au roi Oscar n'a pas été sans but



politique, et elle ne s'est pas accomplie sans un avantage sérieux pour la cause de la paix et pour l'intérêt de l'Allemagne. La déclaration faite par le roi Oscar qu'il ne tirerait jamais son épée contre l'Allemagne est, à ce point de vue, très significative. Mais les pourparlers en faveur de la paix sont-ils allés plus loin et a-t-on signé des pactes pour entourer la triple alliance d'autres œuvres de défense? Personne ne saurait répondre à cette demande, et nous croyons que les choses n'ont pas été poussées jusque-là.

Pour ce qui concerne la visite à Osborne, nous n'avons pas besoin de nous répéter inutilement. Notre opinion là-dessus est bien connue. L'entente entre l'Allemagne et l'Angleterre est maintenant parfaite. Il n'y a, sans doute, pas de traité, mais un accord existe, et cet accord ne sera pas rompu, même dans le cas où la direction de la politique anglaise tomberait en d'autres mains, l'Angleterre ayant un intérêt vital à rester dans la sphère des puissances centrales. Du moins, ce fait semble maintenant évident. Le mémorial de M. Caprivi sur les raisons qui ont déterminé l'accord anglo-allemand est un document bien important à ce sujet. Il en ressort que le désir d'ôter tout motif de conflit futur dans des contrées lointaines pour garder une pleine liberté d'action dans les questions les plus importantes qui s'agitent en Europe a été le but suprême qui a guidé les deux puissances dans la conclusion de ces accords.

C'est plutôt maintenant que nous nous trouvons en face de l'inconnu. Que peut-il avoir affaire à Saint-Pétersbourg l'empereur Guillaume? Quels sont les buts qu'il poursuit? S'agit-il d'un acte de simple courtoisie ou bien des questions politiques seront-elles traitées dans les colloques des deux souverains? Nous croyons pouvoir exclure sans détours la simple courtoisie. En présence des difficultés qui menacent sans cesse la paix européenne, il n'est pas possible, que les deux empereurs, chez qui le désir de la paix est hors de doute, puissent se trouver ensemble pour traiter de cette grave question sur le pied d'une causette amicale et indifférente. Il est à croire, au contraire, qu'ils essayeront d'aviser aux moyens pour résoudre ces difficultés ou du moins d'obtenir qu'elles n'éclatent pas en conflit ouvert.

Nous ne sommes cependant pas disposés à admettre que l'empereur Guillaume se rende à Saint-Pétersbourg avec des projets arrêtés pour les soumettre au czar. Dans une récente entrevue, dont nous avons lu le compte-rendu ces jours-ci, on aurait prêté

à l'empereur de grandes idées et des desseins qui seraient destinés à étonner le monde. Nous ne le croyons nullement. Les résultats pratiques que l'on peut attendre de l'événement qui va prochainement s'accomplir seront tout au plus d'ôter quelques malentendus qui peuvent bien s'être produits dans le courant d'une année et d'écarter toute raison de conflit immédiat. Les armements à outrance et l'intention de leur donner une impulsion même plus accentuée dans la suite (intention que le gouvernement allemand ne s'est pas soucié de céler lors des derniers débats parlementaires sur les crédits militaires) ne nous laissent pas de doute à ce sujet. La situation politique de l'Europe n'est point susceptible d'amélioration durable à bref délai. Voilà notre opinion.

La visite à Saint-Pétersbourg est le dernier voyage que l'empereur avait fixé de faire cette année. Nous nous garderons bien de commenter les autres projets qu'on lui prête pour l'année prochaine, ces projets tenant beaucoup de la fantaisie. Ce sont maintenant les grandes manœuvres en Allemagne qui réclament la présence et l'attention du chef de l'État; mais, peut-être, y a-t-il encore d'autres soucis qui le réclament. Nous voulons parler des socialistes et de leur attitude au moment où la loi exceptionnelle actuellement en vigueur touchera à son expiration, c'est-à-dire le 30 septembre prochain.

Ils sont en train de se donner une organisation complète et puissante. Pour en fixer tous les détails, ils viennent de convoquer un congrès à Halle pour le 14 octobre, peu de jours après qu'ils seront rentrés dans la loi commune, congrès dans lequel tous les socialistes d'Allemagne seront représentés. Ces réunions se répétant chaque année à la même époque, auront le caractère et les fonctions d'un parlement du parti. .

Ainsi qu'on le voit, les socialistes allemands ne perdent pas leur temps. Suivant le langage de leurs journaux, ils se mettent sur la nouvelle voie qui leur s'ouvre avec une foi inébranlable dans la victoire finale de leur cause. Et en vérité, en considérant la rapidité avec laquelle leurs idées s'étendent, la puissance de leur organisation, la ténacité dont ils ont fait preuve jusqu'ici, on comprend aisément qu'ils dévisagent l'avenir avec confiance. Il reste à savoir si le but pourra être atteint par des moyens légaux, ou si, suivant l'opinion du prince de Bismarck, le dénouement fatal des idées socialistes sera une catastrophe sanglante. Voilà un bien dur souci et une bien lourde responsabilité pour le jeune empereur

d'Allemagne, qui a voulu inaugurer un système de liberté pour les socialistes, contre les vues de son ancien conseiller. Nous nous bornons à souhaiter de bon cœur, pour la cause de la liberté et de la civilisation, qu'il ne reste pas déçu dans ses espérances et dans ses desseins.

Maintenant, en promenant un regard sur l'Europe, nous ne trouvons rien qui attire notre attention.

Dans la péninsule des Balkans le calme, ou quelque chose d'approchant, est revenu dans les esprits. Le prince Ferdinand, malgré les conseils de ses parents, a coupé court à tous les bruits d'abdication, et au moment où nous écrivons il est en train de rentrer à Sophia. Il est vrai qu'on a prêté à M. Stambouloff l'intention de proclamer l'indépendance bulgare en cette circonstance, le 14 août étant le jour anniversaire du couronnement du prince Ferdinand; mais il est à croire qu'on n'en faira rien, soit parce qu'il ne serait pas prudent de précipiter les événements, soit parce que le moment serait très mal choisi. En effet, la Bulgarie vient d'obtenir une concession importante de la Porte pour ce qui touche aux *bérats* des évêques bulgares en Macédoine, mesure qui a soulevé bien des protestations de la part d'autres États, et qui a valu au sultan même les reproches de la Russie. Mais désormais, menaces, protestations, haines et envies de race, tout est en train de disparaître. Peut-être même ces questions se ressentent-elles de la chaleur aussi bien que leurs sœurs de Crète et d'Arménie qui couvent sous la cendre.

Ces mêmes haines de race continuent de se manifester en Bohême entre l'élément allemand et le tchèque qui forment la population du pays. Elles prennent toujours plus de violence, les idées plus modérées des vieux Tchèques passant en seconde ligne en présence de l'audace dont les jeunes Tchèques font preuve. De la sorte, la lutte entre les deux éléments devient de jour en jour plus acharnée, et le compromis signé à Vienne il y a peu de mois, après de longues négociations, va se réduire à une tentative stérile de conciliation.

Ces symptômes, qui ne sont pas isolés dans l'empire austro-hongrois et la tendance du siècle, qui est pour le groupement des nationalités représentent des faits bien graves pour cet empire et qui donnent beaucoup à réfléchir pour son avenir.

Dans la partie occidentale d'Europe la situation n'a pas changé depuis le mois passé. En Espagne, la concorde dans le champ libé-

ral n'est pas rétablie, malgré toutes les tentatives faites dans ce but. M. Sagasta était accusé d'avoir trahi les intérêts du parti pour ses fins personnelles, n'ayant pas voulu que la preuve d'un cabinet libéral se fît, en dehors de lui. Maintenant, les Cortès ayant été dissoutes, les élections générales sont annoncées pour le mois de janvier et la convocation des nouvelles Cortès pour le mois d'avril. M. Canovas a bien déclaré que la liberté des électeurs serait respectée et qu'aucune pression ne serait exercée par le gouvernement; mais ont sait parfaitement quelle foi peut être ajoutée à ces déclarations. Toutefois nous souhaitons que le parti au pouvoir saura garder une modération qui ne fasse pas dégénérer la lutte électorale en mêlées de parti, comme il y aurait lieu de craindre si les choses n'étaient pas menées selon toutes les règles de la prudence.

En France la session législative a été close le 7 août courant. Le dernier acte du parlement a été la discussion du projet de loi sur les contributions directes, discussion qui a donné beaucoup de fil à retordre au ministre des finances, et qui l'a même menacé de quelques votes de défiance. Toutefois tout s'est fini de la meilleure façon, le ministre ayant réussi au dernier moment à éviter un conflit qui semblait inévitable entre la chambre et le sénat, celui-ci ayant introduit des modifications dans le texte de la loi approuvée par la chambre.

L'annonce de la conclusion de l'accord anglo-français à l'égard du partage de l'Afrique a été bien loin d'exciter ce même intérêt et cette même surprise que souleva un accord semblable, intervenu le mois dernier entre l'Angleterre et l'Allemagne. On n'avait aucun doute sur la conclusion de cet accord et l'on savait d'avance à quoi s'en tenir. Toutefois on ne peut que s'en réjouir comme d'un nouvel élément de paix.

A ce même propos le discours de lord Salisbury à la Mansion House a une haute importance. Certes il n'a absolument rien dit de nouveau, ayant dû déclarer que depuis nombre d'années la situation politique de l'Europe n'avait pas un aspect si nettement pacifique et, par là, dépourvu de tout intérêt; mais c'est précisément dans cette affirmation qu'on doit voir l'importance des paroles du leader anglais, en ce qui touche à la paix. La partie du discours qui a trait à l'Égypte, montre une fois de plus que l'Angleterre n'est pas disposée à vider cette contrée. Lord Salisbury

a dit que le moment n'est pas encore venu pour s'y décider. Mais doit-on prendre au sérieux l'affirmation que ce jour arrivera?

En Italie le thermomètre politique marque zéro, par la clôture de la session parlementaire et le départ des hommes politiques de la capitale. Cet état de calme a été un instant rompu à la suite de la dissolution de la Société *Pro Patria,* opérée par le gouvernement de Vienne, mesure qui a soulevé toutes les rancunes et toutes les haines que nombre d'Italiens gardent encore à l'égard de leurs anciens oppresseurs, en blessant l'esprit patriotique de toute la nation italienne. A ce point de vue, la mesure prise par le gouvernement de Vienne a été fort peu opportune, et donnera pas mal d'ennuis au cabinet de M. Crispi. Les radicaux s'en sont fait une arme contre l'alliance avec l'Autriche, et ils semblent décidés avec elle à livrer bataille au gouvernement. Un indice de ces dispositions on l'a eu dimanche dernier, lors de l'élection d'un député dans le premier collège de Rome, et il est probable qu'aux élections générales ce même cri de guerre sera poussé par le parti radical qui, tout mince qu'il est, a toutefois beaucoup d'audace et une fort bonne organisation. Il aurait été désirable que des questions semblables, au moment actuel, n'eussent pas été soulevées.

La victoire du candidat du gouvernement aux élections de dimanche à Rome prouve, en attendant, que les idées saines et vraiment patriotiques ont encore un triomphe assuré en Italie. Mais le nombre des suffrages recueillis par le candidat de la protestation, démontre avec la dernière évidence qu'il est encore facile d'entraîner les masses, en agitant le drapeau d'un idéal qui s'inspire aux fortes émotions du patriotisme.

La question de la dissolution de la chambre et des élections générales, que nous avons posé la dernière fois, n'est pas encore resolue et, d'après les journaux, le fait de l'élection de dimanche, dont nous venons de parler, semble avoir jeté le trouble dans les esprits et dans les décisions du gouvernement. Toutefois, nous persistons à croire que la date des élections générales est plus proche qu'on ne le dit.

Un de ces orages dont l'Amérique seule nous offre quelquefois des exemples, a éclaté vers la fin du mois de juillet dans la république Argentine. Ç'a été un véritable orage d'été parce que le soleil a reparu sous peu dans ce lointain horizon. En peu de jours la révolte a éclaté. Une lutte acharnée s'est engagée entre les troupes du gouvernement et celles de la révolte; les rues ont

été jonchées de morts. Le président, M. Celman, qui était la cause des haines des populations et de leur soulèvement, a triomphé de la révolution. Mais ensuite, se rendant à la force des choses, il a quitté le pouvoir, ce qui a fait rentrer dans le calme la ville de Buenos-Ayres.

Les événements d'Amérique, s'ils ont eu un fort retentissement dans les marchés financiers d'Europe, n'ont pu exercer, ainsi qu'on le comprend, aucune influence dans le champ politique. C'est pour cela qu'ils ont pour nous un intérêt tout à fait relatif.

X.

BULLETIN DES LIVRES

Jean Lombard : *Byzance*, roman. (Albert Savine, éditeur, Paris. 1890). — Après avoir dans l'*Agonie* ressuscité la Rome du IIIe siècle, M. Jean Lombard nous décrit le monde oriental du VIIIe siècle dans *Byzance*, son nouveau roman. Cette œuvre dramatique écrite dans une langue un peu excessive, retrace la lutte des images, les combats entre Verts et Bleus, les courses du Cirque; elle unit les Helladiques et les Sclavons pour la reprise de Byzance, alors possédée par les Isauriens asiatiques. C'est sous forme de roman, la question de la reconstitution de l'empire d'Orient par les races grecque et slave devenues maîtresses de Constantinople. Des scènes d'amour, des jalousies fratricides, d'incroyables supplices; la description des magnificences de la cour byzantine et des arts religieux de l'époque assurent un certain succès à cette résurrection historique.

Jules Verne : *César Cascabel*. (Hetzel, Paris, 1890). — Nous signalons avec plaisir aux nombreux et fidèles lecteurs de Jules Verne l'apparition, à la librairie Hetzel, de *César Cascabel*, dont le nom est en passe de devenir aussi célèbre que celui du *Capitaine Hatteras* et du *Capitaine Nemo*. La première partie de ce nouveau *Voyage extraordinaire* se déroule, au milieu des péripéties les plus dramatiques et les plus émouvantes, dans l'Amérique du Nord, de San-Francisco à Port-Clarence, sur le détroit de Behring; c'est là que nous laissons la *Belle-Roulotte*, qui porte *César Cascabel* et sa fortune, s'aventurant sur le détroit gelé pour gagner le continent asiatique. César Cascabel est un saltimbanque normand qui, après fortune faite, a voulu revenir dans sa patrie en traversant l'Océan; mais son pécule lui est volé, il ne peut payer le passage de sa famille et de sa maison roulante, il se résout à tenter le retour sans franchir l'Océan. Jules Verne a donné carrière à son incomparable imagination et nous venons de lire une de ses œuvres qui prendra rang parmi ses plus originales. Nous avons hâte de connaître la suite du voyage de l'audacieux Cascabel.

La Transylvanie : (Orell Füssli et Cie, Zurich, 1890). — Dans notre siècle qui passe partout son niveau égalisateur, aucun peuple et aucun pays n'a conservé son caractère, ses mœurs et ses coutumes aussi fidèlement que les habitants des montagnes de la Transylvanie.

Nous entrons dans ce pays par la forêt de Transylvanie, porte des

plus pittoresques et nous nous trouvons dans une contrée dont les beautés rivalisent à bien des égards avec celles des Basses-Alpes et qui même les surpassent parfois. Des montagnes imposantes y encadrent de larges vallées, bien nivelées, couvertes de nombreux villages et de villes prospères. La jolie gravure qui représente Hermannstadt, donne une faible idée des charmes particuliers de cette contrée qui, outre ses magnifiques paysages offre aussi de nombreux sujets d'étude historiques et ethnographiques.

Jean Sziklay: *La grande plaine hongroise.* — La grande plaine hongroise (Alföld), qui embrasse un bon tiers du royaume, offre, malgré son apparente uniformité, un grand nombre de sujets d'étude intéressants. Dans les temps géologiques, elle était recouverte par les flots de la mer; maintenant elle présente un grand nombre de mamelons semi-sphériques qui, d'après la croyance populaire, sont des sépultures tartares ou turques et elle offre une grande variété de cultures. Sur cette vaste plaine, traversée par de grands fleuves et rivières, on voit se succéder des marécages à la flore extrêmement riche et variée, des champs de blé à perte de vue, dont les épis ondulent au souffle du vent et mûrissent sous un soleil ardent, des prairies immenses qui nourrissent des troupeaux innombrables. La Pusta est habitée par des bergers vêtus de leur costume original et par des paysans hongrois, alertes, au sang bouillant, mais naïfs et simples comme des enfants. L'étranger y est reçu avec la plus grande amabilité, on y rencontre déjà l'hospitalité orientale. Le temps où Rozsa Sandor, avec sa bande de brigands, était la terreur du pays est bien passé, aujourd'hui le voyageur peut parcourir cette vaste plaine avec la même sécurité que les pays les plus policés de l'Occident.

Maxime Kovalevsky: *Tableau des origines de l'évolution de la famille et de la propriété* (1 vol. in-8°, Félix Alcan, éditeur, Paris, 1890). — L'auteur a pu jeter quelque nouvelle lumière sur les questions si débattues des origines de la famille et de la propriété, grâce aux études spéciales qu'il a faites du monde slave et des tribus autochtones du Caucase. Il a cherché surtout à éclaircir la question de l'existence du matriarcat chez les peuples d'origine aryenne. Celui-ci a laissé des survivances dans leurs anciennes lois, dans leurs coutumes et usages encore en vogue. L'autorité maritale et paternelle a ensuite évolué lentement au sein de cette société, et son avènement amena l'établissement de la famille patriarcale qui, comme l'atteste le monde slave, ne cède que lentement la place à la famille individuelle. M. Kovalevsky montre en outre comment le communisme agraire est né dans la société patriarcale et comment la propriété privée s'est formée à mesure que se dissolvait la communauté tant familiale que villageoise.

L'Art (Librairie de l'Art, Paris, 29, cité d'Antin, et chez tous les principaux libraires).

Sommaire du n. 628 (15 juillet 1890):

Texte. — Salon de 1890: l'architecture, par V. Petitgrand - Le tableau du roi René au musée de Villeneuve-lès-Avignon, par l'abbé Requin - Cours de littérature musicale des œuvres pour le piano au conservatoire de Saint-Pétersbourg, par C. Cui - Les ouvrages de peinture, sculpture et gravure exposés au Champ de Mars (fin), par Paul Leroi.

Gravures hors texte. — Le ravin (forêt de Fontainebleau), dessin de Henri Zuber, d'après son tableau - Le matin, étang de Gué-de-Selle (Mayenne), eau-forte originale de P. Leterrier.

Gravures dans le texte. - Tabeau d'Enguerrand Charonton, attribué au roi René (Musée de Villeneuve-lès-Avignon), dessin de Louis Le Riverend - Frédéric Chopin, Thalberg - L'abbé Liszt - Dunkerque, le fond port - Dunkerque, l'entrée du port; dessins d'Eugène Boudin, d'après ses deux tableaux appartenant à Mme la baronne Na-

thaniel de Rothschild, exposés au Champ de Mars - Sur le pont, dessin de Jules-Alexis Meunier, d'après son tableau exposé au Champ de Mars.

Sommaire du n. 629 (1er août 1890) :

TEXTE : Les dessins de Rembrandt, par Emile Michel - Les armes européennes anciennes à l'exposition universelle de 1889, par Jules Mannheim.

GRAVURES HORS TEXTE : Alexandre Falguière. Eau-forte de A. Lurat, d'après Bonnat - Etude d'Edouard Gelhay, pour une des figures de son tableau: Chez le juge d'instruction (Salon de 1890).

GRAVURES DANS LE TEXTE : Fac-similé d'un dessin de Rembrandt Collection du duc de Devonshire, Chatsworth) - Fac-similé d'un dessin de Rembrandt (Musée de Stockholm) - Fac-similé d'un dessin de Rembrandt (Musée de Berlin) - Fac-similé d'un dessin de Rembrandt - Titia van Uilenburch, belle-sœur de Rembrandt, fac-similé d'un dessin du maître - Fac-similé d'un dessin de Rembrandt (Musée de Stockholm) -. Fac-similé d'un dessin de Rembrandt (Musée de Berlin) - Fac-similé d'un dessin de Rembrandt (Collection du duc de Devonshire, Chatsworth) - Armure du comte d'Essex, en fer gravé et doré - Armure maximilienne (xve siècle) - Bouclier en fer repoussé (xvie siècle). (Collection Frédéric Spitzer. Exposition universelle de 1889).

L'Economista (Florence, via Cavour, 1, palazzo Riccardi - Prix de l'abonnement: pour l'Italie: un an 20 fr., six mois 10 fr., trois mois 5 fr.; pour l'étranger: un an 25 fr., six mois 13 fr.).

Sommaire du n. 849, 10 août 1890:

Un po' di politica - Il protezionismo agli Stati Uniti - Il problema della popolazione in Francia - La costruzione del bilancio - Il commercio internazionale italiano nel 1889 - La conferenza internazionale di Berlino (L'esecuzione delle deliberazioni) - Rivista economica (Alcune opinioni sugli effetti della recente legge americana sull'argento - Quanto è costata finora all' Italia la politica coloniale - Un rapporto consolare sulla situazione dell'Argentina) - La Banca Toscana di Credito nel 1889 - Il movimento dei metalli preziosi in Italia nel 1° trimestre dell'anno 1890 - Le industrie tessili in Inghilterra nel 1889 - Cronaca delle Camere di commercio - Mercato monetario e banche di emissione - Rivista delle Borse - Notizie commerciali - Avvisi.

Les artistes célèbres : *Mme Vigée-Le Brun*, par CHARLES PILLET. (Librairie de l'Art, Paris, 1890). Un vol. in-4°, accompagné de 20 gravures. — L'école française ne compte pas de physionomie plus gracieuse, ni de talent plus sympathique que Mme Vigée-Le Brun, la portraitiste attitrée de Marie-Antoinette et de l'aristocratie de la fin du XVIIIe siècle. Aussi le volume que le regretté Charles Pillet, le connaisseur au goût si fin, a consacré à cette artiste charmante, et qui vient de paraître à la Librairie de l'Art, ne peut-il manquer d'obtenir le plus vif succès. L'auteur y a retracé de la façon la plus attachante cette longue carrière qui ne fut qu'une suite de triomphes, et caractérisé, avec l'esprit et la finesse qui le distinguaient, ce tempérament de vrai peintre. Vingt gravures, de l'exécution la plus soignée, illustrent ce volume, qui tient dignement sa place dans la *Collection des artistes célèbres*, à côté du *Fragonard*, récemment publié par M. Félix Naquet.

Journal des économistes. Rédacteur en chef: M. G. DE MOLINARI (Librairie Guillaumin et Cie, rue Richelieu, 14, Paris, 48e année).

Sommaire du numéro de juillet 1890:

La représentation commerciale et industrielle en France, par M. Léon Renard - Notions fondamentales (*suite*) - La consommation, par M. G. de Molinari, correspondant de l'Institut - Revue des principales publications économiques de l'étranger, par M. Maurice Block, membre de l'Institut - La réforme de notre

régime hypothécaire, par M. Eugène Rochetin - La question de l'argent aux Etats-Unis par M. G. François - Lettre d'Allemagne, par M. A. Raffalovich - Lettre de Suisse - Bulletin - Société d'économie politique. Compte rendu, par M. Ch. Letort - Comptes rendus - Chronique économique, par M. G. de Molinari - Chronique financière, par M. R. d'A.

Journal du droit international privé, par M. CLUNET, avocat à la cour de Paris. 1890 (17e année) n° 3, 4. — Droit des étrangers en France en matière de marques de fabrique (Bozerian). - Théorie juridique des Protectorats (Wilhem). - Expulsion des étrangers en Italie (Canonico). - Nationalité grecque (Rontiris). - Etrangers à Monaco (Rolland). - Chronique: Affaire du duel du marquis de Morès et de Camille Dreyfus. - Affaire du journal *L'Acropolis* et des étudiants d'Athènes. - Affaire du chanteur Paulus à Vienne, etc. - Questions et solutions pratiques: Applications diverses de la loi nouvelle sur la nationalité. - Jurisprudence. France: Abordage. Assignation. Caution *judicatum solvi*. Compétence. Contrebande. Désertion. Douane. Etat étranger. Nationalité. Séparation de corps. Régime matrimonial. Succession. Tutelle. Valeurs étrangères. - Allemagne: Abordage. Marque étrangère. Testament. - Angleterre: Abordage. Agent diplomatique. Navire. Pari. - Belgique: Saisie-arrêt. - Espagne: Faillite. Mariage d'un prêtre à l'étranger. - Etats-Unis: Assurance sur la vie. Enseigne et réclame. Ivresse. Mariage. Navire. Société étrangère. Télégraphe. - Italie: Bigamie. Carte postale. Jugement étranger. Navire étranger. Presse. - Suisse: Compét. (Marchal et Billard, 27, place Dauphine à Paris).

Livres reçus:

De la librairie Hachette, Paris, 1890:

EUGÈNE RIGAL, *Alexandre Hardi et le théâtre français à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle.*

De la typographie Giachetti, Prato, 1890:

EMANUELE RAPISARDI, *Vita ed opere di Michele Rapisardi e cenni biografici del padre.*

Ouvrage sur lequel nous reviendrons.

De la maison Carlo Clausen, Turin, Palerme, 1890:

GIULIO SCHILLING, *Grammatica spagnuola con speciale riguardo alla lingua parlata.*

De la maison Dullé-Plus, Gand, 1890:

LÉOPOLD ORGEL, *Une exploration en Italie.*

De la maison Nicola Zanichelli, Bologne, 1890:

DOMENICO ZANICHELLI, *La quistione universitaria in Italia.*

De la maison Félix Alcan, Paris, 1890:

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. *Étude sur François Bacon.*

De la maison Armand Colin. Paris, 1890:

CH. DEJOB, *Madame de Staël et l'Italie.*

De la maison Guillaumin et Cie, Paris, 1890:

CHARLES FOURIER, *Œuvres choisies.*

De la maison Perrin et Cie, de Paris, 1890:

EDOUARD DE MORSIER, *Romanciers allemands contemporains.*

De la maison Albert Savine, éditeur, Paris, 1890:

JEAN LOMBARD: *Byzance*, roman.

Les Directeurs:
A. FANTONI.
D. MELEGARI

Le Gérant:
ALESSANDRO SCAMUZZI.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VINGT-SIXIÈME

PREMIÈRE LIVRAISON *(15 mai 1890)*.

DEUXIÈME LIVRAISON *(15 juin 1890)*.

TROISIÈME LIVRAISON (*15 juillet 1890*).

QUATRIÈME LIVRAISON (*15 août 1890*).

VIIme ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA *REVUE*

ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51

PARIS - Rue de la Michodière - 6

Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,

Paris, 338, Rue St-Honoré, 338

AGENTS DE LA *REVUE.*

Allemagne	F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à ilan.
Amérique du Nord Asie	Trübner & C°, libraires dres.
Autriche	F. A. Brockhaus, libraire Gerold & Cie, libraires à Julius Dase, libraire à T
Espagne	Fuentes y Capdeville, libra drid.
France et Colonies	Pedone-Lauriel, libraire, 13, r fiot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, ru nque, Librairie H. Le Soudier. Paris.
Grande Bretagne . .	Nicholas Trübner & Ce, libraires
Hollande	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie	F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & Cie, libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie	G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse	Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et Cie,** 8, Place de la Bourse, Paris.